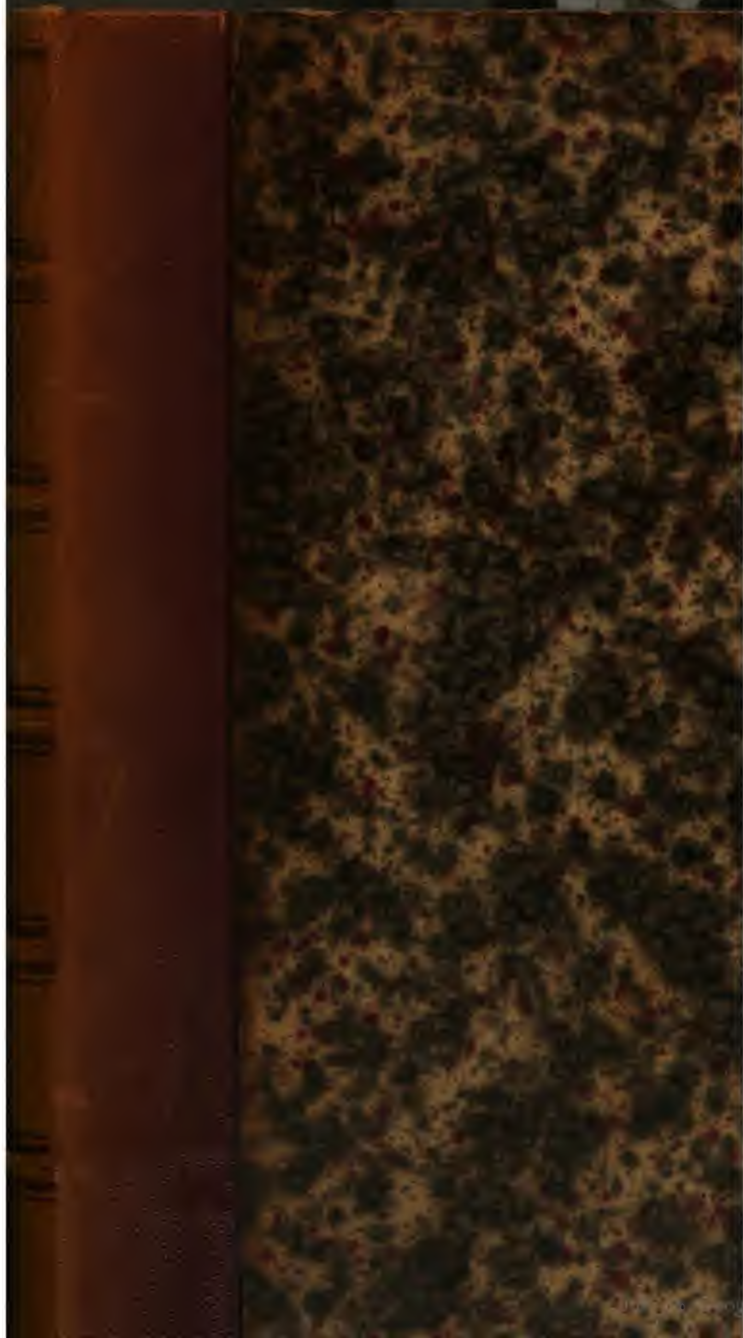
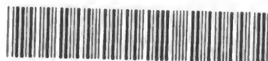






DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE,

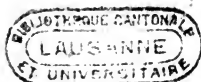
OU PRÉCIS DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE, TECHNOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA MÉDECINE, SUIVI DE LA BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ET D'UN RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR MM. DEZEIMERIS, OLLIVIER (D'ANGERS) ET RAIGE-DELORME,
DOCTEURS EN MÉDECINE.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS,
BÉCHET JEUNE,
LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 4.
BRUXELLES,
AU DÉPÔT DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE,
AND LONDON,
A. ALEXANDRE, IMPORTER
OF FRENCH MEDICAL SCIENTIFIC AND LITERARY WORKS,
37, Great Russell street, Bloomsbury.
1831.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE.

BONNET (CHARLES), naturaliste et philosophe célèbre, naquit à Genève le 13 mars 1720. Sa famille, originaire de France, était venue, après l'horrible journée de la Saint-Barthélemy, s'établir dans cette ville, où elle exerça les premières charges de la république. Son père prit un soin particulier pour le diriger dans ses premières études; mais l'éducation de Bonnet ne fut point celle d'un homme ordinaire. La nature, en lui donnant d'heureuses dispositions, l'avait destiné à développer lui-même ses talens. Il devait être son propre maître. Ce n'était pas des leçons dont il avait besoin, il lui fallait des occasions d'exercer ces facultés, qui devaient acquérir chez lui une si grande énergie, et que les méthodes ordinaires laissaient sans action. Il n'eut donc aucun des succès qu'on admire dans les écoles, et qui ne prouvent qu'une mémoire flexible. Un principe de surdité, qui se manifesta dès son enfance, et dont rien ne put arrêter les progrès, augmentait encore les difficultés de ses études. Son père, frappé de cet inconvénient, sentit la nécessité de substituer une éducation domestique à l'éducation publique. Il fut

assez heureux pour trouver un précepteur qui comprit parfaitement le rôle qu'il avait à remplir, et, dès-lors, les progrès du jeune Bonnet annoncèrent un homme d'un esprit supérieur. Ses dispositions pour l'histoire naturelle se montrèrent de bonne heure. Elles furent éveillées par la lecture du *Spectacle de la Nature,* de l'abbé Pluche, et par celle des ouvrages bien autrement recommandables de Réaumur, qui lui tombèrent par hasard sous les yeux. Dès l'âge de seize ans, il se livra avec une véritable passion à l'étude qui le séduisait au-delà de toutes les autres, et parvint plus tard à se délivrer des occupations qui y étaient étrangères. Il n'avait pas plus de vingt ans lorsqu'il fit ses premières découvertes, qui lui valurent des éloges les plus flatteurs de la part de Réaumur, et des marques de bienveillance de ce grand naturaliste. En 1744, il publia, dans son *Traité d'insectologie,* les recherches et observations qu'il avait faites sur les pucerons et sur les vers. Déjà dans cet ouvrage il indiquait les idées générales qu'il développa plus tard sur les êtres organisés. Mais la continuité du travail altéra sa santé. Il fut obligé de renoncer à l'usage du microscope, qui avait fatigué excessivement sa vue. Ainsi, dès les plus belles années de sa jeunesse, il se voyait privé d'une source de ses plus vifs plaisirs et de découvertes importantes. Cette circonstance le jeta dans une mélancolie que ses principes religieux et philosophiques lui aidèrent enfin à surmonter. Bonnet se livra alors à de nouvelles expériences sur la physiologie végétale; mais bientôt entraîné par les méditations que lui avait inspirées l'observation de la nature, il résolut de traiter de la philosophie générale, comprenant, dans le vaste plan qu'il s'était formé, depuis l'auteur de toutes les choses créées jusqu'aux corps bruts et aux êtres organisés, dont il suivait les gradations en remontant à l'homme. Il suivit ce plan pendant cinq ans avec plus ou moins d'assiduité; il en résulta un volume in-folio d'environ neuf cents pages, dont il tira les ouvrages qu'il a publiés dans la suite. Ce fut là l'occupation de sa vie. Quelques expériences d'histoire naturelle l'en détournèrent seulement. Les correspondances étendues qu'il avait avec les naturalistes les plus célèbres de l'époque, prenaient également une grande partie de son temps. Ces occupations, et le soin qu'il était forcé de donner à sa santé, l'empêchèrent de songer jamais à voyager. Il passa à la campagne ses dernières comme ses premières années; les services qu'il devait à sa patrie l'en tirèrent cependant durant quelque temps. Nommé mem-

bre du grand conseil, en 1752, il assista régulièrement à ses délibérations jusqu'en 1768, et y déploya l'éloquence la plus vraie, unie à la fermeté et à la modération du citoyen éclairé. Après diverses atteintes profondes à sa santé, Bonnet mourut le 20 mai 1793, à l'âge de 73 ans, au milieu des regrets et de l'estime de ses concitoyens. Il était marié, mais il ne laissa pas de postérité. Malgré ses principes, qui semblent toucher au matérialisme, Bonnet avait montré, pendant toute sa vie, la piété la plus grande; et tous ses ouvrages manifestent un philosophe éminemment religieux. La plupart des Académies de l'Europe se l'étaient associé.

Considéré comme naturaliste, Bonnet montra une telle sagacité dans l'art d'observer et dans celui de déterminer les expériences, que l'on doit vivement regretter que l'état de sa santé l'ait forcé de si bonne heure d'abandonner une carrière où son début faisait espérer de si grands résultats. Comme philosophe, Bonnet appartient à l'école empirique; toutefois, ce qui le distingue des philosophes de la même école, c'est qu'il chercha, par la voie de l'induction, à se frayer l'accès du monde transcendantal; mais ses inductions ne sont que spécieuses; il est sans cesse entraîné au-delà des bornes par la vivacité de son imagination; il fausse à chaque pas les règles de la méthode logique qu'il a posées avec une justesse remarquable, et, au lieu d'arriver à des faits-principes, il ne crée que des hypothèses brillantes, mais peu solides. Malgré cela, on doit admirer l'enchaînement et la clarté que Bonnet sut mettre dans ses idées, qui embrassaient toute la nature. Ces qualités, jointes à l'élégance avec laquelle sont écrits ses ouvrages, donnèrent à sa philosophie une vogue immense, si elle ne fut pas durable. Il contribua plus qu'aucun autre à répandre le goût de l'histoire naturelle et de la philosophie, parce qu'il n'était personne qui ne pût comprendre des idées toujours présentées sous des images physiques et connues, et qui ne dût être séduit par une théorie où tous les êtres de l'univers se trouvaient liés par des rapports de gradation.

Bonnet est surtout célèbre par le développement qu'il fit du système de la préexistence ou emboîtement indéfini des germes, qu'il avait pris dans Mallebranche, et par l'extension qu'il donna à la proposition de Leibnitz, que tout est lié dans l'univers, et que la nature ne fait point de saut. Au lieu de l'admettre dans le sens du philosophe allemand, qui ne l'appliquait qu'à la succession des phénomènes, aux rapports de causalité,

Bonnet l'étend aux formes des êtres et aux gradations de leur nature physique et morale; il établit ainsi une vaste échelle qui, commençant aux substances les plus simples et les plus brutes, monte par des degrés infinis jusqu'à l'homme et à des intelligences célestes, et se perd dans le sein de la Divinité. Dans le développement de ces deux systèmes, l'imagination eut plus de part qu'une logique rigoureuse. Bonnet n'est pas moins hypothétique dans son système de psychologie. Il a, sur le développement des facultés intellectuelles et morales, à peu près les mêmes idées que Condillac, avec lequel il s'est rencontré dans la supposition d'une statue que l'on animerait par degrés, en lui donnant successivement les divers sens. Mais il s'éloigne de l'idéologiste français sur divers points, et surtout sur le mécanisme de la pensée qu'il cherche à expliquer. Suivant lui, toutes les idées, depuis les plus simples jusqu'aux plus abstraites, dérivent bien des sensations; mais il admet dans l'âme une activité capable de mettre en jeu les diverses facultés qui correspondent à autant de modifications organiques. Suivant lui, chaque fibre sensible a ses fonctions propres; et il pense, comme l'anglais Hartley, que les sensations et les idées, ayant leur représentant dans chacune des fibres du cerveau, qui se lient entre elles, et aboutissent à un point central, sont produites par un mouvement communiqué à ces fibres, de la même manière qu'un choc physique, par les molécules des corps extérieurs, ou par l'impulsion de l'âme. Ainsi, l'organisation primitive du cerveau forme une aptitude, une capacité à recevoir telle ou telle impression à l'aide des sens. De leur répétition, surtout dans un ordre déterminé, dérivent les différences observées dans l'être moral et intellectuel. L'éducation consiste donc à faire prendre, par l'habitude, une direction convenable aux dispositions organiques qui portent au bien. Elle ne peut former le naturel ni le détruire, mais seulement le diriger. L'étude de l'homme doit donc se baser sur son économie, puisque l'âme n'a aucune prise sur elle-même, et qu'elle n'a d'idées que par l'intervention du corps. Enfin, Bonnet montre que la liberté morale de l'homme n'est que la faculté d'être déterminé ou de se déterminer sur des motifs. La nécessité de ces motifs, qui résulte de son système, et d'ailleurs de la nature de l'homme, n'exclut donc pas la liberté, et se concilie avec la prescience de Dieu. Nous ne pouvons pas entrer davantage dans le détail des opinions de Bonnet; elles sont consignées, ainsi que ses travaux sur l'histoire naturelle, dans les ouvrages suivans:

Traité d'insectologie. Paris, 1745, in-8, 2 vol., fig.—C'est dans cet ouvrage que Bonnet a publié sa belle découverte, que les pucerons sont fécondés par un seul accouplement pour plusieurs générations; ses expériences sur la régénération de beaucoup de vers et d'insectes, qui lui furent suggérées par celles de son compatriote Tremblay, sur le polype; ses recherches sur les stigmates des insectes, qu'il reconnut être les orifices de leurs organes respiratoires; enfin, l'histoire du tænia, dont il donna une anatomie plus parfaite.

Traité de l'usage des feuilles dans les plantes et sur quelques autres sujets relatifs à l'histoire des végétaux. Gœttingue et Leyde, 1754, in-4. — Cet ouvrage, l'un des plus importans qui aient été publiés sur la physiologie végétale, forme le plus beau titre de gloire de Bonnet. Il se distingue par la solidité des résultats auxquels il est arrivé, et par les vues qu'il renferme; par la logique sévère et la sagacité qui y brillent; par le soin qu'il apporte de séparer les conjectures des résultats de l'observation.

Essai de psychologie. Londres, 1754, in-12. — Cet ouvrage ne porte pas le nom de l'auteur, qui ne s'est fait connaître que beaucoup plus tard, en l'insérant dans la collection de ses œuvres.

Essai analytique sur les facultés de l'âme. Copenhague, 1760, in-4; *ibid.*, 1769, in-8.—Cet ouvrage n'est qu'un développement de la première partie de l'*Essai de psychologie*.

Considérations sur les corps organisés. Amsterdam, 1762, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1768, in-8, 2 vol. — Bonnet a rassemblé en abrégé, dans cet ouvrage, tout ce que l'histoire naturelle offrait de plus intéressant et de plus certain sur l'origine, le développement et la reproduction des corps organisés; il y combat les divers systèmes fondés sur l'épigénésie; enfin il y développe son système des germes, il en montre les fondemens, et en recherche les conséquences.

Contemplation de la nature. Amsterdam, 1764, in-8, 2 vol.; Berne, 1768, in-12; Genève, 1770, in-8, 2 vol., trad. en italien, et enrichi de notes et d'observations curieuses, par Spallanzani; Modène, 1769-1770, in-8, 2 vol., etc.— C'est dans cet ouvrage, aussi remarquable par l'agrément du style que par le nombre de faits qui y sont rassemblés, que Bonnet présente en raccourci les principales idées de son grand ouvrage sur la coordination de tous les êtres de l'univers, en un mot sur la philosophie générale de la nature.

Palingénésie philosophique. Genève, 1769 et 1770, in-8, 2 vol. — Cet écrit roule sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivans. Bonnet applique aux animaux l'hypothèse qu'il avait exposée dans l'*Essai analytique* sur la résurrection de l'homme. Chaque être doit monter dans l'échelle de l'intelligence, et le bonheur dans la vie future consistera à *connaître*. Cet ouvrage renferme, en outre, des détails intéressans sur différens points de physique et d'histoire naturelle, en particulier sur la reproduction animale, sur l'impuissance absolue où nous sommes de pénétrer la nature des productions de ce globe, sur les animalcules des infusions.

Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme. Genève, 1770 et 1771, in-8.

Bonnet a composé plusieurs mémoires sur divers points d'histoire naturelle, qui ont été insérés dans divers journaux, et dans la collection de ses œuvres. Il est auteur de la lettre envoyée, en 1755, au *Mercure de France*, au sujet du discours de Rousseau sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes. Bonnet y démontre que l'établissement des sociétés est une suite nécessaire des facultés de l'homme, et que l'usage de la réflexion lui est aussi naturel que celui de ses pieds et de ses mains.

Les œuvres de Bonnet ont été réunies sous ce titre: *OEuvres d'histoire naturelle et de philosophie*. Neufchâtel, 1779-1783, in-4, 8 vol, et in-8, 18 vol.

(Jean Tremblay, *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. Ch. Bonnet*. Berne, 1794, in-8. — Cuvier, *Éloges*. — Buhle, *Histoire de la philosophie moderne*.)

BONTEKOE (CORNEILLE), fils de Gérard Decker, dit *Bontekoë*, naquit à Alkmaar, ville de la Hollande septentrionale, perdit sa mère dès la cinquième année de son âge, fit son apprentissage en chirurgie dans le lieu de sa naissance, et, peu satisfait de ce qu'il y avait appris, passa à Leyde, pour se perfectionner dans cet art sous de meilleurs maîtres. Après avoir suivi les leçons de De Le Boë et de Th. Craanen, il reçut avec applaudissemens le bonnet doctoral. Il revint alors s'établir à Alkmaar, où il eut bientôt une pratique fort étendue. De cruels chagrins domestiques, et les tracasseries que lui suscitaient ses confrères, jaloux de ses succès, et les apothicaires, furieux de ce qu'il préparait lui-même ses médicamens, l'obligèrent à transporter son domicile d'abord à La Haye, ensuite à Amsterdam, et enfin à sortir de sa patrie. Après avoir passé quelque temps à Hambourg, il fut appelé à Berlin par Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, qui le créa son conseiller-médecin, et le nomma professeur ordinaire de médecine à Francfort-sur-l'Oder. Il y jouissait de la plus grande estime, lorsqu'il fut appelé à Berlin, le 13 février 1685, pour donner des soins à deux personnes élevées en dignités. Il fit une chute sur un escalier, se fractura le crâne et ne survécut que six à sept heures. L'électeur témoigna combien il était sensible à la perte de son médecin, par la pompe de son convoi funèbre. Bontekoë n'était âgé que de trente-huit ans, ou seulement de trente-un, suivant J. Leclerc. M. Boisseau a eu tort de prétendre que Bontekoë ne fut point professeur à Francfort-sur-l'Oder; il suffit de voir le titre de quelqu'un de ses derniers ouvrages pour en acquérir la certitude. Partisan enthousiaste de la philosophie Cartésienne, Bontekoë adopta, en médecine, les principes de l'école chimique dont Descartes fut l'un des prin-

cipaux chefs. Presque tous les ouvrages qu'il publia sont écrits en hollandais; ils ont été réunis dans la collection suivante, qui nous dispensera de les indiquer séparément :

Alle de philosophische, medicinale en chymische Worken. Amsterdam, 1689, in-4, 2 vol. — Une partie de cette collection a été traduite en français sous le titre suivant :

Nouveaux élémens de médecine, ou Réflexions physiques sur les divers états de l'homme, divisées en trois parties. La première traite du corps humain et de ses opérations; la seconde des maladies, de la mort et de leurs causes; et la troisième, des moyens de prolonger la vie et de conserver la santé; par Corneille Bontekoë, D. M., conseiller, premier médecin de S. A. E. de Brandebourg, et professeur à Francfort-sur-l'Oder; nouvellement trad. en français par un maître chirurgien (Devaux). Paris, 1698, in-12, 2 vol.— La première partie contient des réflexions sur les divers états de l'homme, sa vie et sa santé; une description de la structure du corps, de ses parties, de leurs fonctions et de leurs usages. Des réflexions sur la maladie et la mort forment la seconde section, dont la plus grande partie est employée à rapporter toutes les maladies au scorbut. L'essence de toute maladie consiste, au jugement de l'auteur, dans la glutinosité et dans l'âcreté des sucs, dans l'obstruction et le déchirement des vaisseaux, dans l'épanchement des liquides et dans le ralentissement de la circulation : or, l'essence du scorbut consiste dans les mêmes choses. La troisième partie des élémens se compose de réflexions sur les moyens de conserver la santé et de prolonger la vie. Il n'en est point qu'on puisse comparer à la tempérance et à l'usage continuel du tabac, du café et du chocolat, mais surtout du thé, dont l'auteur usait nuit et jour, et dont il recommande de prendre de 100 à 200 tasses dans les 24 heures. Ces deux volumes contiennent, outre les *Elémens* que nous venons d'analyser, des dissertations sur les préjugés relatifs au danger de l'année climatérique, sur la nature, sur l'expérience, sur la certitude de la médecine, qui ne sont pas sans intérêt.

Litteræ familiares ad Joann. Abr. a Gehema. Berlin, 1686, in-8.

Verscheide tractaatjes, handelende van de voornaamste grondstukken, om tot een ware kennisse der philosophie en medecyne te geraken, etc. Divers traités concernant les principes de la philosophie et de la médecine, qui peuvent servir d'introduction à la philosophie, à la métaphysique, à la logique et à la physique, avec de nouveaux principes de physiologie et un traité des ulcères. La Haye, 1687, in-8 de 282 pages.—Ceux qui n'entendent pas le hollandais peuvent lire un assez long extrait de cet ouvrage dans la *Bibliothèque universelle* de J. Leclerc, tome IV: pag. 363-76.

Fundamenta medica, sive de alcali et acidi effectibus per modum fermentationis et effervescentiæ. Accedit item anonymi cujusdam authoris pharmacopæa ad mentem neotericorum adornata. (*Edidit Steph. Blancard.*) Amsterdam, 1688, in-8.

C. Bontekoe metaphysica et liber singularis de motu; necnon ejusdem œconomia animalis opera posthuma :

quibus accedit Arnoldi Geulinx physica vera. Leyde, 1688, in-8 de 481 p. — Métaphysique, physique générale et physiologie cartésiennes.

De passionibus animæ, liber posthumus cum Geulinkii ethicâ editus. Amsterdam, 1695, in-12.

(Préface de la trad. franç. des *Élémens de médecine* de Bontekoë.—*Journal des Savans.*— J. Leclerc, *Biblioth. univers.*)

BONTIUS (Jacques) naquit à Leyde, vers la fin du seizième siècle, de Gérard Bontius, savant professeur de médecine. Ses deux frères, Jean et Regnier, suivirent avec distinction la même carrière que leur père. Jacques, médecin comme eux, voyagea dans la Perse et les Indes, habita pendant un grand nombre d'années l'île de Java, en qualité de premier médecin du gouvernement de Batavia, et de la compagnie hollandaise des Indes, et mourut en 1631. Bontius recueillit avec grand soin, non-seulement tout ce qui concernait les maladies des habitans des contrées qu'il parcourut, et les moyens de les guérir, mais encore tout ce qui était relatif à l'histoire naturelle de ces pays. On publia, sur les manuscrits qu'il avait laissés :

De medicina Indorum, libri IV. Leyde, 1642, in-12. Réimprimé à la suite de *Prosper Alpino, de medicina Ægyptorum.* Paris, 1645, in-4; Leyde, 1719, in-4. — Ouvrage intéressant et bien fait. C'est encore la source la plus riche pour les maladies de ce pays. On avait omis, dans ces éditions, les ouvrages de Bontius, qui n'étaient pas terminés; ils tombèrent dans les mains de Guillaume Pison, qui, en les réunissant à ce qui était déjà imprimé, en fit un ouvrage important pour l'histoire naturelle et la médecine des pays situés entre les tropiques, sous ce titre :

De Indiæ utriusque re naturali et medicinâ, lib. XIV. Amsterdam, Elzévir, 1658, in-fol., fig. Les ouvrages de Bontius réunis forment les six derniers livres.

BOOT (Arnold) naquit en Hollande, et probablement à Gorcum, vers l'an 1606. Il fit de bonnes études, et il apprit les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque. Ensuite il s'attacha à la médecine, et se fit recevoir docteur en cette Faculté; mais il ne discontinua pas pour cela de s'appliquer à l'étude des langues savantes et de la critique sacrée. En 1630, il passa en Angleterre, pratiqua quelque temps la médecine à Londres, et devint médecin du comte de Leicester, vice-roi d'Irlande, ainsi que des états et des armées du pays. Cet emploi l'obligea de se fixer à Dublin, où il se maria. Les troubles et les guerres qui survinrent dans cette île, et qui lui causèrent à lui-même des pertes considérables, le forcèrent d'en sortir en 1644. Il se retira à Paris, où il

renonça presque entièrement à la pratique de la médecine, pour n'être pas détourné de ses travaux littéraires, et il y mourut en 1653. Nous passons sous silence les ouvrages assez nombreux de Boot sur la critique sacrée, et nous n'indiquerons que l'opuscule suivant, qui contient plusieurs observations curieuses:

Observationes medicæ de affectibus omissis; videlicet: de abcessu hyppocraneo; De vomicâ hyppocraneâ cerebri; de suturarum discessione; de capitis distortione; de epilepsiâ procursiva; de oris hemorrhagiâ periodicâ; de linguæ ardore et siccitate extrà febres; de lippitudine mucaginosâ; de labrosulcio, seu cheilocace; de sterni dolore; de tabe pectoreâ. Londres, 1649, in-12, avec une préface de Henri Meibom, Helmstadt, 1664, in-4, et à la suite des observations de Pierre Borel.

Arnold Boot a eu part à la composition de l'ouvrage publié par son frère, Gérard Boot, également médecin, sous ce titre:

Philosophia naturalis reformata, id est philosophiæ aristotelicæ accurata examinatio, ac solida confutatio, et novæ et verioris introductio. Dublin, 1641, in-4.

(Paquot, *Hist. litt. des Pays-Bas.*)

BORCH (Olaus), qu'on nomme en latin *Borrichius*, naquit le 26 avril 1626 à Borch, village du diocèse de Ripen, en Danemarck, d'Olaüs Borrichius, ministre de ce lieu. Après avoir fait ses premières études et ses humanités à Coldengen et à Ripen, il se rendit à Copenhague en 1644, et y étudia la médecine pendant six ans sous Olaüs Worm, Simon Pauli, et Thomas Bartholin. En 1650, il fut nommé professeur de *sixième* dans l'école de Copenhague, et remplit ce poste, pendant quatre ans, avec un zèle que le roi Frédéric III crut devoir récompenser en donnant à Borch un canonicat de Lunden. On lui offrit ensuite la place de recteur de l'école d'Herlow; mais le desir qu'il avait de continuer ses études médicales, et de visiter les pays étrangers, la lui fit refuser. Il se disposait à commencer ses voyages, lorsque Joachim Gersdorff, premier ministre du roi de Danemarck, le retint pour lui confier l'éducation de ses enfans. Il y employa cinq années, au bout desquelles (en 1660) le roi lui conféra le titre de professeur en philosophie, en chimie et en botanique, avec permission de voyager avant d'entrer en exercice. Borch parcourut alors la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Allemagne. Il séjourna deux ans à Leyde, autant à Paris, parcourut les bords de la Loire, s'arrêta quelque temps à Angers, et y prit le titre de docteur en médecine, gagna l'Italie, passa six mois à Rome, et revint enfin à Copenhague, au mois de novembre 1666. Il entra aussitôt dans l'exercice de sa

charge de professeur, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Il fut pendant douze ans doyen de la faculté de philosophie, et on l'élut deux fois recteur de l'Université, dont il fut bibliothécaire en 1680. En 1686, il fut fait assesseur du conseil souverain de justice, et, trois ans après, conseiller de la chancellerie royale. Les douleurs de la pierre tourmentèrent beaucoup les dernières années de sa vie, et le déterminèrent enfin à se faire tailler. L'opération fut faite le 13 septembre 1690; mais le calcul se trouva si volumineux, qu'on ne put le retirer, et qu'on ne crut point devoir le briser. Borch mourut vingt jours après, étant âgé de 64 ans. Il laissa cinquante mille écus à sa famille, et vingt-six mille destinés à l'établissement d'une espèce de collége, où seize personnes sans fortune trouveraient les moyens de se livrer à la culture des sciences. Ce nombre se composerait de deux théologiens, deux philosophes, deux mathématiciens, deux astronomes, deux jurisconsultes, deux médecins, deux orateurs et deux humanistes, sans autre charge pour eux que de faire chacun, une fois par an, un discours sur la science qu'il aurait choisie. Borch joignait à la somme indiquée une maison appropriée à cette destination, un jardin, un laboratoire chimique et une très-belle bibliothèque. Borch fut un des hommes les plus érudits de son siècle. La chimie lui a des obligations; mais la médecine lui est moins redevable que la philologie et la critique. Ses ouvrages sont :

Cabala caracteralis. Copenhague, 1649, in-12. — Le but de l'auteur est de combattre le ridicule préjugé qui faisait attribuer de grandes vertus aux amulettes.

Disp. de artis poeticæ naturâ, præside Vito Beringio. Copenhague, 1650, in-4.

Parnassus in nuce, vel compendiosa sed absoluta prosodia. Copenhague, 1654, in-4.

Diss. de lexicorum latinorum jejunitate et pendentibus indè nobilium criticorum hæsitationibus. Copenhague, 1660, in-4.

Deusingius heautontimorumenos, sive epistolæ selectæ eruditorum quæ immaturis Antonii Deusingii, medici Groningensis, scriptis larvam strictim, sed sincerè detrahunt, et clarissimi nominis viros Gualterum Charletonem, Thom. Bartholinum, Franc. Jos. Burrum, Joannem Pecquetum, Gasp. Scottum, à supercilio et censura ejusdem non minus ineptâ quàm improbâ luculenter vindicant, ex autographis, edente Benedicto Blottesandæo. Hambourg, 1661, in-4.

Oratio jubilæa evangelica. Copenhague, 1667, in-4, et à la suite du recueil de ses *Dissertations*.

Dissertatio de ortu et progressu chemiæ. Copenhague, 1668, in-4. — Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'érudition, mais peu de critique. L'auteur cherche à défendre l'alchimie et son

antiquité contre les attaques que lui avait portées Conring, dans son traité de *Medicinâ hermeticâ*. Celui-ci se défendit, dans un supplément à son ouvrage. Borch répliqua par le suivant, où il se montra l'égal de son adversaire en savoir, mais non en critique. Ainsi il admet comme authentiques les ouvrages publiés sous le nom d'Hermès Trismégiste et sous celui de Démocrite.

Hermetis Ægyptiorum, ac chemicorum sapientia ab Hermanni Conringii animadversionibus vindicata. Copenhague, 1674, in-4.

Lingua pharmacopœorum, sive tractatus de accurata vocabulorum, in pharmacopoliis usitatorum, pronunciatione. Copenhague, 1670, in-4.

Arctos pullata, tumulo Friderici III, regis Danorum illacrimans; poema heroicum. Copenhague, 1670, in-fol.

Arctos respirans auspiciis Christiani V, Daniæ regis; poema heroïcum. Copenhague, 1671, in-fol.

De causis diversitatis linguarum dissertatio. Copenhague, 1675, in-4. *It. curante. Joan. Georg. Joch*. Iéna, 1704, in-12.

Cogitationes de variis latinæ linguæ ætatibus, et scripto Gerhardi Joannis Vossii de vitiis sermonis; accedit defensio Vossii et Stradæ adversùs Casp. Scioppium. Copenhague, 1675, in-4, et dans les *Concilia et methodi studiorum optimè instituendorum* de Th. Crenius. Rotterdam, 1692, in-4.

Analecta ad cogitationes de linguâ latinâ; accedit appendix de lexicis latinis et græcis, cum indice addendorum ad fori Romani litteram C. Copenhague, 1682, in-4. — Cette addition a pour objet de répondre à des objections de Christophe Cellarius.

Diss. de scorbuto. Copenhague, 1671, in-4.

Disp. de morbis soporosis. Copenhague, in-4, sans date.

Disp. de malo hypochondriaco. Resp. Paulo Brand. Copenhague, 1676, in-4.

Disp. de ictero. Resp. Christiano. Copenhague, 1677, in-4.

Docimastice metallica, clarè et compendiosè tradita. Copenhague, 1677, in-4.

Dissertationes academicæ de poetis. Copenhague, 1677 et années suivantes, in-4. — Ces cinq dissertations, dont les deux premières roulent sur les poëtes grecs et les autres sur les poëtes latins, ont été réimprimées ensemble à Francfort, 1683, in-4. C'est un des meilleurs ouvrages de Borch.

Brevis conspectus scriptorum linguæ latinæ præstantiorum. Copenhague, 1678, 1682, 1698, in-4. — Ce sont des fragmens d'un grand ouvrage que l'auteur avait entrepris.

De somno et somniferis, maximè papavereis Dissertatio. Copenhague, 1680, in-4; *ibid.*, 1683, in-4.

Diss. philologica de quantitate penultimæ denominativorum in INUS, *et verbalium in* ICIS, *exceptionibus Georg. Hens. Ursini opposita*. Copenhague, 1682, in-4.

Disp. de hæmorrhagiâ. Resp. H. Ettmuller. Copenhague, 1682, in-4.

Oratio panegyrica in memoriam Oligeri-Vindii. Copenhague, 1683, in-fol.

Disp. de mensium defectu. Copenhague, 1684, in-4.

Diss. de Romæ urbis primordiis. Copenhague, 1687, in-4.

De antiquâ urbis Romæ facie dissertatio compendiaria. Copenhague, 1687, in-4, et dans le *Thesaurus an-*

tiquitatum Romanarum de Grævius, tome IV, p. 1517-1625.

Diss. de lapidum generatione in macrocosmo et microcosmo, dans le cinquième vol. des *Acta Hafniensia*, et réimprimée avec les additions de Lanzoni, à Ferrare, 1687, in-12, et dans les *Opera omnia* de ce dernier.

Tractatus de usu plantarum indigenarum in medicinâ, et sub finem de clysso plantarum et thee specifico. Copenhague, 1688, in-8.—Borch prouve, dans ce traité, qu'un médecin trouve dans les plantes de son pays tous les secours dont il a besoin, et que l'on peut se passer de plantes étrangères.

Poemata omnia, dans le recueil intitulé : *Deliciæ quorumdam poetarum danorum collectæ à Friderico Rostgaard.* Leyde, 1693, in-12, avec la vie de Borch écrite par lui-même; tome II, p. 369-594.

Conspectus scriptorum chemicorum illustriorum ; libellus posthumus. Cui prefixa historia vitæ ipsius ab ipso conscripta. Copenhague, 1697, in-4. — C'est une histoire chronologique des alchimistes.

Olai Borrichii dissertationes, seu orationes academicæ (18), *in duos tomos tributæ; cum præfatione sua edidit Severinus Lintrupius.* Copenhague, 1715, in-8.

Le recueil de lettres publié par Th. Bartholin en contient treize de Borch. On trouve, dans les *Éphémérides des Curieux de la nature* et dans les *Actes de Copenhague*, un grand nombre d'observations du même auteur, dont on peut voir la liste dans le *Lindenius renovatus.*

Dans un article extrêmement étendu que J. Moller a consacré à Borch, dans sa *Cimbria literata*, tome III, le laborieux biographe fait connaître quelques ouvrages inédits de notre auteur.

(*Mémoires* du P. Niceron. — Joan. Mollerus, in *Biblioth. septentrionis eruditi.* — Haller.)

BORDENAVE (Toussaint) naquit à Paris le 10 avril 1728. Son père, Pierre Bordenave, qui était chirurgien, le destina à embrasser sa profession. Loin de partager l'idée assez communément répandue alors, qu'un chirurgien n'avait pas besoin des connaissances étendues exigées pour être médecin, il fit, au contraire, donner à son fils une éducation brillante, et la facilité que le jeune Bordenave acquit à parler la langue latine, ne contribua pas peu aux succès qu'il obtint plus tard dans l'enseignement et autres actes publics. Ses progrès dans l'étude de la chirurgie lui ouvrirent l'entrée du Collége des Chirurgiens, où il reçut la maîtrise en 1750. Quelque temps après, il fut nommé à la place de professeur de physiologie aux écoles de Saint-Côme, et il ne tarda pas à publier son traité sur cette matière. Bordenave était membre de l'Académie royale de Chirurgie, depuis longtemps des travaux recommandables assuraient sa réputation, et, comme praticien, il ne jouissait pas d'une moindre considération,

lorsqu'il fut nommé, en 1774, à l'Académie des Sciences, comme associé-vétéran. Ce titre annonce que Bordenave ne put l'obtenir sans faire violence aux réglemens, et que l'Académie n'avait pas été libre en le choisissant. Mais il paraît que cette irrégularité, loin d'être son ouvrage, était contraire à son vœu. C'était malgré lui qu'on lui avait rendu ce triste service; l'Académie ne l'ignorait pas, et les qualités estimables de Bordenave lui firent regagner bientôt l'amitié de ses confrères. Bordenave était échevin de Paris, et aucun chirurgien avant lui n'avait été élevé à cette place. Il se montra digne, jusqu'à la fin, de fonctions aussi honorables, en apportant toute la sollicitude et la vigilance d'un magistrat vraiment populaire dans tout ce qui pouvait intéresser la santé publique. Depuis peu de temps, le roi l'avait décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie; il ne survécut que huit jours à cette attaque, et succomba le 12 mars 1782. On a de lui :

Essai sur la physiologie ou physique du corps humain. Paris, 1756 et 1764, in-12; *ibid.*, 1778, in-8, 2 vol.—L'auteur prenant particulièrement Haller pour guide, a moins cherché à présenter les hypothèses émises jusque là, qu'à établir sur des faits les principes généraux de la physiologie. Ce livre renferme un abrégé de physiologie, écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté, et qu'on peut consulter encore aujourd'hui avec avantage sous plusieurs rapports.

Remarques sur l'insensibilité de quelques parties. — Ce mémoire est inséré dans le *Mercure de France*, année 1757; et dans le recueil de Haller, publié à Lausanne en 1758. L'auteur soutient l'opinion de Haller, et apporte un nouvel exemple en faveur de l'insensibilité des tendons chez l'homme.

Essai sur le mécanisme de la nature dans la formation des os, et recherches sur la façon dont se fait la réunion des os fracturés..... Réimprimé dans les *Mémoires sur les os, etc.* par Fougeroux, Paris, 1760, in-8.

Dissertations sur les anti-septiques, qui ont concouru pour le prix proposé par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, en 1767. Dijon et Paris, 1769, in-8. — Ce recueil renferme la dissertation de Boissieu, qui remporta le prix, et celles de Bordenave et de Godart, qui partagèrent l'accessit. Bordenave ne partagea pas le prix avec Boissieu, parce qu'il s'attacha moins à étudier l'application des anti-septiques dans les maladies internes, que dans les maladies externes ou chirurgicales.

Mémoire sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies. Paris, 1774, in-12, 46 pp. — Ce Mémoire, qui est inséré parmi ceux de *l'Académie royale de Chirurgie*, tom. V, est suivi d'un supplément pour répondre à une dissertation de M. Gauthier sur le même sujet.

Bordenave a encore inséré des ar-

ticles assez nombreux dans les *Mém. de l'Ac. roy. de Chirurg.;* nous allons les indiquer successivement : *Observation sur une vessie double. — Examen des Réflexions critiques de M. Molinelli contre le Mémoire de M. Petit, sur la fistule lacrymale. — Précis de plusieurs observations sur les plaies d'armes à feu en différentes parties.* (tome II, in-4.) — *Obs. sur l'état de l'os de la jambe, après la guérison d'une blessure par arme à feu, examiné sur le cadavre. — Précis d'observations sur les maladies du sinus maxillaire.* (tome IV.) — *Mémoire dans lequel on propose un nouveau procédé pour traiter le renversement des paupières. — Suite d'observations sur les maladies du sinus maxillaire. — Observation sur un corps étranger dans ce sinus. — Mémoires sur quelques exostoses de la mâchoire inférieure. — Mémoire sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies.* (tome V, in-4.)

Les *Mémoires de l'Académie des Sciences* renferment aussi différens travaux de Bordenave. On y trouve :

Description d'un fœtus mal conformé, dont les os avaient une mollesse contre nature. (*Mémoires des Sav. étrang.* t. IV, pp. 545-550, avec pl.) — *Analyse de la bile, avec des réflexions sur les changemens qu'elle peut subir dans le corps humain.* (*Ibid.*, t. VII, pp. 610-618. — *Faits anatomiques concernant des ossifications trouvées dans le cœur.* (*Hist. de l'Acad. des Sciences*, pour l'an 1768, p. 50.)

Discours prononcé à la première séance de l'Académie royale de Chirurgie, dans le nouvel édifice qui lui avait été destiné par S. M., le 16 novembre 1775. — Inséré dans le *Mercure de France*, décembre 1775.

Bordenave a publié une traduction de la troisième édit. des *Primæ lineæ physiologiæ* de Haller. Paris, 1769, in-12, deux parties en un vol.

Les Thèses suivantes ont été soutenues sous sa présidence : *De corporibus extraneis intrà œsophagum hærentibus. Resp. ant.* Destremeau. Paris, 1763, in-4. — *De intumescentiâ partium, inprimis vulnerum sclopetariorum instantibus. Resp.* Dufouart. Paris, 1763, in-4. — *De luxationibus. Resp.* Guyenot. Paris, 1764, in-4. — *De vesicæ paracentesi. Resp.* Lambert. Paris, 1765, in-4. — *De œdemate. Resp.* Lemonnier. Paris, 1765, in-4. — *De anthrace. Resp.* Robin. Paris, 1765, in-4. — *De fracturâ colli femoris. Resp.* Rufin. Paris, 1771, in-4. — *De hydrocele per injectionem curandâ. Resp.* Jusseaume, Paris, 1771, in-4.

(*Hist. de l'Acad. des Sciences*, an 1772. — Rozier, *Tab. de l'Acad. des Sc.* — Eloy. — Haller.)

BORDEU (Théophile de), l'un des plus brillans précurseurs de la réforme que le génie de Bichat a fait subir de nos jours à la médecine, naquit, le 22 février 1722, à Iseste, village de la vallée d'Ossau, en Béarn. Après avoir fait ses premières études au collége des Jésuites à Pau, et chez les Barnabites de Lescar, il alla à Montpellier pour y apprendre la médecine, se destinant à suivre une carrière dans laquelle sa famille se distinguait depuis plusieurs

siècles. Déjà, dans les premiers actes pour obtenir ses degrés, il étonna ses maîtres par les saillies de son génie original, qui ont formé, du reste, le caractère constant de toutes ses productions; et les thèses qu'il soutint alors prennent un rang honorable parmi les écrits de ce célèbre médecin: ce sont ses dissertations sur le *Sentiment* et sur la *Formation du chyle*. Bordeu, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1744, retourna à Pau, au milieu de ses compatriotes. Le desir de perfectionner ses connaissances le ramena bientôt à Montpellier, et le conduisit, deux ans après, dans la capitale. Il fut d'abord entraîné par les leçons de l'illustre Rouelle à l'étude attrayante de la chimie. Mais il sacrifia ce goût à la médecine, et il se livra à l'observation assidue des maladies, à l'hôpital de la Charité, et à l'Infirmerie royale de Versailles. A cette époque, il fut rappelé dans son pays par ses parens. Il y retourna avec le titre d'intendant des eaux minérales d'Aquitaine; et bientôt après il reçut celui de surintendant. Il fit connaître ces eaux, en 1748, par des essais en forme de lettres, et indiqua leurs usages et leur administration. En même temps, il faisait des leçons d'anatomie et d'art des accouchemens aux chirurgiens et aux sages-femmes. Il se montrait par-là doublement utile à ses concitoyens. Bordeu semblait devoir être fixé pour toujours en Béarn; mais des arrangemens de famille le déterminèrent à venir, en 1752, s'établir à Paris. Il s'y annonça par ses *Recherches sur les glandes et sur leur action*. Cette production originale commença à fonder sa réputation parmi ceux qui exerçaient avec le plus de supériorité l'art de guérir dans la capitale. Mais, pour avoir le droit d'exercer la médecine, il fallait être admis dans la Faculté de Paris: il y soutint plusieurs thèses, et fut reçu docteur de cette Faculté. A peine était-il décoré de ce titre, qu'il fut nommé médecin *expectant* à la Charité. Son assiduité et ses connaissances avaient frappé les religieux de cette maison, qui voulurent s'assurer de lui en le faisant nommer substitut du médecin de l'hôpital. C'est sur ce théâtre d'observations qu'il appliqua les principes qu'il s'était faits en médecine, et qu'il les étendit par de nouvelles études. Bientôt Bordeu parvint au comble des succès que peut ambitionner un médecin. Son mérite supérieur était reconnu de ses confrères, et il était recherché comme praticien par ce qu'il y avait de plus élevé dans toutes les classes de la société. Ces succès devaient lui attirer des rivaux, ou plutôt des ennemis. Le fameux Bouvard fut un des plus acharnés. Des calomnies atroces furent les moyens dont ils se ser-

virent pour le perdre. Ils eurent assez de crédit pour faire rayer le nom de Bordeu de la liste des membres de la Faculté; et il fallut un arrêt des cours souveraines pour lui rendre le droit d'exercer la médecine. Ces persécutions, qui troublèrent son repos, ne l'empêchèrent cependant pas de continuer ses travaux. Il repoussa d'ailleurs les traits de ses ennemis avec toute la vigueur dont il était capable; et, dans quelques-uns de ses ouvrages, mais particulièrement dans ses recherches sur l'histoire de la médecine, il sut, par des allusions piquantes, les couvrir de ridicule. Cette lutte continuelle, en même temps que les travaux nombreux auxquels se livrait chaque jour Bordeu, altérèrent sa santé. Il pensa à la retraite, et mit en viager le fruit de ses épargnes, qui ne montaient qu'à 80,000 livres, malgré la longue et brillante pratique qu'il avait eue. Un voyage aux eaux de son pays ne le guérit pas de l'affection qu'il portait, et que l'on caractérise très-vaguement de *goutte vague*. Une attaque d'apoplexie l'enleva inopinément le 23 novembre 1776. Il était resté célibataire.

Disciple d'Hippocrate et de Stahl, Bordeu reconnaît pour premier principe de la philosophie médicale, la nécessité d'étudier les lois de la vie par l'observation des êtres qui les possèdent, au lieu d'imiter les médecins à systèmes pour qui la physiologie n'est qu'une série de déduction hypothétiques tirées des principes de la physique générale. Il étudie donc les corps organisés, et la première chose qui le frappe en eux, c'est l'ordre admirable, la dépendance réciproque de leurs fonctions; la force qu'ils ont de résister à l'influence des causes qui tendent à les détruire, la propriété qu'ils possèdent de se restituer à l'état normal dont ils ont été dérangés, etc. Il désigne par le nom de *nature* ces facultés merveilleuses, dont la plupart des dogmatistes, les chémiâtres et les mécaniciens n'avaient tenu aucun compte. Quelquefois, il faut l'avouer, emporté par une imagination ardente, il oublie que ces propriétés, essentiellement distinctes de toute autre, ne sauraient être expliquées par des propriétés plus générales, qu'elles sont inexplicables en elles-mêmes, qu'elles sont des faits primitifs, et la *nature* devient pour lui un principe substantiel, agissant selon des déterminations, *une âme rationnelle;* mais Bordeu n'est spiritualiste que par distraction, et bientôt la philosophie expérimentale le ramène dans le monde des réalités. Il analyse les phénomènes de l'organisme, et croit pouvoir les réduire à la sensation et au mouvement; la sensibilité et la motilité, considérées, d'après l'obser-

vation, comme propriétés inhérentes aux organes, suffisent donc pour en expliquer les actes. Si tous ces actes ne sont pas identiques, c'est que les propriétés vitales sont inégalement distribuées dans nos parties; l'analyse anatomique doit nous apprendre la manière d'être de chacune d'elles.

Des principes aussi positifs, et les recherches de Haller sur les propriétés différentes des principaux tissus de l'économie, devaient donner naissance à l'anatomie et à la physiologie générales de notre époque. Bichat devait nécessairement paraître au dix-neuvième siècle; et peut-être ne fallait-il pas tout le génie de ce grand homme pour exécuter ce qu'il a fait. Bordeu ne se borna point à exposer des vues générales, il fit des recherches particulières sur quelques-uns des élémens organiques qui nous constituent. Il donne en cent endroits des preuves de l'aptitude la plus heureuse pour l'observation; mais ici, comme dans tous ses ouvrages, une sorte d'exubérance d'imagination le jette dans des écarts assez fréquens; et l'on trouve à côté des idées les plus ingénieuses et les plus justes, des bizarreries ou des vues surannées. Les opinions particulières de Bordeu sur chaque point de physiologie sont trop généralement connus pour que nous les exposions en détail. Nous ne dirons qu'un mot de lui comme praticien. Il avait une grande confiance dans la tendance naturelle de l'organisme vers la guérison, et le *naturisme* fut toujours sa doctrine de prédilection. Le style de Bordeu est souvent incorrect, mais il est plein d'esprit, de verve et d'originalité, et l'on relit toujours ses ouvrages avec plaisir. En voici les titres :

Dissertatio physiologica de sensu genericè considerato. Montpellier, 1742, in-4; Paris, 1751, in-12, avec les *Recherches sur les glandes.*— Cette dissertation contient le germe de plusieurs des idées principales que Bordeu a développées par la suite.

Chylificationis historia. Montpellier, 1742, in-4; Paris, 1751, in-12, avec les *Recherches sur les glandes.* Bordeu rejette les explications mécaniques et chimiques à l'aide desquelles les physiologistes se rendaient compte de la formation du chyle. Il montre que cette opération est toute *animale.* La sécrétion de la salive fournit à Bordeu l'occasion d'émettre l'idée fondamentale dont le développement a fait l'objet d'un de ses plus beaux ouvrages : les *Recherches sur les glandes.*

Lettres sur les eaux minérales du Béarn et de quelques-unes des provinces voisines. Amsterdam, 1746-1748, in-12.

Observations sur l'usage du quinquina dans la gangrène, insérées dans le *Traité des plaies*, de Guisard, et dans les *Lettres sur les eaux minérales du Béarn.*

Recherches anatomiques sur les ar-

ticulations des os de la face, dans les *Mémoires des Savans étrangers de l'Académie des sciences*, 2ᵉ vol. — Borden démontre que tous les os de la face sont disposés de la manière la plus avantageuse pour résister aux efforts de la mâchoire inférieure. Ce Mémoire valut à son auteur le titre de correspondant.

Recherches anatomiques sur les différentes positions des glandes et sur leur action. Paris, 1752, in-12; *ibid.*, an VIII, in-12, avec des notes de Hallé. — Dans ce beau travail, où Borden a semé le plus d'idées neuves, il combat les explications mécaniques de la sécrétion et de l'excrétion des humeurs glandulaires. Il démontre que cette excrétion n'est point due à la compression des glandes par les parties voisines; que les fonctions de ces organes dépendent de leur action propre, d'une sorte d'érection.

Dissertation sur les écrouelles, couronnée en 1753 par l'Académie royale de chirurgie, insérée dans le 3ᵉ vol. des *Prix*, in-4, 1757; dans l'ancien *Journal de médecine* (sept. 1759); dans le *Journal économique* (janvier 1760), et à la suite des *Recherches sur le tissu muqueux*, 1767, sous ce titre : *Usage des eaux de Barèges et du mercure dans les écrouelles.* — C'est une des moindres productions de Bordeu. Il y établit, d'après des suppositions gratuites, que les pays de montagnes sont ceux où l'on trouve le plus grand nombre d'écrouelleux, et l'attribue aux eaux trop crues dont s'abreuvent les habitans, et à l'air trop vierge qu'ils respirent.

An omnes organicæ corporis partes digestioni opitulentur? Paris, 1753, in-4.

An venatio Cetæris exercitationibus salubrior? Paris, 1753, in-4.

Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis? Ces trois dissertations furent soutenues par Bordeu pour obtenir le grade de docteur dans la Faculté de médecine de Paris. Elles sont insérées par extrait dans le *Journal des Savans* et le *Journal économique*, année 1754. Dans la première, considérant les modifications apportées par la digestion dans les fonctions de la plupart des organes, il en conclut que chaque organe prend plus ou moins de part aux actions des autres, selon l'importance des fonctions qu'ils remplissent ou le degré d'empire qu'ils ont sur lui; il montre que l'estomac, soit par sa position, soit par l'étendue de ses liaisons avec les autres organes, soit par la nature de ses opérations, semble donner l'impulsion à toute la machine animale. Il semble, à cette occasion, consacrer l'idée favorite de Van Helmont, qui considérait le centre épigastrique comme la partie centrale, fondamentale de notre économie, comme le point de réunion de toutes les actions. La troisième dissertation se compose de 170 observations que Bordeu avait recueillies lors de son service aux eaux de Barèges; il y a exposé des vues profondes sur la pathologie. Cette dissertation se trouve fondue dans son *Traité des maladies chroniques.*

Recherches sur les crises, dans l'*Encyclopédie*, 1753, et avec la deuxième édition des *Recherches sur le pouls.* — Dans cet article, qui forme un traité complet rempli de la plus saine érudition, Bordeu admet bien, comme les anciens, une sorte d'harmonie entre les diverses fonctions de l'économie,

en vertu de laquelle les phénomènes qui constituent la plupart des maladies, paraissent le résultat d'efforts sagement combinés et tendant au rétablissement de la santé; mais il nie que les révolutions qui amènent la guérison, et qui sont, le plus souvent, marquées par des évacuations, que ces crises surviennent à des jours réguliers. Il n'hésite pas, malgré son attachement pour la doctrine d'Hippocrate, à le blâmer de s'être trop pressé à établir des règles générales.

Recherches sur le pouls par rapport aux crises. Paris, 1756, in-12; *ibid.*, 1768 et 1772, in-12. 3 tom. en 4 vol. —Bordeu, outrant les vües de Solano, de Lucques et de Nihel, son traducteur anglais, sur les caractères diagnostiques et pronostiques du pouls, établit dans ce traité des distinctions nombreuses à l'aide desquelles le pouls pouvait indiquer, par des différences spéciales, la période, le siége, l'issue probable de la maladie, l'organe par lequel doit s'opérer le travail critique, etc., etc.

Recherches sur le traitement de la colique métallique à l'hôpital de la Charité, pour servir à l'histoire de la colique vulgairement nommée colique de Poitou, formant trois dissertations insérées dans l'ancien *Journal de médecine*, 1762-1763.— Ces recherches sont remarquables par des vues pratiques excellentes.

Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine qui peuvent avoir rapport à l'arrêt de la grand'-chambre du parlement de Paris, concernant l'inoculation, et qui paraissent favorables à la tolérance de cette opération. Liége (Paris), 1764, in-12, 2 vol. — Dans cet ouvrage, à l'occasion de l'inoculation, dont il était un des partisans les plus décidés, Bordeu passe en revue et caractérise les diverses sectes de médecine. Les jugemens qu'il porte sont la plupart remarquables par leur justesse et leur profondeur, et sont exprimés avec une piquante originalité.

Recherches sur le tissu muqueux et l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de la poitrine. Paris, 1767, in-12, avec la dissertation sur l'*usage des eaux de Barèges dans les écrouelles; ibid.*, 1791, in-12.— C'est à Bordeu qu'on doit d'avoir appelé particulièrement l'attention sur cette trame première, sur ce moyen d'union et d'isolement de nos organes. Au milieu d'idées spécieuses et hasardées se trouvent des vues profondes que Bichat a su exploiter avec génie. Suivant Bordeu, ce tissu est l'organe des fluxions et des métastases.

Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature, et sur la manière dont on les traite aux eaux minérales de Barèges, et des autres sources de l'Aquitaine. Paris, 1775, in-8, 1 vol. avec la *Dissertation sur les écrouelles; ibid.*, an VII, avec des notes et la vie de l'auteur, par Roussel.— Cet ouvrage, qui devait renfermer tout ce que Bordeu avait observé dans le cours de sa pratique, fut composé de concert avec son père et son frère, qui lui fournirent un grand nombre d'observations sur les effets des eaux minérales des Pyrénées dans le cas de maladies chroniques. Bordeu cherche à y démontrer que ces maladies ont des périodes aussi régulières que les aiguës, et que le but principal de leur traitement doit être

de leur donner le caractère des maladies aiguës. A l'occasion de ces maladies, Bordeu entremêle des considérations physiologiques et pathologiques des plus intéressantes, y reproduit ses opinions sur l'action propre des organes et sur le tissu cellulaire; il y répand à profusion les idées les plus hypothétiques, les plus paradoxales, ainsi que des vérités que personne n'avait aussi bien saisies et fait ressortir.

Les divers ouvrages de Bordeu, excepté les trois thèses qu'il soutint à Paris et les lettres sur les eaux minérales du Béarn, ont été réunis par le professeur Richerand, sous ce titre : *OEuvres complètes de Bordeu*, Paris, 1818, in-8, 2 vol. avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur.

Bordeu avait encore publié : *Hommage à la vallée d'Ossau*, in-8, en patois basque, et tiré seulement à 25 exemplaires. On lui attribue une coopération dans les ouvrages de La Caze, qui a en effet développé plusieurs points de sa doctrine. *V.* LA CAZE. Il institua le *Journal de Barèges*, continué par son frère. Minvielle a réuni les principales idées de Bordeu, et en a formé un ouvrage intitulé : *Traité de médecine théorique et pratique, extrait des ouvrages de M. Bordeu, avec des remarques critiques.* Paris, 1774, in-12; Montpellier, 1825, in-8, sous ce nouveau titre : *Analyse raisonnée des ouvrages de médecine de Th. Bordeu, avec l'éloge de Bordeu par Roussel.*

(Minvielle. — *Biogr. univers.* — Richerand, *Notice.* — *Biogr. médic.* — Bérard, *Doctr. de l'école de Montp.*)

BORDING (JACQUES) naquit à Anvers le 11 juillet 1511. Après avoir commencé ses études médicales à Paris, et les avoir terminées à Montpellier, il prit le bonnet de docteur à Bologne. Il avait été contraint d'abord, par le mauvais état de sa fortune, et depuis, volontairement, d'enseigner dans divers collèges les langues grecque, hébraïque et latine. La crainte d'être inquiété, à cause du luthéranisme qu'il avait embrassé, le fit plusieurs fois changer de résidence. Il exerça la médecine à Carpentras, à Hambourg, puis à Rostock, où il fut appelé par Henri, duc de Meckelbourg, pour être son médecin aulique, et en même temps pour enseigner dans l'Université. Il demeura sept ans dans cet emploi. Enfin, Christiern III, roi de Danemarck, l'appela à Copenhague. Bording y passa le reste de ses jours, partagé entre les exercices académiques et le service de la cour. Il avait amassé beaucoup d'argent, lorsqu'il y mourut, le 5 septembre 1560, dans la cinquantième année de son âge. On a de lui les ouvrages suivans, qui n'ont paru que longtemps après sa mort :

Jacobi Bordingi physiologia, hygieine, pathologia, pront has medicinæ partes in academiis Rostochiensi et Hafniensi publicè enarravit. Rostoch, 1591, in-8.

Enarrationes in sex libros Galeni

de tuenda sanitate. Accessere autoris consilia quædam illustrissimis principibus præscripta. Rostoch, 1595, in-4; *ibid*, 1604, in-4. (Paquot, *Hist. litt. des Pays-Bas.* — Melchior Adam, *Vitæ germanorum medicorum, etc.*)

BOREL (Pierre), *Borellus*, naquit à Castres, en Languedoc, vers l'an 1620. Après le cours de ses études, il se donna à la médecine, et se fit recevoir docteur. Il exerçait l'art de guérir dans sa ville natale depuis douze ans, quand il vint à Paris sur la fin de l'année 1653. Il fut fait quelque temps après médecin ordinaire du roi. Sa mort arriva en 1689; il appartenait depuis 1674 à l'Académie de Sciences, en qualité de chimiste. On a de lui :

Catalogue des raretés de Pierre Borel de Castres. Castres, 1645, in-4. 2ᵉ édition augmentée, à la suite des *Antiquités de Castres.* — C'est la description du cabinet de l'auteur.

Les antiquités, raretés, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et comté de Castres d'Albigeois, et des lieux qui sont à ses environs, avec l'histoire de ses comtes, évêques, etc., etc. Castres, 1649, in-8 de 150 pages.

Historiarum et observationum medico-physicarum centuria prima et secunda; in quâ non solum multa utilia, sed et rara, stupenda, ac inaudita continentur. Castres, 1653, in-8. *It. accesserunt Isacii Cattierii observationes medicinales raræ, Borello communicatæ, et vita Renati Cartesii per eumdem Borellum.* Paris, 1657, in-8. Francfort, 1670, in-8. *Id. accesserunt J. Rhodii observationes; Arnoldi Bootii de affectibus omissis tractatus; et Petri Matthæi Ronssii consultationes et observationes selectæ.* Francfort, 1676, in-8. — Ce volume renferme quelques observations curieuses. La vie de Descartes a été traduite en anglais, et imprimée à Londres en 1666, in-8.

Bibliotheca chimica, seu catalogus librorum philosophicorum hermeticorum, in quo quatuor millia circiter authorum chimicorum, vel de transmutatione metallorum, re minerali, et arcanis, tam manuscriptorum quam in lucem editorum, cum eorum editionibus, usque ad annum 1653 continentur; cum ejusdem bibliothecæ appendice et corollario. Paris, 1654, in-12. Heidelberg, 1656, in-12. (Clément pense que cette édition est la même que la précédente.) — Insérée dans la *Bibliotheca chemica* de Roth-Scholze. Nuremberg, 1725-29, in-8, avec continuation.

De vero telescopii inventore, cum brevi omnium conspiciliorum historiâ; ubi de eorum confectione ac usu, seu de effectibus agitur, novaque quædam circà ea proponuntur. Accessit etiam centuria observationum microscopicarum. La Haye, 1655, in-4, fig. — Il y a, dit Niceron, des choses singulières et curieuses dans cet ouvrage.

Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises, réduites en ordre alphabétique, et enrichies de beaucoup d'origines, épitaphes et autres choses rares et curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la langue thyoise ou theuth-franque. Paris,

1655, in-4 de 611 pag. — Ouvrage de beaucoup d'érudition, dans lequel sont indiqués les suivans, du même auteur :

Poëme à la louange de l'imprimerie.

Carmina in laudem regis, reginæ, et cardinalis Mazarini, in-4.

Auctarium ad vitam Peirescii. — (Dans l'édition de cette vie faite à La Haye, en 1655, in-4.)

Commentum in antiquum philosophum Syrum. 1655.

Hortus, seu armamentarium simplicium plantarum et animalium ad artem medicam spectantium, cum brevi eorum etymologiâ descriptione, loco, tempore et viribus. Castres, 1667, in-8.

De curationibus sympatheticis. — Cet écrit, qui est fort court, se trouve à la page 526 du *Theatrum sympatheticum.* Nuremberg, 1662, in-4.

(*Mém.* du P. Niceron — Chaufepié. —Clément, *Biblioth. curieuse.*)

BORELLI (Jean-Alphonse) naquit à Naples le 28 janvier 1608. On manque de détails biographiques sur ses premières années. On sait seulement qu'il montra de bonne heure un goût décidé pour la philosophie et les sciences physiques, et qu'il étudia les mathématiques sous Benoît Castelli, célèbre professeur de Pise. La réputation brillante qu'il acquît bientôt dans cette dernière science, lui fit obtenir d'abord une chaire à Messine, dans laquelle il se montra avec éclat. Jaloux d'acquérir de nouvelles connaissances, le jeune Borelli se rendit en Toscane dans le but d'entendre Galilée; mais il n'arriva que pour assister aux funérailles de l'illustre philosophe. Il revint en Sicile, après avoir séjourné quelque temps à Florence. Ce fut à peu près à cette époque qu'il fut agrégé à la noblesse de Messine, titre que les Messinois lui conférèrent comme une marque de la haute estime qu'ils avaient de ses talens. La chaire de mathématiques étant devenue vacante à l'Université de Pise, le grand-duc Ferdinand II l'offrit à Borelli, qui l'accepta avec l'agrément du sénat; il alla en prendre possession en 1656. L'année suivante, il se forma dans la ville de Florence une société des disciples de Galilée, qui cherchaient à développer sa philosophie, à cultiver la physique expérimentale, et à en faire l'application à la nature entière. Cette société, favorisée par Léopold, prince de Toscane, fut organisée régulièrement en 1657, et prit le nom d'Académie *del Cimento.* Ce fut dans son sein que Borelli, l'un de ses membres, exposa les premières tentatives faites pour unir les mathématiques et la physique expérimentale avec l'art de guérir, et qu'il jeta ainsi les fondemens de l'école *iatro-mathématique.* Cette Académie, qui ne dura que dix années, cessa d'exister lorsque Borelli, par l'idée d'un mécontentement particulier, quitta Pise pour se rendre à Messine. Il ne resta pas long-temps dans sa pre-

mière et nouvelle résidence; les Messinois, las du gouvernement espagnol, levèrent l'étendard de la révolte en 1674, et se donnèrent à la France; mais ce gouvernement les abandonna à leurs anciens maîtres au bout de quatre ans; et Borelli, accusé d'avoir secondé et appuyé la révolte par des discours séditieux, fut banni de tous les Etats soumis à l'Espagne. Il se retira à Rome, près de la reine Christine; et ce fut alors qu'il écrivit son immortel ouvrage sur le mouvement des animaux. Sur ces entrefaites, un domestique infidèle, lui ayant dérobé tout ce qu'il possédait, Borelli, plongé ainsi tout à coup dans une extrême indigence, accepta un asile chez les clercs réguliers des écoles pieuses; il y enseignait depuis quelque temps les mathématiques, quand il fut atteint d'une pleurésie, à laquelle il succomba le 31 décembre 1679.

Borelli fut, comme nous l'avons dit plus haut, le fondateur de l'école Iatro-Mathématique (*V.* ce mot). Les services qu'il a rendus, en appliquant la statique et les mathématiques à la théorie du mouvement musculaire, sont d'autant plus importans, que personne avant lui n'avait conçu l'idée de cette heureuse application. Sans doute, il étendit trop ses explications mécaniques à toutes les fonctions du corps, et l'évaluation qu'il fit de la force de divers organes repose sur des suppositions entièrement arbitraires; mais ses idées contribuèrent à rectifier des opinions plus hasardées, et à détruire des théories non moins gratuites et bien plus erronées. Nous reviendrons plus loin sur cet objet. Il eut le premier la pensée de soumettre le mouvement du sang aux lois de la statique et de l'hydraulique, et de le calculer sans avoir égard à la force vitale; il refusa de croire à l'existence, généralement adoptée jusqu'alors, de fibres dans le sang pendant la vie. Borelli est aussi le premier qui ait donné une explication satisfaisante du mécanisme de la respiration. Il a laissé les ouvrages suivans :

Le Cagioni delle febbri maligne di Sicilia. Naples, 1647, in-12; *ibid.*, 1648, in-12; Cosenza, 1649, in-12; Pise, 1658, in-4.

Euclides restitutus, seu prisca geometriæ elementa faciliùs contexta. Pise, 1658, in-4.; Rome, 1679, in-12.

Apollonii Pergæi conicorum, libri V, VI et VII. Paraphraste Abalphato asphahanensi nunc primum editi. Additus in calce Archimedis assumptorum liber, ex codicibus arabicis manuscriptis Ser. D. Etruriæ. Abrahamus Ecchellensis maronita latinos reddidit. Joannes Alphonsus Borellus in Pisano Academia Mathèseos professor curam in geometricis versioni contulit; et

notas uberiores in universum opus adjecit. Florence, 1661, in-fol.; Anvers, 1665, in-fol.

De renum usu judicium; réuni au traité *De Structurâ renum* de Bellini. Strasbourg, 1664, in-8.

Lettera del movimento della cometa appersa il mese di decembre del 1664. Pise, 1665, in-4. — Cette lettre de Borelli fut publiée sous le nom de Piermaria Mutoli.

Theoricæ medicorum Planetarum ex causis physicis deductæ. Florence, 1666, in-4.

De vi percussionis liber. Bologne, 1667, in-4. — Cet écrit fut l'objet de diverses critiques auxquelles Borelli répondit par trois brochures que nous indiquons plus bas.

Osservazione intornò alle virtù ineguali degli occhi. On trouve cette dissertation dans le *Giornale de' Letterati* de Rome, 1669, page 11; elle a été traduite en français, et insérée dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, tome X. — Borelli pense que l'œil gauche voit habituellement les objets plus grands et plus distincts que l'œil droit.

De motionibus naturalibus à gravitate pendentibus liber. Reggio, 1670, in-4; Bologne, 1670 et 1672, in-4. Cet écrit fut avec celui intitulé: *De vi percussionis*, une sorte d'introduction au grand ouvrage de Borelli, *De motu animalium;* ils ont été réimprimés ensemble, avec le titre suivant:

Tractatus duplex, de vi percussionis, et de motionibus naturalibus à gravitate pendentibus; ad intelligentiam operis de motu animalium apprimè necessarius; cum ejusdem responsionibus ad Stephani de Angelis animadversiones in librum de vi percussionis. Editio prima Belgica, priori Italica multò correctior et auctior. Leyde, 1686, in-4. — On trouve dans le livre *De motionibus, etc.*, p. 289, la remarque, reproduite d'ailleurs dans le traité *De motu animalium*, que fait Borelli au sujet de l'absence de valvules dans certaines veines. Il dit que le sang, pour ne jamais subir d'altération, est obligé d'être sans cesse en mouvement, et que ce mouvement, pour remplir le but auquel il est destiné dans les veines du bas-ventre, doit avoir lieu continuellement en haut et en bas, et non pas seulement des branches vers les troncs.

Meteorologia Ætnæa, sive historia et meteorologia incendii Ætnæi, anno 1669. Pise, 1669; réimprimé avec l'addition suivante: *Accessit responsio ad censuras R. P. Honorati Fabri contrà suum librum de vi percussionis.* Reggio, 1670, in-4.

Osservazione dell' Ecclisi Lunare fatta in Roma la sera dei 11 *gennaro* 1675. — Cette note est insérée dans le *Giornale de' Letterati* de Rome, 1675, p. 34.

Elementa conica Apollonii Pergæi, et Archimedis opera, nova et breviori methodo demonstrata a Jo. Alph. Borelli. Rome, 1679, in-12.—A cet ouvrage se trouve réuni celui que nous avons indiqué sous le titre d'*Euclides restitutus, etc.*

De motu animalium, pars prima, in quâ copiosè disceptatur de motionibus conspicuis animalium, nempè de externarum partium et artuum flectionibus, extensionibus, et tandem de gressu, volatu, natatu, et ejus annexis. Rome, 1680, in-4. — *Pars altera in quâ de causis motus musculorum, et motionibus internis atque*

humorum qui per vasa et viscera animalium fiunt. Rome, 1681, in-4; Leyde, 1685, in-4; *ibid.*, 1711, in-4; Naples, 1734, 2 vol; La Haye, 1743, in-4; réimprimé dans la *Bibliot. anat.* de Manget, tome II, page 812. — Dans cet ouvrage, qui seul a suffi pour assurer la gloire de Borelli, le mouvement musculaire est expliqué d'une manière tout-à-fait nouvelle, et avec une clarté étonnante, d'après les lois de la statique. Il renferme des documens précieux sur le mécanisme des différentes espèces de mouvement, le vol des oiseaux, le nager des poissons, le ramper des vers, etc. Borelli fait une application très-heureuse de la théorie des leviers aux mouvemens des membres. Considérant les os comme de véritables leviers mis en jeu par des cordes qui sont les muscles, il compare la force vitale de ces derniers organes à la force appliquée au levier, le milieu de l'articulation au point d'appui, et donne du mécanisme des mouvemens et de la détermination des forces mouvantes, une théorie entièrement neuve. La découverte fondamentale de Borelli consiste en ce qu'il a fait voir, le premier, contre l'opinion alors généralement admise, que, lorsque les animaux surmontent une résistance, même légère, leurs muscles emploient de très-grandes forces; il l'a démontré en faisant remarquer que l'insertion de chaque muscle est toujours beaucoup plus rapprochée du centre du mouvement, que n'est la résistance ou le poids qu'il fait mouvoir autour de ce centre. Toutefois, Borelli a commis des erreurs par rapport aux principes de mécanique qu'il a employés, comme l'ont démontré Varignon, Parent, Pemberton et Hamberger. D'un autre côté, il s'est essentiellement trompé, en admettant dans la terre, ainsi que dans l'air et l'eau, une force de réaction ou de répulsion capable de produire les mouvemens progressifs des animaux; car rien ne prouve l'existence de cette force, ainsi que Barthez l'a fait voir. Nous ne parlerons pas de l'étiologie du mouvement musculaire, dont la cause prochaine était, suivant Borelli, le gonflement du muscle, résultant de l'effervescence du fluide nerveux avec le sang. Toute cette partie de son travail est purement hypothétique.

La seconde partie du traité de Borelli a pour objet l'étude des mouvemens internes qui produisent les fonctions du cœur, de la respiration, etc. Cette physiologie, dont les principes, exclusivement puisés dans la mécanique, sont aujourd'hui presque entièrement oubliés, n'a jamais eu qu'une très-faible part à la célébrité de cet ouvrage, au sujet duquel Boerhaave a dit qu'un médecin n'agit qu'avec incertitude et obscurité, s'il n'est pas dirigé par les connaissances qu'on peut y puiser. Chirac, également pénétré de son importance, légua, par son testament, à l'Université de Montpellier, une somme pour fonder deux chaires: l'une relative à l'anatomie comparée, et l'autre entièrement destinée à l'explication du traité de *Motu animalium*, et des matières qui y ont rapport. Il paraît que la volonté du testateur ne fut pas mise à exécution.

Relazione sopra lo stagno di Pisa e supplemento da aggiugnersi alla proposizione II del lib. II del P. D. Benedetto Castelli intorno alla misura dell'acque correnti, e alla laguna di Venezia; inséré dans le *Raccolta d'autori che trattano del moto dell'acqua.* Tome I, pages 273 et 311. Florence, 1723, in-4.

On trouve encore un petit écrit de Borelli, intitulé : *De structurâ nervi optici*, dans l'édition des OEuvres posthumes de Malpighi, d'Amsterdam, 1698, in-4, page 152. (Mazzuchelli. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiona*. — Haller.— Barthez.—Sprengel.)

BORGARUCCI (Prosper), natif de Canziano, près Gubbio, dans l'Ombrie, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut nommé à la chaire d'anatomie de l'Université de Padoue, le 17 janvier 1564, et ce fut alors qu'il publia en italien le *Traité d'Anatomie* dont nous allons parler tout à l'heure. Borgarucci fit un voyage en France en 1567, et comme il se qualifie de médecin du roi, *medicus regius*, on peut conjecturer qu'il obtint ce titre à cette époque. Il trouva à Paris le manuscrit de la *Grande Chirurgie*, de Vésale, dont il avait été disciple; il l'acheta, revint à Padoue, en 1568, et le fit imprimer à Venise, en 1569. Borgarucci a laissé les ouvrages suivans :

Della contemplazione anatomica sopra tutte le parti del corpo umano. Venise, 1564, in-8. — Cet ouvrage, quoique écrit en italien, ayant été adopté par la plupart des professeurs des universités d'Italie, Borgarucci le traduisit en latin, et y ajouta en même temps les observations qu'il avait recueillies pendant qu'il enseignait publiquement à Padoue.

Trattato di peste, dove ciascuno potra apprendere il vero modo di curar la peste, e di conservarsi sano in detto tempo. Venise, 1565, in-8.

De morbo gallico methodus. — Cet ouvrage est imprimé dans le tome II du recueil sur cette matière, publié à Venise en 1566, in-fol.

La fabrica degli spetiali partita in 12 distintioni, dove s' insegna di comporre tutte le sorti di medicamenti, che più si costumano nella medicina : con la dichiaratione di molti semplici, che nelle compositioni de medicamenti sono compresi. Venise, 1566, in-4 de 899 pages.

On doit à Borgarucci, comme nous l'avons dit, la publication de la chirurgie de Vésale, ouvrage qu'il fit paraître sous ce titre : *Andreæ Vesalii, Bruxellensis, Philippi Hispaniarum regis medici, chirurgia magna, in septem libros digesta, in quâ nihil desiderari potest, quod ad perfectam atque integram, de curandis humani corporis malis, methodum pertineat. Ab excellentissimo philosopho, ac medico regio Prospero Borgarutio recognita, emendata, âc in lucem edita. Formæ etiam instrumentorum, quibus chirurgi utuntur, his in libris apprimè descriptæ sunt*. Venise, 1569, in-8.

C'est à un autre Borgarucci que Mazzuchelli attribue l'ouvrage suivant : *Arcana, lingua patria III libris ex Gab. Fallopio collegit; partim medica, partim chèmica, partim ad vina diversa et præparanda et condienda*. Venise, 1565, in-8.

(Bayle, *Dict. hist.* — Mazzuchelli. — Eloy.)

BORSIERI DE KANIFELD (Jean-Baptiste), en latin *Burserius*, naquit à Trente, ville du Tyrol, le 25 mars 1735, d'une famille distinguée, mais qui ne lui laissa aucune fortune. Privé de l'appui et des conseils de son père, qu'une mort prématurée lui enleva, il eut à lutter contre bien des obstacles pour s'instruire. A quatorze ans il commença l'étude du latin; et, dans l'espace de deux années, il possédait déjà des connaissances étendues et solides dans cette langue, de même que dans la langue grecque, la philosophie et les mathématiques. Un goût décidé l'entraînant vers la médecine, il en étudia les premiers élémens sous un médecin distingué de Trente, Félix Pergerio; il se rendit ensuite à Padoue, et l'année suivante à Bologne, où il suivit les leçons de Beccarri, d'Azzoguidi, etc. Sous de tels maîtres, le jeune Borsieri, doué d'un esprit essentiellement observateur, et d'une sagacité remarquable, fit des progrès si rapides, qu'il fut reçu docteur en médecine et en philosophie avant le temps voulu par les réglemens. Il continua de se livrer avec ardeur à l'observation clinique, tout en suivant les leçons de chirurgie de Molinelli, puis celles du célèbre Bénévoli, à Florence; et il vint enfin exercer la médecine à Faenza. Il était à peine âgé de vingt-deux ans, quand il obtint le titre de *proto-medecin* de cette ville. A cette époque, une fièvre épidémique désolait la Romagne, et les secours de l'art avaient été jusque-là infructueux. Borsieri, éclairé par les ouvertures de cadavres sur la nature de cette maladie. adopta un mode de traitement qui fut suivi des plus heureux résultats. C'est à cette occasion qu'il écrivit ses deux lettres sur la propriété anthelmintique du mercure. Il avait été nommé à une chaire de l'Université de Ferrare, lorsqu'il fut appelé à Pavie par Marie-Thérèse, pour professer la chimie, la pharmacie, la thérapeutique et la médecine pratique; il entra dans ses nouvelles fonctions en 1770. C'est lui qui fonda dans cette Université les leçons de clinique, où brillèrent plusieurs de ses successeurs. Malgré ses fonctions publiques, Borsieri travaillait avec assiduité à ses *Institutions* de médecine-pratique, lorsqu'il fut atteint d'une affection des reins et de la vessie, à laquelle il succomba en 1785, laissant la réputation d'un des plus grands médecins qu'ait produit l'Italie. Ses ouvrages sont:

De anthelmintica argenti vivi facultate. Faenza, 1753, in-4. — On trouve un extrait de cet écrit dans les *Novelle letterarie* de Florence, 1753, pages 185 et suiv.

Delle acque di S. Cristoforo. Faenza,

1761, in-8; *ibid.*, avec des additions, 1786, in-8. — Cet ouvrage renferme un examen fort détaillé des eaux minérales de la fontaine de Saint-Christophe, et peut fournir des documens utiles pour l'analyse des eaux minérales analogues.

Saggi di medicina pratica del dott. Paolo dell' Armi Trentino, già medico e lettor pubblico nella città di Fano; opera postuma ordinata e accresciuta di copiose giunte e note dal dott. Giambatista Borsieri. Faenza, 1768, in-4.

Oratio de retardatâ medicinæ practicæ perfectione. Pavie, 1769, in-4. — Ce discours fut prononcé par Borsieri quand il ouvrit son cours à l'université de Pavie.

Nuovi fenomeni Scoperti nell' analisi chimica del latte. Pavie, 1772, in-8.

Institutiones medicinæ practicæ. Milan, 1785 à 1789, in-8, 8 vol.; *ibid.*, 1790, in-4, 4 vol., édit. très-rare. Leipsick, 1787 et 1798, in-8, 4 vol. : nouvelle édition, enrichie d'additions nombreuses par Bréra. Padoue, 1823 (?), 9 vol. : le dernier ne renferme que les notes et les additions de l'éditeur. — Ouvrage classique qui a fondé la réputation de Borsieri. L'auteur y fait preuve d'un grand talent pour l'observation. Dans l'édition publiée par M. Bréra, on trouve réunis plusieurs écrits posthumes de Borsieri, des observations, des consultations inédites, et entre autres ceux qui avaient paru sous ce titre :

J.-B. Burserii de Kanifeld, opera posthuma, quæ ex schedis ejus collegit et edidit J.-B. Berti : tome I, *de Pulsibus;* Vérone, 1820. Tome II, *de Morbis venereis; ibid.*, 1821-1822. Tome III, *de Morbis cutaneis non febrilibus.*

Bréra avait entrepris de traduire en italien les *Institutions* de Borsieri; il n'a donné qu'un premier volume de prolégomènes, et a abandonné cette entreprise. Padoue, 1820, in-8.

(Bréra, *Éloge de Borsieri*, dans l'écrit intitulé : *De præstantiâ institutionum medico-practicarum ill. J.-B. Burserii*, qui sert de préface à l'édition des *Institutions* qu'il a publiée. Padoue, 1823, in-8.)

BOSCH (IMAN JACOB VAN DEN), de Ter-Tolen, en Zélande, savant médecin et bon observateur, exerçait l'art de guérir à La Haye, dans la seconde moitié du dernier siècle. Il avait été reçu docteur à Leyde en 1757. Nous ignorons l'époque de sa mort. Bosch était lié d'amitié avec Gaubius, dont les sollicitations le déterminèrent à mettre au jour son principal ouvrage. Les seuls que nous connaissions de lui sont les suivans :

De vivis humani corporis solidis. Leyde, 1757, in-4. — C'est sa dissertation inaugurale. Il soutient que ni les tendons, ni le péritoine, ni aucune autre partie du corps ne sont dépourvus de sensibilité; qu'on ne peut point tirer des expériences faites sur les animaux des conclusions applicables à l'homme, que les artères sont irritables, et il rapporte quelques expériences qui lui sont propres.

Historia constitutionis epidemicæ verminosæ, quæ annis 1760, 1761, 1762 *et initio* 1763, *per insulam Overflacqué et contiguam Goedereede grassata fuit, cum perpetuis ferè commentariis*

in præcipuos verminantium morbos, ac locupletissimo capitum et sectionum elencho. Leyde, 1769, in-8, 34-384 pages. J.-C.-G. Ackermann en a donné une édition où il a mis une courte préface. Nuremberg, 1779, in-8. — Sprengel est beaucoup trop sévère quand il dit que cet ouvrage peut être regardé comme le triomphe du préjugé. On y trouve un grand nombre d'observations curieuses; il est vrai que l'auteur, auquel on ne saurait contester de l'érudition, n'a pas su se défendre du défaut si commun aux monographes d'attribuer une importance exagérée à ce qui a fait l'objet particulier de leurs recherches.

BOSCHI (Hippolyte), né à Ferrare vers l'an 1540, vivait encore au commencement du dix-septième siècle. Son père, qui était médecin, jouissait d'une assez grande réputation, et occupait une chaire de lecteur public dans l'Université de Ferrare. Le jeune Boschi y fit ses études médicales, et fut élève de Canani. Il se livra surtout à l'anatomie et à la chirurgie, et obtint, en 1590 environ, la place de lecteur public en chirurgie dans l'Université où il avait reçu les premières leçons. Il remplit ses nouvelles fonctions avec distinction, et les continua avec un égal succès jusqu'à sa mort. Il occupa aussi la place de chirurgien de l'hôpital Sainte-Anne. On ne connaît pas l'époque précise où il mourut. Toutefois, il n'existait plus en 1621. On a de lui :

De vulneribus à bellico fulmine illatis. Ferrare, 1596, in-4; *ibid.*, 1603, in-4. — Il envisage les plaies d'armes à feu comme des brûlures, et conseille le même traitement que pour ce genre de lésions.

De facultate anatomicâ per breves lectiones, cum quibusdam observationibus. Ferrare, 1600, in-4. — Cet ouvrage n'est qu'un abrégé d'anatomie divisé en huit leçons, écrit pour l'usage des élèves. En traitant de l'ostéologie, il parle des fractures et des luxations, et blâme avec raison l'usage des machines compliquées qu'on était dans l'habitude d'appliquer pour remédier à ces accidens.

Diario ò breve trattato del modo che si deve tenere per conservarsi sano ne' tempi contagiosi. Ferrare, 1600, in-4. — Cet écrit valut à son auteur plusieurs marques de considération de la part des autorités administratives de Ferrare.

De læsione motus digitorum, et macie brachii sinistri consilium. Cette consultation est insérée dans le recueil de Joseph Lautenbach, intitulé : *Consilia medicinalia præstantissimorum Italiæ medicorum, etc.* Francfort, 1605, in-4.

De curandis vulneribus capitis brevis methodus. Ferrare, 1609, in-4.

(Mazzuchelli. — Brambilla.)

BOSQUILLON (Édouard-François-Marie), né à Montdidier, département de la Somme, le 20 mars 1744, commença ses humanités dans sa patrie, et fut envoyé à Paris en 1755, chez les

Jésuites, où il continua ses études, en se distinguant surtout dans la langue grecque par des succès qui furent plusieurs fois couronnés. Reçu maître ès-arts en 1762, il commença aussitôt l'étude de la médecine, et concourut, au bout de six ans, pour une réception gratuite, prix fondé par M. Diest, médecin de Paris. Vaincu d'un suffrage seulement, il se présenta de nouveau l'année suivante, et fut couronné. La profonde connaissance qu'il avait du grec lui valut, en 1774, la chaire de professeur en cette langue au Collége royal de France. Des travaux fort étendus sur Homère, sur tous les médecins grecs, mais particulièrement sur Hippocrate, remplirent une partie de la vie de ce laborieux et savant médecin. Il enrichit la littérature médicale française de plusieurs ouvrages, classiques en Angleterre, et qui méritaient de l'être partout. Considéré comme médecin praticien, Bosquillon se distingua par quelques opinions paradoxales, et par une hardiesse peu commune dans l'emploi de la saignée, dont il faisait la base du traitement de la plupart des maladies. Il était médecin de l'Hôtel-Dieu, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Sa mort arriva le 23 novembre 1816, dans la 72e année de son âge. Nous avons de lui :

*Lettre de M. Bosquillon, écuyer, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, professeur de chirurgie latine dans la même Faculté, lecteur du roi, et professeur de langue grecque au Collége royal de France, censeur royal, etc., à M***, sur la nouvelle édition in-12, petit format, des Aphrorismes d'Hippocrate, qui se trouve à Paris, chez Clousier et Segaud*, 1779 (par Lefebvre de Villebrune); avec cette épigraphe tirée de la préface de l'éditeur : *Per fas et nefas in ipsum textum temerariâ manu est grassatus nubem que pro Junone amplexus sua dogmata potiùsquàm Coi verba et præcepta posteris reliquit agnoscenda.* Paris, 1779, petit in-12, 48 pp.

*Lettres de M. Bourgeois (Bosquillon), étudiant en médecine, à M***, pour servir de réplique à un libelle intitulé :* Lettre très-honnête à M. Bosquillon, par Lefebvre de Villebrune. Sans date, in-12.

Ιπποκρατους αφορισμοι και προγνωστικον. *Hippocratis aphorismi et prænotionum liber, Recensuit, notasque addidit Eduardus Franciscus Maria Bosquillon.* Paris, 1784, in-24, 2 vol. Le tome II porte le titre de : *Notæ et emendationes in Hippocratis aphorismos et prænotionum librum.* Il contient, outre ces notes et corrections, et l'index alphabétique, une ancienne version latine des aphorismes, accompagnés de commentaires. Bosquillon s'était persuadé, sur des motifs bien légers, que ces commentaires avaient été d'abord écrits en grec, et il les attribuait à Oribase; mais tout porte à croire que le manuscrit latin qu'il avait sous les yeux, était l'ouvrage original, et qu'il faut l'attribuer à un médecin du treizième ou du quatorzième siècle.

— Cette édition de Bosquillon est fort estimée. Goulin en fit un examen critique assez étendu dans l'ancien *Journal de Médecine*, t. LXIV et LXVII.

Physiologie de Cullen, traduite de l'anglais sur la 3e et dernière édition, par M. Bosquillon. Paris, 1785, in-8.

Élémens de médecine pratique de M. Cullen, traduits sur la 4e et dernière édition, avec des notes, dans lesquelles on a refondu la nosologie du même auteur, décrit les différentes espèces de maladies, et ajouté un grand nombre d'observations qui peuvent donner une idée des progrès que la médecine a faits de nos jours; par M. Bosquillon. Paris, 1785-1787, in-8, 2 vol. Nouvelle édition, revue par A. J. de Lens. Paris, 1819, in-8, 3 vol. — Le travail du traducteur est très-étendu et très-important. La première édition est préférable à la dernière, qui ne contient qu'une partie des commentaires de Bosquillon.

Traité théorique et pratique des ulcères, par B. Bell, trad. sur la 4e édit., augmenté de quelques recherches sur la teigne. Paris, 1788, in-8. *Le même, traduit sur la 7e édit., augmenté de notes, de recherches (nouvelles) sur la teigne, et d'observations nouvelles sur les tumeurs blanches des articulations, 3e traduction française.* Paris, an XI-1803, in-8. — Les *Recherches* sur la teigne s'étendent de la page 243 à la page 282. Il y en a eu des exemplaires tirés à part. Les *Observations* sur les tumeurs blanches sont extraites d'une dissertation de Brambilla. Les *notes* sont répandues en assez grand nombre dans le volume.

Traité de la matière médicale, par M. Cullen, traduit sur la seule édition donnée par l'auteur; par Bosquillon. Paris, 1789-1790, in-8, 2 vol.

Cours complet de chirurgie, etc., par B. Bell; traduit de l'anglais par Ed. Bosquillon. Paris, an IV-1796, in-8, 6 vol., fig.

Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne, de B. Bell.; traduit de la deuxième édition anglaise, et augmenté d'un grand nombre d'observations sur les moyens de reconnaître et de traiter les maladies des voies urinaires, de la peau et autres, qu'on confond souvent avec les symptômes de la maladie vénérienne. Par Ed. Fr. M. Bosquillon, etc., avec le portrait du traducteur. Paris, an X-1802, in-8, 2 vol. — Les notes du traducteur sont plus étendues que l'ouvrage de Bell: il en est plusieurs qui sont excellentes.

Mémoire sur les causes de l'hydrophobie, vulgairement connue sous le nom de Rage, et sur les moyens d'anéantir cette maladie. Paris, an XI-1802, in-8 de 32 pp. Inséré dans les *Mémoires de la Société médicale d'Émulation* (5e année) dont Bosquillon était membre. — L'auteur nie l'existence du virus rabiéique. Suivant lui, l'hydrophobie n'est contagieuse que par l'influence de la terreur qui saisit les personnes mordues par un animal enragé. « Quelque absurde, dit-il, que puisse paraître l'opinion que je propose, je ne doute nullement qu'en prenant toutes les précautions convenables pour inspirer à nos enfans une entière sécurité à l'égard de la rage, on ne parvienne un jour à anéantir entièrement cette maladie, au point que son existence paraîtra aussi incroyable à nos arrière-neveux que celle des sorciers et des revenans, etc. »

Observations sur une affection particulière des testicules, accompagnée d'un fungus produit par cet organe; par Williams Lawrence; extraites du journal *Medico-Chirurgical* d'Edimbourg, 1808, in-8; insérées dans le *Journal général de médecine, etc.*, tom. 36, p. 447-458.

Rapport sur l'ouvrage en grec moderne et en latin de M. Anast. Georgiades Antipacée, sur les causes qui rendent en général difficiles à guérir, des maladies qui pourraient se guérir naturellement. Paris, 1812, in-8.

Traduction des Aphorismes d'Hippocrate. — Bosquillon a eu part à la traduction de l'*Abrégé des Transactions philosophiques.* Il a augmenté le Vocabulaire de Wailly des termes de médecine et d'histoire naturelle; donné une édition, avec notes, des *Aventures de Télémaque*, et revu la traduction de l'*Histoire de la Médecine*, *de Sprengel*, par M. Jourdan.

(Dubois, *Notice sur Bosquillon*, dans *Journal général de méd.* — *Ancien Journal de méd.* — *Magasin encyclopédique.*)

BOSSCHE (Guillaume Van den), de Liége, médecin et échevin de la ville de Dendermonde, s'est fait connaître, d'une manière peu avantageuse, par la publication de l'ouvrage suivant, qui n'est qu'une compilation sans critique, et dont le titre indique suffisamment le contenu.

Historia medica in qua libris quatuor animalium natura et eorum medica utilitas exactè et luculenter tractantur. Bruxelles, 1639, in-4, fig.

BOTALLI (Léonard), nommé communément *Botal*, était natif d'Asti, dans le Piémont. Il commença ses études à l'Université de Pavie vers l'année 1530, et il y reçut le bonnet de docteur en médecine et en chirurgie. Il fut un des disciples de Fallope. Après avoir servi quelque temps avec son frère dans les troupes françaises, en qualité de chirurgien, il vint à Paris vers l'an 1564, fut médecin de Charles IX, puis médecin du duc d'Alençon, quatrième fils de Henri II, qu'il suivit en Angleterre, où le prince allait pour recevoir la main d'Elisabeth, et ensuite dans les Pays-Bas, dont ce prince avait le gouvernement en qualité de duc de Brabant et de comte de Flandre. Botalli devint plus tard médecin de Henri III. Aucun biographe n'indique l'époque de sa naissance ni de sa mort.

La pratique médicale de Botalli, à qui sa position donnait un certain crédit, apporta de grandes modifications dans celle de la plupart des médecins français de son temps. Jusqu'alors on n'avait employé la saignée qu'avec beaucoup de circonspection et dans des cas fort rares. Botalli la recommanda, non-seulement contre toutes les affections compliquées de malignité, mais encore

contre la goutte, la dyssenterie, etc. Nonobstant les succès qu'il obtenait, la Faculté de Paris condamna la méthode de Botalli comme hérétique et extrêmement dangereuse; elle fut l'objet des critiques de Bonaventure Granger; mais elle n'en continua pas moins de se propager dans toute la France, et on l'accueillit bientôt avec transport dans la patrie de son apologiste. Botalli a laissé les ouvrages suivans :

De curandis vulneribus sclopetorum. Lyon, 1560, in-8; Venise, 1565 et 1598, in-8. Ce traité fut aussi imprimé collectivement avec ceux d'Alphonse Ferri et de François Rota, sur le même sujet, à Anvers, 1584, in-4. — Botalli réfute l'opinion d'après laquelle on considérait les plaies d'armes à feu comme des brûlures ou des plaies envenimées, et se comporte à leur égard de même que dans les cas de simple contusion. Il s'attache, avant tout, à retirer le projectile; mais il laisse les esquilles, et attend que le bandage expulsif les chasse au dehors. C'est dans ce livre qu'il proposa, le premier, une méthode cruelle et digne de blâme pour faire l'amputation : il laissait tomber une grosse hache rendue plus pesante par des poids en plomb, sur le membre qui, lui-même, était appuyé sur une autre hache bien tranchante.

De catarrho commentarius. Addita est in fine monstrosorum renum figura nuper in cadavere repertorum. Paris, 1564, in-8. — Cet ouvrage a été réuni au suivant :

Commentarioli duo, alter medici, alter de ægroti munere. Accedit fungi strangulatorii admonitio. De catarrho commentarius; in cujus fine addita est figura monstrosorum renum in cadavere repertorum. Ostenditur etiam locus per quem fertur sanguis in sinistrum cordis ventriculum nondùm anteà cognitus. De lue venereâ. De vulneribus sclopetorum, qui est uberiori discursu auctus de vulneribus capitis, multisque figuris instrumentorum cephalicorum; declaratione capitis sexti methodi Galeni. Lyon, 1565. in-16. Le traité *De lue venereâ* a été imprimé à part dans la collection des écrits sur cette matière. Venise, 1566, in-fol. — On trouve dans ce recueil une description anatomique très-détaillée de deux reins qui étaient réunis et confondus en partie; celle du trou ovale ou inter-auriculaire, que Galien avait vu et décrit, de même que Vésale, Aranzi, et dont Botalli voulut s'attribuer la découverte, ainsi que celle du canal artériel : il a du moins réussi à lui imposer son nom.

De curatione per sanguinis missionem. De incidendæ venæ, cutis scarificandæ, et hirundinum affigendarum modo. Lyon, 1577 et 1580, in-8; Anvers, 1582 et 1585, in-8; Lyon, 1655, in-8. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Anvers, juin 1582, qui fut corrigée et augmentée par l'auteur lui-même. — C'est dans ce livre que Botalli expose son opinion sur les émissions sanguines; il prétend non-seulement que la saignée est indiquée dans presque tous les cas où les humeurs sont altérées d'une manière quelconque ou sont trop abondantes, mais encore que c'est le plus efficace de tous les moyens; que les accidens

qu'elle peut occasionner ne doivent être attribués qu'à l'ignorance de ceux qui la prescrivent, et qu'en elle-même elle est moins à craindre que l'usage des laxatifs. Il pense que, même chez les personnes âgées, il est très-bon de pratiquer quatre à six fois par an la saignée, lorsque les humeurs sont altérées, et qu'elle convient même chez les plus jeunes enfans. Elle est surtout indispensable dans la dysenterie, parce qu'il existe une très-grande affinité entre cette affection et la pneumonie; dans la fièvre maligne compliquée d'hémorragies nasales. La quantité de sang que l'on doit tirer à chaque fois est de deux à trois livres; on a lieu d'être étonné non-seulement de la hardiesse de Botal, mais surtout du grand nombre de cas où cette méthode fut couronnée du plus brillant succès quoique reposant sur des idées généralement paradoxales.

De viâ sanguinis à dextro in sinistrum cordis ventriculum. Venise, 1640, in-4; réimprimé avec d'autres écrits sur le même sujet. Francfort, 1641, in-4. — Cet ouvrage de Botalli, dont nous avons déjà fait mention à l'occasion du recueil dans lequel il se trouve aussi, contribua sans doute à le faire considérer comme l'auteur de la découverte du trou inter-auriculaire, par la grande publicité qu'il lui donna.

Ratio luis venereæ curandæ. Cet opuscule, qui fait aussi partie du recueil indiqué, fut également inséré dans l'*Appendix* du tome I *de Morbo gallico.* Il paraît qu'il fut publié à part sous ce titre : *De luis venereæ curandæ ratione.* Paris, 1563, in-12 (Astruc). — L'auteur recommande l'usage du mercure, et cite beaucoup d'observations qui lui sont propres.

Judicium Apollinis circà opinionem de viâ sanguinis. Venise, in-4, sans date d'impression.

De Horn a rassemblé tous les écrits de Botalli, et les a publiés sous le titre suivant : *Opera omnia medica et chirurgica hâc postremâ editione à mendis repurgata, methodicè disposita, paragraphis distincta, notis marginalibus, et authorum testimoniis aucta, hinc indè annotationibus illustrata, prodeunt à musæo Joannis Van Horne, cum figuris.* Leyde, 1660, in-8. — Cette édition des œuvres de Botalli est très-bonne, et l'éditeur l'a enrichie de planches. Outre les divers écrits déjà mentionnés qu'elle renferme, on y trouve encore les deux suivans :

Observatio de ossibus inventis inter utrumque cerebri ventriculum.

Observatio de venâ arteriarum nutrice.

(Van Horne, *Præf. ad Botalli opera.* — Mazzuchelli. — Haller. — Bayle. — Sprengel.)

BOTANIQUE. Les besoins physiques de l'homme ont été l'origine de ses premières notions sur les plantes. La nécessité de pourvoir à sa conservation le conduisant naturellement à rechercher les végétaux qui pouvaient lui fournir un aliment commode et sain, il dut faire de bonne heure des tentatives pour cultiver et multiplier ceux qui servaient à sa nourriture. L'agriculture fut sans doute ainsi la première source de la botanique; mais l'homme ressentit aussi dès sa naissance les atteintes de la douleur, il dut chercher en même

temps les moyens de s'y soustraire, et de calmer ses souffrances; et ce besoin, non moins impérieux que celui de pourvoir à sa subsistance, dirigea ses investigations sur les propriétés des végétaux qui l'entouraient. On peut donc dire avec raison que l'agriculture et la médecine ont contribué simultanément à créer la botanique. Afin de ne pas perdre ces premiers résultats de l'expérience, on s'attacha à retenir les caractères les plus apparens des plantes usuelles, et c'est ainsi qu'en recueillant les connaissances empiriques acquises chaque jour, on rassembla les premiers élémens de la science des végétaux. Quoique tout annonce que la botanique remonte aux premiers âges du monde, les poëmes d'Homère, la Bible, et les débris de la sculpture antique, sont les seuls monumens qui nous offrent quelques vestiges des notions botaniques des plus anciens peuples dont les noms soient venus jusqu'à nous. A la vérité, la mythologie grecque attribue à Chiron, Esculape, Achille, Mélampe, Orphée, des connaissances profondes dans les propriétés médicales des plantes; mais ces récits n'ont pour appui que des traditions fabuleuses. Les prêtres d'Isis, et les Mages, qui cultivaient toutes les sciences avec ardeur, ne restèrent pas sans doute étrangers à la botanique : toutefois, aucun document historique ne le démontre, à moins qu'on n'admette que Pythagore ait puisé chez eux les connaissances qu'il avait acquises. En effet, ce philosophe est, suivant Pline, le plus ancien des auteurs grecs qui ait écrit un traité sur les propriétés des plantes : il avait voyagé en Egypte, et s'était instruit par ses communications avec les prêtres d'Isis. Empédocle, d'Agrigente, un de ses disciples, semble aussi avoir eu des idées assez nettes sur quelques points de la physiologie végétale, ainsi qu'ANAXAGORE (*voyez* ce mot).

Dans ces temps reculés, la botanique ne fut étudiée que comme moyen thérapeutique; c'est pourquoi les écrits d'Hippocrate ne font mention que des plantes employées en médecine : elles sont citées sans description, en sorte que les détails sur les propriétés médicinales de ces végétaux sont absolument perdus pour nous. Aristote avait composé deux livres sur les plantes; mais ils n'ont pas été conservés. Néanmoins, on voit dans son *Histoire des animaux* qu'il considérait les plantes comme des êtres intermédiaires à ces derniers et aux minéraux. Elles ne se distinguent pas des animaux par l'hermaphrodisme, dit-il, car dans ceux d'un ordre inférieur, il se trouve des espèces hermaphrodites; elles ne s'en distinguent pas non plus par la privation d'un centre de vie,

puisque certains animaux en sont également privés; mais elles n'ont point d'excrémens solides, et les animaux en ont; elles n'ont point d'organes pour se connaître elles-mêmes, et pour connaître ce qui existe hors d'elles, et les animaux en sont pourvus. Toutefois, c'est moins comme médecin que comme naturaliste qu'Aristote envisage le règne végétal; aussi n'insista-t-il pas sur les applications utiles qu'on peut faire de son étude. Théophraste, disciple et ami du philosophe de Stagyre, est le premier auteur de botanique dont l'antiquité nous ait transmis les ouvrages. Dans son *Histoire des plantes*, dont nous possédons neuf livres, il traite séparément des plantes aquatiques, parasites, potagères, des arbres forestiers et des plantes céréales; il indique les usages auxquels chaque végétal est propre, le pays et le lieu où il croît, sa nature ligneuse ou herbacée, etc. Mais sa nomenclature est vague, ses descriptions insuffisantes; il ne connaît ni les genres ni les espèces. Mais ses vues générales et sa physiologie, qui font le sujet de ses six livres sur les *Causes de la végétation*, sont supérieures à sa botanique. Il montre beaucoup de sagacité dans l'examen des divers organes extérieurs, qu'il définit avec soin; il distingue les cotylédons des feuilles, décrit les formes de ces dernières, donne des idées assez justes de leurs fonctions et de celles des racines, et présente quelques observations assez exactes d'anatomie végétale. Théophraste a jeté plusieurs traits de lumière sur le phénomène de la fécondation, et l'on peut considérer ce philosophe comme le fondateur de la botanique chez les Grecs. Pline rapporte que Métrodore, disciple de Démocrite et contemporain de Théophraste, que Cratévas et Denis, imaginèrent de joindre des figures aux descriptions des plantes. Ces figures, malgré les imperfections qu'elles pouvaient présenter, auraient jeté un grand jour sur l'histoire de la botanique; mais elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous. D'après les écrits de Théophraste, on voit que le nombre des plantes connues de son temps était de cinq cents environ. Plusieurs siècles s'écoulèrent sans rien ajouter aux connaissances déjà acquises. Quoique les rois de Pergame et d'Égypte s'efforçassent à l'envi d'encourager les sciences, que des écoles fussent établies à l'imitation de celles d'Athènes, de même que des jardins où se trouvaient réunies les plantes les plus curieuses, la botanique, loin de faire des progrès, rétrograda, au contraire, parce qu'on chercha moins à puiser de nouveaux matériaux dans la nature que dans les livres, et que les manuscrits d'Aristote et de Théophraste ne furent

transmis dans Alexandrie et dans Rome que par des copies défectueuses, remplies d'erreurs et d'omissions.

Chez les Romains, la botanique ne fut étudiée long-temps que sous le rapport agricole : c'est ainsi qu'elle fut l'objet des observations de Caton, Varron, Virgile, Columella et Palladius; mais par cette raison même on trouve quelquefois dans leurs écrits des notions exactes sur la physiologie végétale : l'histoire de la greffe, en particulier, y est assez bien développée. Il faut arriver à Dioscoride pour voir cette science s'enrichir de nouvelles acquisitions. Il traita plus particulièrement de l'histoire des plantes ; et, quoiqu'inférieur à Théophraste comme botaniste, l'autorité prodigieuse qu'il acquit dans le moyen-âge, et la direction qu'il imprima aux esprits, le placent parmi les chefs d'école. Ce médecin célèbre parcourut la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Italie, et observa les plantes de ces diverses contrées ; cependant rien ne prouve dans son ouvrage qu'il ait travaillé d'après ses propres recherches. Ses descriptions, quelquefois plus détaillées que celles de Théophraste, ne sont pas moins inexactes, et souvent il n'indique que les noms et les propriétés, de manière qu'on ignore de quelle plante il veut parler; l'on ne reconnaît bien que celles qui sont généralement très-communes, et dont l'identité se trouve en quelque sorte confirmée par la nature des usages qu'on en fait encore aujourd'hui. Dioscoride dut spécialement sa renommée au soin qu'il eut de désigner les propriétés des plantes, et les noms sous lesquels chaque espèce était connue de son temps. C'est donc de son époque qu'on peut dater l'origine de la science, car il a décrit la plupart des plantes dont il traite, et qu'il divise en aromatiques, alimentaires, médicinales et vineuses. Ces plantes sont au nombre de six cents; ce qui montre combien alors étaient lents les progrès de la botanique, puisque, dans l'intervalle des quatre siècles qui séparent Théophraste de Dioscoride, on n'ajouta qu'une centaine de plantes au nombre de celles qui étaient déjà connues.

C'est moins par ce qu'il a laissé sur les plantes, que par l'influence immense de ses écrits sur l'histoire naturelle, que Pline doit être indiqué ici avec Dioscoride. Il ne fit, en effet, que copier ses devanciers; et quoiqu'il traite, depuis son onzième livre jusqu'au vingt-septième, à peu près de tout ce qui avait été dit jusqu'alors sur les végétaux, et qu'il en ait même mentionné un nombre bien plus considérable que celui que ses prédécesseurs indiquent, néanmoins, son défaut d'ordre, ses descriptions trop brèves et toujours in-

complètes, enfin ses longs détails sur les propriétés, souvent fausses et imaginaires, des plantes dont il parle, expliquent assez pourquoi ses travaux ont été négligés par le plus grand nombre des botanistes. Après lui, Galien, Oribase, Paul d'Égine et Ætius, étudièrent successivement les vertus des végétaux, mais sans s'occuper de la partie descriptive. En résumé, les Grecs et les Romains ne distinguèrent qu'environ douze cents plantes, employées pour la plupart dans la médecine, dans les arts et dans l'économie domestique; ils ne les distinguèrent qu'empyriquement, puisque les descriptions qu'ils en ont laissées roulent presque toutes sur des caractères si vagues, qu'ils sont insuffisans pour faire reconnaître chacune d'elles.

Nous arrivons maintenant à ces temps de ténèbres du moyen-âge, où le fanatisme religieux, rivalisant en quelque sorte avec l'esprit dévastateur de peuplades sauvages, s'attacha à détruire les monumens des arts et des sciences. La botanique partagea la proscription commune. A la vérité, quelques moines, étrangers aux premières notions des lettres, voulurent parler des plantes de Théophraste, de Dioscoride et de Pline, dont ils ne comprenaient pas les écrits; mais ils ne firent que mêler à des erreurs de faits les superstitions les plus honteuses. Ce fut au milieu de ces siècles d'ignorance que les Arabes devinrent les dépositaires et les propagateurs des sciences, après avoir été le fléau de la civilisation. Ils considérèrent les végétaux plus en médecins et en agriculteurs qu'en botanistes; ils parlent d'un grand nombre de plantes de la Perse, des Indes, de la Chine, qui étaient ignorées des anciens. Serapion, Mésué, Rhazès, Avicenne, Averrhoès, Beithar, etc., ont rendu leurs noms célèbres dans cette science, quoique la plupart se soient plutôt attachés à commenter des traductions vicieuses de Théophraste, de Dioscoride et de Pline, qu'à consulter la nature. Toutefois, les Arabes enrichirent la matière médicale de plusieurs plantes utiles, et dont l'usage est conservé de nos jours. Leurs écrits furent traduits à leur tour, et commentés par l'école de Salerne, au douzième siècle. Dans le siècle suivant, les communications avec l'Orient prirent une marche qui influa sur les progrès des sciences naturelles; les excursions lointaines de plusieurs voyageurs firent connaître des plantes nouvelles; on imagina vers cette époque de composer des herbiers, et cette invention fut une des principales causes qui hâtèrent plus tard les progrès de la botanique.

Jusqu'à la fin du quinzième siècle, cette science resta stationnaire; toute cette période est remplie par des recherches d'érudition, qui servirent, il est vrai, à rétablir le texte des manuscrits anciens sur l'histoire des plantes, mais qui éloignèrent de l'observation; cependant elles eurent quelques résultats utiles. On commença aussi à joindre des gravures aux descriptions de végétaux. La confusion qui résultait des contradictions nombreuses des commentateurs et des traducteurs, força de recourir à la nature, et de chercher à découvrir dans les plantes elles-mêmes les caractères propres à les distinguer. Telle fut l'origine des jardins botaniques, fondés d'abord en Italie, et qu'on retrouva bientôt chez les autres nations. Cette création date du commencement du seizième siècle. Jusqu'alors la botanique n'avait été considérée que comme une partie de l'art de guérir, et les moyens qu'elle fournit à la thérapeutique expliquent assez pourquoi son étude avait été cultivée exclusivement par les médecins. Mais, à partir de l'époque où nous sommes arrivés, cette science commença à être séparée de la médecine : aussi aurons-nous peu de choses à ajouter à l'esquisse rapide que nous venons de présenter.

Les jardins botaniques rendant les comparaisons des plantes entre elles plus faciles, et leurs descriptions plus correctes, en même temps que les voyages de découvertes ajoutaient une foule d'objets au catalogue des plantes connues, et faisaient naître des idées de comparaison plus étendues, les botanistes sentirent dès-lors la nécessité de rassembler leurs connaissances dans un ordre un peu régulier. De là les ouvrages méthodiques publiés sur le règne végétal par Conrad Gesner, Dodoens, Dalechamp, L'Écluse, Césalpin, Jungermann, Lobel, Jean et Gaspard Bauhin. Le dix-septième siècle fut presque entièrement consacré à des applications de méthodes et de systèmes, qu'il n'est pas de notre objet d'examiner ici; il nous suffit de citer à ce sujet, dans le siècle suivant, les noms de Tournefort, Linné, Haller, Adanson et Bernard de Jussieu, pour indiquer la marche qui fut alors imprimée à la science. Les trois derniers surtout luttèrent contre les systèmes artificiels, et cherchèrent les principes de la méthode naturelle, qui enfin a prévalu, et qui sert aujourd'hui de lien commun à toutes les connaissances botaniques que nous possédons. La science des végétaux, agrandie encore par les travaux d'une foule d'hommes recommandables, parmi lesquels nous citerons Antoine de Jussieu, Desfontaines, de Lamarck, Broussonnet, Commerson, Decandolle,

Humboldt et Bonpland, Saint-Hilaire, Richard, Du Petit-Thouars, Labillardière, etc., etc., n'a pas fourni des applications bien plus nombreuses à la médecine par suite de ses acquisitions nouvelles et de ses modifications importantes; mais elle a conduit à grouper et à généraliser les faits connus sur les propriétés des médicamens. Les observations remarquables de M. Decandolle prouvent en effet, ainsi que la plupart des auteurs anciens paraissaient le croire, que l'action médicale des plantes est analogue dans toutes les espèces appartenant à un même genre et à une même famille. Les recherches des botanistes modernes ont aussi fait connaître la véritable source d'un grand nombre de produits végétaux qu'on employait en médecine, et dont on ignorait l'origine. D'un autre côté, la chimie végétale est parvenue à retirer d'une foule de plantes le principe auquel elles doivent essentiellement leurs propriétés, et ces résultats de l'analyse ont simplifié singulièrement la thérapeutique. Mais l'étude des matériaux immédiats des plantes offre encore beaucoup de lacunes qu'on doit d'autant plus desirer voir remplir, que sur cette étude repose toute la connaissance de l'art de préparer les végétaux pour nos besoins, et la possibilité de les remplacer les uns par les autres.

(*Voyez* pour plus amples détails sur cette matière : Linné, *Amœnitates acad.*, tom. III, *dissert.* 47. — Haller, *Bibl. bot.* — Sprengel, *Historia rei herbariæ.* — De Lamarck, *Encyclop. méthod.*, article *Botanique* (disc. prélim.). — Decandolle, *Essai sur les propriétés médicales des plantes*, in-8. — Mirbel, *Élémens de physiologie végétale et de botanique.*)

BOUCHER (Pierre-Joseph) naquit à Lille le 10 mai 1715, et fut élevé avec beaucoup de soin sous les yeux de son père, médecin recommandable par ses talens. Il fit ses études médicales dans la Faculté de Douai, et se distingua surtout par l'ardeur avec laquelle il se livra aux travaux anatomiques. Revenu dans sa ville natale, avec le titre de docteur en médecine, il fut successivement médecin des indigens et médecin des hôpitaux *Comtesse* et *Saint-Sauveur*. Après la bataille de Fontenoy, en 1745, ces hôpitaux étant devenus l'asile d'un nombre prodigieux de blessés, Boucher y déploya un zèle et une habileté au-dessus de tout éloge. Les États de Flandre le désignèrent plusieurs fois pour commissaire observateur des épidémies qui ravageaient ces contrées; et la confiance publique lui conféra les fonctions honorables de magistrat. Les malheurs publics furent pour lui une source de chagrins,

qui abrégèrent ses jours : il mourut le 22 juin 1793, à l'âge de 78 ans, universellement regretté. Boucher n'a point publié d'ouvrage étendu; mais on lui doit un assez grand nombre de mémoires, dans plusieurs desquels il a fait preuve d'un talent véritable pour l'observation.

Observations sur des plaies d'armes à feu, compliquées de fractures, aux articulations des extrémités, ou au voisinage de ces articulations. Dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, t. II, p. 199 et 322, éd. in-8 (l'auteur était associé à l'Académie).—Boucher établit, dans la première partie, que l'on abuse souvent de l'opération en pareil cas. Dans la deuxième partie, il examine, en général, si, dans les cas de nécessité absolue de recourir à l'amputation, il n'est pas plus avantageux de la faire d'abord que de la retarder.

Observations sur les pierres biliaires. Dans le *Recueil périodique d'observations de médecine, par Vandermonde*, tome V, pages 346-364.

Histoire d'une fille des environs de Lille en Flandre, à qui l'on a tiré pendant dix à douze ans des aiguilles de toutes les parties du corps. Ibid., tome VI, pages 163-173.

Réflexions sur la gangrène extérieure, et sur la génération des vers dans les fièvres putrides malignes. Ibid., t. VI, p. 323-336.

Description abrégée du climat de la ville de Lille en Flandre, et précis des observations météorologiques faites à Lille pendant le mois de juin 1757. Ibid., t. VII, p. 234.—Depuis cette époque, Boucher a fourni tous les mois, pendant trente-cinq ans, au même journal, des observations analogues.

Lettre à l'auteur du journal sur des maux de gorge gangréneux épidémiques. Ibid., t. VIII, p. 556.

Observations sur une hydropisie de poitrine, accompagnée de circonstances singulières. Ibid., tome VIII, page 533.

Description de la fièvre putride-maligne qui a régné dans quelques cantons de la châtellenie de Lille pendant l'année 1758. Ibid. (*Journal de médecine*), t. X, p. 442-464 et 523-551.

Observation sur une maladie singulière des artisans. Ibid., t. XII, p. 20.

Observations sur les effets pernicieux des vapeurs des charbons allumés. Ibid., t. XIII, p. 109.

Observation sur un anévrisme énorme. Ibid., t. XIV, p. 55.

Mémoire sur la gangrène épidémique qui a régné dans les environs de Lille dans les années 1749 et 1750. Ibid., t. XVII, p. 327-345, 396-421, et 504-533.

Mémoire sur les fièvres continues qui ont été observées dans certains quartiers de la ville de Lille dans les mois de mai, juin et juillet de cette année 1764. Ibid., t. XXI, p. 509-526.

Observations sur cinq enfans empoisonnés par des fruits de belladone. Ibid., t. XXIV, p. 310-332.

Observations sur l'apoplexie, relatives au climat de la ville de Lille. Ibid., t. XLVI, p. 363-375, 452-471, 536-550; t. XLVII, p. 70-85, 147-169, 253-267, 328-351.

Mémoire sur le rhume épidémique qui règne en Flandre depuis l'automne dernière. Ibid., t. LIII, p. 243-253.

Observation sur une épilepsie guérie par une chute. Hist. de l'Acad. des Sc., 1757, p. 28. — Boucher était correspondant de l'Académie depuis le 18 décembre 1751.

Observations faites à Lille en Flandre sur les différentes températures de l'air, sur l'état de la campagne des environs, et de ses productions, et sur les maladies épidémiques qui ont régné dans la province, depuis la fin de l'hiver de 1752, jusqu'au printemps de l'année 1753. Acad. des Sciences, Mémoires des Savans étrangers, t. V, p. 441-466.

(*Journal de Méd. de Corvisart, Leroux et Boyer*, t. I.)

BOUDEWYNS (Michel), natif d'Anvers, fit son cours de philosophie à Louvain, et y reçut le grade de maître ès-arts. Il étudia ensuite en théologie, et tourna enfin ses vues du côté de la médecine. Il fut reçu docteur à Paris en 1642, s'il est auteur de la dissertation que lui attribue la *Biographie médicale*, et qu'on ne trouve point indiquée dans la *Questionum medicarum series chronologica*. De retour à Anvers, Boudewyns fut médecin pensionnaire de la ville et de l'hôpital de Sainte-Elisabeth. Il fut aussi professeur d'anatomie et de chirurgie dans le Collége des Médecins d'Anvers, qu'on érigea de son temps. Il en était syndic en 1660, et président en 1666. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 29 octobre 1681.

Oratio de S. Luca, evangelista et medico. Anvers, 1660, in-4.

Pharmacia autverpiensis galeno-chymica, à medicis juratis et collegii medici officialibus, nobiliss. ac ampliss. magistratûs jussu edita. Anvers, 1660, in-4.

Boudewyns eut beaucoup de part à cet ouvrage; il mit à la tête une savante préface, qui roule sur l'histoire et sur l'utilité de la pharmacie.

Ventilabrum medico-theologicum quo omnes casus, tùm medicos cùm ægros, aliosque concernentes, eventilantur, et quod SS. PP. conformiùs Scholasticis probabiliùs, et in conscientiâ tutiùs est, secernitur. Opus cùm theologis et confessariis, tùm maximè medicis perquam necessarium. Anvers, 1666, in-4.

L'auteur fait de grands frais d'érudition pour résoudre des questions dont la plupart ne valent pas la peine qu'il se donne.

BOUFFEY (L. D. Amable), successivement médecin consultant de Monsieur, frère de Louis XVI, sous-préfet d'Argentan, membre du Corps-Législatif, est mort à Argentan au commencement de 1820. Il avait été correspondant de la Société royale de Médecine. Ses ouvrages méritent d'être lus. En voici les titres :

Mémoire qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Nancy, sur la question suivante : 1° Assigner, dans les circonstances présentes (en janvier), *quelles sont les causes qui pourraient engendrer des maladies; 2° Déterminer quel sera le caractère de ces maladies à l'époque où le vent du midi et du couchant nous ramèneront un temps pluvieux ou moins froid; 3° Indiquer les moyens préservatifs de ces maladies.* Nancy, 1789, in-8. — Mémoire bien fait.

Essai sur les fièvres intermittentes, l'action et l'usage des fébrifuges, et surtout du quinquina. Paris, 1798, in-8. — Ouvrage intéressant.

Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies. Première partie. Paris, 1799, in-8. Deuxième édition, deux parties. Paris, 1813, in-8.

On trouve deux articles de Bouffey dans l'ancien *Journal de médecine.*

Observations sur le danger des crapauds employés comme topiques sur les cancers ulcérés. Journal de Médecine, etc., t. LXII, p. 139.

Observations pratiques et réflexions sur les facultés organiques. Ibid, tome LXXVII, pages 231-255.

(Querard. — *Journal de méd.*)

BOUILLET (Jean), docteur en médecine de l'Université de Montpellier, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, professeur de mathématiques, et secrétaire de l'Académie de Béziers, naquit à Servian, près Béziers, le 6 mars 1690. Il étudia la médecine à Montpellier, et y reçut le bonnet doctoral en 1711. Il se fixa d'abord à Servian, où il resta quatre années, uniquement occupé de l'étude de la médecine : en 1715, il vint s'établir à Béziers. Bouillet avait alors vingt-cinq ans. Des circonstances heureuses le lièrent à M. de Mairan, avec lequel il contribua plus tard à fonder l'Académie de Béziers. Des travaux recommandables l'avaient déjà fait associer à plusieurs sociétés savantes, quand le roi le nomma secrétaire de l'Académie de Béziers en 1722, place dont il a rempli les fonctions avec distinction pendant cinquante-cinq années. Depuis cette époque, Bouillet se livra à la fois à la pratique de la médecine et à l'étude des sciences physiques. Si les écrits assez nombreux qu'il a laissés n'annoncent pas un talent supérieur, ils prouvent du moins que Bouillet fut constamment dirigé par des vues philantropiques. Il s'était, dès sa jeunesse, livré à l'astronomie, et il fit même une observation intéressante sur l'immersion de Saturne, en 1722. Bouillet mourut d'un catarrhe pulmonaire, le 13 août 1777, à l'âge de 84 ans, laissant les ouvrages suivans :

Dissertation sur la cause de la multiplication des fermens. Bordeaux,

1719, in-8; Béziers, 1720, in-8. — Dissertation couronnée par l'Académie de Bordeaux.

Dissertation sur la cause de la pesanteur. Bordeaux, 1720, in-8. — Mémoire également couronné par l'Académie de Bordeaux.

Avis et remède contre la peste. Béziers, 1721, in-8. — Lorsque la peste de la Provence et du Gévaudan menaçait le Languedoc, en 1720 et au commencement de 1721, Bouillet, consulté sur les moyens de se préserver de cette maladie, soutint qu'elle n'était pas contagieuse, et publia son opinion dans cet écrit.

Lettre à M. Penna, médecin du prince de Monaco, au sujet de la rhubarbe. Béziers, 1725, in-4. — Il indique dans cette lettre les remèdes qui peuvent être substitués à la rhubarbe, dont le prix était alors excessif, et que l'on trouvait d'ailleurs presque partout de mauvaise qualité.

Lettre sur la manière de traiter la petite-vérole. Béziers, 1733, in-4. — Il fait voir tous les dangers qu'il y a d'employer dans cette maladie le régime échauffant, qui était alors fort en usage.

Description d'un catarrhe épidémique, avec des observations sur les fièvres vermineuses, l'emploi du quinquina dans les fièvres rémittentes, etc., etc. Béziers, 1736, in-8.—Il prouva, par des observations, que le quinquina peut être donné avec succès dans le traitement de plusieurs fièvres rémittentes; pratique qui était alors très-peu répandue.

Mémoire où l'on donne une idée générale de quelques maladies qui règnent particulièrement à Béziers, et qu'on appelle vulgairement coups de vents. Béziers, 1736, in-4. — Il parle avec détail d'un catarrhe épidémique, qu'il attribue à la rapidité avec laquelle les vents chauds et froids se succèdent dans ce pays.

Recueil de lettres, mémoires et autres pièces, pour servir à l'histoire de l'Académie de Béziers, jusqu'en 1731. Béziers, 1736, in-4. — Bouillet publia ce recueil en sa qualité de secrétaire de l'Académie.

Plan d'une histoire générale des maladies. Béziers, 1737, in-4.—C'est le prospectus d'un ouvrage en 7 vol., qui devait être formé des leçons de Chirac et de Châtelain, et dont Bouillet n'a pas effectué la publication.

Élémens de médecine pratique tirés des écrits d'Hippocrate et de quelques autres médecins anciens et modernes. Béziers, 1744, in-4.—Recueil de mémoires intéressans sur différens sujets, précédés de plusieurs morceaux d'Hippocrate, de Baillou, de Lomnius et de Sthal, qui sont rangés suivant l'ordre élémentaire. On y trouve un extrait de James sur la rage, un discours sur la mauvaise qualité des champignons, un mémoire intéressant sur le climat de Béziers, et en général sur les maladies particulières qui y ont régné depuis 1730 jusqu'en 1742. L'intention de Bouillet était de suppléer à la *Bibliothèque pratique* de Manget par un ouvrage moins étendu.

Suite des élémens de la médecine pratique. Béziers, 1746, in-4. — Ce second volume est, comme le précédent, un recueil fort varié. Il contient une dissertation sur l'asthme, dans le traitement de laquelle il préconise beaucoup l'usage du savon, de même que dans celui de la goutte; un mémoire sur la peste, qu'il affirme n'être

pas contagieuse; opinion qu'on peut considérer comme un tribut payé par l'auteur à Chirac, son maître; une dissertation sur le traitement des fièvres aiguës par les antiphlogistiques; l'exposé des constitutions épidémiques de Béziers de 1743-45, et l'histoire de la maladie dont Louis XV fut affecté à Metz.

En 1744, Bouillet avait publié une *Instruction sur le traitement de la rage:* il conseille les frictions mercurielles et le remède de Paulmier.

Mémoire sur l'huile de pétrole en général, et particulièrement sur celle de Gabian. Béziers, 1752, in-4.

Observations sur l'anasarque, les hydropisies de poitrine et du péricarde, avec des réflexions sur cette maladie. Béziers, 1765, in-8. — Dans cet ouvrage, auquel Bouillet fils prit part, notre auteur prouve que lorsque l'hydropisie de poitrine est constatée par des signes certains, la ponction du thorax peut être pratiquée avec avantage à l'aide du trois-quarts.

Mémoire sur les moyens de préserver de la petite-vérole la ville et le diocèse de Béziers. Béziers, 1770, in-4.— Dans ce mémoire, lu à l'assemblée publique de l'Académie de cette ville, le 15 mars 1770, Bouillet insiste sur les moyens de préservation les plus propres à s'opposer à la propagation de la petite-vérole. Dans l'épidémie qui régnait à Béziers, les magistrats de la ville firent exécuter avec ponctualité les mesures qu'il avait conseillées pour éviter toute communication avec les malades.

Bouillet a fourni encore quelques articles qui sont insérés dans le sixième volume de l'*Encyclopédie;* plusieurs mémoires à l'Académie des Sciences de Paris, imprimés parmi ceux des Savans étrangers. On doit lui reprocher d'avoir écrit pour soutenir qu'un chirurgien ne peut faire la médecine, et qu'un médecin ne peut s'occuper de chirurgie. Il est aussi l'auteur d'une réplique contre les maîtres en chirurgie de Béziers, dans laquelle il soutint la même opinion.

(Carrère. — Vicq-d'Azir, *Éloges.* — Quérard, *la France litt.*)

BOUILLET (Jean-Henri-Nicolas), fils du précédent, né à Béziers le 6 décembre 1729, fit ses études médicales et reçut le bonnet doctoral à Montpellier. Il se fixa ensuite dans sa ville natale, devint membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de cette ville, et fut nommé médecin de l'Hôpital-Mage. Le 3 janvier 1759, l'Académie royale des Sciences de Paris le nomma correspondant de Morand. Bouillet mourut en 178... Ses ouvrages sont :

Mémoire sur les avantages et les inconvéniens de la fièvre. Dans le *Mercure de France*, mars, 1750.

Mémoire sur les avantages de la saignée à la jugulaire, pour prévenir, dans les péripneumonies, les engorgemens du poumon. Mercure de France, 1755.

Mémoire sur les hydropisies de poitrine, et sur celles du péricarde, du médiastin et de la plèvre. Béziers, 1758, in-4. Réimprimé sous le titre d'*Obser-*

vations sur les hydropisies de poitrine, avec des réflexions sur ces maladies, et un supplément. Béziers, 1765, in-8. — Cet ouvrage fut fait en commun avec Bouillet père (*voyez* son article).

Mémoire sur les péripneumonies épidémiques. Béziers, 1754, in-4.

Mémoire sur la nécessité de la saignée et de la purgation dans les traitemens des maladies humorales aiguës, lu à la séance publique de l'Académie de Béziers, le 22 novembre 1770. Inséré par extrait dans le *Mercure de France*, 1771.

Question politico-médicale sur le traitement des maladies internes. (Béziers) 1776, in-8, 14 pp.—Sur la police médicale.

On trouve de Bouillet, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences :*

Observation sur un fusil qui tire 24 coups de suite, se charge, s'amorce et s'arme par le seul mouvement circulaire du canon, 1767, *hist.*, p. 186. —*Observations anatomiques sur une hernie singulière de vessie, et sur une chute de la matrice avec renversement. Sav. étrang.*, t. III, p. 159. — *Obs. de l'éclipse de lune du* 30 *juillet* 1757, *à Béziers. Ibid.*, p. 435.— *Obs. de l'éclipse de lune, faites à Béziers le* 13 *janvier* 1759. *Ibid.*, t. V, p. 10.— *Obs. des éclipses des* 29 *mai et* 13 *juin* 1760. *Ibid.*, t. V, p. 115. — *Obs. du passage de Vénus sur le disque du soleil, faite à Béziers le* 6 *juin* 1761. *Ibid.*, t. VI, p. 124.

(Rozier, *Tab. de l'Acad. des Sc.*)

BOULTON (Richard), élevé au collége d'Oxford, exerça l'art de guérir à Chester. Il vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. La plupart des biographes l'ont oublié; en revanche, Carrère lui a consacré deux articles dans sa Bibliothèque. Boulton a écrit les ouvrages suivans :

Reason of muscular motion, or the efficient causes of the contraction of a muscle. Londres, 1697, in-12.

Examination of John Colbatch's works on novum lumen chyrurgicum. Essay on alkalies and acides. Treatise on the gout, and a relation of a person bitten by a viper. Also an answer to Dr. Leigh's remarks on a treatise concerning the heat of the Blood. Londres, 1699, in-12.

A system of rational and practical surgery. Londres, 1713, in-8.—L'auteur a souvent copié Wiseman sans le citer.

Physico-chirurgical treatise on the gout, the king's Evil, and the lues venerea..... with an essay on the reason of intermitting fevers, and the effects of the cortex peru. Londres, 1714, in-8.

Boulton a encore fait un abrégé des œuvres de Robert Boyle, qu'il publia à Londres, en 1699 et 1700, in-4, 4 vol.

(Carrère. — *Catalogue of medic. chirurg. soc. of Lond.*)

BOURDET (.....), chirurgien-dentiste, reçu à Saint-Côme, a laissé les ouvrages suivans :

*Lettre de M. Bourdet, chirurgien-dentiste, à M. D***.* Paris, juillet 1754, broch. in-8, 8 pp. — Bourdet publia cette lettre afin de faire connaître le moyen qu'il avait employé pour faire cesser de violentes douleurs de dents. Il luxait la dent, rompait ainsi le nerf qui s'y distribue, et replaçant ensuite la dent dans son alvéole, il en détruisait la carie. Il cite des exemples assez nombreux de réussite. Cette lettre donna lieu à plusieurs critiques, auxquelles il répondit par l'écrit suivant :

*Éclaircissement de M. Bourdet, dentiste, au sujet de sa lettre adressée à M. D***.* Paris, septembre 1754, br. in-8, 19 pp.

Dissertation sur les dépôts du sinus maxillaire. Paris, 1754, in-12, 46 pp.

Recherches et observations sur toutes les parties de l'art du dentiste. Paris, 1757, in-12, 2 vol. — Cet ouvrage renferme des considérations intéressantes sur les dents, et sur l'art du dentiste. Bourdet a apporté quelques modifications utiles au pélican.

Soins faciles pour la propreté de la bouche et la conservation des dents. Paris, 1771, in-16, 248 pp.

BOURGELAT (Claude), créateur des écoles vétérinaires, naquit à Lyon en 1712. Après avoir fait ses humanités chez les Jésuites, il étudia le droit, fut reçu avocat à l'Université de Toulouse, et suivit le barreau du Parlement de Grenoble ; il s'y fit remarquer, gagna une cause injuste, rougit de son triomphe, et quitta pour toujours la profession d'avocat. Il entra alors dans les mousquetaires ; son goût pour le cheval, qui s'était déclaré dès sa première jeunesse, se réveilla avec force : après avoir suivi les meilleurs maîtres d'équitation de la capitale, et les avoir étonnés par ses progrès, il sollicita et obtint la place de chef de l'Académie du Roi à Lyon. Bientôt la réputation de son école y attira la jeune noblesse de toutes les provinces de la France. Le Danemarck, la Suède, la Prusse, la Sardaigne, la Suisse, y envoyèrent des élèves. Une liaison intime avec le célèbre Pouteau et le docteur Charmeton, devint pour Bourgelat la source de connaissances plus positives dans l'hippiatrique ; secondé par ses deux amis, il se livra pendant plusieurs années à la dissection du cheval et des autres animaux domestiques ; il étudia tout ce qui avait été écrit sur la maréchallerie, et sentant combien il importait, pour connaître la médecine des animaux, d'approfondir celle de l'homme, il commença l'étude de cette dernière, malgré son âge avancé, et devint habile médecin. Ce fut à Lyon que Bourgelat connut Bertin, alors intendant de cette généralité, qui signala peu de temps après son avènement à la place de contrôleur-général des finances, en instituant les écoles vétérinaires, remplissant ainsi le vœu que Bourgelat lui avait souvent ex-

primé. Peu d'années après, Bertin nomma Bourgelat commissaire général des haras du royaume, place dont les émolumens suppléèrent à la modicité de ceux de directeur-général des écoles vétérinaires, dont le titre lui avait été conféré lors de la fondation de ces écoles, le 1er janvier 1762. Les grands services rendus par l'école de Lyon, inspirèrent au gouvernement le projet d'en établir plusieurs autres sur le même plan. Ce fut alors que Bourgelat fut appelé à Alfort, qui devint bientôt le principal centre d'instruction pour l'art vétérinaire. Les talens et la juste célébrité de Bourgelat, qui lui valurent les titres de membre de l'Académie des Sciences de Paris, et d'associé de celle de Berlin, sont encore attestés par ses relations avec Voltaire, Buffon, le roi de Prusse, Charles Bonnet, lord Pembroke, d'Alembert et Haller. Bourgelat est mort à l'âge de 67 ans, le 3 janvier 1779, laissant les ouvrages suivans:

Le nouveau Newkastle, ou Traité de cavalerie géométrique, théorique et pratique. Lausane et Genève, 1744, in-12; Paris, 1747, in-12; Lyon, 1771, petit in-12.— Bourgelat publia cet ouvrage sous le voile de l'anonyme; il l'intitula ainsi, à cause de son admiration pour le prince de Newkastle, auteur d'un ouvrage ayant pour titre: *Méthode et invention nouvelle de dresser les chevaux.* Mais le livre de Bourgelat est aussi clair et aussi précis que celui de Newkastle est obscur et prolixe.

Elémens d'hippiatrique, ou nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux. Lyon, 1750-53, petit in-8, 3 vol.— Cet ouvrage renferme des principes et des observations pathologiques qu'on chercherait vainement ailleurs.

Précis anatomique du corps du cheval, comparé à celui du bœuf et du mouton. — Cet ouvrage fut publié d'abord sous le titre de *Zootomie, ou Anatomie comparée.* Paris, 1766, in-8. Bourgelat ne fit paraître cette année que la première partie, contenant l'introduction à l'étude de l'anatomie, et le précis hippostéologique; la seconde partie, qui renferme la myologie, parut l'année suivante; la troisième parut en 1768, sous le titre particulier de *Précis angéiologique, névrologique et adénologique;* la quatrième, qui portait le titre de *Précis splanchnologique*, parut en 1769. Tous ces cahiers, paginés de suite, forment 1 vol. de 530 pp. avec la table. Les trois éditions qui ont suivi cette première, ont été publiés par les soins de M. Huzard, qui y a joint: 1° des observations sur les différences qui existent entre les viscères du bœuf, du mouton et ceux du cheval; 2° des recherches sur les causes de l'impossibilité dans laquelle les chevaux sont de vomir; 3° des recherches sur le mécanisme de la rumination; 4° une table très-étendue. La 2e édition est de Paris, 1791-93; la 3e, Paris....; la 4e, Paris, 1807, in-8, 2 vol. — Bourgelat est celui à qui l'on doit les premières notions claires, exactes et précises sur l'anatomie du cheval, comparée à celle du bœuf et du mouton.

Art vétérinaire, ou médecine des

animaux. Paris, 1767, in-4 de 32 pp. — C'est la réimpression d'une espèce de prospectus pour l'école vétérinaire de Bourgelat, à Paris, que, dès 1752, il avait publié sous le même titre pour son établissement de Lyon.

Matière médicale raisonnée, ou précis des médicamens considérés dans leurs effets, à l'usage des écoles vétérinaires, avec les formules médicinales et officinales des mêmes écoles. Lyon, 1765, in-8. — Cet ouvrage, qui forme la première partie de ses *Élémens de l'art vétérinaire de Bourgelat*, est rare aujourd'hui. Il est d'ailleurs peu classique; on y trouve des théories surannées, beaucoup de lacunes, encore plus d'inutilités, et un grand nombre d'erreurs.

Traité de la conformation extérieure du cheval; de sa beauté, de ses défauts; des considérations auxquelles il importe de s'arrêter dans le choix qu'on en doit faire; des soins qu'il exige, de sa multiplication, ou des haras, etc., etc., à l'usage des écoles vétérinaires. Paris, 1768-69, in-8. — Ce traité forme la 3e partie des *Élémens de l'art vétérinaire*. C'est le meilleur ouvrage de Bourgelat. Il fut réimprimé une fois par l'auteur lui-même; et, depuis 1796 jusqu'en 1818, il eut successivement cinq autres éditions publiées par les soins de M. Huzard, qui les a enrichies de notes nombreuses. La dernière édition est de Paris, 1818, in-8, avec fig.

Essai théorique et pratique sur la ferrure, à l'usage des élèves, etc. Paris, 1771, in-8; *ibid.*, 1804, in-8; *ibid.*, 1813, in-8. — Cet ouvrage forme la 4e partie des *Élémens de l'art vétérinaire*.

Essai sur les appareils et sur les bandages propres aux quadrupèdes. Paris, 1770, in-8, fig.; *ibid.*, 1813, in-8, 21 pl. — Ouvrage formant la 5e partie des *Élémens de l'art vétérinaire*.

École royale vétérinaire (Mémoire sur la maladie épizootique de 1770). Paris, 1770, in-4 de 20 pp.

Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail. Paris, 1775, in-4, 32 pp.

Sommaire d'un mémoire sur une question très-importante. Paris, 1775, in-4 de 12 pp.

Réglement pour les écoles vétérinaires de France. Paris, 1777, in-8.

Réflexions sur la milice. Lyon, 1760, in-8.

Lettres pour servir de suite à l'Ami des hommes. (Lettre d'un ingénieur de province à un inspecteur des ponts et chaussées, sur les corvées.) Avignon (Paris), 1760, in-8, 160 pp.

On doit encore à Bourgelat des articles relatifs à l'art vétérinaire et au manége, dans l'ancienne *Encyclopédie*; un grand nombre de notes, dans le *Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux*, par Barberet (1760), et les deux mémoires suivans, dans le tome III du *Recueil des Sav. étrang.* de l'Académie des Sciences (1760): 1° *Mémoire sur des vers trouvés dans les sinus frontaux, dans le ventricule, et sur la surface extérieure des intestins d'un cheval*; 2° *Nouveau système de cavalerie, ou Traité du manége réduit à ses principes naturels*. — Bourgelat a été le rédacteur des *Lettres sur la danse*, de Noverri, son ami.

(Grognier, *Notice historique et raisonnée sur Bourgelat*. Paris et Lyon, 1805, in-8. — Huzard, *Notice bibliographique sur Bourgelat*, dans la *France littéraire* de Quérard.)

BOURIENNE (ROBERT), chirurgien-consultant des camps et armées, vétéran *par brevet,* docteur en médecine, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, etc., naquit à Vinne-Merville, près Rouen, le 4 mai 1731. Après quatre années d'études préliminaires, chez un chirurgien d'Ourville, il vint à Paris en 1749, où il prit ses degrés. En 1757, il fut envoyé comme chirurgien militaire à l'armée de Hanovre, et passa ensuite avec la même qualité à l'armée d'Allemagne, où il fut chargé en chef du service des hôpitaux militaires sédentaires. Il occupa cette place jusqu'à la paix de 1763. L'année suivante, le roi le nomma à la fois chirurgien-major des troupes françaises en Corse, et de l'hôpital de Saint-Omer. En 1777, il lui accorda le brevet de chirurgien-consultant des camps et armées. Bourienne quitta le service et l'île de Corse en 1786, et vint se fixer à Paris, où il est mort le 16 mars 1804. Il a consigné dans deux recueils de cette époque des mémoires et des observations nombreuses que nous allons indiquer :

Dans l'ancien *Journal de méd. chir. et pharm.* on trouve : *Observation sur une plaie contuse qui s'est terminée par le sphacèle de tout le scrotum.* (Tome XX.) — *Obs. sur une maladie du scrotum.* (Tome XXXVI.) — *Obs. sur une maladie de la vessie.* — *Obs. sur une plaie contuse de l'œil.* — *Obs. sur un hydro-sarcocèle.* (T. XXXVIII.) — *Obs. anatomique sur l'étendue des muscles sterno-mastoïdiens, trouvée sur le cadavre.* — *Observation sur une plaie d'arme à feu à l'omoplate, suivie d'une forte commotion et d'un contre-coup qui a fracturé une des côtes.* — *Observation sur une plaie d'arme à feu de la vessie.* — *Obs. sur une fracture compliquée de la partie inférieure de la jambe.* (T. XXXIX.) — *Obs. sur une tumeur anévrysmale à l'avant-bras.* — *Obs. sur un os engagé dans l'œsophage.* (Tome XL.) — *Obs. sur une fracture compliquée de la partie supérieure du bras droit.* — *Obs. sur différens coups de sabre qui ont intéressé les os, dont la guérison a été obtenue par la suture nommée communément sèche.* — *Obs. sur une maladie de l'oreille avec carie des os.* — *Obs. sur un coup de baïonnette qui divisait plusieurs anneaux de la trachée-artère, et qu'on pourrait regarder comme l'opération de la thrachéatomie accidentelle.* — *Obs. sur une plaie pénétrante de l'abdomen avec lésion des intestins.* (Tome XLI.) — *Obs. sur un coup de baïonnette dans la région lombaire droite, pénétrant dans la substance du rein.* (Tome XLII.) — *Obs. sur les abcès qui ont leur siége dans l'interstice des muscles du bas-ventre.* (Tome XLIII.)

On trouve encore des articles assez nombreux de Bourienne dans le *Journal de Médecine militaire*, rédigé par Dehorne. Ces articles sont : *Observations sur les grands fracas d'os, à la suite des plaies d'armes à feu.* — *Mémoire sur les effets de la piqûre des arètes de la vive.* (Tome I, 1782.) — *Mémoire sur les effets de la commotion du cerveau, à la suite des lésions*

de la tête. (Tome III, 1784.) — *Obs. qui servent à confirmer celles déjà présentées dans un mémoire sur les effets de la commotion à la suite des lésions de tête.* (Tome V, 1786.) — *Obs. sur le traitement des abcès qui surviennent au fondement.* (Tome VI, 1787.) — *Observations et réflexions sur les divisions des artères interosseuses par les instrumens tranchans.* (Tome VII, 1788.)

(Heurteloup, *Notice sur Bourienne*, insérée dans *la Décade philosophique, littéraire et politique.* An XII ; t. IV, p. 441.)

BOURRU (Edme-Claude), né à Paris le 27 mars 1741, fit ses études médicales à la Faculté de Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Il avait acquis déjà une réputation justement méritée par plusieurs travaux recommandables, quand il fut nommé bibliothécaire de la Faculté de médecine. Pendant les quatre années qu'il en remplit les fonctions, il remit la bibliothèque en ordre, et en fit un catalogue exact. En 1786, quoique jeune encore, il fut élu docteur-régent de la Faculté, et réélu à l'unanimité les années suivantes : il ne cessa de l'être que par la suppression de la Faculté, en septembre 1793. Lors de la fondation de l'Académie royale de médecine en 1820, Bourru en avait été nommé membre honoraire. En 1819, il eut une attaque d'apoplexie; depuis cette époque, sa santé s'altéra de plus en plus, et il succomba le 21 septembre 1823. On a de lui :

De aquis medicatis ad merlanges. 1765, in-4.

L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, et de se guérir de leurs différens symptômes. Paris, 1770, in-8.

Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes, pour servir de suite à l'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes. Paris, 1771, in-8.

Éloge historique de M. Le Camus, médecin de Paris. Paris, 1772. En tête du second volume de la *Médecine pratique* de Le Camus, dont Bourru fut éditeur.

Discours prononcé aux écoles de médecine pour l'ouverture solemnelle du cours de chirurgie, le 6 février 1776, sur ce sujet : A quels points doit s'arrêter le chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire. Paris, 1780, in-4.

Éloge funèbre de M. Guillotin. Paris, 1814, in-4.

Bourru a publié aussi plusieurs traductions de l'anglais :

Observations et recherches médicales, par une société de médecins de Londres ; ouvrage servant de suite aux Essais d'Édimbourg, traduit de l'anglais. Paris, 1763-1765, in-12, 2 vol.

Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, et notamment de la consomption, avec un appendice sur l'usage des bains dans les fièvres, traduit de l'anglais de Gilchrist. Paris, 1770, in-12.

Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre, traduit de l'anglais de Blakrie. Paris, 1775, in-8.

(Eloy. — Pariset, *Éloge de Bourru*, dans *Mém. de l'Acad. roy. de méd.* —Ersch.—Quérard, *France littér.*)

BOUVART (Michel-Philippe), célèbre médecin du dernier siècle, naquit à Chartres le 11 janvier 1711. Son père, homme instruit, et médecin lui-même, l'initia de bonne heure dans la connaissance des langues anciennes, dans lesquelles il était très-versé, et dans les premiers élémens de son art. Dès l'âge de quatorze ans, Bouvart avait terminé avec succès le cours de ses études : il fut envoyé à Paris pour suivre les écoles de médecine; et, après trois ans, il se fit recevoir docteur à la Faculté de Reims, en 1730. Il revint à Chartres pratiquer la médecine sous les auspices de son père, et commença à exercer l'esprit d'observation et la sagacité dont la nature l'avait doué, dans l'hôpital de la Charité de cette ville. Mais le besoin d'un théâtre plus vaste le détermina bientôt à se rendre à Paris. Il s'y fixa en 1736, et se fit recevoir, en 1738, à la Faculté de médecine de cette ville. Dès-lors il se livra à la pratique, qui absorba tous ses momens, et dans laquelle il obtint les plus grands succès. L'Académie des Sciences l'admit, en 1743, au nombre de ses associés; mais il ne présenta que peu de travaux à cette société. La Faculté de médecine le désigna, en 1745, professeur des écoles, et, en 1747, il ouvrit son cours de physiologie par un discours latin qui fut vivement applaudi. La même année, il fut appelé à remplacer Burette dans la chaire de médecine au Collége de France. Ses leçons eurent le plus grand succès ; et ce fut avec peine que les élèves virent Bouvart se démettre, en 1756, de ses fonctions de professeur. Mais sa santé, qui s'altérait, la multiplicité de ses occupations, l'engagèrent à renoncer à cette chaire, ainsi qu'aux places de médecin de l'hôpital de la Charité et des Enfans-Trouvés. Il montra encore un plus noble désintéressement, lorsqu'après la mort de Sénac, la place de premier médecin du Roi lui fut offerte. Bouvart, qui veillait à l'éducation de ses enfans, voulut conserver son indépendance et son temps : il refusa. L'estime dont il jouissait à la cour n'en fut pas diminuée. Il fut plusieurs fois consulté pour le souverain et pour plusieurs princes. En 1768 et 1769, il lui fut donné des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel; et l'on dit qu'il ne sollicita pas ces distinctions. Dès 1784, Bouvart s'aperçut lui-même du déclin de sa santé et de ses facultés; et, après plusieurs années de souffrance et d'un dépérissement graduel, il fut enlevé le 19 janvier 1787.

Bouvart a laissé une réputation de praticien qu'il nous est difficile de juger aujourd'hui, parce qu'il n'a presque rien publié qui nous mette à même de connaître ses principes. Il étonna, dit-on, ses contemporains par la sûreté des pronostics qu'il prononça. Mais cet art, qui, pour être porté à un haut degré, exige une sagacité exquise, est loin de constituer à lui seul la médecine. On peut croire que Bouvart s'en servit habilement pour fonder sa supériorité sur la plupart de ses confrères. Pourquoi employa-t-il en même tems des moyens moins honorables? Hautain, despote envers ses confrères, il en était redouté à cause de la causticité de son esprit, et du dédain qu'il avait généralement de leurs connaissances et de leur habileté. Son peu de complaisance, et son inflexible franchise dans ses relations avec les malades, allaient jusqu'à la rudesse et la brutalité. Il ne leur épargnait pas les pronostics les plus fâcheux. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, Bouvart eut une vogue extraordinaire. Des manières singulières, une conviction avouée d'une grande supériorité, avec une certaine habileté pratique, manquent rarement leur effet sur le vulgaire. Bouvart fut donc aussi grand charlatan que grand médecin. Il faut cependant dire que tous ceux qui ont eu des relations particulières avec lui, ont fait l'éloge de sa scrupuleuse probité et de sa bienfaisance, et ont rejeté ses défauts sur l'inflexibilité de son caractère, qui l'empêchait de rien déguiser de ce qu'il croyait la vérité. On a souvent cité ce trait admirable de sa vie : Appelé chez un banquier dont la maladie n'était déterminée que par un embarras momentané dans les payemens, il laissa pour toute prescription un billet de 20,000 francs. Cette somme rétablit les affaires et la santé du malheureux banquier. Bouvart, livré à une pratique des plus étendues, a peu écrit; la plus grande partie de ce qu'il a laissé sont des écrits polémiques, où toute la causticité de son esprit se remarque, et dans lesquels il a trop souvent oublié les égards que l'on doit à ses adversaires. En voici les titres :

Mémoire sur le senecka ou polygala de Virginie. Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1744. — Bouvart appuie sur des observations la propriété *incisive* de cette plante, et relate ses succès dans les diverses hydropisies.

De experientiæ et studii necessitate in medicinâ. Paris, 1747, in-4.—Discours prononcé à l'ouverture de son cours de physiologie à la Faculté de médecine.

De dignitate medicinæ. Paris, 1747, in-4.—Prononcé le jour de son installation dans la chaire de médecine au Collége de France.

32.

Examen d'un livre qui a pour titre : T. Tronchin in Academiâ Genevensi medicinæ professoris, etc., de colicâ pictorum. Par un médecin de Paris. Paris, 1758, in-8 ; *ibid.*, 1767, in-8. — Critique amère et souvent juste de l'ouvrage médiocre du médecin génevois. Au milieu des sarcasmes dont Bouvart poursuit son rival de renommée, il montre une solide érudition.

Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris. Châlons, 1758. — Cet opuscule est dirigé contre Savirotte, qui avait reproché à Bouvart d'avoir traité Tronchin avec trop peu de ménagement.

Mémoire à consulter. Paris, 1764, in-4. — Dirigé contre les héritiers de la marquise d'Ingreville, qui avaient répandu un libelle contre Bourdelin et Bouvart.

Consultations contre les naissances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8.

Consultation sur une naissance tardive, pour servir de réponse, 1° à deux écrits de M. Le Bas, chirurgien de Paris, l'un intitulé : Question importante ; *l'autre :* Nouvelle observation ; *2° à une consultation de M. Bertin ; 3° à une autre de M. Petit.* Paris, 1765, in-8. — C'est une nouvelle édition de la première consultation, avec la réfutation des auteurs qui avaient écrit sur la même question.

Lettre pour servir de réponse à un écrit qui porte pour titre : Lettre à M. Bouvart, par M. Petit. Paris, 1769.

Ces divers écrits furent publiés à l'occasion d'une affaire célèbre de l'époque. Bouvart y combattit avec son âcreté ordinaire, et souvent avec mauvaise foi, les opinions de ses antagonistes. Cette dispute rendit ennemis déclarés Petit et Bouvart, qui auparavant étaient intimement liés.

De reconditâ febrium intermittentium, tùm remittentium naturâ, libri III. Amsterdam, 1759, in-8. — Cet ouvrage, qu'on a long-temps attribué à Senac, paraît être le résumé des leçons que Bouvart fit au Collége de France sur les fièvres intermittentes et rémittentes. Il suffirait pour donner la plus grande idée de la justesse d'esprit et de la saine érudition de Bouvart. C'est un des traités les mieux faits que nous possédions sur le sujet.

(Guenet, *Éloge hist. de Bouvart.* — Condorcet, *Éloges.*)

BOYER (Jean-Baptiste-Nicolas), médecin ordinaire du roi, naquit à Marseille le 5 août 1693. Lorsqu'il eut terminé ses études au collége des Pères de l'Oratoire, son père lui fit faire successivement deux voyages dans le Levant pour lui inspirer le goût du commerce; mais un penchant naturel l'entraînait vers les sciences, et particulièrement vers l'étude de la médecine. Le jeune Boyer fut enfin envoyé à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur en médecine en 1717. La première thèse qu'il soutint dans sa licence, fut sur l'inoculation de la petite-vérole, qu'il avait vu pratiquer à Constantinople. Il prouva combien une semblable pratique devait être utile en France. Appelé par ses talens sur un théâtre plus vaste, Boyer vint à Paris, où Dodart, alors premier médecin du

Roi, et après lui Chirac et Helvétius, devinrent ses zélés protecteurs. Lors de la peste de Marseille, en 1720, Boyer fut du nombre des médecins que le régent envoya dans cette ville; et les services qu'il rendit lui valurent une pension sur le Trésor royal, et la place de médecin du régiment des gardes du Roi. Peu après il se fit recevoir docteur de la Faculté de Paris. Ses soins n'eurent pas moins de succès dans plusieurs maladies épidémiques, et entre autres dans celles qui exerçaient leurs ravages dans la généralité de Paris, en 1742 et 1745. Le mémoire qu'il écrivit à ce sujet lui mérita le titre de correspondant de la Société royale de Londres. Les villes de Châblis, de Beaumont, de Beauvais, et presque tout le Beauvoisis, désolées, en 1747 et 1750, par une épidémie de suette très-meurtrière, virent également les progrès du mal s'arrêter rapidement sous l'influence du traitement que Boyer dirigea, et le Roi récompensa ce nouveau service par une nouvelle pension sur son trésor, des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel. Élu, d'une voix unanime, doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1756, ce fut pendant son décanat que fut publiée une nouvelle édition du *Codex medicamentarius, seu pharmacopœa Parisiensis*. En 1757, la ville de Brest dut aussi aux soins éclairés de Boyer la guérison d'une épidémie qui faisait un grand nombre de victimes dans les divers corps de la marine royale. Peu de médecins ont réuni et occupé autant de places honorables, et si bien méritées. Il fut chevalier de l'ordre du Roi, et l'un de ses médecins ordinaires, médecin de la ville, du Parlement et des châteaux de Vincennes et de la Bastille, inspecteur des hôpitaux militaires de France, associé honoraire du Collége royal de médecine de Nancy, censeur royal et membre de la Société royale de Londres. Il exerça toujours sa profession avec noblesse et désintéressement, et ne cessa de donner des preuves d'un entier dévouement à ses semblables. Boyer mourut le 2 avril 1768, âgé de 74 ans. On a de lui:

Relation historique de la peste de Marseille. Cologne, 1721, in-12.

An deprimendæ catarrhactæ expectanda maturatio? Neg. (*Præs.* Ant. Lemoine.) Paris, 1728.

Méthode indiquée contre la maladie qui vient de régner à Beauvais. Paris, 1730, in-4.

Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui règnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris. Paris, imprimerie royale, 1761, 1762, in-12.

Il est incertain si c'est J. B. Nic. Boyer qui est auteur de l'ouvrage suivant, ou si cet ouvrage n'est pas de Boyer de Prébandier:

Les abus de la saignée démontrés

par des raisons prises de la nature et de la pratique des plus célèbres médecins de tous les temps, avec un appendix sur les moyens de perfectionner la médecine. Paris, 1759, in-12.

Les thèses suivantes ont été soutenues sous la présidence de Boyer:

Utrum in gravidis totus uterus æqualiter extendatur? Resp. F. J. Hunauld. *Neg.* 1729.—*An fistulæ ani sectio chirurgica? Resp.* Jac. Fr. Vandermonde. *Aff.* 1734.—*An in omni tumore, ut plurimum sit tentanda resolutio? Resp.* L. B. Des Bois. *Aff.* 1742.—*An gravidis aquæ potus? Resp.* Fr. Bidault. *Aff.* 1743.—*An pharyngis musculi ipsum dilatent constringantve? Resp.* Honor. Petit. (*Ipsum constringunt.*) 1751.—*An ad sanitatem, ut corporis, sic et mentis exercitatio? Resp.* P. J.Cl. Mauduyt de La Varenne. *Aff.* 1759.

(*Le Nécrologe des hommes célèbres de France, pour l'année* 1771.)

BOYLE (Robert), célèbre philosophe anglais du dix-septième siècle, l'un des créateurs de la physique et de la chimie modernes, et surtout promoteur de la méthode expérimentale, naquit à Lismore, en Irlande, le 25 janvier 1626. Il était le septième fils et le quatorzième enfant de Richard, nommé le grand comte de Cork. Il fit ses premières études chez son père, et les termina à Leyde. L'on put, dès cette époque, juger de la supériorité de son esprit, et du goût décidé qui le portait vers les sciences. Après avoir voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, il revint en Angleterre. Son père était mort, et lui avait laissé une fortune considérable, qu'il résolut de consacrer entièrement aux sciences. Il se retira dans une terre qu'il avait à Stalbridge, et s'y livra avec ardeur à l'étude, mais particulièrement à la culture de la physique et de la chimie. Il forma dans ce temps, avec plusieurs des hommes les plus distingués de l'époque, une association connue d'abord sous le nom de *Collége philosophique*, et qui, après la restauration, fut érigée par Charles II en corporation, sous le titre de *Société royale*. Telle fut l'origine de la Société royale de Londres. Chacun des jours de Boyle fut marqué par des observations et des expériences importantes. Cependant la physique et la chimie n'absorbèrent pas tous ses momens: il se livra à divers travaux littéraires, et surtout à des recherches critiques sur les livres saints. Animé d'une foi sincère, quoique quelquefois troublée par des doutes, il étudia les langues orientales pour connaître les ouvrages originaux sur lesquels est basé le christianisme. Il fonda des leçons publiques, pour fournir de nouvelles preuves des principes de la religion chrétienne, et contribua par ses dons à l'établissement des missions destinées à aller prêcher l'Évangile aux Indiens. Les

ministres, après la restauration, engagèrent Boyle à entrer dans les ordres, en lui montrant la perspective des dignités qui lui étaient destinées. Il refusa ces offres, alléguant que la vérité de la religion annoncée par lui aurait plus d'autorité que si sa profession et son intérêt personnel paraissaient dicter ses paroles. Il refusa également les honneurs de la pairie, auxquels sa naissance et sa fortune lui donnaient des droits, et dont quatre de ses frères étaient décorés. Il ne voulut pas même accepter la présidence de la Société royale. La pureté de ses mœurs, l'aménité de son caractère, son extrême modestie, sa bienfaisance active, jointes à son mérite supérieur, lui gagnèrent la considération universelle de ses contemporains. Les sciences furent l'objet de son unique passion; il leur consacra toute sa vie et sa fortune. Ne faisant presque aucune dépense pour lui-même, il employa ses revenus considérables à soulager la vertu malheureuse, à aider les gens de lettres peu fortunés, et à répandre la doctrine évangélique. Boyle mourut à Londres le 30 décembre 1691, à l'âge de 64 ans. Ses restes furent déposés dans l'abbaye de Westminster. Il vivait depuis long-temps à Londres, chez la comtesse de Ranelagh, sa sœur, qui le chérissait tendrement, et à laquelle il ne survécut que sept jours.

Boyle, disciple de Bacon, eut le mérite de montrer aux physiciens et aux chimistes l'application qu'on devait faire des principes posés par ce grand homme. Il leur donna l'exemple de la saine observation et de la véritable méthode expérimentale, et non-seulement concourut, par ses recherches, à l'avancement des sciences physiques, mais détruisit un grand nombre d'erreurs dominantes. Il fit voir les inconvéniens de tous les systèmes, et repoussa toute conjecture qui n'a pas les faits pour base; enfin, ne reconnut de faits certains que ceux que vérifie l'expérience. Il combattit par la puissance du raisonnement les chimères de l'alchimie; et ses travaux contribuèrent à remettre en honneur une science que les absurdités et les jongleries des philosophes spagyriques avaient fait reléguer parmi les occupations indignes des savans. Boyle traita tous les sujets dont se composaient alors les sciences physiques. Il a confirmé ou étendu par ses innombrables recherches et expériences, les connaissances que l'on possédait déjà; et on lui doit des découvertes d'une grande importance. Il perfectionna la machine pneumatique, inventée récemment par Otto de Guericke, et en tira plus de parti que l'inventeur lui-même de cet instrument; ce qui, pendant long-temps, lui en fit

attribuer la découverte. On lui doit la première connaissance exacte de l'absorption de l'air dans les calcinations et les combustions, et de l'augmentation de poids des chaux métalliques. Boyle fut donc le précurseur des créateurs de la chimie pneumatique. La médecine lui est également redevable de quelques services importans, indépendamment de ceux que rendit à cette science la propagation de la méthode expérimentale. Il attaqua les applications qu'avaient faites Van Helmont, de Le Boe et Willis, de la chimie à la physiologie; il démontra, par des expériences positives, le peu de fondement de leurs explications des fonctions du corps vivant par les actions chimiques. L'altération de l'air, par la respiration, ne lui échappa pas; et ses observations sur l'asphyxie, par diverses espèces d'airs artificiels, dénotent une profonde sagacité. Il écrivit encore quelques traités, qui n'offrent pas le même intérêt, sur les spécifiques et sur divers sujets de matière médicale.

Outre ses ouvrages moraux et théologiques, et dans lesquels se remarque un esprit tout différent, Boyle a laissé un grand nombre de traités sur les sciences physiques. Nous nous abstiendrons de les énumérer. Ils ont été indiqués dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759, et dans la *Biographie médicale*, article Boyle, par M. Jourdan. Ses œuvres complètes ont été réunies en langue anglaise par Birch (Londres, 1744, in-fol., 5 vol.); et par Shaw (Londres, 1772, in-4, 6 vol.). Ce dernier en avait publié un bon abrégé sous ce titre : *The philosophical works of the honorable* Robert Boyle, *abridged; methodised, and disposer unded the general heads of physics, statics, pneumatics, natural history, chymistry, and medicine. The whole illustrated with notes, containing the improvements made in the several parts, etc.* Londres, 1738, in-4, 3 vol. — Il a paru deux éditions latines des œuvres de Boyle à Genève : l'une en 1680, in-4, 6 vol.; l'autre, en 1714, in-4, 5 vol.

(*Biogr. britan.*—Savérien, *Hist. des philos. modernes.* — *Biblioth. britan.*, t. XII.— Aikin, *Génér. biogr.*— Chalmers, *Biogr. dict.* — *Biogr. univ.*— *Biogr. med.*)

BRA (Henri a), né à Dorcum, ville de Frise, le 25 septembre 1555, était fils de Lubbert a Bra, médecin assez distingué de cette ville. Il commença ses études médicales à Cologne, puis il alla à Vienne, où il passa trois années, au bout desquelles il se rendit à Bâle, pour y entendre les leçons de Théodore Zwinger et de Félix Plater. Quelques affaires domestiques l'ayant appelé à Dorcum, il y fit ses premiers essais de pratique; depuis il voyagea en Italie. Après deux années de séjour dans ce pays, il passa en France, et y visita quelques universités, surtout celle de Paris. Les guerres

civiles lui ayant fermé l'entrée de Montpellier, il se rendit à Genève, et ensuite à Bâle, où il se fit revevoir docteur. Enfin, de retour en Frise, il pratiqua près de deux ans à Leuwarde, d'où il fut appelé à Kempen, dans l'Over-Yssel, pour y être médecin pensionnaire de la ville. Il conserva ce poste pendant huit ans; après quoi, il habita successivement, et avec le même titre, Dorcum, Kempen et Zutphen. On ignore l'époque de sa mort. Les ouvrages d'Henri A Bra montrent qu'il avait de la lecture; mais ce sont de simples compilations qu'un érudit aurait pu faire sans être médecin. En voici les titres :

Medicamentorum simplicium et facilè parabilium ad calculum, enumeratio; et quomodò iis utendum sit, brevis institutio. Franeker, 1589, in-16; *ibid.*, 1591, in-16.

Medicamentorum simplicium et facilè parabilium ad icterum et hydropem, catalogus; et quomodò iis utendum. Leyde, 1590, in-16; *ibid.*, 1597, in-16; *ibid.*, 1599, in-16.

De novo quodam morbi genere, Frisiis et Westphalis peculiari (observatio)*; unà cum D. Joannis Heurnii ad eam responsione.* Dans les observations de Pierre Foreest, lib. XIX.

De curandis venenis per medicamenta simplicia et facilè parabilia, libri duo. Arnheim, 1603, in-16; Leuwarde, 1616, in-16.

Catalogus medicamentorum simplicium et facilè parabilium adversùs epilepsiam, et quomodò iis utendum sit, brevis institutio. Arnheim, 1603, in-16; *ibid.*, 1605, in-16.

Catalogus medicamentorum simplicium et facilè parabilium pestilentiæ veneno adversantium, Antonii Senebergeri Tigurini; recognitus et multorum remediorum accessione adauctus opera et studio Henrici a Bra. Franeker, 1605, in-16; Leuwarde, 1616, in-16.

Au rapport de Suffride Petri (*de scriptoribus Frisiæ, dec. XVI*, n. 7), Henri a Bra avait achevé des recueils de même espèce sur la pleurésie, la colique, les lombrics, sur toute sorte de flux de ventre, etc., et plusieurs autres ouvrages. On doit peu regretter que les vœux qu'il faisait pour leur publication n'aient pas été remplis.

(Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas.* — Suffride Petri, *loc. cit.*)

BRADLEY (Richard), docteur en médecine, et professeur de botanique à Cambridge, est plus connu par le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés sur la botanique et la physiologie végétale, sur l'économie rurale et l'art du jardinage, qu'il a, un des premiers, traités d'une manière philosophique, que par ses travaux en médecine, qui sont peu nombreux et peu estimés. Il naquit vers la fin du dix-septième siècle, et mourut en 1732. Il était membre de la Société royale de Londres, et associé de l'Académie des Sciences de Paris. Nous ne croyons pas devoir faire l'énumération de ses

ouvrages de botanique, qu'on peut voir dans les *Bibliothèques botaniques*. Ses écrits, qui se rapportent à la physiologie et à la médecine, sont les suivans:

The virtue and use of coffea with regard to the plague and contagiouse distempers. Des propriétés et de l'usage du café dans la peste et les maladies contagieuses. Londres, 1721, in-8.

Philosophical account of the works of nature. Londres, 1721, in-4, avec 27 pl.; *ibid.*, 1721, in-8; *ibid.*, 1726, in-4, avec 29 pl. — Ce sont des considérations philosophiques sur les différens degrés d'organisation et de vie dont jouissent les animaux, les végétaux et les minéraux. Cet ouvrage eut un grand succès.

The plague of Marseille considered. Considérations sur la peste de Marseille. 3e édit. Londres, 1721, in-8. —L'auteur prétend que toutes les maladies pestilentielles sont produites par des insectes venimeux qui sont transportés par l'air.

Recherches sur le grand hiver de 1728, et sur les maladies qui l'ont suivi. Londres, 1729. (*Biogr. univ.*)

A course of lectures on the materia medica. Leçons sur la matière médicale. Londres, 1730, in-8.

(Pulteney, *Rech. sur l'hist. de la botanique.* — Haller, *Bibl. botan.*)

BRAMBILLA (Jean-Alexandre), né à Pavie en 1738, passa une grande partie de sa vie en Allemagne; il eut pendant longtemps la place de premier chirurgien de l'empereur Joseph II. Lors de la fondation de l'Académie Joséphine, en 1785, ce monarque l'en nomma le directeur, et le chargea de l'organisation de cette nouvelle institution. Brambilla, libre de toutes fonctions publiques depuis 1795, jouissait dans la retraite de tous ses appointemens, et allait s'établir à Pavie; mais voyant les troupes françaises s'avancer en Italie, il se retira d'abord à Ferrare, puis à Padoue, d'où il se proposait de retourner à Vienne, lorsqu'il fut atteint d'une inflammation de la vessie, à laquelle il succomba le 29 juillet 1800, à l'âge de 62 ans. Il fut plus redevable de sa réputation aux dignités dont il avait été revêtu, qu'aux ouvrages qu'il a laissés, et qui sont généralement assez médiocres.

Lettera critica in cui si scoglie la questione, se l'inflammazione, e la gangrena si debbono abbandonar alla natura sola o debbono esser soccorse dall' arte medica. Milan, 1765, in-4.

Trattato chirurgico-practico soprà il flemmone. Milan, 1777, in-4, 2 v. — Cet ouvrage a paru aussi en allemand.

Storia delle scoperte fisico-medico-anatomico-chirurgiche fatte dagli uomini illustri italiani. Milan, 1780-1782, in-4, 2 vol, portraits; le second volume est divisé en deux parties. — Cet ouvrage n'est, en grande partie, qu'une copie de l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* de M. Portal.

Instrumentarium chirurgicum mili-

ture austriacum. Vienne, 1782, in-fol. fig. — Cet ouvrage, dit Lombard, n'est qu'une copie à peu près exacte, pour ne pas dire incorrecte, de l'ouvrage de Perret, sur l'art du coutelier. Brambilla se borne, comme son modèle, à donner le nom et la figure des instrumens, sans rien dire de leur application.

Instruktion fuer die professoren der RR. chirurgischen militare akademie. Vienne, 1784, in-4 de 129 pag. avec tableaux.

Instruktion fuer das kaiserl. konigl. militarspital zu Vienne. Vienne, 1784, in-4 de 131 pages avec tableaux. — Cet opuscule, ainsi que le précédent, fut composé par Brambilla lors de la fondation de l'*Institut chirurgique militaire* de Vienne, par l'empereur Joseph II, en 1782. L'un et l'autre sont particulièrement relatifs à des dispositions réglementaires.

Oratio habita Vindobonæ, cum nova cæsareo-regia academia medico-chirurgica, anno 1785, die 7 mensis octobris solemniter aperiretur. Vienne, 1785, in-4. Ce discours a été traduit en français par Linguet, sous ce titre ; *Discours sur la prééminence de la chirurgie.* Bruxelles, 1787, in-8 de 52 p.

Statuta ac constitutiones academiæ medico-chirurgicæ Vindob. Vienne, 1787, in-4 de 155 pages.

Trattato chirurgico soprà le ulcere delle estremita inferiore. Milan, 1793, in-4.

(*Magasin encyclop.*, 6e an., t. V, pag. 191. — Haller. — *Biog. méd.*)

BRASAVOLA (Antoine Musa), ou BRASAVOLO, médecin renommé de son temps, naquit à Ferrare, le 16 janvier de l'an 1500. Il étudia la médecine à l'Université de sa ville natale, sous les yeux de Nicolas Léoniceno et de Manardi. Baruffaldi et Castellani, qui ont écrit fort au long la vie de Brasavola, nous apprennent qu'il acquit de bonne heure une grande réputation; que, devenu le médecin et l'ami d'Hercule II, quatrième duc de Ferrare, il l'accompagna en France, lorsque ce prince s'y rendit, en 1528, pour épouser la fille de Louis XII. Il eut le titre d'archiâtre près de Paul III, de Léon X, de Clément VII et de Jules III, et celui de médecin consultant de Charles-Quint, de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de François Ier, qui le décora de l'ordre de Saint-Michel, et lui donna le surnom de *Musa*, voulant probablement, par ce surnom, qui rappelait Antoine Musa, médecin célèbre du temps d'Auguste, faire allusion au talent et aux connaissances dont Brasavola avait donné des preuves nombreuses en soutenant, lors de son séjour à Paris, une thèse *de omni scibili.* De retour à Ferrare, Brasavola reprit la chaire de dialectique qu'il avait déjà occupée avec distinction; il professa en même temps la botanique médicale, science à laquelle il se livra d'une manière particulière. Si les écrits multipliés de Brasavola annoncent un médecin érudit et laborieux, ils prouvent aussi qu'il était praticien et ob-

servateur judicieux. Il a donné le premier une bonne description de la blennorrhagie; il savait par expérience que les douleurs ostéocopes, dans la syphilis, se dissipent entièrement chez certains malades par l'influence d'une vie sobre et de violens exercices. Il soutint le premier que le mercure jouissait de propriétés anthelmintiques. Il rappela l'attention des médecins sur l'ellébore noir; et ce fut lui qui introduisit dans la thérapeutique, en Italie, l'usage de la squine et du gaïac. Brasavola mourut à Ferrare, le 6 juillet 1555, laissant les ouvrages suivans :

Examen omnium simplicium medicamentorum, quorum usus est in publicis officinis. Rome, 1536, in-folio; Lyon, 1536 et 1537, in-8, *cum adnotationibus Aloysii Mundellæ, medici Brixiani, ad eumdem Brasavolum.* Bâle, 1538 et 1543, in-4; Venise, 1538 et 1539, in-8; *ibid.*, 1545, in-8; Lyon, 1544 et 1545, in-8; *ibid.*, 1556, in-16. — C'est cet ouvrage que Linnée, dans sa *Biblioth. botan.*, attribue par erreur à Antoine Musa, médecin d'Auguste.

De syrupis liber. Lyon, 1540, in-8; Venise, 1545, in-8.

Expositiones, commentaria et annotationes in octo libros aphorismorum Hippocratis et Galeni. Bâle, 1541 et 1542, in-fol.

Examen omnium electuariorum, pulverum, et confectionum catharticorum. Venise, 1543 et 1548, in-8; Lyon, 1556, in-16.

Examen omnium catapotiorum, seu pillularum. Bâle, 1543, in-4; Lyon, 1546 et 1556, in-16.

Quod mors nemini placeat, dialogus ad illustrem Annam Estensem. Lyon, 1543, in-8.

In libros Hippocratis et Galeni de ratione victûs in morbis acutis commentaria. Venise, 1546, in-fol.

Examen omnium trochiscorum, unguentorum, ceratorum, emplastrorum, cataplasmatum, collyriorum et pulverum, quorum Ferreriæ est usus. Venise, 1551, in-8; Lyon, 1555, in-16.

Index refertissimus in omnes Galeni libros. Venise, 1551 et 1557, in-fol.; Venise, 1625, in-fol.

De medicamentis tàm simplicibus, quàm compositis catharticis, quæ unicuique humori sunt propria. Lyon, 1555, in-16; Zurich, 1555, in-8.

Ratio componendorum medicamentorum externorum, pars I, continens linctuum, pulverum medicinalium, aquarum, decoctionum, olerumque confectionem, cum tractatu de morbo gallico. Venise, 1555, in-8; Lyon, 1555 et 1577, in-16.

Tractatus de usu radicis Chinæ, et de ligno sancto. — Cet opuscule se trouve dans *Aloys. Luisini, de morbo gallico omnia quæcumque de hac re ab omnibus medicis conscripta, etc.* Venise, 1566-1567, in-fol., 2 tom., *it. edente Boerhaave.* Leyde, 1728, in-fol., 2 tom.

Les biographes de Brasavola indiquent encore une foule d'écrits restés manuscrits que nous ne rappellerons pas ici.

(Mazzuchelli. — Castellani, *De vitâ Ant. Musæ Brasavoli commentarius, etc.*, analysé dans les *Comment. de rebus in med. gestis*, vol. XVI, pag. 681. — Brambilla.)

BRASDOR (Pierre) naquit le 19 décembre 1721, d'une famille pauvre, dans un bourg de l'ancienne province du Maine. Les heureuses dispositions qu'il montra dès ses premières années, firent vivement sentir à ses parens le desir de lui donner une éducation soignée. On obtint pour lui une place gratuite au collége de La Flèche. Il vint ensuite étudier la chirurgie à Paris; et le zèle qu'il porta dans le travail, l'excellente méthode d'étude qu'il s'était faite, le mirent bientôt en état de faire lui-même des leçons à ses condisciples. Il fut agrégé au Collége de chirurgie en 1752, devint professeur d'anatomie, d'opérations et de thérapeutique, fut successivement conseiller du comité perpétuel de l'Académie de chirurgie, puis directeur et vice-directeur de la même Académie, et mourut le 16 vendémiaire an VIII, âgé de 76 ans.

Brasdor fut un savant et habile chirurgien. Il avait conseillé, long-temps avant Hunter, le traitement de l'anévrisme par la ligature de l'artère entre le cœur et la tumeur. Il avait reconnu, pour certains cas, la nécessité de la ligature au-delà de la tumeur; l'utilité de l'application de la glace dans quelques autres, ne lui était pas inconnue. Il fut, avec Tronchin et Bordeu, dont il posséda l'amitié, un des plus ardens propagateurs de l'inoculation. Les connaissances qu'il avait acquises dans l'art vétérinaire, dont il n'avait pas dédaigné de s'occuper dans un temps où cet art était peu connu, et par conséquent peu considéré, étaient fort étendues. Le petit nombre d'écrits que Brasdor a publiés consiste en des mémoires, dont voici les titres :

Réflexions sur la fracture de la clavicule. Mémoire lu à la séance publique de l'Acad. roy. de Chirurgie, en 1762, inséré dans le tome V de ses Mémoires. *Précis de ces réflexions*, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du XVIIIe siècle, etc., par Paul.* Avignon, 1773, in-4 et in-8, 2 part.

Mémoire sur les amputations dans les articles. Lu à la séance publique de l'Acad. de Chirurgie, en 1758, et imprimé dans le tome V de ses Mémoires. Précis de ce travail. *Loc. cit. part.* 2.

Brasdor avait encore lu à l'Académie de Chirurgie un Mémoire sur la ligature des polypes de l'arrière-bouche, qui n'a pas été imprimé. On trouve la description de sa méthode dans la *Médecine opératoire* de Sabatier, tome III.

Mémoire sur la maladie épidémique des chiens. Avec une pl., Acad. roy. des Sc. *Mémoires des Savans étrangers*, tome VII. — Brasdor avait observé un grand nombre de chiens malades; il en ouvrit plusieurs, et trouva presque toujours dans les fosses nasales un ver d'une espèce particulière.

Conjectures sur la maladie épizooti-

que qui règne dans les provinces méridionales du royaume. Dans le *Journal de médecine*. 1776, tome XLV, page 258. — Brasdor, trouvant beaucoup de ressemblance entre les symptômes de l'épizootie et ceux de la maladie des chiens, conjecture qu'il pourrait bien y avoir dans les naseaux des bœufs malades des vers tels que ceux qu'il avait observés. Gardanne ayant critiqué amèrement cet article de Brasdor dans *la Gazette de Santé* du 22 février 1776, celui-ci répondit par la lettre suivante :

Lettre à l'auteur du journal; par M. Brasdor, professeur, etc. Journal de Médecine, t. XLVI, p. 118-137.

(*Recueil périod. de Soc. de méd.*)

BRAVO RAMIREZ DE SOBREMONTE (Gaspard) naquit vers le commencement du dix-septième siècle, à Aguilar del Campo, dans le diocèse de Burgos. Reçu docteur en médecine à Valladolid, il devint professeur dans la Faculté de cette ville, et y enseigna avec honneur, d'abord la chirurgie, puis les diverses branches de l'art de guérir. La réputation qu'il s'acquit lui valut, près de Philippe IV la charge de médecin du roi. Il devint membre du conseil suprême de l'inquisition, premier médecin de ce tribunal; enfin, premier médecin des rois Philippe IV et Charles II. Nous avons de lui :

Resolutiones medicæ circa universam totius philosophiæ doctrinam. Valladolid, 1649, in-fol.; troisième édition, augmentée, Lyon, 1662, in-fol. — L'ouvrage se compose de six parties, dont les deux dernières paraissent ici pour la première fois. *I. Physiologia ; II et III. Pathologia et curatio; IV. Sanguinis missio, purgatio, de sudore; V. Sanguinis circulatio, et artis sphygmicæ theoria ex Galeni mente, ac prognosis recidivæ naturæ, ac de quorumdam Eunuchorum potentiâ; VI. Selectæ observationes et consultationes.*

Opera medicinalia. Lyon, 1679, in-fol., IV tomes. On y trouve, outre les traités précédens : *Tirocinium artis curatricis hominum*, imprimé avec les *Consultationes*, à Cologne, 1671, in-4; et *Dissertationes tres : 1°. De vita et morte, et de causis mortis repentinæ ; 2°. De membrorum proprietatibus, ratione miscibilium, continuâ fermentatione et putredine; 3°. Miscellaneæ resolutiones.*

(Nicolas Antonio, *Biblioth. Hisp.*)

BRAVO (Jean), de Pierre-Fite (Piedra-Hita), dans la Castille, enseigna et exerça la médecine à Salamanque avec une grande célébrité. Il contribua beaucoup, au jugement de Nic. Antonio, aux progrès de l'art de guérir, par la publication de ses ouvrages. Les médecins d'à présent, qui prendraient la peine de les lire, ne partageraient peut-être pas, à cet égard, l'opinion du savant bibliographe espagnol.

De hydrophobiæ naturâ, causis atque medelâ. Salamanque, 1571, in-8; *ibid.*, 1576, in-4; *ibid.*, 1588, in-4.

In libros prognosticorum Hippocratis commentaria. Salamanque, 1578 et 1583, in-8.

Pharmacopœa salmantica. Salamanque, 1581, in-8. (Carrère.)

De saporum et odorum differentiis causis et affectionibus. Salamanque, 1583, in-8; Venise, 1592, in-8.

In clar. Galeni librum de differentiis febrium commentarius. Salamanque, 1595, in-4; *ibid.*, 1596, in-4.

De curandi ratione per medicamenti purgantis exhibitionem. Lib. III. Salamanque, 1588, in-8.

De simplicium medicamentorum delectu, lib. II, qui ars pharmacopœa dici possunt. Salamanque, 1592, in-8.

De marsis et psyllis.

De vini naturâ.

(Nicol. Antonio, *Biblioth. Hisp.*)

BREMSER (Jean-Georges), conservateur du cabinet d'histoire naturelle de l'Université de Vienne, est mort le 21 août 1827. On lui doit les ouvrages suivans :

Ueber die kuhpocken. Sur le cowpox. Vienne, 1806, in-8.

Ueber die scharlachkrankheit, etc. Sur la scarlatine. Vienne, 1806, in-8.

Medicinische paroemien, oder erklaerung medicinisch-diaetetischer spruechwoerter, nebst der anwendung. Vienne, 1806, in-8.

Notitia collectionis insignis vermium intestinalium et exhortatio ad commercium, quo illa perficiatur et scientiæ atque amatoribus reddatur communiter proficua. Vienne, 1811, in-4. — Ouvrage anonyme, qui passe pour être de Bremser.

Ueber lebende wuermer im lebenden menschen. Vienne, 1819, in-4. Trad. franç., *Traité zoologique et physiologique sur les vers intestinaux de l'homme*, par M. Bremser; *traduit de l'allemand* par M. Grundler; *revu et augmenté de notes* par M. Blainville. Paris, 1824, in-8 de 574 pp., avec un atlas de 12 pl. in-4. — C'est surtout par ce savant ouvrage que Bremser a été connu en France.

Icones helminthum, systema Rudolphii entozoologicum illustrantes. 3 *fasc. in fol.* Vienne, 1823.

(*Biogr. med.*—Ersch.—Enslin.)

BRENDEL (Adam), médecin érudit du dix-septième siècle, occupa avec honneur la chaire d'anatomie et de médecine dans l'Université de Wittemberg. Il mourut en 1719, après avoir mis au jour plusieurs dissertations académiques que Haller cite avec éloge, et dont on peut voir les titres dans les *bibliothèques* de ce dernier. Nous ne citerons que l'ouvrage suivant :

Observationum anatomicarum decades III. Wittemberg, 1706-1718, in-4. — Il y a quelques observations utiles d'anatomie pathologique.

Les *Éphémérides des curieux de la nature* renferment quelques observations de Brendel.

BRENDEL (Jean-Godefroy), fils du précédent, naquit à Wittemberg au mois de février 1712. Il n'avait que sept ans quand il perdit son père; mais son éducation ne souffrit point de cette perte. Sa mère l'envoya au collége de Grimma, près de Leipsick, où il fit de bonnes études. Il revint ensuite à Wittemberg pour y suivre les cours de médecine, et reçut le bonnet doctoral en 1736. Deux ans après, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à Gœttingue. En 1739, il fut professeur ordinaire. Quand Haller quitta cette Université, Brendel fut chargé de le remplacer dans la chaire de chirurgie. Les honneurs académiques ne furent pas les seuls dont il jouit; le roi d'Angleterre et l'électeur de Brunswick le nommèrent leur médecin. Brendel mourut le 18 janvier 1758, à l'âge de 47 ans. Il aimait beaucoup les mathématiques, et voulut trop souvent les transporter dans une science qui n'est point susceptible d'en recevoir l'application. On lui doit un grand nombre de dissertations qu'il est inutile d'énumérer, parce qu'elles ont été réunies en collection, et quelques ouvrages publiés après sa mort:

Opuscula mathematici et medici argumenti. Gœttingue, 1769-1775, in-4, 3 vol. — C'est Henri Wrisberg qui en fut l'éditeur.

Medicina legalis sive forensis, ejusque prælectiones Academicæ in Teichmeyeri institutiones medicinæ legalis. Edid. Meyer, Hanovre, 1789, in-4.

Prælectiones academicæ de cognoscendis et curandis morbis. Edid. H. G. Lindmann. Leipsick, 1792-1794, in-8, 3 vol.

(*Comment. de reb. in med. gestis.*)

BRIGGS (Guillaume) naquit à Norwich vers l'année 1650. (Ses biographes varient sur la date de sa naissance.) Il fit ses premières études à Cambridge; puis, se destinant à la médecine, il voyagea en France, suivit les leçons du célèbre Vieussens à Montpellier. A son retour en Angleterre, il publia son *Ophtalmographie*, et se fit recevoir l'année suivante, en 1677, docteur à Cambridge, devint bientôt après membre du Collége des médecins de Londres, et membre de la Société royale. En 1683, il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Thomas de Southwark; et, plusieurs années après, le roi Guillaume lui donna le titre de son médecin ordinaire. Briggs mourut à Town-Malling, dans le comté de Kent, le 4 septembre 1704, emportant avec lui l'estime de ses concitoyens pour ses qualités et ses connaissances générales, aussi bien que pour celles qu'il possédait dans sa profession; il se rendit surtout célèbre par ses travaux anatomiques sur l'œil, et par

ses connaissances des maladies de cet organe. Le grand Newton faisait un cas particulier de lui, comme on peut le voir par les lettres qu'il lui adressa. Briggs avait un frère, médecin (Robert Briggs), qui ne nous est connu que parce qu'il lui céda son titre de membre du Collége de Londres. Il a publié l'ouvrage suivant :

Ophthalmographia, sive oculi ejusque partium descriptio anatomica. Cambridge, 1676, in-12; Londres, 1685, in-8, avec une nouvelle théorie de la vision; Leyde, 1686, in-12. Dans la collection de Hook, et dans la *Bibliothèque anatom.* de Manget.— Briggs est le premier qui ait bien indiqué la disposition du nerf optique et de la rétine. Il est également le premier qui fit servir la théorie des couleurs à l'explication des phénomènes de la vision, et emprunta le secours de l'anatomie comparée pour donner une idée plus exacte des fonctions auxquelles les diverses parties de l'organe de la vue sont destinées.

Briggs avait lu à la Société royale sa théorie de la vision; et ce traité est inséré, en anglais, dans les *Transactions philosophiques*, n. 129 et 147. Il le traduisit depuis en latin, et le joignit à son *Ophthalmographie* dans la deuxième édition. Briggs a encore inséré dans le même recueil, n° 159, an. 1684, deux autres mémoires ; l'un intitulé : *Deux cas remarquables relatifs à la vision ;* l'autre, *Explication du cas singulier d'un jeune homme qui devient aveugle tous les soirs.* Briggs avait annoncé deux traités sous les titres : *De usu partium oculi*, et *De ejusdem affectibus*, ainsi qu'un ouvrage contre la secte d'Épicure; ils n'ont pas été publiés.

(*Biogr. britanica.*—Aikin.—Chalmers.—Haller, *Biblioth. anat.*—Sprengel.)

BRIGHT (Thimothée), médecin et théologien anglais célèbre du seizième siècle, fut reçu docteur en médecine à Cambridge, et devint recteur de Methley, dans le comté d'York, en 1591. Ses ouvrages dénotent qu'il avait une pratique étendue, et qu'il était versé dans la connaissance des doctrines des auteurs grecs. Il mourut en 1616, et a laissé les écrits suivans :

De dyscrasiâ corporis humani therapeuticâ. Londres, 1583, in-8.

Treatise an melancoly. Traité de la mélancolie. Londres, 1586, in-12.

Hygiene, seu de sanitate tuendâ, medicinæ pars prima. Francfort, 1586, in-8; *ibid.*, 1598, in-16; Mayence, 1647, in-12.

Therapeutice, hoc est de sanitate restituendâ, medicinæ pars altera. Francfort, 1589, in-8; *ibid.*, 1598, in-16; Mayence, 1647, in-12.

An abridgment of fox's acts and monuments. 1589, in-4.

(Chalmers, *Biogr. diction.*—Haller, *Bibliot. méd.*)

BRIOT (Pierre-François) naquit en 1773 à Orchamps, département du Doubs. Il était attaché, depuis plusieurs années, comme officier de santé, aux armées de la république, lorsqu'il fut reçu

docteur en chirurgie à la Faculté de Paris, au mois d'août 1803. Employé pendant quelque temps à l'hôpital de Plaisance, il avait profité de ce sejour pour faire plusieurs visites au célèbre Scarpa, à Pavie, et pour profiter de ses instructions. il écrivit alors plusieurs mémoires, et rédigea un *Traité sur les plaies d'armes à feu*, qui n'a pas été publié. En 1800, il avait été nommé correspondant de la Société de médecine de Paris. Rentré dans la vie civile après dix ans de service militaire, il se fixa à Besançon, et contribua particulièrement à l'organisation de la Société de médecine qui fut créée dans cette ville. En 1806, il obtint la place de professeur d'anatomie et d'accouchemens à l'école-pratique de l'hôpital Saint-Jacques, et plus tard celle de professeur de chirurgie théorique et pratique à l'école de médecine de la même ville. Un mémoire remarquable lui valut en 1815 une couronne, et le titre de membre correspondant de la Société médicale d'Émulation. En 1819, il reçut une nouvelle couronne académique de la Société de médecine-pratique de Montpellier, sur cette question : « Quelle a » été l'influence de Lapeyronie sur le lustre et les progrès de la » chirurgie française? » En 1824, cette Société lui décerna une seconde couronne. Le 5 juillet 1825, il fut compris dans la liste des adjoints correspondans de l'Académie royale de Médecine. Malgré les occupations d'une pratique étendue, dans laquelle il avait acquis, à juste titre, la réputation d'habile opérateur, il ne cessa jamais de se livrer avec ardeur à l'étude. En 1824, la section de chirurgie de l'Académie royale de médecine avait proposé pour sujet de prix le *traitement des plaies pénétrantes de poitrine*. Briot concourut, et son mémoire lui mérita une médaille d'or de 600 francs. Mais il ne put jouir de ce nouveau triomphe, qui fut proclamé le 28 février 1828. Briot était mort le 29 décembre 1826, âgé de 53 ans. On a de lui :

Mémoire sur le forceps, dans lequel on traite de l'art des accouchemens avant l'invention de cet instrument, de son origine, des principales modifications qu'on lui a fait subir, de celle qui mérite la préférence, de son influence dans la pratique des accouchemens, des cas qui en exigent l'emploi, et de la manière de s'en servir. Paris, 1809, in-8, 110 pp. — Briot se montre, dans cet ouvrage, un praticien éclairé, et l'on consultera avec fruit les discussions auxquelles il se livre au sujet des cas qui peuvent nécessiter l'application du forceps. Dans l'historique de cet instrument, il fait preuve d'une grande érudition.

Histoire de l'étude et des progrès de la chirurgie militaire en France pendant la révolution. Besançon, 1817,

in-8 de 430 pp.—Cet ouvrage est une réimpression du mémoire qui fut couronné par la Société médicale d'Émulation, et que Briot adressa à cette société pour répondre à la question suivante, proposée pour sujet de prix : « *Déterminer les avantages que la chirurgie théorique et pratique doit retirer des observations et des opérations faites aux armées dans les dernières campagnes.* » Ce mémoire est inséré dans le huitième vol. des *Mém. de la Soc. méd. d'Émulation.* L'édition que l'auteur en a donnée renferme plusieurs corrections et des additions.

Éloge de Lapeyronie, couronné par la Société de Méd. pratique de Montpellier, dans sa séance du 1er juin 1819; d'après la question conçue en ces termes : « Quelle a été l'influence de Lapeyronie sur le lustre et les progrès de la chirurgie française? » Inséré dans les *Annales cliniques de la Société de médecine-pratique de Montpellier.* An 1819; 2e série, tome I.

Élémens de matière médicale. Ouvrage posthume du cit. Étienne Tourtelle; publié par le cit. Briot, son élève, etc., etc. Paris, 1801, in-8. — Briot a placé en tête de l'ouvrage un discours préliminaire, et rempli plusieurs lacunes que l'auteur avait laissées dans ces *Élémens.*

L'art d'accoucher de Georg. Guil. Stein; traduit de l'allemand sur la cinquième édition, par P. F. Briot; avec une dissertation sur la péritonite puerpérale, par M. Gasc, professeur de méd. Paris, an XII (1804), in-8, 2 vol., fig.

(*Revue encyclopédique.* Février 1827.)

BRISBANE (Jean), médecin anglais du milieu du dernier siècle, a écrit l'ouvrage suivant :

The anatomy of painting, or a short and easy introduction to anatomy being 6 tables of albinus with linear figures on a smaller scale, albinus figure of the uterus, the anatomy of Celsus, the physiology of Cicero, etc. Anatomie du peintre, ou Introduction courte et facile à l'anatomie. Londres, 1769, in-fol.

Selects cases in the practice of medecine. Observations choisies de médecine pratique. Londres, 1772, in-8.

(Haller, *Bibl. anat.*)

BRISSEAU (Pierre), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, naquit à Paris en 1631. Il se fit inscrire au Collége des médecins de Tournay le 13 juin 1667, et servit en qualité de médecin dans les hôpitaux de Mons et de Tournay. Quand le parlement de cette ville fut transféré à Cambrai, après le siége des alliés, en 1709, Brisseau se rendit à Douai, où il mourut le 18 septembre 1717, à l'âge de 86 ans, laissant les ouvrages suivans :

Traité des mouvemens sympathiques, avec une explication de ceux qui arrivent dans le vertige, l'épilepsie, l'affection hypocondriaque, et la passion hystérique. Valenciennes, 1692, in-12 de 154 pp.—C'est par erreur que

Haller et beaucoup d'autres bibliographes indiquent Mons ou Montpellier pour le lieu de l'impression. Cet ouvrage est le développement d'une thèse que l'auteur avait soutenue à Montpellier 3 ans auparavant; il émet des idées assez justes sur la structure des nerfs, qu'il considère d'ailleurs comme des canaux, ainsi qu'on le pensait alors. C'est par les divers mouvemens des esprits animaux dans ces canaux, qu'il explique les différentes sympathies, et les maladies nerveuses énoncées dans le titre de l'ouvrage.

Dissertation sur la saignée. Tournay, 1692, in-12.

Lettre à M. Fagon, premier médecin du Roi, touchant une fontaine minérale découverte dans le diocèse de Tournay. — C'est celle de Saint-Amand. Nous ne pensons pas que cette lettre ait été imprimée; on en trouve un extrait dans l'*Histoire des ouvrages des savans*, octobre, 1698, pages 464-485. Brisseau fut nommé, par Fagon, intendant des eaux de cette source minérale.

Méthode pour bien régler les hôpitaux. Lille, 1706, in-8, 27 pp.—L'auteur avait déjà publié avant cette époque deux éditions de la méthode qu'il expose.

BRISSEAU (Michel), fils du précédent, naquit à Tournay, et fut enregistré au Collége des médecins de cette ville le 10 septembre 1696. Il devint successivement professeur d'anatomie et de botanique à l'Université de Douai, où il avait pris le bonnet de docteur, conseiller du roi, et médecin-major des hôpitaux de Flandre. Il est mort au mois de mars 1743. On a de lui :

Nouvelles observations sur la cataracte, lues à l'Académie royale des Sciences le 18 novembre 1705. Tournay, 1706, in-12. — Brisseau est un des premiers qui ait démontré, par des faits, que la cataracte n'est rien moins qu'une membrane formée dans l'humeur aqueuse, mais bien une opacité du cristallin. Lasnier, chirurgien de Paris, avait bien indiqué ce fait quarante ans auparavant; Gassendi et Rohault l'avaient répété d'après lui; mais cette opinion, considérée comme inexacte, avait été oubliée. Maître-Jan, d'abord opposé aux idées de Brisseau, les adopta ensuite, et voulut, mais à tort, en revendiquer la priorité. L'année suivante, ayant eu l'occasion d'ouvrir les cadavres de plusieurs individus cataractés, et d'opérer un soldat, chez lequel l'opacité du cristallin résultait d'une ophthalmie survenue à la suite d'un coup porté sur l'œil, Brisseau s'empressa de faire connaître les nouveaux faits qui confirmaient pleinement son opinion, et il les publia sous ce titre :

Deuxièmes observations touchant la cataracte. Tournay, 1708, in-12. — L'attention portée sur ce sujet, et les controverses qui en étaient résultées au sein de l'Académie des Sciences, firent bientôt recueillir beaucoup d'observations confirmatives de l'opinion de Brisseau. Cet auteur les rassembla dans un troisième mémoire qu'il réunit aux précédens, et qu'il publia collectivement sous le titre suivant :

Traité de la cataracte et du glaucome. Paris, 1709, in-12 de 260 pp.,

avec pl. — Dans cet ouvrage, Brisseau décrit les aiguilles avec lesquelles il opère la cataracte : c'était toujours par abaissement. L'aiguille qu'il employait était montée d'une manière fixe sur le manche; sa pointe, taillée en grain d'orge, est aplatie, tranchante sur les côtés, et crenelée en manière de gouge, de deux à trois lignes de longueur. Brisseau prouve également, par des exemples puisés sur le cadavre, que le glaucome n'est point une maladie du cristallin, ainsi que Maître-Jan et d'autres auteurs le pensaient, mais qu'elle consiste dans l'altération de l'humeur vitrée qui peut être diversement viciée; il l'a trouvée chez plusieurs sujets, épaissie et opaque, ou bien dissoute et transparente comme de l'eau. Il pense aussi, d'après l'examen de différens cadavres, que la goutte sereine dépend bien moins souvent de la paralysie du nerf optique que de la dissolution de l'humeur vitrée, qui ne modifiant plus les rayons comme elle le doit, fait que l'image des objets n'est plus représentée sur la rétine. Cet ouvrage, précédé d'une description anatomique et physiologique de l'œil, est terminé par une réponse aux objections qui lui furent faites par De Lahire, Littre, Méry et Saint-Yves.

Lettre touchant les remèdes secrets. Tournay, 1707, in-12.

Observations faites par M. Brisseau. Douai, 1716, in-8, 83 pp. Ce recueil étant devenu très-rare, Boudon le réunit à la nouvelle édition qu'il donna, en 1734, de l'*Anatomie chirurgicale* de Palfin, à laquelle il avait ajouté les cent observations anatomiques et chirurgicales de Ruysch. Les observations de Brisseau ont pour objet : 1° une plaie de tête avec lésion profonde du cerveau, et séjour d'un fer de lance dans la plaie, sans accidens graves; 2° une carie de l'os frontal et du tiers d'un pariétal chez le même sujet, à la suite de violentes céphalalgies; 3° une tumeur considérable développée dans le cervelet, n'ayant pas donné lieu à d'autres symptômes qu'une douleur très-vive pendant sept à huit mois à la partie moyenne de l'occiput, avec la sensation d'un battement très-fort, et un bruissement d'oreille insupportable et continu; 4° un exemple de guérison de plusieurs fractures du crâne; 5° un anencéphale et un monstre double : comme les deux fœtus réunis étaient de sexe différent, Brisseau pense qu'il aurait fallu deux baptêmes au monstre double s'il eût vécu, quoiqu'il regarde comme *moralement impossible* qu'une des âmes pût agir indépendamment de sa voisine. Il eût mieux fait de s'occuper de la dissection de ce monstre, que de s'arrêter à cette discussion; 6° enfin, des poils tirés du bas-ventre par l'opération de la paracentèse.

On trouve encore de Brisseau, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, *pour l'année* 1743, une observation de paralysie de la sensibilité, sans que les mouvemens de la partie fussent lésés.

(Haller, *Biblioth. chirurg.* — Éloy, *Dict. hist. de la med.*)

BRISSOT (Pierre), l'un des plus célèbres restaurateurs de la médecine grecque au seizième siècle, naquit à Fontenay-le-Comte, en Poitou, l'an 1478. Son père, célèbre avocat de cette ville, ayant

remarqué en lui des dispositions heureuses pour les sciences, n'oublia rien pour les cultiver. Après avoir fait ses humanités dans son pays, il vint à Paris vers l'an 1495. Son cours de philosophie achevé, il s'appliqua, pendant quatre années, à l'étude de la médecine. Il professa ensuite, pendant dix ans, la philosophie, et commença en 1512 à se préparer pour le doctorat. Il fut le premier de la *Licence*, et reçut le bonnet de docteur le 27 mai 1514. Il n'était pas homme à suivre l'usage en aveugle. La voie de l'examen lui parut préférable à celle de la coutume ou de l'autorité. Il reconnut que les Arabes avaient introduit dans la pratique une infinité de choses opposées à la doctrine d'Hippocrate et de Galien, aussi bien qu'à l'expérience et au raisonnement. Il pensa à rétablir la méthode de ces deux grands maîtres : c'était alors tout ce qu'on pouvait imaginer de plus raisonnable. Il entreprit d'abord d'expliquer Galien, au lieu de Rhazès et d'Avicenne, qui étaient les auteurs classiques, et presque les seuls connus dans les écoles de toutes les Universités de l'Europe. Il le fit avec une habileté à laquelle ses contemporains n'étaient point accoutumés. L'étude de la pharmacologie était presque tombée dans l'oubli. Les descriptions de Mesue, si souvent incomplètes, plus souvent altérées par l'ignorance des copistes ou des traducteurs, étaient comme autant d'énigmes indéchiffrables pour quiconque n'aurait pas étudié lui-même la nature. Brissot résolut d'aller examiner sur leur propre sol les productions médicamenteuses étrangères. Mais avant de partir, il donna à ses compatriotes, en engageant une discussion sur un sujet qui nous paraîtrait oiseux maintenant, mais qui suffit alors pour bouleverser toutes les opinions médicales, une impulsion dont le résultat fut de forcer, en quelque sorte, à remonter aux sources de la médecine grecque, et à se livrer à l'observation attentive des maladies. La pratique des médecins était de faire saigner, dans la pleurésie, du côté opposé au mal. Brissot prétendit que cette doctrine était contraire à celle d'Hippocrate et de Galien, une pure invention des Arabes. Des pleurésies dangereuses régnèrent à Paris en 1515 et en 1516. Un des élèves de Brissot suivit ses principes avec tant de succès, que le public et plusieurs médecins célèbres se rangèrent du parti de la doctrine contre laquelle tout le monde s'était d'abord soulevé. Après ce triomphe, Brissot pensa à l'exécution de ses projets de voyages. Il passa en Portugal en 1518. Il s'arrêta à Évora, où il s'appliqua à la pratique de la médecine. Des pleurésies qui y régnaient alors lui fournirent une occa-

sion d'y établir sa pratique pour la saignée. Elle réussit à Évora comme à Paris. Mais le docteur français trouva un adversaire déclaré de sa méthode dans le médecin du roi de Portugal, nommé Denis. La Faculté d'Évora se trouva partagée en *Brissotiens* et en *Dionysiens*. On convint de s'en rapporter à la décision de l'Université de Salamanque; mais tandis qu'elle travaillait à discuter la question, Denis obtint un arrêt qui proscrivit la doctrine de Brissot, et fit défense de la suivre. Cela n'empêcha pas l'Université de Salamanque de juger contre le docteur portugais et en faveur de Brissot. Celui-ci mourut à Lisbonne vers la fin de l'année 1522, au moment où il se disposait à partir pour les Indes; mais la dispute ne s'éteignit point avec lui. Les *Dionysiens* en appelèrent, vers l'an 1529, au jugement de l'empereur Charles-Quint. Ils employèrent auprès du prince tous les moyens que l'ignorance et la malignité d'une basse jalousie purent mettre en usage. La méthode de Brissot, disaient Denis et ses partisans, est dangereuse pour le corps; c'est, en médecine, une hérésie aussi funeste que le luthéranisme en religion; elle est le fruit de l'ignorance et de la témérité; c'est même un attentat contre la religion, une véritable impiété. Pendant la chaleur de ces déclamations, il arriva un événement fâcheux à nos *orthodoxes*. Charles III, duc de Savoie, mourut le 16 septembre 1553 d'une pleurésie, après avoir été saigné du côté opposé au mal. Charles-Quint, qui allait condamner Brissot, ne le fit pas; mais la nouvelle doctrine n'obtint point les honneurs d'un triomphe complet, et l'affaire resta indécise. (Suivant Sprengel, ce n'est point la mort du duc Charles III, qui porta un coup funeste aux adversaires de la doctrine de Brissot mais celle du fils aîné de ce prince, que Charles-Quint faisait élever à sa cour, et qui mourut vers 1525.)

L'amour de l'étude fut la seule passion de Brissot. Il était si peu dominé par celle de l'intérêt, qu'il ne visitait de malades que lorsqu'il n'avait plus d'argent. Lorsqu'on l'appelait pour en visiter quelqu'un, il regardait dans sa bourse, dit René Moreau, et s'il y trouvait seulement deux *testons*, il refusait d'y aller. Brissot était profondément versé dans la littérature grecque; il n'a laissé qu'un opuscule de peu d'étendue, mais tellement marqué au coin du génie, que seul il a suffi pour immortaliser le nom de son auteur. Cet opuscule ne vit le jour qu'après la mort de Brissot, par les soins de son ami Antoine Luceus. En voici le titre :

Apologetica disceptatio, in quâ docetur per quæ loca sanguis mitti debeat in viscerum inflammationibus, præsertìm in pleuritide. Paris, *Simon Colinæus*, 1525, in-8; Bâle, 1529, in-8. *Editio, nova Renato Moreau, doctore medico Parisiensi illustrata, qui dialexin de missione sanguinis in pleuritide subjunxit.* Paris, 1622, in-8. — L'éditeur y a joint la vie de Brissot. Cette vie et l'opuscule de René Moreau ont été réimprimés par J.-H. Schulze, à la suite de son *Compendium historiæ medicinæ.* Sprengel a publié, sur la dispute relative à la saignée, la dissertation suivante : *Historia litis de loco venæ sectionis in pleuritide sæculo XVI imprimis habitæ.* Halle, 1793.

(R. Moreau. — Bayle. — Niceron. —Dreux du Radier, *Biblioth. hist. du Poitou.*)

BROCKLESBY (Richard) naquit le 11 août 1724 à Menehead, dans le comté de Sommerset. Il fit ses études au collége de Ballymore, dans le nord de l'Irlande. De là, comme il se destinait à la médecine, il se rendit à Édimbourg, puis à Leyde, où il suivit les leçons du célèbre Gaubius, qui le remarqua, et avec lequel il eut par la suite une correspondance durant plusieurs années. Reçu docteur en 1745, Brocklesby se fixa d'abord à Londres, où il éprouva plusieurs obstacles à son avancement dans la pratique de la médecine. Les ouvrages qu'il publia lui acquirent quelque réputation, et il fut admis licencié du Collége de Londres en 1751. Quelques années après, il obtint le titre d'honoraire de l'Université de Dublin, ainsi que de celle de Cambridge; ce qui le fit admettre de droit au nombre des membres du Collége de Londres. En 1758, à la recommandation du docteur Shaw, et par le crédit du lord Barrington, il fut nommé médecin aux armées, et servit en cette qualité en Allemagne pendant la guerre de Sept-Ans. De retour en Angleterre, quelque temps avant la paix de 1763, il établit de nouveau son séjour à Londres, et y pratiqua la médecine avec distinction, et de manière à accroître sa réputation et sa fortune jusqu'à sa mort, arrivée le 12 décembre 1797. La manière honorable dont Brocklesby exerça sa profession, sa libéralité, ont rendu son nom recommandable. Il a laissé les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis de salivâ sanâ et morbosâ. Leyde, 1745, in-4.

On the mortality now prevaling among the horned cattle about London with its cure. Essai sur la mortalité des bêtes à cornes. Londres, 1746, in-8.

Eulogium medicum, sive oratio anniversaria Harveiana habita in theatris collegii regalis medicorum Londinensium, die XVII octobris. Londres, 1760, in-4.

OEconomical and medical observations, from 1738 to 1763, tending to the improvement of medical hospitals. Observations économiques et médicales, depuis 1738 jusqu'en 1763,

tendant au perfectionnement des hôpitaux. Londres, 1764, in-8.

Brocklesby inséra plusieurs Mémoires dans les *Transactions philosophiques ;* tels sont : *Essai sur la plante vénéneuse trouvée récemment mêlée avec la gentiane* (n° 486); *Observation de diabètès chez une femme* (n° 111); *Expériences sur l'analyse et les propriétés de l'eau de Seltz* (*ib.*, vol. IV); *Observation d'une tumeur enkystée dans l'orbite de l'œil, traitée par MM. Bromfield et Ingram* (*ibid.*); *Dissertation sur la musique des anciens;—Sur le poison des Indiens, dont parle La Condamine* (vol. XLIV); *Expériences sur la sensibilité et l'irritabilité des diverses parties des animaux* (vol. XLIX).

(Hutchinson, *Biogr. méd.*)

BROECKHUYSEN (Benjamin Van), médecin hollandais du dix-septième siècle, fut d'abord médecin dans les armées, puis médecin ordinaire de la garnison de la ville et des forts de Bois-le-Duc, et en même temps professeur ordinaire en philosophie et en médecine dans l'*École illustre* de cette ville. Il fut encore l'un des médecins jurés et ordinaires de Charles II, roi d'Angleterre, et il paraît qu'il mourut dans cet emploi vers l'an 1686. Il avait publié l'ouvrage suivant :

OEconomia corporis animalis, sive cogitationes succinctæ de mente, corpore, et utriusque conjunctione, juxtà methodum philosophiæ carthesianæ deductæ. Nimègue, 1672, in-12; Amsterdam, 1683, in-4; troisième édition, fort augmentée, sous ce titre : *Rationes philosophico-medicæ, theoretico-practicæ, à Benjamino Broeckhuysio . . . . . juxtà auctoris principia deductæ.* La Haye, 1687, in-4. — C'est un système complet de physiologie, d'après les principes de Descartes.

(Paquot, *Hist. litt. des Pays-Pas.* — Sprengel, *Hist.*)

BROEN (Jean), professeur en médecine à Leyde, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il avait été disciple de T. Craanen; mais il n'embrassa qu'avec circonspection le système chémiatrique. Il chercha surtout à prouver que la dissolution du sang est un état morbifique très-fréquent, et à réfuter ainsi la doctrine de l'épaississement des humeurs, dont les partisans de de Le Boe se servaient pour expliquer toutes les maladies. Il prit aussi le parti de la saignée, et blâma l'abus qu'on faisait des sudorifiques et des sels volatils. Les ouvrages qu'il a laissés sont les suivans :

Tempus vitæ et mortis. Leyde, 1678, in-12.

Exercitatio physico-medica de duplici bile veterum, in quâ secundùm methodum philosophicæ præstantioris problematica et obscura multa ad œconomiam animalem spectantia examinantur et explicantur. Leyde, 1685, in-12.

Animadversiones medicæ theorico-

practicæ in Henrici Regii praxim medicam. Leyde, 1695, in-4.

Opera medica. Rotterdam, 1703, in-4. — Ce volume, publié par Pierre Van Pelt, contient, non les ouvrages déjà indiqués, comme on le prétend à tort, dans la *Biographie médicale*, mais les traités posthumes dont les titres suivent : 1° *Medicina theoretica, seu œconomia hominis*; 2° *Exercitationes theoretico-practicæ de operationibus medicamentorum*; 3° *Compendium chemicum.*

(Haller. — Éloy. — Sprengel.)

BROEUCQUEZ (Jean-François du), né à Mons en 1690, fit ses humanités dans le collége de Houdain de cette ville, alla étudier la médecine à Louvain, et obtint sa licence en 1712. Il s'établit ensuite à Bellœil, dans le Hainaut, patrie de ses parens, qui en avaient été chassés par les guerres qui désolèrent ces contrées, et il y demeura quatorze années. Au bout de ce temps, il revint à Mons, où il passa le reste de sa vie, estimé du public, mais vivant très-mal avec ses confrères. Il mourut subitement le 11 juillet 1749, laissant les deux opuscules suivans :

Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina. Mons, 1726, in-12.

Preuves de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin en doit faire pour la guérison des maladies. Mons, 1729, in-12.

(Eloy.)

BROEUCQUEZ (Antoine-François), quatrième fils du précédent, vint au monde à Bellœil en 1723. Il fit ses humanités sous les Jésuites de Mons, sa philosophie sous ceux de Douai, étudia la médecine à Louvain, et fut reçu à la licence en 1747. Il revint ensuite seconder son père, et lui succéda dans la confiance du public. Sa mort arriva en 1767. Il avait mis au jour :

Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfans, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte. Mons, 1754, in-12.

Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescens. Mons, 1757, in-12.

(Eloy.)

BROMFIELD (Guillaume), célèbre chirurgien anglais, naquit en 1712, et mourut en 1792. Il était depuis assez long-temps premier médecin de la princesse douairière de Galles, quand il fut promu, en 1769, à la place de chirurgien du roi d'Angleterre, devenue vacante par la mort de Thomas Gataker. Il fut aussi chirurgien des hôpitaux de Saint-Georges et de Lock. On a de lui :

Syllabus anatomicus generalem humani corporis partium ideam comprehendens : adjungitur syllabus chirurgicus præcipuas chirurgiæ operationes complectens. Londres, 1748, in-4.

Account of the english night shades and their effects, also practical observations on the use of corrosive sublimate and sarsaparilla. Londres, 1757, in-8, traduit en français par le fils de l'auteur, sous ce titre : *Observations sur les vertus des différentes espèces de solanum, avec des remarques sur l'usage de la salsepareille, du mercure et de ses préparations.* Paris, 1760, in-12.

Narration on certain particular facts who have ben misrepresented relative to the conduit of M. Bromfield. Londres, 1759, in-8.

Thougths arising from experience concerning the present peculiar method of treating persons inoculated for the small-pox, etc., etc. Réflexions fondées sur l'expérience, relatives à la méthode actuellement en vogue de traiter les personnes inoculées de la petite-vérole. Londres, 1767, in-8.

Chirurgical observations and cases. Observations de chirurgie. Londres, 1773, in-8, 2 vol. — Ce recueil est riche en faits de pratique; il contient les procédés et les instrumens particuliers qu'avait inventés ou modifiés Bromfield pour diverses opérations. C'est dans cet ouvrage que Bromfield a donné le premier la véritable interprétation du passage de Celse, relatif à la taille nommée depuis *bi-latérale*; il apporta des modifications à la taille latérale, qu'il pratiquait, quant au fond, d'après la méthode de Cheselden. Pour dilater la plaie et ouvrir la vessie, il employait un gorgeret double, dont un des côtés offrait une lame tranchante. Il avait imaginé des tenettes à quatre branches, qu'on peut éloigner ou approcher au moyen d'une vis, dans le but d'éviter de briser le calcul. Ces instrumens sont décrits et figurés dans le tome XIV du *Journal de Médecine*. Bromfield a recommandé le premier des pinces destinées à tirer au dehors les vaisseaux qu'on doit lier dans les amputations : il restreignait ce genre d'opérations à un très-petit nombre de cas. Bromfield a consigné aussi dans ce recueil des remarques intéressantes sur les dépôts purulens du sinus maxillaire. Dans les cas d'empyème, il pratiquait l'opération plus haut qu'on ne le conseille généralement, c'est-à-dire, presque toujours entre la sixième et la septième côtes, dans le milieu de l'espace compris entre la colonne vertébrale et le sternum. Il veut que dans les cas douteux on ait recours d'abord au caustique, parce qu'après la chute de l'escarre on peut sentir plus distinctement s'il y a du liquide dans la poitrine. Dans l'opération du sarcocèle, il liait toujours l'artère isolément, après avoir coupé le cordon le plus près possible du testicule.

(*Comment. de reb. in scient. nat. et med. gestis.* — Sprengel, *Hist. de la Méd.* — Carrère.)

BROOKES (Richard), médecin anglais du dix-huitième siècle, et qui est connu par les ouvrages suivans:

Histoire naturelle du chocolat. Londres, 1730, in-8. (*Biog. univ.*)

Introduction to physic and surgery containing : 1. Medicinal institutions ;

2. *System of anatomy;* 3. *General account of wounds, etc.;* 4. *Botany and materia medica;* 5. *Pharmacy chemical and galenical;* 6. *A dispensatory, containing compositions and prescriptions;* 7. *An index of diseases and their remedies;* 8. *Posological table, containing the doses of all the simples and compounds.* Pratique génerale de médecine. Londres, 1751, in-12, 2 vol., 4e édit., avec addit. consid.; *ibid.*, 1763, in-8, 2 vol.

The general dispensatory, containing a translation of the pharmacopoeias of the colleges of physicians of London and Edimburgh : together with that of the royal hospital of Edimburgh, from the last edition. To which are added the doses, virtues and uses of the simples as well as compounds, and in what cases they a design to render the practice of physic more safe, easy, and successfull. Dispensaire général, ou Précis des pharmacopées de Londres et d'Édimbourg, etc. Londres, 1753, in-8.

General practice of physic; extracted chieffly from the writings of the most celebrated practical physicians, and the medical essays, transactions, journals, and literary correspondance of the learned societies in Europe, to which is prefixed an introduction containing the distinction of similar diseases, the use of the non-naturals, an account of the pulse, the consent of the nervous parts and a sketch of the animal economy. Introduction à la médecine et à la chirurgie. Londres, 1754, in-8; *ibid.*, 1763, in-8.

A new and accurate system of natural history. Nouveau système d'histoire naturelle. Londres, 1763, in-12, 6 vol., 137 planches; *ibid.*, in-8, 6 vol., fig.—Ouvrage peu exact et sans ordre systématique.

Brookes avait fait quelques autres ouvrages qui ne concernent pas les sciences médicales ou naturelles.

(*Catal. soc. médico-chir. de Londres.* —*Comment. de reb. in med. gest.*— *Biogr. univ.*)

BROSSE (Guy de La), docteur en médecine de la Faculté de Paris, médecin ordinaire du roi Louis XIII, obtint de ce prince des lettres-patentes, au mois de février 1626, pour l'établissement du Jardin royal des Plantes, et en fut nommé intendant. Après avoir obtenu par des démarches infatigables près du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, et de M. de Bullion, surintendant des finances, les fonds nécessaires pour cet établissement, il s'occupa de la clôture et de la disposition du terrain, et fit venir des plantes de toutes parts. Leur nombre s'élevait à deux mille en 1636, quand de La Brosse en donna le catalogue. La mort enleva en 1641 ce médecin, qui n'a rien écrit d'important sur son art, mais qui a droit à notre reconnaissance pour l'établissement précieux qu'on doit à son amour pour la botanique. Les seuls écrits qu'il ait laissés sont les suivans :

Traité de la peste, avec les remèdes préservatifs. Paris, 1623, in-8.

Dessin du jardin royal pour la culture des plantes médicinales, avec l'édit du Roi touchant l'établissement de ce jardin, en 1626. Paris, 1628, in-8.

De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du jardin royal de médecine. Paris, 1628, in-8.

Avis pour le jardin royal des plantes que le roi Louis XIII veut établir. Paris, 1631, in-4. — Cet ouvrage reparut cinq ans après sous ce titre: *Avis défensif du jardin royal des plantes médicinales*. Paris, 1636, in-4.

Ouverture du jardin royal des plantes médicinales. Paris, 1640, in-4.

Description du jardin royal des plantes médicinales établi par le roi Louis-le-Juste, à Paris, contenant le catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, ensemble le plan du jardin. Paris, 1636, 1641, 1665, in-4.

Éclaircissement contre le livre de Beaugrand, intitulé Géostatique. Paris, 1637, in-fol.

Gui de La Brosse avait entrepris de donner en un volume in-folio les figures des plantes les plus rares du jardin. Déjà près de quatre cents planches étaient gravées quand la mort l'enleva. Ces planches furent vendues à un chaudronnier par les héritiers de La Brosse, qui n'en connaissaient point le mérite. Long-temps après, Fagon, neveu de l'auteur, en sauva cinquante des mains de celui qui les avait achetées. Vaillant et Antoine de Jussieu en firent tirer vingt-quatre exemplaires qu'ils distribuèrent à leurs amis; Haller en possédait un; on en voit un autre au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale.

(Gouget, 2ᵉ *Supplément au grand Dict. hist.*—Haller, *Biblioth. botan.*—*Biogr. univ.*)

BROUZET (...), médecin assez distingué, était né à Béziers vers le commencement du dernier siècle. Il fut reçu docteur vers l'an 1736. Il vint ensuite à Paris, devint médecin des hôpitaux de Fontainebleau, et mourut dans cette ville en 177... Il était correspondant de l'Académie royale des Sciences, et associé de celle de Béziers. On a de lui:

Essai sur l'éducation médicinale des enfans, et sur leurs maladies. Paris, 1754, in-12, 2 vol.— Traité judicieux et complet.

Analyse des anciennes eaux minérales de Passy. Dans les *Mémoires présentés à l'Académie des sciences*, t. II.

(Carrère. — Ersch, *France littér.*)

BROWN (Jean), anatomiste et chirurgien anglais, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il était chirurgien ordinaire de Charles II, et chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas à Londres. Il a laissé:

Compleat description of wounds both in general and particular. Traité des plaies. Londres, 1678, in-4.

Compleat treatise of præternatural tumours both general and particular, as they appear in human body from head to foot, to which are added many excellent and modern historica

observations, concluding most chapters in the whole discourse. Traité des tumeurs, etc. Londres, 1678, in-8.

A compleat treatise of the muscles as they appear in human body. Londres, 1681, in-fol., planches; *ibid.*, 1697, in-fol.— Cet ouvrage a été traduit en latin sous ce titre : *Nosographia nova, sive musculorum omnium in corpore humano hactenùs repertorum accuratissima descriptio.* Londres, 1684, in-fol.; Leyde, 1687, in-fol.; *ibid.*, 1690, in-fol.; Amsterdam, 1694, in-fol.

Adenochoiradelogia, or an anatomick-chirurgical treatise of glandules and strumals, or king's evil-swellings, together with the royal gift of healing or cure thereof by contact or imposition of hands, performed for above 640 years by our kings of england, continued with their admirable effects and miraculous events; and concluded with many wonderful examples of cures by their sacred touch. Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles, etc. Londres, 1684, in-8.

(Haller.)

BROWN (Jean), l'Asclépiade et le Paracelse du dix-huitième siècle, naquit en 1735 ou 1736, de parens obscurs, à Buncle, village du comté de Berwick, en Écosse. On vit se développer en lui, de très-bonne heure, des talens extraordinaires; ce qui engagea ses parens à lui faire faire des études, après l'avoir mis sans succès en apprentissage chez un tisserand. On l'envoya à l'âge de seize ans à l'école latine de Dunse, où il fut bientôt regardé comme un prodige par tous ses camarades. Au bout de deux ans, il traduisait avec facilité les auteurs classiques grecs et latins. Pendant la moisson, il travaillait comme journalier, afin de se procurer de l'argent pour continuer ses études; mais son application soutenue et ses talens lui procurèrent d'autres ressources, en lui faisant obtenir une place de sous-maître dans sa classe. Sa réputation de philologue lui procura, en 1755, une place de précepteur auprès d'une famille distinguée des environs de Dunse; mais ses manières dures et son air pédantesque la lui firent bientôt perdre. Il se rendit à Édimbourg, où il suivit un cours de philosophie, et où il commença l'étude de la théologie; carrière qu'il ne suivit pas long-temps. On remarqua un relâchement sensible dans ses principes religieux, à mesure qu'il en étudia les fondemens; et bientôt il ne fit plus mystère de son irréligion. Il retourna à Dunse, où il occupa de nouveau une place de sous-maître depuis la fin de 1758 jusqu'à celle de 1759. Après avoir abandonné la théologie, il aurait eu du goût pour l'étude de la médecine; mais la crainte des dépenses qu'elle entraînait le retint. Cependant il trouva bientôt l'occasion de se procurer les moyens de suivre son penchant à cet égard, en traduisant, pour une rétribution de

quelques guinées, les thèses des candidats qui allaient subir leurs examens. Dès-lors, sa vocation fut décidée. Il fixa sa demeure à Édimbourg, où il s'acquitta en même temps des fonctions de maître et de celles d'étudiant. Il adressa aux professeurs une pétition pour obtenir la permission d'assister *gratis* à leurs leçons, dont le prix était trop élevé pour ses facultés pécuniaires; et cette faveur lui fut accordée. La connaissance qu'il avait du latin lui fut de plus en plus avantageuse; sa plume était à la disposition de tous ceux qui avaient des thèses à traduire. Bientôt il composa lui-même des dissertations inaugurales sur quelque sujet de médecine qu'on lui désignât. En 1763, un de ses anciens amis le trouva jouissant à l'Université du même degré d'estime qu'il s'était concilié autrefois à l'école de Dunse. Il paraît cependant que c'est pendant ces études qu'il commença à se livrer aux excès dangereux qui ruinèrent sa santé. S'étant marié en 1765, il espérait pouvoir subvenir amplement aux dépenses de son ménage, en prenant des étudians en pension. En effet, cela parut d'abord lui réussir; mais comme il n'avait ni ordre dans ses affaires, ni économie, au bout de trois ans il fit banqueroute. Sa conduite, dès-lors, devint tout-à-fait irrégulière, et il s'abandonna à toutes sortes d'excès. Il assista pendant dix à onze ans aux cours des médecins avec une assiduité constante. Aucun des professeurs ne lui témoigna autant de bienveillance que Cullen, qui le reçut même comme précepteur dans sa propre maison; et comme il répétait tous les jours aux étudians les leçons du professeur, pour de l'argent, celui-ci lui en facilitait souvent les moyens. Brown, de son côté, ne laissait pas échapper une occasion de lui donner des éloges. Cependant leur amitié fut troublée, sans qu'on connaisse les causes de ce changement: il se brouilla peu à peu avec son protecteur, et à l'intimité la plus grande, succéda, de sa part, la plus violente inimitié.

Brown mit au jour, en 1779, son ouvrage intitulé : *Elementa medicinæ*, et donna des leçons publiques, où il l'expliquait. Quoique son auditoire fût peu nombreux dans les commencemens, il comptait parmi ses disciples les meilleures têtes de l'Université. La chronique ajoute que les plus déréglés des étudians s'attachèrent pareillement à sa suite. Les mauvaises mœurs de ceux-ci, la conduite désordonnée de leur maître, et le ton suffisant et insultant avec lequel il parlait des autres professeurs, firent décrier le système et son auteur, qui tombèrent de plus en plus dans le mépris. Brown se trouva enfin en guerre ouverte

avec tous les professeurs de l'Université d'Édimbourg. Il fut vexé, persécuté, et, à son tour, il tourmenta les autres. Il ne pouvait supporter la moindre contradiction, et il perdait toute retenue dès qu'il s'agissait de son système. On l'accuse même d'avoir été jusqu'à user de manœuvres indignes d'un honnête homme, pour nuire à ses antagonistes, et pour élever sa réputation aux dépens de la leur.

Ses partisans se liguèrent contre les professeurs, contre les médecins de l'hôpital, et contre la Société de médecine. Les disputes entre les étudians furent portées à un tel point, que la Société fut forcée d'émettre un réglement, en vertu duquel tout membre qui, à l'occasion d'une discussion scientifique, en attaquerait un autre, devait être expulsé de la Société.

L'inconduite de Brown le fit mettre en prison pour dettes. C'est là que ses disciples allaient assister à ses cours; et c'est à cette époque qu'il commença à ne garder aucune mesure dans l'usage des liqueurs spiritueuses. En 1786, l'espoir d'améliorer sa situation lui fit exécuter le plan qu'il méditait depuis long-temps, de quitter Édimbourg pour aller à Londres. A son arrivée, un charlatan lui offrit une somme considérable, à condition qu'il voulût prêter son nom à des pilules qu'il aurait débitées sous la dénomination de *pilules excitantes de Brown*. Sa pauvreté ne l'empêcha pas de rejeter une pareille proposition avec mépris. Au reste, son changement de domicile n'en apporta aucun dans sa manière de vivre, dans ses excès, dans sa négligence. Il parlait avec beaucoup de confiance du triomphe que devait un jour obtenir son système; mais il s'occupait fort peu des moyens d'en assurer le succès. Il annonçait des cours qu'il ne commençait jamais. Il publia en 1787, sans se nommer, des observations qui étaient écrites pour le peuple; mais il ne savait pas se rendre populaire, et il n'était ni assez patient ni assez riche pour attendre le résultat qu'il aurait pu en espérer, si sa doctrine avait piqué la curiosité du public. Il vécut de cette manière, entassant projets sur projets, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1788. Ayant bu, selon sa coutume, une forte dose de laudanum avant de se coucher, il mourut dans la nuit d'une attaque d'apoplexie. Des secours bienfaisans préservèrent pour lors sa veuve et ses enfans de la misère qui les menaçait, sans cependant suffire à leur entretien dans la suite. Des quatre filles et deux fils que Brown avait laissés, l'aîné a parcouru avec honneur la carrière médicale.

Dans ses leçons, Brown traduisait ses *Élémens de médecine* phrase à phrase, et il les commentait ensuite. Il n'oubliait rien pour faire sentir l'importance de ses découvertes, qu'il mettait infiniment au-dessus de celles de tous les médecins qui l'avaient précédé. Avant de commencer sa leçon, il prenait ordinairement quarante à cinquante gouttes de laudanum dans un verre d'eau-de-vie; et, lorsqu'il était fatigué, il en répétait la dose jusqu'à quatre ou cinq fois, ce qui montait son imagination presque jusqu'à la frénésie. Il se servait alors des expressions les plus fortes pour défendre ses opinions, et ne parlait qu'avec un profond dédain des talens et des systèmes de ses contemporains.

Brown lut peu d'ouvrages de médecine, et depuis qu'il eut imaginé sa théorie, on le vit rarement avec un livre. Pendant ses longues études, il ne donna que peu de temps à l'observation, et ne reçut jamais que quelques leçons d'anatomie. Ce vice radical de son éducation se laisse apercevoir au premier coup-d'œil jeté sur son système. C'est une sorte de physiologie métaphysique, qui suppose bien plus d'imagination et d'esprit d'induction que de connaissances positives. Il est renfermé, en quelque sorte, tout entier dans un fait unique (fait de la plus haute importance, il est vrai, et qui devra figurer désormais en tête de toute théorie de la vie, mais qui n'en est pourtant qu'une des sources principales):

« La vie, dit Brown, ne s'entretient que par *incitation*. Elle n'est que le résultat de l'action des *incitans* sur l'*incitabilité* des organes.

Tous les agens externes ou intérieurs qui nous modifient d'une manière quelconque, étaient pour Brown des excitans, dont les uns, à la vérité, agissent au degré convenable pour entretenir la santé, et les autres à un degré trop faible.

Jusqu'à Brown on était tombé dans deux extrêmes opposés : ou bien, enlevant toute force propre au corps, comme les mécaniciens, on le considérait comme recevant l'impulsion du monde extérieur, et vivant seulement par la continuation du mouvement qui lui avait été communiqué; ou bien, à l'exemple des animistes, on admettait dans l'organisme une force intégrante qui seule suffit à l'exercice actuel de la vie, indépendamment de toute influence extérieure ou de toute autre circonstance. C'est donc à Brown que l'on doit d'avoir le premier, dans les temps modernes, concilié ces deux opinions également fausses, parce que chacune était incomplète et exclusive; d'avoir enfin reconnu que la vie est le résultat

complexe de l'activité propre de l'organisme, et de celle du monde extérieur sur l'être organisé. Après avoir établi ce principe fécond, il ne fallait plus qu'étudier l'incitabilité dans les différens tissus, reconnaître ses variétés et l'influence diverse qu'exerce sur l'économie l'incitation de tel ou tel organe. Mais c'eût été là le fait d'un esprit observateur, et Brown n'était que métaphysicien; il tira toute sa doctrine du principe général qu'il avait posé par une série d'inductions, déduites d'ailleurs d'une manière très-logique. « L'existence des êtres organisés n'ayant qu'une durée limitée, il faut reconnaître que la somme d'incitabilité qu'ils possèdent a pareillement des bornes. L'action des incitans a pour effet d'user, de consumer l'incitabilité: et cette consommation est d'autant plus rapide, que l'incitation est plus forte, et par conséquent la vie plus active. Il y a entre l'incitabilité et les excitans une proportion telle, que la première est en raison directe de la faiblesse des excitans, et en raison inverse de leur force; c'est-à-dire que moins les excitans ont d'activité, plus l'excitabilité s'accumule; plus leur action est violente, plus aussi l'épuisement est grand. Le degré d'excitation dépend autant de l'activité de l'excitant que de la mesure de l'excitabilité.

» Le développement le plus complet de tous les actes de la vie résulte d'une action modérée des excitans, s'exerçant sur un organisme médiocrement incitable : ce qui correspond à l'époque moyenne de la vie. Plus tôt, l'incitabilité, trop considérable, ne pourrait supporter l'influence d'une vive excitation, sans que l'organisme en fût bouleversé; plus tard, l'incitabilité épuisée ne peut répondre avec énergie qu'à des excitans dont la force supplée à celle qui lui manque, mais en achevant de l'user rapidement; car elle ne se renouvelle point. En tout temps, la santé dépend d'une corrélation si juste des incitans et de l'excitabilité, que la vie se maintienne au degré moyen d'énergie dont elle est susceptible.

» Les excitans trop énergiques déterminent une excitation trop vive ou les maladies sthéniques. Mais cet état épuise l'incitabilité, et amène, comme la vieillesse, la faiblesse indirecte.

» L'excès opposé, ou l'insuffisance des excitans, a pour résultat la faiblesse directe. Mais cet état consiste essentiellement dans l'accumulation de l'excitabilité, et plus elle augmente, moins l'organisation peut supporter l'action des stimulans. »

Ce sont là, pour Brown, des résultats très-généraux, mais non absolus et nécessaires. Il reconnaît que dans certains cas l'excite-

ment peut épuiser rapidement jusqu'à sa fin l'incitabilité, sans qu'il survienne en aucun temps l'état qu'il nomme faiblesse indirecte; comme aussi l'excitabilité peut s'affaiblir à défaut d'excitans, au point que la vie ne puisse être ranimée que par les puissances incitantes les plus énergiques. M. Broussais a donc eu tort d'arguer contre Brown, d'une opinion que ce dernier n'adoptait point d'une manière aussi exclusive qu'on le prétend. Mais revenons à l'exposition du brownisme. Entre l'état de santé et la maladie, Brown remarque un état intermédiaire qu'il appelle *disposition* ou *opportunité.* « La disposition sthénique est cet état où la quantité de stimulus et d'excitabilité est déjà tellement augmentée, qu'un stimulant de plus suffirait pour produire une maladie sthénique. Dans l'opportunité asthénique, la quantité des stimulans ou celle de l'excitabilité est moindre que celle qui constitue une santé parfaite.

» Une maladie sthénique peut dégénérer en maladie asthénique; une débilité directe peut devenir une débilité indirecte, et réciproquement, quand le mal n'est pas traité d'une manière convenable. La santé, la disposition maladive, la maladie et la mort ne sont donc que des degrés différens d'un même état.

» Toute maladie affecte le système organique entier, ou se borne à une seule partie du corps. Dans le premier cas, elle est universelle; dans le second cas, elle est locale. Les maladies universelles sont toujours précédées d'une *opportunité;* les affections locales sont toujours soudaines. Les maladies universelles proviennent de causes qui agissent sur toute la machine, sans attaquer l'organisation d'aucune partie prise séparément; le contraire a lieu pour les maladies locales. Celles-ci peuvent néanmoins s'étendre à tout le corps, et dégénérer en maladies universelles. Dans l'investigation d'une maladie, quelle qu'elle soit, la première chose à faire est de s'assurer si elle est locale ou universelle; car toute affection peut être l'un ou l'autre. Entre deux malades attaqués de péripneumonie, par exemple, le mal peut être universel chez l'un et local chez l'autre; et le traitement, par conséquent, ne saurait être le même pour tous les deux. On peut juger de la nature de la maladie par celle des causes qui lui ont donné naissance, par les premiers symptômes du mal, etc. Si l'on suppose qu'un des deux malades soit un homme robuste et sanguin qui se nourrisse bien, et chez qui la péripneumonie, suite d'un violent exercice, a débuté par des symptômes fébriles, il est aisé de voir que le mal doit être universel: on le guérira par la saignée, les boissons rafraîchissantes, en un mot, par des moyens gé-

néraux; et les symptômes de péripneumonie disparaîtront dès que la fièvre aura cessé (1). Chez l'autre malade, au contraire, la péripneumonie a été occasionnée, au milieu de dispositions opposées, par l'action immédiate sur le poumon d'un irritant quelconque: celle-ci est une maladie locale qui ne doit pas être traitée par les mêmes moyens que la première. Il faut remédier au vice local; et dès qu'on y aura réussi, les symptômes de la fièvre disparaîtront.»

Les maladies universelles ne sont et ne peuvent être que des modifications de l'excitabilité; les maladies locales, au contraire, sont des lésions de l'organisation. L'excitement et l'asthénie ne sont donc point les seuls élémens constituans de ces dernières affections; mais Brown ne s'est pas suffisamment expliqué à leur égard. Peut-être aima-t-il mieux laisser une lacune dans sa doctrine, que de s'engager dans des discussions d'où il avait pu voir qu'il ne se tirerait pas sans déroger à ses principes. Nous ne nous arrêterons point à exposer les signes que Brown donnait comme caractéristiques des maladies sthéniques ou de l'asthénie, ni à énumérer tous les moyens qu'il opposait à ces deux genres d'affections; qu'il nous suffise de dire que les agens les plus puissans de sa thérapeutique étaient le repos du corps et de l'âme, l'abstinence de tous les alimens tirés du règne animal, l'air froid, l'eau bue en abondance et les purgatifs, contre les maladies sthéniques; et contre les maladies asthéniques, les alimens nourrissans tirés du règne animal, le thé, le café, le vin, l'esprit de vin, la chaleur et la lumière, l'exercice, le quinquina, la valériane, la serpentaire, l'alcali volatil, le castoréum, le musc, l'éther, et surtout l'opium, le plus énergique et le plus précieux de tous les stimulans.

Il serait sans doute difficile, sur des généralités aussi vagues que celles auxquelles nous sommes obligés de nous borner pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, de se former une idée bien précise de la doctrine du réformateur écossais; mais cette doctrine est probablement connue de tous nos lecteurs, et les ouvrages de Brown sont encore du nombre de ceux qu'on ne peut guère se dis-

(1) « Le poumon est à la vérité ici la partie principalement affectée; mais cependant l'excitation de cet organe ne surpasse point celle du reste du corps; car, même en supposant qu'elle fût double de celle des autres parties prises séparément, elle serait encore surpassée de beaucoup par la somme totale de l'excitation du système entier. »

penser de lire, d'ailleurs, nous aurons plusieurs fois occasion de revenir sur ce sujet. (Voyez *Méthodique, Physiologie, Pathologie.*)

L'état de la science était favorable à la propagation d'un système nouveau. La dispute entre les humoristes et les solidistes paraissait être décidée à l'avantage de ces derniers; les chimistes semblaient faire de vains efforts pour asseoir la pathologie humorale sur de nouveaux fondemens. On devait donc adopter avidement une doctrine dont les premiers principes étaient directement opposés à l'humorisme, et dont la simplicité contrastait vivement avec les complications et les difficultés dont les systèmes régnans étaient hérissés. Aussi le brownisme fut-il généralement accueilli avec enthousiasme; mais ce ne fut que tardivement qu'il se propagea hors du pays qui l'avait vu naître. Déjà trois éditions différentes l'avaient fait connaître aux médecins anglais, et il n'avait point encore pénétré sur le continent.

Christophe Girtanner, au retour d'un voyage dans la Grande-Bretagne, entreprit en France et en Allemagne de devenir le héros de cette nouvelle doctrine. Persuadé que les principes de Brown y étaient encore inconnus, il annonça, dans le *Journal de Physique* des mois de juin et août 1790, un grand travail ayant pour objet la théorie des êtres organisés, et donna même un aperçu du plan de cet ouvrage, qui devait répandre le plus grand jour sur la nature de la force vitale, et qu'il assurait contenir les résultats des recherches les plus pénibles. Il y a plus, Girtanner eut la hardiesse de dire, d'après une lettre de Duncan, d'Édimbourg, que son nouveau système avait trouvé beaucoup de partisans dans l'université de cette ville. Mais, en réalité, le prétendu système de Girtanner n'était autre chose que celui de Brown, enrichi de quelques additions fournies par la chimie pneumatique, gâté par la détermination hypothétique de la nature et du principe de l'excitabilité, et la lettre de Duncan ne contenait pas un mot de ce que Girtanner avançait.

Ainsi la doctrine de l'incitation avait pénétré furtivement en Allemagne, et le nom de son auteur y était encore inconnu. C'était en passant par l'Italie qu'il devait y pénétrer. Jean Locatelli, professeur de clinique à l'hôpital de Milan, ayant rapporté d'Angleterre un exemplaire des *Élémens de médecine* de Brown, Moscati s'en servit pour en donner une édition (en 1792) qu'il décora d'une préface, dans laquelle le nouveau système recevait beaucoup d'éloges; mais c'étaient les louanges d'un homme sage qui mettait de la mesure en tout; il déclarait même formellement ne point adopter

les principes fondamentaux de la doctrine, tout en faisant valoir ses avantages. Peu de temps après, Rasori publia une traduction italienne de l'abrégé que Brown avait fait de sa doctrine, et il l'enrichit d'un grand nombre de notes. Joseph Frank traduisit et annota l'ouvrage que le réformateur avait publié sous le nom de Robert Jones; et la doctrine nouvelle, avec tous les développemens que lui avait donnés son auteur, et l'appui que lui fournissaient ses nouveaux prosélytes, fut soumise, en Italie, aux discussions du public médical. Nous n'entrerons point dans le détail de ces discussions; qu'il nous suffise de signaler parmi les médecins qui s'y distinguèrent le plus, Pierre et Joseph Frank, Mocini, Sacchi et Gaëtan Strambio.

Ce n'est qu'en 1795 que la doctrine de Brown fut introduite pour la première fois en Allemagne, par Melchior-Adam Weikard. La publication de l'ouvrage de ce dernier, dit M. Coutanceau, porta le trouble et la discorde au sein de l'Allemagne médicale; toutes les imaginations s'échauffèrent; chacun prit parti pour ou contre le nouveau système, et l'esprit de secte qui, comme une plaie indigène, naît et se perpétue si aisément sur le sol germanique, domina bientôt partout, et divisa les Universités. Les controverses animées auxquelles la nouvelle doctrine avait donné lieu en Allemagne, ne passèrent pas le Rhin; la France en fut préservée par la philosophie de Condillac, qui avait pénétré dans tous les esprits. Mais le brownisme, proscrit en chaire et dans les écrits les plus estimés, se réfugia dans la pratique vulgaire, et trouva, par la commodité de son application au lit du malade, un accès facile dans l'esprit du plus grand nombre des médecins. Les ouvrages que Brown a laissés sont :

Elementa medicinæ. Édimbourg, 1780, in-12; Londres, 1784, in-8, 2 vol.; Édimbourg, 1788, in-8; Milan (ed. Moscati), 1792, in-8; Hildburghausen, 1794, in-8, traduit en anglais par T. Beddoes, Londres, 1795, in-8, 2 vol. avec la vie et le portrait de l'auteur; traduit en allemand sur le texte latin, par Weikard, Francfort-sur-le-Mein, 1795, in-8; *ibid.*, 1798, in-8; trad. sur l'édition anglaise de Beddoes, par Pfaff, Copenhague, 1796, in-8; *ibid.*, 1798, in-8; *ibid.*, 1804, in-8, 2 vol.; trad. en français d'après l'original latin, avec des additions et des notes de l'auteur, tirées de la traduction anglaise, et la table de Lynch modifiée par Pfaff, par Fouquier; Paris, 1805, in-8. — Nous avons en outre, en français, trois traductions de l'ouvrage de Weikard : l'une, sans nom d'auteur, est faite sur l'ouvrage même du médecin allemand, qui a plutôt imité que traduit les *Élémens* de Brown; les deux autres ont été faites par M. Léveillé et par Bertin, sur la version italienne de l'ouvrage de Weikard, par Joseph Frank.

Observations on the old systems of

physick (anonyme). Londres, 1787, in-8; traduit en italien par G. Rasori. Pavie, 1792, in-8, 2 vol.

Brown est aussi généralement regardé comme auteur de l'ouvrage suivant :

Inquiry into the state of medecine, on the principles of the inductive philosophy. Édimbourg, 1781, in-8, traduit en italien, et augmenté de notes par Jos. Frank. Pavie, 1795, in-8.

(*Biblioth. germanique.*— Weikard. — Sprengel. — Rodolphe Abraham Schiferli, *Analyse raisonnée du système de Brown.* Paris, 1798, in-8.)

BROWNE (Patrice), médecin et botaniste, naquit à Crasboyne, en Irlande, en 1720. Il passa un grand nombre d'années dans les Antilles, particulièrement à la Jamaïque, et fit six fois le voyage des Indes. De retour en Angleterre en 1782, il se retira à Bellinok, dans le comté de Mago, en Irlande, et s'occupait d'une *Flore de l'Irlande*, qu'il allait mettre à l'impression, lorsqu'il mourut, en 1790, à Rusbrook. A l'exception de quelques années particulièrement consacrées à la pratique de la médecine, il s'est presque uniquement occupé de botanique. Il fut un des premiers, en Angleterre, à adopter le système de Linnée, avec lequel il entretenait une correspondance, et qui donna son nom (*brownea*) à un genre de la famille des légumineuses. Il a laissé, outre une bonne carte de la Jamaïque, tracée de sa main, et gravée en deux feuilles :

Civil and natural history of Jamaica. Histoire civile et naturelle de la Jamaïque. Londres, 1756, in-fol., et fig.; *ibid.*, 1790, in-fol., réimpression de la première édition, avec un nouveau titre, qui n'a pas été faite par Browne.

Browne, a, de plus, inséré dans l'*Exshaw's magazine* (année 1774) un catalogue des oiseaux et des poissons de l'Irlande, classés d'après la méthode de Linnée, et a laissé en manuscrit de nouvelles observations sur les plantes de la Jamaïque, faites dans son dernier voyage.

BROWNE (Thomas) naquit à Londres en 1605. Il prit le grade de docteur à Leyde, et, après son retour dans sa patrie, en 1634, se fixa à Norwich. En 1665, il fut admis au Collége des médecins de Londres comme membre honoraire. Charles II, passant à Norwich en 1671, le créa chevalier. Browne mourut le 19 octobre 1682. Il a laissé les ouvrages suivans, qui lui valurent une réputation étendue :

Religio medici. Londres, 1642, in-8; *ibid.*, 1643, in-8; *ibid.*, 1644, in-8; *ibid.*, 1654, in-8; traduit en latin, par J. Merryweater, Leyde, 1644, in-12;

par L.-N. Moltke, Strasbourg, 1652, in-8 avec notes; trad. du latin en français, par Nicolas Lefèvre, La Haye, 1688, in-12. — Cet ouvrage, dans lequel Browne fait sa profession de foi relativement à la religion, à la métaphysique et à la morale, eut une grande vogue. Les modifications qu'il apportait dans divers points de croyance de l'église anglicane, aux dogmes de laquelle il professait son attachement, le firent passer, aux yeux de beaucoup de personnes, pour un incrédule déguisé. Il fut attaqué avec force par divers théologiens anglais et allemands, sous prétexte d'athéisme : il était loin de mériter cette imputation, car il croyait à l'existence d'esprits intermédiaires entre les anges et l'homme, qui, suivant lui, pouvaient communiquer avec eux. Sa croyance à la sorcellerie fut même funeste à des malheureux accusés de ce prétendu crime. Son attestation pour la vérité de faits analogues à ceux qu'on leur imputait, fut en grande partie cause de leur jugement et de leur supplice. Cependant tout le livre de Browne décèle des sentimens manifestes de philantropie et de tolérance.

Pseudodoxia epidemica, or enquiries into very many received tenets, and commonly presumed truths. Essai sur les erreurs populaires. Londres, 1646, in-fol.; *ibid.*, 1650, in-fol.; *ibid.*, 1658, in-4; *ibid.*, 1664, in-4; *ib.*, 1666, in-4; *ib.*, 1672, in-4; *ib.*, 1673, in-8; traduit en français sur la septième édition, par l'abbé Souchay, Paris, 1732, in-12, 2 vol.; *ibid.*, 1742, in-12, 2 vol. — Ce livre augmenta beaucoup la réputation de Browne. L'auteur y montre des connaissances étendues sur la physique de son temps, et y déploie une vaste érudition. Il combat les erreurs populaires à l'aide du raisonnement, sans employer ni le sarcasme ni l'ironie. Cet ouvrage mérite encore d'être lu, quoiqu'il n'ait plus aujourd'hui le même degré d'utilité.

Hydriotaphia, or on urn burial. garden of cyrus, or the quinconcial etc. Sur les urnes funéraires, et Traité du quinconce, etc. Londres, 1658, in-8. — Dans ces deux ouvrages, qui ont paru réunis, Browne montra des connaissances étendues comme antiquaire. Dans le premier traité, on trouve la première notion du gras des cadavres, qui n'a été bien connu que depuis les fouilles du cimetière des Innocens. Le deuxième traité montre que Browne avait cultivé la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle. Il tâche de prouver que la nature, dans ses productions, emploie plus souvent le nombre cinq que les autres nombres.

Quelques autres ouvrages posthumes de Browne, sur divers sujets d'antiquités, ont été publiés. Ses œuvres ont été réunies (Londres, 1666, in-fol.; *ibid.*, 1686, in-fol., avec la vie de l'auteur, par Tenisson; *ibid.*, 1704, in-fol.; *ibid.*, 1708, in-8, 4 vol.)

(Maty, *Mémoires littér.* — Moréri. — Chauffepié.)

BROWNE (Joseph), médecin anglais, qui vivait vers le commencement du dix-huitième siècle, a laissé les ouvrages suivans:

Lecture of anatomy, against the circulation of the blood. Discours d'anatomie sur la circulation du sang, 1698, in-8:

The modern practice of physic vindicated, and the apothicaries cleared, from the groundless imputation of doctor Pitts. Londres, 1703, 1705, in-8.

Institutions in physick, collected from the writings of the most eminent physicians, etc. Institutions de médecine, etc. Londres, 1714, in-8.

Practical treatise of the plague and all pestilential infections that have happened in this Island for the last century, laging down the rules and methode then used by the mas learnest physicians of those limes, etc. Traité pratique de la peste et de toutes les affections pestilentielles qui ont régné en Angleterre dans le dernier siècle, etc. Londres, 1720, in-8.

Antidotaria, or a collection of antidotes against the plague and other malignant diseases together with some decent and usefull remarks on the late pharm. Lond., etc. Recueil des antidotes employés contre la peste et les autres maladies malignes, etc. Londres, 1721, in-8.

(*Catal. de la Bibl. de la Soc. médic.-chir. de Londres.*)

BROWNE (André), médecin écossais, qui vivait vers la fin du dix-septième siècle, est auteur des ouvrages suivans :

De febribus tentamen theoretico-practicum, seu vera febrium hypothesis mecanica adaucta, ex principiis Bellini in febrium antecedentia et consequentia ; tota ferè œconomia animalis, præcipuè methodus curandi febres per cathartica cum paregoricis à Sydenhamo primùm usurpata ratione. et experientiâ confirmata. Édimbourg, 1695, in-8.

Haller attribue au même auteur, quoique d'une manière dubitative, les ouvrages suivans :

A vindicatores schedule concerning the new cure of fevers. Londres, 1691, in-8.

A indication of Sydenham method of curing continual fevers. London, 1700, in-8.

(Haller, *Bibl. méd.*)

BROWNE (Édouard), fils de Thomas Browne, dont il a été question ci-dessus, naquit en 1642. Il fit ses premières études à Norwich et à Cambridge, puis se fit recevoir docteur en médecine à Oxford. En 1688, il commença ses voyages dans diverses parties de l'Europe. A son retour, il fut reçu membre de la Société royale et du Collége de médecine de Londres, et publia une première relation de ses voyages. En 1673, Browne retourna sur le continent. Il fut ensuite nommé médecin du roi Charles II, et, en 1682, médecin de l'hôpital Saint-Barthélemy. En 1705, il fut élu président du Collége royal, et mourut le 27 août 1708 (en 1710, Watt). Il n'a laissé que la relation de ses voyages, publiée sous le titre suivant :

An account of several travels. Londres, 1773, in-4 ; *ibid.*, 1685, avec des augmentations (Browne avait fait en 1677 un nouveau voyage en Allemagne) ; traduit en français. Paris, 1674, in-4. — On trouve dans ce re-

cueil beaucoup d'observations sur la physique et l'histoire naturelle; mais l'objet principal de l'auteur était la minéralogie.

Browne traduisit du grec les *vies de Thémistocle et de Sertorius*, qui ont paru dans l'édition de Plutarque, de Dryden.

(*Biog. univ.*— Rob. Watt., *Bibliotheca Britannica, etc.*)

BROWNRIGG (Guillaume), né en 1711, dans le Cumberland, exerça la médecine d'abord à Whitehaven, puis à Ormathrait. Il était membre de la Société royale de Londres. On a de lui :

De praxi medicâ ineundâ. Dissertation inaugurale. Leyde, 1737, in-4.

Art of making common salt. Londres, 1748, in-8 ; *ibid.*, 1751, in-8.

Considerations on the meand of preventing the communication of pestilential contagion, and of eradicating it in infected places. Considérations sur le moyen de prévenir la communication de la peste, et de l'extirper des lieux qui en sont infectés. Londres, 1771, in-4.

Brownrigg a, de plus, inséré dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques* trois Mémoires sur des objets de chimie médicale (tomes X, XII et XIII).

(Rob. Watt., *Bibliotheca Britan.*. — *Catal. de la Bibl. de la Soc. médic. et chir. de Lond.*)

BRU (...), chirurgien à Montauban, ancien chirurgien d'armée, chirurgien-major de la marine, directeur des établissemens de santé dans tous les ports et arsenaux du Roi, sous-lieutenant de la garde nationale parisienne, auteur des ouvrages suivans :

Avis aux mères qui se proposent de nourrir leurs enfans, sur un moyen propre à les favoriser dans cette pénible fonction. Toulouse et Montauban, 1780, in-12, 12 pages.

Instruction sur le traitement des maladies vénériennes par les gâteaux toniques mercuriels. Montauban, 1785, in-8.

Méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes par les gâteaux toniques mercuriels, sans clôture, et parmi les troupes, sans séjour d'hôpital, éprouvée dans les ports du roi : ouvrage dans lequel on donne la composition desdits gâteaux, ainsi que celle d'une pommade particulière; on y rend compte de quelques expériences eudiométriques. Fait et publié par ordre du gouvernement, dédié à M. le comte de la Luzerne, ministre de la marine; approuvé par l'Académie royale de chirurgie. Paris, 1789, in-8, 2 vol.

(Ersch, *France littéraire*. — L'ancien *Journal de médecine*.)

BRUAND (Pierre-François), né à Besançon en 1716, mort dans la même ville en 1786, s'était acquis une réputation méritée dans la pratique de son art. Le roi de Prusse Frédéric l'engagea à passer dans ses États; mais il préféra aux emplois brillans qu'on

lui offrait une vie obscure et tranquille, qu'il consacra entièrement à ses concitoyens et au soulagement des pauvres. On lui doit :

Moyens de rappeler les noyés à la vie. Besançon, 1763, in-8.

Mémoire sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes. Besançon, 1766, in-12, 2 vol. — Cet ouvrage, qui avait remporté le prix proposé par l'Académie de Besançon, en 1763, a été réimprimé avec des additions sous ce titre : *Traité des maladies épizootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme.* Besançon, 1782, in-12, 2 vol.

Bruand était membre des sociétés de médecine de Paris et de Montpellier, dont les Mémoires contiennent de lui des observations intéressantes.

On trouve encore, dans le *Journal de Médecine* de 1773, une note de Bruand, sur le traitement des vers strongles, par une solution de sublimé corrosif.

(*Biogr. univ.*)

BRUECKMANN (François-Ernest), savant allemand, plus célèbre comme naturaliste que comme médecin, était né le 27 septembre 1697, dans le couvent de Marienthal, près Helmstadt, de François-André, professeur en droit. Après avoir fait ses études à Iéna, il fut reçu docteur en médecine à Helmstad en 1721, et passa les deux années suivantes à Brunswick. Il parcourut ensuite la Bohême, la Hongrie, et la plupart des provinces de l'empire germanique, recueillant une immense collection d'objets d'histoire naturelle, et particulièrement de pierres. De retour à Wolfenbuttel en 1728, il se livra à la pratique de l'art de guérir. L'Académie des Curieux de la nature, et, deux ans après, celle de Berlin l'admirent au nombre de leurs membres. En 1747, il fut associé au Collége des médecins de Brunswick, et, peu de temps après, à l'Académie des Sciences naturelles de Florence. Il mourut le 21 mars 1753. Brueckmann employait tout le temps que lui laissait la pratique de la médecine, aux travaux du cabinet : aussi a-t-il publié un très-grand nombre d'ouvrages, presque tous relatifs aux sciences physiques et naturelles, dont on peut voir la liste dans la *Biblioth. hist. natur.* de Boehmer, et dans la *Biblioth. botan.* de Haller. Nous ne citerons que les recueils suivans :

Centuria epistolarum itinerarium acc. J.-G. Buchneri epist. de memorabilibus Voigtlandiæ subterraneis. Wolfenbuttel, 1742, in-4, avec le portrait de l'auteur.

Centuria secunda acc. museum closterianum. Ibid., 1749, in-4, 1296 pages et 44 pl.

Centuria tertia. Ibid., 1750 *et sqq.*, in-4, 998 pages, 28 pl. — Cette *centurie* n'est pas achevée; elle ne contient que soixante-quinze lettres. — Au ju-

gement de G.-R. Boehmer, il y a plus de mauvais que de bon dans cet ouvrage; Du Petit-Thouars en juge plus favorablement.

Opuscula medico-botanica. Brunswick, 1747, in-8.

La plupart des recueils scientifiques de l'époque contiennent un grand nombre d'articles de Brueckmann.

(*Comment. de reb. in med. gest.* — G.-R. Boehmer, *Biblioth. hist. natur.* — La *Biographie* de Boerner contient un article étendu sur Brueckmann.)

BRUENING (Georges-Florent-Henri) étudia la médecine à Leyde, fut reçu docteur à Utrecht en 1758, enseigna l'anatomie et la chirurgie, et devint comte palatin et médecin conseiller du prince de Hohenloe-Waldenberg et Schillings. Hamberger et Meusel n'indiquent, non plus que Ersch, ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Il a écrit :

Dissertatio sistens singultum, morbum, symptoma, signum. Utrecht, 1758, in-4.

Constitutio epidemica Essendiensis anni 1769-1770, *sistens historiam febris scarlatino-miliaris anginosæ, eique adhibitam medelam ; accessit observationum medicarum hùc pertinentium decas.* Essen et Leipsick, 1771, in-8.

De ictero spasmodico infantum Essendiæ anno 1772 *epidemico.* Essen et Leipsick, 1773, in-8.

(Hamberger et Meusel, l'*Allemagne savante.* — *Biographie médicale.*)

BRUGNATELLI (Louis-V.), célèbre chimiste italien, naquit à Pavie en 1761. Il se livra d'abord à l'étude de la médecine, et fit des progrès rapides. En 1784, il fut nommé répétiteur de chimie à l'université de Pavie, et en 1787, adjoint à la chaire de chimie du professeur Scopoli, et plus tard à celle du professeur Brusati. Enfin, en 1796, il obtint la chaire de chimie générale appliquée aux arts, qu'il conserva, et dans laquelle il se montra avec éclat jusqu'à sa mort, arrivée le 24 octobre 1818. On a de lui :

Elementi di chimica appogiati alli più recenti scoperti. etc. Pavie, 1795-97, tom. I et II. L'ouvrage a eu quatre éditions.

Farmacopea generale ad uso degli speziali et de medici moderni, etc. Pavie, 1802, in-8 ; *ibid.*, 1807, in-8. — Il y a eu encore trois éditions et une traduction française par Planche. Paris, 1811, 2 vol. in-8.

Materia medica vegetabile ed animabile per servire di compimento alla farmacopea generale. Pavie, 1817, t. I.

Brugnatelli est aussi l'auteur de plusieurs recueils scientifiques importans, dont voici les titres :

Biblioteca fisica d'Europa. Pavie, 1788-91, 20 vol.

Giornale fisico-medico, continué ensuite sous le titre d'*Avanzamenti della medicina e fisica.* Pavie, 1792-96, 20 vol.

Annali di chimica. Pavie, 1790-1805, 22 vol.

Commentari medici, commencés par Brugnatelli et L. Brera, et continués, depuis la 2e partie du tome I, par ce dernier. Pavie, 1797.

Giornale di fisica, chimica e storia naturale, publié par Brugnatelli seul jusqu'au tome VIII, et de concert avec Brunacci et Configliachi, jusqu'au tome XI. Pavie, 1808-1818, et continué depuis par Gasp. Brugnatelli.

Brugnatelli a consigné dans ces divers recueils un très-grand nombre d'articles qui sont énumérés à la suite de la notice sur Brugnatelli, insérée dans le *Giornale di fisica, chimica, etc.*, de Gaspard Brugnatelli. 2e décade. 1818, tome I, page 405.

L'ouvrage suivant a été publié après la mort de l'auteur, par G. Brugnatelli, son fils :

Litologia umana, etc. c.-à-d. Lithologie humaine, ou recherches chimiques et médicales sur les concrétions pierreuses qui se forment dans diverses parties du corps humain, et surtout dans la vessie. Pavie, 1819, in-fol. avec pl.— On trouve une analyse détaillée de cet ouvrage remarquable dans les *Archives générales de médecine,* tome III, page 438.

BRUGNONE (Jean), l'un des médecins vétérinaires les plus célèbres de l'Italie, naquit à Ricaldone, près Acqui, le 27 août 1741. Il fit ses études au Collége des Provinces, et reçut le bonnet de docteur en chirurgie à l'Université de Turin, au mois de mars 1764. Il s'appliqua particulièrement à l'observation des maladies des animaux, et, sur la proposition de Bertrandi, le roi de Sardaigne l'envoya, à l'École de Lyon, suivre les leçons de Bourgelat sur la médecine vétérinaire. Il y resta trois ans, et vint ensuite passer deux ans à l'École d'Alfort. De retour dans sa patrie, il fut placé à la tête de l'École vétérinaire que le roi fonda à cette époque, et qui dut bientôt aux talens de Brugnone une juste célébrité. En 1780, il fut nommé professeur adjoint de chirurgie à l'Université, et chargé spécialement d'enseigner l'art des dissections. En 1783, il fut élu chirurgien en chef des prisons, et directeur des haras du roi, à Chivasso, en 1791. Il occupa ensuite et successivement la chaire de professeur d'anatomie pratique comparée à l'Université, et celle de professeur d'anatomie à l'École vétérinaire. Les nombreux travaux de Brugnone attestent à la fois et la profondeur et la variété de ses connaissances, et justifient les titres honorables qu'il reçut de la plupart des Sociétés savantes de l'Europe. Brugnone est mort à Turin le 3 mars 1818. On a de lui :

La mascalcia ossia la medicina veterinaria ridotta ai suoi principii. Turin, 1774, in-8. — C'est le traité de la conformation extérieure du cheval, par Bourgelat, que Brugnone a augmenté de beaucoup d'observations qui lui sont propres. On en trouve une analyse dans le *Journal des Savans* de mai 1775, pag. 555.

Storia della squinancia cancrenosa

manifestasi sui cavalli a Torino, inséré dans le *Scelta d' opuscoli interessanti, etc.*, vol. II, pag. 64, et vol. III, page 3.

Trattato delle razze de' Cavalli. Turin, 1781, in-8.

Recherches physiques sur la nature et sur les causes d'une épizootie qui se manifesta à Fossan, parmi les chevaux des dragons du roi. Insérées dans les *Memorie della reale Acad. delle scienze di Torino*, vol. VI, p. 33, 1re partie.

De testium in fœtu positu, de eorum in scrotum descensu; de tunicarum, quibus hi continentur, numero et origine, dissertatio. Même collection, vol. VII, page 13, 2e partie; réimprimé par les soins de Sandifort, à Leyde, 1788, avec la dissertation d'Azzoguidi. *Observationes ad uteri constructionem pertinentes*, les recherches de Paletta sur le *gubernaculum testis, etc.*

Observations anatomiques sur les vésicules séminales, propres à en confirmer l'usage. Même collect., v. VIII, page 609.

Observations et expériences sur la qualité vénéneuse et même meurtrière de la renoncule des champs. Même collection, vol. IX, pag. 108.

De ovariis, eorumque corpore luteo, observationes anatomicæ. Même collection, vol. IX, pag. 393.

Descrizione e cura preservativa dell' epizoozia delle galline, serpeggiante in questa città, e ne suoi contorni. Turin, 1790, in-8.

Description d'un monstre humain, dans *Memorie dell' Acad. delle scienze di Torino*, vol. XI, pag. 271.

Descrizione e cura del morbo contagioso, serpeggiante sulle bestie bovine. Turin, 1795, in-8.

Del vajuolo dei quadropedi e degli uccelli. Dans les *Memorie della reale societa agraria di Torino*, vol. IX, pag. 1.

Discours d'inauguration prononcé dans la grande salle de l'Université, le 27 prairial an X, à l'ouverture solennelle de l'école vétérinaire. Turin, messidor an X, in-8.

Ippometria ad uso degli studenti della scuola veterinaria. Turin, 1802, in-8.

Bometria ad uso degli studenti della scuola veterinaria. Turin, 1802, in-8.

Observations anatomiques sur l'origine du tympan et celle de la caisse. Dans les *Memorie delle scienze*, v. XII, page 1.

Observations myologiques. Ibid., même volume, page 157.

Mémoire sur l'introduction, dans la 27e division militaire, des bêtes a laine de race espagnole, et sur leur éducation. Dans la *Bibliotheca italiana*, tome III, page 213.

Essai anatomique et physiologique sur la digestion dans les oiseaux. Dans les *Memorie dell' Academia*, v. XVI, page 306.

Des animaux ruminans et de la rumination. Même collect., vol. XVIII, page 309.

Sur une découverte concernant la vaccine. Insérée dans la *Biblioteca italiana*, tome I, page 145.

Brugnone fut, avec Penchienati, l'éditeur des œuvres complètes de Bertrandi, en 14 vol. in-8, publiés de 1786 à 1802.

(Carena, *Elogio del profess. Brugnone*, dans les *Memorie della reale Academia delle scienze di Torino*, tome XXIV, page 451. — Huzard,

Notices nécrologiques sur quelques vétérinaires, insérées dans le procès-verbal de la séance publique annuelle tenue à l'école d'Alfort, le 18 novembre 1819.)

BRUHIER D'ABLAINCOURT (Jean-Jacques), savant médecin du dernier siècle, était né à Beauvais. Après avoir reçu le bonnet doctoral dans l'Université d'Angers, il se mit sur les bancs de la Faculté de médecine de Paris, et y fut reçu docteur-régent. Il exerça ensuite l'art de guérir dans la capitale, fut censeur royal et associé de l'Académie royale d'Angers. Sa mort arriva le 24 octobre 1756. Bruhier travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savans;* il enrichit la littérature médicale de plusieurs ouvrages, et d'un assez grand nombre de traductions.

Observations importantes sur le manuel des accouchemens, traduites du latin de Deventer, et augmentées de réflexions sur les points les plus intéressans. Paris, 1733, in-4.

La médecine raisonnée de M. F. Hoffmann, traduite en français. Paris, 1739-1743, in-12, 9 vol. — Le traducteur y a joint une dissertation sur les connaissances que doit avoir un médecin. On trouve en tête du premier volume la vie d'Hoffmann, traduite du latin de J.-H. Schulze.

Caprices d'imagination, ou lettres sur divers sujets. Paris, 1740, in-12; Amsterdam, 1741, in-8.

Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort et l'abus des enterremens et embaumemens précipités, par M. J.-B. Winslow, traduite du latin. Paris, 1742, in-12.— Bruhier ne s'est pas borné à une traduction sèche; mais il a travaillé sur le même fond que son auteur : il remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée, pour en tirer des exemples de sépulture donnée à des vivans. — Examen de la manière dont la vie peut subsister pendant plusieurs jours sans respiration. — Réflexions sur le détail des cérémonies funèbres des Romains, etc.

Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort et l'abus des enterremens et embaumemens précipités. 2e *partie.* Paris, 1745, in-12. — Ouvrage méthodique, composé sur le même fond que la première partie, enrichi d'une foule d'observations nouvelles. Les deux parties réunies, édition revue, corrigée et augmentée. Paris, 1749, in-12, 2 vol.; *ibid.*, 1752, in-12, 2 vol.

Mémoire sur la nécessité d'un réglement général au sujet des enterremens et embaumemens. Paris, 1745, in-12. — Malheurs qui peuvent résulter de la précipitation dans les enterremens et embaumemens. — Projet de réglement sur cet objet.—Nécessité de faire ouvrir les femmes qui meurent enceintes, etc.

Addition au Mémoire présenté au Roi, sur la nécessité d'un réglement général au sujet des enterremens et embaumemens. Paris, 1746, in-12 et in-4. — Il y répond aux objections qu'on avait faites contre son *Mémoire,* principalement à celle-ci, que les exem-

ples des personnes arrachées au tombeau sont si rares, qu'à peine y en a-t-il un en cent ans. Il relève deux nouveaux abus dont il n'avait pas parlé dans son Mémoire; l'un sur les ouvertures des corps, l'autre sur la pratique d'ôter les oreillers aux mourans.

Mémoires pour servir à l'histoire de M. Sylva. Paris, 1744, in-8.

Traité des fièvres, traduit du latin de M. Hoffmann, suivi de plusieurs dissertations qui ont rapport à la même matière, traduites du latin du même auteur. Paris, 1746, in-12, 2 vol.

Observations intéressantes sur la cure de la goutte et du rhumatisme, de MM. Fr. Hoffmann, V.... et James. Paris, 1747, in-12.

La politique du médecin, trad. de Hoffmann. Paris, 1751, in-12.

Traité des alimens de Lémery. Paris, 1755, in-12, 2 vol. — Bruhier a fait des additions considérables à la plupart des chapitres, et il en a ajouté plusieurs autres.

C'est à Bruhier qu'on doit la publication des

Dissertations et consultations médicinales de Chirac et Sylva. Paris, 1744, in-12, 2 vol.

Enfin, on trouve un grand nombre d'articles de notre auteur dans le recueil périodique connu sous le nom de *Journal de Verdun*.

(*Journal des Savans*.)

BRUMFELS (Othon) naquit à Mayence vers la fin du quinzième siècle. Son père, qui était tonnelier, favorisa ses premières études, et le jeune Brumfels se livra avec ardeur à la philosophie et à la théologie. Ses parens s'étant ensuite refusés à lui donner les moyens de continuer ses études, il se décida à entrer dans l'ordre des Chartreux. Il abandonna bientôt cette vie monastique. Lorsque la doctrine de Luther se répandit en Allemagne, il se crut appelé à la prêcher dans les campagnes; mais ses forces ne répondirent pas à son zèle, et une maladie dont il fut atteint le contraignit de prendre un exercice moins fatigant. Il vint alors à Strasbourg, où il se livra à l'enseignement. Ce fut à cette époque qu'il employa tous ses instans de loisir à étudier les écrits des médecins grecs et arabes, et les connaissances qu'il acquit en peu de temps le mirent à même d'être reçu docteur à Bâle en 1530. Immédiatement après, il fut mandé par les autorités de la ville de Berne pour y exercer la médecine. Les services qu'il rendit lui avaient déjà mérité l'estime générale, lorsqu'il mourut, le 3 novembre 1534, après trois ans environ de séjour dans cette ville. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'il avait une connaissance approfondie des auteurs anciens : on doit le compter parmi les hommes qui contribuèrent le plus à la restauration de la botanique. On a de lui :

Catalogus illustrium medicorum, seu de primis medicinæ scriptoribus. Strasbourg, 1530, in-4. — Brumfels est le premier, depuis la renaissance des let-

tres qui ait entrepris de donner un catalogue des médecins célèbres.

Herbarum vivæ icones ad naturæ imitationem summâ cum diligentiâ et artificio effigiatæ, unà cum effectibus earumdem. Strasbourg, tome I, 1530, 1532, 1537, 1539, in-fol.; *ibid.*, tome II, 1530, 1536, 1539, in-fol. Tom. III, 1536, 1539, 1540, in-fol. Les trois volumes parurent ensuite à la fois à Strasbourg, 1573, in-fol. — Suivant Haller, la plupart des planches de cet ouvrage ne sont pas mauvaises, et quelques-unes égalent celles de Fusch, si même elles ne sont pas meilleures.

Theses, seu communes loci totius rei medicæ, et de usu pharmacorum, deque artificio suppressum alvum ciendi. Strasbourg, 1532, in-8.

Neotericorum aliquot medicorum in medicinam practicam introductiones. Strasbourg, 1533, in-12.

Iatrium medicamentorum simplicium, continens remedia omnium morborum. Strasbourg, 1533, in-8, 2 vol.

Onomasticon medicinæ omnia nomina herbarum, fructicum, suffructicum, arborum, seminum, florum, radicum, lapidum, metallorum, instrumentorum et definitionum medicinalium. Strasbourg, 1534, in-fol.; *ibid.*, 1543, in-fol. — C'est un dictionnaire des termes de médecine, pour la rédaction duquel Brumfels compulsa les auteurs anciens, ce qui le rend utile pour la connaissance des dénominations jadis en usage.

Epitome medices ex gravissimis auctoribus summam totius medicinæ complectens. Anvers, 1540, in-8; Paris 1540, in-8; Venise, 1542, in-8; Lyon 1552, in-12.

Plusieurs bibliographes indiquent, sous le nom de Brumfels, l'ouvrage suivant, dont Haller ne fait pas mention : *Chirurgia parva.* Francfort, 1569, in-8. Brumfels est encore auteur de plusieurs ouvrages écrits en allemand, dont on peut voir les titres dans la *Biblioth. med.* de Haller.

C'est aussi à lui qu'on doit l'édition suivante de plusieurs écrivains arabes et grecs :

Serapionis, Rhazis, Averrhois, libri de simplicibus, et P. Æginetæ de simplicibus medicamentis cum explicatione dictionum arabicarum. Strasbourg, 1531, in-fol.

(Melchior Adam.— Haller.—Éloy.)

BRUNN (Jean-Jacques a) naquit à Bâle le 30 septembre 1591. Son grand-père, Jean-Jacques Grynœus, célèbre théologien, prit soin de son éducation. Il fut reçu docteur en philosophie en 1611, et commença aussitôt l'étude de la médecine. Il partit en 1613 pour visiter les Universités étrangères. Il vint en France, séjourna à Montpellier, où il jouit de l'amitié de Pierre Morel, et prit le grade de bâchelier; parcourut en observateur la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne, et, revenu dans sa patrie en 1615, prit le grade de docteur. Le 21 juin 1625, il fut nommé professeur d'anatomie et de botanique. Il quitta cette chaire pour celle de professeur de médecine pratique, le 21 mai 1629. Brunn

remplit cette charge avec beaucoup de zèle et de talent jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 janvier 1660. On a de lui :

Manuductio ad consultationem medicam rectè instituendam. Decas controversiarum de temperamenti naturâ et speciebus. Bâle, 1616, in-4.

Vita et mors J.-Jac. Grinæi. Bâle, 1618.

De humoribus corporis humani. Bâle, 1619, in-4.

Systema materiæ medicæ, continens medicamentorum universalium et particularium, simplicium et compositorum seriam ac sylvam methodo medendi ac formulis remediorum prescribendi accommodatam. Bâle, 1630, in-8; Genève, 1639, in-8; Leipsick, 1645, in-8; Padoue, 1647, in-12; Rouen, 1650, in-12; Leipsick, 1654, in-8; Amsterdam, 1659, in-12; *ibid.*, 1665, in-12; Amsterdam et La Haye, 1680, in-12. — Ces trois dernières éditions sont dues aux soins de Blaes, qui y a fait diverses additions.

On doit encore à J.-J. de Brunn une édition du *Methodus præscribendi formulas remediorum.* Bâle, 1630, in-8; Leipsick, 1645, in-8.

(Mercklin, *Lind. renov.*— *Athenæ rauricæ.*)

BRUNNER (Jean-Conrad), anobli sous le nom de Von Brunn, l'un des anatomistes les plus distingués du dix-septième siècle, naquit à Diessenhofen, petite ville municipale près de Schaffouse, le 16 janvier 1653. Il commença ses études dans sa ville natale, et les continua à Schaffouse. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à Strasbourg, où il s'appliqua à la médecine pendant quatre ans, et fut reçu docteur en 1672. Il vint ensuite à Paris, fréquenta avec beaucoup d'assiduité les cours publics, les hôpitaux et les amphithéâtres. Les recherches curieuses qu'il fit sur le pancréas l'ayant fait connaître à Duverney, celui-ci conçut pour lui la plus grande estime, et l'admit depuis à tous ses travaux anatomiques. En quittant Paris, Brunner alla en Angleterre, où il eut des liaisons avec Oldenbourg, secrétaire de la Société royale de Londres, Willis, Lower, et les médecins les plus distingués de l'époque. D'Angleterre il passa en Hollande, et suivit à Leyde les leçons de Syen, Craanen, Drelincourt et Maets. A Amsterdam, il connut Swammerdam et Ruysch. Il retourna ensuite en Allemagne, où il eut bientôt une pratique et une réputation étendues. En 1685, il fut admis au nombre des membres de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Hérophile*. En 1687, il fut fait professeur en médecine à Heidelberg. Il refusa, neuf ans après, la chaire qui lui fut offerte à Leyde. Jean-Guillaume, électeur palatin, l'anoblit en 1711, et lui fit présent de la seigneurie de Hammerstein, dans le pays de Berg. En 1720, le canton de Schaffouse, pour recon-

naître plusieurs services importans qu'il en avait reçus, le gratifia du droit de bourgeoisie pour lui et sa postérité. Brunner s'était acquis une si haute réputation, qu'il fut consulté par plusieurs monarques, et par un grand nombre de princes. Il mourut à Manheim, d'une fièvre rémittente, le 2 octobre 1727, à l'âge de 74 ans 8 mois 26 jours. Il s'était marié le 12 décembre 1678, à la seconde fille du célèbre J. J. Wepfer. Il eut dix enfans, dont les deux aînés moururent en bas âge. *Erhard*, son troisième fils, mourut en 1721, et avait été conseiller et médecin du landgrave de Hesse-Cassel, et professeur en médecine à Heidelberg.

Brunner fut, au jugement de Haller, une des meilleures têtes du dix-septième siècle. Il se distingua de fort bonne heure, et fit des expériences très-difficiles, pour démontrer que les animaux peuvent se passer du pancréas, et que la liqueur que cette glande fournit n'est pas essentielle à la vie. Il renversa par-là, de fond en comble, la doctrine de De Le Boe. Il découvrit dans la suite les follicules glanduleux pituitaires, et donna, sur la digestion, un grand nombre d'expérienees exactes, et de vues judicieuses. Voici les titres de ses ouvrages:

De fœtu monstroso et bicipite. Strasbourg, 1672, in-4. — C'est sa dissertation inaugurale.

Experimenta nova circa pancreas, accedit diatribe de lympha et genuino pancreatis usu. Amsterdam, 1683, in-4; Leyde, 1722, in-8, et dans la *Bibliothèque anatomique* de Manget. — La deuxième édition est plus complète que la première; on y a joint des recherches ultérieures de l'auteur, qui avaient été consignées dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*.

Diss. de panaceis. Heidelberg, 1686, in-4.

De glandulis in duodeno intestino detectis. Heidelberg, 1687, in-4; Schwabach, 1688, in-4. — *Physiologica de glandulis duodeni cogitata*. Francfort, 1715, in-4. — Suivant la remarque de Haller, Wepffer et Peblin avaient déjà indiqué ces follicules muqueux, auxquels le nom de Brunner est désormais attaché.

De glandulâ pituitariâ diss. Heidelberg, 1688, in-4; et avec l'ouvrage précédent, dans l'édition de 1715.

Diss. de affectione hypochondriacâ. Heidelberg, 1688, in-4.

Diss. de pleuripneumoniâ epidemicâ Philipsburgi grassante. Heidelberg, 1689, in-4.

Dissertatio medica de methodo tuta et facili citra salivationem curandi luem veneream, quam experimentis et observationibus practicis firmatam et illustratam, alius sibi comparavit. Nunc autem publici juris facere decrevit Joh. Jacobus filius. Schaffouse, 1739, in-4 de 80 pages. — Ouvrage publié sur les manuscrits de J.-C. Brunner, par son fils. L'auteur combat la méthode par les frictions et la salivation. Il recommande une tisane

analogue à celle de Feltz, faite avec les bois sudorifiques, et le mercure et l'antimoine liés dans un nouet. L'ouvrage est terminé par un recueil d'observations à l'appui.

On trouve un grand nombre d'observations de Brunner, dans les *Actes des Curieux de la nature;* nous citerons les suivantes: *Dec.* II, *an* 6 *obs.* 195. Brunner décrit une dysenterie épidémique qui fit beaucoup de ravages. Pour prouver que les désordres morbifiques ne sont pas bornés au canal intestinal, il rapporte qu'une femme accouchée depuis peu ayant été prise de la maladie, son médecin lui conseilla de cesser d'allaiter son enfant, mais de se faire téter par de petits chiens pour conserver son lait. Trois de ces animaux qui furent employés successivement pendant que la dysenterie avait toute son acuité, furent pris dès le second jour de violentes évacuations alvines, de vomissemens, d'une espèce de choléra-morbus. Un quatrième, qui ne commença à téter que quand la malade fut convalescente, n'en éprouva aucune indisposition. Nous citerons encore de Brunner plusieurs observations d'apoplexies, dont une prouve, à n'en pas douter, que notre auteur connaissait le procédé qu'emploie la nature pour guérir les épanchemens et les cavernes apoplectiques.

(Le *Moréri* de 1731.— Manget.— Haller.— Lefebure de Saint-Ildefont.)

BRUNO (Jacques-Pancrace) naquit à Altdorf le 23 janvier 1729. Il fit ses humanités sous son père, qui était professeur de morale et de langue grecque; puis il alla à Iéna étudier la médecine sous Rolfinck, Mœbius et Schelhammer. Il revint ensuite à Altdorf, où il s'appliqua en même temps à la théologie et à la médecine. Reçu maître ès-arts en 1650, il entreprit de visiter les Universités étrangères; il demeura assez long-temps à Padoue, et revint dans sa ville natale se faire recevoir docteur en 1653. Il s'établit l'année suivante, et se maria à Nuremberg. On l'appela en 1655 à Hof, en Voigtland, pour y être médecin de la ville, et professeur en littérature grecque et en physique. En 1662, la chaire de pratique et d'institutions de médecine d'Altdorf étant devenue vacante par la mort de Christophe Nicolaï, les curateurs de l'Académie nommèrent Bruno pour la remplir. Il l'occupa avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, qui arriva en 1709. Il avait mis au jour:

Oratio de vitâ, moribus et scriptis Casp. Hofmanni, en tête de l'*Isagoge medica* de ce dernier. Hof., 1661, in-12; Leipsick, 1664, in-12; Altdorf, 1678, in-12.

Jessenii à Jessen, de sanguine, venâ sectâ dimisso, judicium, notis et castigationibus ad hodierna et vera artis medicæ principia. Nuremberg, 1668, in-12.

Dogmata medicinæ generalia, in ordinem redacta, à rebus extraneis depurata et ad vera recentiorum præsertìm principia accommodata. Nuremberg, 1670, in-8.

Propyleum medicum, hoc est epitome

mera et vera medicinæ elementa et dogmata generalia, quæstionibus et responsionibus comprehendens, avec le précédent. Altdorf et Nuremberg, 1696, in-8.

Remoræ et impedimenta purgationis in scriptis Hippocratis detecta, per vera artis medicæ principia demonstrata, aliisque veterum et recentiorum doctorum testimoniis confirmata; et exercitationibus quinque comprehensa; quibus annexæ sunt theses medicæ de purgationis modo ac viis per alvum, etc. Altdorf, 1676, in-4.

Castellus renovatus, hoc est lexicon medicum, quondam à Barthol. Castello inchoatum, per alios posteà continuatum, nunc verò ad vera novaque artis medicæ principia accommodatum, à plurimis mendis et vitiosis allegationibus correctum et innumerabilium penè vocabulorum accessione amplificatum. Nuremberg, 1682, in-4; *ibid.*, 1688, in-4; Leipsick, 1713, in-4; Padoue, 1713, in-4; *ibid.*, 1711, in-4; Genève, 1748, in-4. — On trouve à la fin du dictionnaire un supplément important de Bruno : *Mantissa nomenclaturæ medicæ hexaglottæ, vocabula latina ordine alphabetico, cum annexis arabicis, hebraeis, græcis, gallicis et italicis proponentis.*

On doit en outre à Bruno un assez grand nombre de dissertations dont on peut voir les titres dans les *Bibliothèques* de Haller.

Bruno laissa un assez grand nombre de manuscrits dont les plus importans avaient pour titre : *Commentaria in aphorismos Hippocratis.* — *Enchiridion medicum theoretico-practicum* : ils n'ont point été publiés.

(Roques, *Supplém. au Dict. histor.* — Haller.)

BUCHAN (Guillaume), médecin écossais, membre du Collége royal d'Édimbourg, naquit en 1729, à Ancran, dans le comté de Roxburg. Il dirigea pendant un certain temps l'hôpital des enfans-trouvés à Ackworth; de là il séjourna à Édimbourg, et y publia son ouvrage sur la médecine populaire, qui a eu un succès si extraordinaire. Buchan pratiqua depuis à Londres, où il mourut en 1805. Il a laissé :

Cautions concerning the prevention cold Bathing and drinking the mineral waters. Avis sur l'usage en bains et en boisson des eaux minérales. Londres, 1786, in-8.

A letter to the patentee concerning the medical properties of the fleecy hosiery. Lettre sur les effets hygiéniques des bas de laine. Troisième édition. Londres, 1790, in-8.

Observations concerning the prevention and cure of the venereal disease; intended to guard the ignorant and unwary against the baneful effects of that insidious malady. Observations sur le traitement préservatif et curatif de la maladie vénérienne Londres, 1796, in-8; *ibid.*, 1797, in-8. Le même ouvrage, auquel est joint un supplément contenant des remarques sur quelques affections vénériennes anomales, une pharmacopée syphilitique, etc., par le docteur Buchan jeune. Londres, 1803, in-8.

Advice to mothers on the subject of their own health and on the means of

promoting the health, strenght and beauty of their offspring. Avis aux mères sur leur propre santé et sur les moyens d'assurer la santé, la force et la beauté de leurs enfans. Londres, 1803, in-8, trad. en français par Duverne de Presle. Paris, 1804, in-8.

Domestic medicine, or a treatise on the prevention and cure of diseases, by regimen and simples medicines; with an appendix containing a dispensatory for the use of private practitionners. Médecine domestique, ou traité des moyens de prévenir et de traiter les maladies par le régime et des remèdes simples. Édimbourg, 1772, in-8; la 21ᵉ édition, donnée par Alex. P. Buchan, Londres, 1813, in-8, 756 pages. Traduit en français par Duplanil. Paris, 1775-76-78, in-12, 5 vol. avec notes; *ibid.*, 1783, in-8, 5 vol.; *ibid.*, 1789, in-8, 5 vol.— L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est un traité d'hygiène; la deuxième, plus étendue, est une nosologie thérapeutique. Il a certainement les inconvéniens attachés à tous les ouvrages de médecine populaire; mais il est un des mieux faits parmi les livres de ce genre.

BUCHOLZ (Chrétien-Frédéric), pharmacien, docteur ès-sciences, naquit le 19 septembre 1770, à Eisleben, ville du comté de Mansfeld. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la pharmacie et de la chimie, sciences dans lesquelles son père s'était acquis une réputation justement méritée. En 1794, Bucholz se fixa à Erfurt, où il dirigea la pharmacie de Voigt, son beau-père. C'est depuis cette époque qu'il a publié les écrits nombreux qu'on a de lui. Tous ses travaux sont d'une exactitude rigoureuse; et l'on est étonné qu'il ait pu faire tant de recherches analytiques et littéraires, malgré les occupations multipliées de sa profession. Sa santé, jusqu'alors très-robuste, fut altérée singulièrement par les événemens de la guerre, et surtout pendant le siége d'Erfurt. Dans les dernières années de sa vie, sa vue s'était très-affaiblie : il devint presque aveugle, et cette situation pénible le plongea dans une mélancolie profonde qui ne contribua pas peu à abréger sa carrière. Il succomba le 9 juin 1818, dans sa 48ᵉ année. Il a laissé les ouvrages suivans :

Taschenbuch fuer aerzte, physici und apotheker, zum gebrauche beym verordnen und pruefen der arzneymittel. Erfurt, 1795, in-8; Hambourg, 1796, in-8; Erfurt, 1798, in-8.

Versuch zur endlichen berichtigung der bereitung des zinnobers auf den sogenannten nassen wege. Erfurt, 1801, in-8.

Beytraege zur erweiterung ung berichtigung der chemie. Erfurt, 1799, in-8, 1ᵉʳ cahier; 2ᵉ cahier, 1800; 3ᵉ cahier, 1803.

Grundriss der pharmacie mit vorzueglicher hinsicht auf die pharmaceutische chemie für die ersten aufaenger der apothekerkunst. Erfurt, 1802, in-8; *ibid.*, 1819, in-8. Cette édition posthume a été publiée par Rodolphe Brandes.

Katechismus der apothekerkunst, oder grundzuege des pharmaceutischen wissens, in fragen und autworten fuer lehrer und lernende, besonders zum leitfaden bey pruefung, junger pharmaceuten bestimmt, und in systematischer ordnung abgefasst. Erfurt, 1810, in-8; nouvelle édition publiée par Brandes, sous ce titre : *Handbuch der pharmaceutischen wissenschaft, etc.* Leipsick, 1820, in-8, 2 vol.

Theorie und praxis der pharmaceutisch-chemischen arbeiten, oder darstellung der bereitungsmethoden der wichtigsten pharmaceutisch-chemischen præparate, nach den neuesten erfarhungen und zuecksichtlich ueber brauchbarkeit und vorzueglichkeit geprueft. Leipsick et Bâle, 1812-13, in-8, 2 vol.; Leipsick, 1818, in-8, 2 vol.

Chemische analyse der schwefelquellendes Guenthersbades bey sondershausen, nebst beschreibung derselben in topographischer, œconomischer und medizinischer hinsicht. Ilmenau et Fondershausen, 1816, in-8.

Bucholz a consigné encore un grand nombre de Mémoires intéressans dans les *Annales de Chimie* de Crell, dans le *Journal de Chimie* de Scherer, dans le *Journal de Pharmacie* de Trommsdorf, dans le *Journal de Physique et de Chimie* de Schweige, et dans celui de Gehlen, dans les *Annales de Physique* de Gilbert, et dans les *Actes de l'Académie des sciences utiles.* — Il a publié une troisième édition des *Élémens de Chimie* de Gren (Halle et Berlin, 1809, in-8, 2 vol.), et du *Manuel de Pharmacologie*, du même auteur. Il a fait cette dernière publication conjointement avec le professeur Bernardi.

(*Journal de Pharmacie*, an. 1818. — Ludwig, *Biog. méd.* — Ersch, *Literatur der medicin, etc.*, 1822. — Enslin.)

BUCHOZ (Pierre-Joseph), médecin naturaliste, naquit à Metz le 27 janvier 1731. Il suivit d'abord l'étude du droit, et fut reçu avocat à Pont-à-Mousson en 1750. Il exerçait cette profession depuis quelque temps, lorsqu'il l'abandonna pour étudier la médecine, qui avait plus de rapport avec l'histoire naturelle, pour laquelle il avait un goût décidé. Après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine à Nancy, en 1759, il obtint le titre de médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne. Buchoz s'occupa pendant quelque temps de son nouvel état, mais il le quitta bientôt pour se livrer entièrement à la botanique et à la matière médicale. Il forma les plans les plus vastes, mais sans avoir les connaissances nécessaires pour les bien exécuter; toutefois, les ouvrages nombreux qu'il a laissés prouvent qu'il fut l'un des plus laborieux écrivains de son époque. Buchoz est mort à Paris le 30 janvier 1807. Nous n'indiquerons ici que ceux de ses ouvrages qui ont trait plus particulièrement à la médecine :

Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-

Évêchés, contenant leur description, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse et leurs propriétés, tant pour la médecine que pour les arts et métiers. Paris, 1770, 10 vol. in-12. — Ces volumes avaient paru successivement à Nancy, de 1762 à 1770.

Lettres périodiques sur la méthode de s'enrichir promptement et conserver sa santé par la culture des végétaux. Paris, 1768-1770, in-8, 5 vol.

Médecine rurale et pratique, tirée des plantes usuelles de France. Paris, 1768, in-12, 2 vol.

Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le pouls de l'homme, par M. Marquet (beau-père de M. Buchoz). *Nouvelle édition, augmentée de l'éloge de l'auteur.* Amsterdam, 1769, in-12.

Manuel médical et usuel des plantes tant exotiques qu'indigènes, auquel on a joint un catalogue raisonné des plantes rangées par familles, des observations pratiques qu'on en peut faire dans la plupart des maladies, et différens discours sur la botanique. Paris, 1770, in-12, 2 vol.

Traité de la phthisie pulmonaire. Paris, 1769, in-8.

Dictionnaire raisonné universel des plantes, arbres et arbustes de la France, etc., etc., considérés relativement à l'agriculture, etc., etc., et à la médecine des hommes et des animaux. Paris, 1770, in-8, 4 vol.

Dictionnaire vétérinaire et des animaux domestiques, etc., etc. Paris, 1770-1775, in-8, 6 vol.

Manuel alimentaire et usuel des plantes, tant exotiques qu'indigènes, etc., etc. Paris, 1771, in-8.

Manuel de médecine pratique, royale et bourgeoise, ou pharmacopée tirée des trois règnes de la nature, appliquée aux maladies des habitans des villes. Paris, 1771, in-8.

Dictionnaire minéralogique et hydraulogique de la France. Paris, 1772-1775, in-8, 4 vol.

Médecine moderne, ou remèdes nouveaux et autres récemment usités pour le traitement des maladies les plus désespérées et les plus funestes à l'humanité (avec M. Marquet). Paris, 1776, in-8.

Médecine pratique et moderne, recueillie d'après les ouvrages de feu M. Marquet. Paris, 1782, tome I; *ibid.*, 1783, tome II; *ibid.*, 1785, tome III.

Médecine des animaux domestiques. Paris, 1782; *ibid.*, 1784, in-12.

L'art alimentaire, ou méthode pour préparer les alimens les plus sains pour l'homme. Paris, 1783, in-8; *ibid.*, 1787, in-8, 2 vol.

Choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus désespérées. Paris, 1783, in-12; *ibid.*, supplément, 1785, in-12.

Histoire naturelle, physique et médicale de l'homme. Paris, ...; 2ᵉ éd.. *ibid.*, 1784, in-8, 4 vol.

Médecine végétale tirée uniquement des plantes usuelles appliquées aux différentes maladies qui règnent dans les campagnes. Yverdun, 1770, in-8; Paris, 1784, in-8.

Traité sur l'ipo, espèce de poison subtil dont se servent les Sauvages pour empoisonner leurs flèches. Paris, 1785, in-8.

Dissertation sur le café, ses différentes préparations et ses propriétés. Paris, 1785, in-fol.; *ibid.*, 1787-88-96, in-fol.

Dissertation sur le thé, sur sa récolte, et sur les bons et mauvais effets de son infusion. Paris, 1785, in-fol.

Dissertation en forme de supplément sur les plantes qui peuvent remplacer le thé. Paris, 1786, in-fol.

Dissertation sur le sparrmann de la Chine, plante nouvellement découverte, et recommandable par sa racine; un des meilleurs stomachiques. Paris, 1786, in-fol. — Ces diverses dissertations et plusieurs autres furent réunies et publiées sous le titre suivant :

Nouveau traité physique et économique, par forme de dissertations, de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe. Paris, 1786-88, in-fol., 2 vol.

Dissertation en forme de préface sur l'histoire naturelle et médicale de l'homme. Paris, 1789, in-fol.

Dissertation sur les usages que la médecine tire de l'homme même pour la guérison de ses semblables. Paris, 1790, in-fol.

Dissertation en forme de consultation sur une nouvelle machine pour les fumigations végétales dans les maladies de matrice et dans la passion hystérique. Paris, 179 .

Manuel vétérinaire des plantes. Paris, 1799, in-8.

Nouvelle médecine domestique, tirée principalement des végétaux de la France. Paris, 1800, 2 vol. gr. in-12.

Nous n'avons pas indiqué une foule d'autres écrits de Buchoz; tout ce qu'il a laissé est généralement médiocre, et ne consiste qu'en des compilations faites plus ou moins exactement.

(*Biog. univ.* — Ersch, *la France littéraire et le supplément.* — Desessarts, *les Siècles littér. de la France.*)

BUCQUET (Jean-Baptiste-Michel), censeur royal, docteur-régent, et professeur de chimie dans la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie royale des Sciences, associé ordinaire de la Société royale de médecine, naquit à Paris le 18 février 1746. Son père, avocat au Parlement, l'avait destiné au barreau; mais un goût naturel lui fit embrasser la médecine. Il travailla avec tant d'ardeur, qu'il fut bientôt en état de faire à ses condisciples, avec lesquels il avait des conférences habituelles, des répétitions de chimie, d'histoire naturelle et d'anatomie. Après sa réception, ses leçons publiques attirèrent la foule; et, en 1775, il fut chargé de l'enseignement de la pharmacie à la faculté de médecine. En 1776, il fut nommé à la chaire de chimie, vacante par la mort de Roux; et les succès qu'il obtint justifièrent le choix dont il avait été l'objet. Des travaux nombreux et importans avaient déjà assuré sa réputation, lorsqu'il fut appelé à ce poste honorable. Mais il ne devait pas l'occuper long-temps. Il devint victime de son ardeur infatigable pour l'étude, et des moyens violens qu'il employait pour calmer des coliques très-vives qu'il ressentait depuis plusieurs mois. Il succomba à une colite chronique au mois de janvier 1780, avant d'achever sa 34e année. On a de lui:

Introduction à l'étude des corps naturels, tirés du règne minéral. Paris, 1773, in-12, 2 vol.

Introduction à l'étude des corps tirés du règne végétal. Paris, 1773, in-12, 2 vol. — Cet ouvrage, dit Fourcroy, était, en son temps, le plus complet et le plus méthodique tableau de l'analyse végétale.

Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par les différens fluides aériformes méphitiques, et sur les moyens de remédier aux effets de ces fluides; précédé d'une histoire abrégée de ces différens fluides aériformes ou gaz. Paris, 1778, in-8, de l'imprimerie royale. Un abrégé de ce mémoire a été inséré dans les *Mém. de la Soc. roy. de Médecine*, an 1776, p. 177. — Bucquet fait voir, à l'appui de l'opinion de Boerhaave, que l'action de l'air frais, celle de l'eau froide, l'usage des eaux spiritueuses et du vinaigre, celui de l'alcali volatil, de l'esprit de sel et de la vapeur de soufre qui brûle, peuvent être employés avec avantage, et que les moyens n'agissent pas par une vertu spécifique, mais en irritant les fibres, dans lesquelles ils produisent des oscillations capables de faire renaître le jeu des organes, qui n'était que suspendu.

Bucquet a consigné aussi des mémoires importans parmi ceux de l'Académie des Sciences: *Expériences physico-chimiques sur l'air qui se dégage des corps dans le temps de leur décomposition, etc.* (*Mém. des Sav. étrang.*, tome VII.) — *Mémoire sur quelques circonstances qui accompagnent la dissolution du sel ammoniac par la chaux, etc., présenté en* 1773. (*Ibid.*, tome IX.) — Deux *Mémoires sur plusieurs combinaisons salines de l'arsenic.* (*Ibid.*, tome IX) — *Mémoire sur l'analyse de la zéolithe.* (*Ibid.*, t. IX.) — *Mémoire sur l'analyse du sang, lu à l'Académie des Sc., le* 11 *mai* 1774. — *Mémoire sur les moyens d'obtenir facilement les éthers marin et nitreux.* — Ces deux derniers mémoires sont indiqués par Vicq-d'Azyr comme n'étant pas imprimés.

Mémoire sur l'analyse de l'opium. (*Mém. de l'Acad. des Sc.*, an. 1776, p. 377.)

Rapport sur l'analyse du rob antisyphilitique de Laffecteur. Paris, 1779, in-8. — Il ne *put constater la présence du mercure dans cette liqueur;* Toutefois, il pensait qu'une bouteille pouvait en contenir trois grains, à la vérité non susceptibles d'être démontrés par l'analyse.

(Vicq-d'Azyr, *Éloges*, tome I. — *Biog. univ.* — *Biogr. méd.*)

BUECHNER (André-Élie) naquit à Erford, le 9 avril 1700, de Wolfang Henri Buechner, pasteur des hôpitaux, et l'un des directeurs du Gymnase et de la chambre des Orphelins. Il montra dès son enfance une grande ardeur pour l'étude des sciences : à seize ans, il commença ses cours de philosophie, et en 1717, il soutint avec éclat plusieurs thèses sur cette question : *An possit dari aliquod bonum jucundum quod non sit honestum?* Son goût naturel l'entraîna bientôt vers la physique et la médecine, qu'il cultiva avec non moins de succès; et jaloux d'accroître ses connaissances, il se rendit, en 1719, à Halle, où il suivit les leçons de Fr. Hoffmann,

Alberti, Coschwitz, Bass et Buxbaume. Dans le but de se perfectionner davantage, il se rendit à Leipsick en 1721, parcourut la Souabe, la Franconie, la Saxe-Inférieure, et reçut la même année le bonnet de docteur en médecine, à Erford, en 1726. Il avait pris le bonnet de docteur en philosophie à cette dernière Faculté, quand il fut élu membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Bacchius*. Il se livra dès-lors à l'enseignement, et, en 1729, on lui donna la chaire de professeur extraordinaire en médecine, devenue vacante par la mort de Fischer. En 1732, il fut nommé secrétaire de l'Académie des Curieux de la nature, à la place d'Ettmuller, qui venait de mourir, et il succéda, en 1735, à J. J. Baïer, président de l'Académie, qui succomba à cette époque. Le titre de président était accompagné de ceux de comte palatin et de premier médecin de l'empereur : Buechner les obtint en même temps. En 1737, il fut élu professeur ordinaire de médecine; peu après, il refusa les offres d'Anne, impératrice de Russie, qui lui proposa la place de médecin près de sa personne; mais il accepta la chaire de chimie que l'électeur de Mayence lui fit donner au mois de septembre de la même année. En 1744, on l'appela à Halle pour occuper la chaire que la mort d'Hoffmann laissait vacante, et dans laquelle il se montra avec distinction, malgré les grands souvenirs laissés par son prédécesseur. Il avait été nommé, en 1755, membre de la Société de médecine de Montpellier, de celle de Mayence en 1756, de celle de Florence en 1759, et de la Société royale de Londres en 1763. Buechner succomba le 30 juillet 1769. Il a laissé un grand nombre d'écrits, qui prouvent toute l'étendue des connaissances de ce médecin laborieux, et qui n'ont pas peu contribué à répandre davantage la doctrine d'Hoffmann. L'Académie des Curieux de la nature ne dut pas moins à son zèle pour la science : il augmenta considérablement la bibliothèque de cette illustre Société, et en publia le catalogue. L'histoire de cette Académie, qu'il a écrite en 1755, est sans contredit l'un des ouvrages les plus importans de Buechner. Nous n'indiquerons pas ici les nombreuses dissertations soutenues sous sa présidence, dont on peut voir les titres dans la *Bibliothèque de Haller*. Nous ne ferons connaître que les ouvrages particuliers publiés sous son nom :

Programma de combinandis antiquorum et modernorum dogmatibus muneri professoris institutum præmissum. Erfurt, 1729, in-4.

*Sammlung von natur-und medicine-wie auch dazu gehoerigen kunstund literatur-geschichte, so sich im jahr 1726 in den drey herbstmonaten in schlesien und andern laendern zugetragen haben, als der acht und dreysigste versuch aus licht gestellt.*Erford, 1730, in-4.

Programma quo chemiam complura abdita naturæ mysteria accuratè explanantem, et exactè sæpiùs imitantem sistit, et prælectionum rationem, munus professoris chymiæ in perantiquâ academiâ Geranâ clementer sibi demandatum auspicaturus, indicat. Erford, 1731, in-4.

Miscellanea physico-medica-mathematica, oder angenehme, curieuse und nuetzliche nachrichten von physikal-und medicinischen wie auch dazu gehoerigen kunst-und literatur geschichten diesich 1727 in deuts chland und andern reichen zugetragen, oder bekannt worden sind. Erford, 1731-34, in-4, 4 vol.

Programma concredito sibi præsidio Societatis imperialis naturæ Curiosorum præmissum. Erford, 1735, in-4.

Vollstaendiges und accurates universal-register aller wichtigen und merkwuerdigen materien, welche in dem chemals durch Herrn. D. Kanold von jahr 1717 bis 1726 einzeln nach einander herausgegebenen 38 versuchen und 4 supplementis derer sogenanten sammlungen von natur-und medicin-wie auch dazu gehœrigen. Kunst-und literatur-geschichte befindlich sind. Erford, 1736, in-4.

Fundamenta physiologiæ, ex physico-mechanicis principiis deducta. Halle, 1746, in-4.

Fundamenta pathologiæ generalis anatomico et physico mechanicis principiis, ex Hoffmanni medicinâ systematicâ deprompta. Halle, 1746, in-8.

Fundamenta therapiæ generalis. Halle, 1747, in-8.

Fundamenta therapiæ specialis. Halle, 1747, in-8.

Fundamenta pathologiæ specialis. Halle, 1748, in-8.

Fundamenta semiologiæ medicæ, tàm generalis quàm specialis. Halle 1748, in-8.

Fundamenta materiæ medicæ, ad specialem praxis imprimis accomodatæ, simplicium medicamentorum historiam, vires, delectum, usum et præparata in compendio exhibentia, in usum auditorum edita. Halle, 1754 in-4.

Academiæ Sacr. Rom. Imp. Leop.-Carolinæ naturæ Curiosorum historia. Halle, 1755, in-4.

Academia naturæ Curiosorum bibliotheca physica, medica, miscellanea. Halle, 1755, in-4.

Abhandlung von einer besondern und leichten art, taube hærend zu machen; nebst noch einigen andern medicinischen abhandlungen. Halle, 1759 et 1760, in-8.

Buechner a encore inséré beaucoup d'articles dans le *Journal de Breslau* et dans les *Actes des Curieux de la nature*, recueil dont il dirigea longtemps la publication, ainsi que celle des *Nova acta*.

(Roques, *Supplém. au Dict. histor.* — *Comment. de rebus in scient. nat. et med. gestis.* — *Memoria E. E. Buechneri. nov. act. Curios.*, tom. IV.)

BUFFON (GEORGE-LOUIS LECLERC, COMTE DE). Ce nom rappelle l'un des plus célèbres naturalistes et des plus grands écrivains fran-

çais. A ce double titre, il semble qu'il ne devrait pas trouver place dans notre recueil, consacré aux auteurs qui se sont exclusivement occupés de quelque branche des sciences médicales. Mais, outre les rapports nombreux qui lient l'étude de l'homme à celle des animaux, il est des considérations directes sur l'économie humaine que ne saurait négliger le naturaliste philosophe. Aussi Buffon, qui a embrassé de son vaste coup-d'œil l'histoire de la nature entière, a-t-il dû comprendre celle de l'homme placé à la tête des êtres organisés. Nous devons donc faire mention de Buffon, qui a traité de grandes questions de physiologie générale; mais, en raison de la direction spéciale de ses travaux, nous ne lui donnerons qu'un espace peu proportionné à leur importance et à sa célébrité.

Buffon naquit à Montbard, en Bourgogne, le 7 septembre 1707. Son père était conseiller au parlement de cette province. Il fit ses premières études au collége de Dijon, où il se livra avec une prédilection très-marquée aux mathématiques. A dix-neuf ou vingt ans, s'étant lié avec le jeune lord Kingston, dont le gouverneur, homme instruit, lui inspira dès cette époque un goût vif pour les sciences, il voyagea avec son ami en France, en Italie, et le suivit en Angleterre. Déjà dans ses voyages se manifesta le penchant qui plus tard l'entraîna exclusivement vers l'observation de la nature : elle s'empara entièrement de son admiration; les arts des hommes disparurent à ses yeux devant les œuvres éternelles de la création. Incertain encore sur la direction à donner à ses travaux, mais animé de la noble ambition de la gloire que la conscience de son génie lui promettait, Buffon se livra d'abord à diverses études. Pour se perfectionner dans l'étude de l'anglais, sans négliger celle des sciences, il traduisit la *Statistique des végétaux*, de Hales, et le *Traité des fluxions*, de Newton. Il parut pendant quelque temps disposé à cultiver à la fois la géométrie, la physique et l'économie rurale, et fit sur ces divers sujets des recherches qu'il présenta successivement à l'Académie des Sciences, dont il avait été nommé membre en 1733. La place d'intendant du Jardin-du-Roi, qu'en mourant son ami Dufay lui légua en quelque sorte, en le désignant au ministre, le détermina à se consacrer entièrement à l'histoire naturelle. Dès-lors sa vie fut remplie par les soins qu'il donnait à l'établissement qui lui était confié, et par les travaux que lui coûtèrent les diverses parties de sa vaste *Histoire naturelle*, dans laquelle il ne se proposait rien moins que de comprendre toute la nature. Aucun événement remarquable ne troubla la longue existence de Buffon : il jouit dans toute sa pléni-

tude de la renommée que la postérité attache maintenant à son nom. Admiré dans toute l'Europe, les souverains, les grands de diverses contrées lui rendirent hommage. L'Académie française l'appela de bonne heure dans son sein; Louis XV érigea sa terre en comté; et il vit de son vivant ériger sa statue, au pied de laquelle était gravée cette superbe inscription: *Majestatis naturæ par ingenium.* Soit par calcul, soit par indifférence ou modération, il resta étranger aux discussions et cabales qui agitaient l'État et la littérature; il s'attacha dans ses écrits à ne choquer jamais les doctrines politiques et religieuses dominantes, se conformant même, dans la pratique, aux usages reçus; ce qui fit dire que, comme certains philosophes anciens, il avait une doctrine secrète et une doctrine publique. Aussi eut-il toujours un grand crédit auprès des ministres de son Gouvernement, et il le fit servir au perfectionnement de l'établissement qu'il avait sous sa direction. Buffon eut une vieillesse robuste; seulement, les dernières années de sa vie furent troublées par les douleurs de la pierre, qui n'interrompirent pas ses travaux. Il mourut à Paris, le 16 avril 1788, âgé de quatre-vingt-un ans.

On a souvent comparé Buffon à Aristote et à Pline, tous deux étonnans par l'immensité de leurs connaissances, et par celle des plans qu'ils ont conçus et exécutés. S'il n'égala pas l'esprit philosophique du premier, il surpassa le second en éloquence et pour la grandeur des vues ainsi que pour l'exactitude des détails. Doué d'une imagination ardente, d'un génie élevé, animé par un sentiment profond des beautés de la nature, Buffon entreprit, le premier parmi les modernes, de rassembler et d'exposer tout ce qui compose les sciences naturelles. S'il ne put exécuter en entier ce vaste projet, d'ailleurs au-dessus des forces d'un seul homme; si, dans les parties qu'il a traitées, il se laissa trop souvent entraîner à l'esprit de système, à cette manière vague de philosopher d'après des aperçus généraux; s'il montra pour les classifications une aversion si contraire aux progrès de la science, il n'en a pas moins élevé un monument imposant. On sera toujours frappé de l'art avec lequel il sut lier des matériaux si divers par leur nature; de celui dans lequel il excella surtout, de généraliser ses idées et d'enchaîner ses observations, de manière à donner à de simples conjectures l'apparence de vérités démontrées. On admirera toujours la hardiesse et la profondeur de ses vues, et la magnificence continue de son style. Ses ouvrages firent naître un goût général pour l'histoire naturelle, et furent du moins utiles par l'effet qu'ils produi-

sirent, s'ils ne servirent pas toujours autant les progrès de cette science, à cause des systèmes et des erreurs qui y sont mêlées aux vérités. Néanmoins, malgré les justes critiques dont ils ont été l'objet, il est d'autres mérites que ceux du style qui les recommandent. Jusqu'à lui, l'histoire naturelle n'avait été écrite avec étendue que par des compilateurs sans talent : les autres ouvrages généraux n'offraient que de sèches nomenclatures; il existait des observations en grand nombre, mais sur des objets isolés. Buffon vivifia tous ces matériaux; il y ajouta un grand nombre de faits, et dans plusieurs parties, il est resté le modèle d'après lequel a été fait tout ce qu'il y a de bon en histoire naturelle.

Nous ne chercherons pas à donner une idée de tout ce qui entre dans le grand ouvrage exécuté par Buffon. Il nous suffira d'indiquer le jugement qui a été porté sur les parties principales, et d'exposer quelques-unes des opinions physiologiques de ce célèbre naturaliste. Dans son discours sur la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle, il a développé les règles de la méthode de Bacon; règles qu'il a si souvent violées. Ses théories de la terre ne peuvent soutenir l'examen dans les détails : elles sont établies sur un trop petit nombre de faits; il y admet des hypothèses contraires au système de Newton; mais il eut le mérite de faire sentir que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changemens dont il est possible de suivre les traces. Son *Histoire des quadrupèdes* est ce qu'il a fait de plus estimé sous le rapport scientifique. Éloigné, par la nature de son génie, de cette observation minutieuse et délicate sans laquelle il n'y a pas de connaissances exactes, il s'adjoignit dans ce travail Daubenton, qui décrivit les caractères extérieurs et les formes anatomiques de chaque espèce. Toutes les théories générales, la peinture des mœurs des animaux ou des grands phénomènes de la nature, appartiennent à Buffon. L'*Histoire des Oiseaux*, dans laquelle il fut aidé par Guéneau de Montbeillard et l'abbé Bexon, est inférieure à l'*Histoire des Quadrupèdes*, sous le rapport de l'exactitude des détails et de la sévérité de la critique. Elle est conçue d'après une méthode qui en rend la lecture plus commode et plus instructive. L'*Histoire des Minéraux* appartient tout entière à Buffon. Plus que dans tous ses autres ouvrages, il s'y est livré à son goût pour les hypothèses, et ne s'est pas assez aidé des connaissances chimiques, et des progrès que Romé de Lille avait déjà fait faire à la minéralogie. Enfin, son *Histoire de l'Homme*, quoique renfermant un grand nombre d'erreurs, restera toujours comme

le plus magnifique tableau qui ait été fait des phénomènes extérieurs propres à l'espèce humaine. Buffon est le premier qui ait fondé sur la considération de l'organisme tout entier la distinction des races humaines. Dans ses tables de probabilités pour la durée de la vie, il eut le mérite de faire à la science de l'homme la seule application du calcul qui puisse lui convenir; et il a fourni des données précieuses sur les conditions favorables à la population.

Buffon, quoiqu'appartenant à l'école de Locke, n'a pas eu sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme et des animaux un système de philosophie assez suivi pour mériter d'être exposé. Ses opinions psycologiques sont extrêmement vagues; il est même tombé à ce sujet dans des contradictions et des obscurités qu'on attribue à la crainte de blesser les doctrines religieuses. C'est ainsi qu'à l'imitation de Descartes il a considéré les animaux comme de pures machines: mais ses idées sur ce mécanisme sont plus obscures encore que celles de ce philosophe. Il avait très-bien vu que l'excellence des sens, chez l'homme, n'influait pas sur le degré de son intelligence; mais il admet cette influence chez les animaux sans la démontrer, et en conclut la nature différente de ces derniers et de l'homme. Quelques-unes des vues de Buffon ont jeté une vive lumière sur l'histoire naturelle et la physiologie générale. Dans son discours sur la nature des animaux, il a établi la distinction entre la vie organique et la vie animale, qui a fourni à Bichat de si beaux développemens: il a aussi signalé cette importante loi de la constante uniformité des organes placés au centre, et servant à la vie organique ou intérieure, comparés aux variétés sans nombre des parties extérieures, et placés aux extrémités du corps des animaux: vue admirable et féconde! dit Moreau de la Sarthe, dont les travaux d'anatomie comparée de Cuvier ont été les développemens heureux et utiles. Ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe dont elle manquait auparavant. Enfin, son hypothèse sur la nutrition et la génération des animaux a eu trop de célébrité, pour n'en pas faire mention. Suivant Buffon, les animalcules que les observations microscopiques ont fait découvrir ne sont pas réellement des animaux: ce sont des molécules organiques, élémens communs des corps organisés, et servant à la reproduction des êtres, à leur accroissement, à leur conservation. Ces molécules

passent sans cesse, sans jamais se détruire, des végétaux aux animaux, et de ceux-ci aux premiers, par la nutrition et la putréfaction. Ces corps organisés constituent un moule intérieur destiné à les recevoir, suivant une forme déterminée. Dans l'enfance des animaux, les molécules organiques ne servent qu'à leur accroissement : après cette époque, où les organes ont acquis tout leur développement, les molécules surabondantes se rassemblent dans le réservoir particulier d'où elles s'échappent dans l'acte de la génération, conservant, suivant les différentes parties de l'animal d'où elles proviennent, une disposition à se réunir, de manière à présenter les mêmes formes et à reproduire des individus semblables à ceux de qui elles sont émanées. A l'aide de ce système assez simple, mais qui est contredit par un grand nombre de faits, et surtout par les observations de Haller et de Spallanzani sur le développement de l'œuf du poulet, Buffon expliquait facilement la formation des êtres de l'un ou de l'autre sexe, les ressemblances des enfans avec leurs parens, certaines monstruosités, et les générations spontanées. Enfin Buffon, dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences, a donné une description et une explication de plusieurs variétés du strabisme, qu'il attribue à une disproportion native ou acquise dans la force visuelle des deux yeux; et il propose, pour guérir cette infirmité, de ramener l'équilibre en diminuant par l'inaction la force de l'œil prépondérant, et en augmentant celle de l'œil faible par un exercice exclusif. Voici l'indication des diverses éditions des œuvres complètes ou séparées de Buffon :

Histoire naturelle générale et particulière. Paris, de l'imprimerie royale, 1749-1788, in-4, 36 vol. avec figures; les quinze premiers volumes (1749-67) contiennent la *Théorie de la terre*, l'*Histoire de l'homme et celle des quadrupèdes;* sept autres (1774-89) servent de supplément à ceux-ci. *Histoire des oiseaux* (1770-83), 9 vol. *Histoire des minéraux* (1783-88), 5 vol. L'*Histoire des ovipares, des serpens, des poissons et des cétacés*, par Lacépède (1787-1804), 8 vol., complète cette édition, recherchée pour la beauté des gravures. — *Ibid.*, de l'imprimerie royale, 1752-1805, in-12, 90 vol. avec figures, y compris la partie anatomique, par Daubenton, et la continuation, par Lacépède; 71 vol. sans la partie anatomique : cette édition porte le titre d'*OEuvres complètes.* — Amsterdam et Dordrecht (par Allamand et autres), 1766-1799, in-4, 38 vol. Buffon a profité pour ses supplémens de beaucoup de bons articles ajoutés à cette édition. — Paris, de l'imprimerie royale, 1774-1804, in-4, 36 vol., fig., sous le titre d'*OEuvres complètes.* Dans cette édition, peu estimée, la partie anatomique est supprimée et les supplémens refondus; la continuation est de Lacépède.

Berne, *Soc. typogr.*, 1784-86, in-8, 22 vol.

Deux-Ponts, 1785-91, in-12, 54 vol., fig. color.

Strasbourg, 1789-99, in-12, 43 vol., fig. color. et cartes.

Prague, Calve (Berne, *Soc. typog.*), 1794, in-8, 40 vol., fig.

Nouvelle édition, accompagnée de notes, etc., ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle, rédigé par Sonnini (dite *le Buffon de Sonnini*). Paris, 1798-1807, in-8, 127 vol., 1150 pl. — *Les ouvrages de Buffon, avec notes et additions*, 64 vol.; *Reptiles*, par Daudin, 8 vol.; *Mollusques*, par Denis de Montfort, 6 vol.; *Crustacés et insectes*, par Latreille, 14 vol.; *Poissons*, par Sonnini, 13 vol.; *Cétacés*, par le même, 1 vol. (une grande partie de ces deux ouvrages est empruntée de Lacépède); *Plantes*, par Brisseau-Mirbel et autres, 18 vol.; *Tables générales*, par Sue, 3 vol. *La partie anatomique*, par Daubenton, n'entre pas dans cette édition.

Nouvelle édition, mise dans un nouvel ordre, par Bern.-Germ.-Et. de Lacépède. Paris, 1799 et années suivantes, in-12, 52 vol. — Par le même, édition faisant suite à la collection des stéréotypes de MM. Didot. Paris, 1799-1802, in-18, 76 vol., fig. Une table méthodique et synonymique des quadrupèdes et des oiseaux forme le 14e volume de cette édition; les 20 derniers comprennent les continuations par Lacépède.

OEuvres, etc.; nouvelle édition, précédée d'une notice sur la vie de l'auteur, et suivie d'un discours intitulé: *Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences naturelles, depuis le milieu du dernier siècle*, par le comte de Lacépède. Paris, 1817-19, in-8, 17 vol., pl.; *ibid.*, 1820 et années suivantes, in-8, 25 vol., pl. — Ces éditions contiennent les continuations de Lacépède.

Cours complet d'histoire naturelle, contenant les trois règnes de la nature, par MM. Buffon, Castel, Patrin, Bloch, Sonnini, Latreille, Brongniart, de Tingri, Bosc, Lamarck et Brisseau-Mirbel. Paris, in-18, 80 vol., 783 fig. Dans cette édition, rédigée par Castel, les ouvrages de Buffon, abrégés, disposés suivant la classification de Linné, sont réduits à 26 vol.

OEuvres complètes. Paris, Bastien, 1810, in-8, 34 vol., fig. — C'est l'édition la plus complète des ouvrages de Buffon, quoiqu'il n'y entre aucun des Mémoires importans insérés dans le recueil de l'Académie des sciences.

Histoire naturelle de Buffon, mise dans un nouvel ordre, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Buffon, par M. le baron Cuvier. Paris, Ménard et Desenne, 1825-26, in-18, 36 vol., 400 pl. — Dans cette édition, le texte de Buffon est tronqué.

OEuvres, etc., nouvelle édition, publiée par R. Duthillœul. Douai, *Tarlier*, 1823, in-8, 12 vol.

OEuvres complètes, avec les descriptions anatomiques de Daubenton, par Lamouroux et Desmarets. Paris, 1824 et années suivantes, in-8, 40 vol., 720 planches lithographiées. — Dans cette édition, les supplémens sont placés à la suite des morceaux auxquels ils se rapportent; on y a joint l'éloge de Buffon par Vicq-d'Azyr, et celui de Daubenton, par Cuvier; une synonymie par ce dernier; un tableau méthodique des espèces décrites par Buffon; une table alphabétique des noms et des synonymes mentionnés dans l'ouvrage; le rapport de M. Cuvier sur les pro-

grès des sciences physiques depuis 1789.

OEuvres complètes, mises en ordre et précédées d'une notice historique, par A. Richard (sans la partie anatomique de Daubenton), *suivies d'un supplément contenant le rapport de M. Cuvier, sur les progrès des sciences physiques depuis* 1789 *jusqu'à* 1808, *et les rapports annuels du même à l'Académie, de* 1809 *à* 1827. Paris, 1824 et années suivantes, in-8, 32 vol., 200 planches. Le supplément comprend les quatre derniers volumes.

On a imprimé séparément les ouvrages suivans de Buffon :

Les époques de la nature. Paris, 1778-90, in-12, 2 vol.

Histoire naturelle de l'homme. Nouvelle édition; Paris, 1792, in-12, 2 vol.

Histoire naturelle des oiseaux. Paris, de l'imprimerie royale, 1771, gr. in-4 ou in-fol., 10 vol., 1008 planches enluminées (y compris 35 d'insectes). Ouvrage très-recherché à cause des planches.—Berne, *Soc. typog.*, 1798, in-8, 18 vol., fig.

Théorie de la terre. Berne, *Soc. typ.* 1792, in-8, 3 vol.

Histoire de la terre et des minéraux, avec la physique expérimentale. Berne, *Soc. typog.*, 1800, in-8, 7 vol., pl.

Histoire naturelle des animaux domestiques. Berne, *Soc. typog.*, 1800, in-8.

On a fait plusieurs abrégés ou extraits des ouvrages de Buffon, que nous ne croyons pas devoir citer.—Buffon a encore inséré dans la collection des Mémoires de l'Académie royale des Sciences, et dans celle des Mémoires de l'Académie de Dijon, des Mémoires importans sur divers sujets de physique, d'agriculture et d'histoire naturelle, qui n'ont point été compris dans les œuvres complètes.

(Vicq-d'Azyr, *Éloges.* — Condorcet, *Éloges.* — Cuvier, *Biog. univers.*, article *Buffon.*— Moreau de la Sarthe, *Notice sur la vie et les ouvrages de Buffon*, à la suite de l'éloge par Vicq-d'Azyr. — On peut consulter, pour quelques particularités de la vie de Buffon, l'ouvrage de Hérault de Séchelle : *Voyage à Montbard.*)

BUISSON (Mathieu-François-Régis), né à Lyon en 1776, était cousin de Bichat; il fut son disciple, son ami et son collaborateur. Les connaissances et le talent que Buisson a montrés pendant sa courte carrière, portent à penser qu'il serait devenu un des hommes les plus distingués de notre époque, si une mort prématurée ne l'eût enlevé en octobre 1804. Ses principes religieux et spiritualistes très-prononcés influèrent en plusieurs points sur ses doctrines physiologiques et médicales. Du reste, il appartient entièrement à l'école de Bichat, dont il signala et combattit quelques erreurs. Il a laissé :

De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés dans l'homme, avec un précis historique sur M.-F.-X. Bichat. Paris, an x (1802), in-8. — Cet ouvrage forma d'abord la dissertation inaugurale de l'auteur. Buisson y montre que Bichat avait exagéré les différences qui exis-

tent entre les vies animale et organique. Il part de l'idée de M. de Bonald, que l'homme est une intelligence servie par des organes, pour établir sa division des phénomènes physiologiques. Toutes les fonctions qui ont un rapport immédiat avec l'intelligence, telles que la vue, l'ouïe, la locomotion et la voix, qui établissent les relations entre l'homme et les corps extérieurs, sont réunies sous le nom de *vie active*, parce que c'est par leur moyen que l'intelligence agit, exécute ses volontés, sert à son expression. Les autres fonctions, destinées à l'entretien des organes tant de la vie active que du reste de l'économie, constituent la *vie nutritive*. Ces dernières fonctions sont de trois sortes : les unes, *exploratrices*, le goût et l'odorat, sont chargées de juger les substances destinées à être introduites dans l'économie pour sa réparation, les alimens et l'air; les autres, *préparatrices*, la digestion et la respiration, élaborent ces substances pour les rendre propres à la nutrition; les troisièmes, *nutritives immédiates*, ayant toutes rapport à la circulation, et comprenant les absorptions et les sécrétions, opèrent la composition et la décomposition de l'animal. Ce sont celles-ci seules qui réunissent les caractères assignés par Bichat à la vie organique. Buisson, dans des réflexions qui terminent son ouvrage, combat l'erreur de ce grand physiologiste, qui avait cherché à établir que tout ce qui est relatif aux passions appartient à la vie organique; qu'elle est le terme où elles aboutissent et le centre d'où elles partent. Buisson dans cet ouvrage, s'élève vivement contre les idées et le langage matérialiste et peu orthodoxe de Bichat. Il avait, de concert avec M. Roux, aidé Bichat dans la rédaction de son *Anatomie descriptive;* il a composé une partie du troisième volume et le quatrième volume; il y a joint un précis historique sur cet homme célèbre.

On a imprimé, après la mort de Buisson, plusieurs morceaux inédits dans la *Bibliothèque médicale*, entre autres un fragment sur Van Helmont, dont il défend la doctrine spiritualiste. Buisson travaillait, dit-on, à un traité complet de physiologie, d'après le plan qu'il s'était tracé; mais il n'en acheva que les prolégomènes.

BULLEYN (Guillaume), médecin anglais du seizième siècle, naquit dans l'île d'Ély, vers le commencement du règne de Henri VIII. Quoiqu'il ait eu une grande réputation, et qu'il ait été membre du Collége de médecine, on a peu de détails sur sa vie; ce qu'on en sait a été puisé dans ses écrits. Il fit ses humanités à Cambridge, suivant les uns, à Oxford, suivant les autres. On ignore où il étudia la médecine, et où il prit le grade de docteur. Il paraît avoir voyagé en Allemagne, en Écosse, et surtout en Angleterre, dans le but d'observer les productions de ces contrées, et principalement les végétaux. Il résida dans plusieurs endroits, mais plus long-temps à Durham, où il pratiqua la médecine avec succès. C'est là qu'il fit connaissance et gagna la faveur de sir Thomas, baron de Hilton, source de ses malheurs. Après la mort de ce seigneur, Bulleyn

étant allé à Londres, il y fut poursuivi par le frère du baron de Hilton, comme meurtrier de ce dernier. Rien ne fut épargné pour le faire condamner. Mais étant sorti pleinement justifié de cette accusation, son implacable ennemi tenta de le faire assassiner, et réussit enfin à le faire enfermer pour dettes. C'est en prison, où il resta long-temps, qu'il composa plusieurs des ouvrages que nous allons indiquer. Mais il y a, comme le remarque Aikin, quelque chose d'obscur dans ces événemens racontés par Bulleyn, et sur lesquels nous n'avons pas d'autres informations. Bulleyn mourut à Londres le 7 janvier 1576. Il avait des connaissances étendues sur les anciens médecins et naturalistes, et ses écrits ont de l'intérêt, en ce qu'ils indiquent l'état de la médecine à cette époque en Angleterre. Ce sont :

The government of health. Le guide de la santé. Londres, 1548, in-8; *ibid.*, 1558, in-8; *ibid.*, 1562, in-8. — C'est un livre de médecine populaire.

A regimen against the pleuresy. Londres, 1652, in-12.

Bulwarke of defence against all sickness, seraness, and wound, that do daily assault mankind. Boulevard de défense contre toutes les maladies. 1562, in-fol.; Londres, 1579, in-fol. — Cet ouvrage est composé de quatre parties. La première (*des simples*) est une énumération d'articles de matière médicale, presqu'entièrement tirée des anciens. Le deuxième livre, intitulé : *Dialogue entre la maladie et la chirurgie, concernant les tumeurs et les blessures*, est entièrement chirurgical et extrait de différens auteurs; il est terminé par l'exposition de la méthode de son frère Richard, pour guérir de la pierre, méthode qui consistait dans l'administration d'apéritifs et de diurétiques, de lavemens lubrifians, et l'application d'un emplâtre émollient sur la région des reins. Dans la troisième (*des composés*) se trouve un recueil de formules de médicamens externes et internes. Le quatrième traite de l'emploi des purgatifs, de la saignée, etc.; du régime, des effets des passions, des signes pronostiques, et d'autres objets variés.

A dialogue both pleasant and pitiful, wherein is shewed a godly regimen against the plague, with consolations and comfort against death. Dialogue agréable et touchant à la fois, dans lequel est indiqué le meilleur régime contre la peste, avec des consolations propres à fortifier contre la mort. Londres, 1564, in-8. — Production singulière, dans laquelle sont traités sans ordre ni liaison une foule de sujets, et dont la moindre partie est consacré à la médecine. Le dialogue a lieu entre des individus échappés aux dangers de la peste. L'auteur y parle de cette maladie d'après divers auteurs, et prend occasion de décrire celle qui avait ravagé l'Angleterre en 1563.

(Aikin, *Biogr.*, *Mémoires.* — Hutchinson, *Biogr. méd.*)

BULLIARD (Pierre), botaniste, naquit à Aubepierre, en Barrois, en 1742 environ. Il fit ses études au collége de Langres, et

montra de bonne heure un goût décidé pour l'histoire naturelle. Peu de temps après avoir achevé ses humanités, il obtint une place à la nomination de l'abbé de Clairvaux, et un logement à l'abbaye. Pendant son séjour dans cette retraite, il étudia l'anatomie et la botanique dans les meilleurs ouvrages, et vint ensuite à Paris pour y continuer ses études médicales. Mais son goût pour l'histoire naturelle le fit changer de résolution, et dès-lors il poursuivit exclusivement la carrière dans laquelle il s'est distingué. Bulliard est mort à Paris, en septembre 1793, laissant les ouvrages suivans :

Flora Parisiensis. Paris, 1774, in-8, 6 vol, avec fig. col. — Cette flore, devenue aujourd'hui très-rare, est précédée d'une introduction à la botanique, d'après le système de Linné.

Aviceptologie française, ou traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre les oiseaux. Paris, 1778 et 1796, in-12.

Herbier de la France, ou collections des plantes indigènes de ce royaume. Paris, 1783-1793, en 15 parties, renfermant 610 pl. color., qui ont paru en 151 cahiers in-fol.

Dictionnaire élémentaire de botanique. Paris, 1783, in-fol., avec 2 pl.; *ibid.*, 1797, in-fol.; nouv. édit., revue par L. Cl. Richard, Paris, 1799, in-8; revue et augmentée par le même, Paris, an X (1802), in-8.

Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France. Paris, 1784, in-fol., 2 vol. ornés de 85 pl. color.; *ibid.*, 1798, in-8, sans figures.

Histoire des champignons de la France. Paris, 1791-1812, in-fol., avec pl. col. — Ce bel ouvrage, aussi intéressant par son sujet que par la manière dont il est traité, était, lorsqu'il parut, le plus complet que l'on eût encore vu sur cette partie de la botanique.

Histoire des plantes médicinales. Paris, 1809, petit in-fol. — Cet atlas se compose de 399 pl., accompagnées d'une description très-succincte des caractères botaniques de chacune d'elles, et d'une indication, en quelques mots, de leurs propriétés médicinales.

Les cinq ouvrages sur les plantes ont été réunis sous ce titre commun :

Herbier de la France. Paris, 1809-1812, 7 vol. in-fol.

Bulliard est le premier qui ait employé le moyen plus facile et plus économique d'imprimer les plantes en couleur. Il a fait lui-même les dessins et les gravures de tous ses ouvrages.

(Du Petit-Thouars, *Biog. univ.*)

BUNON (Robert), chirurgien-dentiste, naquit à Châlons-sur-Marne en 1702. Il fut reçu à Saint-Côme en 1739, et pratiqua son art avec succès à Paris, où il est mort le 25 janvier 1748, laissant les ouvrages suivans, qui justifient la réputation dont il a joui :

Dissertation sur un préjugé très-pernicieux, concernant les maux de dents qui surviennent aux femmes grosses. Paris, 1741, in-12, 20 pp. — Il fait voir que l'extraction des dents canines n'offre rien de dangereux, et que les nerfs de ces dents n'ont rien de commun avec les yeux.

Essai sur les maladies des dents, où l'on propose les moyens de leur procurer une bonne conformation dès la plus tendre enfance, et d'en assurer la conservation pendant tout le cours de la vie. Paris, 1743, in-12, 240 pp. — Il prouve que les dents de la première dentition ne sont pas dépourvues de racines, mais que cette partie est détruite peu à peu par l'absorption, à mesure que les secondes dents se développent.

Expériences et démonstrations faites à l'hôpital de la Salpêtrière et à Saint-Côme, en présence de l'Acad. roy. de Chirurgie; pour servir de suite et de preuves à l'essai sur les maladies des dents. Paris, 1746, in-12, 410 pp. — Cet ouvrage renferme beaucoup de faits, et entre autres des exemples de l'épaisseur différente de l'émail des dents. Bunon y fait connaître les observations nombreuses qu'il a recueillies sur l'érosion des dents, qu'il rapporte à des maladies plus ou moins graves survenues aux enfans pendant le travail de la formation des dents. Il montre la coïncidence qui existe entre l'étendue, le siége, le nombre et la forme de ces érosions avec l'intensité et le retour de ces maladies, lesquelles sont particulièrement les exanthèmes cutanés, la variole, etc.

(Haller. — Éloy.)

BURETTE (Pierre-Jean), l'un des médecins les plus érudits du dernier siècle, naquit à Paris le 21 novembre 1665. Son père, dont la fortune était médiocre, et que la nécessité avait forcé d'utiliser le talent qu'il possédait sur la harpe, ne négligea pas les premiers soins d'éducation de son fils, et lui enseigna aussi de bonne heure l'art qu'il professait. Le jeune Burette fit de rapides progrès. La précocité de son talent ayant excité la curiosité de Louis XIV, ce monarque voulut entendre le jeune virtuose, qui fut plusieurs fois admis en sa présence. Cette circonstance acheva de donner la vogue à Burette père et fils. Cependant ce dernier se sentait appelé à une toute autre vocation, malgré la réputation dont il jouissait. Il employait à l'étude tous les momens de loisir que lui laissaient ses leçons de musique, et les langues grecque et latine lui étaient déjà devenues très-familières, lorsqu'il annonça à son père le projet qu'il avait conçu de se livrer à la médecine : il était alors âgé de dix-huit ans. Les connaissances solides qu'il possédait déjà accélérèrent ses progrès en philosophie au collége d'Harcourt, où il soutint ses thèses avec applaudissement. Il obtint ensuite, et avec la même distinction, les grades de bachelier et de licencié à la Faculté de médecine de Paris, et reçut le bonnet de docteur en 1690. Il ne tarda pas à être attaché comme médecin en chef à l'hôpital de la Charité, et conserva cette place pendant trente-cinq années. En 1698, il fut chargé, par la Faculté de médecine, de donner des leçons de matière médicale,

et il composa à cette occasion un *Traité de matière médicale*, qui est resté manuscrit, et qu'on conserve dans la bibliothèque de la Faculté de Paris. Il avait présenté en tableaux séparés les élémens de botanique de Tournefort; cet auteur les reproduisit lui-même dans l'édition latine de son ouvrage. En 1713, il fut nommé professeur de chirurgie latine; il composa alors un *Traité des opérations chirurgicales*, qui n'a pas été publié. En 1710, il obtint la chaire de médecine au Collége de France. En 1704, il avait été nommé à celle de censeur royal. Profondément versé dans la lecture des auteurs anciens et des langues étrangères vivantes, il avait puisé aux sources mêmes ses connaissances en médecine. Il fut nommé à la place d'associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1711, et à celle de pensionnaire de l'Académie en 1715. En 1706, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Savans*, et, pendant trente-trois ans, il y coopéra d'une manière très-active. Les articles qu'il y a insérés ne formeraient pas moins de huit volumes in-4°. Dans le mois de mars 1747, il eut une attaque d'apoplexie, qui le fit succomber au bout de deux mois environ, le 19 mai 1747. L'année suivante, on publia le catalogue des livres de sa riche bibliothèque, d'après les manuscrits qu'il avait laissés, en y joignant un mémoire sur sa vie et ses ouvrages (3 volumes in-12). Burette avait été employé à la Bibliothèque royale pour la recherche des livres d'histoire naturelle et de médecine. On a de lui :

An siccus aer humido salubrior? Aff. Paris, 1690, in-4. — C'est la thèse qu'il soutint pour sa réception de docteur. Elle fut soutenue de nouveau sous sa présidence, en 1741.

Les suivantes ont été soutenues sous sa présidence :

An à solâ partium structurâ, corporis humani functiones? Aff. Resp. J.-M. Berthod. Paris, 1691, in-4.

An gymnastice, optimus segnioris diaphoreseos stimulus? Aff. Resp. Joan. Cl.-Ad. Helvétius. Paris, 1707, in-4.

An gymnastice, morborum contumacium optima plerumque medicina? Aff. Resp. J.-B. Faust, Allot de Mussay. Paris, 1715, in-4. Cette thèse fut de nouveau soutenue en 1746.

An gravidis aquæ potus? Aff. Resp. J.-B. Boyer. Paris, 1727, in-4.

An refusa in sanguinis alvum pinguedo, cedat in corporis nutrimentum? Aff. Resp. Oliv. Bougourd. Paris, 1733, in-4.

An canalis intestinorum, glandula primaria? Aff. Resp. Ant. Bergier. Paris, 1741, in-4.

Éloge de madame Dacier. Paris, 1721, in-4.

Dialogue de Plutarque sur la musique. Paris, 1735, in-4.

Burette a consigné un grand nombre d'articles dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, parmi lesquels nous citerons les suivans : *Dissertation sur la gymnastique des an-*

ciens. — *Dissertation sur l'usage des bains.* — *Mémoire pour servir à l'histoire de la danse des anciens.* — *Mémoire pour servir à l'histoire de la sphéristique ou de la paume des anciens.* — *Trois Mémoires pour servir à l'histoire des athlètes* (Tome I). — *Mémoire sur la musique à plusieurs parties.* — *Trois Mémoires pour servir à l'histoire de la lutte, du pugilat et de la course des anciens; dissertation sur ce que l'on nommait pentakle dans l'ancienne gymnastique; dissertation sur l'exercice du disque ou palet* (tome III). — *Mémoire sur la musique des anciens* (tome IV). — *Dissertation où l'on fait voir que les merveilleux effets attribués à la musique des anciens, ne prouvent point qu'elle fût aussi parfaite que la nôtre.* — *Dissertation sur le rhythme de l'ancienne musique.* — *Sur la mélopée de l'ancienne musique.* — *Addition à cette dissertation* (tome V). — Le tome VIII renferme encore un grand nombre d'autres écrits sur la musique des anciens, ainsi que les tomes X, XIII et XV.

On trouva dans les manuscrits de Burette les deux ouvrages suivans, dont le dernier a seul été imprimé :

De morbis omissis.

De aquarum medicatarum galliæ naturâ, viribus et usu, tractatio. Paris, 1772, in-8 : à la suite du 2e vol. du *Dictionnaire minéralogique et hydraulique de la France*, page 43, par Buchoz.

(*Catal. de la Bibl. de Burette.* — *Table du Journ. des Sav.*)

BURGGRAV (Jean-Philippe), fils d'un autre Jean-Philippe, aussi médecin, avec lequel il a été confondu par divers biographes (Carrère, Goulin, etc.), naquit à Darmstadt, le 1er septembre 1700, fit ses études à Iéna et à Halle, prit le bonnet doctoral à Leyde, et vint se fixer à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 5 juin 1775. Il était premier médecin et conseiller-aulique du duc de Mayence. Les ouvrages qu'il a laissés, et les témoignages de Haller et de ses contemporains, doivent le faire regarder comme un homme de beaucoup de savoir.

Diss. de methodo medendi, pro climatum diversitate, variâ instituendâ. Leyde, 1724, in-4.

De existentiâ spirituum nervosorum, eorumque verâ origine, indole, motu, effectibus et affectibus in corpore humano vivo, sano et ægro, commentatio medica, viro clariss. A. O. Goelicke opposita. Francfort-sur-le-Mein, 1725, in-4.

Vertheidigung von der Wuerklichkeit nervengeister. Francfort-sur-le-Mein, 1727, in-4.

Spiritûs nervosus, immerens exul restitutus ab iniquis imputationibus viri clariss. A. O. Goelicke absolutus. Francfort-sur-le-Mein, 1729, in-4.

Annotationes ad H. Conringii librum de habitus corporum germanicorum antiqui et novi causis. Francfort-sur-le-Mein, 1727, in-8.

Lexicum medicum universale omnium verborum, præcipuè verò rerum, ad medicinam et disciplinas illi famulantes spectantium, explicationem systematicam exhibens, etc.

Tom. I, A-B. Francfort, 1733, in-fol. — Il est fâcheux que ce vaste recueil n'ait pas été continué par l'auteur : on y trouve beaucoup de bons articles.

Bedenken von dem geschaefte der Erzeugung. — Contre le système des *Ovaristes*, en faveur des animalcules spermatiques.

De aere, aquis et locis urbis Francofurtanæ ad Mœnum, commentatio. Access. disquisitio de origine et indole animalium spermaticorum. Francfort, 1751, in-8. — Topographie bien faite.

On trouve un grand nombre d'observations de Burggrav dans les collections académiques du temps. Mueller et Jassoy mirent au jour après sa mort :

Auserlesene medicinische faelle und gutachten; Observations et Consultations de J. Ph. Burggrav. Francfort-sur-le-Mein, 1784, in-8, 356 pp.

(Haller. — *Comment. de reb. in med. gest.*)

BURNET (Thomas), médecin écossais de la fin du dix-septième siècle, sur la vie duquel on n'a aucun document. On sait seulement, par les titres qui accompagnent son nom sur ses ouvrages, qu'il était médecin du Roi, et membre du Collége royal de médecine d'Édimbourg. On ignore la date de sa mort. Il était frère du fameux évêque de Salisbury, Gilbert Burnet. Quelques auteurs l'ont confondu avec un autre Thomas Burnet, auteur d'une théorie de la terre. Il a laissé :

Thesaurus medicinæ practicæ ex præstantissimorum medicorum observationibus collectus. Londres, 1672, in-4; *ibid.*, 1673, in-4; *ibid.*, 1685, in-12; Venise, 1687, in-12; *ibid.*, 1694, in-12; Genève, 1697, in-12; *ibid.*, 1698, in-4; Londres, 1743, in-8, traduit en français avec des observations de Dan. Puerarius; Genève, 1676, in-12; Lyon, 1687, in-12; *ibid.*, 1694, in-12; *ibid.*, 1733, in-8. — Traité général de médecine pratique, par ordre alphabétique.

Hippocrates contractus in quo Hippocratis opera omnia in brevem epitomen reducta habentur. Edimbourg, 1685, in-8; Venise, 1733, in-4; Vienne, 1737, in-8; Venise, 1751, in-8; Strasbourg, 1765, in-8. — Abrégé commode des œuvres d'Hippocrate. Il n'y est pas établi de distinction entre les traités authentiques et les apocryphes.

(Chauffepié. — Hutchinson, *Biogr. med.* — Haller, *Bibl. med.*)

BURRHUS (Joseph-François), dont le vrai nom est Borri, Milanais, enthousiaste, chimiste, hérésiarque et prophète, s'attacha d'abord à la cour de Rome; mais ayant ensuite déclamé contre elle, et rempli la ville du bruit de ses révélations, il fut obligé de la quitter. Retiré à Milan, sa patrie, il contrefit l'inspiré, dans la vue, dit-on, de s'en rendre maître par les mains de ceux à qui il communiquait son enthousiasme. Il commençait par exiger d'eux

le vœu de pauvreté; et, pour le leur faire mieux exécuter, il leur enlevait leur argent; il leur faisait jurer ensuite de contribuer autant qu'il serait en eux à la propagation du règne de Dieu, qui devait bientôt s'étendre à tout l'univers, par les armes d'une milice dont il serait le général et l'apôtre. Ses desseins ayant été découverts, il prit la fuite; l'inquisition lui fit son procès, et le condamna au feu comme hérétique. Son effigie fut brûlée à Rome en 1660. Borri se réfugia à Strasbourg, et de là à Amsterdam, où quelques cures inespérées qu'il opéra lui valurent le titre de *médecin universel*. Une banqueroute l'ayant chassé de la Hollande, il passa à Hambourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale. Le roi de Danemarck imita Christine, et ne réussit pas mieux. La faveur singulière dont Borri jouissait auprès de Frédéric III, l'avait rendu odieux aux seigneurs de la cour. Aussitôt après la mort du roi, il se sauva en Hongrie. Le nonce du pape, qui était alors à la cour de Vienne, le réclama. L'empereur le rendit, mais avec parole du pape de ne point le faire mourir. Conduit à Rome, il y fut condamné à y faire amende honorable, et à une prison perpétuelle. Il mourut le 10 août 1695, à 70 ans, au château de Saint-Ange. Borri ne fut point un homme ordinaire. On peut voir dans la collection de lettres publiées par T. Bartholin, tom. III et IV, le jugement qu'en portaient les médecins contemporains. On a de lui :

Gentis Burrorum notitia (anonym). Strasbourg, 1660, in-4. — Argelata attribue cet ouvrage à Borri, qui fait descendre sa famille d'Afranius Burrhus, gouverneur de Néron.

Epistolæ duæ ad Thomam Bartholinum de cerebri ortu et usu medico et de artificio humores oculi restituendi. Copenhague, 1669, in-4.

La chiave del Gabinetto del Cavagliere G. F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifiche, chimiche, e curiosissime, con varie istrusioni politiche, ed altre cose degne di curiosita e molti segreti bellissimi. Cologne, Marteau, (Genève) 1681, in-12. — Ouvrage rare et recherché des curieux. La deuxième partie du volume avait été publiée séparément, sous ce titre :

Istruzioni politiche date al re di Donimarca. — On y remarque, dit Delaunaye, cette belle maxime : *Che un principe fa piu coll' esempio verso i suoi suggetti, che colla pena.*

De vini degeneratione in acetum, decisio experimentalis; dans la *Galleria di Minerva, tom. II.* — Opuscule très-remarquable suivant Manget.

Lenglet-Dufresnoy attribue à Borri l'ouvrage suivant, dont Argelata ne parle point :

Ambasciata di Romolo a' Romani. Genève, in-12.

Hippocrates chimicus, seu specimina quinque chimiæ Hippocraticæ a Fran-

cisco Josepho Burrho recognita et utriusque facultatis medicæ professori Maximo Olao Borrichio dedicata. Cologne, 1690, in-12, 148 pp.—Les bibliographes ne font point mention de cet ouvrage sous le nom de Borri. Cependant le nom, la date, et jusqu'à la dédicace, tout se rapporte parfaitement à lui.

(Bayle. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.* — *Biogr. univ.*)

BURTIN (François-Xavier), médecin et naturaliste, naquit à Maëstricht en 1743. Il était membre des Sociétés de médecine de Paris, de l'ancienne Académie de Bruxelles et de Harlem, de l'Institut des Pays-Bas, etc., etc. Burtin est mort le 6 août 1818, laissant des ouvrages assez nombreux qui ont la plupart pour objet les beaux-arts et l'histoire naturelle. Nous n'indiquerons que ceux qui ont rapport à la médecine:

De febribus. Louvain, 1767, in-4.

Mémoire sur cette question: Quels sont les végétaux indigènes que l'on pourrait substituer, dans les Pays-Bas, aux végétaux exotiques, relativement aux différens usages de la vie? qui a remporté le prix en 1783. Bruxelles, 1784, in-4 de 187 pages.

De la meilleure méthode d'extirper les polypes utérins. Bruxelles, 1812, in-8, fig.

(Ersch. — Guérard.)

BURTON (Jean), médecin, accoucheur et antiquaire distingué, né dans le comté d'York en 1697, mort en 1771, a écrit un assez grand nombre d'ouvrages qui sont étrangers à notre art; ceux qui nous concernent sont les suivans:

A treatise on the non-naturals; in which the great influence they have on human bodies is set forth, and mechanically accounted for. To is subjoined a short essay on the chin-cough, with a new method of treating that obstinate distemper. Traité des choses non-naturelles, dans lequel est indiquée et expliquée la grande influence qu'elles ont sur le corps humain, auquel est joint un essai sur la coqueluche et sur une nouvelle méthode de traiter cette maladie. York, 1738, in-8.

Account of the life and writings of Boerhaave. Notice sur la vie et les ouvrages de Boerhaave. Londres, 1748, in-8.

An essay towards a complete new system of midwifery, theoretical and practical; together with the description, causes and method of removing or relieving the desorders peculiar to pregnant and lying-in women and newborn infants, etc. Essai d'un nouveau système complet, théorique et pratique, de l'art des accouchemens, etc. Londres, 1751, in-8, 18 pl.; trad. en franç. avec de nombreuses addit., par Lemoine. Paris, 1771-1775, in-8, 2 vol. — Burton pense que le coccyx ne peut jamais être une cause d'accouchement difficile, et qu'il est inutile de repousser cet os. Suivant lui, il n'est pas nécessaire que le fœtus ait donné des signes de vie pour être autorisé à couper le cordon ombilical. Il prescrit

aux femmes en travail la position sur le dos ou sur le côté. Cette dernière situation est usitée depuis lui chez les Anglaises. Il rejette divers instrumens usités, tels que le crochet, et propose un double crochet en forme de forceps, ainsi qu'un tire-tête servant en même temps de perce-crâne. L'ouvrage de Burton, quoique ne renfermant pas des choses très-neuves après le traité de Smellie, qui est antérieur, annonce un savant et habile accoucheur.

A letter to wam Smellie, M.D., containing critical and practical remarks upon his treatise on the theory and practice of midwifery, etc. Lettre à G. Smellie, contenant des remarques critiques et pratiques sur son Traité théorique et pratique de l'art des accouchemens. Londres, 1755, in-8. — Le traité de Burton avait été critiqué dans quelque journal avec rigueur, tandis que Smellie y était exalté. Notre auteur, piqué, fit cette lettre, dans laquelle il critique avec vivacité, et souvent à tort, son rival, et exagère de légères erreurs qui lui sont échappées. Cette lettre fut également traduite par Lemoine, et entre dans le 2ᵉ vol. de la traduction précédemment citée.

Burton a encore inséré dans les *Med. Epist.* d'Édimbourg, année 1736, une notice sur les monstruosités, et dans les *Trans. philos.*, an. 1761, nº 494, p. 520, une lettre sur l'extirpation, par la ligature, d'une excroissance de la matrice à la suite de fleurs blanches.

(*Comment. de reb in med. gest.* — Sue. — Ancien *Journal de med.* — *Catal. de la biblioth. de la Soc. med. et chirur. de Londres.* — Rob. Watt., *Bibl. Brit.*)

BUTINI (Jean-Antoine), né à Genève en 1723, reçu en 1747 docteur en médecine à Montpellier, correspondant de la Société royale des Sciences de cette ville, membre du Conseil des Deux-Cents, a laissé :

Dissertatio hydraulico-medica de sanguinis circulatione. Montpellier, 1747, in-4. Réimprimé dans les *Dissert. et quæstiones medicæ.* Lucques, t. I, 1767.

Traité de la petite-vérole communiquée par l'inoculation. Paris, 1752, in-12.

Lettre sur la cause de la non-pulsation des veines. Genève, 1760, in-8, 32 pp.

Butini a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on compte plus de huit cents observations de maladies, et un ouvrage sur l'*Esprit du christianisme*, ou la Doctrine de l'Évangile détachée des additions humaines. Il avait aussi traduit l'abrégé de la chronologie des anciens royaumes, de Reid, et composé plusieurs pamphlets politiques.

(Senebier, *Hist. litt. de Genève.*)

BUTTER (Guillaume), né en 1726, membre du Collége royal de médecine d'Édimbourg, pratiqua son art a Derby, puis à Londres. Il mourut en 1805. Il a laissé les ouvrages suivans :

Method of cure for the stone, chiefly by injections with descriptions and delineations of the instruments contrived for those purpose. Méthode

pour le traitement de la pierre, principalement par les injections, avec des descriptions et des dessins des instrumens employés dans ce but. Edimbourg, 1754, in-12, traduit en français par Roux, et imprimé à la suite de sa traduction de l'*Essai* de R. Whytt, sur l'eau de chaux. — Butter se servait, pour faire des injections d'eau de chaux dans la vessie, d'une sorte de sonde à double courant.

Dissert. de frigore quatenùs morborum causâ. Édimbourg, 1757, in-8.

Dissert. medica et chirurgica de arteriotomiâ. Édimbourg, 1761, in-8.

Treatise on the kinkcough : with an appendix containing an account of hemlock and its preparations. Traité de la coqueluche, avec un appendice contenant une histoire de la ciguë et de ses préparations. Londres, 1773, in-8. — L'auteur regarde la ciguë comme le remède le plus propre à combattre la coqueluche. Il place le siége de cette maladie dans les intestins, prétendant que les particules contagieuses qui engendrent les maladies épidémiques agissent sur la membrane continue qui tapisse l'intérieur des poumons et du conduit digestif, avec cette particularité, que l'agent contagieux de l'angine affecte spécialement la membrane de l'arrière-bouche, celui de la rougeole la membrane des poumons, celui de la variole la membrane de l'estomac, celui des fièvres intermittentes la membrane du duodénum, celui de la coqueluche la membrane des intestins. Ce traité a été l'objet de remarques critiques de la part d'un anonyme (*Animadversions on late treatise on the kinkcough; to which is annexed an essay on that desorders.* Londres, 1774, in-8, p. 55, préf., p. 8). Le critique cherche à réfuter les divers points de la théorie de Butter, et l'efficacité de sa méthode thérapeutique. Il lui reproche d'avoir tenté de se faire un monopole de la vente de l'extrait de ciguë, comme il avait voulu s'attribuer la méthode de Whytt, relative au traitement de la pierre par les injections.

An account of puerperal fever, as they appear in Derbyshire and some of the counties adjacent. Histoire de la fièvre puerpérale qui règne dans le comté de Derby et dans quelques pays adjacens. Londres, 1775, in-8.

Treatise on the disease commonly called angina pectoris. Traité de l'angine de poitrine. Londres, 1791, in-8; *ibid.*, 1806, in-8. — L'auteur attribue cette maladie à une affection arthritique du diaphragme.

A treatise on the venereal rose. Traité de la couperose. Londres, 1799, in-8.

A treatise on the infantile remittent fever. Traité de la fièvre rémittente des enfans. Londres, 1782, in-8; *ibid.*, 1806, in-8. — L'auteur donne ce nom à la maladie décrite par Sauvage, sous la dénomination de *hectica infantilis.* Selon lui, la cause de la fièvre réside dans des saburres des premières voies qui occasionnent un spasme dans tout le corps, et il réfute l'opinion de ceux qui l'attribuent aux vers, qui, suivant lui, ne produisent aucun effet dangereux chez les enfans. Avant de parler du traitement de la fièvre, Butter avance que toutes les maladies du corps humain ont l'irritation pour principe. Nonobstant cette étiologie, qu'il applique à la fièvre rémittente, le traitement qu'il indique est peu conséquent à cette idée.

An improved method of opening the temporal artery; also a new proposal

for extracting the cataract, with cases and observations tending to illustrate to good effects of arteriotomy in various diseases of the head. Méthode perfectionnée pour ouvrir l'artère temporale, et nouveau procédé pour l'extraction de là cataracte, avec des observations tendantes à prouver les bons effets de l'artériotomie dans plusieurs maladies de la tête. Londres, 1783, in-8.

(*Comment. de reb. in gest.* — Ancien *Journal de médecine.*— Sprengel, *Hist. de la Médec.*—Rob. Watt., *Bibl. brit.*)

C

CABANIS (Pierre-Jean-George) naquit en 1757 à Conac. Son père s'était fait avantageusement connaître par ses connnaissances en agriculture et en économie rurale, et par les procédés nouveaux qu'il y avait introduits. Cabanis fit ses premières études au collége de Brives. Une sévérité outrée de ses maîtres et de son père, en aigrissant son caractère opiniâtre et en provoquant sa résistance, fut cause du peu de succès qu'il obtint dans ses études malgré ses heureuses dispositions. Mais abandonné à lui-même, à 14 ans, au milieu de Paris, où son père l'avait amené, le goût de l'étude se réveilla en lui avec une sorte de fureur : il reprit en sous-œuvre son éducation ébauchée, et pendant deux ans il se livra ardemment à la culture des classiques grecs, latins et français, se montrant peu assidu aux leçons des professeurs de philosophie, mais lisant Locke, et suivant les cours de physique de Brisson. Il partit alors pour la Pologne, où l'appelait l'offre d'une place de secrétaire auprès d'un grand seigneur polonais. Il en revint bientôt avec les impressions pénibles que lui causa l'état affligeant de ce malheureux pays : c'était en 1773, époque de son premier partage. Revenu à Paris après deux ans d'absence, et lié avec le poète Roucher, Cabanis sentit renaître ses premiers goûts pour la poésie, et se proposa de suivre la carrière des lettres : il traduisit alors en vers une grande partie de l'*Iliade d'Homère*. Mais, malgré quelques succès, le vide que lui laissait son existence, l'absence de toute perspective solide, le décidèrent à prendre une autre direction, et il choisit la médecine, dont les études variées offraient d'ailleurs une ample pâture à l'activité de son esprit. Dubreuil fut son guide dans cette nouvelle carrière. Il s'y livra avec la même ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. Ce fut à cette époque que, retiré à Auteuil pour les soins de sa santé, il y fit connaissance avec la veuve du célèbre Helvétius, qui réunissait chez elle les hommes les plus distingués du siècle; c'est chez cette dame, et chez l'ancien ministre Turgot, ami de son père, qu'il vécut familièrement avec d'Holback, Franklin, Condillac, Thomas,

Diderot, d'Alembert, Condorcet, etc. On peut croire qu'indépendamment de la tournure naturelle de son génie, ces relations ont influé en quelque chose sur la direction de ses travaux, qui ont eu la plupart pour but la partie philosophique et les applications générales de la médecine.

La révolution approchait et éclata bientôt. Cabanis se montra anssi dévoué aux principes sur lesquels elle était fondée, qu'ennemi des fureurs qui l'ont souillée. Il s'était lié étroitement avec le fameux Mirabeau, auquel il avait consacré, ainsi que plusieurs autres hommes de talent, ses lumières et sa plume pour le triomphe de leurs principes communs. C'est à lui que Mirabeau dut le *Travail sur l'éducation publique*, trouvé dans ses papiers après sa mort, et publié par Cabanis lui-même en 1791. Le grand orateur ne voulut d'autres soins que ceux de son ami, et mourut dans ses bras. Une liaison encore plus intime fut celle qu'il avait contractée avec Condorcet, dont il épousa la belle-sœur quelque temps après la mort funeste de cet homme illustre. Après le règne de la terreur, en l'an 3, lorsqu'on forma les écoles centrales, Cabanis fut nommé professeur d'hygiène aux écoles de Paris. En l'an 4, il fut élu membre de l'Institut national des Sciences et des Arts; en l'an 5, professeur de clinique à l'École de Médecine de Paris; en l'an 6, représentant du peuple au conseil des Cinq-Cents; puis, après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il prit part, membre du sénat-conservateur. Il était aussi administrateur des hôpitaux de Paris. C'est dans cette dernière époque qu'il publia la plupart de ses ouvrages. Cependant sa santé s'altérait depuis quelque temps. Une première attaque d'apoplexie, au printemps de 1807, le força de renoncer à tout travail sérieux. Des accidens de plus en plus fréquens annonçaient sa fin. Une nouvelle attaque l'emporta le 5 mai 1808, à l'âge d'environ 50 ans.

Une bonté active, une simplicité et une noblesse soutenues, formaient le fond du caractère privé comme du caractère public de Cabanis. La plus pure et la plus ardente philantropie règne dans tous ses ouvrages. C'est à éclairer les hommes, à leur faire atteindre le degré de perfection dont ils sont susceptibles, que tendent tous ses efforts. Ses écrits se distinguent en géneral par un style pur et élégant, par des pensées fortes et grandes, par des vues profondes, par une logique vigoureuse plutôt que sévère, enfin, souvent par une vive et persuasive éloquence. Cabanis n'a pas été ce qu'on appelle un médecin praticien : c'est en spéculateur et en philosophe

qu'il a envisagé et traité principalement la médecine; et, sous ce rapport, il occupera toujours un des premiers rangs parmi ceux qui se sont livrés à la haute physiologie. Quelles que soient les erreurs qu'on puisse reprendre à juste titre dans son principal ouvrage, celui sur lequel se fonde surtout sa célébrité, les *Rapports du physique et du moral*, ce n'en est pas moins un des plus beaux monumens élevés à la science de l'homme. On doit à Cabanis d'avoir posé les véritables principes de la psycologie, et d'avoir concouru à arracher cette belle partie de la physiologie à la métaphysique scolastique, qui l'a toujours enveloppée de ses nuages. Cabanis a été accusé de matérialisme et d'athéïsme; cela devait être : philosophe rigoureux de l'école empirique, il s'est arrêté devant les causes premières, et a démontré que la morale, indépendante de toute croyance religieuse ou métaphysique, avait une base certaine dans les facultés et les besoins que l'homme tire de son organisation. Trop de préjugés s'élevaient contre cette utile vérité, pour qu'elle ne lui suscitât pas de violentes attaques. A défaut de ses ouvrages, dont ses adversaires déduisaient de fausses conséquences, Cabanis a répondu à leurs injures par les exemples de sa vie. Il a publié :

Observations sur les hôpitaux. Paris, 1789, in-8. — Cabanis rejette les grands hôpitaux, et voudrait que ces établissemens fussent moins étendus et plus multipliés.

Journal de la maladie et de la mort d'Hor.-Gabr.-Vict. Riquetti de Mirabeau. Paris, 1791, in-8.

Essai sur les secours publics. Paris, 179... — C'est un extrait de différens rapports que Cabanis avait faits à la commission des hôpitaux de Paris.

Mélanges de littérature allemande, ou Choix de traductions de l'allemand. Paris, an v (1797), in-8. — Ce volume contient six morceaux trad. de Meissner, Stella, tragédie de Goëte, l'élégie de Gray, sur un cimetière de campagne, et la Mort d'Adonis, trad. du grec de Bion.

Du degré de certitude en médecine. Paris, 1797, in-8; *ibid.*, 1802, in-8, avec des notes, les *Observations sur les hôpitaux*, l'*Essai sur les secours publics*, et le *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*; *ibid.*, 1819, in-8, avec une notice sur Cabanis, par Richerand. — Cet écrit a été composé par Cabanis, pour réfuter les allégations des détracteurs de la médecine, qui la regardent comme le plus souvent conjecturale. Pour cela, l'auteur expose les principales objections qui sont faites contre l'existence et la certitude de cette science, et répond victorieusement à plusieurs. Mais, malgré toutes les raisons spécieuses que donne l'auteur, il est des objections qu'il tourne plutôt qu'il ne les résout; telles sont celles qui sont tirées de la difficulté d'apprécier la valeur des phénomènes morbides, ainsi que de la variation des théories et de la thérapeutique.

Aussi c'est sur ce que peut être la médecine, plutôt que sur ce qu'elle était de son temps, que Cabanis fonde les espérances d'arriver au plus haut degré de certitude que comporte la nature mobile des objets sur lesquels elle s'exerce.

Rapport fait au conseil des cinq-cents sur l'organisation des écoles de médecine. Paris, an VII (1799).

Quelques considérations sur l'organisation sociale en général, et particulièrement sur la nouvelle constitution. Paris, 1799, in-12.

Traité du physique et du moral de l'homme. Paris, 1802, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1803, augmenté de deux tables, l'une analytique, par M. Destutt de Tracy, l'autre alphabétique, par M. Sue, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1815, in-8, 2 vol., sous le titre: *Rapports du physique*, etc.; *ibid.*, 1824, in-8, 2 vol., avec les tables et quelques notes de M. Pariset; *ibid.*, 1824, in-12, 3 vol., avec les tables et une notice sur la vie de l'auteur (par M. Boisseau). — Cet ouvrage se compose de douze mémoires, dont les six premiers ont été lus à l'Institut en 1796 et 1797, et sont imprimés dans les deux premiers volumes de cette société (classe des sciences morales et politiques). Après avoir présenté des considérations générales sur l'étude de l'homme, et sur le rapport de son organisation physique avec ses facultés morales, l'auteur fait l'histoire physiologique des sensations; puis il examine l'influence des âges, des sexes, des tempéramens, des maladies, du régime, du climat, sur la formation des idées et des affections morales; et il termine par des considérations sur la vie animale, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire; sur l'influence du moral sur le physique, et sur les tempéramens acquis. — Tout le livre est consacré à prouver cette proposition, et à en développer les conséquences immédiates, que tous les phénomènes moraux de l'homme dépendent de modifications de son organisme; que, par conséquent, on ne peut bien connaître le moral sans le physique; que, en d'autres termes, le moral n'est que le physique considéré sous un autre point de vue. Disciple de Condillac, et surtout de Locke, dont il se rapproche davantage, Cabanis a complété la doctrine du sensualisme, en montrant que, dans la théorie des phénomènes moraux, on avait omis un des élémens de leur production, les impressions internes, celles qui ont leur siége dans les organes autres que les sens; et il a cherché à déterminer les conditions matérielles, et en quelque sorte le mécanisme de ces phénomènes. Il démontre que les idées et les déterminations morales sont un effet de l'action du cerveau, mise en jeu par les impressions diverses qui arrivent à cet organe, de même que les alimens, en tombant dans l'estomac, l'excitent aux mouvemens qui favorisent leur dissolution. C'est de là qu'il a dit métaphoriquement, ce qu'on lui a si souvent et si ridiculement reproché, que le cerveau *digérait*, en quelque sorte, les impressions, qu'il faisait organiquement la sécrétion de la pensée. Mais avec toute l'école sensualiste, Cabanis a trop accordé aux impressions sensoriales; il a envisagé d'une manière trop générale et trop vague l'activité cérébrale et la sensibilité; il n'a pas eu assez égard à l'organisation et à l'activité spéciale du centre sensitif, qui le rendent propre à répondre à telle ou telle impression, à produire tel ou tel ordre

de phénomènes; conditions qui avaient été signalées théoriquement par Bonnet et quelques autres, mais que, dans ces derniers temps, Gall a cherché à déterminer expérimentalement et d'une manière précise. Enfin, on peut lui reprocher de s'être trop souvent laissé entraîner à des idées hypothétiques, de n'avoir pas assez évité un vague et une incertitude de langage qui jettent de l'obscurité sur sa théorie physiologique de l'entendement humain.

Coup-d'œil sur la révolution et sur la réforme de la médecine. Paris, an XII (1804), in-8. — Tableau rapide de l'histoire de la science, terminé par des vues utiles et souvent profondes sur ce qui doit être fait pour son avancement et son amélioration.

Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles connues sous les noms de rhumes de cerveau et de rhumes de poitrine. Paris, 1807, in-8; *ibid.*, 1813, in-8. — Opuscule peu digne de Cabanis.

Lettre à M. F., sur les causes premières, avec des notes, par Bérard. Paris, 1824, in-8. — Cette lettre, publiée après la mort de Cabanis, a été le sujet de censures amères et inconvenantes de la part de son éditeur. On a prétendu y voir une rétractation de Cabanis matérialiste dans ses ouvrages et spiritualiste dans sa conscience. Mais l'auteur, dans cette lettre, comme dans ses *Rapports du physique et du moral*, professe les mêmes principes philosophiques. Il y déclare qu'on ne peut raisonner avec certitude que sur les choses accessibles aux sens; que la nature des causes premières ne peut être l'objet que d'hypothèses plus ou moins probables; et seulement alors il déduit les raisons qui tendent à faire pencher en faveur de l'existence d'un principe immatériel dans l'homme.

Cabanis avait inséré dans divers recueils plusieurs articles qui ont été reproduits dans la collection de ses œuvres, publiées sous ce titre:

OEuvres complètes et inédites de Cabanis, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par Thurot. Paris, 1823-25, in-8, 5 vol., avec portr. — Cette édition avait été annoncée comme devant former 7 vol. Il n'en a paru que 5, et sans notice. Outre les ouvrages indiqués plus haut, on y trouve une *Note sur le supplice de la guillotine*, le *Travail sur l'éducation publique*, que Cabanis avait fait pour Mirabeau, une *Note sur un genre particulier d'apoplexie*, deux discours sur Hippocrate, une *Notice sur Benj. Franklin*, un Éloge de Vicq-d'Azyr, une *Lettre sur les poèmes d'Homère*, des fragmens de traduction en vers de l'*Iliade*, le *Serment d'un médecin*, en vers. Cette pièce a été insérée dans un recueil intitulé: *Révélations du dix-huitième siècle.* Paris, 1814, in-18.

(Guinguené, dans *Biog. univ.* — Quérard, *France littér.*)

CABROL (Barthélemy), né à Gaillac, ville du diocèse d'Alby, dans le Haut-Languedoc, étudia la médecine à Montpellier, et vint ensuite se fixer dans sa ville natale, en 1555. Il y acquit bientôt beaucoup de réputation, fut nommé chirurgien de l'hôpital Saint-André de la même ville; et les succès qu'il obtint dans sa pratique

le décidèrent à venir s'établir à Montpellier en 1560. En 1570, il fut choisi pour démontrer publiquement l'anatomie à l'école de Montpellier; et en 1595, Henri IV ayant créé une charge de dissecteur ou anatomiste royal, Cabrol l'obtint. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec distinction, et plus tard, il devint premier chirurgien de Henri IV. Les biographes n'indiquent pas l'époque de sa mort. On a de lui :

Αλφαβητον anatomicum, id est, anatomes elenchus accuratissimus, omnes humani corporis partes eâ quâ secari solent methodo, delineans. Accessere osteologia, observationesque medicis ac chirurgis perutiles. Genève, 1604, in-4. Suivant Éloy, l'ouvrage, publié d'abord en français, a eu, sous le nom d'*Alphabet anatomique*, les éditions suivantes : Tournon, 1594, in-4 ; Genève, 1602 et 1624, in-4 ; Montpellier, 1603, in-4 ; Lyon, 1614 et 1624, in-4. — Cabrol se servait de cet ouvrage dans ses cours d'anatomie ; il est écrit en forme de tables, qui sont au nombre de quatre-vingt-onze, à la suite desquelles l'auteur a joint des observations, pour la plupart chirurgicales et fort intéressantes ; quelques-unes seulement sont relatives à l'anatomie. Parmi les premières on trouve les suivantes : — Ablation d'une excroissance cornée au front. — Anus contre-nature résultant d'une plaie du colon par arme à feu. — Blessure du cerveau par arme à feu, avec perte de substance, paralysie du côté affecté, suivie de guérison. — Plaie profonde du foie, cicatrisation reconnue plus tard sur le cadavre. — Épanchement de sang dans l'abdomen, évacué par une incision faite aux parois de cette cavité. — Fistule résultant d'une perforation de l'appendice cœcale. — Déviation des menstrues par l'ombilic, et retour des règles par les voies naturelles. — Ligature et cautérisation de l'ombilic communiquant avec l'ouraque ; guérison. — Fracture du crâne avec dénudation de la dure-mère, suivie d'aliénation, et guérison. — Plaie d'arme à feu traversant le crâne, de la lèvre inférieure au sinciput, suivie de guérison. — Rétention des règles par oblitération du vagin ; incision de la cloison virginale. — Paracentèse pratiquée avec succès à l'ombilic dans un cas d'hydropisie. — Plaie de la vessie suivie de guérison. — Poils trouvés dans un abcès. — Plaie considérable du cerveau avec séjour du corps vulnérant, suivie de guérison. — Énormes tumeurs enkystées dans l'abdomen, etc., etc. Parmi les observations d'anatomie, nous citerons : — L'ouverture du cadavre d'un individu qui avait été affecté de faim canine, et chez lequel il n'existait qu'un seul intestin qui n'avait presque pas de circonvolutions : le canal cholédoque était extrêmement dilaté, et s'ouvrait près de l'estomac. — Deux exemples de reins uniques, dont l'un était placé en travers au devant du rachis, et dans l'autre cas, le seul rein qui existait, occupait sa place ordinaire. — L'observation d'un homme chez lequel on ne trouva aucun vestige de testicules. — Cet ouvrage de Cabrol a été réuni à celui de deux autres anatomistes sous ce titre :

Collegium anatomicum clarissimo-

rum trium virorum Jasolini, Severini, Cabrolii. Hanau, 1654, in-4; Francfort, 1668, in-4.

(Haller. — Portal. — Lauth, *Hist. de l'anat.*)

CACHET (Christophe), né à Neufchâteau, en 1572, fit ses études chez les jésuites à Pont-à-Mousson, alla étudier la médecine à Padoue, visita les principales villes d'Italie et séjourna quelque temps à Rome. Après avoir pris à Fribourg le titre de docteur en droit, il se livra à la pratique de l'art de guérir, et acquit en peu de temps une réputation qui lui valut le titre de conseiller et de médecin ordinaire des ducs de Lorraine, Charles III, Henri II, François II et Charles IV. Il mourut le 30 septembre 1624, à l'âge de 52 ans. Malgré toute son érudition, Cachet a peu fait pour la science. Nourri de la philosophie scolastique, il en appelle rarement à l'observation; il combattit pourtant avec quelque avantage, en faveur de la médecine hippocratique, contre les rêveries de l'alchimie. Ses ouvrages sont:

Controversiæ theoricæ, practicæ, in primam aphorismorum Hippocratis sectionem. Opus in duas partes divisum, philosophis ac medicis perutile ac perjucundum, in quo quæcumque ad venæ sectionem, purgationem, et probam victus rationem pertinent, non minus accuratè quam acutè ac eleganter in utramque partem disputantur ac enodantur. Pars prima. Toul, 1612, in-8.

Pandora Bacchica furens, medicis armis oppugnata. Hic temulentiæ ortus, et progressus ex antiquorum monumentis investigatur. Bacchi vis effrenis Æsculapii clava retunditur atque compescitur. Opus varietate curiosum, doctrinâ salutare, à D. Monsino, gallicè primum conscriptum. Nunc verò latinè redditum, auctum, locupletatum. Toul, 1614, in-12.

Apologia dogmatica in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi, in qua chymicarum ineptiarum vanitas exploditur, et antiqua hippocraticæ doctrinæ veritas à fericis novorum homuncionum dentibus vocu- lis, calumniis illæsa conservatur. Toul, 1617, in-12.

Vray et asseuré préservatif de petite-vérole et rougeole, divisé en trois livres, enrichy de quatre-vingts problèmes non moins doctes et curieux que nécessaires pour l'entier esclaircissement des causes de ces maladies, de leurs différences, de leurs signes diagnostiques et prognostiques, de leur préservation et curation; le tout en faveur des dames et de leurs chers poupons. Dédié à la reyne. Toul, 1617, in-8; Nancy, 1623, in-8.

Exercitationes equestres in epigrammatum centurias sex distinctæ: quarum prima, et quarta de virtute et moribus; secunda de Deo et divis; tertia, de fide et religione; quinta, miscellanea continet; sexta circa res medicas occupatur: his accesserunt elegiæ duæ, prima de morte et passione Christi; altera de Assumptione Dei-paræ Virginis. Nancy, 1622, in-8.

(Dom Calmet, *Bibl. lorr.*)

CADET-DE-GASSICOURT (Charles-Louis), pharmacien, naquit à Paris le 23 janvier 1769. Des études brillantes l'entraînèrent d'abord dans la carrière des lettres et de l'éloquence; il fut reçu avocat en 1787. Cependant il avait manifesté aussi de bonne heure du goût pour les sciences physiques, comme le prouve le Mémoire sur l'histoire naturelle, qu'il composa à l'âge de 15 ans, et auquel Buffon accorda des éloges; mais depuis 1787 jusqu'en 1800, Cadet-de-Gassicourt se livra entièrement à l'exercice du barreau, consacrant ses instans de loisir à des compositions littéraires de genres très-différens. Comme avocat, il signala plus d'une fois son humanité, son désintéressement et son courage par des actes pleins de noblesse et de générosité; c'est lui qui rendit la tranquillité et la vie à ces deux orphelins de Bezons, Annette et Lubin, dont Marmontel nous a conservé l'histoire. Lorsque la révolution éclata, il embrassa avec ardeur un nouvel ordre de choses qui promettait à son pays des institutions fortes et libérales, et le patriotisme éclairé qu'il montra fit proscrire sa tête quand il s'éleva avec indignation contre le parti qui substitua un instant l'anarchie à la liberté légale. La mort de son père fit rentrer Cadet-de-Gassicourt dans la carrière des sciences, qu'il n'avait jusqu'alors cultivées que par goût; il s'y livra par état, et bientôt il se montra le digne successeur de son père, après avoir subi ses examens avec applaudissemens au Collége des pharmaciens. De cette époque datent les travaux nombreux et les recherches importantes qui ont prouvé à la fois et la flexibilité du talent et les connaissances étendues de Cadet-de-Gassicourt. C'est à lui que l'on doit le *Conseil de salubrité* établi près la préfecture de police de Paris; il en fut nommé secrétaire-rapporteur, et conserva cette place pendant les quinze années qu'il y travailla avec une activité et un zèle infatigables. Il avait été, en 1785, l'un des fondateurs du *Lycée de Paris*, connu maintenant sous le nom d'*Athénée*. Malgré son âge assez avancé, on le vit, en 1812, prendre, sur les bancs de l'Université, le grade de docteur ès-sciences, et il soutint avec éclat, à cette occasion, deux thèses: l'une sur *l'étude simultanée des sciences*, l'autre sur *l'extinction de la chaux*. Cadet-de-Gassicourt était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, nationales et étrangères. Il est mort d'une altération organique de l'appareil digestif, le 21 novembre 1821. On a de lui:

La Chimie domestique, ou introduction à l'étude de cette science, mise à la portée de tout le monde. Paris, 1801, in-12, 3 vol.

Dictionnaire de Chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle et aux arts. Paris, 1803, in-8, 2 vol. — Malgré les progrès immenses que la science a faits depuis cette époque, on lit dans cet ouvrage des articles encore remplis d'intérêt.

Le thé est-il plus nuisible qu'utile? ou Histoire analytique de cette plante, et des moyens de la remplacer avec avantage. Paris, 1808, in-8, 32 pp.

Formulaire magistral et mémorial pharmaceutique. Paris, 1812, in-18; *ibid.*, 1814, in-18; *ibid.*, 1816, in-18; *ibid.*, 1818, in-18; *ibid.*, 1823, in-18; *ibid.*, 1826, in-18.

Des moyens de destruction et de résistance que les sciences physiques peuvent offrir dans une guerre nationale, etc. Paris, 1814, in-8.

Pharmacie domestique, d'urgence et de charité. Paris, 1815, in-18, deuxième édit.

Considérations statistiques sur la santé des ouvriers, insérées dans les *Mém. de la Soc. méd. d'émulation*, huitième année, première partie. Paris, 1817.

Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française, pendant la campagne de 1809. Paris, 1818, in-8.

Projet d'institut nomade. Paris, 1820, in-8. — Cadet-de-Gassicourt, pénétré de toute l'importance qu'il y aurait à rendre populaire les richesses scientifiques dont les arts doivent s'emparer, avait conçu l'idée d'une société d'hommes qui, réunissant la connaissance des arts à celle des sciences, eussent parcouru la France à des époques sagement combinées, pour accroître par leurs lumières et leurs conseils les progrès de l'industrie, et signaler ses besoins au Gouvernement.

Cadet-de-Gassicourt a donné de nombreux articles dans les *Annales de chimie*, le *Bulletin de la Société d'encouragement*, dans le *Dictionnaire d'agriculture*, et surtout dans le *Bulletin* et le *Journal de pharmacie*, dont il fut un des principaux fondateurs, en 1809. Entr'autres articles, nous citerons les suivans : Recherches géoponiques, avec l'analyse des terres arables; Recherches sur l'efflorescence des sels; Mémoire sur la fermentation acéteuse et l'art du vinaigrier; Mémoire sur le café; Observations sur la propriété dissolvante de l'albumine et d'autres liquides animaux; Notices sur le blanc de Krems, sur un bluttoir pharmaceutique, sur quelques tabacs du commerce, et sur les sternutatoires en général; Conjecture sur la formation du fer dans les végétaux; Description d'un appareil propre à extraire les gaz méphitiques des puits et des fosses d'aisance; Analyse d'une matière rendue par un goutteux; Mémoire curieux sur le gluten, sur de la manne observée sur un saule; Mémoire sur l'arbre Cirier (*Myrica*); Essai sur un nouvel électromètre, sur la coloration des bois indigènes; Analyse de l'eau minérale de la Chapelle-Godefroy; sur les baguettes d'artillerie propres à remplacer les lances à feu; Notice sur le papayer; Méthode utile pour reconnaître les vins colorés accidentellement; Examen de différentes colles-fortes employées dans les arts; Mémoire sur la gélatine tannée; Conjectures sur la formation de la glace dans la caverne de la Grâce-Dieu; un grand travail sur les teintures alcooliques, etc., etc.

Cadet-de-Gassicourt était aussi l'un

des collaborateurs du *Dictionnaire des Sciences médicales*, dans lesquelles il a consigné beaucoup d'articles, parmi lesquels on distingue ceux-ci : Alchimie, Charlatans, Cosmétiques, Fard, Honoraires, Médecine politique, etc., etc. Il a publié aussi les éloges de Deparcieux, Curaudau, Baumé, Parmentier, Lalande, et un Essai sur la vie privée de Mirabeau, qu'on retrouve en tête des œuvres complètes de cet éloquent orateur.

Un grand nombre d'opuscules en vers et en prose, remplis d'esprit et de facilité, prouvent le talent littéraire de Cadet-de-Gassicourt. Tels sont entr'autres : le *Souper de Molière*, pièce jouée avec succès en 1775; *Mon Voyage, ou Lettres sur la Normandie; Saint-Géran, ou la Nouvelle langue française;* le *Voyage au Mont-Valérien;* l'*Esprit des sots, etc., etc.* Enfin, les écrits suivans lui assignent aussi un rang distingué comme publiciste : *Observations sur les peines infamantes*. 1789, in-8; le *Tombeau de Jacques Molay*, qui parut en 1797, et dans lequel l'auteur avait pour but de déterminer l'influence que les sociétés maçonniques ont exercée sur les événemens de notre révolution; *Raisons d'un bon choix, ou Théorie des élections de* 1797, Paris, 1797, in-12, 22 pp.; *Cahier de réformes*, 1799; *Lettres sur Londres et les Anglais* (1816 ou 1817); *Analyse raisonnée, ou Liste d'électeurs et d'éligibles du département de la Seine en* 1817; *Candidats présentés aux électeurs de Paris*, 1817; *Confidences de l'hôtel de Bazancourt*, 1818; les *Quatre âges de la Garde nationale*, 1818; *Qui nommerons-nous?* 1820, etc., etc.

Cadet-de-Gassicourt a laissé inédit un *Traité sur la salubrité publique et la police administrative*.

(Eusèbe-Salverte, *Notice sur la vie et les ouvrages de Cadet-de-Gassicourt*. Paris, 1822, in-8. — Virey, *Notice idem*, dans le *Journal de Pharmacie*, t. VIII. Paris, 1822.—Pariset, *Eloge de Cadet-de-Gassicourt*, dans les *Mém. de l'Acad. royale de Méd.*, t. I. Paris, 1828, in-4. — Quérard, *France littéraire.*)

CADET-DE-VAUX (Antoine-Alexis), oncle du précédent, naquit à Paris, le 13 janvier 1743; il embrassa de bonne heure la pharmacie, sous les auspices de son frère Louis-Claude, et lui succéda en 1759, dans la place d'apothicaire-major de l'hôtel royal des Invalides, qu'il occupa pendant six années. Il fut ensuite pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, et pendant les années 1771 et 1772, il fut chargé de donner des leçons de chimie et de pharmacie aux élèves de l'école royale vétérinaire. En 1771, il avait été nommé membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature. Il établit une pharmacie dans la rue Saint-Antoine; mais il ne put s'astreindre aux devoirs d'une profession sédentaire et aux détails du commerce. Au bout de deux ou trois ans, il quitta cet établissement pour se livrer entièrement aux améliorations de l'hygiène publique, de l'économie domestique et de l'agriculture. Les travaux

qu'il a publiés prouvent qu'il s'occupa tout entier de ce genre de recherches. Dans le principe, comme il n'avait pas de fortune, il fonda, de concert avec Suard et Corancez, le *Journal de Paris*, alors rédigé dans un but et avec un esprit qui en assurèrent le succès. Ses travaux sur l'hygiène publique le firent nommer par M. Lenoir, lieutenant-général de police, inspecteur de salubrité, place qu'on créa pour lui, et qu'il conserva jusqu'à la révolution. Émule et ami de Parmentier, toutes les époques de la vie de Cadet-de-Vaux appartiennent à l'histoire des arts économiques. Il est mort à l'âge de 85 ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 29 juin 1828, à Nogent-les-Vierges, département de l'Oise, où il s'était retiré depuis près d'une année. On a de lui :

Observations sur les fosses d'aisance, et moyens de prévenir les inconvéniens de leur vuidange; par MM. Laborie, Cadet et Parmentier. Imprimé par ordre et aux frais du Gouvernement. Paris, 1778, in-8, 108 pp.

Discours prononcés à l'ouverture des Cours de l'École gratuite de boulangerie, le 8 juin 1780; par MM. Parmentier et Cadet-de-Vaux. Paris, 1780, in-8, 97 pp.

Précis des observations contradictoires à celles de M. Janin, sur le prétendu anti-méphitique; inséré dans le *Journal encyclopédique*, juin, 1782.

Avis sur les blés germés. Paris, 1782, in-8.

Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations après les inondations. Paris, 1784; *ibid.*, 1802, in-8.

Mémoire sur les bois de Corse, et Observations générales sur la coupe des arbres. Paris, 1792, in-12.

Recueil de rapports et expériences sur les soupes économiques et les fourneaux à la Rumfort. Paris, 1801, in-8.

Mémoire sur la peinture au lait, lu à la séance du 2 messidor an IX. Paris, an IX-1801, in-8; 14 pp.; *ibid.*, 1802, in-8.

Moyens de prévenir et de détruire le méphitisme des murs; publié et imprimé par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, 1801, in-8, 8 pp.

Mémoire sur la gélatine des os, et son application à l'écocomie alimentaire, privée et publique, etc.; imprimé et distribué par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, sans date (1802), in-8, 100 pp.

L'art de faire le vin, d'après la méthode de Chaptal. Paris, an IX, in-8, 80 pp.

De la taupe, de ses mœurs, et des moyens de la détruire. Paris, an IX, in-12.

Traité du blanchissage domestique à la vapeur. Paris, 1805, in-12.

Dissertation sur le café, son historique. Paris, 1806, in-8.

Essai sur la culture de la vigne sans le secours de l'échalas. Paris, 1807, in-8.

Mémoire sur la matière sucrée de la pomme. Paris, 1808, in-8.

Mémoire sur quelques inconvéniens de la taille des arbres à fruit. Paris, 1809, in-8.

Traité de la culture du tabac. Paris, 1810, in-12.

Le Ménage, ou l'emploi des fruits dans l'économie domestique. Paris, 1810, in-12.

Moyens de prévenir le retour des disettes. Paris, 1812, in-8.

Aperçus économiques et chimiques sur l'extraction du sucre de betterave. Paris, 1812, in-12.

Instruction sur la préparation des tiges et racines de tabac. Paris, 1812, in-12.

Des bases alimentaires de la pomme de terre. Paris, 1813, in-8.

De l'économie alimentaire du peuple et du soldat, ou moyens de parer les disettes et d'en prévenir à jamais le retour. Paris, 1814, in-8.

Nouveau procédé de peinture applicable à l'intérieur et à l'extérieur des maisons. Paris, 1814, in-8.

L'Ami de l'économie aux amis de l'humanité, sur les pains divers dans la composition desquels entre la pomme de terre. Paris, 1816, in-8.

Instruction sur le meilleur emploi de la pomme de terre dans sa co-panification avec les farines de céréales. Paris, 1817, in-8, 24 pp.

Plantation des germes de la pomme de terre, ou instruction sur la préférence à donner à la plantation des germes ou yeux de la pomme de terre, comme moyen le plus économique, etc. Paris, 1817, in-8, 16 pp.

De la Gélatine des os, et de son bouillon. Paris, 1818, in-12.

Pains divers obtenus par l'Association des nouveaux produits de la pomme de terre avec toutes espèces de farines céréales, même les plus inférieures, etc. Paris, 1818, in-18, 20 pp.

Conservation du moût soustrait à la fermentation spiritueuse, ou moyens de soustraire, dans les années abondantes, le moût à la fermentation spiritueuse, pour ne la reproduire qu'à des époques plus éloignées. Paris, 1819, in-12, 48 pp.

Traités divers d'économie rurale alimentaire et domestique. Paris, 1821, in-8.

L'Art œnologique réduit à la simplicité de la nature par la science et l'expérience; suivi d'observations critiques sur l'appareil Gervais. Paris, 1828, in-12.

De la Goutte et du Rhumatisme; précis d'expériences et de faits relatifs au traitement de ces maladies. Paris, 1823, in-12.

Cadet-de-Vaux est un des auteurs du *Cours complet d'agriculture.* On lui doit aussi la traduction du latin en français des *Instituts de Chimie de Spielmann, avec notes.* Paris, 1770, in-12, 2 vol.

(Éloy, *Dict. hist.*—*Notice sur Cadet-de-Vaux*, dans le *Journal de Chimie médicale*, août 1828. — Quérard, *France litt.*)

CADET-GASSICOURT (Louis-Claude), frère du précédent, et père de Charles-Louis Cadet-de-Cassicourt, pharmacien, naquit à Paris le 24 juillet 1731. Privé dès l'enfance de l'appui et des conseils de son père, il trouva un protecteur non moins zélé et plus puissant dans M. Saint-Laurent, trésorier des Colonies, qui le soutint généreusement, ainsi que ses jeunes frères.

Sous ses auspices, Louis Cadet continua ses études, et s'étant livré à la pharmacie, il y fit des progrès assez rapides pour être nommé, à l'âge de 22 ans, apothicaire-major des Invalides. Quatre ans après, en 1757, il fut apothicaire-major des armées d'Allemagne, et ensuite de l'armée française en Portugal. Bientôt des travaux importans signalèrent Cadet comme un chimiste supérieur, et lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences en 1766. Il avait été agrégé à l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom d'*Avicenne*, en 1761. Nos relations commerciales avaient fait conduire en France deux jeunes Chinois auxquels Louis XV voulut qu'on apprît la chimie. Cadet fut chargé de la leur enseigner, et s'acquitta de cette tâche avec un zèle égal à son désintéressement. Malgré les occupations multipliées de la profession qu'il avait embrassée, il se livra à des recherches à la fois nombreuses et importantes qu'il a consignées dans divers recueils, et postérieurement dans les Mémoires de l'Académie des Sciences et dans le Journal de physique. Nommé à une place de commissaire du Roi pour la chimie, près la manufacture de Sèvres, Cadet, qui était alors dans l'aisance, n'accepta la place qu'en refusant les appointemens qui y étaient attachés, et qu'il fit donner, avec une troisième place de chimiste, à un savant estimable et pauvre, très-versé dans toutes les parties de la métallurgie qui intéressaient la manufacture. L'âge n'avait point encore ralenti l'activité de Cadet-Gassicourt, lorsqu'il commença à éprouver tous les symptômes de la pierre: peu à peu les douleurs, dans la région des reins et de la vessie, augmentèrent d'intensité et le décidèrent à supporter l'opération de la taille; mais il n'y survécut que cinq jours, et succomba le 25 vendémiaire an VIII. On a de lui :

Analyses chimiques des nouvelles eaux minérales vitrioliques, ferrugineuses, découvertes à Passy, dans la maison de madame de Casalbigi, avec les propriétés médicinales de ces mêmes eaux, etc., etc. Paris, 1757, in-12 de 133 pp.

Analyse des dragées de Kieser; par MM. Piat et Cadet, insérée dans le *Recueil de plusieurs pièces concernant le Traité des tumeurs et des ulcères*, publié à Paris, 1759, in-12.

Mémoire sur la terre foliée de tartre. Extrait du *Journal des Savans*, avril 1764, broch., in-12 de 23 pp.

Catalogue des remèdes dont on peut s'approvisionner pour avoir une cassette de pharmacie bien fournie. Paris, 1765, in-12, 72 pp.

Expériences et Observations chimiques sur le diamant; par MM. Macquer, Lavoisier, Cadet et Mitouard, broch., in-8 de 31 pp. Sans date ni lieu d'impression. (Paris.) — Ces ex-

périences furent communiquées à l'Académie des Sciences, dans ses séances du 29 avril et du 2 mai 1772. — Elles mirent hors de doute la combustibilité du diamant. Cadet aperçut l'enduit charbonneux dont se couvre ce corps singulier par sa combinaison avec une première portion d'oxigène.

Expériences et observations chimiques sur le diamant; par M. Cadet. — Ces expériences particulières sont consignées dans le t. II (Introduction), p. 401, du *Journal de Physique.*

Réponse de M. Cadet à plusieurs observations de M. Baumé, maître apothicaire de Paris : 1° sur l'éther vitriolique; 2° sur le mercure précipité, per se; *3° sur la réduction des chaux de cuivre et d'étain à travers les charbons.* Paris, 1775, in-4, 24 pp.

Les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, le *Journal de physique*, et plusieurs autres recueils, contiennent un assez grand nombre de Mémoires ou Dissertations de Cadet, parmi lesquelles nous citerons ses Observations sur la possibilité d'extraire avec avantage le vitriol d'une sorte de charbon de terre qu'on exploite à Sévrac, en Rouergue; l'analyse de huit espèces d'eaux minérales jusqu'alors inconnues; les moyens de préparer l'éther sulfurique à des prix très-modiques, etc., etc. Cadet a encore dirigé les articles *Bile* et *Borax* de l'*Encyclopédie.*

(Éloy. — Eusèbe-Salverte, *Notice sur la vie et les écrits de L. C. Cadet-Gassicourt.* Paris, an VIII, in-8. — Boullay, *Notice sur la vie et les travaux de L. C. Cadet.* Paris, 1805, in-8.)

CADOGAN (Guillaume), médecin qui jouit d'une grande réputation à Londres, où il mourut en 1797, âgé de 86 ans. Il a publié :

De nutritione, incremento et decremento corporis, Leyde, 1737, in-4.

An essay on the nursing and management of children, from their birth to three years of age. Sur l'éducation des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de trois ans. Londres, 1748, 1750, 1753, 1772 et 1779, in-8, traduit en français, à la suite de l'Essai sur les fièvres, de Huxham. Paris, 1768, in-12. — Ce petit écrit, fort estimé dans son temps, contribua à détruire les procédés vicieux qu'on suivait dans la manière de nourrir et d'élever les enfans.

A dissertation on the gout and all chronical diseases, etc. Dissertation sur la goutte et les autres maladies chroniques, considérées comme provenant des mêmes causes, avec une méthode rationnelle et naturelle de traiter ces maladies; livre à l'usage de tous les malades. Londres, 1764, 1771, in-8. — Suivant l'auteur, les principales causes de la goutte sont l'oisiveté, le chagrin et l'intempérance.

Oratio anniversaria in theatro collegii R. med. Lond., ex Harvæi instituto habita. Londres, 1774, in-4.

(Haller. — Chalmers, *Biog. dict.* — Robert Watt., *Bibliotheca Britannica.*)

CÆLIUS AURELIANUS, l'auteur à qui l'on doit le traité de médecine pratique le plus important que nous ait transmis l'antiquité, et le seul monument qui subsiste des travaux de l'école

méthodique, n'est plus connu que par cet ouvrage même. Nul écrivain ancien n'a parlé de lui, et l'on serait réduit à composer l'histoire de sa vie avec des conjectures, si l'on croyait devoir chercher ailleurs que dans ses œuvres de quoi honorer sa mémoire. On sait, parce que les manuscrits de son livre nous l'apprennent, qu'il était de Sicca, dans la Numidie; mais on ignore où il passa sa vie. Quant à l'époque où il écrivait, l'opinion de G.-J. Vossius (*de Philosoph.*, p. 98), et celle de Th. Reinesius (*Var. Lect.*, *l. III.*, *c.* 17 *et* 18), qui le font vivre, le premier, avant Galien, l'autre, long-temps après, sont à peu près également vraisemblables. Cælius ne cite point le médecin de Pergame ni n'est cité par lui, et l'écrivain le plus moderne dont il fasse mention est Léonide (qui vivait au deuxième siècle); d'où il semblerait assez naturel d'induire qu'il fut contemporain de Galien. Mais, d'un autre côté, son style demi-barbare, et surtout un grand nombre de mots latinisés, qu'on ne connaissait pas à cette époque, et dont la patrie de l'auteur ne suffit pas pour rendre compte, ne laissent pas que de donner un assez grand poids à l'opinion de Reinesius, d'après laquelle il n'aurait vécu qu'au cinquième siècle. Quoi qu'il en soit de cette question, que divers érudits ont dès long-temps reconnue pour insoluble, au moins sait-on que les principes de Cælius Aurelianus, empruntés, comme il le dit lui-même, à Soranus d'Éphèse, sont une des plus glorieuses productions du second siècle de notre ère. Ce n'est pas ici le lieu de les faire connaître; nous les exposerons avec quelque étendue à l'article MÉTHODISME : nous dirons seulement, à l'égard de celui qui nous les a transmis (quoiqu'il soit difficile de déterminer la part qu'il a eue à l'ouvrage publié sous son nom), qu'il montre, en général, un esprit fort droit, quoique un peu trop enclin à la dispute, qu'il fait preuve d'une connaissance fort étendue de tout ce qui avait été écrit avant lui, et qu'il ne lui manque, pour être l'auteur le plus utile de l'antiquité, qu'un style d'une lecture moins difficile, ou un fidèle traducteur. Le seul ouvrage de Cælius Aurelianus qui soit parvenu jusqu'à nous, est le suivant :

Tardarum sive chronicarum passionum libri quinque, *edente Joh. Sichardo*, avec quelques ouvrages d'Oribase. Bâle, 1529, in-fol. *Recus. in collect. Aldin. med. antiq.* Venise, 1547, in-fol.

Celerum sive acutarum passionum libri tres, *edente Jo. Guinterio Andernaco*. Paris, 1533, in-8.

Les huit livres réunis, avec des notes attribuées à Jacques Dalechamp. Lyon, 1567, in-8; *ibid.*, 1579, in-8.

Les mêmes, sous ce titre :

Cælii Aureliani de morbis acutis et chronicis libri VIII. Soli ex omnium methodicorum scriptis superstites. Joh. Conrad Ammanus recensuit, emaculavit, notulasque adjecit. Accedunt seorsìm Theod. Janss. ab Almeloveen in Cœl. Aurelianum notæ et animadversiones, tàm propriæ, quàm quas ex doctorum virorum lucubrationibus hinc indè collegit; ut et ejusdem lexicon Cælianum. Amsterdam, 1709, in-4; *ibid.*, 1722, in-4; *ibid.*, 1755, in-4; Venise, 1757, in-4; Lausanne, *ed.* Haller, 1774, in-8, 2 vol. (t. 10-11 des *Artis med. princip.*), Paris, *ed.* Delattre, t. I, 1825, in-8. Le tome II de cette édition, qui devait faire partie d'une *Bibliothèque classique médicale*, n'a pas été publié. Les ouvrages perdus de Cœlius Aurelianus sont nombreux. Voici ceux dont il donne lui-même les titres dans celui qui nous est resté :

Liber de specialibus adjutoriis.

Epistolarum græcarum ad prætextatum.

Lib. I de febribus.

Liber medicaminum.

De mulieribus.

Muliebrium passionum.

De passionum causis.

Lib. III. Responsionum medicinalium.

Salutarium præceptorum.

Liber interrogationum et responsionum.

Problemata.

De chirurgiâ.

Kuhn a publié, dans plusieurs dissertations qu'on trouve réunies dans le second volume de ses *Opuscula academica*, des remarques historiques, critiques et philologiques sur Cælius et ses ouvrages, tirées en partie des manuscrits de Triller. Il est à désirer que le savant éditeur d'Hippocrate et de Galien publie une édition de notre auteur, telle que peuvent la faire espérer les fragmens que nous venons de citer; fragmens que nous n'avons pas en ce moment à notre disposition, mais que nous espérons mettre à profit pour l'article MÉTHODISME. (Voyez ce mot.)

(J.-A. Fabricii, *Biblot. lat., suppl.*)

CAELS (THÉODORE-PIERRE), médecin de la fin du dix-huitième siècle, associé au Collége des médecins de Bruxelles, est connu par les ouvrages suivans :

De Belgii plantis, qualitate quâdam hominibus, cæterisve animalibus nocivâ seu venenatâ præditis, symptomatibus ab eorum usu productis, nec non antidotis adhibendis, dissertatio. Bruxelles, 1774, in-4. — Cette dissertation fut couronnée en 1773 par l'Académie de Bruxelles.

Ratio occurendi morbis à mineralium abusu produci solitis. Amsterdam et Bruxelles, 1781, in-12, de 117 pp. — Le même ouvrage a été traduit du latin sous ce titre :

De la cure des maladies produites par les minéraux. Amsterdam et Bruxelles, 1787, in-8. — Cet ouvrage est un résumé très-bien fait de ce qu'on connaissait jusqu'alors sur cette matière; l'auteur y a joint des observations et des réflexions qui sont dignes d'intérêt.

(Carrère. — Quérard.)

CAGNATI (Marsile), médecin de Vérone, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il étudia la médecine à Padoue, sous Bernard Paterno et J. Zabarella, et vint ensuite s'établir à Véronne, où il exerça avec distinction pendant un assez grand nombre d'années. Malgré son âge déjà avancé, il vint à Rome, vers 1580, occuper la chaire de professeur public en médecine. Il y est mort en 1610, laissant les ouvrages suivans :

Enarrationum liber. Rome, 1581, in-8.

Variarum observationum. Lib. II. Rome, 1581, in-8; lib. IV, *ibid.*, 1587, in-8. — Cette seconde édition est augmentée de deux livres sur le régime dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Dans ces observations, Cagnati a enrichi l'histoire de l'art de quelques notices curieuses ; il a rétabli le texte des écrivains grecs, et fait connaître les résultats de la comparaison qu'il avait faite des manuscrits conservés dans la bibliothèque du Vatican.

In Hippocratis aphorismorum secundæ sectionis XXIV *commentarius, etc.* Rome, 1591, in-4.

De sanitate tuendâ libri duo. Rome, 1591, in-4; Padoue, 1603, in-4.

Romanæ epidemiæ descriptio, scilicet examen vulgaris ægritudinis quæ in urbe anno 1591 *orta est.* Rome, 1599, in-4. — C'est une description fort exacte d'une fièvre pétéchiale qui était accompagnée d'une violente congestion cérébrale, donnant lieu à des douleurs de tête, à des épistaxis, etc. Le traitement employé par Cagnati consistait en saignées au début de la maladie, en boissons délayantes, réfrigérantes, en laxatifs, purgatifs; en un mot, tout l'appareil des moyens contre-stimulans de la nouvelle école italienne.

De Tiberis inundatione disputatio medica. Rome, 1599, in-4.

De Romani aeris salubritate commentatio. Rome, 1599, in-4.

De morte causa partûs disputatio. Rome, 1602, in-4. — Cette dissertation est relative à la médecine légale : l'auteur recherche les causes de l'avortement, entre dans plusieurs détails sur l'accouchement, et blâme à tort Avicenne d'avoir avancé que les os pubis se disjoignent alors.

De ligno sancto disputationes duo. Rome, 1602, in-4 ; *ibid.*, 1603, in-4; *ibid.*, 1643, in-4.

Les cinq dernières dissertations ont été réunies sous ce titre :

Opuscula varia. Rome, 1603, in-4.

(Brambilla. — Sprengel. — Tommasini, *Opere minori*, t. I, Bologne, 1824.)

CAILLAU (Jean-Marie) naquit à Gaillac, département du Tarn, le 4 octobre 1765. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation de la Doctrine chrétienne, et se livra à l'enseignement avec succès dans plusieurs colléges jusqu'en 1787. A cette époque, il abandonna cette carrière, ainsi que la compagnie religieuse dont il faisait partie, et vint se fixer à Bordeaux. Il continua

encore quelque temps les fonctions de précepteur, et commença l'étude de la médecine en 1789. Les connaissances qu'il acquit en peu d'années le firent désigner pour remplir les fonctions de médecin à l'armée des Pyrénées-Occidentales dans les hôpitaux de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz, en 1794 et 1795. De retour à Bordeaux en 1796, Caillau se livra de nouveau à l'étude, et vint en 1803 à Paris prendre le bonnet de docteur. Il établit dès-lors sa résidence à Bordeaux, où il partagea son temps entre les occupations pénibles de la pratique et les travaux de cabinet. Il fut nommé en 1815 vice-directeur de l'Ecole de médecine de cette ville, et directeur en 1819. Caillau est mort le 8 février 1820, laissant les ouvrages suivans :

Mémoire sur la gale, suivi de cas de pratique de cette maladie. Bayonne, 1795, in-8.

Avis aux mères de famille sur l'éducation physique, morale, et les maladies des enfans, depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'âge de six ans. Bordeaux, 1796, in-12.

Mémoire à consulter adressé à la société de santé de Paris, sur une éruption venteuse extraordinaire à la verge. Bordeaux, 1796, in-8.

Journal des mères de famille; ouvrage périodique, entièrement consacré à celles qui se destinent à élever et à nourrir leurs enfans dans l'ordre de la nature. Bordeaux et Paris, 1797-98, in-8, 4 vol.

Premières Lignes de nosologie enfantine. Bordeaux, 1797, in-12.

Examen d'un livre intitulé : Philosophie médicale, *par le docteur Lafon.* Bordeaux, 1797, in-8.

Rapport sur la mortalité des enfans, qui a eu lieu à Bordeaux pendant les cinq derniers mois des années IV *et* V (1796-97). Bordeaux, 1797, in-8.

Mémoire à consulter pour un malade dont l'affection, très-singulière, consistait à éprouver des sensations désagréables à l'approche des métaux. Bordeaux, 1799, in-8.

Mémoire sur l'asphyxie par submersion. Bordeaux, 1799, in-8.

Avis aux mères de famille, aux pères, aux instituteurs de l'un et de l'autre sexes, à tous ceux qui s'occupent de l'éducation physique et morale, de l'instruction et de la santé des enfans. Bordeaux, 1799, in-8.

Notice sur la vie et les écrits de P. Desault. Bordeaux, 1800, in-8.

Eloge de J.-C. Grossard. Bordeaux, 1800, in-8.

Plan d'un cours de médecine enfantile. Bordeaux, 1800, in-8.

Discours prononcé à l'école élémentaire de médecine de Bordeaux, en 1801. Bordeaux, 1801, in-4.

Précis analytique du cours de médecine analytique fait à Bordeaux. Bordeaux, 1801, in-8.

Mémoire sur une prétendue pluie sulfureuse qui a eu lieu dans le mois de mai 1800, et qui doit être attribuée à la poussière des étamines de pins qui sont dans les environs de Bordeaux. Bordeaux, 1801, in-8.

Mémoires (deux) sur la dentition. Bordeaux, 1801-02, 2 part., in-8.

Medicinæ infantilis brevis delineatio, cui subjunguntur considerationes quædam de infantiâ et morbis infantilibus. Paris, 1803, in-8.

Plan d'un ouvrage ayant pour titre : Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine et de la chirurgie, à Bordeaux, depuis le quatrième siècle jusqu'en 1800. Bordeaux, 1804, in-8.

Notice sur l'emploi médical de l'écorce du pin contre les fièvres intermittentes. Bordeaux, 1805, in-8.

Mémoire sur les diverses substances que le crime et le hasard mettent à la portée de nuire aux hommes; sur les moyens de reconnaître si un homme, encore vivant, a été empoisonné. Bordeaux, 1805, in-8.

Mémoire sur la première dentition. Bordeaux, 1805, in-8.

Essai et observations sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les enfans nouveau-nés. Bordeaux, 1805, in-8.

Éloge de A.-S. Lucadou, médecin à Bordeaux. Bordeaux, 1806, in-8.

Mémoire sur les époques de la médecine. Bordeaux, 1806, in-8.

Notes relatives à l'établissement en faveur des noyés, dans la ville de Bordeaux. Bordeaux, 1806, in-8.

Considérations sommaires sur les enfans à grosse tête, et aperçu sur une influence de quelques maladies sur le physique et le moral de l'enfance. Bordeaux, 1806, in-8.

Avis sur la vaccine. Bordeaux, 1807, in-8.

Réflexions sur les dangers de retirer trop brusquement les enfans des mains de leurs nourrices. Bordeaux, 1807, in-8.

Lettre au docteur Strandsforth, contenant l'examen d'un ouvrage de M. le professeur Richerand, sur les erreurs populaires en médecine. Bordeaux, 1810, in-8.

Manuel sur les eaux minérales factices. Bordeaux, 1810, in-8.

Instruction sur le croup. Bordeaux, 1810, in-8.

Tableau de la médecine hippocratique. Bordeaux, 1806, 1811, in-8.

Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques. Bordeaux, 1812, in-8, 41 pp.

Mémoire sur le croup. Bordeaux, 1812, in-8.

Réflexions morales sur les femmes, considérées comme garde-malades dans les hôpitaux. Bordeaux, 1813, in-8.

Examen critique des nosologies modernes. Bordeaux, 1814, in-8.

Rapport sur les moyens de réprimer le charlatanisme. Bordeaux, 1816, in-8.

Éloge de Villaris. Bordeaux, 1817, in-8.

Réflexions sur la mort prématurée de quelques enfans célèbres. Bordeaux, 1818, in-8.

Réflexions sur l'art d'écouter, considéré relativement à la médecine. Bordeaux, 1818, in-8.

Réflexions sur les vésanies et sur quelques auteurs qui ont traité des affections mentales. Bordeaux, 1818, in-8.

Eloges de Mingelouseaux père et de Mingelouseaux fils. Bordeaux, 1818, in-8.

Eloge d'Eusèbe Valli. Bordeaux, 1818, in-8.

Mélanges de médecine et de chirurgie. Bordeaux, 1818, in-8.

Réponse à une lettre et à un mé-

moire de M. Cazalès, sur la rage. Bordeaux, 1818, 1819, in-8, 2 part.

Mémoire sur Vanhelmont et ses écrits. Bordeaux, 1819, in-8.

Réflexions médicales sur le penchant des hommes à la crédulité. Bordeaux, 1819, in-8.

Notice sur les glandes surrénales. Bordeaux, 1819, in-8.

Plaintes de la fièvre puerpérale contre les nosologistes modernes. Montpellier, 1819, in-8.

Almanach de la société de médecine de Bordeaux. Bordeaux, 1819, in-8.

Notice sur Gabriel Tarragua. Bordeaux, 1819, in-8.

Médecine enfantile, ou Conseils à mon gendre et aux jeunes médecins sur cette partie de l'art de guérir. Bordeaux, 1819, in-8.

Indépendamment de ces opuscules nombreux, qui montrent que Caillau était un médecin laborieux, il cultiva la poésie avec quelque succès, et publia un grand nombre de morceaux insérés en partie dans le Recueil de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. On trouve de lui, dans les *Annales cliniques* de Montpellier, tome XXII, un *Mémoire philologique sur la mort d'Alexandre-le-Grand.* Il a traduit du latin la *Callipédie* de Claude Quillet.

(*Biog. méd.* — Quérard, *la France littér.*)

CAIUS. *Voyez* KAYE.

CALDANI (Léopold-Marc-Antoine), médecin et anatomiste célèbre, naquit à Bologne le 21 novembre 1725: sa famille était noble et originaire de Modène. Il avait terminé ses études et sa philosophie à quatorze ans, lorsque son père voulut qu'il se destinât au barreau, afin de lui faire suivre une carrière dans laquelle son aïeul s'était acquis une grande réputation; mais un goût décidé l'entraîna vers la médecine, et ses sollicitations, réunies à celles de plusieurs amis de son père, déterminèrent ce dernier à laisser le jeune Léopold suivre sa véritable vocation. Il commença l'étude de la médecine à 16 ans; il s'était en quelque sorte déjà initié aux premiers élémens de cette science, en disséquant plusieurs animaux, dirigé par le seul désir de connaître leur organisation, et de s'expliquer les phénomènes qu'il observait sur eux. Les recherches anatomiques et l'observation des maladies l'occupèrent bientôt tout entier; ses succès furent aussi brillans que rapides, et à 22 ans, il obtint la place d'aide de clinique à l'hôpital de *Santa Maria della Morte.* Ses nouvelles fonctions lui donnaient toutes les facilités désirables pour se livrer à son étude favorite, l'anatomie de l'homme sain et malade; peu après il fit une série de leçons sur cette matière à un assez grand nombre d'élèves. Il avait déjà fait preuve de connaissances très-étendues, lorsqu'il reçut le bonnet de docteur, le 12 octobre 1750: aussi ne tarda-t-il pas à jouir d'une

réputation de praticien qui contrastait singulièrement avec sa jeunesse. Signalé par des travaux recommandables, Caldani fut admis, à l'âge de 24 ans, en qualité d'adjoint, à l'Institut des Sciences de Bologne, et en 1755, le sénat de Bologne lui donna la chaire de médecine, à la charge par lui de professer l'anatomie, en 1760. C'est dans cet intervalle de temps qu'il s'appliqua à vérifier par de nombreuses expériences les observations de Haller sur les parties sensibles et irritables du corps, et c'est de cette époque que date la correspondance intéressante qu'il entretint avec ce célèbre physiologiste, et qui ne fut interrompue que par la mort de ce dernier. (Voyez *Epist. ab erud. viris ad Alb. Hallerum*). En attendant l'époque où il devait occuper la chaire d'anatomie, Caldani se préparait journellement à cette nouvelle tâche, tout en exerçant la médecine et la chirurgie; il faisait à la fois des recherches cadavériques et des expériences sur les animaux vivans. Le 5 janvier 1758, il se rendit à Padoue pour assister aux leçons de Morgagni, et puiser à son école de nouvelles connaissances. Pendant son séjour à Padoue, il allait chaque soir chez Morgagni, où il ne profitait pas moins dans les entretiens que dans les cours de son illustre maître. Enfin, l'année 1760 arriva, et la manière brillante et neuve avec laquelle Caldani enseigna l'anatomie dans l'Université de Bologne, fixa dès-lors sa réputation comme anatomiste. Mais ses succès lui suscitèrent des ennemis, et les désagrémens qu'il essuya le décidèrent à se rendre à Venise, où il reçut sa nomination de professeur pour l'Université de Padoue. Il y occupa d'abord la chaire de médecine théorique, devenue vacante par la mort du professeur Jac. Piacentini, sous la condition de succéder à Morgagni, qui était déjà vieux, et qui enseignait l'anatomie à cette Université. On sait qu'alors cette partie de la médecine était professée en un petit nombre de leçons.

La juste célébrité que Caldani s'était acquise dans l'exercice de la médecine et de la chirurgie, s'accrut encore à Venise: il se livrait d'avantage à la pratique, parce qu'il avait moins de facilités pour s'occuper d'anatomie: aussi employa-t-il alors ses loisirs à publier divers opuscules sur la médecine et la physiologie, et des articles nombreux dans le journal de médecine rédigé par le docteur Orteschi. Une décision du magistrat qui présidait les études en 1771, ayant obligé chaque professeur à publier ses leçons, ce fut par suite de cette mesure que Caldani composa ses élémens de pathologie (1772). L'année suivante, parurent ses institutions de physiologie pour le cours qu'il fut chargé de professer ensuite. En 1771, il

avait succédé au célèbre Morgagni, que la mort enleva à la chaire d'anatomie : il rendit l'enseignement de cette science plus profitable aux élèves, en démontrant tous les organes sur le cadavre, ce qui ne s'était pratiqué jusqu'alors que très-incomplétement; Morgagni lui-même remplaçant souvent les préparations anatomiques par les planches de Vesling, d'après lesquelles il donnait ses descriptions. Plus tard, il fit pour l'anatomie ce qu'il avait fait pour la physiologie et la pathologie ; il publia un livre élémentaire sur cette science, qui fut accueilli avec faveur, et dans lequel il inséra beaucoup d'observations anatomiques neuves et intéressantes. Caldani occupa jusqu'en 1805 les deux chaires de médecine théorique et d'anatomie de l'Université de Padoue; quoique son âge avancé ne lui permît plus de se livrer à l'enseignement de la médecine aussi activement que par le passé, cependant il fit encore des leçons de séméiotique qu'il publia en 1808. Quand il succéda à Morgagni, il avait proposé aux directeurs des études de créer un cabinet d'anatomie; mais sa demande ne fut pas accueillie, malgré ses instances répétées. La considération et la confiance que Caldani avait acquises étaient si grandes, que, malgré sa condition d'étranger, le gouvernement de Venise le nomma protecteur et syndic de l'Université des artistes, charge qu'il remplit depuis 1788 jusqu'en 1801. Lorsque le sénat de Venise fonda l'Académie de Padoue, Caldani fut consulté sur les réglemens qu'il convenait d'établir, et il fut le premier appelé à présider cette société dont les actes renferment beaucoup de Mémoires de Caldani. Ce fut à l'âge de 76 ans qu'il entreprit de publier son recueil de planches anatomiques, pour l'exécution desquelles il s'adjoignit son neveu, l'affaiblissement de sa vue pouvant nuire à un semblable travail. Ses relations avec Haller, Bonnet, Albinus, Sandifort, Blumenbach, Van-Swieten, Quarin, Frank, Formey, Walter, Pringle, etc., prouvent la haute estime dont il jouissait auprès des savans les plus célèbres de son temps. Il était membre de la plupart des Sociétés savantes de l'Europe. Caldani éprouvait depuis trois ans des accès d'asthme, lorsqu'une pneumonie se développa, le 24 décembre 1813, et le fit succomber le 30 du même mois. Il était âgé de 88 ans et un mois. Caldani a laissé les ouvrages suivans :

Sull' insensitività ed irritabilità di alcune parti degli animali. Lettera scritta al chiarissimo sig. Alberto Haller. Bologne, 1757, in-4. Réimprimée dans le recueil de Hyacinthe Barthélemi Fabri, part. I. On a donné la traduction française de cette lettre dans le tome III des *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps des animaux.* Lausanne,

1760. — Caldani confirme par de nouvelles observations les résultats publiés par Haller.

Lettera terza del sig. dott. Leopoldo Marc' Antonio Caldani sopra l'irritabilità e insensitività Halleriana. Bologne, 1759.

Lettera sull' uso del Muschio nella Idrophobia. Venise, 1761, in-8.

Riflessioni fisiologiche sopra due dissertazioni del sig. Claudio Nicola Le Cat. Venise, 1767, in-8. Caldani publia cet opuscule et le suivant pour répondre aux objections que Lecat et De Haen avaient faites à la doctrine hallérienne.

Esame del Capitolo settimo contenuto nella XII parte dell' ultima opera del chiarissimo sig. Antonio De Haen. Padoue, 1770, in-8.

Lettera al sig. di Haller sui fenomoni che accadono ai muscoli di alcuni animali di sangue freddo tagliati attraverso, irritando inappresso la midolla spinale. Inséré dans l'*Estratto della letteratura Europea*, pour l'année 1763, et dans le tome V de la *Correspondance de Haller.*

Storia della Malattia che Trasse di Vita la nobile signora. C. B. P. C. Venise, 1766. — Caldani prouve que l'extrait de ciguë qu'il avait fait prendre à une dame affectée de tumeurs squirreuses à l'une et l'autre mamelles, n'avait eu aucune action nuisible.

Innesto felice del vajuolo. Padoue, 1768. — Il rapporte l'exemple d'une inoculation de la variole, pratiquée heureusement sur un jeune enfant.

Institutiones pathologicæ, auctore L. M. A. Caldanio. Padoue, 1772, in-8; *ibid.*, 1776, in-8; Leyde, 1784, in-8; Venise, 1786, in-8; Naples, 1787, in-8. — Caldani annonce dans sa préface qu'il a suivi particulièrement les principes de Boerhaave, Haller, Gaubius et autres; mais cet ouvrage renferme beaucoup de remarques intéressantes de l'auteur lui-même, et des observations importantes sur la nature de différentes maladies jusque-là mal connues.

Institutiones physiologicæ, auctore L. M. A. Caldanio. Padoue, 1773, in-8; *ibid.*, 1778, in-8; Leyde, 1784, in-8; Venise, 1786, in-8; Naples, 1787, in-8, 2 vol. Cette dernière édition a été très-augmentée par l'auteur: le professeur Saverio Macri y a joint des notes; trad. allemand. Prague, 1784, et Leipsick, 1785. — Cet ouvrage élémentaire fut adopté dans différentes universités: il renferme beaucoup d'observations propres à Caldani. Il avait reconnu que les globules du sang sont ronds, ainsi qu'on l'a vérifié depuis; ses expériences ont prouvé, contre l'opinion de Lamure, que le battement des artères consiste spécialement dans la dilatation et le resserrement alternatifs des parois de ces vaisseaux. Il a très-bien établi la différence qui existe entre la contractilité des membranes cellulaires et celle des muscles. Il démontre que l'usage de la valvule qui existe à l'embouchure du canal thoracique, dans la veine sous-clavière, n'est pas de s'opposer à l'introduction du sang dans ce canal, mais d'empêcher que l'écoulement du chyle dans la veine ait lieu autrement que goutte à goutte.

Dialoghi di fisiologia e di pathologia. Padoue, 1778....; *ibid.*, 1793... — Ce livre est une espèce de Manuel, composé pour les étudians qui se disposaient à subir les examens qui se faisaient à la fin de chaque année.

In morte del grande Alberto di

Haller. Padoue, 1780.... — C'est un éloge de Haller par Caldani.

Institutiones anatomicæ. Venise, 1787, in-8, 2 vol. en quatre parties; Naples, 1791, in-8, 2 vol.; Leipsick, 1792, in-8, 2 vol.; trad. en ital. par le doct. Castellani. Brescia, 1807. — Caldani a consigné dans cet ouvrage élémentaire un grand nombre de ses observations particulières sur divers points d'anatomie : il y soutient, entr'autres points de physiologie, l'absorption veineuse.

Institutiones σημειωτικης, auctore Leopoldo M. A. Caldanio. Padoue, 1808, in-8.

Caldani a consigné encore un très-grand nombre de Mémoires dans divers recueils scientifiques; mais il a donné une édition séparée de quelques-uns de ceux qu'il lut à l'Académie de Padoue. Voici le titre de ce recueil:

Memorie lette nell' Accademia di Scienza, lettere ed arti di Padova da Leopoldo M. A. Caldani. Padoue, 1804..... avec fig. — Les Mémoires contenus dans ce recueil sont au nombre de sept; ils ont pour objet: *L'Examen comparatif de la structure des os de l'homme et du bœuf; — La composition des dents; — Quelques remarques particulières sur les vaisseaux chylifères et les veines du mésentère; — Recherches sur les causes de la force et de la durée constante des mouvemens du cœur, et de l'extrême susceptibilité de ses parois internes à l'impression des stimulans; — Sur un fœtus singulièrement monstrueux; — Sur un enfant manquant de bras; — Essai sur la respiration; — Appendice au Mémoire sur la structure des os de l'homme et du bœuf.*

Icones anatomicæ, quotquot sunt celebriores, ex optimis neotericorum operibus summâ diligentiâ depromptæ et collectæ opera et studio Leopoldi M. A. et Floriani Caldani. 4 vol. gr. in-fol. Venise, 1801-1813. — *Iconum anatomicarum explicatio*. Venise, 1802-1814. — Ce grand ouvrage est un recueil précieux des planches anatomiques les plus exactes.

Parmi les observations insérées par Caldani dans le *Giornale di Medicina* du docteur Orteschi, on en trouve deux dans le premier volume, publiées sous le nom de *Dorilao*, surnom qui lui fut donné quand il fut admis à l'Académie *degli Agiati* de Roveredo. Le même volume renferme aussi plusieurs articles de lui, qu'il indique à Haller, dans sa lettre du 11 juin 1763. Le second volume de ce journal contient deux lettres sous le nom de *Dorilao*, et qui ont pour objet la guérison de deux hydropiques obtenue par l'usage de la crême de tartre; en outre, une observation sur la morsure de la vipère. Dans le tome troisième, on lit un exemple d'anévrisme terminé par la mort; celui d'une affection pulmonaire, également mortelle, mal déterminée pendant la vie, et suivie de l'ouverture du cadavre, etc., etc.

Chacun des volumes de la collection intitulée : *Saggi scientifici e letterari dell' Accademia di Padova*, contient des travaux de Caldani, indépendamment de ceux qu'il publia isolément, et que nous avons indiqués plus haut. Les voici : *Expériences et Observations propres à déterminer quel est le point du cerveau où ses fibres s'entre-croisent* (vol. I). — *De ureterum inæqualitate et de fœtus nutritione* (vol. II). — *De chordæ tym-*

pani officio, et de peculiari peritonæi structurâ (vol. III). — *Observations microscopiques sur la forme des molécules rouges du sang* (vol. III, part. I). — *Lettre à M. Bonnet, et réponse de ce dernier sur la génération* (vol. III, part. II). — *Mémoire sur les effets du verre avalé* (vol. III, part. II). Les deux dissertations latines qui viennent d'être indiquées ont été réimprimées sous ce titre :

Leopoldi M. A. Caldani commentationes Academiæ medicinales præsertìm anatomiam spectantes, Fasciculus I. Gottingue et Leipsick, 1799...

La collection des *Memorie di matematica e di Fisica della Società italiana delle Scienze residante in Modena*, contient encore des travaux nombreux de Caldani : tels sont ses *Lettres à Spallanzani, sur la reproduction de la tête des limaçons après son ablation* (vol. II). — Une *Lettre sur un cas singulier de passion iliaque* (vol. IV). — *Sur un prétendu hermaphrodite* (vol. VII). — *Conjectures sur les causes des différences de couleur des Africains et des autres peuples* (vol. VIII). — *Examen de quelques observations de gestation chez le mulet* (vol. IX). — *Mémoire sur la prétendue existence de quelques quadrupèdes, dits* Giumerri *ou* Giumarri (vol. X). — *Quelques considérations sur le cancer* (vol. XII). — *Mémoire sur une espèce particulière de cholera-morbus* (vol. XII). — *Quelques Réflexions sur la chaleur animale* (vol. XIII). — *Sur les mouvemens de l'Iris* (vol. XIV). — *Description d'une maladie de la peau, qui régna épidémiquement à Padoue en 1807* (vol. XIV). — *Réflexions et Observations sur la couleur rouge du sang* (vol. XV). — *Cas singulier d'expulsion d'une portion d'intestin* (vol. XVI).

Réflexions sur les couleurs, et particulièrement sur celles qu'on nomme accidentelles. Caldani adressa ce Mémoire, dans le mois de janvier 1813, à l'Institut italien, dont il avait été nommé membre pensionnaire en 1812. Il répéta les expériences de Buffon sur les couleurs accidentelles; et comme il obtint des résultats très-variables, il publia ses observations sur ce sujet, fit connaître les notions que les anciens possédaient à cet égard, et montra que le prisme, dont on attribue l'invention à Newton, est décrit par Marini, dans le chant XXI, stance XXIV de son poème intitulé *Adone*.

On peut consulter, sur Caldani et ses écrits, le recueil intitulé : *Epistolarum ab eruditis viris ad Albertum Hallerum scriptarum*, dans lequel on trouvera une foule de particularités sur la vie et les travaux de Caldani.

(Florian Caldani, *Éloge de Léopold M. A. Caldani*, inséré dans les *Memorie di Matematica e di Fisica della Societa italiana delle Scienze, residente in Modena*, t. XIX, partie contenant les *Mém. de Phys.* Modène, 1823, in-4).

CALDERA DE HEREDIA. *Voyez* HEREDIA.

CALLARD DE LA DUCQUERIE (Jean-Baptiste), doyen et professeur primaire de la Faculté de médecine en l'Université de Caen, vivait encore en 1715, âgé de 85 ans. On a de lui :

Lexicon medicum etymologicum, etc. Caen, 1692, in-12; Paris, 1693, in-12, avec des augmentations.

Callard de la Ducquerie avait préparé une édition de cet ouvrage, qui aurait formé un volume in-folio, mais qui ne paraît point avoir été imprimée, quoi qu'en disent Carrère, Éloy, etc.

Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on a trouvé une copie informe d'un traité intitulé : *Ager medicus cadomensis*, etc.

(*Journal des Savans.*)

CALLISEN (Henri), naquit en 1740 à Preetz en Holstein, où son père était pasteur. Il était âgé de 15 ans lorsqu'il vint à Copenhague pour y étudier la chirurgie. Il fut d'abord obligé de se faire inscrire dans la jurande des barbiers pour devenir élève d'un chirurgien militaire. Le directeur-général, le docteur Krüger, le prit chez lui, le seconda dans ses études, et le fit nommer chirurgien d'un régiment en garnison à Copenhague. Dégoûté de son nouveau poste par l'état de servilité auquel il se voyait réduit, il prit son congé ; et l'appui de son protecteur, le docteur Krüger, lui fit obtenir une place de chirurgien en chef d'une frégate royale. Après deux ans de service sur mer, Callisen fut nommé (1762) pensionnaire royal à l'amphithéâtre de chirurgie, et chirurgien de réserve à l'hôpital Frédéric. En 1766, il obtint la permission de voyager aux frais du Roi, et séjourna quatre années tant en France qu'en Angleterre, où il se lia particulièrement avec Lecat et Hunter. Rappelé à Copenhague en 1771, en qualité de chirurgien en chef de la flotte et du lazaret, il ouvrit des cours de chirurgie, et l'année suivante il reçut le bonnet doctoral. En 1773, il fut nommé professeur de médecine à l'Université de Copenhague, membre du Collége médical du royaume, et examinateur à l'amphithéâtre d'anatomie. Dans cette même année, il fonda avec plusieurs de ses collègues la Société de Médecine de Copenhague, qui reçut depuis le titre de Société royale. De concert avec Saxtorph, il créa en 1774 une Société de conférences pour exercer les étudians en médecine. La jalousie lui suscita des ennemis, car lors de la fondation de l'Académie de chirurgie, Callisen en avait été exclu : mais en 1791 il fut nommé à l'une des chaires de l'Académie, et à la mort de Hennings, trois ans après, il obtint la place de directeur-général, et se démit alors de celle de chirurgien en chef de la flotte. Lorsqu'il cessa ses cours publics en 1805, ses nombreux élèves firent frapper à cette occasion une médaille en or à son effigie, et avec ces mots : *Senescenti doctori discipulorum pietas*. Callisen avait été un promoteur zélé de la vaccine. Sa vieillesse fut honorée des témoignages unanimes de l'es-

time publique. Il était conseiller d'Etat, commandant de l'ordre de Dannebrog, et médecin de la famille royale. Callisen est mort à l'âge de 84 ans, le 5 février 1824. On a de lui :

De sanitate tuendâ. Copenhague, 1772, in-8. Cet ouvrage (indiqué par Rob. Watt) serait-il le même que le suivant, qui paraît être la thèse inaugurale de Callisen, et que Pflug a traduit de l'allemand sous ce titre :

Adhandlung uber die mittel die sufahrenden, etc., ou *Traité sur les moyens de conserver la santé des navigateurs, et en particulier, des équipages des vaisseaux de guerre de S. M. Danoise*. Copenhague, 1778, in-8.

Institutiones chirurgiæ hodiernæ. Copenhague, 1777, in-8; Louvain, 1777, in-8. Cet ouvrage, considérablement augmenté, fut ensuite publié par Callisen sous ce titre :

Systema chirurgiæ hodiernæ. Copenhague, 1788, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1798-1800, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1815-1817, in-8, 2 vol.

On trouve dans les *actes de la Société de Copenhague* des articles nombreux de Callisen, que nous allons indiquer : *De concretione polyposâ, cavâ ramosâ, tussi rejectâ.* — *Hernia lethalis cum rupturâ atque stricturâ omenti.* — *Circà inconstantiam symptomatum in herniâ omentali.* — *Adnotationum circà callum ossium continuatio, fractæ patellæ reunionem maximè attingens* (vol. I). — *De summâ ebrietate observatio.* — *Observata quædam medico-chirurgica : herniarum rariorum biga; obstructio alvi insuperabilis à paralysi intestini; hæmorrhagia ex ano lethalis; subluxatio vertebrarum colli non lethalis* (vol. II). — *Specimen descriptionis morborum, anno 1779, in nosocomio nautico grassantium*, part. I. *De inflammationis pectoris.* — *Observata quædam circà febrem putridam, anno 1779-80, cum adjunctis monitis circà inefficaciam corticis peruviani et efficacissimam vim pulveris seminum synapeos anglicanis.* — *Relatio epidemiæ bilioso-nervoso-putridæ*, etc., *cum observatis circà effectum camphoræ dosi consuetis longè majori datæ et seminum sinapeos anglicani* (Acta regiæ soc. tom. I.). — *Observatio de herniotomiâ ob accedentem trismum lethali.* — *Observatio de diarrhœa cum obstructione alvi haud in frequenti connubio* (vol. II). — *Observata quædam circà epidemiam bilioso-nervoso-putridam inter nautes classis regiæ Danicæ, anno 1788-89.* — *Commentatio de fatis atque cautelis injectionis cavitatis tympani per processum mastoïdeum ossis temporum pro auferendâ surditate institutæ* (vol. III.). — *Momenta quædam circà calorem, vires vitales et morbos inflammatorios.* — *De aquâ fervidâ scopo vesicatorio adhibenda* (vol. IV).

Callisen est encore l'auteur d'un ouvrage dont nous ignorons le titre, ayant pour objet des *Observations physico-médicales sur la ville de Copenhague*, publiées en 1807.

(*Revue encyclopédique*, tom. 24, année 1824. — *Bulletin des sciences médicales*, n° de février, année 1825. — Rob. Watt, *Biblioth. Britannica.*)

CALLOT (François-Joseph), petit-neveu du célèbre graveur de

ce nom, naquit à Nancy, le 13 mai 1690. Il fit ses études médicales à Montpellier, fut agrégé à la Faculté de Pont-à-Mousson, devint conseiller, médecin-aulique des ducs de Lorraine, Léopold et François, en 1723 et 1729, et se retira en 1737 à Nancy, où il passa le reste de sa vie. Il a mis au jour :

Diss. de Diabete. 1715.

Diss. de medicinâ. 1715.

Discours prononcés en 1724, 1727 et 1729, aux ouvertures des assemblées des directeurs du bureau des pauvres de Béziers dont il était membre.

L'idée et le triomphe de la vraie médecine, en forme d'apologie, etc. Commercy, 1742, in-12.

On lui doit encore plusieurs autres productions médicales ou littéraires de peu d'importance, dont on trouve l'indication dans la *Bibliothèque lorraine* de dom Calmet, d'où nous tirons cette notice.

CALVET (Esprit-Claude-François), médecin, naturaliste et antiquaire, né le 14 novembre 1728, passa sa vie à Avignon, sa patrie, et y mourut le 25 juillet 1810. Long-temps professeur de la Faculté de médecine de cette ville, il avait été associé à plusieurs Académies, et il était depuis 1763 correspondant de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Il institua la ville qu'il habitait légataire de tous ses biens, par un testament dans lequel il prescrivait les funérailles qui lui seraient faites en imitation de celles de l'antiquité. Il léguait, entre autres choses, une collection de médailles et d'antiques, pourvue de dotations suffisantes à son administration et à son entretien. Telle est la fondation du *musée Calvet* d'Avignon. Nous ne connaissons de Calvet que les opuscules suivans :

Diss. therapeutica inauguralis de arthritide. Resp. Cl.-Jos. Savary. Avignon, 1759.

Tentamen mesdicum de hæmorrhagiis internis. Avignon, 1761, in-4.

Quæstiones et dissertationes medicæ. Avignon, 1761-1762, in-4.

D. an potus café *quotidianus, valetudini tuendæ, vitæque producendæ noxius? Resp. P.-Jos-Maria Collin.* Avignon, 1762, in-4. 22 pp.

De fluidi nervei secretione naturâ et usu. Avignon, 1762, in-4.

An febribus intermittentibus epithemata in carpis. Neg. Avignon, 1762, in-4.

An præsertìm apud divites adhibenda sit varioliarum inoculatio. Aff. Avignon, 1762, in-4.

Calvet a donné, dans le *Magasin encyclopédique*, l'explication de deux médailles qu'il avait offertes au Musée d'Avignon. Il avait travaillé long-temps à un *Spicilegium inscriptionum antiquarum*, dont les antiquaires qui le connaissaient désiraient la publication, mais qui est resté manuscrit, ainsi que beaucoup d'autres écrits formant six vol. in-fol. sur la Médecine,

les Antiquités, l'Histoire naturelle, et la Philosophie. On en trouve le catalogue dans une Vie d'Esprit Calvet, par le docteur Guérin, conservateur du muséum Calvet. Avignon, 1825, in-18.

(Haller.—Hester.—Quérard, *France littér.*)

CALVO (Jean), professeur en médecine dans l'Université de Valence (Espagne), doit être cité honorablement au rang de ceux dont les efforts contribuèrent, vers la fin du seizième siècle, à ramener à l'étude des anciens. On a de lui :

Primera y segunda parte de la chirurgia universal y particular del cuerpo humano. Séville, 1580, in-4; Madrid, 1626, in-fol.; Anvers, 1674, in-fol.; Valence, 1690, in-fol. Cette dernière édition contient une troisième partie sur les *fracturas y dislocaciores*, par André Tamayo. — Brice Gay a traduit et publié une partie de cet ouvrage sous ce titre:

Epitome des ulcères. Poitiers, 1614, in-12.

Libro de medicina y chirurgia. Barcelonne, 1592, in-8. — Cet ouvrage traite des plaies en général et en particulier, et de la maladie vénérienne. L'auteur pense que deux individus de sexe différent peuvent contracter cette maladie, quoique sains, s'ils se livrent avec excès au coït. Il préconise le traitement par les sudorifiques; il conseille les frictions mercurielles.

Tratado de las simples. Valence, 1596, in-fol., avec la Chirurgie de Guy de Chauliac.

Calvo a traduit en espagnol la Chirurgie de Guy de Chauliac, avec les remarques de Jean Falcon. Valence, 1596, in-fol.

(Haller, *Biblioth. chirurg.* — Eloy. — Carrère.)

CALVO (Marco Fabio), médecin, né à Ravenne, vivait à Rome sous le pontificat de Clément VII, et y mourut en 1527. On lui doit la première traduction latine qui ait été faite des œuvres d'Hippocrate. Il l'entreprit d'après l'ordre du pape Clément, qui mit à sa disposition un manuscrit de la bibliothèque du Vatican. L'ouvrage fut publié à Rome en 1525, in-fol. Quoique écrite d'un style barbare, cette version est on ne peut pas plus précieuse, à cause de la fidélité et de l'exactitude superstitieuses que le traducteur pousse souvent jusqu'à exprimer littéralement les différentes variantes qu'il a trouvées dans ces manuscrits. Un bon juge en ces matières, Coray, la recommande, à ce titre, à tous ceux qui voudront désormais nous donner des éditions d'Hippocrate, ou y rétablir des passages altérés. Il reconnait qu'elle lui a été plus d'une fois d'un très-grand secours.

CAMERARIUS (Joachim), littérateur et savant universel, que J.-A. Fabricius nomme le phénix de l'Allemagne, naquit à Bamberg

le 12 avril 1500. Il commença ses études dans sa patrie, et alla les continuer à Leipsick, et à Erford, où il fut reçu maître-ès-arts en 1521. Depuis lors il enseigna successivement les langues grecque et latine dans les Universités de Nuremberg, de Tubingue et de Leipsick, qui lui durent une nouvelle organisation. Il mourut le 17 avril 1574, d'une rétention d'urine causée par un calcul pour lequel il ne voulut point se laisser opérer. Camerarius fut un des hommes du seizième siècle qui contribuèrent le plus au progrès des sciences et des belles-lettres; nul ne posséda à un aussi haut degré de perfection la connaissance du grec et du latin, ni une érudition plus profonde et plus variée. Il eut une grande part aux affaires politiques et religieuses de son temps, et fut chargé de négociations importantes. L'étendue de ses connaissances, la modération, la sagesse de ses principes, et l'énergie de son caractère, lui méritèrent l'estime des empereurs Charles-Quint, Ferdinand, et Maximilien II, et l'intime amitié de Mélanchton. Camerarius ne fut point médecin; ce n'est qu'à titre de polygraphe qu'il s'occupa de médecine; mais l'influence qu'il eut sur la restauration des sciences nous a paru devoir lui faire trouver place ici, quoique nous n'ayons à citer, parmi les cent cinquante ouvrages dont il est l'auteur, qu'un petit nombre de productions qui se rapportent à l'objet de ce dictionnaire.

Commentarius de theriacis, et mithridateis. Item ad Pamphylianum libellus. Galene Andromachi. Theriacæ Antiochi. Antidotus Philonis. Conversa in latinum : adjectis et his, et aliis quibusdam græcis, diligentiâ magnâ emendatis. Nuremberg, 1534, in-8.

De tractandis equis, sive, ἱπποκομικός. Ejusdem (Camerarii) conversio libelli Xenophontis de re equestri in latinum. Historia rei nummariæ, etc. Tubingue, 1539, in-8; Leipsick, 1556, in-8.

Διάσκευη ὀνομαστικὴ, hoc est, diligens exquisitio nominum quibus partes corporis humani appellari solent. Additis etiam functionum nomenclaturis. Bâle, 1551, in-fol.

(J.-Alb. Fabricius, *Bibl. græc.* — Niceron. — *Lindenius renovatus.*)

CAMERARIUS (Joachim II), fils du précédent, naquit à Nuremberg le 6 novembre 1534. Après avoir fait ses humanités sous les yeux de Melanchton, l'ami de son père, et étudié la médecine à Leipsick et à Breslau, il passa en Italie, séjourna un an à Padoue, autant à Bologne, où il reçut, le 27 juillet 1562, le titre de docteur en médecine, revint pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale en 1564, et mourut le 11 octobre 1598. Jouissant à Nuremberg

de la plus haute considération; Camerarius se servit de son crédit pour y faire des établissemens utiles. En 1592, il obtint des magistrats l'autorisation de fonder un collége de médecine, dont il fut élu doyen à perpétuité. Plusieurs princes souhaitèrent de l'avoir pour médecin, mais il préféra aux faveurs des cours, la liberté de se livrer à la culture de la botanique, qui avait beaucoup de charmes pour lui, aux recherches chimiques et aux travaux du cabinet. C'est surtout comme botaniste qu'il conserve une réputation méritée. Ses ouvrages sont :

De re rustica opuscula nonnulla, lectu cum jucunda, tum utilia, jam primum partim composita, partim edita à Joachimo J.-F. Camerario. Nuremberg, 1577, in-4, avec une planche; *ibid.*, 1596, in-8. — Ce petit livre est terminé par un catalogue des auteurs dont les ouvrages imprimés ou manuscrits se rapportent à la même matière. Ce catalogue remplit onze feuillets.

Synopsis quorumdam brevium, sed perutilium commentariorum de peste clariss. V. V. Donzellini, Ingrassiæ, Cæsaris Rincii, et post hæc sui ipsiûs eadem de lue scripta in lucem retulit. Adjectæ sub finem sunt eodem Camerario authore de bolo Armeniæ et terra lemnia observationes. Nuremberg, 1583, in-8.

De plantis epitome utilissima, Pet. And. Matthioli. Novis iconibus et descriptionibus pluribus nunc primum diligenter aucta. Accessit Catalogus plantarum quæ in hoc Compendio continentur, exactissimus. Francfort-sur-le-Mein, 1586, in-8.—De 1003 figures qui se trouvent dans cet abrégé de Matthioli, il en est peu, au rapport de Haller, qui ne soient ou entièrement nouvelles, ou du moins perfectionnées sous le rapport des caractères. La plupart sont du célèbre Conr. Gessner. Camérarius qui les avait achetées de Gaspard Wolf, héritier de la bibliothèque et des manuscrits de Gessner, prend soin d'en avertir dans la dédicace et la préface de son livre, et c'est à tort qu'il a été accusé de plagiat. Du reste, ces figures passent pour les plus parfaites qui aient été exécutées en bois. Cet *epitome* fut traduit en allemand, et eut dens cette langue huit ou neuf éditions.

Hortus medicus et philosophicus, in quo plurimarum stirpium breves descriptiones, novæ icones non paucæ, indicationes locorum natalium, observationes de culturâ earum peculiares, atque insuper nonnulla remedia euporista, necnon philologica quædam continentur. Item Sylva Hercynia, sive catalogus plantarum sponte nascentium in montibus et locis plerisque Hercyniæ Sylvæ quæ respicit Saxoniam, conscriptus singulari studio a Joanne Thalio. Omnia nunc primum in lucem edita. Francfort-sur-le-Mein, 1588, in-4, 2 vol., ordinairement réunis; *ibid.*, 1654, in-4. — Ces deux catalogues sont disposés par ordre alphabétique. Les figures, au nombre de 56, sont bonnes, au jugement d'Adanson.

Symbolorum et emblematum centuriæ tres; I. ex re herbariâ desumta; II. ex animalibus; III. ex insectis. Quibus rariores stirpium, animalium

et insectorum proprietates, cum philologicis aliis complexus est. Nuremberg; 1590-1597, in-4; Francfort, 1654, in-4; *ibid.*, 1661, in-4; Mayence, 1677, in-4.

On trouve quelques lettres de J. Camérarius dans la *Cista medica* de J. Hornung.

(Melch. Adam. — *Lindenius renovatus.* — Haller.)

CAMERARIUS (Jean-Rodolphe), chef d'une famille qui se distingua long-temps dans la médecine, vécut dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a publié :

Horarum natalium Centuriæ II. Prima pro certitudine astrologiæ. Francfort. 1607, in-4. *Secunda ibid.*, 1610, in-4.

Disputationum medicarum in illustri academiâ Tubingensi habitarum decas prima, etc. Tubingue, 1611, in-8.

Sylloge memorabilium medicinæ, et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ, I-XII. Strasbourg, 1624-1630, in-12. *centuriæ* XIII-XVI; *ibid.*, 1652, in-12. *centuriæ* XX. Tubingue, 1683, in-8.—L'auteur était mort depuis long-temps quand parurent, dans cette dernière édition, les centuries XVII à XX, jusqu'alors inédites. La première Centurie avait été publiée seule dès 1614. Nuremberg, in-8. C'est un recueil très-varié, mais fait sans critique.

CAMERARIUS (Élie-Rodolphe), fils du précédent, né à Tubingue, le 7 mai 1641, mourut dans la même ville le 7 juin 1695. Reçu docteur en 1663, il avait fait, pendant plusieurs années, des cours particuliers, et avait acquis la plus haute réputation comme professeur et comme praticien. Il eut, en 1672, le titre de médecin et conseiller du prince de Wurtemberg, et, en 1677, la chaire ordinaire de médecin de l'Université de Tubingue. Depuis 1669, l'Académie des Curieux de la nature le comptait au nombre de ses membres, sous le nom d'Hector. Les seuls ouvrages qu'il ait laissés sont des dissertations dont Haller disait : *Ejus disputationes melioris ferè sunt notæ, certè eo seculo.* En voici les titres :

Theoria physica de plantis. Tubingue, 1656, in-4. — Haller et Bœhmer s'accordent à attribuer cette diss. à E.-R. Camerarius, qui n'avait alors que 15 ans; et l'on sait que ce dernier débuta dès l'âge de 12 ans dans la carrière des études académiques. — *Diss. de acidularum usu externo.* Tubingue, 1677, in-4.—*D. de lacrymis*, 1678.—*D. de physographiâ*, 1678. — *D. de ictero*, 1679.—*D. de anorexiâ*, 1679. — *D. cur epilepsia hodiè inter nos tàm frequens sit?* 1680.—*D. de spasmo intestinorum*, 1680.—*D. de physotherapiâ*, 1680.—*D. quale signum in morbis præbeat urina*, 1680.— *D. de palpitatione cordis*, 1681.—*D. de vomitu gravidarum*, 1682. — *D. de mictione pultaceâ*, 1683.— *D. historia cardialgiæ sublatæ*, 1683.—*D. valetudinarii senilis lineæ generales*, 1683. *Lineæ speciales*, 1684.— *D. de subitaneâ refectione*, 1683. — *D. historia anatomica renum et vesicæ*, 1683.— *D. de*

phlogosibus vagis cum scorbuto, 1684. —*D. de phrenitide*, 1684.—*D. tensio cordis lipothymiæ causa*, 1686. —*D. de vomitu aquæ ex gulâ*, 1686.—*D. indicatio symptomatum*, 1686. —*D. positiones medicæ miscellaneæ*, 1687.—*D. II, de coryzâ siccâ*, 1688 et 1689.—*D. casus de ægritudine animi*, 1688.—*D. de clysmatibus*, 1688. — *D. de tumore ex cessante scabie*, 1688.—*D. de glandulis præter naturam patulis*, 1689.—*D. de casu in quo menses, præter naturam emanantes, per emmenagoga sunt ciendi*, 1690. —*D. de catalepsi epilepticâ*, 1690.—*Anatome hydropicæ cum scholiis*, 1691. —*Obex curationis morborum tàm gravis quàm frequens occasione aphor.* 12, *sect.* 11, 1691.—*Pleuritis et abscessus pectoris cum succedente colicâ spasmodicâ et guttâ serenâ*, 1692.—*D. de febre malignâ tertianâ*, 1692. — *D. de febre intermittente anomalâ cardialgicâ*, 1692. — N'est-ce pas la même que la précédente? — *D. de febribus in genere*, 1692. — *D. de ozenâ*, 1692.—*Positiones medicæ*, 1693.—*D. de tenesmo*, 1693.—*D. de febre petechiali.*

(Du Petit-Thouars. — Haller.)

CAMERARIUS (Rodolphe-Jacques), fils aîné du précédent, et le membre le plus distingué de cette famille, vint au monde à Tubingue, le 17 février 1665. Après avoir fait d'excellentes études littéraires et philosophiques, et suivi pendant trois ans les cours de médecine, il parcourut l'Allemagne et la Hollande en naturaliste, et visita les Universités; passa en Angleterre, où il eut des liaisons avec les savans les plus distingués de l'époque; vint ensuite à Paris, et habita pendant cinq mois chez le célèbre Maréchal, alors chirurgien de la Charité. Après la France, il visita l'Italie, et revint au bout de deux années de voyages prendre le bonnet doctoral à Tubingue en 1687. L'année d'après il fut nommé professeur extraordinaire de médecine et inspecteur du jardin botanique. En 1689, on lui confia la chaire de physique de cette Université. En 1695, il remplaça son père, que la mort venait d'enlever, dans la chaire ordinaire de médecine. Les différens honneurs académiques de l'Université lui furent conférés plusieurs fois, et il jouit de la plus haute estime jusqu'au 11 septembre 1721, qu'il mourut de phthisie pulmonaire. Il était depuis 1688 membre de l'Académie des Curieux de la nature. R.-J. Camerarius a la gloire, sinon d'avoir découvert, du moins d'avoir fait connaître mieux que Grew et Ray ses prédécesseurs, la distinction du sexe des plantes. La plupart de ses productions sont des opuscules académiques dont on peut voir la longue liste dans *les Bibliothèque de Haller*. Nous indiquerons ceux qui ont été insérés dans le recueil des thèses choisies de ce dernier:

De sexu plantarum epistola. Tubingue, 1694, in-4.—C'est une lettre adressée à Valentin, qui l'inséra dans son ouvrage *De polychrestâ exoticâ*;

elle fut aussi insérée dans les *Miscell. nat. Curios. dec. III. ann. II. app.*, et réimprimée à Tubingue, en 1749, in-8, avec un opuscule de Gmelin.

Ephemerides meteorologicæ Tubengenses. Tubingue, 1698, in-4.

Constitutiones epidemicæ annorum 1699, 1700, 1701, 1702. — Imprimées à la suite des OEuvres de Sydenham, de l'édit. de Genève, de 1736, in-4.

D. de vomicâ cerebri. Resp. Zeller. Tubingue, 1711, in-4. — Cette thèse est remarquable; on y trouve la description des cavernes cérébrales apoplectiques.

D. extispitia hepatitide defunctorum. Tubingue, 1716, in-4. *Recus. in* Haller *Disp.*

D. de diarrhœa et febre ardente, à quibus plerisque exteris Lutetiæ Parisinorum agentibus, periculum imminet. Tubingue, 1717, in-4.

On trouve dans les *Ephém. des Curieux de la nature* un grand nombre d'observations de R.-J. Camerarius, dont plusieurs sont très-curieuses.

Notre auteur étant mort en 1721, c'est un autre Camerarius, surnommé Rodolphe-Jacques, comme celui-ci, à qui l'on doit les dissertations suivantes, que Haller attribue par inadvertance au professeur de Tubingue.

De fœtu 46 annorum. Tubingue, 1722. — Il s'agit d'un fœtus momifié, renfermé dans un kyste osseux et cartilagineux, trouvé dans l'utérus d'une femme de 94 ans.

Decas observationum. Tubingue, 1725, in-4.

De subitaneâ morte à sanguine in pericardium effuso. Tubingue, 1731, in-4. *Recus. in* Haller *Disput.*

(Manget. — Haller.)

CAMERARIUS (Élie), frère puîné du précédent, homme d'un esprit singulier, offrant un mélange bizarre de scepticisme et de crédulité, fut aussi professeur à Tubingue, membre de l'Académie des Curieux de la nature, et conseiller et premier médecin de Frédéric-Louis, prince de Wurtemberg. Il mourut le 8 février 1734, à l'âge de 61 ans. Il a laissé, outre un grand nombre de dissertations, et d'observations insérées dans les Éphémérides des Curieux de la nature, les ouvrages suivans :

Dissertationes tres : I. de spirituum animalium statu naturali et præter naturali; II. spiritus Boylei fumantis naturam exhibens obviaque circà ipsum phænomena; III. usus et abusus potuum theæ et coffeæ in his regionibus. Tubingue, 1694, in-8.

Dissertationes Taurinenses epistolicæ XX physico-medicæ ad ill. Germaniæ et Italiæ medicos. Tubingue, 1712, in-8.

Eclecticæ medicinæ physicæ specimina queis ostenditur quâ ratione discentes præjudiciis depositis, celebrium virorum scripta in suos usus convertere queant, etiam quando dissentiunt, exemplis Baglivi, Mortoni, Vieussenii, aliorum illustrata. Francfort, 1713, in-4.

Medicinæ conciliatricis conamina et primæ lineæ de optima medicinam docendi discendique ratione, et adnota-

tiones in medicinam corporis Tschirnausianam. Francfort-sur-le-Mein, 1714, in-4.

Systema cautelarum medicarum circa præcognita partesque singulas artis saluberrimæ methodo eclecticâ concinnatum. Francfort, 1721, in-4.

(Haller. — Eloy.)

CAMPANELLA (Thomas), moine célèbre par son savoir, ses opinions et ses malheurs, était de Stilo, bourg de Calabre, où il naquit le 5 septembre 1568. Les progrès qu'il fit dans ses premières études tinrent du prodige. A quatorze ans et demi il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il se donna tout entier à la philosophie, et fit une étude approfondie de tous les systèmes. Les contradictions sans nombre qu'il y rencontra, et son caractère enthousiaste le jetèrent dans un pyrrhonisme absolu. Ses vigoureuses attaques contre le péripatétisme, alors en honneur, les triomphes que lui valurent dans les disputes scolastiques la vivacité de son esprit, et la subtilité de sa dialectique, soulevèrent contre lui la haine des pédans (1), et celle bien plus dangereuse des théologiens. Il ne tarda pas à en ressentir les effets. Comme il passait par Bologne pour se rendre de Florence à Padoue, ses papiers lui furent volés et envoyés à Rome au tribunal de l'inquisition. Il fut assez heureux pour sortir sans encombre de cette première attaque. Une seconde ne se fit pas long-temps attendre. Quelques paroles qu'on lui prêtait, ou qui lui étaient échappées sur le gouvernement d'Espagne, et sur des projets de révolte, ayant été dénoncées, il fut arrêté et conduit à Naples en 1599, comme criminel d'état. On le mit jusqu'à sept fois à la question, dont il supporta les tourmens avec un inébranlable courage, et on le retint vingt-sept ans en prison. Il n'en sortit qu'à la sollicitation du pape Urbain VIII, qui, pour lui procurer la liberté, dut le réclamer comme un justiciable de l'Église, et le déclarer prisonnier du Saint-Office. Échappé aux mains des Espagnols le 15 mai 1626, il ne fut mis entièrement en liberté qu'en 1629. Il ne l'aurait pas conservée long-temps, car il était déjà

(1) Qu'on en juge par ce passage de Guil. Du Val : « Ce sont les mêmes dogmes des Manichéens qu'a voulu follement, téméroirement, et plus audacieusement, renouveller je ne scay quel nouveau philosophastre, impudent calomniateur du grand Aristote, et l'ennemy juré du péripatétisme, frère Thomas Clochette, dit *Campanelle*, Dominicain. Car c'est ce vil et méprisable Marsyas, ce pygmée, ce Dave, ce Phaéton, ce hibou, cette chauve-souris, ce Zoïle, ce jaseur impertinent, qui s'élève contre l'Apollon, l'Hercule, l'OEdipe, le soleil, le prince de la philosophie.

l'objet de nouvelles dénonciations. Il se déguisa donc en Minime, et sortit secrètement de Rome en 1634, dans le carrosse de l'ambassadeur de France. Il vint par mer à Marseille. Le célèbre Peiresc l'appela près de lui à Aix, et l'y retint quelques mois. L'année suivante, Campanella vint à Paris; il reçut un accueil favorable de Louis XIII et du cardinal de Richelieu; et il jouissait enfin depuis quatre ans du repos et d'une pension de deux mille livres, quand il mourut le 21 mai 1639, dans sa soixante-onzième année.

Ce n'est pas seulement comme philosophe, et à cause de l'influence qu'il eut sur le renouvellement des sciences, que Campanella a dû trouver place dans ce Dictionnaire, mais à titre de *polyhistor*, et comme ayant écrit plusieurs traités qui se rapportent directement à la médecine.

En physique, il suit en général les principes de Télésio, et reconnaît, avec la matière amorphe, le chaud et le froid comme principes de toutes choses. Il admet de plus un principe d'animation infus dans toute la nature, auquel les corps de toute espèce, même la matière brute, doivent le sentiment, et les animaux les propriétés vitales qui les distinguent. En médecine, il fait jouer à ce principe le même rôle à peu près que les Stahliens attribuèrent depuis à l'âme. C'est ainsi qu'il considère la fièvre comme un combat entre l'esprit animateur et la cause accidentelle de la maladie, comme un travail destiné à l'éliminer, et approprié à cet objet. La fièvre est donc toujours un phénomène secondaire, un résultat symptomatique, et jamais une maladie essentielle.

En médecine comme en philosophie, il arriva souvent à Campanella de prendre pour de solides vérités les illusions de son imagination enthousiaste; il s'y montra quelquefois homme d'un génie pénétrant, mais plus souvent créateur d'hypothèses absurdes ou ridicules. Nous n'indiquerons de lui que les ouvrages suivans:

Philosophia sensibus demonstrata et in octo disputationes distincta advertus eos qui proprio arbitratu, non autem sensata duce natura philosophati sunt: ubi errores Aristotelis et asseclarum ex propriis dictis, et naturæ decretis convincuntur, et singulæ imaginationes pro ea à peripateticis fictæ prorsùs rejiciuntur, cum verá defensione Bernardi Telesii. Naples, 1591, in-4.

De sensu rerum et magia libri IV. Mirabilia occultæ philosophiæ, ubi demonstratur mundum esse Dei vivam statuam benèque cognoscentem, omnesque illius partes, partiumque particulaś sensu donatas esse aliàs clariori, aliàs obscuriori, quantum sufficit ip-

sarum conservationi, ac totius in quo consentiunt, et ferè omnium naturæ arcanorum rationes aperiuntur. Tobias Adami recensuit et nunc primum evulgavit. Francfort, 1620, in-4. *Iidem libri correcti et defensi à stupidorum incolarum mundi calumniis.* Paris, 1636, in-4.

Medicinalium juxta propria principia libri septem. Lyon, 1635, in-4.

(Nicéron. — Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. V, et *app.* — Tiraboschi. — J. Conr. Barchusen, *De med. origine et progressu Dissertationes, etc.* Barchusen est le seul historien de la médecine qui ait exposé avec quelque étendue, et surtout avec fidélité, les opinions physiologiques et médicales de Campanella. Quant à ses principes philosophiques, l'exposition qu'on en trouve dans l'histoire de Buhle manque de précision et de clarté. Il faut préférer Brucker, que Diderot avait copié sans le nommer, et que Naigeon a recopié en l'invectivant.)

CAMPARDON, maître en chirurgie à Masseube, fut nommé vers 1762 chirurgien-major des eaux et de l'hôpital de Bagnères-de-Luchon, plus tard, inspecteur de ces eaux, associé de l'Académie royale des sciences de Toulouse, et enfin vers 1780, membre correspondant de l'Académie royale de chirurgie. Il était aussi associé non résidant de la Société royale de médecine de Paris. C'est là tout ce que nous savons sur sa vie; la date de sa mort nous est inconnue. Outre un assez grand nombre d'observations de Campardon, l'ancien *Journal de médecine* renferme quelques mémoires de ce chirurgien, qui méritent d'être indiqués ici :

Observations sur la maladie noire. Tom. XII, 1760.

Mémoire sur les eaux minérales et sur les bains de Bagnères-de-Luchon, appuyé sur des observations qui constatent leurs vertus médicinales, par le nombre de guérisons qu'elles ont opérées. 7 articles. Tom. XVIII et XIX. 1763.

Observations sur plusieurs fractures du crâne, et particulièrement sur l'espèce d'enfonçure appelée par les Grecs tblasis *ou* phlasis. 3 articles. Tom. L. 1778. — Ce mémoire avait obtenu une médaille d'or de l'Académie de Chirurgie, en 1762.

Observations sur le traitement des cancers, et particulièrement sur leur extirpation, avec quelques remarques sur l'usage de la belladona et de la ciguë. 3 articles. Tom. LV. 1781.

Observation sur une section césarienne pratiquée du côté du rectum et du vagin, etc., dans le *Recueil périod. de la Soc. de méd. de Paris.* Tom. XII, p. 274.

CAMPER (PIERRE), anatomiste célèbre, naquit à Leyde, le 11 mai 1722, de Florent Camper, ministre du saint Évangile, et de Catherine Ketting, hollandaise d'origine. Son grand-père avait pratiqué la médecine à Leyde, où sa famille occupa long-temps les places les plus distinguées de la magistrature. Son père avait

pour amis les hommes illustres dont s'honorait sa patrie, et ce fut sous les yeux de Boerhaave, de Muschenbroeck, de Gravesande, du chevalier Moor, que Camper passa ses premières années, et étudia la physique, les mathématiques et le dessin, dont il fit plus tard un si fréquent usage dans la description des animaux. Son goût pour les sciences l'entraîna vers la médecine. Gaubius, Van Rooyen et Albinus furent ses maîtres. Il fit de rapides progrès, et le 14 octobre 1746, Camper reçut le bonnet de docteur en philosophie et en médecine: il était alors âgé de 24 ans. Les deux thèses qu'il soutint à cette occasion, et que nous indiquerons ci-après, annonçaient déjà un talent supérieur dans le jeune Camper. En 1748, il se rendit à Londres, où il fréquenta particulièrement Mead, Hunter, Smellie, Pearsons, Pringle, Pitcairn, etc., etc.; dans l'été de 1749, il arriva à Paris, où il avait été adressé à M. Louis, aux docteurs Sanchez, Verdun, et à Buffon. Cette même année, il fut nommé professeur en philosophie, en médecine et en chirurgie à Franeker; il commença ses cours en 1750. C'est à la même époque qu'il reçut le titre de membre de la Société royale de Londres. Pendant les vacances de 1752, il retourna en Angleterre pour assister aux leçons de Smellie, de Kelly, de Sharp, d'Archer, d'Hawkins, etc. La réputation qu'il s'était acquise depuis qu'il professait à Franeker, fixa sur lui l'attention des directeurs de l'*Athénée* d'Amsterdam, qui le nommèrent, en 1755, professeur en chirurgie et en anatomie, et en 1758, professeur en médecine. Malgré les occupations multipliées que donnait à Camper sa place de professeur à l'Athénée d'Amsterdam, il fit paraître, en 1759, le premier volume de ses *Démonstrations anatomico-pathologiques*, et c'est de cette époque que datent les nombreux travaux qu'il publia pour ainsi dire chaque année jusqu'à sa mort. La vie trop agitée d'Amsterdam avait déterminé Camper à se démettre de sa place de professeur en 1761, et depuis deux ans, il était retiré à sa campagne près de Franeker, quand il fut appelé pour professer la médecine, la chirurgie, l'anatomie et la botanique, à l'Académie de Groningue. Il s'y rendit en 1763, et peu après on le nomma médecin de cette ville. En 1768, il contribua puissamment à arrêter les progrès d'une épizootie contagieuse, et il établit dans la Frise une société uniquement occupée de cet objet. Il resta attaché à l'Académie de Groningue jusqu'en 1773, où il cessa de se livrer à l'enseignement public, pour se consacrer entièrement à l'éducation de ses enfans, tout en continuant le cours de ses travaux littéraires,

qui lui valurent de nombreuses couronnes académiques, et l'honneur de l'association à la plupart des sociétés savantes de son temps. Malgré ses occupations scientifiques, Camper donna beaucoup de temps et d'application aux affaires publiques. Nommé successivement député de deux bailliages, il fut pendant long-temps membre des États de la Frise. En 1783, il fut élu membre de la régence de Worcum, et en 1786, membre du Conseil-d'État des Provinces-Unies. Ces distinctions et ces honneurs furent pour lui la source de mille chagrins; sa santé s'affaiblit, et il mourut le 7 avril 1789. Son corps fut déposé à Leyde, dans le tombeau de ses pères.

Parmi les travaux anatomiques de Camper, plusieurs ont servi à compléter l'histoire naturelle des animaux, et d'autres ont enrichi la science de découvertes intéressantes. Il a le premier constaté, par des observations directes, la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux, et les changemens que l'état de domesticité apporte dans leur organisation. Il a découvert chez l'orang-outang et dans le renne un sac membraneux communiquant dans le larynx. On lui doit un beau Mémoire sur l'organe de l'ouïe des poissons, appareil dont l'existence avait été long-temps révoquée en doute. Ses recherches sur l'ostéologie comparée ont jeté le plus grand jour sur la nature d'un grand nombre de fossiles. Camper a beaucoup contribué au perfectionnement de l'application du dessin à la description des diverses parties du corps des animaux, et il rédigea un cours d'anatomie en faveur des peintres, auxquels il enseigna cette science pendant plusieurs années dans l'amphithéâtre de l'école de peinture d'Amsterdam. On connaît ses observations ingénieuses sur l'angle facial de l'homme et des animaux. On lui doit aussi des recherches intéressantes sur les causes des hernies chez les enfans nouveau-nés; une modification avantageuse des bandages herniaires; une méthode nouvelle de pénétrer dans les articulations du genou et de la hanche, quand elles sont le siége de l'hydropisie, etc., etc. Tous ces travaux sont consignés dans les écrits indiqués ci-après:

De visu dissert. inaug. Leyde, 1746, in-4.

De nonnullis oculi partibus, dissert. inaug. medica. Leyde, 1746, in-4. — Ces deux dissertations, citées avec éloge par Baldinger, et recueillies par Haller, sont celles que Camper composa pour son admission au doctorat. Dans la première, Camper se déclare le partisan de la théorie de Smith sur la

vision; dans la seconde, il a décrit et peint le canal goudronné de Petit, dans les yeux des animaux.

De mundo optimo. Franeker, 1750.... Discours d'inauguration prononcé par Camper quand il commença ses cours à Franeker.

De anatomes in omnibus scientiis usu. Amsterdam, 1758.... Autre discours qu'il prononça en occupant pour la première fois la chaire de professeur à l'Athénée d'Amsterdam. Ce fut pour la même occasion qu'il composa le suivant : *De certo in medicinâ.* Amsterdam, 1758....

En 1752, Camper seconda Smellie dans la publication de son ouvrage sur les accouchemens, en dessinant les planches suivantes, ainsi qu'il en est fait mention dans la préface : planches 12, 16, 18, 19, 24, 26, 27, 28, 34 et 36.

De patellæ fracturâ dissert. Franeker, 1754, in-4. Réimpr. en 1789, avec des additions et un Mémoire sur les fractures de l'olécrâne.

En 1759, Camper réunit à la seconde édition in-4 de la traduction hollandaise du *Traité* de Mauriceau, les six dissertations suivantes :

1°. *De Trunco et pelvi feminarum et recenter natorum capitibus, eorumque variis rationibus atque figuris.* — 2° *De vero situ uteri intrà pelvim, et infantum intrà uterum.* — 3° *De partu naturali, variis capitum incuneatorum accidentiis, et de signis vitæ et mortis infantum.* — 4° *De vecte Roonhusianorum, et ejus encheiresi.* — 5° *De Smelliana forcipe, et ejus usu.* — 6° *De uteri prolapsu et de pessariorum variorum commodis.* — Ces dissertations furent traduites en allemand à Leipsick, 1777, in-8.

Demonstrationum anatomico-pathologicarum, lib. I, continens brachii humani fabrica et morbos. Amsterdam, 1760, in fol. Entr'autres remarques intéressantes, Camper fait observer que la position de l'artère sous-clavière, entre la clavicule et l'apophyse coracoïde, est telle qu'en faisant porter l'omoplate en arrière, on peut comprimer l'artère avec le doigt assez exactement pour que ses pulsations cessent aussitôt dans tout le membre.

Demonstrationum anatomico-pathologicarum, lib. II. Pelvis virilis. Amsterdam, 1762, in-fol. Ce second fascicule fait regretter que Camper n'aît pas continué un semblable ouvrage.

Dissertatio de causis herniarum in recenter natis frequenter contingentium. Harlem, 1760. Inséré dans le tome VI, part. I, des *Mém. de la Soc. de Harlem*, in-8.

De la génération du pipa ou crapaud *d'Amérique.* Même recueil et même vol. Inséré aussi dans les *OEuvres posthumes*, que nous indiquerons plus bas.

Continuatio diss. de causis herniarum in recenter natis frequenter contingentium. Inséré dans le tome VII, part. I, des *Mém. de la Soc. d'Harlem*, 1762. — Les deux dissertations suivantes sont imprimées dans le même volume.

Dissertatio de organo auditûs piscium squammigerorum, præsertim ex morrhuâ. — Camper découvrit le sens de l'ouïe chez ces poissons, en 1761.

Dissertatio de regimine infantum. Ce travail lui valut une médaille d'argent de la Société des Sciences de Harlem (1762).

Epistola ad anatomicorum princi-

pem magnum Albinum. Groningue, 1764, in-4. Camper expose à Albinus les inconvéniens qui existent lorsqu'on représente les objets, comme il l'a fait, en suivant la méthode dans laquelle on subordonne tout aux lois de la perspective.

De organo auditûs ceti. Inséré dans les *Mém. de la Société de Harlem*, tome XI, part. III, 1765.

De sede organi auditûs, ejusque præcipua parte ossea in balænis mysticeris. Dans le même recueil, t. XVII, part. I, 1776.

De fasciolâ hepaticâ ovium. — *De malignâ et insanabili equorum ozæna quam* la morve *vocant Galli.* — *Observ. circà vitulinum fœtum intrà uterum, ossibus exceptis, penitùs putrefactum salvâ matre.* — Ces trois dissertations, écrites en hollandais, de même que la plupart des précédentes, sont insérées dans le tome II du *Nouveau cours d'agriculture.* Amsterdam, 1762.

Tentamen de optimis modis prata tàm alta quàm depressa fœderati Belgii excolendi. En hollandais, dans le tome III du même recueil, 1764.

De origine fasciolarum hepaticarum in ovibus et bobus. En hollandais. Inséré dans le tome IV du même recueil, 1765.

Observationes novæ circà callum ossium fractorum. Ces observations, faites en 1765, sont insérées dans le tome III des *Essays and observ. physical and litterary.* Édimbourg, 1771.

Mémoire sur l'organe de l'ouïe des poissons; présenté en 1767 à l'Académie royale des Sciences de Paris, et imprimé dans le VIIe vol. des Mémoires de cette Société, pour l'année 1774.

Lessen over de thans zweevende Veesterfte. Leeuwarden, 1769, in-8. Observations et remarques sur l'épizootie de Groningue.

Aanmerkingen over de inentinge, etc., ou *Observations sur l'inoculation de la petite-vérole appuyées sur des expériences.* Leeuwarden, 1770, in-8.— Cet opuscule contient les remarques les plus importantes que Camper consigna dans le Mémoire qu'il adressa ensuite à l'Académie royale de Toulouse, et qui fut couronné en 1772. La question était de déterminer les avantages et la meilleure méthode d'inoculer la variole.

Redenvoering over den oorsprong, etc., ou *Mémoire sur l'origine et sur la couleur des Nègres.* Amsterdam, 1772, in-8. — Ce Mémoire avait été lu par Camper dans la séance publique du 14 novembre 1764, à Groningue.

Mémoire sur l'introduction de l'air dans les os des oiseaux, avec une description anatomique du pecari et du fourmillier du Cap, et observations sur l'organe de l'ouïe et sur les évents des poissons souffleurs. Camper adressa ces Mémoires à l'Académie royale des Sciences de Paris, en 1772. C'est en 1771 qu'il découvrit la pénétration de l'air dans les os des oiseaux.

De incommodis ab unguentorum et emplastrorum abusu, etc. Mémoire sur les inconvéniens qui résultent des onguens et des emplâtres, et sur la réforme dont la pratique vulgaire est susceptible à cet égard, dans le traitement des ulcères; inséré dans le recueil des *Prix de l'Acad. royale de Chirurgie pour l'année* 1773, t. IV, part. II, in-4, p. 627.

Mémoire sur la construction des bandages pour les hernies; inséré dans le t. V, p. 626, des *Mém. de l'Acad. roy. de Chirurgie.* Paris, 1774, in-4

Remarques sur les accouchemens laborieux par l'enclavement de la tête, et sur l'usage du levier de Roonhuysen dans ce cas. Même recueil, même volume que le précédent.

Dissertatio de emolumentis et optimâ methodo insitionis variolarum; ab Acad. reg. Scient. Tolosana, anno 1772, præmio condecorata. Groningue, 1774, in-8. — Camper a joint à cette dissertation une lettre au docteur Van Gescher, sur l'utilité de la section de la symphyse dans les accouchemens laborieux, et des observations critiques sur le commentaire de Van-Swieten, relatif à la variole. Cette lettre avait été déjà publiée en hollandais, le 10 juin 1771, dans le recueil intitulé : *Nieuwe vaderlandsche letteroefleningen*, part. V, sect. IX, pag. 386.

Mémoire sur la structure des grands os des oiseaux, et sur la manière dont l'air s'y introduit. En hollandais. — Ce mémoire est inséré dans le premier volume des actes de la Société batave de Rotterdam, à laquelle Camper adressa ce travail en 1774, ainsi que les deux Mémoires suivans, qui sont insérés dans le même volume. Il est réimprimé dans les *OEuvres complètes.*

1° *Mémoire sur le coassement des grenouilles mâles; 2° sur la construction des bandages herniaires.* En hollandais. — Ce dernier Mémoire est le même, à cela près de quelques modifications, que celui qu'il adressa à l'Académie royale de Chirurgie, et dont il est fait mention plus haut. Camper l'avait écrit en 1771.

Dissertation anatomico-légale sur les signes de vie et de mort des enfans nouveau-nés. En hollandais. Leeuwarden, 1774, in-8.

Réflexions sur l'infanticide, avec le projet d'un hospice pour les enfans trouvés; des causes de l'infanticide et du suicide, accompagnées de deux expériences sur l'insufflation des poumons des enfans mort-nés. En hollandais. Leeuwarden, 1774, in-8; trad. en allemand. Francfort et Leipsick, 1777, in-8.

Exposition abrégée de l'anatomie d'un jeune éléphant. En hollandais. Inséré dans le recueil déjà indiqué : *Nieuwe vaderland, etc.* 1774. — Camper imprima dans le même recueil, pour 1775, une lettre dans laquelle il démontre l'antériorité qu'il a sur Hunter pour la découverte de l'introduction de l'air dans les os des oiseaux. Il donna à la suite l'exposé d'une *Nouvelle manière de durcir l'acier dans l'huile bouillante, pour construire les bandages.* Il communiqua cette découverte à l'Academie royale des Sciences de Paris en 1777.

Dans cette dernière année, il inséra dans le même recueil belge une *Lettre sur l'opération de la taille en deux temps*, suivant la méthode de Franco. 1777.

Mémoire sur le rhinocéros à deux cornes. Dans les *Commentaires de l'Académie des Sciences de Pétersbourg*, vol. XIII et XVII. (1777.)

Sur l'épizootie de la Hollande, et les avantages de son inoculation. Dans les *Mém. de la Soc. roy. de Méd. de Paris*, pour l'année 1779, p. 321.

Dissertatio de verâ et præcipuâ causâ morborum inter pecora et armenta epidemicè, seu epizooticè grassantium. Mémoire couronné en 1778, par la Société des Amis de l'histoire naturelle de Berlin, et imprimé dans le tom. IV, sect. V, p. 95, du recueil de cette Société.

Abrégé de l'anatomie de l'orang-

outang, *et de quelques singes de Bornéo.* En hollandais. Amsterdam, 1778. Inséré dans le recueil belge déjà cité. — C'est l'ébauche du travail complet que Camper a publié plus tard.

Traités d'Hippocrate, *de Celse et de Paul d'Ægine*, *sur la fistule et la chute de l'anus; traduits en hollandais*, *et accompagnés de commentaires et d'observations.* Amsterdam, 1778, in-8. (En hollandais.)

Traité de la véritable nature du cancer, *et nouveau signe du cancer incurable des mamelles;* inséré dans le journal intitulé : *Genees*, *natuur en huysboukundig kabinet*, n° III. Leyde, 1779. — Camper décrit dans cet opuscule les glandes et les vaisseaux lymphatiques, qu'il découvrit en 1775 dans le thorax.

Observations sur le renne; insérées par le professeur Allamand dans ses additions au tome XV de l'*Hist. nat. de Buffon.* Amsterdam, 1771. Réimprimées par Buffon dans le tome III du *Supplément à l'Hist. nat.*

Mémoire sur l'organe de la voix de l'orang-outang, *et de quelques espèces de singes;* inséré dans les *Philosoph. transact.* Londres, 1779, part. II.

Fascicules sur l'Hist. naturelle. Amsterdam, 1779..... Ils renferment l'anatomie de différentes espèces de singes, du rhinocéros à double corne et du renne, de l'hippopotame, du fourmiller du Cap, de la baleine, etc., etc. Camper dut faire imprimer collectivement, la même année, les discours qu'il avait prononcés à l'Académie de Peinture d'Amsterdam, dans les années 1771, 1774 et 1778.

Nous avons extrait les indications bibliographiques qui précèdent du catalogue que Camper a publié sous ce titre :

Historiæ litterariæ cultoribus S. P. D. Petrus Camper, *natus Leidæ*, *XI maii MDCCXXII.* Harlingen, 1779, in-4, 8 pp.

Camper a composé un grand nombre de Mémoires académiques qu'il avait l'intention de réunir en un vol. in-4 : nous en avons indiqué déjà plusieurs. Nous allons faire connaître ceux qu'il n'avait pas désignés, ainsi que les autres écrits qu'il fit paraître dans les dernières années de sa vie.

Mémoire sur la théorie et le traitement des maladies chroniques des poumons, *avec des recherches historiques et critiques sur les principaux moyens de guérison employés contre ces maladies par les médecins anciens et modernes*, *et même par les empyriques;* couronné en 1773 par l'Acad. roy. de Lyon.

Essai sur les influences que l'air, *par ses diverses qualités*, *peut avoir dans les maladies chirurgicales*, *et sur les moyens de le rendre salutaire dans leur traitement.* Premier accessit du prix de 1776; inséré dans le tom. V des *Prix de l'Acad. roy. de Chirurgie*, in-4, part. II, p. 915.

Déterminer ce que c'est qu'un spécifique, *et les qualités que doit avoir un remède de ce genre; indiquer ceux que l'expérience a fait connaître; expliquer leur manière d'agir*, *exposer la méthode à suivre dans leur usage; enfin*, *désigner les maladies contre lesquelles on désire encore des spécifiques.* Mémoire auquel l'Acad. de Dijon décerna une médaille d'or en 1779.

Dissertation sur la meilleure forme des souliers. (Sans lieu ni date d'impression), broch., in-8, 80 pp.

Dissertatio chirurgica de somni et vigiliæ indole, *atque usu*, *in morbis*, *qui manu curantur.* Mémoire couronné

par l'Acad. roy. de Chirurgie en 1781.

Comment le vice de différentes excrétions peut influer sur les maladies chirurgicales, et quelles sont les règles de pratique relatives à cet objet. Mémoire qui remporta le prix pour l'année 1782, à l'Acad. roy. de Chirurgie. Il est inséré, ainsi que le précédent, dans le tom. V, part. II, des *Prix de l'Acad. roy. de Chirurg.* in-4.

Exposer la nature, les causes, le mécanisme et le traitement de l'hydropisie, et surtout faire connaître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différens genres de secours. Mémoire qui obtint la médaille d'or à la Soc. roy. de Médecine, pour l'année 178....

Lettre à M. B. Hussem, sur les causes de la claudication, et sur les moyens de prévenir ce défaut. Amsterdam, 1782.... (En hollandais.)

Mémoire sur cette question. *Exposer les raisons physiques pourquoi l'homme est sujet à plus de maladies que les autres animaux? Quels sont les moyens de rétablir la santé qu'on peut emprunter des observations que fournit l'anatomie comparée?* Adressé par Camper, en 1783, à la Société batave de Rotterdam, et imprimé dans les *OEuvres posthumes*, que nous indiquerons ci-après.

Observationes circa mutationes quos subeunt calculi in vesicâ. Pestini, 1784, in-4, fig.; trad. du hollandais en latin par le doct. Szombathy.

Dans les années 1786 et 1787, Camper publia encore divers travaux sur l'histoire naturelle, qu'il adressa à la Société roy. de Londres, à l'Académie des Scienc. de Pétersbourg, à la Société des Curieux de la nature. Nous croyons inutile de les rappeler ici. Nous terminerons en disant qu'il avait revu avec soin, en 1788, la seconde édition de son *Mémoire sur les fractures de la rotule et de l'olécrâne*, qui a été publié, après sa mort, par son fils Ad. Gilles Camper.

Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes de différens pays et de différens âges, etc.; publiée après la mort de l'auteur par Gilles Camper; trad. du hollandais par Denis-Bernard Quatremère D'Isjonval. Utrecht, 1791, in-4, fig.

Dissertationes decem quibus ab illustribus Europæ præcipuè Galliæ, Academiis Palma adjudicata. Lingen, 1798-1800, in-8, 2 vol. — Collection publiée par Herbell, qui renferme les principales dissertations indiquées précédemment, et auxquelles l'éditeur a ajouté les deux suivantes : *De optima agendi vel exspectandi in medicina ratione. — De forcipum indole et ratione.*

Icones herniarum; edit. Sam. Th. Sœmmering. Francfort, 1801, in-fol., atlas, fig. Les planches ont été dessinées par Camper.

Description anatomique d'un éléphant mâle, avec 20 pl. Paris, 1802, in-fol.

OEuvres de Pierre Camper qui ont pour objet l'Histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée. Paris, 1803, in-8, 3 vol. avec atlas. — Cette édition posthume, publiée par H. J. Jansen, renferme une notice étendue sur Camper, écrite par son fils, et dans laquelle nous avons puisé une grande partie des matériaux de cet article; on y a joint les éloges de Camper par Vicq-d'Azyr et Condorcet. Ce recueil contient les recherches de Camper sur l'orang-outang et quelques autres espèces de singes : —

Un discours sur les agrémens et les rapports de l'histoire naturelle avec l'étude des belles-lettres et de l'antiquité. — L'anatomie du rhinocéros à deux cornes. — Ses recherches sur le renne. — Ses conjectures sur les pétrifications de Maëstricht. — L'anatomie de l'éléphant mâle. — Le Mémoire présenté à la Société batave de Rotterdam. — De l'origine et de la couleur des Nègres. — Leçons sur l'épizootie de Hollande. — Mémoire sur l'éducation physique des enfans. — Ses discours lus à l'Académie de dessin : 1° Sur la manière dont les différentes passions se peignent sur le visage; 2° sur l'analogie qui existe entre la structure du corps humain et celle des animaux; 3° Du beau physique ou de la beauté des formes. — De la génération du pipa ou crapaud d'Amérique. — Du chant des grenouilles. — De la structure des os dans les oiseaux.

CAMPET (Pierre), né en 1726, exerça la médecine à Cayenne en qualité de chirurgien en chef des hôpitaux militaires, depuis 1754 jusqu'en 1772, époque à laquelle il obtint sa retraite, revint en France, et se fixa à Paris. En 1767, il avait composé un traité sur le tétanos qui règne dans la Guiane française. A son retour, il le présenta à l'Académie royale de chirurgie, ainsi que plusieurs autres observations, et ses divers travaux lui méritèrent le titre de correspondant de cette Société savante, en 1774. Campet est mort au commencement de notre siècle. Il a publié les résultats de sa pratique aux colonies, dans l'ouvrage suivant:

Traité pratique des maladies graves qui règnent dans les contrées situées sous la zone, et dans le midi de l'Europe. Paris, 1802, in-8 de 550 pp. — L'auteur a placé en tête de cet ouvrage son *Traité sur le tétanos*, qui se compose de vingt observations de cette maladie, développée, soit spontanément, soit à la suite de plaies. Sur les vingt malades, treize ont guéri. Son traitement consiste en purgatifs répétés, laudanum à l'intérieur et lavemens de tabac, frictions sur le dos avec l'huile chaude, puis application de feuilles fraîches de tabac, légèrement contuses, et ramollies en les approchant momentanément du feu. Ce topique, employé de la sorte, paraît jouir de propriétés sédatives très-prononcées. Il fait ensuite connaître ce qu'ont écrit sur cette maladie Firmin à Surinam, Pison au Brésil, Bontius à Batavia, et compare leur traitement à celui qu'il a suivi. Campet donne un chapitre intéressant sur le *trismus des nouveau-nés*, qui est très-commun et le plus souvent funeste à Cayenne. Suivant lui, cette maladie détruit la dixième partie des enfans dont les négresses accouchent. Ce tétanos partiel est beaucoup plus fréquent chez les enfans nègres que chez les blancs. L'auteur indique, parmi les causes de cette différence, l'ulcération de l'ombilic par suite du tiraillement du cordon et du défaut de précautions dans les soins que reçoivent les enfans d'esclaves. Cette ulcération s'observe très-souvent sur eux. Nous citerons encore quelques observations d'abcès du foie gué-

rie après l'incision des parois du foyer. Le reste de l'ouvrage est une suite d'articles assez insignifians, sans aucune liaison entre eux, et qui justifient peu par leur ensemble le titre que l'auteur a donné à son livre. Ce sont des notes diverses, rédigées pour la plupart avec une naïveté singulière, et que l'auteur a réunies sans qu'elles aient aucun rapport avec l'objet principal qu'il se proposait. C'est ainsi qu'on trouve, après une série de formules pour des maladies très-différentes, un abrégé de la vie d'Hippocrate; puis des exemples de l'effet thérapeutique d'une poudre cathérétique, un article sur les Asclépiades, quelques formules de remèdes usuels, et enfin une note sur les Archiâtres.

CAMPOLONGO (Émile), né à Padoue en 1550, étudia la médecine dans l'Université de sa ville natale, où il reçut le bonnet de docteur, et y fut nommé professeur de médecine théorique en 1578, à l'âge de vingt-huit ans. Il était très-versé dans la connaissance des langues, et fit une étude particulière des écrits de Galien. Il passa plus tard à la chaire de médecine pratique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1604. On a de lui :

Theoremata de humanâ perfectione, veritatis indagatoribus Patavii discutienda relicta. Padoue, 1573, in-4.

De arthritide, liber unus; de variolis, liber alter. Venise, 1586 et 1596, in-4. — Dans la goutte, Campolongo saignait à la veine la plus voisine du siége de la douleur, quand une seule partie était affectée, et à celle du côté opposé, lorsqu'il fallait diminuer la masse totale du sang. Cet ouvrage n'est, suivant Sprengel, qu'un libelle dirigé contre Fernel. Campolongo cherche à prouver que la métastase d'une humeur quelconque sur les articulations, peut donner la goutte. Quelquefois il se sert de topiques répercussifs. Le livre sur la petite-vérole est une apologie de la théorie des Arabes, contre l'opinion de Fernel, qui attribuait cet exanthème à des qualités occultes de l'air; il prescrit le régime et le traitement conseillés par les Arabes.

De arthritide, liber unus. Spire, 1592, in-8. — On trouve joints à ce traité : 1° *Medicamentorum facilè parabilium, adversùs omnis generis articulorum dolores enumeratio*, par Antoine Schneberger; 2° *De multiplici salis usu*, par le même; 3° *Gemma amethystus, sive carbunculus Æthyops*, par le même; 4° *Consilium pro epileptico scriptum*, de J. Fernel.

Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur, propositæ in academiâ Patavinâ à viris nobiliss. profess. D. Alb. Bottono et Æmilio Campolongo. Francfort, 1595, in-8.

Σημειωτικὴ, seu nova cognoscendi morbos methodus, ad analyseos Capivaccianæ normam expressa. Wittemberg, 1601, in-8. — Conring fait l'éloge de cet ouvrage, dont nous donnons le titre d'après Merklin.

De lue venereâ libellus. Venise, 1625, in-fol. — Cet ouvrage, resté long-temps manuscrit, ne fut imprimé, comme on le voit par sa date, qu'après la mort de l'auteur.

De vermibus, uteri adfectibus, et

morbis cutaneis. Paris, 1634, in-4; réuni à la *Médecine-pratique* de Fabrizio d'Aquapendente.

(Haller, *Methodus studii*.—Carrère. — Sprengel.)

CAMUS (Antoine Le), né à Paris le 12 avril 1722, fit ses premières études au collége de Clermont, et à 17 ans il prit le grade de maîtres-ès-arts, après avoir terminé sa philosophie au collége d'Harcourt. A cette époque, il commença l'étude de la médecine. En 1742, il reçut le titre de bachelier à la Faculté de médecine de Paris, et le bonnet de docteur en 1745. Le Camus était connu déjà par une pratique étendue et des écrits estimés, lorsqu'il fut nommé professeur des écoles en 1762, et à la chaire de chirurgie en 1766. Il est mort à Paris, le 2 janvier 1772, laissant les ouvrages suivans:

Amphiteatrum medicum, poema, pro solemni restaurati amphitheatri medici inauguratione. Paris, 1745, in-4.

Quæstio medica: an pulsationis defectus in venis ab æquabilitate motûs sanguinis. Paris, 1745, in-4.

Quæstio medico-chirurgica: an inter apostemata, pauca sint ferro aperienda. Paris, 1746, in-4; *ibid.*, 1750, in-4; *ibid.*, 1766, in-4.

La médecine de l'esprit. Paris, 1753, in-12, 2 vol.; *ibid.*, 1769, in-4 et in-12, 2 vol.

Abdeker, ou l'art de conserver la beauté. Paris, 1754, in-12, 4 vol.

Projet pour anéantir la petite-vérole. Paris, 1767, in-4.

La Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre, et plus méthodique; pour servir de suite à la Médecine de l'esprit. Paris, 1769, in-4 et in-8, tom. I; *ibid.*, 1772, in-4, tome II: ce second volume fut publié après la mort de l'auteur par Bourru, qui y a joint une notice sur la vie et les travaux de Le Camus. — Notre auteur divise les maladies en quatre classes ou districts: celles de la tête, de la poitrine, du bas-ventre et des tégumens. Les premières sont la source de toutes les maladies nerveuses. Lorsque la fièvre les accompagne, elle est symptomatique, et amène souvent la guérison; les saignées sont inutiles, et quelquefois même nuisibles pour leur cure. Les maladies de la seconde classe, celles de la poitrine, ayant leur siége dans les poumons et le cœur, causent les fièvres idiopathiques: la saignée est le principal remède dans ces maladies. Celles qu appartiennent au troisième district, c'est-à-dire à l'estomac et ses dépendances, doivent être traitées par les émétiques et les purgatifs. Enfin, les maladies des tégumens, qui forment la quatrième et dernière classe, réclament l'usage des sudorifiques, des diapnoïques, des cordiaux, etc. Cet ouvrage renferme un grand nombre d'observations pratiques qu'on consultera toujours avec fruit. Le second volume contient beaucoup de remarques intéressantes sur les altérations des humeurs, et du sang en particulier.

Quæstio medica: an fructuum horæorum usus et esus sit salubris? Paris, 1771, in-4.

Le Camus a encore inséré dans *le Journal économique* des articles nombreux, dont nous allons indiquer les

principaux : *Sur la constitution du climat de Paris*, janvier, 1753 : ce travail fut publié séparément. Paris, 1753, in-12. — *Sur les maladies du collége de Sainte-Barbe*, juillet, 1753, sous le nom de l'abbé Genêt. — *Mémoire où l'on explique comment on peut guérir différentes maladies avec l'eau simple*, août, septembre, octobre, 1753. — *Réponse à la lettre de M. Cantwell*, contre l'article relatif aux maladies du collége de Sainte-Barbe, avril, 1754. — *Mémoire sur la rage*, octobre, 1754. — *Observations sur l'abus de la saignée*, mai et juin, 1755. — *Mémoire contre les huiles*, août, 1755. — *Dissertation sur l'éternuement*, septembre, 1755. — *Sur l'inoculation chinoise*, octobre, 1755. — *Lettre de M. Le Camus à l'auteur du Journal économique*, octobre, 1756. — *Observations sur les dragées du sieur Keyser*, janvier, 1757. — *Projet pour conserver l'espèce des hommes bien faits*, février, 1757. — *Mémoire contre l'usage de faire bouillir les plantes*, avril, 1757. — *Mémoire sur la formation de la pierre dans le corps humain*, mai, 1757. — Ces différens mémoires furent ensuite réunis et publiés en un volume sous ce titre : *Mémoires sur différens sujets de médecine*. Paris, 1760, in-12.

Mémoire sur la pharmacie. Paris, 1765, in-8. — Ce travail avait été inséré dans le *Journal économique* de la même année.

Plan proposé pour l'exécution du projet d'anéantir la petite-vérole, dans le *Journal économique*, août, 1769 ; publié à part. Paris, 1769, in-4.

On doit encore à Le Camus une nouvelle traduction des amours pastorales de Daphnis et Chloé, par Amyot, et par un anonyme. Paris, 1757, in-4.

L'Amour et l'Amitié, comédie allég. Paris, 1763, in-4.

(Bourru, *Notice histor. sur M. Ant. Le Camus*, insérée dans le 2ᵉ vol. de la *Médecine pratiq.* de l'auteur.)

CAMPY (David de Planis). *Voyez* PLANIS CAMPY.

CANEVARI (Démétrius), né à Gênes en 1559, où il s'appliqua à l'étude de la philosophie et de la médecine, reçut le bonnet doctoral dans l'Université de sa ville natale. Après s'être fait agréger au Collége des médecins, il vint à Rome, où il exerça la médecine avec succès, et amassa une brillante fortune. Il fut archiâtre du pape Urbain VII, pendant la courte durée de son pontificat. Canevari légua à la ville de Gênes la riche bibliothèque qu'il avait formée, avec une pension annuelle de 200 écus pour le bibliothécaire. Il est mort à Rome le 22 septembre 1625, laissant les ouvrages suivans :

De ligno sancto commentarius. Rome, 1602, in-8. — Canevari a publié cet écrit pour prouver qu'il n'y a qu'une espèce de gaïac, et qu'un bois apporté en Italie sous ce nom, était bien différent du véritable gaïac, qui est, suivant lui, anti-vénérien. Il attribue les mêmes propriétés à la squine et à la salsepareille, tout en préconisant davantage les frictions mercurielles.

Morborum omnium, qui corpus hu-

manum adfligunt, ex arte curandorum; accurata methodus. Venise, 1605, in-8.

Ars medica. Gênes, 1626, in-fol.

De primis naturâ factorum principiis commentarius, in quo quæcumque ad corporum naturalium ortûs et interitûs cognitionem desiderari possunt, accuratè, sed breviter, explicantur. 1626 (sans indication de format ni de lieu d'impression. — Manget.)

Commentarius de hominis procreatione. Indiqué par Haller (*Biblioth. anat.*), comme imprimé à Venise, d'après la *Biblioth. Bodlei*, mais sans indication d'année et de format.

(Haller, *Method. stud.*—Mandosio, *Degli Archiatri Pontifici*, tom. I. — Carrère.)

CANGIAMILA (François-Emmanuel), docteur en théologie, chanoine théologal de l'église de Palerme, et inquisiteur provincial du royaume de Sicile, naquit à Palerme le 1er janvier 1702. Il se livra d'abord à l'étude du barreau, reçut le bonnet doctoral en 1717, et suivit cette carrière pendant quelque temps. Mais une vocation toute spéciale lui fit embrasser l'état ecclésiastique en 1723, et dès-lors il s'occupa exclusivement de théologie. Ce fut au milieu de ses nouvelles fonctions qu'il publia l'ouvrage dont nous allons parler ci-après, et qui nous a paru mériter d'être indiqué dans ce Dictionnaire, quoique l'auteur ait été d'ailleurs étranger à la médecine. Cangiamila est mort à Palerme, âgé de 61 ans, le 7 janvier 1763. Voici le titre de son ouvrage, qui parut d'abord en italien, à Palerme en 1745, in-folio :

Embryologia sacra, sive de officio sacerdotum et medicorum circà æternum parvulorum in utero existentium salutem. Milan, 1751, in-4; Palerme, 1758, in-fol.; Venise, 1769, in-fol.; Vienne, 1765, in-8; trad. française par l'abbé Dinouart, Paris, 1762, in-12; *ibid.*, 1766, in-12. — La seconde édition de la traduction française contient beaucoup d'additions, et un éloge historique de Cangiamila, où nous avons puisé les détails qui précèdent. Cet ouvrage, dicté par des principes religieux qu'il n'est pas de notre objet d'examiner, renferme des préceptes hygiéniques très-sages pour les femmes enceintes; l'auteur préconise l'opération césarienne, en indiquant les cas où l'on ne doit pas hésiter à la pratiquer. Le traducteur annonce dans une note, que Cangiamila avait laissés en manuscrit à la Bibliothèque de Palerme un autre ouvrage intitulé, *Médecine sacrée.*

(Haller—Dinouart, *Abrégé de l'embryologie sacrée.*)

CANNANI (Jean-Baptiste), célèbre dans l'histoire de l'anatomie, naquit à Ferrare en 1515. Il y professa l'anatomie, et cultiva cette science avec succès; il fut disciple de Brasavola, suivant Mandosio. Ne prenant que la nature pour guide, il suivit l'exemple de Vésale, et n'adopta point aveuglément les descriptions

de Galien. C'est lui qui découvrit, en 1547, les valvules des veines rénales, iliaques primitives et azygos, ainsi que nous l'apprennent Amatus Lusitanus et Fallope, ses contemporains. Il avait été successivement proto-médecin du duc Alfonse II, et archiâtre du pape Jules III. Cannani mourut à Ferrare en 1578, dans sa 63e année. Il est à regretter qu'on ne possède de son ouvrage sur les muscles autre chose qu'une simple esquisse annexée par lui aux planches de Jérôme Carpentier. Ce livre est peut-être le plus rare de tous les ouvrages de médecine. Haller est presque le seul bibliographe qui l'ait lu. Il paraît qu'il n'en existe guère que quatre exemplaires (Haller). Sprengel, a pu consulter l'un d'eux qui est conservé dans la bibliothèque de Dresde. Voici le titre de cet ouvrage :

Musculorum humani corporis picturata dissectio per Joan.-Bapt. Cannanum, Ferrariensem medicum, in Barthol. Nigrisoli, Ferrar. Patritii gratiam nunc primum in lucem edita. — Ce livre, sans date ni lieu d'impression, ne renferme qu'un petit nombre de pages, et contient 27 planches petit in-4. On lit sur le titre de l'exemplaire cité par Sprengel : *Sum Andreæ Aurifabri Vratislav. doct. 1547, Venetiis.* — Les figures et les descriptions de Cannani ont surtout mieux fait connaître les muscles des membres supérieurs. La planche II représente le sublime qui est divisé en cinq portions tendineuses ; dans la pl. III, on remarque le cubital interne ; dans la pl. XVIII, les lombricaux et le court fléchisseur du petit doigt ; dans la pl. XIX, le palmaire cutané que Cannani a découvert le premier (Fallope). Il a aussi fait connaître, ou du moins représenté le premier avec précision, le court fléchisseur du pouce, les inter-osseux et l'adducteur du petit doigt. Toutefois, il a exagéré singulièrement la grosseur naturelle de ces muscles. Selon Brambilla, Cannani a publié aussi l'ouvrage suivant :

Anatomes libri duo. Turin, 1574, in-8. Mandosio pense qu'il peut y avoir erreur de Brambilla, qui aura confondu Cannani avec Carcani (Jean-Bapt.), auteur d'un ouvrage de cette date, avec ce titre.

(Haller — Morgagni, *Epist. anat.* XV, et *de sed. et caus.* epist. XXIV, s. 24. — Brambilla. — Mandosio, *degli archiatri pontifici.* — Sprengel.)

CANTWEL (André), né dans le comté de Tipperary, province de Munster, en Irlande, vint étudier la médecine à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur. En 1732, il concourut pour la chaire de médecine, devenue vacante par la nomination d'Astruc au Collége de France ; peu de temps après il se rendit à Paris, où il prit de nouveau le bonnet de docteur, et où il fixa sa résidence. En 1758, il fut désigné pour professer la chirurgie en langue française dans les écoles de la Faculté de Paris, dont il avait été

docteur-régent. Cantwel était membre de la Société royale de Londres. Il est mort à Paris, le 11 juillet 1764. On a de lui :

Dissertationes de eo quod deest in medicinâ. Paris, 1729, in-12.

Dissertation sur les fièvres en général. Paris, 1730, in-4.

Dissertation sur les sécrétions. Paris, 1731, in-12.

Questiones medicinæ duodecim. Montpellier, 1732, in-4. — Ce sont les douze questions que l'auteur soutint à Montpellier, lors du concours pour la chaire d'Astruc.

Lettre anglaise, où le mercure est indiqué comme spécifique de la rage. Londres, 1738, in-12.

An aer ab inundatione salubris? Paris, 1741, in-4.

An ptyalismus frictionibus provocatus perfectæ luis venereæ sanationi adversetur? Paris, 1741, in-4.

An calculo vesicæ scalpellum semper necessarium? Paris, 1742, in-4. — On trouve dans cette thèse un détail des expériences faites par l'auteur pour constater l'efficacité de l'eau de chaux dans le cas de calcul vésical.

An in calculi ætate et temperamento ægrotantis remedium alcalino saponaceum anglicum? Paris, 1742, in-4.

Nouvelles expériences sur le remède de mademoiselle Stéphens. Paris, 1742, in-12.

Lettres sur le traité des maladies de l'urètre (de Daran). Paris, 1749, in-12.

Ergò microscomi vita motus mere mechanicus. Paris, 1749, in-12.

Mémoire sur les maladies qui ont affligé le collége de Sainte-Barbe en 1753 (mois de mai et juin), inséré dans le *Journal économique*, avril 1754. *Réplique sur le même sujet*, même Journal, mai 1754.

Lettre de M. Cantwel, docteur, régent de la Faculté de médecine, à M. Le Camus, docteur-régent de la même Faculté, insérée dans le *Journal de med. chir. et phar.*, juillet 1754, tom. I. — Cette lettre, relative à la polémique engagée entre Le Camus et Cantwel, au sujet des maladies du collége de Sainte-Barbe, est suivi de deux consultations de Cantwel sur un abcès enkysté voisin de l'estomac, et sur une goutte héréditaire.

Analyse des nouvelles eaux de Passy. Paris, 1755, in-12.

Dissertatio de dignitate et difficultate medicinæ. Paris, 1755, in-4.

Dissertation sur l'inoculation, en réponse à celle de M. de La Condamine. Paris, 1755, in-12.

Réponse à la lettre de M. Missa, au sujet de l'inoculation. Paris, 1755, in-12.

Tableau de la petite-vérole. Paris, 1758, in-12. — L'auteur s'élève avec force contre la pratique de l'inoculation.

Analyse chimique de l'eau minérale de Merlange, insérée dans le *Journal de med. chir. et phar.*, tom. XVI.

Ergò sanitas a debito partium tono? Paris, 1763, in-4.

Cantwel a donné, dans les *Philos. transact.*, n. 453, la description d'un enfant qui en portait un autre à son épigastre.

Cantwel a traduit de l'anglais un ouvrage de Hans Sloane, sous le titre suivant :

Histoire d'un remède très-efficace

pour la faiblesse et la rougeur des yeux, et autres maladies du même organe, avec un remède infaillible contre la morsure du chien enragé. Paris, 1746, in-8. — Cette traduction a été jointe à l'ouvrage de Saint-Yves sur les maladies des yeux, imprimé à Amsterdam, 1767, in-12.

(Ancien *journal de med. chir. et pharmacie.* — Carrère. — Quérard.)

CAPIVACCIO (Jérôme), désigné par quelques biographes sous le nom de *Capo di Vacca*, naquit à Padoue dans la première moitié du seizième siècle. Il étudia avec succès les belles-lettres, la philosophie et la médecine, et fut nommé en 1552 professeur extraordinaire, puis professeur titulaire de médecine, en 1564, à l'Université où il avait suivi ses premières leçons. Il dut à ses connaissances approfondies dans plusieurs langues, et à une éloquence peu commune, la réputation dont il jouit pendant les vingt-cinq années qu'il se consacra à l'enseignement public. Il avait été disciple d'Argentier. En 1587, le grand-duc de Toscane offrit à Capivaccio la première chaire de l'Université de Pise, avec des honoraires bien supérieurs à ceux qu'il recevait de la république de Venise; mais il ne voulut point quitter une place dans laquelle il avait pendant si long-temps reçu les témoignages d'estime de ses concitoyens, et il refusa cette offre honorable. Capivaccio mourut à Padoue en 1589, à la suite d'une fièvre maligne. On a de lui:

Methodus anatomica, sive ars consecandi, cum præfatione Teucri Annæi Privati (Joh. Lonicero Adami fil.) *de anatomiæ laudibus.* Venise, 1593, in-4. — Abrégé d'anatomie de toutes les parties du corps, écrit presqu'en entier d'après Galien, dont l'auteur a copié même les erreurs les plus grossières.

Nova methodus medendi lectionibus publicis explicata. Francfort, 1593, in-8; Bologne, 1596, in-8. — Capivaccio avait écrit ce livre uniquement dans le but de satisfaire au désir de ses nombreux élèves.

De lue venerea acroases. Spire, 1590, in-8; Francfort, 1594, in-8.

Consilia medica. Francfort, 1598, in-fol.; *ibid.*, 1605, in-4.

Medica pratica. Francfort, 1594, in-fol.; Venise, 1597 et 1598, in-fol.; Lyon, 1594, 1595, 1596, in-8.

Opera omnia quinque sectionibus comprehensa. Quarum I, physiologica; complectitur tractatum de fœtus formatione; de signis virginitatis, tàm masculi quàm fœminæ; de methodo anatomicâ. II, pathologica, etc., etc.; III, therapeutica, etc., etc.; IV, mista, etc., etc.; V, extranea, nimirùm logica, etc., etc. Francfort, *curante Jona Rhodio*, 1603, in-fol.; Venise, 1606 et 1617, in-fol. — Quelques parties de ce recueil ont été publiées séparément; telles sont les suivantes:

De signis virginitatis tàm masculi quàm fœminæ. Venise, 1606, in-fol.

De fœtus formatione. Padoue, sans date (Haller), in-fol. 12 pp.; Venise, 1605 et 1621, in-fol.

De pulsibus. Venise, 1601, in-fol. — Cet opuscule, qui n'est que le second chapitre de la seconde section (*pathologica*) des *Opera omnia*, a été réuni aussi à l'*ars sphygmica* de Struthius.

De urinis Tractatus. Servetæ, 1555 et 1595, in-8. — Capivaccio regardait l'uroscopie comme un art très-utile et croyait que l'urine peut servir à déterminer d'abord les affections du foie, et ensuite l'état de tout le système sanguin.

(Haller.—Brambilla.—Sprengel.)

CAPOA (Léonard di) naquit en 1617 à Bagnolo, dans le royaume de Naples. Après avoir étudié successivement la théologie et le droit à Naples, il se livra à la médecine, et fit une étude particulière du grec, pour puiser aux sources mêmes ses connaissances en médecine. A vingt-deux ans, il retourna dans sa ville natale, où il était fixé depuis quelque temps, quand une affaire de meurtre, dans laquelle il se trouva compromis, le força de s'enfuir. Il revint à Naples, et y établit dès-lors sa résidence. Il y fonda une société sous le titre d'*Academia degli investigatori*, dont le but était de faire de nouvelles recherches dans la médecine. Le scepticisme outré qu'il montra hautement pour les principes de l'art de guérir, lui suscita beaucoup d'ennemis parmi ses confrères; mais il n'en persista pas moins dans ses idées jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1695. Christine, reine de Suède, lui donna à diverses reprises des marques de son estime. Il avait été agrégé à l'Académie des Arcades de Rome. On a de lui :

Lezioni intorno alla natura delle mofette. Naples, 1683, in-4; Cologne (Naples), 1714, in-8.

Parere, divisato in otto ragionamenti sopra l'origine e il progresso della medicina. Naples, 1681, in-4; *ibid.*, 1689, in-4; *ibid.*, 1695, in-4; *ibid.*, 1714, in-4. — Cet ouvrage est divisé en huit discours ou chapitres, dans lesquels l'auteur déclame sans mesure contre la médecine, qu'il considère comme une science incertaine et conjecturale.

Ragionamenti intorno alla incertezza de' medicamenti. Naples, 1689, in-4; *ibid.*, 1695, in-4. Cet écrit, réuni au précédent, a été imprimé à Naples en 1714, in-4. — L'auteur s'attache à y prouver que nous ne connaissons pas les propriétés des médicamens, qu'on ne peut pas compter sur leur action, d'autant plus qu'on n'a aucune notion précise sur leur manière d'agir.

(Haller, *Méth. stud.* — Éloy. — Carrère.)

CARCANO-LEONE (Jean-Baptiste), disciple distingué de Fallope, naquit à Milan vers 1537. Ce fut sous ce maître célèbre que Carcano fit ses études à l'Université de Padoue. Fallope avait su tellement apprécier les talens et les connaissances de son jeune

élève, qu'il le désigna à la république de Venise, comme celui qui pouvait le suppléer dans l'enseignement. Carcano avait alors à peine 25 ans. Mais la mort de Fallope empêcha qu'on donnât suite à cette proposition, et Carcano fut envoyé à l'archi-gymnase de Pavie, où il jouit jusqu'à sa mort d'une réputation brillante, comme professeur et comme praticien. Les biographes n'indiquent pas l'époque de sa mort; cependant l'inscription mise sur son tombeau peut faire penser qu'il n'existait plus en 1600. On a de lui :

Joan.-Baptistæ Carcani, de cordis vasorum in fœtu unione ; ad Nicol. Boldonium protophysicum.—De musculis palpebrarum oculorum motibus inservientium; ad Zachar. Caymum. Pavie, 1574, in-8. — Carcano a rectifié les opinions de Vésale et de Fallope, son maître, sur plusieurs points : il se plaint surtout de ce que les anatomistes de son époque s'obstinaient à vouloir trouver dans le corps de l'homme les résultats des dissections faites sur les animaux. Il décrit avec beaucoup de précision le trou ovale et le canal artériel, la valvule de ce canal, qu'il compare à celle de l'orifice du conduit cholédoque; il rejette l'existence de valvules dans la veine azygos, et donne une description des veines profondes et superficielles du pénis. Il a décrit les muscles des paupières et du globe de l'œil, les points lacrymaux, et reconnu la nature et les usages de la glande lacrymale.

De vulneribus capitis liber absolutissimus triplici sermone contentus. Milan, 1583, in-4. —Cet ouvrage forme le traité le plus complet sur les plaies de tête et sur l'opération du trépan, qui eût paru jusqu'alors. Carcano conseilla le premier de ne pas épargner le muscle crotaphite et l'os temporal, de ne pas se servir aussi fréquemment de la rugine et du ciseau, de ne pas croire le trépan lui-même nécessaire toutes les fois qu'on remarque les signes d'un épanchement de sang, et enfin de ne pas tarder à pratiquer l'opération dès qu'on la juge convenable. Mais il a recommandé une pratique blâmable, celle d'écarter les fractures du crâne avec des coins de bois pour donner issue aux congestions purulentes; il regardait aussi comme très-dangereuse l'ablation d'une portion de la substance corticale du cerveau. Toutefois, il défend avec raison la théorie de Maggi sur les plaies d'armes à feu, et adopte en tous points les principes très-rationnels émis par cet auteur sur le pansement de ces sortes de plaies.

Exenteratio cadaveris illustriss. cardinalis Caroli Borromæi (id est sancti Caroli). Milan, 1584, in-4.

Lettera del felice successo di sua anatômia fatta quest' an. MDLXXXV *del mese di Gennajo nello studio di Pavia*, etc., etc. Pavie, 1585, in-4.

(Argellata.—Haller.—Sprengel.)

CARDAN (Jérôme), l'un des grands esprits de son siècle, naquit à Pavie, le 23 septembre 1501. Son père, docteur en médecine et jurisconsulte célèbre, fut son premier instituteur, et lui apprit le latin en conversant avec lui dans cette langue; il lui enseigna

aussi les élémens de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astrologie. A vingt ans, il alla étudier dans l'Université de Pavie : deux ans après, il y expliqua Euclide. A vingt-quatre ans, il prit le titre de docteur. Il exerça la médecine en divers lieux jusqu'à l'âge de trente-trois ans, époque à laquelle il fut nommé professeur de mathématiques à Milan. Il ne conserva cette place que deux années. Il fut professeur en médecine dans presque toutes les Académies d'Italie. Il voyagea en Allemagne, en France et en Angleterre, revint dans sa patrie, fut mis en prison pour dettes à Bologne, en sortit au bout de six mois, et se rendit à Rome, où le pape lui accorda une pension. Il mourut dans cette ville en 1576. Nous ne pouvons donner ici des détails plus étendus sur sa vie, ni nous arrêter à faire connaître son caractère, mélange bizarre de toutes sortes de contradictions. Cardan a lui-même pris soin de le faire dans l'ouvrage le plus étrange et le plus curieux peut-être qui ait jamais été écrit. (*De vita propria. Ed. Naude.* Paris, 1643, in-8°.) Ses immenses connaissances, sa sagacité extraordinaire, sa grande liberté de penser, et son style en général mâle et relevé, le placeraient en tête des écrivains les plus justement célèbres du seizième siècle, s'il n'avait uni à tant de qualités un goût décidé pour les paradoxes et le merveilleux, une crédulité enfantine, une superstition peu concevable, une vanité insupportable, et une jactance sans bornes. Tantôt, dit de Thou, il semble s'élever au-dessus de la portée de la nature humaine, tantôt il raisonne plus mal qu'un enfant. On doit, en effet, le regarder comme un des auteurs dont les ouvrages, remplis d'ailleurs de puérilités, de mensonges, de contradictions, de contes absurdes, et de charlataneries de tous les genres, offrent le plus de preuves de ce génie hardi, inventif, qui cherche à s'ouvrir de nouvelles routes, et qui les trouve. Leibnitz, qui se connaissait en mérite et en talens, dit que Cardan était un grand homme avec tous ses défauts, et aurait été incomparable sans ses défauts. Cardan occupe une place plus distinguée peut-être dans l'histoire des progrès de la philosophie et des mathématiques, que dans celle de la médecine. Il a cependant composé sur cette science un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ne sont pas encore entièrement dépourvus d'intérêt : ils contribuèrent certainement à rompre les chaînes de l'ancien galénisme.

Cardan avait pris pour devise : *Tempus mea possessio, tempus ager meus*. Il justifia le choix qu'il en avait fait, comme le prouvent les deux cent vingt-deux traités contenus dans les

dix volumes in-folio de ses œuvres, qui n'y sont même pas complètes.

Nous ne citerons d'une manière particulière que ceux de ces traités qui ont quelque rapport avec l'objet de notre ouvrage :

De libris propriis. Nuremberg, 1544. — *De libris propriis eorumque ordine et usu ac de mirabilibus operibus in arte medicâ factis*. Lyon, 1557, in-8. — *De libris propriis eorumque usu liber recognitus*. Bâle, 1562, in-4, en tête des *Opera quædam lectu digna*. Bâle, 1585, in-4, à la suite des *Somniorum synesiorum, lib. IV*.

Contradicentium medicorum libri X. Paris, 1546, in-8; Lyon, 1548, in-4, 2 vol.; Anvers, 1564, in-8. Marbourg, 1607, in-8. Les 2 premières édit. ne contiennent qu'une partie de l'ouvrage.

De Sarza-Parilla, avec les *Contradicentia medica*. Lyon, 1548, in-4, et dans les éditions de 1564, 1607.

De subtilitate libri XXI. Nuremberg, 1550, in-fol.; Paris, 1551, in-8. Edit. augmentée, Bâle, 1554, in-fol. 3ᵉ édit., avec la Réfutation des critiques de Scaliger, et des additions, Bâle, 1560, in-fol.; *ibid.*, 1582, in-8; Lyon, 1580, in-8; cette édition, faite sur celle de 1554, est incomplète; Bâle, 1611, in-fol.; *ibid.*, 1664, in-fol. Trad. franç., par Richard Leblanc. Paris, 1556, in-4. — Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de Cardan; on y trouve des preuves éclatantes de son vaste savoir et de sa haute intelligence, mais assez souvent aussi de sa déraison. Naigeon en a inséré un long extrait dans l'*Encycl. méthod. philos. anc. et mod.*

De rerum varietate libri XVII. Bâle, 1557, in-fol.; Avignon, 1558, in-8; *ibid.*, 1581, in-fol.

In Thessalicum medicum actio secunda, dans les *Opera quædam lectu digna*. Bâle, 1562, in-4; et avec les *Somniorum synesiorum libri IV*. Bâle, 1585, in-4.

In septem particulas aphorismorum Hippocratis commentaria. Bâle, 1564, in-fol.

De venenis libri tres, avec les *Comment. in septem aphorism. Hippocratis particulas*. Bâle, 1564, in-fol.

De methodo medendi sectiones tres. Paris, 1565, in-8; Marbourg, 1607, in-8. — Les deux premières sections avaient paru sous ce titre : *De malo recentiorum medicorum medendi usu libellus, centum errores illorum continens. Item alius de simplicium medicinarum noxa*. Venise, 1545, in-8; Lyon, 1548.

Podagræ encomium, dans les *Opuscula medica et philosophica*. Bâle, 1566, in-8; à la suite des *Somniorum synesiorum libri IV*. Bâle, 1585, et ailleurs.

De aqua, dans le tom. II des *Opuscula medica et philosophica*. Bâle, 1566, in-8.

Liber de vitali aquâ, seu de æthere. Ibid.

Medicinæ encomium, dans les *Opuscula medica*. Bâle, 1566, in-8, et ailleurs.

Ars curandi parva, tom. I des *Opuscula medica*. Bâle, 1566, in-8.

De radice cinu responsum petitioni M. Antonii Majoragii, tome II des *Opuscula medica*. Bâle, 1566, in-8.

In librum Hippocratis de septimestri et octimestri partu commentarius. Bâle, 1568, in-fol., avec les Comm. sur les prognost.

In prognosticorum Hippocratis librum libri IV. Bâle, 1568, in-fol.

De causis, signis, ac locis morborum liber. Bologne, 1569, in-8; Bâle, 1583, in-8; *ibid.*, 1707, in-8.

In librum Hippocratis de aere, aquis et locis commentarii. Bâle, 1570, in-fol.

Commentaria in librum Hippocratis de alimento, prælecta dùm profiteretur Bononiæ. Rome, 1574, in-8; Bâle, 1582, in-8.

Examen XXII. Ægrorum Hippocratis. Rome, 1575, in-8.

De sanitate tuendâ libri IV. Rome, 1580, in-fol. Bâle, 1582, in-fol.

Somniorum synesiorum omnis generis insomnia explicantes lib. IV. Bâle, 1585, in-4.

Theonoston (liber II), seu de vitâ producendâ, atque incolumitate corporis conservandâ, Rome, 1617, in-4.

De vitâ propriâ liber. Paris, 1643, in-8, avec une longue et curieuse préface par Naudé.

Opuscula medica senilia in quatuor libros tributa. Lyon, 1638, in-8.

Metoposcopia libris tredecim et octogentis faciei humanæ iconibus complexa. Accedunt Melampodis de nævis corporis tractatus, gr. lat. Paris, 1658, in-fol., fig. en bois. Cet ouvrage manque dans l'édit. de Spon.

Apologia ad Andream Camutium, etc, dans les *Opuscula medica.* Bâle, 1566, in-8.

De naturâ liber unicus, dans le tom. II des *Opera omnia.*

De aceti naturâ juxtà materiam liber, dans le tom. II des *Opera omnia.*

Problematum naturalium, medicorum, moralium, flagitiorum, mathematicorum, casuum, mistorum sectiones septem. Ibid.

Anatomia Mundini cum expositione Cardani, tom. X des *Opera omnia.*

Commentaria in libros Hippocratis de victu in acutis. Ibid.

Commentaria in libros epidemiorum Hippocratis. Ibid.

Tractatus de epilepsiâ. Ibid.

De apoplexiâ. Ibid.

Paralipomœnon, libri XVIII. Ibid.

Opera omnia, tàm hactenùs excusa hic tamen aucta et emendata, quàm nunquam aliàs visa, ac primum ex auctoris ipsius autographo eruta; curâ Caroli Sponii. Lyon, 1663, in-fol., 10 vol.

(Naudé. — De Thou et Teissier, *Eloges des Hommes savans.* — Bayle. — Nicéron. — Brucker. — Montucla, *Hist. des Mathém.*—Naigeon, *Encycl. méthod., philos. anc. et mod.*)

CARL (Jean-Samuel), fils de Jean Ernest, habile apothicaire, naquit à Oehrengen en 1676. Il étudia la médecine à Halle sous Frédéric Hoffmann et Stahl, et prit le grade de licencié en 1699. Peu de temps après, il fut nommé médecin du comte de Isenbourg-Stollberg, puis du comte de Wittgenstein, à Barlebourg, et enfin, en 1736, du roi de Danemarck. Il mourut, le 13 juin 1757, à Melldorf, dans le Holstein. Carl fut, après Alberti, le disciple le plus distingué de Stahl; comme lui, il consacra sa vie à développer et

à défendre les principes de leur maître. Comme lui, il exagéra le côté spiritualiste de cette doctrine, et la compromit en déterminant la nature de l'âme vivifiante, sur laquelle Stahl s'était énoncé d'une manière assez indéterminée, pour se faire accuser par Leibnitz de matérialisme. Carl, au contraire, a mérité qu'Adelung lui reprochât d'avoir mis trop souvent dans ses ouvrages une théosophie mystique. Plusieurs de ces ouvrages sont purement philosophiques. Nous ne citerons que les suivans, renvoyant pour les autres aux sources indiquées plus bas.

Disp. de analysi chimico-medicâ reguli antimonii medicinalis. Halle, 1698, in-4.

Disp. inaug. qua pathologiæ fundamenta practica, proponit. præs. G. E. Stahl. Halle, 1699, in-4.

Lapis Lydius philosophico-pyrotechnicus ad ossium fossatilium docimasiam analyticè demonstrandam adhibitus. Francfort-sur-le-Mein, 1704, in-8.

Praxeos medicæ therapia generalis et specialis in usum privatum auditorum ichnographicè delineata. Halle, 1718, in-4.

Specimen historiæ medicæ ex solidæ experientiæ documentis, maximè vero monumentis stahlianis in syllabum aphoristicum redactum. Halle, 1719, in-4.

Ichnographia praxeos clinicæ. Halle, 1722, in-8.

Synopsis medicinæ stahlianæ. Budingen, 1724, in-8.

Elementa chirurgiæ medicæ ex mente stahlianâ. Budingen, 1727, in-8.

Otia medica, dicata contemplationibus philosophicis. Budingen, 1725, in-4.

Diætetica sacra, h. e. disciplina corporis ad sanctimoniam animæ accommodata. Copenhague, 1737, in-8.

Historia medica pathologico-therapeutica. Copenhague, 1737, in-8, 2 vol. — C'est une 2e édit., augm. du *specimen* indiqué ci-dessus.

Therapia dogmatico-clinica ichnographicè delineata. Budingen, 1737, in-8, 2e édit., augm. de l'*ichnographia* ci-dessus.

Hygiene, lumine revelationis, rationis, experientiæ, gratiæ, naturæ, sensûs commendata. Copenhague, 1740, in-8.

Parmi un assez grand nombre d'ouvrages écrits en allemand par notre auteur, nous citerons une médecine populaire, et une médecine des cours. Carl a encore inséré une foule d'articles dans le *Commercium litterarium Noribergense,* et dans les actes de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre.

(Adelung, *Suppl. et contin. du Dict. de Joecher.*—Haller.)

CARMINATI (Bassiano), natif de Lodi, médecin et chimiste distingué, s'était fait un nom, plus de vingt ans avant la fin du dernier siècle, et vivait encore vers 1819. Nous ignorons l'époque de sa mort. Nul biographe ne nous apprend rien sur sa vie; ses titres ne nous sont connus que par ses propres ouvrages. Après avoir, à ce

qu'il paraît, pratiqué l'art de guérir dans sa ville natale, il fut nommé, vers 1780, professeur de médecine dans l'Université royale de Pavie. Plus tard il occupa, dans la même Université, les chaires d'hygiène, de thérapeutique générale et de matière médicale, et celle de pharmacie. Il était en même temps premier médecin de l'hôpital. Un grand nombre d'Académies, celles de Naples, de Sienne, de Mantoue, de Mayence, de Milan, etc., le comptaient parmi leurs associés. Napoléon le nomma membre de l'Institut du royaume d'Italie. Carminati jouissait d'une grande réputation, et ses écrits prouvent qu'il la méritait. Nous ne connaissons que les suivans :

De animalium ex mephitibus et noxiis halitibus interitu, ejusque propioribus causis, libri tres. Laude Pompeiâ, 1777, *excudebant regii typographi publicâ auctoritate*. In-fol., 218 pp.—Pour découvrir la véritable cause de la mort des animaux tués par les vapeurs méphitiques, l'auteur a fait des expériences multipliées sur des animaux à sang chaud et à sang froid. Il les a exposés à la vapeur du soufre, de la poudre à canon, de l'acide nitreux, à la vapeur de l'arsenic et du charbon, à des exhalaisons putrides, à celles de la fermentation vineuse acide, à la fumée de l'opium, du tabac et du camphre.

Risultati di sperienze e osservazioni sui vasi sanguigni e sul sangue. Pavie, 1783, in-4, 53 pp. — Expériences nombreuses sur les animaux vivans, dont l'objet principal est de démontrer, contre l'opinion de Rosa, que le sang remplit partout les vaisseaux qu'il parcourt, sans laisser de place à une prétendue vapeur éthérée animale, mais qui donnent encore plusieurs autres résultats intéressans.

Ricerche sulla natura et sugli usi del sugo gastrico in medicina ed in chirurgia. Pavie, 178. . . Trad. en allemand, Vienne, 1785, in-8. — Expériences faites avec du suc gastrique pris chez des animaux d'espèces très-diverses, et administré à l'intérieur, dans plusieurs maladies, ou appliqué comme topique sur des ulcères sordides, douloureux, vénériens, scrofuleux, etc., etc.

Opuscula therapeutica, vol. 1. Pavie, 1788, in-8, 317 pp.—Ce volume renferme six dissertations qui ont pour objet des expériences cliniques sur autant de substances médicamenteuses. La plus importante est la sixième sur l'emploi de l'opium dans le traitement des maladies vénériennes.

Saggio di alcune ricerche sui principi e sulla virtu della radice di calaguala. Pavie, 1791, in-8.—Cette substance parut à Carminati se rapprocher de la racine de plusieurs fougères indigènes, sous le rapport de ses parties constituantes; mais elle ne manifesta pas l'efficacité qu'on lui avait attribuée contre une foule de maladies aiguës et chroniques, et elle ne parut agir que sur l'urine, encore d'une manière peu marquée.

Hygiene, terapeutice, et materia medica. Pavie, 1791-1795, in-8, 4 vol. in-8. Le premier volume est un traité complet d'hygiène, où l'histoire des alimens est exposée avec beaucoup de détails; les autres renferment la thérapeutique générale et la

matière médicale. Cet ouvrage est d'un homme savant et d'un praticien habile. Il a été abrégé et traduit en italien par Acerbi (1813). Dès l'époque de la publication, il avait été mis en allemand par Kreysig.

(Anc. *Journal de méd.* — *Comment. de reb. in med. gest.* — Sprengel.)

CARON (J.-Ch.-Félix), ancien membre du Collége de l'Académie Royale de chirurgie, avait été nommé chirurgien en chef de l'hôpital Cochin, lors de la fondation de cet établissement. A l'époque du concours pour le croup (1808), il s'acquit une espèce de célébrité par la chaleur qu'il mit à soutenir que la trachéotomie est le seul moyen de guérison de cette maladie aiguë. L'ouvrage qu'il publia sur ce sujet ayant paru avant le concours, Caron en fut naturellement exclus. Cette décision devint l'occasion de réclamations multipliées, et de plusieurs écrits qu'il publia, toujours dans le but de proclamer la trachéotomie comme l'unique moyen de guérison du croup, quoiqu'il n'eût aucun exemple pour appuyer son opinion. Caron est mort à Paris, le 19 août 1824, dans un âge avancé. On a de lui :

Compendium institutionum philosophiæ, in quo de rhetoricâ et philosophiâ tractatur, ad usum candidatorum baccalaureatûs artiumque magisterii. Paris, 1770, in-8, 2 vol.

De poplitis anevrismate. Paris, 1772, in-8.

Dissertation sur l'effet mécanique de l'air dans les poumons, pendant la respiration ; avec un nouveau moyen de rappeler les noyés à la vie, proposé par le docteur Menzies. Paris, 1798, in-8.

Recherches critiques sur la quatrième partie d'un ouvrage ayant pour titre : De la connexion de la vie avec la respiration, traduit de l'anglais de Edm. Goodwin, par J.-N. Hallé ; où il s'agit de déterminer l'action chimique que l'air a sur les poumons, dans la respiration. Paris, 1798, in-8.

La chirurgie peut-elle retirer quelques avantages de sa réunion à la médecine ? etc. Paris, 1802, in-8.

Réflexions sur l'exercice de la médecine. Paris, 1804, in-8.

Remarques sur un fait d'insensibilité qui quelquefois doit avoir lieu dans les amputations des grandes extrémités. Paris, 1804, in-8.

Traité du croup aigu. Paris, 1808, in-8, 301 pp.

Examen du Recueil de tous les faits et observations relatifs au croup, publiés par l'Ecole de Médecine de Paris, dans le mois de juin 1808. Paris, 1809, in-8, 139 pp.

Remarques et observations récentes sur le croup, avec des réflexions sur l'inadmission au concours d'un traité sur cette maladie, publié en 1808. Paris, 1810, in-8, 46 pp.

Programme d'un prix relatif à la trachéotomie dans le traitement du croup. Paris, 1812, in-8, 16 pp.

Réfutation d'un mémoire de clinique chirurgicale de M. Pelletan, sur la bronchotomie. Paris, 1812, in-8.

Démonstration rigoureuse du peu

d'utilité de l'École de Médecine, du grand avantage que l'on a retiré, et que l'on retirera toujours du rétablissement du Collége de Chirurgie. Paris, 1818, in-8, 32 pp.

(Quérard, *France Littéraire.*)

CARPI. *V.* BERENGARIO.

CARRÈRE (Thomas), né à Perpignan le 11 février 1714, fit ses études à Perpignan et à Montpellier. Reçu maître-ès-arts le 19 février 1735, il prit le bonnet de docteur le 22 janvier 1737. La même année, il obtint au concours la place de professeur en médecine à l'Université de Perpignan. Nommé recteur de l'Université en 1752, et médecin de l'hôpital militaire de Perpignan en 1753, les services qu'il rendit dans ces différens emplois, lui valurent le titre de conseiller-médecin ordinaire du Roi, le 21 mai 1759. Deux ans plus tard, il fut promu au décanat de sa Faculté, et à la place de protomédic des comtés de Roussillon, Conflans, Cerdagne et pays adjacens. Carrère est mort le 26 juin 1764, laissant les ouvrages suivans :

Theses ex universâ medicinâ. Perpignan, 1736, in-4. — Ces thèses contiennent des notions succinctes sur les différentes parties de la médecine, et les principes les plus généraux de l'art de guérir.

Réponse à une question de médecine, dans laquelle on examine si la théorie de la botanique, ou la connaissance des plantes, est nécessaire à un médecin. 1740, in-4 (sans indication de lieu, ni d'imprimeur).

Lettre d'un médecin de province à M. Louis XX, médecin de la Faculté de Perpignan. In-4 (sans indication de lieu ni d'année, mais écrite en 1743).

Réponse à la lettre raisonnée de Louis XX, médecin de la Faculté de Perpignan. 1743, in-4 (sans indication de lieu).

Lettre à M. Gourraigne, médecin de la Faculté de Montpellier. 1743, in-4 (sans indication de lieu).

Réflexions sur les éclaircissemens que M. Simon a donnés au sujet de la maladie d'un officier d'artillerie. 1744, in-4 (sans indication de lieu).

Dissertatio medica de hominis generatione. Perpignan, 1744, in-4. — C'est un résumé de ce qu'on savait alors sur le développement de l'œuf humain.

Dissertatio, an veræ phthisi pulmonari, ultimum gradum nondùm assecutæ, aquæ Prestenses, vulgò de la Preste. Perpignan, 1748, in-4. — L'auteur considère la phthisie comme contagieuse et héréditaire ; il conseille comme moyen curatif l'usage intérieur des eaux thermales sulfureuses de *la Presta*, qui sont en Roussillon ; il rapporte des observations à l'appui de leur efficacité.

Essai sur les eaux minérales de Nossa, en Conflans ; sur leur nature, sur leurs vertus, sur les maladies auxquelles elles peuvent convenir, et sur la manière de s'en servir. Perpignan, 1754, in-12.

Réponse à l'auteur d'une lettre sur l'impossibilité de reconnaître, par l'ouverture du cadavre, les causes éloignées et immédiates des maladies. 1755, in-12 (sans indication de lieu).

Traité des eaux minérales du Roussillon. Perpignan, 1756, in-8. — Cet ouvrage est le premier qui ait paru sur les eaux minérales du Roussillon. L'auteur y rapporte beaucoup d'observations sur les effets de ces différentes sources.

Dissertatio medica de sanguinis putredine. Perpignan, 1759, in-4.

Dissertatio medica de hæmatoscopiâ. Montpellier, 1759, in-8.

(Carrère, *Biblioth. littér.*)

CARRÈRE (Joseph-Barthélemy-François), fils du précédent, naquit à Perpignan le 24 août 1740. Il commença ses études dans l'Université de sa ville natale, sous la direction immédiate de son père, et vint ensuite à Montpellier, où il reçut le bonnet doctoral, le 26 novembre 1759. De retour à Perpignan, il fut nommé agrégé à l'Université; le 20 décembre 1661, il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie. Un Musée d'histoire naturelle ayant été fondé par l'Université en 1770, Carrère en fut nommé directeur-garde et démonstrateur. Depuis une année il était inspecteur-général des eaux minérales de la province du Roussillon et du comté de Foix, quand il vint se fixer à Paris en 1773. En 1775, il fut nommé censeur royal, et en 1776, médecin du garde-meuble de la couronne. Plus tard, les événemens de la révolution ayant forcé Carrère à s'expatrier, il passa en Espagne, où il habita pendant quelques années. Il est mort à Barcelonne, le 20 décembre 1802, laissant les ouvrages suivans:

De vitali corporis et animæ fœdere. Perpignan, 1758, in-8.

Dissertatio physiologica de sanguinis circulatione. Perpignan, 1764, in-8.

Dissertatio de alimentorum digestionis mechanismo. Perpignan, 1765, in-8.

De revulsione. Perpignan, 1770, in-8.

Réponse à un ouvrage qui a pour titre : Recherches anatomiques, par Louis-Michel Coste, etc.; *dans laquelle l'auteur établit avec évidence la compression que les artères iliaques reçoivent de l'intestin rectum trop distendu.* Perpignan, 1771, in-4. — Carrère ajoute à ses argumens le détail de deux autopsies, dans lesquelles on a trouvé : chez un sujet, le rectum, distendu par l'air qu'on avait insufflé, comprimant fortement les troncs primitifs des artères iliaques dès leur bifurcation; chez un autre sujet, le même intestin distendu par des excrémens endurcis, comprimant les iliaques primitives, et surtout celle du côté droit.

Dissertatio de retrogrado sanguinis motu. Perpignan, 1772, in-8. — L'auteur établit, d'après des expériences qu'il a faites sur des chiens,

des grenouilles et des lapins, que le sang peut éprouver un mouvement rétrograde dans son cours : 1° des rameaux artériels dans les troncs ; 2° des troncs veineux dans leurs rameaux ; 3° des oreillettes du cœur dans les troncs veineux ; 4° du ventricule du cœur dans les oreillettes ; 5° des gros troncs artériels dans les ventricules du cœur.

Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires. Paris, 1774, in-12.

Le médecin ministre de la nature, ou recherches et observations sur le pépasme, ou coction pathologique. Paris, 1776, in-12.—A part les idées théoriques de l'auteur, il s'élève avec raison contre l'usage intempestif des purgatifs, et préconise la médecine expectante.

Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne. Paris, 1776, in-4, 2 vol.— Cet ouvrage, qui devait être composé de huit volumes, s'arrête au milieu de la lettre C. Il est plus complet que celui d'Éloy, mais pas toujours plus exact.

Lettre de M. Carrère, etc., à M. Bacher, médecin de la Faculté de Paris, un des nouveaux auteurs du Journal de médecine. Paris, 1777, in-8 de 8 pages. — L'auteur y répond aux remarques critiques faites sur l'ouvrage précédent par Bacher, insérées sous forme de lettres dans l'ancien *Journal de Médecine*, tome XLVI et suiv.

Dissertation médico-pratique sur l'usage des rafraîchissans et des échauffans dans les fièvres exanthématiques. Paris, 1778, in-8. — Cet opuscule fut composé à l'occasion d'une question proposée par la Société royale de Médecine de Paris. L'auteur y a consigné des remarques intéressantes sur divers cas d'éruption tardive de la petite-vérole.

Mémoire sur la douce-amère, ou solanum scandens, dans le traitement de plusieurs maladies, et surtout des maladies dartreuses. (Paris), 1781, in-8. — L'auteur traite successivement de l'époque où l'on doit recueillir cette plante, des doses auxquelles on peut l'administrer, des précautions qu'il faut prendre à cet égard, des combinaisons dans lesquelles elle peut entrer ; il range la douce-amère parmi les meilleurs dépuratifs internes ; il en préconise les avantages dans les maladies de la peau, les ulcères rebelles, les rhumatismes, la goutte, les métastases laiteuses, l'ictère, les obstructions des viscères abdominaux, et contre la syphilis invétérée.

Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier, avec une notice de toutes les eaux minérales de ce royaume, et un tableau des différens degrés de celles qui sont thermales ; publié d'après le vœu de la Société royale de Médecine. Paris, 1785, in-4 de 584 pp. — Bibliographie très-riche et très-importante, dans laquelle on a souvent puisé sans en citer l'auteur.

Manuel pour le service des malades. Paris, 1786, in-12 ; *ibid.*, 1787, in-12.

Précis de la matière médicale, par Venel, avec des notes. Paris, 1786, in-8 ; *ibid.*, 1802, in-8, 2 vol.

Recherches sur les maladies vénériennes chroniques. Paris, 1788, in-12. — Carrère insiste pour qu'on apporte beaucoup de ménagement dans l'emploi des préparations mercurielles, surtout

lorsque l'ancienneté de la maladie, et ses complications avec d'autres affections, en rendent le diagnostic douteux. Il conseille de préférence les médicamens dits dépuratifs.

Traité sur une question de médecine légale. (Barcelonne), 1802, ... — Il s'agissait de savoir si un enfant extrait par l'opération césarienne après la mort de la mère, a survécu à celle-ci. L'auteur fit hommage de cet ouvrage à la Société de médecine-pratique de Montpellier.

Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume. Paris, 1797, in-8.

(Audouard, *Notice historique sur M. Carrère*, insérée dans les *Actes de la Soc. de méd. prat. de Montpellier*, 1801-1807. — Carrère, *Bibl. litt.* — Ancien *Journal de Médecine.* — *Biog. méd.*)

CARRERO (Pierre-Garcie), médecin espagnol, qui jouissait d'une grande réputation au commencement du dix-septième siècle, était né à Calahorra, dans la Vieille-Castille. Il fit ses études médicales à l'Université de Tolède et à celle d'Alcala de Henarez, où il reçut le bonnet de docteur; il y obtint ensuite la chaire de médecine. Appelé plus tard à la cour de Madrid, il devint le médecin ordinaire de Philippe III, roi d'Espagne, vers l'année 1615. Carrero a publié les ouvrages suivans:

Disputationes medicæ et commentaria in omnes libros Galeni de Locis affectis. Alcala de Henarez, 1605, 1612, in-fol. — L'auteur s'attache à expliquer les passages les plus difficiles et les plus obscurs, du traité de *Locis affectis* de Galien.

Disputationes medicæ et commentaria in Fen primam libri primi Avicennæ. Alcala de Henarez, 1611, in-fol.; *ibid.*, 1617, in-fol.

Disputationes medicæ et commentaria in Fen primam libri quarti Avicennæ. Bordeaux, 1628, in-fol.; publié par Pierre Ferriole, docteur en médecine, disciple de l'auteur, et ancien professeur d'anatomie à l'Université d'Alcala de Henarez.

(Haller. — Carrère.)

CARROZZA (Jean), médecin, naquit à Messine le 8 juin 1678. Après avoir fait de brillantes études, il se livra à la médecine sous les auspices de Dominique La Scala. La mort de son maître, qui arriva peu de temps après, ne ralentit pas son zèle pour la science. Il continua d'étudier avec succès, et la place de médecin de la ville de Sainte-Lucie fut la juste récompense de ses travaux. Il y exerça la médecine si heureusement, que pendant trois années il ne perdit aucun malade, à l'exception d'une femme sexagénaire. De retour à Messine en 1702, il reçut le bonnet de docteur après avoir soutenu ses épreuves avec une grande supériorité: il paraît qu'il fixa sa résidence dans cette ville. Mongitore, auquel nous empruntons ces

détails, parle de Carrozza comme d'un médecin vivant quand il écrivait cette notice. Nous ignorons l'époque de sa mort. On a de lui :

Conclusio universalis, id est de omni scibili. Messine, 1702, in-4. — C'est la dissertation inaugurale de Carrozza.

Contra vulgo-scientias acquisitas per disciplinam opusculum. Rothomæ, 1702, in-4.

Antropologiam. Tomum primum, in quo facilior, et utilior medendi theoria, et praxis palàm fit absque electuariis, confectionibus, lohoc, tabellis, syruppis, julep, rob, apozematis, saccharis, catharticis, sternutatoriis, masticatoriis, epithematibus, sacculis, vesicantibus, phlebotomia, tandem sine quibusdam decoctis, vinis medicatis, emplastris, etc. Messine, 1705, in-4.

(Mongitore, *Bibliot. sicula.*)

CARTHEUSER (Jean-Frédéric), membre de l'Académie des Sciences de Berlin, de l'Académie électorale de Mayence, etc., était né le 29 septembre 1704 à Hayn, dans le comté de Stolberg. Il fit ses études à Iéna et à Halle, prit sa licence, et reçut le bonnet doctoral dans cette dernière Université, et se livra à l'enseignement académique. En 1740, il fut nommé professeur de chimie, de pharmacie et de matière médicale à Francfort-sur-l'Oder. Quatre ans après, il remplaça Gœlicke dans la chaire d'anatomie et de botanique; plus tard, il succéda à de Bergen dans celle de pathologie et de thérapeutique. Il mourut le 22 juin 1777, laissant la réputation d'un homme fort instruit dans toutes les branches de la médecine, mais surtout d'un des meilleurs écrivains sur la matière médicale. Outre un grand nombre de Dissertations, dont quelques-unes ont été réunies et seront indiquées ci-dessous, Cartheuser a publié les ouvrages suivans :

Specimen amænitatum naturæ, et artis oder kurze probe einer abhandlung aller merkwerdigkeiten der natur und kunst. Halle, 1733, in-4.

Amænitates naturæ, seu historiæ naturalis pars 1, *generalior, oder der curioesen abhandlung aller merkwerdigkeiten der natur.* Halle, 1735, in-4.

Elementa chymiæ medicæ dogmatico-experimentalis una cum synopsi materiæ medicæ selectioris. Halle, 1736, in-8. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-8 ; *ibid.*, 1766, in-8.

Tabulæ formularum præscriptioni inservientes, in usum Tyronum. Halle, 1740, in-8 ; *ibid.*, 1748, in-8; Francfort-sur-l'Oder, 1752, in-8 ; *ibid.*, 1766, in-8.

Programma de materiâ medicâ rationali per experimenta spagirica promovendâ. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4.

Rudimenta materiæ medicæ ratio-

nalis, experimentis et observationibus physicis, chymicis atque medicis superstructa. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-8.

Pharmacologia theoretico-practica rationi et experientiæ superstructa. Berlin, 1745, in-8; Venise, 1756, in-4; Cologne, 1763, in-8; Berlin, 1770, in-8.

Fundamenta materiæ medicæ rationalis. Francfort-sur-l'Oder, 1749-1750, in-8, 2 vol.; Paris, 1752, in-12, 2 vol.; Francfort, 1767, in-8, 2 vol.; Paris, 1769, in-12, 4 vol. Trad. en français. Paris, 1755, in-12, 4 vol. Le même publié par Désessarts, avec des notes. Paris, 1769, in-12, 4 vol. — L'auteur a distribué les substances pharmaceutiques suivant leurs qualités sensibles, ou leurs principes chimiques les plus évidens. On lui doit un grand nombre d'analyses, faites avec tout le soin possible, et autant d'exactitude qu'il était possible d'en mettre à l'époque où il écrivait.

Diss. de genericis quibusdam plantarum principiis hactenùs neglectis. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4, et in-8; *ibid.*, 1764, in-4.

Fundamenta pathologiæ et therapiæ. Francfort-sur-l'Oder, 1758-1762, in-8, 2 vol.

Libellus de morbis endemiis. Francfort-sur-l'Oder, 1771, in-8.

Dissertationes physico-chimico-medicæ. Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4.

Dissertationes nonnullæ selectiores physico-chemicæ ac medicæ varii argumenti. Francfort-sur-l'Oder, 1775, in-8.

(Adelung. *Suppl. au Dict. de Jocher.*)

CASSEBOHM (Jean-Frédéric), l'un des anatomistes les plus habiles du dix-huitième siècle, fit ses études à Halle, sa patrie, et à Francfort-sur-l'Oder. Il vint sans doute en France, car Haller le qualifie disciple de Winslow. Il fut nommé professeur d'anatomie à Halle, en 1738; et, trois ans après, il fut chargé de remplir la même chaire à Berlin. Cassebohm mourut le 7 février 1743, laissant, quoique encore jeune, une réputation solidement établie sur des productions peu nombreuses, mais fort estimables. Voici les titres de ces ouvrages:

Disp. de aure internâ. Francfort-sur-l'Oder, 1730, in-4.

Pr. de differentiâ fetûs et adulti anatomicâ. Halle, 1730, in-4.

Tractatus quatuor anatomici de aure humanâ, tribus figurarum tabulis illustrati. Halle, 1734, in-4, 84 pp. et 3 pl. — Carrère, suivi depuis par plusieurs bibliographes, indique et analyse, comme s'il l'avait vue, une édition, qui n'existe pas, des trois premiers traités seulement, et qu'il intitule : *De aure humanâ, tractatus primus, secundus et tertius.*

Tractatus quintus anatomicus de aure humanâ; cui accedit tractatus sextus anatomicus de aure monstri humani, cum tribus figurarum tabulis, et indice tàm horum duorum, quàm quatuor priorum tractatuum ante annum de aure humanâ editorum. Halle, 1735, in-4, 70 pp. et 3 pl. — Haller

indique en quelques lignes ce qu'il y a de neuf dans cet excellent ouvrage :

« Verè omnia etsi breviter, multa etiam penitùs eruta, ut canalis arteriæ tympanicæ, foraminula venarum tympani, meatus auditorii; laminæ quatuor membranæ tympani, ligamenta ossiculorum, vasa tympani, interna foramina minora vestibuli, et vascula, cochleæ scalæ, earumque in apice per duo foramina communicatio; membrana pulposa vestibuli et canalium semicircularium; nervi mollis rami et vascula cochleæ; hiatus Fallopii. Zonas Valsalvæ refutat, et foramen membranæ tympani. »

Methodus secandi musculos, et methodus secandi viscera. Halle, 1640, in-8. *Methodus secandi, oder deutliche anweisung zur zergliederung des menschlichen Korpers*. Berlin, 1746; in-8; *ibid.*, 1769, in-8.

Haller possédait un manuscrit de Cassebohm sur l'art de l'anatomiste, qui formait un traité complet d'anatomie, et un traité remarquable. La *Médecine légale* d'Alberti contient les détails d'une autopsie faite par Cassebohm, avec un soin tout particulier, et la Dissertation de Class sur la circulation pulmonaire, renferme des remarques propres à notre auteur.

(Adelung. — Haller.)

CASSERIO (Jules), chirurgien et anatomiste célèbre, naquit à Plaisance, en 1545, d'une famille pauvre et obscure. Réduit par sa position à l'état de domesticité, Casserio entra au service de Fabrizio d'Aquapendente, et il dut à cet heureux hasard de suivre la carrière pour laquelle il avait une véritable vocation. Fabrizio ne tarda pas à reconnaître les dispositions brillantes de son jeune serviteur, et son goût particulier pour l'étude des sciences. Dès-lors il s'attacha à seconder ce talent naissant, faisant ainsi pour Casserio ce que Fallope avait fait pour lui-même. Casserio devint bientôt l'élève chéri de Fabrizio; il puisait chaque jour de nouvelles connaissances dans les leçons et les entretiens de son bienfaiteur, et les progrès rapides qu'il fit dans l'anatomie et la chirurgie, le mirent en peu de temps à même de prendre le grade de docteur en chirurgie et en philosophie. Dès qu'il eut obtenu ce titre, Fabrizio lui témoigna hautement le degré de confiance qu'il avait dans ses connaissances, en le chargeant de le remplacer dans la chaire d'anatomie et de chirurgie, lorsque ses occupations ou sa santé ne lui permettaient pas de donner ses leçons publiques. En 1604, son état toujours valétudinaire l'engagea à se démettre de sa place de professeur, et le sénat de Venise la donna à Casserio. Ce dernier soutint dignement un parallèle dangereux pour lui, et justifia d'une manière brillante le choix dont on l'avait honoré. Mais la mort vint interrompre brusquement sa nouvelle carrière: il succomba en 1616.

Casserio occupe un rang distingué dans l'histoire de l'anatomie, qu'il a enrichie de découvertes nombreuses. Il se livra surtout avec ardeur à l'étude de l'anatomie comparée, et sut faire des applications heureuses de cette science à l'anatomie de l'homme. Ses descriptions sont incomplètes sous certains rapports; mais il y suppléa par les figures généralement exactes dont il a enrichi ses ouvrages. On a de lui :

De vocis auditûsque organo historia anatomica. Ferrare, 1600, in-fol., fig.; Venise, 1607, in-fol. (Portal). — Si Casserio fut moins brillant en théorie que Fabrizio, son maître, s'il lui fut inférieur dans ses descriptions, il l'a certainement surpassé dans l'art des dissections: cet ouvrage en fournit une preuve. Les planches multipliées qui l'accompagnent démontrent combien notre auteur fit d'observations d'anatomie comparée. Il a très-bien décrit les cartilages et les muscles du larynx; il a montré que Vésale avait eu tort de nier l'existence des cavités ventriculaires de cet organe. Il a donné le premier une description exacte de l'opération de la trachéotomie, et la figure de tous les instrumens qu'elle exige. Il faisait l'incision au-dessous du troisième cerveau cartilagineux de la trachée-artère, et se servait pour cela de la lancette. Il employait ensuite une canule courbe, longue d'un pouce, dilatée à son extrémité, et garnie d'un petit rebord, auquel on fixait un fil qu'on attachait ensuite autour du cou. — Casserio fut le premier anatomiste, dans le dix-huitième siècle, qui fit des découvertes relatives à la structure de l'organe de l'ouïe. Il décrit fort exactement les deux apophyses du marteau, ainsi que les muscles des osselets de l'ouïe; il a découvert le muscle externe du marteau. Il reconnut que le limaçon n'a pas d'issue à sa partie supérieure. Quant à sa théorie de l'audition, il regarde l'air contenu dans l'intérieur de la caisse du tympan et du labyrinthe, comme le corps intermédiaire destiné à transmettre les sons au nerf acoustique. Il est très-probable que Casserio a vu le conduit parotidien, mais sans soupçonner sa véritable nature; il l'indique sous le nom de tendon du muscle de la joue.

Pentæstheseion, hoc est de quinque sensibus liber organorum fabricam, actionem et usum continens. Venise, 1609, in-fol.; Francfort, 1609, in-fol.; *ibid.*, 1610, in-fol.; *ibid.*, 1612, petit in-fol.; *ibid.*, 1622, in-fol.—Les planches de cet ouvrage sont généralement inférieures à celles du précédent. Elles contiennent de bonnes figures des muscles intrinsèques et extrinsèques de la langue, ainsi que des septième, huitième et neuvième paires de nerfs; plusieurs coupes des fosses nasales. Dans les planches relatives à l'œil, Casserio représente les follicules sébacés dont on attribue la découverte à Meibom, et les fibres de l'uvée.

Tabulæ anatomicæ LXXVIII, cum supplemento XX tabularum Dan. Burcretii, qui et omnium explicationes edidit. Venise, 1627, in-fol.; Amsterdam, 1644, in-fol. (avec l'*Anatomie* de Spigel); Francfort, 1632, in-4; *ibid.*, 1656, in-4; *ibid.*, 1707, in-4. — Ces planches, gravées par Fialetti, artiste fort célèbre,

furent publiées après la mort de Casserio, par Daniel Burcretius (dont le véritable nom est *Rindfleisch*). On y trouve indiquées plusieurs observations intéressantes, que d'autres écrivains s'approprièrent ensuite. Les muscles du dos, du cou et de la poitrine, sont bien représentés, de même que ceux du pied; Casserio y a figuré le premier le muscle transversal des orteils. Il montre une anastomose des artères mammaires et épigastriques. On y remarque de bonnes figures des diverses parties du cerveau, telles que le corps calleux, la glande pinéale, le canal appelé à tort aqueduc de Sylvius, les couches optiques. La membrane arachnoïde est aussi figurée avec exactitude.

Tabulæ de formato fetu (avec les planches de Spigel). Amsterdam, 1645, in-fol. — Parmi ces figures, nous nous contenterons de citer celle du placenta et de la membrane hymen, que Casserio a représentée le premier avec exactitude.

(Haller. — Brambilla. — Sprengel.)

CASSIUS, surnommé l'iatrosophiste, ou médecin philosophe, fleurit sous l'empire d'Auguste, en même temps que Thémison, et un peu avant Celse, qui le nomme le médecin le plus ingénieux de son siècle. On ignore complétement les particularités de sa vie ; il ne nous est connu que par un petit, mais curieux, recueil de *Problémes* de médecine et de physique, dont quelques bibliographes contestent l'authenticité, toutefois sans rien alléguer qui puisse nous empêcher de regarder comme l'auteur de cet ouvrage l'*Ingeniosissimum medicum* de Celse. En voici le titre :

Κασσιου ιατροσοφιστου ιατρικαι αποριαι και προβληματα περι ζωων και τετραποδων. Paris, 1541, in-8. *Eadem latinè, interprete Adriano Junio (Jonghe), cum græci exemplaris castigationibus.* Paris, 1541, in-4, réimprimé dans les *Artis medicæ principes* de Henri Étienne (1567).

Les mêmes, sous ce titre :

Cassii iatrosophistæ naturales et medicinales quæstiones LXXXIV. Circa hominis naturam et morbos aliquot, Conrado Gesnero interprete, nunc primum editæ. Eadem græcè, longè quàm antèhac castigatiores ; cum scholiis quibusdam, etc. Zurich, 1562, in-8. *Item*, grec et latin, avec des notes par André Rivinus. Leipsick, 1653, in-4... En grec, avec les *Questions naturelles* de Théophilacte. Leyde, 1596, in-12. — Ce livre, peu volumineux, renferme plusieurs vérités qui peuvent être utiles même de nos jours. C'est, pour l'historien, un trésor dans lequel il trouve de grandes lumières sur l'esprit dominant du siècle. Image de l'époque médicale où il fut écrit, il représente toutes les doctrines qui la signalèrent. Tour à tour partisan et antagoniste d'Asclépiade, Cassius dit, dans un endroit, que la fièvre guérit certaines affections chroniques, en rétablissant le rapport naturel des corpuscules et des pores ; qu'elle change la couleur des malades, par le dérangement qu'elle détermine des corpuscules primitifs ; et, dans un autre, il combat l'explication donnée par Asclépiade de la lenteur avec laquelle les

ulcères ronds se cicatrisent. Quelques méthodistes pensaient que le sommeil resserre; Cassius dit, au contraire, qu'il relâche. Notre auteur adopte également quelques principes des pneumatistes. Il attribue, par exemple, l'asphyxie à l'épuisement du pneuma contenu dans les artères. Il dit que la brûlure n'occasione de phlyctènes que chez les corps vivans, parce que le pneuma n'existe que chez des êtres doués de la vie. Mais il ne se fait point scrupule d'abandonner cette école pour l'ancien dogmatisme, comme quand il cherche la cause de la fièvre dans l'augmentation de la chaleur intégrante. Ainsi, on voit Cassius emprunter alternativement à chaque secte ce qui lui paraît le mieux établi, sans adopter exclusivement les principes d'aucune d'elles.

(C. Gessner, *Ed. Cassii.*—J.-A. Fabricius, *Bibl. græc.* — D. Leclerc.)

CASTELL (Pierre), médecin du dernier siècle, reçu à l'Université de Gottingue, et disciple de Haller, nous est connu par la dissertation suivante :

Experimenta, quibus varias corporis humani partes sentiendi facultate carere constitit. Gottingue, 1753, in-4; réimprimé dans la *Collection des thèses chirurgicales* de Haller, tome V; inséré dans le 2e vol. du *Recueil sur l'irritabilité et la sensibilité*, publié par Haller. Lausanne, 1760, in-12, 4 vol. — Les expériences entreprises par l'auteur sur des chiens et des chevreaux, ont été faites sur les tendons, les ligamens, les membranes capsulaires des articulations, sur la dure-mère, le périoste, la pie-mère, la plèvre et le péritoine. Cette dissertation est divisée en six sections. Dans la première, l'auteur prouve, par dix-sept expériences, que les tendons n'ont aucune sensibilité, et que leurs blessures ne sont ni dangereuses ni mortelles. La seconde compreud sept expériences, qui tendent à démontrer que les ligamens sont insensibles, et que leurs lésions n'ont d'autre effet que d'entraver leurs fonctions pour la suite. Dans la troisième section, on trouve dix expériences montrant que la dure-mère et le périoste sont dépourvus de sensibilité. La quatrième section comprend deux expériences qui tendent à établir que la pie-mère est insensible. Les cinq expériences de la section suivante prouvent qu'il en est de même pour les plèvres. Enfin, quatre expériences conduisent à la même conclusion pour le péritoine et ses dépendances.

(Haller, *Bibl. anat.*—*Bibl. chirurg.*; ibid., *Disputationes chirurg.* tom. V.)

CASTELLANUS. *V.* DUCHASTEL.

CASTELLI (Barthélemy), médecin célèbre de Messine, vivait vers la fin du seizième siècle. Il était docteur en théologie, en philosophie et en médecine, et professait cette dernière science à l'Académie de Messine. Castelli était très-érudit : il est le premier auteur d'un dictionnaire des termes de médecine; celui qu'il a laissé

eut une très-grande vogue et de nombreuses éditions. On a de lui :

Brevem et dilucidam ad logicam Aristotelis introductionem. Messine, 1596, in-16.

Totius artis medicæ methodo divisiva compendium, et synopsis, in quo quidquid ab Hippocrate, Galeno, Avicennæ, cæterisque summæ auctoritatis doctoribus ad eamdem artem scriptum est, mira dexteritate, facilitate, et studio acervatim contexitur. Messine, 1597, in-4.

Miscellaneorum partem primam. Tractatus, qui in hâc parte continentur, de prædestinatione; de aeris temperie; de cœlorum afficientia; de origine mundi; de principio individuationis. Messine, 1599, in-4.

Orationem ad illustriss. Messanensem senatum habitam Messanæ in novâ erectione almi studii Messanensis. Messine, 1596, in-4.

Lexicon medicum græco-latinum. Venise, 1607, in-8; *ibid.*, 1626, in-8, avec des additions d'Emmanuel Stupano. Bâle, 1628, in-8; Rotterdam, 1644, in-8, avec des additions d'Adrien Ravenstein; *ibid.*, 1651, 1657, 1665 et 1670, in-8; Lyon, 1667, in-8; Nuremberg, 1682, in-4. Une édition, bien préférable aux précédentes, corrigée soigneusement et très-augmentée, fut publiée ensuite par J. Pancrace Bruno, sous le titre suivant :

Amalthæum Castellanum Brunonianum, sive lexicon medicum primùm à Bartholomæo Castello Messanensi inchoatum, ab aliis etiam continuatum, tandem ad vera, novaque artis medicæ principia accomodatum, etc. Cura et studio iterato Jacobi Pancratis Brunonis, etc. Padoue, 1699, in-4. — Les autres éditions de ce dictionnaire sont indiquées à l'article Bruno.

(Mongitore, *Biblioth. Sicula.*)

CASTELLI (Pierre), médecin et botaniste distingué, naquit à Messine vers la fin du seizième siècle. Il vint d'abord à Rome professer la médecine au collége des Mammertins, et fut ensuite nommé à la chaire de botanique dans sa patrie. Peu après on lui donna la place de directeur du jardin qu'on venait d'y créer, et qu'il enrichit d'un grand nombre de plantes, particulièrement de celles de Sicile et d'Italie. Il publia même le catalogue de ce jardin et des végétaux qu'il avait observés sur le mont Etna. Les ouvrages écrits par Castelli sur la médecine, la botanique, l'histoire naturelle et la chimie, montrent des connaissances à la fois profondes et variées, et beaucoup d'érudition. Plusieurs contiennent des faits nouveaux, et il combat dans quelques autres, des opinions reçues jusque-là généralement, et dont il paraît avoir triomphé. Castelli est mort vers l'an 1656 ou 1658. Il a laissé les ouvrages suivans :

Chalcantinum dodecaporion, sive duodecim dubitationes de usu olei vitrioli. Rome, 1619, in-4.

Della durazione degli medicamenti, tanto semplici. Rome, 1621, in-4. — Dans cet opuscule, l'auteur s'élève contre les fautes de l'*Antidotaire romain*, qui était mal rédigé.

De nomine hellebori simpliciter prolato. Rome, 1622, in-4; Venise, 1623, in-4. — Castelli déploie beaucoup d'érudition, et une grande connaissance des auteurs grecs, pour prouver que toutes les fois qu'il est mention de l'ellébore dans les écrits d'Hippocrate et des anciens, c'est de l'*ellébore blanc* seul dont il s'agit. L'opinion contraire était alors adoptée presque généralement, et fut vivement défendue par un autre médecin, nommé Manelphe; mais celle de Castelli prévalut.

Theatrum floræ, in quo ex toto orbe selecti flores proferuntur. Paris, 1622, in-fol., avec 69 pl.

Arte degli speziali. Rome, 1622, in-4.

Epistolæ medicinales. Rome, 1626, in-4.—Castelli vante beaucoup l'usage de l'huile de vitriol dans le crachement de sang et les fièvres. Il recommande les médicamens acides en général.

De abusu venæ-sectionis. Rome, 1628, in-8.

Discorso delle differenze tra gli semplici, freschi e i Secchi, con il modo di Seccargli. Rome, 1629, in-4.

Annotazioni sopra l'antidotario romano. Rome, 1629, in-4; Messine, 1637, in-fol.

De visitatione ægrorum pro discipulis ad praxim instruendis. Rome, 1630, in-12.

Incendio del monte Vesuvio. Rome, 1632, in-4.

Discorso dell' elettuario Rosato di Mesue, nel quale si raggiona delle Rose che intrano in detto elettuario, e della Scammonea. Rome, 1633, in-4.

Emetica, in quibus de vomitoriis et vomitu. Rome, 1634, in-fol.

Tripus Delphicus. Naples, 1635, in-4.—Castelli traite, sous ce titre de *Trépied de Delphes*, des pronostics dans les maladies.

Relatio de qualitatibus frumenti cujusdam messanum delati. Naples, 1637, in-4.

De optimo medico. Naples, 1637, in-4. — Castelli montre trop l'amour-propre d'auteur dans cet opuscule, où il fait l'éloge de ses propres travaux, et des progrès qu'il annonce devoir faire faire ultérieurement à la science.

Chrysopus cujus nomina, essentia, usus facili methodo traduntur. Messine, 1638, in-4. — Traité sur l'histoire naturelle et médicale de la gomme-gutte, sur son usage, et sur la manière de l'administrer.

De hyænâ odoriferâ zibethum gignente exetasis. Messine, 1638, in-4; Francfort, 1668, in-12, avec fig.: réimprimé dans l'*Histoire des quadrupèdes* de Jonston, à Amsterdam.

Opobalsamum examinatum, defensum, judicatum, absolutum et laudatum. Naples, 1640, in-4; Venise, 1640, in-4.

Opobalsamum triumphans. Rome, 1640, in-4; Venise, 1640, in-4. — Ces deux écrits furent publiés au sujet des contestations qu'il y eut entre les droguistes et les pharmaciens de Rome, d'une part; et, d'autre part, de Manfredi et Panuti, associés, sur

la nature du baume de la Mecque, qui entre dans la composition de la thériaque. Ubaldini, premier médecin du pape, intervint dans cette discussion, et la termina.

Hortus Messaniensis. Messine, 1640, in-4, avec le dessin du jardin. C'est une simple nomenclature des plantes qu'on y cultivait.

Catalogus plantarum Ætnearum, publié dans la première centurie des lettres de T. Bartholin.—Ce catalogue renferme des erreurs. Castelli y indique le mechoacan comme une plante de Sicile; il a sans doute voulu désigner un liseron.

De abusu circà dierum criticorum enumerationem. Messine, 1642, in-8. —L'auteur fait voir l'abus ou l'erreur qu'il y a dans l'énumération des jours critiques.

In Hippocratis aphorismorum librum primum critica doctrina per puncta et quæstiones. Macerata, 1646, in-12; *ibid.*, 1648, in-4.

Præservatio corporum sanorum ab imminente lue ex aeris intemperie anni 1648. Messine, 1648, in-4.

De smilace asperâ, botanico-physica sententia. Messine, 1652, in-4.— L'auteur examine dans cette dissertation si le *smilax aspera* qui croît en Sicile, n'est pas la même plante que la salsepareille d'Amérique, et si cette dernière ne pourrait pas être remplacée par le smilax pour l'usage médical.

Responsio chymiæ de effervescentiâ et mutatione colorum in mixtione liquorum chymicorum. Messine, 1654, in-4.— Castelli prouve dans cet opuscule qu'il s'occupait de chimie, et qu'il en observait soigneusement les divers phénomènes.

(Eloy.—*Biog. univ.*)

CASTRO (Etienne-Roderic de), désigné en latin sous le nom de *Castrensis*, était natif de Lisbonne. Il vint en Italie, où il occupa avec distinction une chaire de médecine à l'Université de Pise. Ses écrits nombreux annoncent un médecin laborieux. Il mourut en 1637, âgé de 78 ans. On a de lui :

De meteoris microscomi, libri quinque. Venise, 1621 et 1624, in-fol.

De complexu morborum tractatus. Florence, 1624, in-8; Nuremberg, 1646, in-12.

Quæ ex quibus, opusculum, sive de mutatione aliorum morborum in alios. Florence, 1627, in-12; Lyon, 1645, in-12; Francfort, 1646, 1667, in-12.

Philomelia. Florence, 1628, in-8.

Tractatus de asitiâ. Florence, 1630, in-8; Turin, 1647, in-8.

De sero lactis tractatus. Florence, 1631, 1632, in-8; Nuremberg, 1646, in-12.

Commentarius in Hippocratis libellum de alimento sectiones duæ priores. Florence, 1635, in-fol. — Une quatrième section fut publiée par son fils, en 1639, in-fol.

Posthuma varietas, de spiritibus, de causâ continente, de epilepsiâ. Florence, 1636 et 1640, in-4. — Publié par les soins de son fils François de Castro, ainsi que quelques-uns des autres écrits posthumes de Castro, indiqués ci-après :

Castigationes exegeticæ, quibus variorum dogmatum veritas elucidatur. Florence, 1640, in-fol.

De epilepsiâ posthuma dissertatio. Florence, 1640, in-8.

De pleuritide disceptatio. Florence, 1641, in-8.—Castro a vu des granulations (probablement tuberculeuses) dans toute l'étendue des poumons.

De causâ continente. Florence, 1641, in-8.

Disceptationes medicæ. Florence, 1642, in-4.

Ratio consultationis an post variolas purgatione corpus egeat. Francfort, 1642, in-4.

Medicæ consultationes. Florence, 1644, in-4.

Opuscula duo. Variæ exercitationes medicæ et expositio in aliquot ægrotos Hippocratis. Venise, 1656, in-8.

* *Syntaxis prædictionum medicarum, cui accessit triplex elucubratio : I. de chirurgicis administrationibus ; II. de potu refrigerante ; III. de animalibus microscomi.* Lyon, 1661, in-4.

Tractatus de naturâ muliebris. Hanau, 1654, in-4; Francfort, 1669, in-4 ; Cologne, 1689, in-4.

(Haller, *Bibl. med. pract.*—Éloy.)

CASTRO (Roderic De), médecin portugais, que quelques biographes ont confondu avec le précédent, étudia la médecine à Salamanque, et vint se fixer à Hambourg vers 1596. Il y exerça la médecine avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1637. Il a laissé les ouvrages suivans, dont Zacutus, son contemporain, parle avec beaucoup d'éloges :

Tractatus brevis de naturâ et causâ pestis quæ anno 1596 Hamburgensem civitatem afflixit. Hambourg, 1596, in-4 ; *ibid.*, 1597, in-4.

De universâ muliebrium medicinâ. Hambourg, 1603, in-fol.; *ibid.*, 1604, in-fol.; *ibid.*, 1628, 1662, in-4; Francfort, 1668, in-4.—Cet ouvrage contient l'histoire anatomique et physiologique des parties de la femme et de l'homme ; celle de l'acte de la génération, de la grossesse. L'auteur établit que l'accouchement qui a lieu à huit mois est toujours funeste à l'enfant ; il nie que les os pubis éprouvent quelque écartement lors de l'accouchement ; il admet la membrane allantoïde chez le fœtus. — Il traite de la lactation, du flux menstruel, et des variations qu'il peut offrir dans son cours ; des déviations qu'il présente quelquefois ; des altérations nombreuses que l'utérus et ses dépendances sont susceptibles d'éprouver, etc. Cet ouvrage annonce dans l'auteur un praticien exercé.

Medicus politicus, seu de officiis medico-politicis tractatus, 4 distincti libris in quibus bonorum medicorum virtutes exponuntur, malorum fraudes et imposturæ deteguntur, alia utilia proponuntur. Hambourg, 1614, in-4 ; *ibid.*, 1602, in-4.

(Haller, *Méthod. stud.* — *Bibl. anat.* — *Bibl. med. pract.* — Eloy. — Carrère.)

CAT (Le). *Voyez* LECAT.

CAVALLO (Tibère) était fils d'un médecin distingué de Naples, où il naquit en 1749. Il vint, en 1771, en Angleterre pour y apprendre le commerce; mais, séduit par l'étude des sciences physiques, il abandonna la carrière à laquelle on le destinait, pour se livrer à ses goûts. Il fit plusieurs ouvrages estimés sur la chimie et la physique, qu'il enrichit de plusieurs expériences qui lui sont propres. Celui qui fonde surtout sa réputation, est son Traité de l'Électricité, matière dont il s'est particulièrement occupé, et sur laquelle il a publié un grand nombre d'écrits. Il était membre de l'Académie des Sciences de Naples et de la Société royale de Londres. Il mourut dans cette ville le 26 décembre 1809. Les ouvrages qui nous l'ont fait placer dans notre biographie sont les suivans :

An essay on the theory and practice of medical electricity. Essai sur la théorie et la pratique de l'électricité médicale. Londres, 1780, in-8.

An essay on the medicinal properties of factitious aire with an appendix on the nature of the blood. Essai sur les propriétés médicales des airs factices, avec un appendice sur la nature du sang. Londres, 1798, in-8.

(Chalmers. — R. Watt,)

CAVERHILL (Jean), médecin et physiologiste anglais du dix-huitième siècle; membre du collége de Londres, nous est connu par les ouvrages suivans :

Explanation of the cause and cure of the gout. Sur les causes et le traitement de la goutte. Londres, 1769, in-8.

Experiments of the causes of heat in living animals, and velocity of the nervous fluid. Expériences sur la cause de la chaleur chez les animaux, et sur la vitesse du fluide nerveux. Londres, 1770, in-8.—Caverhill pense que le fluide nerveux, composé de particules terreuses, se meut avec lenteur, et est cependant la cause de la chaleur animale. Une expérience sur un lapin lui a prouvé que la lésion de la moelle épinière déterminait une diminution graduelle de la chaleur de l'animal, nonobstant une accélération des mouvemens du cœur. Ainsi, d'après les expériences de l'auteur, la chaleur n'est point en raison directe de la vitesse de la circulation.

A dissertation on nervous ganglions and nervous plexus. Sur les ganglions et les plexus nerveux. Londres, 1772, in-8.—Suivant Caverhill, il existe des ganglions sur le trajet de presque toutes les artères, dont les pulsations déterminent un afflux plus abondant des esprits vitaux destinés à animer les muscles qui reçoivent des rameaux de ces ganglions. Les plexus ont la même utilité, mais à un moindre degré. Les pulsations de l'artère carotide activent les nerfs du cœur, et excitent cet organe. L'auteur explique de la même manière les mouvemens des muscles intercostaux et la respiration. D'après

lui, les nerfs sensoriaux et les nerfs vagues n'ont pas de ganglions. Enfin, il rapporte que la voix a persisté après la section des nerfs récurrens.

Caverhill a encore publié deux écrits sur des sujets de chronologie et d'antiquité.

(Haller, *Bibliot. anat.* — R. Watt., *Bibliot. britan.*)

CAZE (De La). *V.* LA CAZE.

CELSUS (A. Cornelius), l'Hippocrate latin, est, après le vieillard de Cos, l'auteur le plus ancien dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. A peine les trois siècles qui séparent ces deux grands hommes nous ont transmis quelques fragmens mutilés des nombreux ouvrages qu'ils virent naître. A ce titre, et sous beaucoup d'autres rapports, l'histoire de Celse devrait inspirer le plus vif intérêt; malheureusement elle ne se compose presque que de conjectures, et n'a pour base que quelques monumens insuffisans pour satisfaire notre curiosité. Il est vrai que la savante critique des Scaliger, Casaubon, Rhodius, Leclerc, Fabricius, Morgagni, Bianconi, etc., etc., a tiré de ces monumens tout le parti possible, et c'est beaucoup de leur devoir quelque lumière sur un sujet dont l'obscurité semblait impénétrable. Dans l'impossibilité de reproduire ici même une faible partie des discussions dont cette matière a été l'objet, nous sommes réduits à en adopter les résultats les mieux constatés, renvoyant, pour une étude plus approfondie du sujet, aux sources, dont nous aurons soin d'indiquer les meilleures.

Le nom, l'âge, la patrie et la profession de Celse ont été des sujets d'incertitude et de contestations. La plupart des manuscrits du seul ouvrage qui nous soit resté de cet auteur, et presque toutes les éditions imprimées, lui donnent le prénom d'Aurelius. Sur un exemplaire de l'édition aldine, appartenant à Charles Moroni, était écrit à la main Auli *Cornelii Celsi*, etc. Leo Allatius crut reconnaître aux caractères de l'écriture la main d'Alde Manuce, ce qui a fait dire à un grand nombre de biographes peu attentifs, que l'édition même de ce dernier portait cette correction. On ignore sur quelle autorité le savant imprimeur l'avait faite; mais on reconnut qu'elle devait être juste, car sans cela, Celse offrirait le seul exemple que l'on connaisse d'un nom de famille donné pour prénom; et cet exemple, entièrement contraire au génie de l'antiquité, serait surtout étrange dans un personnage portant le nom illustre de Cornelius. Un manuscrit fort ancien et extrêmement précieux, de la bibliothèque du Vatican, paraît avoir mis fin à toute incertitude, car il porte en toutes lettres Aulus-Cornelius Celsus.

A quelle époque fleurit le Cicéron des médecins, car c'est ainsi qu'il s'est fait nommer par l'élégance et la pureté de son style? Un grand nombre de savans, et parmi eux Rhodius, ont pensé qu'il avait vécu sous Néron, Vespasien, et jusqu'au règne de Trajan; leur opinion a été parfaitement réfutée par Leclerc, Schulze, Morgagni, et surtout par Bianconi. Ce dernier a prouvé jusqu'à l'évidence que Celse vécut dans l'âge d'or de la latinité, au siècle d'Auguste, et il a rendu fort probable que notre auteur n'est point différent de ce Celsus, ami de Virgile, d'Horace et d'Ovide, qui mourut vers la fin de l'empire d'Auguste. Dans le nombre des raisons alléguées par les historiens que nous venons de nommer, il suffit de rappeler les suivantes: 1° Quintilien cite Celse comme ayant écrit avant Gallion le père: or, ce Gallion fut sans doute celui qui adopta le frère aîné de Sénèque le philosophe, l'intime ami de Messala Corvinus, et qui mourut sous l'empire d'Auguste. 2° Celse parle de Themison comme d'un médecin qu'il avait pu voir, ou du moins qui n'était mort que peu d'années avant l'époque où il écrivait; mais Themison, disciple et successeur immédiat d'Asclépiade, n'aurait pu prolonger ses jours jusqu'à la mort de Jules-César qu'en vivant plus de quatre-vingts années. 3° Selon le témoignage de Pline, dans un traité d'agriculture, Julius Græcinus avait copié de Celse l'article relatif à la culture de la vigne: or, ce J. Græcinus est le même que, dans un accès de fureur, Caius César tua de sa propre main, comme nous l'apprend Tacite. 4° Enfin, selon toute apparence, Celse était antérieur à Antonius Musa, ou du moins plus âgé que lui, car il ne dit rien du célèbre médecin d'Auguste, dans l'histoire qu'il fait de l'école méthodique, à laquelle appartenait ce dernier.

Cælius Rhodiginus a prétendu que Celse était de Vérone, mais sans alléguer les motifs de son opinion; et l'on s'accorde généralement, sans preuve directe à la vérité, à penser qu'il était de Rome.

Si Celse n'avait écrit que les huit livres de médecine que nous avons de lui, le choix qu'il a su faire de ce qu'il y avait de plus excellent dans les ouvrages publiés jusqu'à lui, une foule de détails techniques dont le sien est rempli, l'esprit vraiment médical qui y règne, auraient fait rejeter bien loin toute idée qu'un pareil ouvrage eût pu venir d'ailleurs que de la plume d'un praticien consommé.

Mais Celse avait composé, sous le titre d'*Artium libri*, une sorte d'encyclopédie, où chaque science était exposée dans un traité particulier. Au rapport de Columelle, cinq livres étaient consacrés

à l'agriculture; et la première phrase de l'ouvrage de Celse que nous possédons, et le titre de la plupart des manuscrits, prouvent que c'étaient ceux qui précédaient immédiatement celui-ci. Sept livres traitaient de la rhétorique. On ignore si les ouvrages de Celse relatifs aux lois, à l'art militaire et à l'histoire, qui sont cités par Quintilien, faisaient partie de cette encyclopédie. On est dans le même doute à l'égard d'une histoire des dogmes des philosophes, dont saint Augustin parle de manière à faire penser qu'il a bien en vue l'ouvrage de notre auteur, dont Quintilien a fait mention.

Des productions si variées, et l'habileté dont Celse avait fait preuve dans toutes, sont, comme chacun sent, bien propres à jeter dans l'incertitude sur la profession de l'auteur. Scaliger, Leclerc, et surtout Morgagni, ont rassemblé un grand nombre de passages de son *Traité de Médecine*, où il paraît invoquer sa propre expérience; il semble presque impossible qu'un homme étranger à la chirurgie ait pu décrire, comme il l'a fait, des procédés opératoires fort compliqués, dont certains détails ne peuvent avoir d'importance que pour celui qui met la main à l'œuvre, ou qui a vu tout au moins pratiquer des opérations. Mais, d'un autre côté, on ne saurait taire que l'opinion qui fait Celse médecin, présente des difficultés presque insolubles. Bianconi les a mises dans le plus grand jour, et cherché en même temps à lever celles de l'opinion contraire. S'il fallait, dit ce savant critique, déterminer la profession de Celse, d'après l'habileté qu'il montre dans chacune des sciences qu'il a traitées, on devrait en faire, non-seulement un médecin, mais aussi un agriculteur, un rhéteur et un homme de guerre, puisqu'il avait écrit sur l'agriculture, la rhétorique et l'art de la guerre, des ouvrages qui n'étaient point au-dessous de leur sujet. Au reste, pour lever tous les doutes, il suffirait peut-être de se rappeler que chez les anciens, le plan des études était bien plus étendu que dans nos temps modernes, et qu'il comprenait la presque universalité des connaissances humaines. Que d'objets Caton n'avait-il pas traités dans ses écrits, outre la médecine, l'agriculture et la guerre? Et Varron, profondément instruit en tout genre de littérature, n'avait-il pas renfermé dans les siens presque tout ce qu'on pouvait savoir alors? Qui sait même si Celse, assez voisin de cette époque, ne s'était pas proposé de suivre dans ses compositions l'exemple du plus docte des Romains? Ajoutons encore qu'autrefois la médecine était la science dont l'étude était la plus généralement suivie, et dont, par cette raison, on trouve d'impor-

tantes leçons répandues dans les écrits des anciens. C'est ainsi que quand Cicéron, Lucrèce et Horace touchent des points de médecine, ils se montrent très-instruits dans cette partie. Virgile la connaissait à fond, et les ouvrages d'Ovide contiennent beaucoup de préceptes relatifs à la santé. Plinius Valerius nous a conservé un remède contre l'ophthalmie, dont Auguste lui-même avait imaginé la composition. Adrien avait étudié méthodiquement chacune des parties de la médecine. Et que dirons-nous de Pline, qui traite avec tant de soin et d'exactitude ce qui a rapport à cette science, qu'il a passé pour médecin aux yeux de beaucoup de personnes? Disons donc, pour en finir, que Celse, ainsi que beaucoup d'autres, possédait la science de la médecine, mais qu'il ne faisait pas métier de l'exercice de cet art, comme les Grecs venus à Rome dans cette intention avaient coutume de faire. Pline nous apprend que les Romains s'abstenaient d'exercer la médecine : « C'est le seul art des Grecs, dit-il, dont la gravité romaine ne se permette pas encore la pratique, malgré le lucre qu'elle produit. » Mais il ajoute que si les Romains dédaignaient l'exercice de cet art, ils estimaient l'art lui-même, et en faisaient une étude approfondie; et Celse aurait pu s'exprimer sur son propre compte, comme Pline, lorsqu'il dit de lui-même : « Nous exposerons soigneusement ces propriétés, sans déroger à la gravité romaine, et par goût pour les arts libéraux; non comme médecin, mais comme prenant intérêt à la santé des hommes. » Aujourd'hui, la médecine n'est étudiée que par ceux qui se proposent d'en faire leur état; ce qui a induit tout le monde à penser que, puisque Celse connaissait cette science, il était réellement médecin. Mais Pline qui désigne comme médecins ceux qui le furent, parmi les auteurs dont il mettait à profit les ouvrages, ne donne jamais cette qualification à Celse, quoiqu'il ait si souvent occasion de le citer. Celui-ci, de plus, ne se trouve mentionné dans aucun des anciens médecins, par la raison qu'ils ne le comptaient pas au nombre de leurs praticiens.

L'ouvrage de Celse forme le tableau le plus parfait que nous possédions de la médecine ancienne, et, depuis Hippocrate, la meilleure source à consulter pour son histoire; l'auteur y fait preuve partout d'une vaste érudition et d'un jugement exquis. Il n'est ni dogmatiste, ni empirique, ni méthodiste; il est tout cela, suivant l'occurence; mais il fait profession de conserver en tout temps sa liberté de penser, et de ne s'enrôler sous aucune bannière. Aussi a-t-on dit qu'il appartenait à la *secte éclectique*. Il y a là erreur dans

les mots, car nous ne croyons point qu'il ait jamais existé une pareille secte; le syncrétisme pratique des derniers pneumatistes, est bien loin, suivant nous, de mériter la qualification d'éclectisme que les historiens lui ont donnée; mais Celse fut éclectique en ce sens, qu'il emprunta à toutes les écoles ce qui lui parut suffisamment prouvé, sans se croire engagé à embrasser les dogmes plus ou moins incertains qu'elles proclamaient chacune de leur côté, pour des vérités incontestables.

Il serait déplacé de faire ici l'exposition des opinions de Celse, et de ses titres à la reconnaissance de la postérité. Grâce à son propre mérite; et surtout à l'injure des temps qui nous a privés des ouvrages qui parurent dans le cours des trois siècles antérieurs à l'ère chrétienne, Celse forme à lui seul une époque importante dans l'histoire de la médecine, et c'est aux articles consacrés à chacune des branches de cette science, qu'il faut voir l'exposition des travaux de notre auteur. *Voyez* ACCOUCHEMENT, ANATOMIE, CHIRURGIE, MÉDECINE, etc.; voyez encore à la fin de cet article l'indication des meilleures sources à consulter sur Celse et ses ouvrages.

Le nombre des éditions de l'ouvrage de Celse (*De arte medicâ libri octo*) est très-considérable; nous marquerons d'une étoile celles qu'on peut considérer comme originales:

* Florence, 1478, in-fol.; Milan, 1481, in-fol.; Venise, 1493, in-fol.; *ibid.*, 1497, in-fol.; Lyon, 1516, in-4; * Venise, *ex emendat. J. Bapt. Egnatii*, *impensis L. Ant. Juntæ*, 1524, in-fol. (un grand nombre de bibliographes, depuis J.-A. Fabricius, ont, à tort, attribué cette édition aux Aldes); * *ibid.*, *apud Aldum et Asulanum*, 1528, in-4, avec *Serenus Samonicus*; *ibid.*, Ald. (en tête des *Medici antiqui latini*), 1547, in-fol.; * Haguenau, 1528, in-8, avec les notes de Cæsarius, Serenus Samonicus et Rhemnius, Fannius Palemon, Salingiaci, 1538; * Paris, 1529, in-fol.: cette édition fort belle, ignorée de la plupart des bibliographes, contient, à la suite de Celse, l'ouvrage de Scribonius Largus, imprimé pour la première fois par les soins de Ruell; * Lyon, 1549, in-16; *ibid.*, 1554, in-16; * Bâle, 1552, in-fol., avec les Commentaires de Pantinus; Padoue, 1563, in-8, avec Serenus Samonicus et Rhemnius Fannius; * Lyon, 1566, in-8, avec les mêmes, et les notes de Rob. Constantin; Venise, 1566, in-8; * Paris, 1567, in-fol., parmi les *Artis med. princip.* d'Henri Étienne; Lyon, 1587, in-12; *ibid.*, 1592, in-12; *ibid.*, 1608, in-16; * Leyde, 1592, in-4, avec les Commentaires de Brachelius et de Ronsseus; Genève, 1626, in-12, avec Samonicus, Rhemnius et Vindicianus; * Leyde, 1657, in-12, *ibid.*, 1665, in-12: c'est l'édition tant critiquée de Van der Linden; * Amsterdam, 1687, in-12; *ibid.*, 1713, in-12, éd. publiée par Almeloveen, d'après la précédente,

et avec quelques notes de Rob. Constantin, Casaubon, etc.; Iéna, 1713, in-12, Praef. J. Wolfg. Wedel.; * Padoue, 1722, in-8, édit. de Volpi, avec trois lettres de Morgagni sur Celse et ses ouvrages; Leyde, 1730, in-8; * *ibid.*, édit. *variorum*, 1746, in-8; Bâle, 1748, in-8, d'après la précédente; *Padoue, 1740, in-8, 2 vol., édit. de Volpi, avec 6 lettres de Morgagni : le texte des éditions qui précèdent, depuis celle d'Almeloveen, est donné d'après l'édition de Van der Linden; * Leipsick, 1766, in-8, *variorum*, par Krause; * Padoue, 1769, in-4, par Targa : ces deux éditions, qui sont les meilleures, surtout celle de Targa, ont servi de type à toutes celles qui ont paru depuis; Lausanne, 1772, in-8, 2 vol., formant les t. VIII et IX des *Artis medicæ principes* de Haller; préface importante du savant éditeur; Paris, 1772, in-12, par Valart; * Leyde, 1785, in-4; cette édition, faite sur celle de Targa, est enrichie d'une lettre latine de Bianconi, sur l'âge de Celse, sa vie et ses ouvrages, des notes et commentaires *variorum*, et d'un immense lexique de l'ouvrage de Celse, par George Matthiæ : ces avantages, et surtout le dernier, rendent cette édition préférable à toutes les autres; Leyde, 1791, in-12; texte seul, d'après la précédente; Strasbourg, 1806, in-8, 2 vol.; Paris, 1808, in-32, 2 vol., édit. Pariset; Vérone, 1810, in-4; Edimbourg, 1815, in-12; Londres, 1816, in-12; Paris, 1821, in-12, 2 vol., avec la traduction française de Ninnin en regard et la lettre de Bianconi sur l'âge de Celse; *ibid.*, *edent.* Ratier et Fouquier, 1823, in-18; *ibid.*, *edent.* Delattre, 1826, in-8 : c'est le tome I d'une *Bibliothèque classique médicale*, qui devait avoir 100 volumes, dont 2 seulement ont paru. Londres, 1826, in-8; trad. en français par Ninnin. 1753, in-12, 2 vol. (Paris, 1821, édit. citée). Trad. par Fouquier et Ratier; Paris, 1823, in-18.

(Rhodius, *Vita Celsi*, en tête de la plupart des éditions de Celse, depuis celle d'Almeloveen. — Leclerc. — J.-A. Fabricius, *Bibliot. latin.* — Barchusen. — Morgagni, *in Celsum et Serenum Samonicum epistolæ decem*, imprimé d'abord séparément, puis dans la 2e édition de Volpi, et enfin parmi les *Opuscula* de Morgagni. — Schulze. — Mahudel, *Réflexions sur le caractère, les ouvrages et les édit. de Celse*, dans *Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. VIII, p. 97. — Dujardin, *Hist. de la Chirurgie.* — *Diss. medica de A. Cornelii Celsi medicina*, etc. *Præs. Georg. Matthiæ, resp. Sebast. Christ. Kortholt.* Gottingue, 1766. — *De Celso non medico practico conjecturæ : auctore* M.-C.-J. Eschenbach, *Nov. Act. erud. Lips.*, 1772, p. 127. — Bianconi, *Lettere sopra A. Cornelio Celso, etc.* Rome, 1779, in-8. — Extrait de ces lettres dans *l'Esprit des Journaux*, octobre 1780, p. 91. — Du même Bianconi, *Epistola de Celsi ætate*, en tête de l'édit. de Celse de Leyde, 1785; réimprimée à la suite de l'édit. française de Celse, publiée à Paris en 1821.)

CÉSALPINO (André), philosophe célèbre, anatomiste habile, et l'un des créateurs de la méthode en botanique, naquit à Arezzo, dans la Toscane, en 1519. Il se livra de très-bonne heure à l'étude

des sciences, et il était précédé d'un nom déjà célèbre quand il fit, jeune encore, un voyage en Allemagne, où il fut accueilli par les hommes les plus distingués du siècle. Césalpino occupa long-temps une chaire de philosophie et de médecine dans l'Université de Pise. Clément VIII le fit son premier médecin, et le nomma professeur de médecine au collége de Sapience. Il y passa le reste de ses jours, et mourut à Rome le 23 février 1603, à l'âge de 84 ans, ou le 26 mars 1602, suivant l'opinion de Tournefort. Nous ne devons point envisager ici Césalpino comme philosophe; qu'il nous suffise de dire que sa doctrine est un véritable panthéisme; mais ce panthéisme incline-t-il plus ou moins au matérialisme que celui de Spinoza? C'est sur quoi les historiens de la philosophie ne sont point d'accord. Brucker n'ayant pas lu ses ouvrages, et n'exposant ses opinions que d'après le livre que Taurellus écrivit contre Césalpino, ne peut être suivi avec confiance; Buhle n'en mérite pas davantage, puisqu'il ne cite jamais les sources où il puise; il est d'ailleurs obscur, et manque de précision. La plupart des autres historiens se sont bornés à copier le dictionnaire de Bayle. Ce qui résulte de plus clair des dissidences qui règnent entre eux, c'est que les ouvrages de Césalpino manquent de clarté; et peut-être pourrait-on dire avec Tiraboschi, qu'entre Taurell et Césalpino, on ne saurait dire qui a raison, et qu'il y a tout à parier qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes.

Les titres de gloire de Césalpino, comme naturaliste, ont plus de valeur aux yeux des médecins. Avant lui, on ne classait les plantes que d'après les lieux où elles croissent, les vertus qu'elles possèdent, ou tout autre caractère aussi peu propre à mettre quelque ordre véritable dans leur arrangement; il en distribua les classes d'après des caractères tirés du fruit, particulièrement du nombre des capsules et cellules, du nombre, de la forme, des dispositions des semences, et de la situation du *corculum*, radicule ou œil de la semence, qu'il regardait comme très-important. Césalpino décrivit avec la plus grande habileté les plantes de son pays, et laissa un herbier composé de 768 espèces. La minéralogie lui fut également redevable de quelques principes de classification.

On a attribué à Césalpino la gloire d'avoir connu la circulation du sang. Pour celle que fait ce liquide des cavités droites aux cavités gauches du cœur, à travers les poumons, le passage suivant ne permet point de douter qu'elle n'ait été connue à Césalpino :

« Idcircò pulmo per venam arteriis similem ex dextro cordis

» ventriculo fervidum hauriens sanguinem, cumque per anastomo-
» sim arteriæ venali reddens, quæ in sinistrum cordis ventriculum
» tendit, transmisso interim aere frigido per asperæ arteriæ canales,
» qui juxta arteriam venalem protenduntur, non tamen osculis
» communicantes, ut putavit Galenus, solo tactu temperat. Huic san-
» guinis circulationi ex dextro cordis ventriculo per pulmones in
» sinistrum ejusdem ventriculum optimè respondent ea, quæ ex
» dissectione apparent. Nam duo sunt vasa in dextrum ventriculum
» desinentia, duo etiam in sinistrum, duorum autem unum intro-
» mittit tantum, alterum educit, membranis eo ingenio constitutis. »

Mais Colombo avait précédé Césalpino dans la connaissance de la circulation pulmonaire; et quant à la circulation générale, Sénac, et M. Portal après lui, ont fort bien montré ce qu'il fallait penser de l'opinion de ceux qui veulent ravir à Harvey sa découverte, pour en gratifier Césalpino. Les œuvres de ce dernier sont :

Quæstionum peripateticarum libri V. Florence, 1569, in-4; Venise, 1571, in-4; Florence, 1580, in-4; Genève, 1588, in-fol.; Venise, 1593, in-4. — C'est contre cet ouvrage, où sont consignées les opinions philosophiques de Césalpino, que Taurellus écrivit le suivant :

Alpes cæsæ, hoc est Andreæ Cæsalpini monstrosa et superba dogmata discussa et excussa. Francfort, 1597, in-8.

Dæmonum investigatio peripatetica, in qua explicatur locus Hippocratis si quid divinum in morbis. Florence, 1580, in-4.

De plantis libri XVI. Florence, 1583, in-4.

Quæstionum medicarum libri duo. Venise, 1593, in-4; *ibid.*, 1604, in-4.

De metallicis libri III. Rome, 1596, in-4; Nuremberg, 1602, in-4.

Catoptrose, sive speculum artis medicæ hippocraticum, spectandos, dignoscendos, curandosque universos, tùm particulares totius corporis humani morbos, in quo multa visuntur, quæ à præclarissimis quibusque medicis intacta prorsùs relicta erant arcana. Rome, 1601, 1603, in-12, 3 vol.; Francfort, 1605, in-8; Venise, 1606, in-4 et in-8; Trévise, 1666, in-8; Strasbourg, 1670, in-8.

Appendix ad libros de plantis et quæstiones peripateticas, Rome, 1603, in-4.

Praxis universæ artis medicæ. Trévise, 1606, in-8.

(Bayle — Nicéron. — Brucker. — Tiraboschi. — Pulteney.)

CAZE (DE LA). *Voyez* LACAZE.

CHABERT (PHILIBERT), médecin vétérinaire célèbre, naquit à Lyon, le 6 janvier 1737. Son père, qui était maréchal, lui donna les premières notions d'un art qu'il devait illustrer. Il vint ensuite à Paris, où il se perfectionna chez Lafosse le père, et il servit dans

les équipages du prince de Condé, en qualité de maréchal. Après avoir fait les campagnes de Hanovre, il entra à l'école vétérinaire de Lyon, après la paix de 1763. Bourgelat reconnut bientôt les talens de Chabert : il le plaça d'abord à la tête des hôpitaux des forges de l'école d'Alfort. Il fut nommé successivement professeur de maréchallerie, des maladies et des opérations, inspecteur des études, et enfin directeur de l'École d'Alfort. En 1780, il succéda à Bourgelat dans la place de directeur et inspecteur-général des écoles royales vétérinaires. En 1805, Chabert fut nommé membre de la Légion-d'Honneur. Il avait été correspondant de la Société royale de Médecine et de l'Institut de France. Chabert est mort, le 8 septembre 1814, laissant les ouvrages suivans :

Traité du charbon, ou anthrax dans les animaux. Inseré dans le *Journ. d'Agricult.*, juin et juillet, 1779; Paris, 1780, in-4, 28 pp.; réimprimé dans l'*Almanach vétérin.*, Paris, 1782; Paris, 1782, in-8, 109 pp., imprimerie royale; *ibid.*, 1783, in-8, 140 pp.

Du claveau. Paris, 1781, in-4, imprim. royale. — Cet opuscule, composé par Bourgelat, et donné par lui en manuscrit à ses élèves, en 1771, avait été déjà imprimé avec des additions dans le *Journal d'Agricult.*, février, 1777. — C'est un extrait fait et publié par Chabert.

Almanach vétérinaire, Paris, 1782, in-12. Publié conjointement avec MM. Flandrin et Huzard.

Traité des maladies vermineuses dans les animaux. Paris, 1782, in-8, 120 pp., imprim. royale. — Il résulte des expériences comparatives faites par l'auteur, que l'huile empyreumatique animale, rectifiée et distillée avec trois fois son poids d'essence de térébenthine, est le moyen qui a été le plus efficace pour détruire les différens vers intestinaux des animaux. Cet ouvrage a eu une seconde édition.

Traité de la gale et des dartres des animaux. Paris, 1783, in-8, 56 pp.

Instruction sur la manière de conduire et de gouverner les vaches laitières. Paris, 1785, in-8; *ibid.*, 1797, in-8. L'auteur a publié cette seconde édition avec M. Huzard.

Instruction sur les moyens de s'assurer de l'existence de la morve, et d'en prévenir les effets. Paris, 1785, in-8, imprim. royale; 4e édit., augmentée de la dernière loi sur les maladies contagieuses. Paris, 1797, in-8, publiée avec M. Huzard.

Du sommeil. Paris, 1796, in-8; *ibid.*, 1800, in-8.

Instructions sur la péripneumonie des bêtes à cornes, imprimées par ordre du gouvernement. Paris, imprim. royale....; *ibid.*, 179.., in-8.

Des organes de la digestion dans les ruminans. Paris, 1797, in-8.

Des lois sur la garantie des animaux, etc. Paris, 1804, in-8.

Des moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile, en améliorant le sort de ceux qui l'exercent, etc. Paris, 1804, in-8.

D'une altération du lait de vache,

désignée sous le nom de lait bleu. Paris, 1805, in-8.

Traité élémentaire et pratique sur l'engraissement des animaux domestiques, etc. Paris, 1805, in-12.

Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec les moyens de les guérir, de les conserver en santé, de les multiplier, de les élever avec avantage, etc. Paris, 1812, in-8, 6 vol. — Ce recueil, que l'auteur a composé conjointement avec MM. Flandrin et Huzard, contient le *Traité du charbon* et les divers articles que renfermait l'*Almanach vétérinaire.* Les trois derniers volumes ont eu une 3ᵉ édit. de 1812 à 1824.

Chabert a publié encore un *Traité de la ferrure*, et plusieurs mémoires de médecine vétérinaire, qui sont insérés dans les *Mém. de la Soc. d'Agriculture*, dans la *feuille du Cultivateur* et dans les instructions vétérinaires.

(*Biogr. nouv. des Contemporains.* — Quérard.)

CHALMERS (Lionel), médecin de Charleston, dans la Caroline du Sud, nous est connu par les ouvrages suivans :

Essay on fevers, more particulary those of the common, continued, and inflammatorn kinda, wherein a new and successful method is proposed for removing them speedily, to which is added an essay on the crisis of those disorders. Londres, 1768, in-8.

An account of the weather and diseases of south Carolina. Londres, 1776, in-8, 2 vol.

Chalmers a inséré en outre, dans le recueil intitulé : *med. Obs. and inq.*, t. 1, p. 87, un mémoire sur l'opisthotones et le tétanos. (R. Watt.)

CHAMBERLEN ou CHAMBERLAYNE (Hugues), célèbre accoucheur anglais, auquel on rapporte la découverte du forceps, naquit en 1664, dans une famille qui fournit des médecins à tous les souverains de la Grande-Bretagne, depuis Jacques I jusqu'à la reine Anne. Il fit ses premières études à Cambridge, et y prit, en 1690, ses degrés de docteur en médecine. Avec son père et ses frères, il inventa un instrument destiné à extraire la tête de l'enfant dans le cas d'accouchemens laborieux. En 1672, il vint à Paris; mais ayant échoué dans un cas d'accouchement difficile, il se rendit en Hollande, où il réussit mieux. Il vendit son secret à deux praticiens de ce pays. A son retour à Londres, il eut une nombreuse clientelle, et acquit une grande fortune. Il mourut en 1723. On a pensé, et Smellie l'assure, que le forceps décrit par Chapman n'était autre que celui de Chamberlayne; mais Crantz (*Hist. rei. inst. obstetr.*) trouve cette opinion mal fondée. On doit à Chamberlayne :

Practice of midwifery. Londres, 1665, in-8.

Il avait publié en 1683 (Londres, in-8) une traduction anglaise du

Traité de Mauriceau sur les maladies des femmes grosses. Cette traduction a été réimprimée plusieurs fois depuis. Londres, 1716, in-8; *ibid.*, 1727, in-8; *ibid.*, 7ᵉ édition, 1736, in-8; *ibid.*, 1755, in-8.

CHAMBON-DE-MONTAUX (NICOLAS), né en 1748 à Brevannes, département de Seine-et-Oise, fut reçu docteur en médecine à Paris, et vint s'établir à Langres, où il exerça pendant quelques années. En 1780, il revint à Paris, se fit agréger à la Faculté de cette ville, et fut nommé médecin de la Salpétrière. Plus tard il quitta cette place, embrassa la carrière administrative, et le 3 décembre 1792, il fut élu maire de Paris à la place de Pétion. Il occupa cette place jusqu'au 13 février 1793, époque où il se démit de ses fonctions, et reprit sa profession de médecin, qu'il continua d'exercer à Paris jusqu'à sa mort, qui est arrivée en 1826. Il a publié :

Traité de l'anthrax ou de la pustule maligne. Neufchatel, 1781, in-12, 230 pp.—Cet ouvrage fut couronné, ainsi qu'un autre mémoire de M. Thomassin, par l'Académie de Dijon, qui avait mis au concours la question suivante : « Déterminer la nature du charbon malin, connu en Bourgogne, et dans quelques provinces voisines, sous le nom de *pustule maligne*; en désigner les causes, et établir, d'après l'observation, la méthode la plus sûre à suivre dans le traitement de cette maladie. »

Maladies des femmes en couches et à la suite des couches. Paris, 1784, in-12, 2 vol.

Maladies des filles, pour servir de suite aux maladies des femmes. Paris, 1785, in-12, 2 vol.

Des maladies de la grossesse. Paris, 1785, in-12, 2 vol.

Maladies des filles, des femmes et de la grossesse, et maladies chroniques à la suite des couches., 2ᵉ édit., avec correct. et addit. d'articles qui n'ont pas paru dans la précédente. Paris, 1799, in-8, 8 vol. — Cet ouvrage comprend les trois précédens, et renferme, sur la physiologie et la pathologie relatives aux femmes, tout ce qu'on savait de plus précis à l'époque de sa publication. L'auteur s'y montre à la fois savant et fort habile praticien.

Des moyens de rendre les hôpitaux utiles à l'instruction. Paris, 1787, in-12.

Traité de la fièvre maligne simple et des fièvres compliquées de malignité. Paris, 1787, in-12, 4 vol.

Observationes clinicæ, curationes morborum, et phenomena ipsorum in cadaveribus observata, referentes. Paris, 1789, in-4.

Maladies des enfans. Paris, 1798, in-8, 2 vol.

Manuel de l'éducation des abeilles. Paris, 1798, in-8.

Traité de l'éducation des moutons. Paris, 1810, in-8, 2 vol.

Lettre à M. C., sur les calomnies répandues contre moi, comme maire de Paris, et renouvelées de ce temps. Paris, 1814, in-8.

Comparaison des effets de la vac-

cine avec ceux de la petite-vérole inoculée par la méthode des incisions. Paris, 1821, in-8.

On trouve encore de Chambon-de-Montaux des articles nombreux dans l'*Encyclopédie méthodique*, plusieurs autres dans le *Diction. d'Agriculture* de Rozier, et divers mémoires dans la Collection de la Société royale de Médecine, dont il avait été membre. Chambon était associé de l'Académie royale de Chirurgie. On trouve dans le t. IV des *Prix de l'Acad.*, deux mémoires de lui qui furent couronnés : l'un *sur les loupes*, l'autre *sur l'abus des onguens et des emplâtres.*

(*Biogr. nouv. des Contemporains.* — Quérard.)

CHAMBON (Joseph), né en 1647 à Grignan, en Provence, étudia la médecine à Aix, où il reçut le bonnet de docteur. Il s'était rendu à Marseille dans le but de s'y fixer ; mais une querelle qui lui survint le força de passer en Italie. Il alla ensuite en Allemagne, puis en Pologne où il devint le médecin du roi Jean Sobieski. Il resta près de lui jusqu'à l'époque du siége de Vienne ; il vint alors en Hollande, et rentra en France. Fagon, premier médecin du Roi, le fit agréger à la Faculté de médecine de Paris, ville où il se livra à la pratique. Chargé par M. d'Argenson, alors lieutenant-général de police, de donner des soins à un seigneur napolitain renfermé à la Bastille, Chambon composa et fit présenter au Roi un mémoire justificatif en faveur de son malade. Mais il ne fut pas heureux dans ce rôle d'avocat, car son mémoire lui valut deux années de détention dans la même prison que son client. Lorsqu'il sortit de la Bastille, sa position comme médecin avait beaucoup changé. Il fut obligé de se retirer en Provence, et il obtint la place de médecin des galères à Marseille. En 1705, il revint à Grignan, où il vivait encore en 1732. On a de lui :

Non ergò ab hepatis intemperie ascites. Paris, 1696, in-4, avec Louis Gryant.

Ergo sanitas à Calidi, frigidi, humidi et sicci moderatione. Paris, 1696, in-4, avec Cl. Guirin.

Traité des métaux et des minéraux, et des remèdes qu'on en peut tirer, avec des dissertations sur le sel et le soufre des philosophes, et sur la goutte, la prunelle, la petite-vérole, et autres maladies, avec un grand nombre de remèdes. Paris, 1700, in-12 ; *ibid.*, 1714, in-12.

Principes de physique, rapportés à la médecine pratique, et autres traités sur cet art, et une dissertation sur le principe universel. Paris, 1711, in-12 ; *ibid.*, 1750, in-12, 2 vol.

(Haller, *Bibl. med. pract.* — Éloy. — Carrère.)

CHAMPEAUX (Claude), reçu maître en chirurgie, en 1763, à Lyon, où il exerça sa profession avec distinction, occupa succes-

sivement la chaire d'anatomie, et la place de chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de cette ville. Il était chirurgien ordinaire du Roi pour les rapports en justice, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, qui lui décerna deux couronnes. Champeaux a laissé les ouvrages suivans :

Réflexions sur les hermaphrodites. (Lyon), 1765, in-8. — Cette dissertation fut publiée par Champeaux sous le voile de l'anonyme, à l'occasion du *Mémoire pour Anne Grand-Jean, connue sous le nom de Jean-Baptiste Grand-Jean, accusé et appelant, jugé à Lyon.* Cette pièce, ainsi que la dissertation de Champeaux, sont insérées dans les *Mémoires de Chirurgie* d'Arnaud, première partie, pag. 329 et 353. L'auteur conclud qu'il n'existe pas de véritable hermaphrodite. Ce mémoire renferme beaucoup de faits intéressans.

Expériences et observations sur la cause de la mort des noyés, et les phénomènes qu'elle présente, faites publiquement à l'Ecole roy. vétérinaire de Lyon, sous les yeux des commissaires nommés approuvées par leur rapport et le jugement de l'Académie royale de Chirurgie. Lyon, 1768, in-8. — Champeaux a publié cet ouvrage conjointement avec Faissole, qui était comme lui chirurgien du roi à Lyon. Ils constatèrent chez les individus submergés vivans l'existence d'eau écumeuse dans la trachée-artère, et une congestion prononcée des vaisseaux cérébraux. Dans leurs expériences sur des chiens, ils ont trouvé constamment de l'écume dans la trachée-artère, et peu ou pas du tout d'eau dans l'estomac : l'animal périt au milieu d'une violente inspiration. Quand ils avaient étranglé l'animal avant sa submersion, en le retirant de l'eau, ils n'ont point vu d'écume dans les bronches, ce qui est un signe certain que la submersion a eu lieu du vivant de l'individu. Chez ceux qui ont été étranglés, les vaisseaux du cerveau sont gorgés de sang. Ils rapportent l'observation d'une fille qui fut jetée à l'eau après avoir été étranglée.

Mémoire où l'on expose les inconvéniens qui résultent de l'abus des onguens et des emplâtres, et de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible, à cet égard, dans le traitement des ulcères. — Inséré dans le tom. IV, seconde partie, des *Prix de l'Acad. roy. de Chirurgie.*

Mémoire sur la question suivante : *Comment l'air, par ses diverses qualités, peut influer dans les maladies chirurgicales ; et quels sont les moyens de le rendre salutaire dans leur traitement ?* — Inséré dans le tome V des *Prix de l'Acad. de Chirurgie.*

(Haller, *Bibl. anat.* — Eloy.)

CHAMPIER (Symphorien), en latin *Camperius* et *Campegius*, suivant le choix que cet auteur fit plus tard de ce dernier nom, mu par la vanité de se faire croire une origine commune avec les illustres familles des Campegi, de Boulogne, et des Campisi, de Pavie, naquit en 1472, à Saint-Saphorin-le-Château, près de Lyon.

Après avoir fait ses humanités à Paris, il alla étudier la médecine à Montpellier, et s'établit ensuite à Lyon, où il pratiqua cet art avec un grand succès. Il s'acquit aussi dès ce temps une réputation étendue par ses ouvrages. Antoine, duc de Lorraine, l'ayant pris pour son premier médecin, le mena avec lui, en 1509, en Italie. Il accompagna encore ce prince, en 1515, dans le même pays. Ce fut dans ce dernier voyage que Champier, étant à Pavie, y fut agrégé au Collége de médecine de cette ville. De retour à Lyon, il fut nommé, en 1520 et en 1533, un des douze échevins de cette cité; et il se servit de son crédit pour faire admettre le projet d'un Collége de médecine, qui ne fut fondé cependant que long-temps après sa mort, en 1576. On en ignore l'époque précise. Les uns disent qu'il mourut en 1535, d'autres en 1539 ou 1540. Champier écrivit sur toutes sortes de sujets : sur la philosophie, sur l'histoire et la médecine. Loué avec excès par ses contemporains, il fut censuré outre mesure, peut-être, par ses successeurs, qui ne lui ont pas assez tenu compte de l'époque où il vivait. Haller a dit plus justement de lui : *Non indoctus homo, polygraphus et collector, semibarbarus tamen.* Champier est peu estimé comme historien. Ses écrits en médecine, dépourvus de goût et de critique, ne sont pas cependant sans mérite. Il fut un des premiers qui se portèrent vers l'étude des auteurs grecs, et qui concoururent à ébranler l'influence des Arabes. Ses ouvrages qui concernent la médecine sont les suivans :

Janua logicæ et physicæ. Lyon, 1498, in-4.

De medicinæ claris scriptoribus, in V tractatus divisus. Lyon, 1506, in-8; *ibid.*, 1531, in-8.

Dialogus in magicarum artium destructionem. Lyon, in-4 (avant 1507).

Liber de quadruplici vitâ. Lyon, 1507, in-fol., avec des opuscules tout-à-fait étrangers à la médecine.

Liber de triplici disciplinâ, in quo Platonicæ philosophiæ libri tres; vocabularius, sive difficilium terminorum naturalis philosophiæ ac medicinæ explanatio, etc. Lyon, 1508, in-8.

Rosa gallica omnibus sanitatem affectantibus utilis et necessaria, quæ continet præcepta ex Hippocratis, Galeni, Erasistrati, Asclepiadis, Dioscoridis, Rhazis, Hali Abbatis, Isaac, Avicennæ, multorum aliorum cl. virorum libris collecta. Nancy, 1512, in-12; Paris, 1514, in-8; Valence, 1514, 1518, in-8, avec l'opusc. *Margarita preciosa de medici et ægri officio.*

Speculum, sive epitome Galeni, seu Galenus abbreviatus, vel incisus et intersectus, etc. Lyon, 1511, 1516, 1517, in-8.

Paradoxa in artem parvam Galeni. Lyon, 1516, in-8.

Epitome commentariorum Galeni

in libros Hippocratis coi. Centiloquium Isagogicum in libros Hippocratis. Lyon, 1516, in-8.

Medicinale bellum inter Galenum et Aristotelem gestum, quorum hic cordi, ille autem cerebro favebat, etc. Lyon, 1516, in-8.

Symphonia Platonis cum Aristotele, et Galeni cum Hippocrate. Paris, 1516, in-8.

Cribratio, lima et annotamenta in Galeni, Avicennæ et conciliatoris opera. Lyon, 1516, in-8.

Categoriæ medicinales in libros demonstrationum Galeni. Lyon, 1516, in-8.

Practica nova in medicina, de omnibus morborum generibus, in traditionibus græcorum, latinôrum, arabum, ac recentium auctorum, libri V. De omnibus febrium generibus, lib. I. Lyon, 1517, in-8 (in-4, avec un titre différent. Falcon.); Venise, 1522, in-fol.; Lyon, 1525, in-8; Bâle, 1547, in-4.

Mirabilium divinorum humanorumque libri IV. Lyon, 1517, in-4.

J. Arculani expositio perutilis in primam seu quarti canonis Avicennæ, unà cum annotamentis S. Champerii. Lyon, 1518, in-fol.; Venise, 1560, in-fol.

Vita Arnaldi de Villanova (en tête des OEuvres d'Arnaud). Lyon, 1520 et 1532, in-fol.

Annotamenta, errata et castigata in Avicennæ opera (avec les OEuvres de cet auteur). Lyon, 1522, in-4.

Vita Mesuæ (avec les OEuvres de ce médecin). Lyon, 1523, in-8.

Symphonia Galeni ad Hippocratem, Celsi ad Avicennam, cum Clysteriorum Campis. Contra Arabum doctrinam pro Galeno, unà cum sectis antiquorum medicorum. Lyon, 1528, in-8; *ibid.*, 1531, in-8.

De corporum animorumque morbis et eorum remediis. Lyon, 1528, in-8.

Castigationes et emendationes pharmacopolarum, sive apothecariorum ac Arabum medicorum, Mesuæ, Serapionis, Rhazis, Alpharabii et aliorum juniorum medicorum, in IV lib. divisæ, etc. Lyon, 1532, in-8.

Claudii Galeni Pergameni historiales Campi, in IV lib. congesti et commentariis illustrati. Clysteriorum Campi secundum Galeni mentem. De phlebotomiâ lib. II. Bâle, 1532, in-fol.

Epistola responsiva pro Græcorum defensione in Arabum errata. Lyon, 1533, in-8.

Hortus gallicus, pro Gallis, in Gallia scriptus, etc., in quo gallus in Gallia omnium ægritudinum remedia reperire docet, nec medicaminibus egere peregrinis, quum Deus et natura de necessariis unicuique regioni provideat. Lyon, 1533, in-8, 83 pp.

Campus Elysius Galliæ amœnitates refertus, in quo sunt medicinæ compositæ, herbæ et plantæ virentes, in quo quidquid apud Indos, Arabes et Pœnos reperitur, apud Gallos reperiri posse demonstratur, etc. Lyon, 1533, in-8, 135 pp., avec les opuscules suivans: *Apologetica disceptatio, in quâ docetur an sanguis mitti debeat in causone et sub cane aut prope canem, et an pharmacia fortis danda sit in principio febrium Arsivarum.—Speculum medici christiani de instituendo sapientiæ cultu, ac de veris et salutaribus animi et corporis remediis. — Theriacâ gallicâ cum mithridatio gallico. — Periarchonde id est de principiis utriusque philosophiæ.*

Epistolæ physicæ Campegii, Manardi et Coronæi de transmutatione metallorum. Lyon, 1533, in-8.

Cribratio medicamentorum ferè omnium, digesta in sex libros. Acc. questio de exhibitione medicinarum venenosarum; de mixtorum generatione; de concretis et abstractis; apologia in academiam novam Hetruscorum, ac contra Avicennam et Mesuem Antonii Galfredi. Lyon, 1534, in-8. Quelques-uns de ces opuscules ne se trouvent pas dans cette édition, vue et citée par Haller. Dans cet ouvrage, se trouve l'opuscule de Jean Champier, neveu de Symphorien, intitulé : *Catalogus librorum Galeni, et quo hi sint ordine legendi.*

Gallicum pentapharmacum, rhabarbaro, agarico, manná, terebenthiná, et sene, gallicis constans. Cum Donati à mutiis, med. Ragusini, epistola de terebenthinæ resinæ facultatibus. Lyon, 1534, in-8.

Libri septem de dialecticá, rhetoricá, geometriá, arithmeticá, astronomiá, musicá, philosophiá naturali, medicinâ et theologiá; item de legibus et republicá, atque philosophiæ parte, quo de moribus tractat; ex Aristotelis et Platonis sententiá. Bâle, 1537.

Annotamenta, errata et castigationes in Petri Aponensis opera, avec les OEuvres de cet auteur. Venise, 1548, in-fol.

Quorumdam neoticorum medicorum catalogus, qui nostris temporibus vixerunt, à la suite de l'ouvrage de Fusch : *Illustrium medicorum qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt, vitæ.* Paris, 1542, in-8.

Le myrouel des appothiquaires et pharmacopoles, par lequel il est monstré comment les appothiquaires communément errent en plusieurs simples médecines, contre l'intention des Grecs, et par la fausse intelligence des auteurs arabes, lesquels ont falsifié la doctrine des Grecs. Plus, les lunettes des cyrurgiens et barbiers. Lyon, in-8, sans date.

Dialogue de la cure du phlegmon, où sont introduits devisans, Phlegmoniatrus, Philochirurgus et Meteorus. Lyon, in-8, sans date.

On trouve très-souvent réunis sous un même volume plusieurs des opuscules précédens de Champier, ce qui rend fort difficile l'indication bibliographique exacte de chacun d'eux.

(Nicéron, *Mém.*— Haller. — Eloy.)

CHANDLER (BERNARD), chirurgien à Canterbury, puis docteur en médecine, nous est connu par les ouvrages suivans :

An essay towards an examination of the present successful and most general mode of inoculation. Londres, 1767, in-8. — Chandler fut un des premiers qui firent connaître la méthode de Sutton.

An inquiry in to the various theories and methode of cure of apoplexies and palsies. Cambridge, 1784, in 8. —Ce qui offre le plus d'intérêt dans ce petit ouvrage, c'est l'exposition des opinions des anciens sur l'apoplexie et la paralysie.

(R. Watt.— *Comment. Lips.*)

CHANDLER (GEORGE), chirurgien anglais du dernier siècle, a publié :

Treatise of a cataracte, its nature, species, causes and symptoms; with a distinct representation of the operation of couching and extraction, also M. David's comparative view of their respective merits; with some hiuts respecting the prevention of cataract, and superseding the necessity of other operations. Traité de la cataracte, etc. Londres, 1775, in-8, avec planches. — Maigre compilation tirée des ouvrages de Heister, Platner, Yves et Varner.

Treatise on the diseases of the eye, and their remedies. To which is prefixed the anatomy of the eye, the theory of vision, and the several species of imperfect sight. Traité des maladies des yeux, avec l'anatomie de l'œil et la théorie de la vision, etc. Londres, 1780, in-8, pl. — Cet ouvrage n'est pas beaucoup meilleur que le précédent, et méritait peu les honneurs qu'il reçut d'une traduction allemande.

(R. Watt.— *Comment. Lips.*)

CHAPMAN (Edmond), célèbre accoucheur anglais, qui pratiquait à Londres dans la première moitié du 18[e] siècle, et qui a écrit :

Treatise on the improvement of midwifery chieflly with regard to the operation to wich are added fifty severe cases selected from upwards of 27 years practice. Traité des progrès de l'art des accouchemens. Londres, 1735, in-8; *ibid.*, 1759, in-8.—Cette édition, quoique annoncée comme augmentée, diffère à peine de la première. Le même titre existe dans toutes les deux, malgré la distance de vingt-quatre années qui les séparent. Cela ferait supposer, si l'auteur n'en a pas imposé sur l'annonce d'une pratique de vingt-sept ans dès sa première édition, qu'il était assez âgé lorsqu'il donna la seconde. Smellie indique une première édition antérieure, de 1733. Dans cet ouvrage, Chapman s'élève contre l'usage du crochet, et ne veut pas qu'on s'en serve, à moins qu'on ait des preuves certaines de la mort de l'enfant. Il y décrit et figure, le premier, le forceps inventé par les Chamberlen. Il veut qu'on ne s'en serve que lorsque la tête, descendue dans le vagin, ne peut plus permettre de faire la version, et préfère même cet instrument au crochet, pour extraire l'enfant mort, lorsque la tête n'est pas trop haute. Contrairement à Deventer, il pense qu'on ne doit pas amener la tête du fœtus en même temps que les bras. Il opérait la délivrance immédiatement après l'accouchement. On trouve dans cet ouvrage plusieurs faits intéressans d'accouchemens laborieux.

Reply to Douglas's short account of the state of midwifery at London. Réponse au court exposé de l'état de l'art des accouchemens à Londres, par Douglas. Londres, 1737, in-8.

(Haller. — Portal. — R. Watt.)

CHAPMAN (Samuel), qu'Éloy, et, après lui, Adelung, et les auteurs de la *Biographie médicale*, ont à tort confondu avec le précédent, fut, comme lui chirurgien à Londres, au milieu du dernier siècle. Il mit au jour :

An essay on the venereal gleet in which the different species of this

diseases is distinguished, and their causes assigned, with the symptomes and cure of each. Londres, 1751, in-8.

Observations on venereal complaints and on the methods recommended for their cure; letter the second. Londres, 1755, in-8, sans nom d'auteur. — L'ouvrage précédent ne serait-il pas la première lettre annoncée dans le titre de celle-ci?

A treatise on the venereal disease, containing a particular account of the nature, cause, signs, and the cure of the several venereal disorders, both local and universal. And being designed as a translation and abridgment of the learned Dr. Astruc's treatise of this disease. Traité de la maladie vénérienne, contenant une exposition particulière de la nature, de la cause, des symptômes et du traitement des différens accidens qui accompagnent cette maladie, selon qu'elle est locale ou universelle. Ce traité est en quelque sorte une version abrégée du savant ouvrage du docteur Astruc sur cette matière. Londres, 1755, in-12, 2 vol.; *ibid.*, 1770, in-8.

Pulmonary and other complaints, apparently supported by fever, of the intermittent or remittent kind, and cured by the bark. Inséré dans les *Med. communications*, v. I, p. 260.

(R. Watt.)

CHAPPOT, médecin à Toulouse, ne nous est connu que par l'ouvrage suivant :

Système de la nature sur le vice écrouelleux, ou Médecine empirique. Toulouse et Paris, 1779, in-8.

CHARAS (Moïse) naquit à Uzès, en Languedoc, vers l'an 1618, d'une famille protestante. Il s'appliqua particulièrement à la pharmacie, et s'établit d'abord à Orange, où ses talens commencèrent à lui faire une réputation. Il vint ensuite à Paris, et mérita bientôt la place de démonstrateur de chimie au Jardin-du-Roi. Il occupa aussi la chaire de chimie du Collége de France pendant neuf ans. Au bout de ce temps, alarmé par les premières persécutions religieuses, *les conversions achetées*, que devaient bientôt suivre *les dragonnades* et la révocation de l'édit de Nantes, il quitta la France vers 1680, et se retira en Angleterre, où il resta jusqu'à la mort de Charles II, qui lui avait donné le titre de son chimiste. Pendant son séjour dans ce royaume, il se fit recevoir docteur en médecine. Il passa ensuite en Hollande, il y exerça la médecine avec beaucoup de réputation. Le bruit de ses succès le fit connaître à l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui, le croyant capable de prolonger les jours de son maître, voulut l'engager à aller à la cour de Madrid. Charas craignait les rigueurs de l'inquisition, et ne pouvait se déterminer à faire ce voyage : il finit pourtant par se laisser persuader, et se rendit à Madrid.

Ses craintes n'avaient été que trop fondées. Peu de temps après son arrivée en Espagne, il composa un traité sur la vipère, dans lequel il prouva que la morsure de cet animal était aussi dangereuse dans la Castille que dans les autres pays de l'Europe. Cette assertion heurtait un préjugé généralement répandu, que les vipères n'avaient aucun venin à douze lieues autour de la ville de Tolède, attendu que Dieu avait accordé cette grâce aux prières d'un saint archevêque de cette ville. Les prêtres et les moines s'élevèrent violemment contre une assertion qui tendait à détruire dans l'esprit du peuple un préjugé dont ils avaient fait leur profit. Ils firent intervenir la religion. Ils taxèrent hautement Charas de fanatisme, d'impiété et d'irréligion. Les médecins, jaloux de ses succès et de son crédit à la cour d'Espagne, se joignirent aux premiers. Comment Charas aurait-il pu résister à des ennemis aussi nombreux, aussi puissans et aussi acharnés! Il fut déféré à l'inquisition, arrêté, et conduit, à l'âge de soixante-douze ans, dans les cachots de ce tribunal. Il y fut retenu pendant quatre mois, et n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion protestante, et reçu les sacremens de confirmation, de pénitence et d'eucharistie. A peine sorti de prison, Charas s'éloigna d'un pays où l'on forçait la raison à fléchir le genou devant le fanatisme. Il revint à Paris, où il trouva son fils, devenu catholique comme lui. Il fut reçu en 1692 à l'Académie des Sciences, en qualité de chimiste, et mourut en 1698, âgé de 80 ans. Nous avons de Charas :

Thériaque d'Andromaque, avec des raisonnemens et observations nécessaires sur l'élection, la préparation et le mélange (des ingrédiens). Paris, 1668, in-8; 1685, in-4, en latin; Genève, 1685, in-4.

Nouvelles expériences sur la vipère, les effets de son venin, et les remèdes exquis que les artistes peuvent tirer du corps de cet animal. Paris, 1669, in-8; 1690, in-8.

Suite des nouvelles expériences sur la vipère, et une dissertation sur son venin, pour servir de réponse à une lettre de M. Redi, etc. Paris, 1672, in-8; 1690, in-8, réimprimé avec l'ouvrage précédent et des additions; Paris, 1694, in-8.

Pharmacopée royale galénique et chimique. Paris, 1672, in-8; 1676, in-8; Lyon, 1692, in-4, 2 vol.; *ibid.*, 1753, in-4, 2 vol., édition augmentée par Lemonnier; en latin, Genève, 1684, in-4.

(Condorcet, *Eloges des membres de l'Acad. des Sc. de Paris.*)

CHARLES (René), originaire de Preny-sur-Moselle, professeur de médecine dans la Faculté de Besançon, est auteur des ouvrages suivans :

Quæstiones medicæ circà thermas Borbonienses, quas propugnavit D. Ant. Duport, die 16 aprilis 1721. Besançon, in-8, trad. en français par l'auteur lui-même, sous ce titre : *Dissertation sur les eaux de Bourbonne.* Besançon, 1749, in-12. — C'est la réunion de 6 dissertations qui avaient été soutenues sous la présidence de Charles. Au jugement de Carrère, cet ouvrage mérite d'être consulté.

Quæstiones medicæ circa acidulas Bussonas quas propugnabit Franç. Jos. Payen, die 1 martii 1738. Besançon, in-8, de 100 pp.

Observations faites par M. Charles, professeur, etc., sur les cours de ventre et la dyssenterie qui règnent dans quelques endroits de cette province. 26 octobre 1741, in-4.

Observations sur différentes espèces de fièvres, et principalement sur les fièvres putrides, malignes et épidémiques, et sur les pleurésies qui ont régné en Franche-Comté depuis quelques années. 1743, in-8.

Lettre d'un professeur en médecine de l'Université de Besançon à un curé de la campagne, sur la toux et les rhumes épidémiques. Besançon, 1743.

Observations sur la maladie contagieuse qui règne en Franche-Comté parmi les bœufs et les vaches. Besançon, 1744, in-4.

Quæstiones medicæ circa fontes medicatas Plumbariæ, quas propugnavit D. Claud. Maria Giraud, die 14 junii 1745.

Quæstiones medicæ circa fontes medicatas Plumbariæ, quas propugn. J. Cl. Morel. Besançon, 1746, in-8.

(Dom Calmet, *Biblioth. lorraine.* — Carrère, *Catalogue des livres sur les eaux minérales.*)

CHARLETON ou CHARLTON (Gauthier), célèbre médecin anglais, naquit en 1619 à Shepton-Mallet, ville du comté de Somerset, dont son père était recteur. Après des études brillantes à l'Université d'Oxford, il y prit, en 1642, ses degrés en médecine, et fut, peu de temps après, nommé un des médecins ordinaires de Charles I, qui se trouvait dans cette ville lors de la guerre civile. Lorsque le parti royal déclina, Charleton se rendit à Londres, fut admis dans le Collége de médecine de cette ville, et y eut bientôt une pratique étendue. Ce fut alors qu'il publia ses divers écrits sur la médecine et sur d'autres sujets, qui lui acquirent une grande réputation. Cette réputation fut telle, que l'Université de Padoue lui offrit une chaire de médecine, qu'il refusa. Après la restauration, il conserva le titre de médecin ordinaire du roi Charles II, qu'il avait eu, au rapport de Wood, pendant l'exil de ce prince; et dès la fondation de la Société royale, il fut choisi un des premiers pour en faire partie. Le Collége des médecins le chargea, en 1680 et 1683, de faire des leçons d'anatomie, et le nomma, en 1689, son président; fonctions qu'il remplit jusqu'en 1691. Peu de temps après, il se retira à l'île de Jersey; on ne sait pas trop pour quelle raison. On ignore également s'il y resta long-temps, ou s'il revint

à Londres. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut dans cette île à la fin de 1707, âgé de 88 ans.—Charleton ne fut pas seulement célèbre comme médecin, il fut également renommé pour ses vastes connaissances en philosophie, en histoire et en antiquités. Si nous cherchons à apprécier ses titres en médecine, nous devrons reconnaître qu'ils sont de peu de valeur aujourd'hui. Il se distingua par des connaissances étendues dans les différentes branches de la médecine, et ses écrits se recommandent par la méthode et la clarté. Mais ils ne contiennent rien d'original. Ils sont remplis d'idées hypothétiques prises dans les systèmes de Vanhelmont, dans ceux des chémîatres et des mécaniciens. Ses ouvrages en anatomie et en physiologie ne sont pas le fruit de recherches positives. Il avoue n'avoir disséqué que peu de cadavres. Mais il eut le mérite d'embrasser un des premiers la nouvelle théorie de la circulation de son contemporain Harvey. Son attachement à la philosophie atomistique, rendit un peu suspects ses sentimens religieux, malgré le soin qu'il avait pris d'établir une distinction entre les opinions philosophiques et religieuses d'Epicure. Les ouvrages écrits par Charleton, sont les suivans :

Spiritus gorgonicus vi suâ saxiparâ exutus, sive de causis, signis et sanatione lithiaseos diatriba. Leyde (Londres, Haller), 1650, in-8.

The darkness of atheism disov ered by the light of nature, physico-theologal treatise. Les ténèbres de l'athéisme dissipés par les lumières de la nature. Londres, 1651, in-4.

The Ephesian and Cimmerian matrone, two remarkables examples of the power of love and wit. Londres, 1653, in-8; *ibid.*, 1658, in-8.

Physiologia Epicuro - Gassendo-Charletoniana : or a Fabric of natural science erected upon the most ancient hypothesis of atoms. Londres, 1654, in-fol.

Epicurus, his morals, collected out of various authors; with an apology for Epicurus. Londres, 1655, 1656, 1670, in-4.

The immortality of the human soul demonstrated by reasons natural. L'immortalité de l'âme prouvée par des raisons naturelles. Londres, 1657, in-4.

Natural history of nutrition, life, and voluntary motion, containing all the new discoveries of anatomists concerning the œconomy of human nature, methodically delivered in exercitations physico-anatomical. Histoire naturelle de la nutrition, de la vie et des mouvemens volontaires, etc. Londres, 1659, in-4, trad. en latin sous le titre : *Exercitationes physico-anatomicæ de motu animali.* Amsterdam, 1659, in-12; Londres, 1659, in-12; *ibid.*, 1678, in-12; La Haye, 1681, in-16, avec la dissertation de Cole : *De secretione.* 1688, in-12.—C'est le même ouvrage que celui qui est indiqué par plusieurs auteurs sous le titre : *OEconomia animalis novis anatomicorum inventis, indèque desumptis mo-*

dernorum medicorum hypothesibus physicis superstructa et mechanicè explicata.

Consilium hygiasticum pro Marchione Durazzo. Londres, 1661, in-4.

Exercitationes pathologiæ, in quibus morborum penè omnium natura, generatio et causæ ex novis anatomicorum inventis sedulò inquiruntur. Londres, 1661, in-4.

Disquisitiones duæ anatomico-physicæ. Prior de fulmine, altera de proprietatibus cerebri humani. Londres, 1665, in-8.

Chorea gigantum, or the most famous antiquities of great Britain, vulgary called Stone-Heng, Standing or Salisbury-Plain, restored to the Danes. Londres, 1663, in-4. — Dans cet écrit, Charleton cherche à démontrer, d'après des renseignemens qui lui avaient été fournis par Olaüs Wormius, célèbre antiquaire danois, que les énormes débris existant dans la plaine de Salisbury, et connus sous le nom de *Danse-des-Géants*, étaient les restes d'un temple bâti par les Danois, et non par les Romains, comme le prétendait le célèbre architecte Inigo Jones.

Onomasticon zoicon, plerorumque animalium differentias et nomina propria pluribus linguis exponens. Cui accedunt mantissa anatomica, et quædam de variis fossilium generibus. Londres, 1668, in-4; *ibid.*, 1771, in-4; Oxford, 1677, in-fol.

Two philosophical discourses; the first concerning the different wits of men; the second concerning the mistery of vintners, or a discourse of the various sicknesses of wines, and their respective remedies at this day commonly used, etc. Discours, 1° sur les différens esprits des hommes; 2° sur les diverses altérations des vins, et les procédés communément usités pour y remédier. Londres, 1668, 1675, 1692, in-8.

De scorbuto liber singularis. Cui accessit Epiphonema in medicastros. Londres, 1671, in-8; Leyde, 1672, in-12. — Les symptômes du scorbut sont tracés d'après Eugalenus, Willis et Sennert. La théorie de l'auteur est toute chimique.

Natural History of the passions, Histoire naturelle des passions. Londres, 1674, in-8.

Enquiries in to humane nature, in six anatomical prelections, in the new theater of the r. college of physicians in London. — C'est dans une de ces leçons que Charleton avance que la membrane interne de l'estomac et des intestins est formée par la peau et son épiderme, qui se continuent à l'intérieur.

Oratio anniversaria habita in theatro inclyti collegii medicorum londinensis, 5 Augusti 1680, in commemorationem beneficiorum, à doctore Harvey aliisque præstitorum. Londres, 1680, in-4.

The Harmony of natural and positive divine laws. Harmonie de la loi naturelle et de la loi divine positive. Londres, 1682, in-8.

Three anatomical lectures concerning, 1° the motion of the blood through the veins and arteries; 2° the organic struction of the heart; and 3° the efficient causes of the heart's pulsation. Trois leçons sur le mouvement du sang dans les veines et les artères, sur la structure du cœur et sur la cause efficiente du mouvement de cet organe. Londres, 1683, in-4.

Inquisitio physica de causis catameniorum et uteri rheumatismo, in quâ probatur sanguinem in animali fermentescere nunquàm. Londres, 1685, in-8; Leyde, 1686, in-12.

Charleton traduisit en outre en anglais plusieurs traités de Vanhelmont, et publia encore quelques écrits étrangers à sa profession.

(Niceron, *Mémoires.* — Haller. — Chalmers. — Watt.)

CHARMETTON (Jean-Baptiste) naquit à Lyon en 1710, fut reçu maître en chirurgie au collége de cette ville en 1743, devint chirurgien de l'hôpital général, et professeur d'anatomie, et mourut le 27 janvier 1781. Il était associé de l'Académie royale de chirurgie, qui le couronna deux fois pour les ouvrages suivans :

Mémoire sur cette question : Déterminer ce que c'est que les remèdes dessiccatifs et les caustiques, expliquer leur manière d'agir, distinguer leurs différentes espèces, et marquer leur usage dans les maladies chirurgicales. Lyon, 1748, in-12.

Essai théorique et pratique sur les écrouelles. Avignon, 1752, in-12. Le même, sous ce titre : *Traité des écrouelles.* Lyon, 1755, in-12.

CHARRIÈRE (Joseph de La), né à Annecy en Savoie, vers le milieu du 17e siècle, vint étudier la médecine à Paris, et retourna dans son pays, où il exerça sa profession avec distinction jusqu'à sa mort. Il a laissé les deux ouvrages suivans :

Traité des opérations de la chirurgie, avec plusieurs observations et une idée générale des plaies. Paris, 1690, in-12; *ibid.*, 1692, in-12; *ibid.*, 1693, in-8; *ibid.*, 1716, in-12; *ibid.*, 1721, in-8; *ibid.*, 1727, in-12. — Cet ouvrage, qui fut traduit en latin, en anglais et en hollandais, est un des premiers qu'on ait publiés sur la médecine opératoire; il eut par cette raison de nombreuses éditions, malgré ses défauts.

Anatomie nouvelle de la tête de l'homme et de ses dépendances. Paris, 1703, in-8. — Cet ouvrage est une compilation faite d'après Duverney et Vieussens.

(Haller, *Bibl. anat.*; ibid., *Bibl. chirurg.* — Éloy.)

CHARTIER (René), né en 1572 dans le Vendômois, consacra sa jeunesse aux lettres, à la philosophie, à la jurisprudence et à la théologie. Ses poésies latines lui valurent la place de professeur de belles-lettres à l'Académie d'Angers. Il occupa cette chaire avec distinction pendant quelques années, et fut ensuite à Bordeaux, puis à Bayonne, où il professa la rhétorique. Quoique livré à la carrière de l'enseignement, il s'était en même temps occupé de l'étude de la médecine à Angers et à Bayonne. Son goût pour cette science le détermina à se rendre à Paris, où il reçut le bonnet de

docteur, le 26 août 1608. Nommé, en 1613, médecin des Dames de France, sœurs du Roi, il remplit ensuite les mêmes fonctions auprès du Roi. En 1617, il obtint la chaire de chirurgie au Collége royal de France, et l'occupa jusqu'en 1623. Il mourut à Paris, le 29 octobre 1654, à l'âge de 82 ans, d'une attaque d'apoplexie qui le surprit à cheval. Chartier n'a pas laissé d'ouvrage original, mais il s'est acquis une réputation méritée comme éditeur de différens ouvrages, et surtout des œuvres d'Hippocrate et de Galien.

E. partium similarium sola proprius intemperies morbus; de J. Duret et René Chartier. Paris, 1607, in-4.

E. ad lipothymiam usque sanguis mittendus; André du Chemin et René Chartier. Paris, 1608, in-4.

E. die impari crisi die pari tuta cathersis; René Chartier et Guillaume Gerbault. Paris, 1612, in-4.

E. apoplexiæ phlebotomia; René Chartier et J. Berault. Paris, 1617, in-4.

E. ulcerato utero non dolente τα συμπαθη dolent.; René Chartier et Mathieu Denyau. Paris, 1634, in-4. — Ce sont les diverses dissertations soutenues par Chartier à la Faculté de Paris. Voici les éditions qu'il a publiées :

Lud. Dureti adversaria, S. scholia in Jacobi Hollerii librum de morbis internis. Paris, 1611, in-4.

Bartholomæi Perdulcis (Perdoulx), *universa medicina ex medicorum principum sententiis consiliisque collecta à* Ren. Chartier. Paris, 1630, in-4.

Magni Hippocratis Coï et Claudii Galeni Pergameni archiatron universa quæ extant opera. Renatus Charterius Vindocinensis, doctor medicus Paris. regis christianissimi consmedicus, ac professor ord. plurima interpretatus, universa emendavit, instauravit, notavit, auxit, secundùm distinctas medicinæ partes in tredecim tomos digessit et conjunctim græcè et latinè primus edidit; astruxit et medicam synopsin, rerum his in operibus contextarum indicem. Paris, 1639 à 1679, in-fol., 13 tomes en 9 vol. — Chartier n'a publié que dix tomes de cette collection; et comme il ne suivit pas un ordre régulier dans leur publication, les trois qui restaient à paraître quand il mourut, et qu'on doit aux soins des docteurs Blondel et Lemoine, sont les IX, X et XII. On peut voir, pour les détails bibliographiques relatifs aux différences de titres ou de date que présentent ces treize tomes, la *Lettre de M. de Villiers, doct.-rég. de la Faculté de Paris, à M. XX, docteur en médecine.* Paris, 1776, (29 août), in-4. — Ce travail important de Chartier, pour l'exécution duquel il ruina sa fortune et celle de sa famille, lui coûta en même temps beaucoup de temps et de soins. Il l'avait commencé en 1733. S'étant appliqué de bonne heure à l'étude des écrits d'Hippocrate et de Galien, il revit le texte sur les anciennes éditions, le restitua d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque du Roi et du président de Mesmes; il corrigea les traductions défectueuses, en fit de nouvelles, joignit des notes au texte, et n'omit rien de ce qui était nécessaire pour rendre cette édition exacte. La traduction latine est mise à côté

du grec, et corrigée presque mot à mot; l'ordre des matières est tel, qu'on a dans un même volume les traités d'Hippocrate et de Galien sur le même sujet. Avant de publier ce travail immense, qui prouve combien Chartier était érudit, il avait fait imprimer un *Index* ou Programme, où il indiquait ceux des écrits d'Hippocrate et de Galien dont on n'avait que les titres, en invitant tous ceux qui découvriraient dans les bibliothèques quelques-uns de ces écrits, de les lui faire parvenir à Paris. Voici le titre de ce programme :

Index operum Galeni quæ latinis duntaxat typis, in lucem edita sunt; eorum aliquod græcum in bibliothecis locupletioribus abditum; aut etiam aliud Basiliensi aut Venetianâ minimè positum comperiatur, id græcè transcriptum Lutetiam ad R. Chartier, doct. med., etc., etc. Mittatur ut obnixè rogatis, cujus curæ operum quæ extant omnium Hippocratis et Galeni editio, supremo sanctioris consilii decreto et privato privilegio demandata est. Paris (29 août), 1633, in-4, 4 pp. — Cet Index, en grec et en latin, divisé d'après les tomes de l'ouvrage, est indiqué par l'abbé Gouget comme formant un très-petit volume de 39 pages, imprimé à Paris, sans date, chez Siméon Piget.

(Gouget, *Mém. hist. sur le Collége de France*, t. III, p. 107 et suiv.—De Villiers, *Lettre à M. XX, doct. en méd.* — Andry, *Encyclop. méthod.* — Haller, *Bibl. med. pract.*)

CHARTIER (Jean), fils du précédent, reçut le bonnet doctoral le 11 octobre 1654. Il fut médecin ordinaire du Roi, et professeur en médecine au collége de France. Il a publié :

La science du plomb sacré des sages, ou de l'antimoine, où sont décrites ses rares et particulières vertus, puissances et qualités. Paris, 1651, in-4, 56 pp. — La publication de cet ouvrage rendit plus vive que jamais la querelle sur l'antimoine; et Guy-Patin, alors doyen, fit rayer l'auteur du tableau des membres de la Faculté; mais il y fut rétabli le 16 août 1653, sous le décanat de Paul Courtois. Cet ouvrage parut plus tard, traduit en latin, dans le *Theatrum chimicum*, tom. VI, édit. de Strasbourg, 1659, et formant le 515e traité de la collection.

Jean Chartier est aussi l'éditeur de l'ouvrage suivant :

Palladii de febribus concisa synopsis, interprete Joanne Charterio, etc., etc. Paris, 1646, in-4, 46 pp., grec et latin.

(De Villiers, *Lettre à M. XX, doct. en méd.* — Andry, *Encyclop. méthod.*)

CHASTEL (du). *V.* DUCHASTEL.

CHAUMETON (François-Pierre), né le 20 septembre 1775, à Chouzé, petit bourg du département d'Indre-et-Loire, vint étudier la médecine à Paris, après avoir fait des humanités avec autant de rapidité que d'éclat, et avoir appris les langues savantes, particulièrement la grecque. Entré d'abord en qualité de chirurgien

dans les hôpitaux militaires, sa sensibilité trop vive l'obligea de renoncer à cette profession; il s'adonna dès-lors à la pharmacie, et fut appelé en qualité de pharmacien au Val-de-Grâce, quand on établit cet hôpital d'instruction. Un voyage qu'il fit peu après en Italie acheva de développer son goût pour l'étude des langues, et pour l'histoire littéraire de la médecine. De retour à Paris, il s'occupait à réunir les notes nombreuses qu'il avait recueillies, quand la mort de sa femme vint tout à coup interrompre ses travaux, et le jeter dans une mélancolie qui devint de plus en plus profonde avec le temps. Afin de l'éloigner des objets qui entretenaient en lui de pénibles souvenirs, ses amis le décidèrent à voyager, et lui obtinrent une place de médecin des armées en Hollande. Obligé de se faire recevoir docteur, il fut à Strasbourg, en 1805, où il prit ses grades, et partit de là pour la Hollande, où il demeura plusieurs années. Il parcourut successivement, à la suite des armées, la Prusse, la Pologne, l'Autriche et les provinces Illyriennes, s'attachant à se familiariser avec la langue nationale de ces divers pays, et à scruter avec soin les bibliothèques. Sa santé, très-altérée, fut encore ébranlée par une secousse bien forte pour lui: il vit l'incendie de sa bibliothèque anéantir en un seul jour la riche collection de livres qu'il avait amassés à grands frais depuis dix années, et détruire une *zoologie médicale* entièrement terminée, et qu'il n'eût pas tardé de publier. Il demanda sa retraite, et vint se fixer à Paris. C'était précisément à l'époque où l'éditeur du *Dictionnaire des sciences médicales* projetait la publication de cet ouvrage. Chaumeton fut chargé de diriger cette entreprise, en même temps que des articles de matière médicale et de bibliographie. Quelques années après il entreprit la *Flore médicale*, dont il a composé tout le texte jusqu'à la lettre G. Après avoir lutté pendant quatre ans contre une phthisie pulmonaire qui le privait de tout repos, il succomba le 10 août 1819. Chaumeton a peu écrit, et aucun de ses ouvrages ne peut donner une juste idée de ses connaissances étendues. Il fut sans contredit un des médecins les plus érudits de notre époque. Si son jugement, comme critique, fut quelquefois égaré par une sévérité outrée, et une âcreté de caractère que son état de souffrance expliquait et excusait en partie, ses réflexions, marquées au coin du savoir eurent du moins toujours pour but de démasquer les manœuvres du charlatanisme, ou de rabaisser les prétentions ridicules de la médiocrité. Chaumeton a laissé les ouvrages suivans:

Essai médical sur les sympathies. Paris, 1803, in-8.

Essai d'entomologie médicale. Strasbourg, 1805. — C'est la dissertation inaugurale de Chaumeton.

Flore médicale décrite par F.-P. Chaumeton, peinte par madame Panckoucke et P.-J.-F. Turpin. Paris, 1814, in-8, fig., tom. I; *ibid.*, 1815, t. II. A partir du tome troisième (1816), MM. Chamberet et Poiret s'adjoignirent à Chaumeton, que sa santé empêchait de continuer seul ce travail.

Indépendamment des articles que Chaumeton a insérés dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, dont il était l'un des collaborateurs, ainsi que de la *Biographie universelle*, nous citerons ceux relatifs à la bibliographie médicale, consignés dans les tomes I, II, III et IV du *Journal universel des sciences médicales*; une notice sur l'état de la médecine en Italie, dans les tomes I, XII et XIII du même recueil; les notices biographiques sur Th. Denmann et sur Menuret, dans le tome I du même journal; celles sur le professeur Walter et le docteur Rush, insérées dans le tome I du *Journal complém. du Dict. des Sc. méd.*; celle sur l'histoire naturelle et médicale du pothos fétide, dans le tome III du *Journ. complém.* — Chaumeton a encore consigné d'autres articles dans le *Magasin encyclopédique*, la *Biblioth. médicale*, et les *Annales de méd. politique de Kopp.*

(Jourdan, *Notice sur Chaumeton*, dans le *Journ. compl.*, tome V. — Virey, *Notice*, *idem*, dans le *Journal universel des Sc. méd.*, tom. XVI.)

CHAUSSIER (François), né à Dijon en 1746, fut reçu docteur en médecine et en chirurgie à l'Université de Besançon, le 14 janvier 1780. Un cours d'anatomie et de physiologie, qu'il ouvrit peu de temps après son retour dans sa ville natale, commença sa réputation comme professeur. Les États de Bourgogne annexèrent ce cours à ceux qui se faisaient à l'Académie de Dijon, où Chaussier occupa dès-lors cette chaire, ainsi que celle de chimie et de matière médicale. Plusieurs mémoires publiés antérieurement parmi ceux de l'Académie, avaient déjà prouvé qu'il possédait des connaissances étendues dans ces deux autres branches des sciences médicales. Les travaux de Chaussier, qui l'avaient placé au rang des médecins les plus distingués de son époque, ses succès dans l'enseignement, mais surtout les vues judicieuses qu'il avait développées dans un mémoire, où il demandait la réforme de divers abus introduits dans la constitution des corps et colléges de chirurgie, le firent appeler à Paris, en juillet 1794, pour s'occuper avec Fourcroy des moyens de rétablir l'enseignement de l'art de guérir. C'est lui qui rédigea le rapport et le projet de décret qui furent imprimés et lus à la Convention, le 7 frimaire an III. Après avoir rempli cette mission, Chaussier était retourné à Dijon reprendre ses travaux habituels, quand il fut rappelé à Paris pour oc-

cuper la chaire d'anatomie et de physiologie dans la nouvelle École. Le 9 mai 1804, il fut nommé médecin de l'hospice de la Maternité, et, vers le même temps, professeur de chimie et médecin de l'École polytechnique. Il perdit ces deux dernières places en 1815. Quand l'École de Médecine fut désorganisée en 1822, Chaussier fut du nombre de ceux que la proscription atteignit. Dès le lendemain de cette mesure arbitraire, une attaque d'apoplexie le frappa au milieu de ses fonctions de médecin en chef à l'hospice de la Maternité. Depuis cette époque, sa santé s'affaiblit graduellement, et il succomba le 9 juin 1828, à l'âge de 82 ans. Chaussier était membre de l'Institut, de l'Académie royale de Médecine, et d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères. L'anatomie lui doit la réformation d'une partie de sa nomenclature. En physiologie, c'est lui qui a fondé parmi nous le vitalisme organique. Il était à la fois professeur savant et praticien habile. Chaussier n'a publié qu'un petit nombre d'ouvrages de quelque étendue; mais il a inséré dans diverses collections un grand nombre d'articles ou de mémoires fort intéressans, que nous indiquons ci-après:

Description de l'aérostat de l'Académie de Dijon, par MM. de Morveau, Chaussier et Bertrand. (Dijon), 1784, in-8.

Méthode de traiter les morsures des animaux enragés, et de la vipère; suivie d'un précis sur la pustule maligne, par MM. Enaux et Chaussier. Dijon, 1785, in-12; trad. allemande, Berlin, 1786, in-8.

Consultation médico-légale sur une accusation d'infanticide. Dijon, 1785, in-4.

Observation sur la manière de transplanter les muriers blancs; instructions sur la manière de semer le grain de murier: imprimées par ordre des États de Bourgogne. Dijon, 1786, in-8.

Exposition sommaire des muscles, suivant la classification et la nomenclature méthodiques adoptées au cours d'anatomie de Dijon. Dijon, 1789, in-8; Paris, an V (1797), in-4.

Mémoire sur quelques abus dans la constitution des corps et colléges de chirurgie, et particulièrement sur l'abus des droits, prérogatives et priviléges attachés à la place de premier chirurgien du roi. Dijon, 1789, in-8, 46 pp.

Observations chirurgico-légales sur un point important de la jurisprudence criminelle; lues à la séance publique de l'Acad. de Dijon, le 20 décembre 1787. Dijon et Paris, 1790, in-8, 62 pp. — Quelques bibliographes ont fait un double emploi en citant les *Opuscules de médecine légale* comme un ouvrage différent des deux dernières brochures.

Instruction sur l'usage des remèdes que le département de la Côte-d'Or envoie dans les campagnes. Dijon, 1792, in-8.

Tables synoptiques: 1° *Plan général des divisions et subdivisions principales d'un cours d'anatomie; idem,*

3e édit., sous ce titre : *Plan et division d'un cours de zoonomie ; 2o des solides organiques ; 3o des humeurs ou fluides animaux ; 4o de la force vitale ; 5° du squelette ; 6o des muscles ; 7o des artères ; 8o des veines ; 9o des lymphatiques ; 10° des nerfs ; 11o du nerf trisplanchnique ; 12o des viscères ; 13° des fonctions en général ; 14o de la digestion ; 15o phénomènes cadavériques ; 16o de l'ouverture des cadavres ; 17o mesures relatives à l'étude et à la pratique des accouchemens ; 18o accouchemens ; 19o séméiotique générale, 1re part., de la santé ; 20o 2e part., de la maladie ; 21o des méthodes nosologiques ; 22o des blessures ; 23° de la neuralgie ; 24o des hernies, suivant la nomenclature anatomique ; 25o de la lithotomie et de la lithomylie.* Paris, 1799-1826, format atlantique. — La plupart de ces tables synoptiques ont eu trois ou quatre éditions : elles forment par leur ensemble l'un des ouvrages les plus importans de Chaussier, et qui montre avec quelle méthode et quelle clarté il exposait ses principes sur la science de l'homme.

Discours prononcés aux séances publiques de la Maternité, en 1805, 1806, 1807, 1808... 1813, *etc.* — On trouve dans ces différens discours les observations de Chaussier sur quelques difformités du fœtus, sur les fractures auxquelles il est sujet dans le sein de la mère, sur les convulsions et les autres accidens nerveux qui compliquent la grossesse, sur l'impossibilité de l'empoisonnement par le verre pilé, sur l'asphyxie des nouveau-nés, sur les suites de l'accouchement, sur la vaccine et la docimasie pulmonaire (avec tableaux), l'éloge de Baudelocque, etc. Ces discours de Chaussier sont insérés dans les *Procès-verbaux de la distribution des prix, faite annuellement aux sages-femmes de la Maternité*, imprimés par l'administration des hospices civils de Paris, in-8.

Exposition sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau. Paris, 1807 (1800), in-8, 6 pl.

Recueil des programmes des opérations chimiques et pharmaceutiques qui ont été exécutées aux jurys médicaux de 1809, 1810. 2 cahiers in-4.

Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif, ou muriate de mercure suroxydé ; suivies d'une notice sur les moyens de reconnaître et de constater l'existence de ce poison. Paris, 1811, in-8, 17-167 pp.

Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture. Paris, 1820, in 4, pl. ; 2e édit., sous ce titre : *Planches anatomiques à l'usage, etc...* par Dutertre. Paris, 1823, in-4.

Considérations sur les convulsions qui attaquent les femmes enceintes. Paris, 1823, in-8, 19 pp.

Recueil de mémoires, consultations et rapports sur des objets de médecine légale. Paris, 1824, in-8, avec pl.

Mémoire médico-légal sur la viabilité de l'enfant naissant. Paris, 1826, in-8, 40 pp.

Parmi les articles nombreux insérés par Chaussier dans divers recueils scientifiques, nous nous contenterons de citer les suivans : *Sur plusieurs traitemens par le sel sédatif mercuriel.* — *Mémoire de physique expérimentale sur quelques propriétés de l'air inflammable.* (Insérés dans *Obs. sur la phys.*,

l'hist. nat. et les arts. Dijon, 1777, t. IX, et X.)—*Réflexions sur les moyens propres à déterminer la respiration dans les enfans qui naissent sans donner aucun signe de vie, et à rétablir cette fonction chez les asphyxiés; et sur les effets de l'air vital ou déphlogistiqué pour produire ces avantages.* (Insérés dans Hist. et Mém. de la Soc. roy. de Médecine, A., 1780 et 1781, *Hist.*, p. 346.) — *Mémoire d'anatomie sur les vaisseaux omphalo-mésentériques.* — *Mémoire sur un acide particulier découvert dans le ver à soie, avec des observations sur l'origine, le siége de cet acide, la manière de le préparer et de le conserver.* — *Observations sur les procédés employés pour faire périr la chrysalide du ver à soie.* — *Essai d'anatomie sur la structure et les usages des épiploons.* Ce mémoire avait été lu en 1776, et un certain nombre d'exemplaires avaient été tirés à part. — *Observations sur une cataracte compliquée avec la dissolution du corps vitré.* (Nouveaux Mém. de l'Acad. de Dijon, de 1782 à 1788.)

Observations sur quelques abus dans le service des officiers de santé militaires, aux régimens et aux hôpitaux militaires, par Bernard Chaussier et Franck (François) Chaussier, insérées dans le *Journal de méd., chirurg. et pharm.*, tome XCV. — La *Biographie médicale* indique une édition de ces observations de Dijon, 1790, mais c'est une erreur. Nous ignorons si elles ont été publiées à part.

Mémoire sur le moyen de préserver les cadavres des animaux de la putréfaction, en conservant leurs formes essentielles, et même en leur donnant la fraîcheur, l'apparence de la vie; lu à l'Institut en l'an X (*Voy. Magasin encyclopédique*, 1802, tome I, et 1803, tome I.)

Notice sur la vaccine, 1808. — *Observ. sur une affection vermineuse* (des vers vésiculaires diaphanes, ovoïdes, et de différentes grosseurs, dans un kyste situé dans le thorax.) — *Notice sur la rage.* — *Obs. sur les accusations d'infanticide, sur les moyens que l'on doit employer pour parvenir à la connaissance précise du fait.* — *Remède spécifique contre le croup et la coqueluche* (sulfure de potasse), inséré dans l'*Annuaire de la Soc. de Méd. du département de l'Eure*, 1808 à 1810.

Précis d'expériences sur l'amputation des extrémités articulaires des os longs. — *Obs. sur les effets du gaz carboneux dans l'économie animale.* (Bullet. de la Soc. philomath., an IV et an X.)

Mém. sur un nouveau genre de sel (hydrosulfure, sulfure de soude), *et sur son usage, dans le traitement de quelques maladies.* — *Obs. sur une espèce rare de hernie abdominale.* (Rec. périod. de la Soc. de Méd., t. VII et XII.)

Mémoire sur les fractures et les luxations survenues à des fœtus encore contenus dans la matrice. — *Note sur une hernie congéniale du cœur.* — *Obs. sur une perforation de l'estomac et du diaphragme, avec introduction des alimens dans la plèvre gauche.* — *Sur les hernies du poumon.* — *Sur l'oblitération spontanée de plusieurs artères considérables.* — *Rapport sur les enterremens précipités.* — *Obs. sur une éruption variolique dans la trachée-artère.* — *Sur les communications des veines utérines avec l'ombilicale.* — *Rapport sur le parc aux huîtres du Havre.* — *Péritonite et entérite obser-*

vées dans un fœtus. (Bullet. de la Fac. et de la Soc. de Méd. de Paris, 1804 à 1821.)

On attribue à Chaussier les dissertations inaugurales suivantes : *Sur les avantages de la paracentèse pratiquée dès le commencement de l'hydropisie abdominale.* Paris, an XI, in-8. (Soutenue par Lassis.) — *La paracentèse, dans le cas d'ascite primitive, est-elle le moyen sur lequel la médecine puisse le plus compter?* Paris, 1804, in-4. (Soutenue par C. Gauderan.) — *De la chlorose.* An XI, in-8. (Soutenue par Ballard.) — *Sur l'anévrisme.* An XII, in-8. (Soutenue par Deguise père.) — *Sentences et observations d'Hippocrate sur la toux.* An XII. (Soutenue par Chapelain-Durocher.) — *Propositions sur divers objets de médecine.* An XII. (Soutenue par Morland.) C'est dans cette thèse que se trouve le Commentaire de Chaussier sur le passage de Celse relatif à la taille bi-latérale. — *Sur quelques cas d'érosion de l'estomac.* 1806, in-4. (Soutenue par Morin.) — *Sur l'Infanticide.* 1811, in-4. (Soutenue par Lecieux.) — *Manière de procéder à l'ouverture des cadavres.* 1814. (Soutenue par Renard.) — *Sur les érosions et perforations spontanées de l'estomac.* 1819. (Sout. par Laisné.) — *Sur l'ecchymose, la sugillation, la contusion, la meurtrissure.* 1814. (Soutenue par Rieux.) Ces quatre dernières dissertations ont été réimprimées ensemble. Paris, 1819, in-8. — *Sur les hémorrhoïdes.* 1814. (Soutenue par Lavedan.) — *Considérations médico-légales sur deux aticles du Code pénal.* 1819. (Sout. par Huard.)

Chaussier a pris part à la rédaction du *Journal de l'École polytechnique* ; il fut chargé des articles de pharmacie des tomes III et IV, de la partie *Chimie*, etc., de l'*Encyclopédie méthodique* ; il a fait, en commun avec M. Adelon, des articles dans la *Biographie universelle* et dans le *Dict. des Sc. méd.*

(*Notice sur Chaussier*, dans les *Archives générales de méd.*, t. XVII. — Quérard.)

CHENOT (Adam), l'un des meilleurs observateurs qui aient écrit sur la peste, ne nous est connu que par ses ouvrages. Il était docteur en philosophie et en médecine, et intendant des affaires relatives à la santé publique en Transylvanie. Il observa la peste qui régna dans cette contrée depuis le commencement d'octobre 1755 jusqu'à la fin de janvier 1757, et celle qui ravagea le même pays en 1770 et 1771. Il nous a transmis l'histoire de l'une et de l'autre dans les ouvrages que nous allons indiquer. Chenot mourut en 1779.

Tractatus de peste. Vienne, 1766, in-8. — Cet ouvrage n'étant pas fort connu en France, il peut être utile de dire qu'on en trouve un extrait peu étendu, mais substantiel, dans le t. XVI des Commentaires de Leipsick.

Historia pestis Transylvanicæ, 1770-1771 ; opus posthumum edidit. Fr. de Schraud. Ofen, 1799, in-8.

(*Comment. de reb. in med. gest.* — Ersch.)

CHESELDEN (Guillaume), l'un des plus grands chirurgiens que l'Angleterre ait produits, naquit, en 1688, à Burrow-on-the-Hill, près de Somerby, dans le comté de Leicester. Après avoir reçu une bonne éducation littéraire, il suivit les leçons du célèbre anatomiste Cowper, chez lequel il fut placé en 1703, et étudia en même temps la chirurgie sous Fern, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Thomas. Il n'avait que vingt-deux ans quand il entreprit un cours public d'anatomie, qu'il continua de faire pendant vingt années. Peu de temps après, la Société royale l'admettait parmi ses membres. La réputation que s'acquit Cheselden, et par ses leçons d'anatomie, et par ses ouvrages sur cette science, et enfin par l'habileté qu'il montra dans la pratique de la chirurgie, le fit choisir pour succéder au docteur Fern à l'hôpital Saint-Thomas. Il fut aussi nommé chirurgien consultant de l'hôpital Saint-Georges et de l'infirmerie de Westminster, et premier chirurgien de la reine. Ces places donnèrent lieu à Cheselden de mettre en évidence tous ses mérites; et sa haute réputation ne tarda pas à lui procurer une fortune brillante. L'Académie des Sciences de Paris le mit au nombre de ses membres correspondans; et, dès la création de l'Académie royale de Chirurgie, il fut désigné, le premier, associé-étranger de cette compagnie. En 1737, désirant restreindre ses occupations, il obtint, comme une espèce de retraite, la place de chirurgien en chef de l'hôpital de Chelsea, consacré aux invalides. Cheselden fut frappé, en 1751, d'une attaque de paralysie. Il en était parfaitement guéri, lorsque, trois mois après, une nouvelle attaque d'apoplexie l'enleva, le 10 avril 1752, dans la soixante-quatrième année de son âge. — Cheselden fut un anatomiste distingué; mais c'est la chirurgie qui lui fournit ses principaux titres devant la postérité. Son nom se rattachera toujours à l'opération de la taille latérale, qu'il a perfectionnée, et qu'il exécutait avec une extrême habileté, ainsi qu'à l'opération ingénieuse et délicate de la pupille artificielle, qu'il a inventée. En cherchant le procédé de Raw, il en trouva un qui s'en rapproche probablement beaucoup, et qui est celui du Frère Jacques, perfectionné et déterminé avec sûreté et précision. Il a beaucoup simplifié le manuel de plusieurs opérations, et a inventé ou perfectionné divers instrumens. Il partage avec J. L. Petit l'honneur d'avoir indiqué l'amputation de la jambe en deux temps. Enfin il a laissé un grand nombre d'observations importantes sur divers points de chirurgie. « Guidé par une excellente théorie, dit Morand, qui, ayant fait le voyage d'Angleterre pour s'instruire du procédé

de Cheselden dans l'opération de la taille, suivit pendant quelque temps la pratique de ce célèbre chirurgien; maître de sa main, fécond en ressources, et par conséquent prêt à tous les événemens, il faisait les opérations avec une dextérité et un sang-froid admirables; également éclairé sur toutes, il les faisait toutes également bien. » Pour dernier trait à la louange de ce grand chirurgien, nous dirons que l'émotion dont il ne pouvait se défendre lorsqu'entrant dans son hôpital, il pensait à l'importance de ses fonctions, montre avec quelle conscience il les remplissait. Voici les titres de ses ouvrages :

Syllabus, sive index partium corporis humani præcipuarum anatomicus in trigenta quinque prælectiones distinctus. 1711, in-4. — Cet opuscule, qui servait de texte aux leçons d'anatomie de l'auteur, fut joint à l'ouvrage suivant.

Anatomy of the human body. Anatomie du corps humain. Londres, 1713, in-8, fig.; *ibid.*, 1722, in-8; *ibid.*, 1726, in-8, avec 34 pl.; *ibid.*, 1732, in-8; *ibid.*, 1734, in-fol., avec 40 pl.; *ibid.*, 1741, in-8. Eloy indique deux autres éditions de 1750 et 1752, et Chalmers et Watt, une onzième de 1778. — Dans ces éditions, qui ont été successivement augmentées, Cheselden a joint des observations pathologiques intéressantes aux descriptions anatomiques. L'auteur a donné dans cet ouvrage des planches assez remarquables par leur exactitude; il y a consigné les travaux d'Alex. Monro sur la névrologie et sur les vaisseaux lactés. Dans l'édition de 1732, il consigna la relation si connue de l'opération de la cataracte, qu'il fit sur un aveugle de naissance, et les observations psycologiques que lui fournit ce fait. Il y décrivit aussi son opération de la pupille artificielle. L'édition de 1741 fut surtout considérablement augmentée : Cheselden y inséra un grand nembre d'observations chirurgicales. Il y indique les résultats qu'il avait obtenus de l'opération de la taille par le haut appareil, et de ceux, plus satisfaisans, qu'il avait retirés de sa méthode.

Treatise on the high operation of the stone. De l'opération de la taille par le haut appareil. Londres, 1723, in-8, avec 17 pl.; *ibid.*, 1725, in-8; trad. en franç., par Noguez, avec l'ouvrage de Douglas. Paris, 1724, in-12. — Cet ouvrage, dans lequel Cheselden décrit les opérations qu'il avait faites par cette méthode, renouvelée de Franco et de Rosset, par les frères Douglas, lui attira de la part de l'un d'eux, Jean, une critique violente et peu méritée. Dans un libelle anonyme, mais attribué à J. Douglas, et intitulé : *Lithothomus castratus*, *ou Examen du traité de M. Cheselden*, il lui est reproché d'avoir copié l'ouvrage de Douglas, quoique celui-ci soit cité avec éloge par Cheselden, qui d'ailleurs ne s'était pas borné à exposer les idées de ce chirurgien. Cheselden publia dans ce traité des planches estimées sur la vessie et le péritoine qui environne cet organe.

Short Historical account of cutting

for the stone. Londres, 1730. . . . — C'est dans cette brochure que Cheselden décrit le procédé pour la taille, qui fut appelé sa méthode perfectionnée. « Je fais, dit-il, une incision aussi longue que je puis sur le côté du raphé, en commençant un peu au-dessus de l'endroit où l'on coupe dans le grand appareil; puis dirigeant l'instrument en bas, entre le muscle accélérateur de l'urine et l'érecteur de la verge, et sur les côtés du rectum; déprimant alors l'intestin avec un ou deux doigts de la main gauche, je cherche la sonde, et incise sur elle la portion de l'urètre placée au-delà des corps caverneux, ainsi que la glande prostate, en portant l'instrument de *bas en haut* pour éviter de blesser l'intestin; et j'introduis le gorgeret sur la cannelure de la sonde dans la vessie. — L'histoire de cette méthode a été publiée dans l'ouvrage suivant : *Histoire et description de la taille latérale, suivant la méthode perfectionnée de W. Cheselden, etc. Trad. franç. par Guérin.* Paris, 1818, in-8, 172 pp., av. pl.

Osteographia, or anatomy of the bones, Londres, 1733, in-fol. — Dans les planches magnifiques qui constituent seules cet ouvrage, les os sont représentés de grandeur naturelle; l'auteur y a joint des figures représentant des squelettes de différens animaux et un grand nombre de maladies des os. Cet ouvrage fut encore censuré amèrement et injustement par J. Douglas, dans un libelle intitulé: *Remarques sur le livre pompeux, l'Ostéographie, de M. Cheselden.* L'*Ostéographie*, suivant Haller, contient des fautes dans la partie qui traite des os de la tête; mais l'on y trouve de bonnes observations de mécanique, et l'on doit à l'auteur plusieurs figures nouvelles concernant les ligamens articulaires.

Cheselden a encore inséré plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*, entre autres, en 1711, la description d'os humains de dimension considérable, trouvés auprès de Saint-Alban, dans le comté de Hertfort; en 1713, des observations anatomiques; en 1728, dans le n° 402, les observations qu'il avait faites sur l'aveugle-né qu'il avait opéré de la cataracte, et la description des instrumens dont il s'était servi pour cette opération, etc. Il a aussi ajouté des notes et des planches à la traduction anglaise du Traité d'opérations de Ledran, faite par Gataker, 1749, in-8. Il décrit dans ces notes les instrumens qu'il avait inventés ou perfectionnés, et de plusieurs desquels il donne les dessins faits par lui-même, et il expose les procédés qu'il employait pour diverses opérations.

(Morand, *Elog. de Cheselden*, dans *Mém. de l'Acad. roy. de Chirurg.* — Haller. — Portal. — Éloy. — Chalmers. — Hutchinson. — R. Watt.)

CHESNE (Du). *V.* DUCHESNE.

CHESNEAU (Nicolas), oncle du célèbre grammairien Dumarsais, naquit à Marseille en 1601. Il fit ses études médicales à Toulouse, et y fut reçu docteur; après quoi, il revint se fixer dans sa ville natale. Il y mourut dans un âge fort avancé, après avoir mis au jour les ouvrages suivans :

Discours et abrégé des vertus et propriétés des eaux de Barbotan, en la comté d'Armagnac. Bordeaux, 1629, in-8, 61 pp. En latin, sous ce titre :

Epitome de naturâ et viribus luti et aquarum Barbatensium in comitatu Auscitanensi, à la suite du recueil d'*observations* indiqué plus bas.

Pharmacie théorique. Paris, 1660, in-4 ; *ibid.*, 1682, in-4.

Observationum medicinalium libri quinque, quibus accedunt ordo remediorum alphabeticus ad omnes ferè morbos conscriptus, sicut et epitome de naturâ et viribus luti et aquarum Barbatensium, etc. Paris, 1672, in-8 ; *ibid.*, 1683, in-8 ; Leyde, 1719, in-4 ; *ibid*, 1743, in-4. — Ce dernier ouvrage de Chesneau est le seul qui mérite d'être consulté ; on y trouve plusieurs observations intéressantes ; mais il faut être prévenu que ce n'est point, comme le titre le ferait croire, un recueil uniquement composé de *faits.*

CHESTON (RICHARD BROWNE), chirurgien de l'infirmerie de Glocester, a publié :

Pathological observations and inquiries from the dissection of morbid bodies. Observations pathologiques et recherches anatomico-pathologiques. Glocester, 1766, in-4. — L'auteur traite dans cinq chapitres de l'emphysème, des abcès des reins et du foie, de l'hydropisie des ovaires et de l'utérus, des tumeurs blanches du genou. Il donne sur chacun de ces sujets des observations qui lui sont propres, avec les recherches cadavériques qu'il a faites. Dans un appendice, il donne douze observations anatomico-pathologiques sur des cas divers. Cheston a inséré dans *Med. obs. and inq.*, t. VI, p. 31, 1784, le récit de la maladie et le résultat de l'examen du corps de M. Halder, qui mourut d'une affection du cœur ; et dans *Philos. trans.*, obs. XIV, p. 684, 1780, sur l'ossification du canal thoracique.

(R. Watt. — *Comm. de Leipsick.*)

CHEVALIER (JEAN-DAMIEN), natif d'Angers, reçut le bonnet de docteur à Paris en 1718. Il exerça quelque temps la médecine à Saint-Domingue, en qualité de médecin du Roi, et mourut à Paris en 1770. On a de lui :

Réflexions critiques sur le traité de l'usage des différentes saignées, principalement de celle du pied, par Silva, en forme de lettre. Paris, 1730, in-12.

Ergò à diversâ causâ moventur cerebrum et dura meninx ? Paris, 1737, in-4.

An vini potus salubris ? Paris, 1745, in-4.

Lettres à M. Dejean, sur les maladies de Saint-Domingue. Paris, 1752, in-12.

Lettres sur les plantes de Saint-Domingue. Paris, 1752, in-8.

Chirurgie complète. Paris, 1752, in-12, 2 vol.

(Haller, *Biblioth. anat.* — Eloy. — Quérard.)

CHEYNE (George) naquit en Écosse en 1671. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et ses études furent dirigées dans ce but. Mais il abandonna ce projet, et choisit la médecine. Il suivit à Édimbourg les leçons du célèbre Pitcarn, qui fut à la fois son maître et son ami. Après avoir pris dans cette ville le grade de docteur, il se rendit à Londres. Il avait alors trente ans. La vie dissipée qu'il mena, soit par goût, soit par le désir d'acquérir promptement de la clientelle, à l'aide des jeunes gentilshommes dans la compagnie desquels il était reçu, altéra profondément sa santé en quelques années. Il acquit un embonpoint excessif, et fut atteint de toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement l'obésité, tels que la dyspnée, l'assoupissement, l'indolence : d'autres maux l'accablèrent encore. Il avait déjà publié divers ouvrages qui l'avaient fait avantageusement connaître. Les soins de sa santé l'occupèrent pendant plusieurs années; et il parvint à améliorer son état par le séjour à la campagne, par l'exercice, et surtout par la diète lactée et végétale, à laquelle il s'astreignit le reste de sa vie, et qu'il préconisa avec ardeur dans ses ouvrages. L'usage des eaux de Bath contribuèrent aussi à cet heureux changement. Il reprit alors avec activité les occupations de sa profession, se partageant entre Bath et Londres, où il passait alternativement l'été et l'hiver. Nous avons rapporté ces circonstances de la vie de Cheyne, parce qu'elles dirigèrent ses méditations du côté de l'hygiène, et que les travaux qui en furent le fruit sont aujourd'hui ses principaux titres de recommandation auprès de la postérité. Il mourut à Bath, le 12 avril 1743, dans la soixante-douzième année de son âge, ayant joui d'une grande réputation comme praticien et comme écrivain, et regretté généralement, à cause de la droiture et de l'aménité de son caractère. Il était membre du Collége des médecins d'Édimbourg et de la Société royale. Cheyne, disciple de Pitcarn, appartient, comme son maître, à l'école iatromathématique. Ses principes de physiologie pathologique étaient, comme ceux de Bellini, une combinaison des principes de cette école et de la secte chémiatrique. Il y joignit la nouvelle application que Keill y avait faite de l'attraction newtonienne. Il fut un des premiers parmi les iatromathématiciens anglais qui adoptèrent plusieurs idées de Stahl. En effet, il avait autant égard au mélange des humeurs qu'à la forme des solides, aux mouvemens toniques et à l'influence de l'âme. Il révoquait en doute, avec Stahl, l'existence des esprits vitaux, et expliquait les sensations par les seules vibrations des nerfs. Les nom-

breux écrits de Cheyne sont remplis de ces théories auxquelles on ne fait pas attention; mais plusieurs contiennent quelques bons préceptes de pratique sur le traitement des maladies chroniques, et en particulier de l'hypochondrie. Ils ont pour titre :

A new theory of acute and slow continued fevers, wherein, besides the appearance of such, and the manner of their cure, occasionally the structure of the glands, and the manner and laws of secretion, the operation of purgative, vomitive, and mercurial medicines are mechanically explained. nouvelle théorie des fièvres continues, aiguës et chroniques, etc.; avec *An Essay concerning the improvements of the theory of medicine.* Londres, 1702, in-8.; *ibid.* 1722, in-8; *ibid.* 1724, in-8.

Remarks on two late pamphlets written by D.r Oliphant againts D. Pitcarn's the new theory of fevers. Edimbourg, 1702, in-8.

Philosophical principles of natural religion: containing the elements of natural philosophy, and the proofs for natural religion arising from them. Londres, 1705, in-8; *ibid.*, 1715, in-8; *ibid.*, 1736, in 8.—L'auteur cherche à prouver l'existence de Dieu par la structure de l'homme et des animaux, dont chaque partie, dans sa dépendance de l'ensemble, montre une admirable prévision du Créateur. Il nie que les mouvemens volontaires puissent être attribués à une cause mécanique, et prétend que les mouvemens indépendans de la volonté sont dus à l'effet d'un antagonisme nécessaire.

An Essay on the nature and true method of treating the gout, together With an account of the nature and qualities of Bath Waters, the manner of using them, and the diseases in which are proper; as also the nature and cure of most chronical distempers. Essai sur la nature et le traitement de la goutte, suivi d'une indication de la nature et des propriétés des eaux de Bath. Londres, 1720, in-8; *ibid.*, 1722, in-8; *ibid.*, 1725, in-8 (7e édit. *aug.*); *ibid.*; 1728, in-8.

De naturâ fibræ ejusque laxæ sive resolutæ morbis. Londres, 1725, in-8; Paris, 1742, in-8.

Essay on health and long life. Londres, 1725, in-8. Trad. en français, Paris, 1725, in-12; Bruxelles, 1727, in-12. Traduit en latin par l'auteur, avec des additions, sous ce titre:

Tractatus de infirmorum sanitate tuendâ, vitâque producendâ; libro ejusdem argumenti anglicè edito longe auctior et limatior; huic accessit de naturâ fibræ ejusque laxæ sive resolutæ morbis tractatus nunc primum editus. Londres, 1726, in-8; Paris, 1742, in-12, 2 vol. — Cet ouvrage contient d'excellens préceptes d'hygiène, et peut être encore aujourd'hui consulté avec fruit.

An Essay on sickness and health. Essai sur la maladie et la santé. Londres, 1725, in-8.

The english malady, or a treatise on nervous diseases of all Kinds; as spleen, vapours, lowness of spirits, hypochondriacal and hysterical distempers, etc. De la maladie anglaise, ou Traité des maladies nerveuses de tous genres. Londres, 1733, in-8; Dublin,

1733, in-8; Londres, 1735, in-8; *ibid*, 1739, in-8.

Essay on regimen; together with five discourses medical moral and philosophical: serving to illustrate the principles and theory of philosophical medicine, and point out some of its moral conséquences. Essai sur le régime, avec cinq discours médico-philosophiques. Londres, 1739, in-8; *ibid.*, 1740, in-8; *ibid.*, 1753, in-8.

Natural method of curing the diseases of the body and the disorders of the mind depending of the body, in three parts. I. General reflections of the economy of nature in animal life. II. The means of preserving life and faculties and concerning the nature and cure of acute contagions and cephalic disorders. III. Reflections on the nature and cure of particular chronical distempers. Méthode naturelle de traiter les maladies du corps, et celles de l'esprit qui en dépendent, etc., Londres, 1742, in-8. Trad. en franç. par de La Chapelle. Paris, 1749, in-12, 2 vol. — *Boni senis opus nunc septuagenarii qui sedecim annis solo lacte vixerat cum pane*, a dit Haller.

An account of himself and of his various cures. Londres, 1743, in-8; *ibid.*, 1753, in-8.

Cheyne a aussi publié quelques ouvrages de mathématique transcendante.

(Haller. — Chalmers. — Eloy. — R. Watt.)

CHIARUGI (V.), médecin italien, professeur en médecine et en chirurgie à Florence, ne nous est connu que par l'ouvrage suivant. Nous ignorons s'il est auteur d'autres écrits.

Della pazzia in generale et in spezie, trattato medico-analytico, con una centuria di osservazioni. Florence, 1794, in-8, 3 vol. — Suivant Pinel, Chiarugi n'a fait que suivre dans cet ouvrage les routes battues. Il traite d'abord de la folie en général, puis de ses différentes espèces en particulier. Mais à cette partie dogmatique du travail de l'auteur, se trouvent réunies cent observations qui ne sont pas dépourvues d'intérêt, et qui se rapportent à chacune des formes de l'aliénation mentale. Parmi ces cent observations, cinquante-neuf sont accompagnées des détails de l'autopsie cadavérique: cinq, relatives à l'épilepsie simple et à la mélancolie, n'offrent aucune altération bien manifeste du cerveau ni de ses membranes. Dans les cinquante-quatre autres, on a trouvé une infiltration plus ou moins abondante de sérosité dans les méninges, un épaississement de ces membranes avec ou sans injection sanguine, un épanchement séreux dans les ventricules. Le cerveau était plus ferme que dans son état naturel sur quinze cadavres; il était plus mou sur trois, et sur trente-six il avait sa consistance ordinaire. Toutefois, Chiarugi ne paraît pas attacher beaucoup d'importance à ces diverses altérations, par rapport à l'étiologie de la folie: il pense que chaque partie du cerveau est douée d'un degré particulier de vitalité différent de celui des autres parties, et; suivant lui, la folie dépend d'une augmentation ou d'une diminution de cette vitalité dans une ou plusieurs parties, ou autrement d'un dérangement d'équilibre de la puissance nerveuse cérébrale; il considère

les degrés différens de consistance du cerveau comme les effets de cette altération vitale. Chiarugi dit avoir guéri la démence par l'inoculation de la gale, et il a vu la variole amener une crise qui a déterminé la cure de la folie.

CHICOYNEAU (François), né à Montpellier en 1672, de Michel Chicoyneau, chancelier de l'Université de Médecine, et professeur d'anatomie et de botanique de la même Université, fut d'abord destiné au service maritime. La mort prématurée de ses deux frères, qui suivaient la carrière de leur père, détermina ce dernier à changer la direction des études du seul enfant qui lui restait, et le jeune Chicoyneau suivit dès-lors les cours de l'Université de Médecine. Le 10 mars 1693, il reçut le bonnet doctoral. Peu après, il succéda à son père dans la place de chancelier de l'Université et dans ses deux chaires d'anatomie et de botanique. Il remplissait ces fonctions avec distinction depuis plusieurs années à Montpellier, lorsqu'il fut désigné par le duc d'Orléans, régent du royaume, avec MM. Boyer et Verney, pour se rendre à Marseille lors de la peste, en 1720. Il trouva dans cette mission honorable l'occasion de signaler un dévouement digne des plus grands éloges. De retour à Montpellier, il continua de se livrer à l'enseignement avec le même succès jusqu'en 1731. A cette époque, il fut appelé à Paris pour être médecin des Enfans de France. Il occupait cette place depuis neuf mois, quand Chirac, alors son beau-père, et premier médecin du Roi, vint à mourir : il fut aussitôt appelé à lui succéder. Chicoyneau avait été nommé associé-libre de l'Académie royale des Sciences, en 1732. Il est mort, le 13 avril 1752, à l'âge de 80 ans. On a de lui :

Ergo ad curandam luem veneream frictiones mercuriales non in hunc finem adhibendæ, ut fluxus salivæ excitetur? Montpellier, 1718, in-8; trad. angl. Londres, 1723, in-4.—Chicoyneau est le premier avec J. N. Pechlin qui ait fait connaître les inconvéniens de la salivation mercurielle, et qu'elle n'est pas nécessaire pour guérir la syphilis.

An ægrotantes imaginarii solâ diversitate idearum, rejecto omni remediorum apparatu, sanandi sint? Montpellier, 1723, in-8.

An febribus malignis purpuratis sive non purpuratis statim post venæ sectionem in malleolo emetica seu cathartico-emetica? Montpellier, 1727, in-8. — Dans une autre dissertation, Chicoyneau recherche si le quinquina convient dans la catalepsie, dont les accès sont périodiques. Ces thèses, et plusieurs autres également de lui, ont été réunies sous ce titre :

Questiones medicæ XII. Montpellier, 1732, in-4.

Relation succincte touchant les accidens de la peste de Marseille, son

prognostic et sa curation. Paris, 1720, in-8, 31 pp. Publiés avec Verney et Soullier, médecins de Montpellier.

Observations et réflexions touchant la nature, les évènemens et le traitement de la peste de Marseille. Lyon et Paris, 1721, in-12. Avec Soullier et Verney.

Lettre de M. Chicoyneau, pour prouver ce qu'il a avancé dans ces observations. Lyon, 1721, in-12. — Il nie, ainsi que ses collègues, la contagion de la peste.

Oratio de contagio pestilenti. Lyon, 1722, in-4; trad. franç. Montpellier, 1723, in-8.

Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste, avec un recueil d'observations, fait et imprimé par l'ordre du Roi. Paris, 1744, in-4, avec Sénac.

(Haller, *Method. stud.* — Éloge dans l'*Histoire de l'Académie royale des Sc.* an. 1752. — Éloy. — Sprengel. — Quérard.)

CHIMIATRIE. *V*. IATRO-CHIMISME.

CHIMIE. On ne trouve pas de traces de l'existence de cette science chez les anciens peuples dont les annales composent les premières pages de l'histoire. C'est vainement qu'on a cru prouver l'opinion contraire, en confondant avec la chimie elle-même les procédés de quelques arts économiques ou industriels, et les rudimens de l'art pharmaceutique, tels qu'ils existaient chez les Egyptiens, les Chinois, les Phéniciens, et plus tard chez les Grecs. Une étude approfondie de cette branche des connaissances humaines, démontre clairement qu'elle est d'une création qui appartient tout entière aux nations modernes.

On ne saurait faire remonter son origine plus haut qu'au septième siècle, lorsque les Arabes commencèrent à s'occuper de connaissances utiles. Les rêveries de l'Alchimie (*voyez* ce mot), née dans les commencemens de l'ère chrétienne, avaient donné naissance à une foule de recherches auxquelles ont devait déjà la découverte d'un grand nombre de faits. Tandis que les soi-disant philosophes de cette époque cherchaient à la fois la transmutation des métaux et le remède universel, les médecins multipliaient les médicamens, inventaient beaucoup de compositions, de préparations compliquées, qu'ils variaient à l'infini; et, en traitant des plantes et des animaux par l'eau et le feu, dans des vaisseaux distillatoires, ils avaient reconnu qu'on en séparait des produits et des substances volatiles qui se représentaient plus ou moins constamment, suivant certaines circonstances. Telles furent les véritables sources où la chimie a pris son origine, et le langage mystérieux et métaphorique sous lequel elle resta si longtemps cachée ou défigurée.

Le plus ancien des auteurs arabes qui ait écrit sur la chimie, est Geber, dont le véritable nom était Abou-Moussah-Djafar-Al-Sofi : il vivait dans le huitième siècle. Ce qui est fort remarquable, c'est qu'il admettait trois principes ou élémens pour tous les corps, opinion qui s'est propagée depuis lui jusqu'à une époque rapprochée de nous. Au nombre de ces élémens était le soufre; il donnait à ce terme une acception très-analogue à celle que Stahl imposa plus tard à celui de *phlogistique*. Il accordait à ce corps à peu près le même rôle dans la nature. Les écrits de Geber font mention, d'une manière claire et très-positive, de la coupellation pour la purification des métaux par l'intermédiaire du plomb et des os calcinés, de plusieurs préparations martiales et antimoniales, de diverses espèces d'alun et de vitriol, du sublimé corrosif, de quelques oxides de mercure, du nitrate d'argent, de différens sulfures alcalins et terreux, du soufre précipité de ces sulfures par les acides, des acides nitrique et nitro-muriatique, de leur action dissolvante sur différens corps, et particulièrement sur les métaux. Cet auteur décrit exactement plusieurs fourneaux et appareils distillatoires, dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. La définition que Geber donne de la chimie prouve qu'il en comprenait bien l'objet. C'est une science qui a pour but, dit-il, de connaître l'action que les diverses substances de la nature exercent les unes sur les autres. Cependant, malgré ses connaissances étendues, Geber ne sut point s'élever au-dessus des erreurs de son siècle. Il concourut même à les propager, comme le prouve ce qu'il a écrit sur la transmutation des métaux, et sur le remède universel.

Après Geber, les médecins arabes de l'école de Cordoue sont les seuls chez lesquels on retrouve des traces de la culture de la chimie; et encore ils ne l'envisagèrent que dans ses rapports avec l'art de guérir. Leurs écrits attestent qu'ils ne lui firent faire que peu de progrès. On y trouve seulement la description de diverses préparations tirées du règne minéral, d'un plus grand nombre appartenant au règne végétal, et de plusieurs appareils distillatoires assez perfectionnés. En effet, c'est des Arabes, et particulièrement de Mesué l'ancien, Rhazès, Avenzoar, Averrhoès, que date l'emploi en médecine de certains composés chimiques, usités encore aujourd'hui. Dans le même temps, l'exploitation des mines d'or, d'argent, de fer, d'étain, de cuivre, etc., qui s'accrut considérablement jusqu'au treizième siècle, en Espagne, en France, en Allemagne, dut nécessairement faire approfondir peu à peu les connaissances qu'exige la métallur-

gie; et tout porte à croire que ces connaissances étaient plus étendues qu'on ne le jugerait en s'en rapportant aux écrits de cette époque. Les chrétiens d'Occident avaient puisé dans les écoles et les écrits des Arabes les doctrines qui y étaient professées. L'influence de ces derniers survécut à la ruine de leur puissance. Elle se fit sentir particulièrement dans la propagation de leurs erreurs; elles s'enracinèrent, s'étendirent à la faveur des ténèbres qui couvraient l'Europe. L'opinion que tous les métaux étaient composés de soufre et de mercure devint générale et dominante; partout on s'occupa de la décomposition et de la recomposition de ces deux corps. Les moines surtout, dans la solitude de leurs cloîtres, paraissent s'être adonnés à ces recherches chimériques. Toutefois, dans la période que nous examinons, c'est-à-dire depuis le milieu du treizième siècle jusqu'au commencement du quinzième, quelques hommes s'élevèrent au-dessus de leurs contemporains; et quoiqu'ils partageassent une partie des préjugés et des erreurs de leur époque, ils firent faire des progrès évidens aux sciences. Ainsi, Albert-le-Grand exerça une influence marquée, autant par ses connaissances étendues, qu'en propageant les idées puisées dans la Physique d'Aristote et de ses commentateurs. Roger Bâcon, qui surpassa en savoir tous ceux de son temps, donna les premières notions exactes et précises de la poudre à canon, dont il est même généralement regardé comme l'inventeur; il travailla sur tous les métaux connus alors, et il est le premier qui ait considéré comme tels le manganèse et le bismuth. Arnaud de Villeneuve fit plusieurs découvertes, parmi lesquelles on distingue celle de l'esprit de vin. Raimond Lulle, fameux dans l'histoire de l'alchimie, fait mention du tartrate acidule de potasse, du moyen d'en extraire l'alcali par la combustion, de la déliquescence de cet alcali, de son extraction des cendres des végétaux; il enseigne la préparation de l'acide nitrique, et parle de sa faculté de dissoudre les métaux : il composait une eau régale en mêlant du sel ammoniaque et du nitre; il dissolvait l'or dans ce liquide, ainsi que dans les sulfures alcalins, et, suivant lui, ces derniers jouissaient de propriétés merveilleuses. L'éther, l'alcool, le muriate d'argent, l'oxide d'argent, l'ammoniaque pure, etc., lui étaient connus. Il donne la description de plusieurs appareils et de différentes opérations chimiques.

Dans cette même période, divers arts, liés à la chimie, se perfectionnèrent notablement; d'autres furent plus cultivés et plus généralement répandus : de ce nombre sont les fonderies de fer,

de cuivre, les fabriques d'ustensiles métalliques, les verreries, l'exploitation des mines, celle des alunières et des vitriols, les ateliers de teintures, etc. C'est de cette époque que date l'établissement des pharmacies.

Dans le cours du quinzième siècle, les chimères de l'astrologie, de la théosophie et de l'alchimie, continuèrent à dominer tous les esprits, et s'opposèrent à de nouveaux progrès en chimie. Cependant, Basile Valentin, l'un des adeptes les plus renommés de cette époque, posséda des notions assez exactes sur la théorie et la pratique de cette science, et sur son influence dans la préparation des médicamens. Il ajouta réellement aux connaissances qu'on avait déjà, et perfectionna plusieurs appareils pour faciliter les travaux chimiques. On trouve dans son traité de l'antimoine beaucoup de préparations indiquées plus tard comme nouvelles. Jean Pic de La Mirandole, et son neveu François, ont aussi rendu des services à la science, et s'élevèrent contre les pratiques mystiques de l'astrologie. Dans cette période, on s'occupa beaucoup, en Italie surtout, de l'application de la chimie aux opérations pharmaceutiques. La première pharmacopée parut alors à Florence. Vers la fin de ce siècle, les manufactures en général, et l'exploitation des mines, prirent également une nouvelle activité.

Le seizième siècle vit paraître Paracelse, et fut tout entier rempli par l'école de ce novateur enthousiaste, dont les principes amenèrent une révolution à la fois dans la chimie et dans l'art de guérir. Il serait difficile de donner une idée précise du système chimique de ce réformateur célèbre, autant à cause des contradictions dans lesquelles lui-même est tombé, que de l'obscurité qui règne dans ses ouvrages et dans ceux de ses disciples. On ne doit pas être étonné s'il retarda la marche de la chimie, en la combinant avec la cabale, l'astrologie, la magie, dont il empruntait les secours pour résoudre divers problèmes; mais il faut dire aussi qu'il eut des idées assez justes sur le principe auquel Stahl donna dans la suite le nom de phlogistique. Suivant lui, ce principe existait dans le soufre et dans les métaux, et il le regardait comme indispensable pour la réduction de ces derniers. Il connaissait des fluides élastiques permanens autres que l'air, qui n'était, d'après lui, qu'un composé d'eau et de feu. Il considérait l'étincelle qui résulte du choc du briquet comme un produit de ce feu contenu dans l'air. On voit que ces idées renferment le germe de deux systèmes célèbres qui parurent long-temps après. Paracelse eut la prétention de trou-

ver, dans les principes de la science qu'il enrichissait de ses découvertes, l'explication des lois de la vie. Si ses idées erronées s'opposèrent pendant long-temps au perfectionnement de la médecine, en y introduisant la doctrine des âcretés chimiques, le système auquel elles se rattachaient eut le grand avantage de représenter la chimie comme un art indispensable pour la préparation des médicamens; cette science acquit ainsi peu à peu plus de considération. Paracelse soutint le premier que certains poisons pouvaient être employés comme remèdes, avec beaucoup de succès; ses principes le conduisirent à recommander, contre l'opinion généralement admise alors, l'usage des médicamens tirés du règne minéral, à la place de sirops et de décoctions qu'on employait exclusivement, malgré la nullité de leur action. Parmi les nombreux disciples et les antagonistes de Paracelse, nous nous contenterons de citer Blaise de Vigenère, Glazer, Crollius, et plus tard, Beguin, Zwelfer, Kircher, Digby, de La Poterie, etc. Mais nous signalerons plus particulièrement deux hommes qui occupent une place distinguée dans cette époque de l'histoire de la chimie. Le premier, André Libavius, de Halle, en Saxe, est un de ceux qui surent le mieux apprécier les avantages de cette science, et son influence sur la médecine. Rejetant les théories extravagantes de l'école de Paracelse, et son style obscur et mystique, il rédigea un *Compendium* de chimie générale, le premier ouvrage de ce genre qu'on ait publié, remarquable par l'ordre et la clarté qui y règnent. Au milieu des observations nombreuses qu'il emprunta à ses prédécesseurs et à ses contemporains, on en trouve beaucoup qui lui appartiennent, spécialement dans l'application de la chimie aux arts. Les rapports de cette science avec les travaux des mines, et l'art d'essayer les métaux, furent également exposés avec talent, et traités pour la première fois d'une manière systématique par George Agricola. Son ouvrage intitulé : *De re metallicâ*, abonde en connaissances utiles, que les modernes savent apprécier encore aujourd'hui, et auxquelles ils ont peu ajouté.

La fin du seizième siècle, et surtout le commencement du dix-septième, annoncèrent dans les esprits une marche plus philosophique que celle qui avait été suivie, une tendance à coordonner les faits qu'on avait observés jusque-là; c'est alors que se montra une classe d'éclectiques, qui commencèrent à séparer cette science des rêveries théosophiques. A leur tête, est André Libavius, que nous avons déjà cité, qui fraya le premier la route que ses succes-

seurs, et particulièrement Ange-Sala, suivirent pour élever la chimie au rang des véritables sciences, et la purger de ces pratiques mystiques qui la transformaient en un art chimérique. Daniel Sennert s'éleva avec raison contre le langage énigmatique de l'école de Paracelse, et seconda de cette manière la création d'une science qui ne devait pas tarder à naître. A cette époque, parurent plusieurs ouvrages où l'on s'efforça d'établir un enchaînement entre les vérités qu'on avait découvertes. Nous citerons en particulier Barner et Bohn, qui, suivant Stahl, présentèrent les premiers dans un cadre méthodique tout ce qu'avaient appris les travaux antérieurs. Les sociétés savantes qui furent fondées presque en même temps, vers le milieu du dix-septième siècle, en Italie, en Angleterre et en France, contribuèrent à dissiper les erreurs qu'avait enfantées le goût des sciences occultes. On reconnut que la voie des expériences était la seule qu'il fallait suivre pour scruter utilement la nature. Mais ces progrès de l'esprit humain, dus en grande partie à Bâcon, Galilée, Toricelli, Descartes, Newton, ne se manifestèrent que graduellement, et la première moitié de ce siècle se ressentit encore beaucoup de l'influence des idées qui avaient dominé dans le précédent. Vanhelmont et Glauber nous en offrent chacun un exemple, et cependant l'un et l'autre ont contribué aux progrès ultérieurs de la chimie. Le premier appela l'attention sur les fluides aériformes, qu'il sut distinguer des simples vapeurs, et qu'il désigna sous le nom générique de *gaz*, qu'on leur a conservé depuis. Le second découvrit des faits remarquables, qui ne perdent rien de leur importance, quoique la plupart se trouvent mêlés aux rêveries mystiques de l'école de Paracelse.

La seconde moitié de ce siècle fut remplie par Sylvius de Le Boë. Son éloquence brillante favorisa singulièrement l'extension de sa doctrine, et ses principes chimiques exercèrent sur la médecine une influence que nous ferons connaître ailleurs. Parmi les auteurs dont les travaux et les écrits ont concouru à l'avancement de la science pendant cette période, nous citerons seulement Becher, Schroeder, Rolfink, Hermann Conring, Otton Tachenius, Borch (Borrichius), Jacques Le Mort, Starkey, Kunkel, Nicolas Lemery, Lefebvre et Hombert. Entre tous, se distingue le célèbre physicien Robert Boyle. Il apprit à mettre plus de rigueur et de précision dans les recherches chimiques, et montra surtout qu'il faut étudier la nature et non la deviner. On ne peut se refuser à le compter parmi ceux qui ont préparé et amené l'établissement de la chimie pneumatique.

Au milieu du mouvement général qui agite les esprits, au commencement du dix-huitième siècle, apparait Stahl, qui, comme l'a dit Fourcroy, fixa pour cinquante années la théorie de la chimie, dont il sut présenter l'ensemble le plus imposant, le système le plus lié et le plus étendu. Éclairé par les travaux et les vues de Kunkel, et surtout de Becher, dont il commenta les ouvrages, le célèbre professeur de Halle imagina sur le feu combiné, ou phlogistique, un système ingénieux qu'il accorda avec tous les faits connus jusqu'à lui. Dans le même temps, Boerhaave contribuait aussi, par ses savantes leçons, à donner à la chimie une marche plus philosophique, et l'enrichissait d'une foule d'expériences sur le feu, la chaleur, la lumière, l'analyse végétale, etc. C'est dans le même esprit, et en poursuivant la carrière ouverte par ces deux hommes remarquables, que les plus habiles chimistes ont ensuite marché pendant plus d'un demi-siècle : en France, Geoffroy aîné, Gross, Rouelle, Réaumur, Louis-Lemery, Hellot, Macquer, Baron, Baumé, Bucquet; en Allemagne et en Suède, Hoffmann, Pott, Cronstedt, Neumann, Marggraf, Wallerius, Lehmann, Gellert; en Angleterre, Freind, Shaw, Lewis; en Hollande, Gaubius, etc. Tels sont ceux dont il suffit de citer les noms pour rappeler les travaux qui ont contribué, dans cette période, aux progrès de la chimie; mais au milieu de ces travaux, nous devons citer plus particulièrement, comme ayant conduit aux résultats les plus importans, la détermination des affinités chimiques, que Geoffroy aîné imagina le premier de représenter dans un tableau méthodique, en 1718; idée heureuse, que Senac et Macquer développèrent ensuite, et qu'ils éclairèrent par de nouvelles observations. Nous n'entreprendrons pas d'énumérer ici toutes les découvertes qui furent faites dans le laps de temps qu'indiquent les auteurs que nous venons de nommer; nous dirons seulement qu'il résulta de ces nombreux travaux d'heureuses modifications et des perfectionnemens dans l'analyse végétale et animale; que ces recherches multipliées nécessitèrent une liaison, un rapprochement systématique de tous les faits connus jusqu'alors, et que les ouvrages importans, publiés sur ce sujet par Sénac, Juncker, Fréd. Hoffmann, Shaw, Cartheuser, Macquer, Vogel, Spielmann, répondirent parfaitement aux besoins de leur époque.

Cependant, en étudiant les corps déjà fort nombreux qui composaient le domaine de la chimie, on avait peu tenu compte jusqu'alors de l'influence de l'air et de la formation de fluides gazeux de di-

verse nature. Les idées de Stahl, sur le feu combiné, avaient ainsi éloigné les savans de l'examen d'un ordre de phénomènes dont la connaissance devait bientôt changer complétement la face de la science; quoique Van-Helmont les eût entrevus et mystérieusement annoncés, que Ray, Boyle, Mayow, Hales eussent mis sur la voie des recherches qui pouvaient conduire à les faire découvrir, ces phénomènes restaient méconnus ou mal appréciés. Enfin, les observations importantes de Venel, de Black, qu'on doit considérer comme le premier moteur de la révolution chimique, de Brownrigg et de Macbride, sur le gaz appelé air fixe par Hales; celles de Cavendish sur plusieurs fluides élastiques différens de l'air, furent bientôt suivis de nouveaux faits relatifs à la nature et aux propriétés différentielles de ces corps gazeux, matériaux qui ne tardèrent pas à fournir les bases de la chimie pneumatique. Chaque jour la science s'enrichissait de nouvelles découvertes par les travaux de Priestley, l'un des plus illustres physiciens qui aient contribué à la création de la doctrine des gaz, par ceux de Rouelle cadet, Schéèle, Bergmann, Bayen, Fontana, Berthollet, etc.: mais malgré l'ensemble qui existait dans les efforts de ces savans, il y avait la plus grande divergence d'opinion sur la théorie des phénomènes multipliés qui s'offraient à l'observation. Une révolution était préparée de toutes parts dans les esprits; il fallait, pour qu'elle pût s'accomplir, qu'un génie supérieur vînt en guider et en diriger la marche. Cette gloire était réservée au célèbre Lavoisier: quoiqu'on lui doive une suite de découvertes chimiques importantes, a dit Fourcroy, qui suffiraient pour le mettre au premier rang des physiciens de son siècle, c'est bien plutôt par les immenses améliorations qu'il a portées dans les expériences de la chimie, par l'exactitude des résultats qu'il en a tirés, par la force du génie qui lui a montré et ouvert une carrière nouvelle, par l'extrême et sévère précision de ses résultats, et enfin par la création d'une doctrine fondée sur tous les faits relatifs aux fluides élastiques, que les fastes de la science consacreront son nom à la postérité. Aussi illustre que Stahl, par la généralité de ses idées et la profondeur de ses vues, plus heureux que lui par la nature des travaux de son âge qui l'ont beaucoup rapproché de la vérité, Lavoisier fut le chef de l'école qui, en détruisant toutes les erreurs de celles qui l'avaient précédée, devait élever à la nature un monument impérissable par l'établissement de la doctrine pneumatique. Embrassant toute la chimie dans ses travaux sur la combustion en général, la calcination des métaux, l'analyse de l'air, la

nature de la formation et de la décomposition des acides, les dissolutions métalliques, la composition de l'eau, soupçonnée par Laplace, et étudiée par Monge, l'analyse des végétaux, la fermentation, la respiration, etc.; il consolida ainsi les bases de sa doctrine en faisant jouer à l'oxigène le rôle principal dans tous les phénomènes de la nature et de l'art.

La révolution opérée par Lavoisier eut d'abord le sort de toutes les innovations. La propagation de ses idées trouva de nombreux opposans. Mais enfin la vérité triompha; et les adversaires de notre célèbre compatriote devinrent bientôt ses partisans. Berthollet fut le premier qui embrassa les principes de Lavoisier, et son exemple fut suivi par Condorcet, Laplace, Cousin, Monge, Coulomb, Dionis, Fourcroy, Guyton-Morveau, etc. La science, ainsi renouvelée, exigeait un langage nouveau pour être présentée dans son ensemble avec la clarté de principes qu'elle avait acquise. Lavoisier, Guyton-Morveau, Berthollet et Fourcroy, se réunirent pour créer une nomenclature qui rendit dès-lors l'étude de la chimie aussi simple et facile qu'elle avait été jusque-là compliquée et rebutante: elle ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe avec la doctrine pneumatique. En Angleterre, Cavendish, Kirwan, Nicholson, Pearson, Tennant, etc.; Black à Edimbourg; Dandolo, Volta, Venturi, Spallanzani, etc., en Italie; Girtanner, Klaproth, Humboldt, Hermstadt, Scherer, Schmeisser, en Allemagne; en Hollande, Deyman, Vantroostwyck, Lauwerenburg, etc.; en Espagne, Proust, Chabanon, Arezula, accueillirent unanimement la nouvelle doctrine. Elle imprima une telle impulsion à la chimie, dans le cours des quinze dernières années du dix-huitième siècle, que cette science fit plus de progrès dans ce peu de temps, qu'elle n'en avait fait dans la longue série des siècles précédens. Ajoutons qu'on doit compter parmi les principales causes de ces progrès, l'esprit mathématique qui s'introduisit dans la science, et la précision rigoureuse qu'on porta dès-lors dans l'examen de toutes ses opérations. Bergmann en avait donné le premier l'exemple, dans ses méthodes d'analyse minérale; Priestley, Cavendish et Lavoisier, montrèrent à quels résultats importans pouvait conduire cette manière de procéder.

Ces nouvelles connaissances, qui portaient la lumière dans la chimie minérale, hâtèrent surtout les progrès, jusque-là très-lents, de la chimie organique. Pendant le seizième siècle, les essais sur les matières animales et végétales étaient bornés à l'analyse par le

feu; aussi les résultats qu'on avait obtenus étaient autant d'erreurs. Vers le milieu du dix-septième siècle, la chimie animale fit quelques progrès : Brandes, en découvrant le phosphore, et trouvant par hasard le moyen de l'extraire de l'urine, fit naître une nouvelle série de recherches. Pendant la première moitié du dix-huitième siècle, on s'occupa beaucoup de l'examen de l'urine et des matières excrémentitielles. D'autres substances animales furent également étudiées, et les travaux de Rouelle cadet, qui commencèrent en 1771, donnèrent à la chimie animale une forme scientifique. Nous citerons ici, comme ayant contribué, vers la fin du dix-huitième siècle, à accroître singulièrement nos connaissances sur la chimie organique, Gahn, Schéèle, Bergmann, Nicolas, Macquer, Crawford, Carminati, Berthollet, Fourcroy, Monge, Spallanzani, Seguin, Parmentier, Deyeux, Hatchett, Cruishank, de Crell, Jordan, savans dont plusieurs comptèrent encore assez long-temps parmi les célébrités du siècle suivant. A l'exemple de Berzélius, nous citerons encore Bichat, dont les expériences ont fait connaître quelques-unes des propriétés chimiques de la plupart des tissus animaux. La chimie végétale, étudiée en même temps, avait fait des progrès plus marqués; mais elle ne se composait aussi que de faits isolés, sans aucune liaison entre eux. Ainsi, dans l'école de Stahl, et surtout dans celles de Boerhaave et de Rouelle, on avait déjà distingué, dans les végétaux, les gommes ou mucilages, les résines, les gommes-résines, les extraits, les huiles fixes et volatiles; on possédait et on caractérisait divers acides végétaux. Le sucre, l'amidon, le camphre, le baume, la sève, les diverses matières colorantes étaient connus et employés, quoiqu'on n'eût pas des idées nettes sur leur nature intime. Telles étaient, en général, les connaissances acquises, quand Lavoisier, et les chimistes sortis de son école, vinrent les augmenter par leurs découvertes. Mais c'est à Fourcroy, et surtout à Vauquelin, qui y portèrent le flambeau de l'analyse, que cette branche de la chimie organique dut ensuite ses plus grandes améliorations.

Le commencement du dix-neuvième siècle vit une foule d'hommes recommandables poursuivre avec non moins d'ardeur que de succès les travaux qui avaient illustré la fin du siècle précédent. Toutes les parties de la chimie devinrent l'objet de recherches multipliées. Il serait trop long de rappeler ici les nombreuses découvertes qui appartiennent à notre époque; nous ne devons d'ailleurs, dans un article de ce genre, que signaler celles qui ont exercé une influence

sur la marche ultérieure de la chimie. La doctrine pneumatique, éclairée et perfectionnée par tant de travaux remarquables, devait subir encore des modifications importantes. Berthollet, dans sa statique chimique, avait établi de nouvelles lois pour les affinités, mais en admettant à tort que les combinaisons des corps s'effectuent en proportions indéfinies. Proust eut la gloire de démontrer cette erreur de Berthollet, et bientôt les recherches de Richter, Dalton, Gay-Lussac, Wollaston et Berzélius, créèrent la théorie atomistique, qui consiste en un nouveau système des lois qui président à la composition et aux affinités chimiques des corps. Cette théorie, féconde en résultats utiles, qui fit faire un grand pas à l'analyse, et qui a donné à la science une précision presque mathématique, a été confirmée plus récemment par la connaissance que l'on a acquise des phénomènes électro-chimiques, phénomènes étudiés successivement par MM. OErsted, Ampère, Berzélius, Gay-Lussac, Thénard, Dulong, Becquerel, Larive, etc., etc. D'après les principes de la chimie pneumatique, on considérait dans la théorie de l'acidification, l'oxigène comme le principe générateur de tous les acides; mais les recherches modernes ont démontré que l'hydrogène, le phtore, etc., pouvaient former des acides en se combinant avec un autre corps; elles ont fait découvrir en même temps plusieurs corps jusque-là méconnus, et entre autres, le chlore, désigné auparavant sous le nom d'acide muriatique oxigéné. Ce corps simple, entrevu par M. Ampère, dont la nature a été déterminée par MM. Davy, Gay-Lussac, Vauquelin, Thénard, etc., et confirmée quelque temps après par la découverte de l'iode, fit connaître aux chimistes un nouvel ordre de combinaisons. On sait tout le parti que la thérapeutique a tiré dans ces derniers temps des chlorures de chaux et de soude, des préparations d'iode, des cyanures, etc. Le génie de Lavoisier avait soupçonné depuis longtemps, dans les terres et les alcalis fixes, l'existence de métaux particuliers. En 1807, Davy vint justifier les prévisions de l'illustre chimiste français. Les métaux nouveaux, révélés par l'action de la pile de Volta, furent, à la même époque, reconnus et étudiés par MM. Gay-Lussac et Thénard. Bientôt les recherches d'autres chimistes augmentèrent la liste de ces substances métalliques. Toutes ces découvertes, importantes pour la science en général, et pour la chimie minérale en particulier, n'avaient pu être sans influence sur la chimie organique. Aux savans que nous avons déjà nommés, et dont la plupart s'étaient également occupés de l'examen des ma-

tières organisées, nous ajouterons Bostock, Henry, Thomson, Chenevix, Sertuerner, Brande, Morichini, Nysten, Berzélius, Brugnatelli, John, Chevreul, Braconnot, Pelletier, Robiquet, etc., etc., auxquels cette partie de la chimie doit l'essor rapide qu'elle a pris de nos jours. Parmi ces travaux, nous citerons ceux de M. Chevreul, sur les corps gras; les recherches de cet habile chimiste ont ouvert une carrière nouvelle que plusieurs chimistes contemporains parcourent avec distinction, et particulièrement MM. Bussy et Lecanu, etc., etc. Une découverte non moins originale, et bien importante par ses résultats et ses applications thérapeutiques, est celle des alcalis végétaux, due à M. Sertuerner : ses observations sur la morphine ont été l'origine des investigations semblables, faites dans ces derniers temps par un grand nombre de chimistes, et surtout par MM. Pelletier et Caventou, qui ont fait connaître d'une manière exacte la plupart des alcaloïdes. Enfin, si l'on pouvait douter de l'influence actuelle de cette science sur l'étude des phénomènes que présentent les corps organisés, il nous suffirait de citer le travail remarquable de M. Berzélius (*Journal de Physique et de Chimie*, etc., n^{os} de novembre et de décembre 1814), dans lequel ce savant a su faire marcher de front les recherches anatomiques et chimiques, de manière à donner aux travaux du chimiste qui s'occupe des animaux, un but déterminé et scientifique, et qui concoure à éclairer la physiologie. Parmi les découvertes capitales de ce siècle, nous devons aussi mentionner celles de l'analyse élémentaire des corps organiques, qui appartient à MM. Gay-Lussac et Thénard, et qui depuis a reçu des perfectionnemens nombreux de MM. Chevreul, Bérard, Berzélius, Ure, Prout, Dumas, etc.

Nous ne multiplierons pas davantage les citations, pour faire apprécier les progrès que la chimie doit aux efforts des savans de notre époque. Bornons-nous à faire remarquer que le résultat le plus général des travaux multipliés qui se poursuivent de toutes parts, consiste dans le perfectionnement de l'art de l'analyse, et conséquemment dans une connaissance plus exacte de la composition de tous les corps de la nature. Comme les principes de cette science se simplifient de plus en plus, on voit aussi ses applications s'étendre et se multiplier; il nous suffira de rappeler celles que les arts doivent à Vauquelin et M. Chevreul, celles que la toxicologie et la médecine légale doivent aux travaux de M. Orfila. Qui ne connaît les secours que cette science fournit à la physique, à l'histoire naturelle, à l'hygiène; ceux que lui empruntent l'anatomie, la phy-

siologie, la médecine interne et externe, la thérapeutique, la matière médicale, et surtout la pharmacie. Du reste, nous ne chercherons pas à établir ici quel est l'état actuel de la chimie, car les recherches qui amènent chaque jour quelque nouvelle découverte, reculent continuellement les limites de cette science, et ne permettent pas d'assigner un terme à ses progrès futurs.

On peut consulter pour plus amples détails sur cette matière les ouvrages suivans : H. Conring, *Hermetica medicina*. Helmstadt, 1648; *ibid.*, 1669, in-8. — Olaus Borrichius, *Dissertatio de ortu et progressu chimiæ*. Copenhague, 1668, in-4. — (Du même) *Hermetis Ægyptiorum et chemicorum sapiantia ab herm. couringii animadversionibus vindicata*. Copenhague, 1674, in-4. (Du même) *Conspectus chimicorum illustrium*. Copenhague, 1697, in-4. — Nathan. Albinæi, *Bibliotheca chimica contracta*. Genève, 1654, in-8. — P. Borel, *Bibliotheca chimica, cum appendice usque ad annum 1653 pertingens*. Paris, 1654, et Heidelberg, 1656. — Manget, *Bibliotheca chimica curiosa*. Genève, 1702, in-fol. 2 vol. — Boerhaave, *Elementa chimiæ* (disc. préliminaire). — Venel, *Encyclopédie*, première édit., article *Chimie*. — Macquer, *Dic. de chimie*. Paris, 1726, in-8, 2 vol. dans le *Disc. prélimin.* — Schroeder, *Hist. de l'ancienne chimie et philosophie*, etc., inséré dans sa *Biblioth. de physique et de chimie*. Marpurg. 1775, in-8. — Bergmann, *de primordiis chemiæ*. — (Du même) *Historiæ chimicæ medium seu obscurum ævum à medio sæculo VII ad medium sæculum XVII* : ces deux dissertations sont insérées dans le 4ᵉ volume des opuscules de Bergmann. — (Du même) *Oratio de nuperrimis chimiæ incrementis*, 1777 : inséré dans le sixième vol. de la même collection. — *Sur les progrès de la chimie*, article inséré dans *The philosophy of medicine; or, medical extracts on the nature of health and disease, including the laws of the animal œconomy, and the doctrines of pneumatic medecine*. Londres, 1799, in-8, quatrième édit., vol. I, p. 193. — Gmelin, *Histoire de la chimie* (en allemand) traduite et insérée par extraits dans les tomes 2, 3 et 4 de la *Bibliothèque germanique*. — Fourcroy, *Encyclopédie méthodique*, art. *Chimie*. — (Du même) *Système des connaissances chimiques*, tome 1. — Cuvier, *Rapport historique sur les progrès des sc. naturelles, depuis 1789, et sur leur état actuel*. Paris, 1810, in-4. — Berzélius, *Discours sur les progrès et l'état présent de la chimie animale*, inséré dans le *Journal de chimie, physique et hist. natur.*, numéros de novembre et décembre 1814. — J. Fréd. John, *Tableaux chimiques du règne animal*. Paris, 1816, petit in-fol. — Virey, *Discours sur l'histoire et les progrès des sciences pharmaceutiques*, inséré dans le premier volume des *mém. de l'Acad. roy. de médecine*. Paris, 1828, in-4.

CHIRAC (Pierre), né en 1650, à Conquest en Rouergue, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et commença ses études à Rhodez dans le collége des jésuites. Il vint ensuite (1678) à Montpellier, pour étudier la théologie; peu de temps après il entra en

qualité de précepteur chez M. Caquet, maître apothicaire, afin de diriger l'éducation de son fils qui se destinait à la médecine. Chirac reconnut bientôt que telle était aussi sa véritable vocation, et il renonça à son premier état. Il avait trente ans quand il commença l'étude de la medecine (en 1680). Il fut distingué au milieu des élèves de la faculté, par Michel Chicoyneau, chancelier de la Faculté, qui le plaça auprès de ses enfans comme précepteur : cette nouvelle position devint la source de sa fortune. Chirac, tout en s'occupant de l'instruction de ses élèves, se livra avec ardeur à l'anatomie, et acquit rapidement des connaissances assez positives pour faire des cours particuliers qui lui fournirent les moyens de prendre ses dégrés et le bonnet de docteur en 1683. Il continua pendant trois années des cours particuliers d'anatomie qui établirent sa réputation comme professeur. En 1687, Chirac obtint, par le crédit de Chicoyneau, son protecteur, la chaire de médecine de la Faculté; et s'il dut cette place à la faveur, il justifia du moins d'une manière supérieure le choix qu'on avait fait de lui. En 1692, il fut nommé médecin des armées du roi, en Catalogne, et vers 1693, médecin du port de Rochefort. De retour à Montpellier, après une absence de cinq années, il reprit de nouveau la carrière de l'enseignement avec un succès qu'attestait suffisamment l'empressement des élèves à suivre ses leçons : c'est dans le même temps qu'il prit part à plusieurs discussions polémiques dans lesquelles il ne conserva pas toute la retenue convenable. En 1706, quand le duc d'Orléans partit pour aller commander l'armée du roi en Italie, le comte de Nocé engagea ce prince à prendre Chirac pour son médecin; l'offre fut acceptée, et Chirac accompagna le prince en Italie et en Espagne. La guérison rapide d'une blessure que le duc reçut au poignet, à la bataille de Turin, lui acquit la confiance de ce prince, avec lequel il revint à Paris, où il se fixa. Homberg, premier médecin du duc d'Orléans, étant mort en 1715, Chirac fut nommé à sa place; en 1731, le roi l'appela près de lui en qualité de premier médecin. Chirac, profitant de la faveur dont il jouissait, voulut fonder à Paris une académie de médecine qui eût entretenu une correspondance avec les médecins de tous les hôpitaux du royaume; mais comme cette institution paraissait attaquer les droits de la Faculté de médecine, les membres de cette compagnie s'opposèrent énergiquement au projet de Chirac, qui mourut sans avoir pu le réaliser. Un autre projet qu'il forma, et qui n'eut d'exécution que pendant quelques années à la Faculté de Montpellier, reposait sur un prin-

cipe qu'on ne conteste plus aujourd'hui. Dans le but de faire cesser la division établie entre la médecine et la chirurgie, il voulut réunir ces deux branches d'une même science, et l'on reçut des docteurs médecins-chirurgiens. Il légua même à la Faculté de Montpellier une somme de 30,000 livres, dont la rente devait servir à la réception gratuite de trois docteurs de cette espèce, par année (Astruc). Suivant l'auteur de l'éloge inséré dans l'*Hist. de l'Acad. des sc.*, Chirac avait légué cette somme pour fonder à l'école de Montpellier deux chaires nouvelles: l'une d'anatomie comparée, l'autre destinée à l'explication du traité *De motu animalium* de Borelli. De ces deux intentions du testateur, quelle qu'ait été la véritable, elles sont également honorables pour sa mémoire, et l'on doit regretter que les réclamations de sa famille aient empêché qu'on réalisât l'une et l'autre. Chirac est mort à Versailles, le 1er mars 1732, âgé de quatre-vingt-deux ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont en petit nombre, et ne répondent pas à la réputation dont il jouissait : ils sont généralement écrits dans un style fort négligé, et remplis d'explications très-hypothétiques pour la plupart. En voici les titres :

Extrait d'une lettre écrite à M. Regis, sur la structure des cheveux. Montpellier, 1688, in-12. — Suivant Chirac, le bulbe des poils a une enveloppe cartilagineuse, à laquelle se rendent plusieurs filamens fibreux de la face interne du derme. En arrachant le poil de cette enveloppe bulbeuse, il vit que sa tige était creuse par le bas, à la manière des plumes ; mais ce qui le surprit davantage, dit-il, c'est qu'il observa dans ce petit canal une rangée de petites vésicules, qui formaient une espèce de fétu semblable à celui qu'on trouve dans les plumes. Ce fétu s'étendait dans le poil près d'un pouce hors de la peau, ainsi qu'il s'en assura en coupant d'espace en espace une petite partie du poil. Ce sont, dit Chirac, ces petites vésicules qui se remplissent de sang dans la plique, et qui sont la source du sang qui s'écoule quand alors on coupe les cheveux près de leur racine. Sans doute Chirac n'a pas vu tout ce qu'il a décrit ; mais le fond de ses observations mérite quelque confiance. Dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences, en 1819, M. Dutrochet a montré que les poils offraient en effet beaucoup d'analogie de structure avec les plumes, et ses idées se rapprochent singulièrement de celles de Chirac. (Voy. *Journ. complémentaire du Dic. des Sc. méd.* tome v, p. 366.)

Dissertatio academica, in qua disquiritur an incubo ferrum rubiginosum? Montpellier, 1692, in-12.

Dissertatio, in qua disquiritur an passioni iliacæ globuli plumbei hydrargyro præferendi? Montpellier, 1694, in-12.

Specimina vitiosæ corporis humani mechanices. (Montpellier) 1697, in-8. — Rédigé par J. Gabriel de La Ville.

Lettres ou réflexions préliminaires

sur l'apologie de M. Vieussens, et sur la préface qui la précède. Montpellier, 1698, in-12. — Chirac revendique la prétendue découverte d'un acide dans le sang.

De motu cordis adversaria analytica. Montpellier, 1698, in-12. — Chirac admettait dans le cœur des fibres transversales propres à dilater les cavités de cet organe, et d'autres fibres moitié verticales et moitié en spirales. Quant au mouvement du cœur, Chirac recourant toujours à des hypothèses nouvelles, considérait la fermentation ou l'effervescence comme cause du mouvement du sang. Cette fermentation était produite par une matière acide que le sang verse dans des locules creusées dans le tissu des fibres du cœur. Chirac ne fit d'ailleurs que répéter en cela les explications déjà données par Vieussens.

Quæstio medico-chirurgica, utrum absoluta vulnerum suppuratione ad promovendam cicatricem præstent detergentia salino aquea sarcoticis aliis oleosis et pinguibus quibusdam medicamentis. Montpellier, 1707, in-12; trad. en français sous ce titre :

Observations de chirurgie sur la nature et le traitement des plaies, et sur la suppuration des parties molles; par M. Fizes. Paris, 1742, in-12. — Chirac publia cette dissertation latine sur le traitement des plaies, à l'occasion de la blessure du duc d'Orléans, pour le traitement de laquelle il fit usage, avec succès, des eaux de Balaruc. A part toutes les théories chimiques qu'il expose au sujet de ce traitement, il conseille en général un pansement simple pour les plaies, et leur réunion par première intention; il blâme l'emploi des poudres et des emplâtres digestifs. Il recommande les eaux de Balaruc, ou une lessive alcaline, si l'on ne peut se procurer de ces eaux.

Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux, et la manière de les traiter. Paris, 1724, in-8.

Traité des fièvres malignes et des fièvres pestilentielles qui ont régné à Rochefort en 1694, avec des consultations sur plusieurs maladies. Paris, 1742, in-12. — Cet ouvrage est remarquable par l'esprit d'observation que l'auteur y montre; il s'abandonne moins ici à ces théories hypothétiques qui lui sont si familières, pour se laisser guider par l'expérience. Chirac fit de nombreuses ouvertures de cadavres, qui le conduisirent à penser que les fièvres qu'il observait étaient le résultat d'une inflammation du cerveau, et des organes de la digestion. Il déduit de ses observations une thérapeutique plus rationnelle. — Georget a consigné dans les *Archives générales de méd.*, tome 1, an. 1823, un extrait des faits et des principes exposés par Chirac dans l'ouvrage dont il s'agit.

Dissertations et consultations médicinales, de Chirac et Sylva. Paris, 1744, in-12, 2 vol. — On retrouve dans ce recueil les observations de Chirac sur les poils, sa dissertation sur l'incube, etc., et une notice biographique de Chirac.

Chirac a inséré dans les *Ephém. des Curieux de la nature*, an IV, déc. II, obs. 125, le récit d'une expérience relative au vomissement; il pense que cet acte ne résulte pas de la contraction de l'estomac, mais de la compression simultanée des muscles abdominaux et du diaphragme sur cet

organe. On sait que M. Magendie a renouvelé cette expérience dans ces derniers temps, et que celles de Béclard et Legallois ont fait voir la part que l'œsophage avait dans le vomissement. Cette expérience de Chirac est aussi consignée dans l'*Hist. de l'Acad. des sc.*, an. 1700.

Sur les moyens de conserver quelque temps la vie à un animal, après lui avoir enlevé le cerveau, et lui avoir coupé la tête; inséré dans les *Philos. transact.*, n° 226, et dans le *Journal des savans*, an. 1688. — Le moyen indiqué par Chirac consiste dans l'insufflation de l'air dans les poumons, de manière à entretenir une respiration artificielle.

(Astruc, *Mém. pour servir à l'hist. de la Fac. de Montpellier.* — Haller, *Biblioth. anat.*; id. *Bibl. med. pract.*; id. *Bibl. chirurg.* — Éloge dans l'*Hist. de l'Acad. roy. des sc.* an 1732. — Gautheron, *Éloge de Chirac*, dans le recueil des éloges des académiciens de Montpellier; par M. Desgenettes. —Portal.)

CHIRURGIE. Quelque arbitraires que soient les limites que l'on ait voulu poser entre la chirurgie et la médecine proprement dite, il est certaines parties de l'art de guérir qu'on s'est constamment accordé à faire entrer dans les attributions de la première : telles sont les opérations, le traitement des plaies, des fractures, des luxations, etc. Et quoiqu'il soit impossible d'établir une distinction précise entre ces deux branches médicales, relativement aux objets qu'elles embrassent, divers motifs, que le cours de cet article fera aisément saisir, nous portent à ne pas les confondre dans un même coup d'œil historique. Nous allons donc suivre les progrès de la chirurgie depuis sa naissance jusqu'à nos jours, signaler les hommes qui ont concouru à ses progrès, et enfin indiquer la situation civile et politique de ceux qui exercèrent cet art.

§. I. *Origine de la chirurgie, et état de cet art dans les premiers temps de la civilisation.* Il est très-difficile d'assigner une époque précise aux commencemens de la chirurgie. L'origine de cette science remonte sans doute aux premiers âges du monde, et se confond avec celle de la médecine proprement dite, dont elle n'a été séparée dans l'exercice qu'après une longue suite de temps. Toutefois, il est permis de présumer que la chirurgie est née avant la médecine interne, puisqu'elle a pour objet des maux accessibles à la vue, auxquels la main de l'homme pouvait immédiatement s'appliquer, et qui d'ailleurs devaient être, dans l'enfance des sociétés, plus communs que ceux qui sont du ressort de la pathologie interne. Si, laissant de côté toutes conjectures, nous nous en rapportons aux documens consignés dans les premières annales des peuples, nous voyons les mêmes hommes pratiquer, sous le titre de médecins,

dans quelques rangs qu'ils soient, et la chirurgie et la médecine interne, panser les plaies et prescrire certains remèdes dans le cas de fièvre. Les mêmes abus, les mêmes superstitions règnent sur ces deux parties du même art. A cause de ces considérations communes, qui trouveront plus naturellement leur place à l'article consacré à la médecine en général, nous nous abstiendrons d'en dire davantage, et nous chercherons immédiatement ce qu'était la chirurgie chez les peuples anciens.

Les peuples orientaux, qui ont précédé de si long-temps les Grecs dans la civilisation, ne paraissent avoir possédé qu'une chirurgie très-bornée : cette science n'y fit aucuns progrès, quoique la coutume des embaumemens, la cérémonie de la circoncision, et surtout l'art si commun de châtrer les hommes et les animaux, semblassent devoir leur donner quelques connaissances anatomiques, et l'habitude des opérations. Toute leur médecine consistait en prescription de simples. La cautérisation et la saignée paraissent cependant avoir été employées chez plusieurs de ces peuples; mais pour ce qui concerne toutes les autres parties de la chirurgie, on n'y trouve aucune trace d'avancement. Ce qu'on raconte des connaissances des Égyptiens sur plusieurs maladies, et notamment sur les maladies des yeux, ce qu'on dit de leurs instrumens de chirurgie et de leurs emplâtres, décrits dans les livres fabuleux d'Hermès, doit se rapporter aux Égyptiens modernes ou aux savans d'Alexandrie, du temps des Ptolomées. L'ignorance des prêtres égyptiens, qui pratiquaient la médecine, était telle, au rapport d'Hérodote, qu'ils ne purent guérir une entorse que s'était donnée Darius, fils d'Hystape. C'est donc chez les Grecs seulement que la chirurgie a pris quelque forme : ce sont eux qui ont communiqué aux autres peuples les connaissances chirurgicales qu'on a pu remarquer plus tard chez ces derniers.

Malgré ce que nous avons dit touchant l'antériorité présumée de l'origine de la chirurgie, les premières notions qui nous soient parvenues relativement à la médecine chez les Grecs, n'ont trait qu'à la médecine interne. On ne parle nullement de cure chirurgicale opérée par Mélampe, le plus ancien des médecins grecs. Pendant long-temps il n'est mention que du pansement des plaies à l'aide de simples employées comme topiques : ce fut là toute la science du fameux centaure Chiron, et des héros auxquels il enseigna son art, d'Hercule, de Thésée, d'Achille, etc. Ce n'est qu'à Esculape, élève aussi de ce même Chiron, et bien postérieur à Mélampe, qu'on peut rapporter le premier exercice de quelques parties impor-

tantes de l'art chirurgical. Les cures qu'il opéra à l'aide du fer, du feu et des médicamens, ont paru tellement merveilleuses à ses contemporains, que les honneurs de l'apothéose lui furent décernés. Les auteurs qui ont fait mention d'Esculape, disent qu'il s'appliqua particulièrement à la chirurgie; mais rien n'indique qu'il ait traité autre chose que des blessures, contre lesquelles il employait les incisions et les cautérisations. Machaon et Podalyre, fils d'Esculape, héritèrent des connaissances et de l'habileté de leur père, et devinrent fameux au siége de Troie. Quoiqu'on ait lieu de penser que l'opération de la saignée était employée long-temps auparavant, c'est à Podalyre que se rapporte la première opération de ce genre, dont il est fait mention dans les fastes de l'art.

Quoi qu'il en soit, à ces époques peu avancées de la civilisation, l'art de guérir n'était pas seulement exercé par une classe particulière d'hommes qui s'y consacraient. Il semble que l'étude de cet art entrât dans l'éducation de ceux que leur naissance appelait à conduire les peuples. Ainsi, en l'absence de Machaon et de Podalyre, Homère nous montre Patrocle arrachant les flèches, lavant les plaies et les pansant; et, presque du temps d'Hippocrate, Denys, tyran de Syracuse, au rapport d'Ælian, incisait, brûlait et entreprenait divers traitemens chirurgicaux. Les femmes, si souvent la cause de guerres et de combats dans ces temps barbares, comme dans ceux de notre fabuleuse chevalerie, devaient être également portées, et par leur position et par la pitié naturelle à leur sexe, à exercer quelques parties d'un art qui a pour but le soulagement de l'humanité. Ce furent les femmes qui pendant long-temps furent chargées de cette partie de la chirurgie qui a rapport aux *accouchemens*. Voyez ce mot.

Après la guerre de Troie, la pratique de la chirurgie, comme celle de la médecine interne, renfermées dans l'ordre sacerdotal des Asclépiades, ne fit que des progrès très-lents. L'observation des blessures, les incisions qu'elles nécessitaient, ne purent fournir que des connaissances grossières d'anatomie : le respect superstitieux pour les morts empêchait d'en acquérir de plus étendues. Aucun monument antérieur aux écrits d'Hippocrate ne nous est parvenu qui nous mette à même d'apprécier les connaissances chirurgicales que le temps amassa successivement dans les diverses écoles de la médecine grecque : transmises par tradition, ce n'est que du temps d'Hippocrate, et par les soins de ce grand homme, qu'elles sont

devenues publiques. Ce n'est véritablement qu'à dater de cette époque qu'on peut tracer l'histoire de la chirurgie.

§. II. *État de la chirurgie à l'époque d'Hippocrate.* Quelque opinion qu'on ait du génie d'Hippocrate, qui, suivant Haller, doit être réputé le père de la chirurgie aussi bien que de la médecine, on ne pourrait sans erreur lui attribuer entièrement le degré d'avancement où nous voyons cette partie de l'art parvenue dans les écrits qui portent son nom. Ce n'est qu'après de nombreux essais qu'on a pu arriver à hasarder des opérations aussi importantes que celles qu'on pratiquait déjà à cette époque; et il a fallu plus que l'expérience et le génie d'un seul homme, pour arriver à établir les règles qu'il nous a tracées avec tant d'exactitude et de précision. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'authenticité des traités hippocratiques où il est parlé de chirurgie, de distinguer ceux qui paraissent avoir été composés avant Hippocrate, ou par quelques médecins contemporains de l'école de Cnide, de signaler enfin ceux qui ont été composés plus tard, et même par des médecins d'Alexandrie (V. *Hippocrate*); il nous suffit que ces écrits, sortis ou non de la plume d'Hippocrate, nous retracent assez fidèlement l'état de la chirurgie de son temps. Seulement il nous est difficile d'établir la part qu'il a eue aux progrès de cet art. On peut conjecturer qu'il a tiré des livres de médecine existant alors ce qu'ils contenaient de bon, et qu'il a profité des manuscrits ou des traditions conservés dans l'ordre des Asclépiades.

Il fallait, comme nous l'avons déjà remarqué, que la chirurgie eût fait chez les Grecs de grands progrès avant Hippocrate, pour que des règles générales nous aient été transmises par cet homme célèbre, sur les opérations. Ainsi l'on trouve dans les traités *De officinâ medici et de medico*, des préceptes excellens sur les instrumens que doit employer le chirurgien, sur la disposition des lieux, celle des lumières, sur la situation de l'opérateur, enfin sur la forme et l'effet des bandages. Le nombre et la variété des bandages étaient tels, qu'à l'occasion des fractures du nez, Hippocrate s'élève contre les médecins de son temps qui, moins occupés de l'utilité que de la complication et de l'élégance des bandages, commettaient de grandes fautes, et plus dans cette fracture que dans aucune autre (*De articulis.*)

Dans les inflammations, indiquées par la chaleur, la douleur et la fièvre, Hippocrate prescrivait les émolliens, qu'il désignait sous le nom générique de rafraîchissans, tels que les feuilles de poirée,

d'ache, d'olivier, de ronces, de figuier, etc.; tous ces végétaux étaient employés en forme de cataplasmes, cuits ou simplement broyés (*De medico*). Il observe que les corps gras y sont nuisibles (*De affectionib.*). Il distingue les tumeurs formées par le sang, les phlegmons, de celles qui le sont par la pituite: les premières causent de la douleur, les autres ne font éprouver qu'un sentiment de pesanteur (*De loc. in homin.*).

Sous la dénomination d'abcès ou d'apostème, il paraît comprendre toute collection purulente, mais surtout celles qui sont la suite d'une dépuration ou d'une crise, et qui ont leur siége aux articles, et particulièrement à la base de la mâchoire. Il remarque très-bien l'inconvénient d'ouvrir ces abcès avant d'en avoir déterminé la maturité uniforme dans tous les points; il établit les signes par lesquels on peut reconnaître qu'elles ont ces qualités, et décrit les progrès, l'état et les suites de ces tumeurs (*Aphor. sect.* 4. — *de epidem.* lib. 1. — *De medico* — *coact. prænot.*).

Il n'est fait dans les écrits hippocratiques aucune mention d'emplâtres pour le traitement des plaies; on n'y trouve indiqué que l'usage des huiles ou de quelques préparations grasses, destinées à des linimens sur les plaies ou sur certaines parties malades. Ces préparations formées par la macération de lis, de roses, etc., dans l'huile commune, quelque simples qu'elles paraissent, étaient, dans les premiers temps, ignorées des Grecs, et leur vinrent de l'Égypte; c'est de là qu'il est quelquefois question, dans Hippocrate, de certains onguens égyptiens. Hippocrate employait peu de topiques. Excepté les plaies des articles, il était dans l'usage de les laver toutes avec du vin (*De ulcerib.*). Dans les plaies des extrémités, il laissait couler le sang abondamment, dans la vue de modérer l'inflammation et la suppuration qui en sont la suite. L'expérience lui avait appris que toute plaie contuse devait nécessairement suppurer; il appliquait des cataplasmes sur les bords tuméfiés; la suppuration une fois établie, il pansait la plaie avec de l'éponge, qu'il recouvrait des feuilles de quelques plantes. La marche des plaies, leurs époques d'inflammation, de suppuration, étaient parfaitement connues. Hippocrate prescrit de s'abstenir, le troisième ou quatrième jour où l'inflammation et les autres accidens augmentent, de fatiguer les plaies, de les sonder, et de tout ce qui pourrait y porter de l'irritation: il avait très-bien observé que les médicamens gras ne conviennent pas aux plaies enflammées non plus qu'aux ulcères sordides (*De affection.*). Dans le premier cas, il prescrit les rafraîchissans, et dans le deuxième,

les médicamens âcres, propres à déterger la partie. On ne connaissait point alors les bandages unissans que nous employons aujourd'hui; mais l'indication de réunir les plaies immédiatement avait été saisie, et on cherchait à la remplir dans l'application du bandage. Hippocrate ne se bornait pas à traiter localement les plaies, il leur appliquait le régime des maladies aiguës : peu de boissons et peu d'alimens; la diète était d'ailleurs proportionnée à la gravité du mal, et il avait le plus grand soin d'entretenir la liberté du ventre (*De ulcerib.* — *De morb.*, lib. II). Les plaies qu'il estime mortelles sont celles du cerveau, de la moelle épinière, des intestins grêles, du foie, du diaphragme, de la vessie, du cœur ou de quelque vaisseau qui rend beaucoup de sang. Il y joint encore celles qui attaquent les grands vaisseaux du cou; cependant il observe qu'elles ne sont pas toutes décidément mortelles, en raison de la variété de siége de ces parties, et de la manière dont a été faite la plaie (*De morb.*, lib. II, *prædictor.* — *Aphor.* 18, sect. 6). Il remédiait à l'hémorrhagie des plaies en les remplissant de manière à produire une compression (*Épidem.* lib. VI), quelquefois aussi par l'application du feu (*De loc. in homin.*). Enfin, les remarques consignées dans les ouvrages hippocratiques, sur la marche, le pronostic et le traitement des ulcères, montrent qu'on possédait à peu de chose près, à cette époque, les connaissances que nous avons aujourd'hui sur ce genre de maladie.

Les moyens chirurgicaux employés dans le traitement des maladies internes, ou du moins pour remplir des indications médicales, constituaient une portion très-importante de la chirurgie de ce temps. La saignée tient le premier rang. Il y avait peu de veines accessibles à l'instrument qu'on n'ouvrît. Comme les lois de la circulation étaient inconnues, et qu'Hippocrate croyait à un flux et un reflux du sang dans ses vaisseaux, l'écoulement de ce liquide par la saignée avait pour unique but la dérivation et la révulsion (*De loc. in homin.*). Aussi devait-on ouvrir autant de veines qu'il y avait de parties malades à soulager. Avait-on mal à l'occiput, il attaquait la veine préparate ou frontale; dans les douleurs des lombes et des testicules, il incisait la saphène ou la veine poplitée; dans la pleurésie, la veine au pli du bras; il ouvrait quelquefois les veines des narines et celles de l'anus, etc.

Les mêmes principes de dérivation et de révulsion présidaient à l'emploi des ventouses. Hippocrate appliquait les ventouses, tantôt sans faire de scarifications, tantôt en en faisant.

L'application du feu était usitée dans une foule de cas : ce qu'on ne guérit pas par les médicamens, a dit Hippocrate dans un de ses aphorismes, le fer le guérit; ce que le fer ne guérit pas cède à l'action du feu, ou le mal est incurable. Les instrumens dont Hippocrate se servait étaient des fers chauds, des fuseaux de bouis trempés dans l'huile bouillante; tantôt une espèce de champignon qu'il faisait brûler sur la partie malade, tantôt du lin cru. Cette dernière méthode était la même que celle que Prosper Alpin prétend avoir été pratiquée chez les Égyptiens, et paraîtrait représenter assez exactement le moxa, dont nous avons emprunté l'usage aux Chinois. Dans le cas de douleurs de tête, où les cautérisations n'avaient aucun effet, Hippocrate formait une sorte d'exutoire, en faisant au front une incision coronaire, et mettant entre les deux lèvres de la plaie de la charpie pour les tenir écartées et laisser un libre cours au sang et aux humeurs.

On voit, d'après le traité *De vulneribus capitis*, et divers passages de plusieurs autres écrits, que les plaies de tête avaient attiré particulièrement l'attention; un grand nombre d'observations intéressantes avaient été faites sur le diagnostic et le pronostic de ces plaies. Les contre-coups paraissent avoir été bien connus. Mais le traitement, qui consistait principalement dans la trépanation, nous semblera bien vicieux, aujourd'hui que cette opération est si rarement pratiquée. Dans toutes les fractures sensibles ou non à la vue, lorsque la trace du trait restait sur l'os, qu'il y eût fente, ou qu'il n'y en eût pas, Hippocrate avait recours au trépan. S'il se déclarait des accidens graves, et qu'on ne reconnût pas de lésion à l'endroit frappé, il faisait des recherches à l'endroit opposé, et même des incisions, pour constater l'état de l'os. Quand les accidens l'engageaient à recourir aux incisions, pour savoir si l'os était endommagé, il les faisait assez grandes, et détachait de l'os les tégumens et le péricrâne. Le lendemain, après la levée de l'appareil, s'il présumait que le trait eût atteint et endommagé l'os, quoiqu'il n'y vît aucune lésion, il le ruginait en long et en travers, ainsi que les environs, persuadé que la fracture et la contusion ne sont pas toujours à l'endroit où le coup a porté. Pour vérifier jusqu'où l'os était lésé, il l'enduisait d'une matière noire, et ruginait toutes les parties pénétrées par cette matière, qu'il regardait comme malades. Lorsque la sonde ou la vue ne pouvaient indiquer la nature et l'étendue de la lésion de l'os, il faisait serrer entre les dents du malade la férule ou l'asphodile, pour entendre le cliquetis qu'il croyait devoir se produire. Hippocrate re-

gardait donc le trépan indiqué toutes les fois qu'il existait une fissure ou une contusion, qu'un coup avait été porté par un homme fort et robuste, que le trait était venimeux, que le malade avait éprouvé un vertige ténébreux ou un sommeil profond, enfin que la fente était trop profonde pour être enlevée par la rugine. Il paraît, contre l'opinion de Leclerc et de Sprengel, qu'il n'a jamais trépané pour ouvrir un passage aux humeurs épanchées sous le crâne, mais seulement pour enlever quelque portion d'os viciée. Toutes ses vues curatives se portaient sur la lésion de l'os, accident auquel il attribuait tous les autres. Hippocrate avait deux espèces de trépan : l'un à couronne armée de dents, en forme de scie à son extrémité, et assez semblable à celui dont nous nous servons aujourd'hui; et un autre qui servait dans certaines affections de l'os, ou dans l'hydropisie de poitrine, pour en tirer l'eau par la perforation d'une côte (Foësius, *OEconom. Hippocrat.*, aux mots τρύπανον et πριστήριον). Il se servait aussi, pour déterminer l'exfoliation de la première table, en cas de contusion et de fente, d'un trépan nommé de nos jours encore *perforatif;* procédé qui a été renouvelé depuis par le chirurgien Belloste. Hippocrate ne voulait pas qu'on pénétrât jusqu'à la membrane, dans la crainte que, restant trop longtemps à découvert, elle ne se tuméfiât et ne pourrît, ou qu'elle ne fût blessée par les dents du trépan. Il laissait donc la portion d'os qui tenait se détacher d'elle-même. Aussi, lorsqu'ayant ratissé l'os jusqu'à la seconde table, il trouvait la carie étendue plus loin, il refermait l'ulcère le plus tôt possible, sans oser attaquer la partie profondément lésée. Déjà il avait reconnu l'inconvénient de trépaner sur les sutures. Du reste, Hippocrate donne les préceptes les plus judicieux pour l'exécution même de l'opération du trépan.

Notre auteur établit assez bien le diagnostic des polypes du nez (*De morb.* lib. II). Pour extirper celui qui est mou, oblong et pendant, il fait passer de la bouche dans les fosses nasales un fil auquel est attachée une éponge ronde et maintenue à une consistance solide par un lien. Cette éponge, tirée avec force dans les fosses nasales, détermine l'arrachement du polype. Si le polype était charnu et remplissait les narines, il brûlait hardiment la tumeur avec un fer chaud, introduit à trois ou quatre reprises, à l'aide d'une canule. Dans le cas où la tumeur était charnue, ronde et mollette, il l'extirpait au moyen de la ligature pratiquée par un procédé fort ingénieux. Le polype était-il dur et calleux, il incisait l'aile du nez; il enlevait la tumeur, cautérisait la place et réunissait le nez par une

suture. Il traitait l'ozène en cautérisant l'ulcère et le saupoudrant d'ellébore.

Il paraît que l'évulsion des dents a été pratiquée très-anciennement. Hippocrate prescrit de n'arracher que les dents cariées et branlantes; mais quand elles ne sont ni cariées ni mobiles et qu'elles causent cependant des douleurs violentes, il faut les cautériser (*De affectibus*).

Il traitait la grenouillette en y excitant la suppuration; il incisait la tumeur lorsque le pus était formé, à moins qu'elle ne s'ouvrît d'elle-même; ensuite il y appliquait le feu (*De morb.* lib. II). — Il ouvrait les amygdales suppurées avec l'instrument tranchant (*De morb. épidem.* lib. II). — L'excision de la luette était assez usitée du temps d'Hippocrate, puisqu'il recommande de ne pas la pratiquer avec maladresse et à contre-temps. Toutefois, dans un des ouvrages hippocratiques il est dit qu'il ne faut pas l'inciser lorsqu'elle est enflammée, à moins qu'elle n'ait une sorte de pédicule à sa partie supérieure (*Prænotiones*). Dans deux autres, au contraire, il est donné le précepte de l'exciser, d'y plonger un instrument très-acéré lorsqu'elle est très-gonflée par l'inflammation (*De morb.* lib. II. — *De affection.*). Il distingue cette inflammation d'une tuméfaction œdémateuse de la luette. Dans ce cas, il faut en inciser la pointe et presser la tumeur contre le palais. — Dans l'angine, si le danger de suffocation était imminent, il introduisait dans la trachée-artère une canule à laquelle était attachée une vessie; au moyen de quoi on poussait de l'air dans les poumons (*De morb.* lib. II).

L'opération de l'empyème a été pratiquée dès les temps les plus reculés. C'est du moins ce qu'on peut inférer de l'origine presque fabuleuse qu'on lui assigne. Les détails dans lesquels entrent Hippocrate et les auteurs des écrits hippocratiques, prouvent qu'il avait fallu qu'avant eux on eût trouvé des occasions nombreuses de la pratiquer et de la soumettre à des règles générales (*Aphor.* — *De intern. affection.* — *De loc in hom.* — *De morb.*). On ouvrait la poitrine, soit avec le feu, soit avec le fer. Les derniers hippocratistes semblent avoir donné la préférence à l'instrument tranchant. Quinze jours après que les signes d'épanchement dans la poitrine avaient été observés, on faisait baigner le malade; puis il était placé sur un siége, et on l'agitait par les épaules, pour savoir de quel côté on entendait le bruit du liquide. On y faisait l'ouverture, plutôt par derrière que par-devant, à la partie la plus déclive. On regardait le côté gauche comme moins dangereux. Il est possible que l'éléva-

tion du foie à droite, mal appréciée, ait été cause de quelques accidens. On coupait d'abord la peau avec un large bistouri, puis on perforait le restant des parties molles avec une lancette entourée de fil jusqu'à quelque distance de sa pointe; on ne laissait écouler qu'une partie du liquide épanché, et l'on fermait l'ouverture par une tente de lin cru, fixée à un fil, qui était retirée deux fois par jour. Le dixième jour, où tout le pus était sorti, on injectait dans la poitrine, du vin et de l'huile tiède pour nettoyer le poumon, etc. Dans quelques cas on faisait l'ouverture avec un fer rougi; mais les disciples de l'école d'Hippocrate paraissent avoir tellement redouté l'évacuation complète de la sérosité dans l'hydropisie de poitrine, qu'ils aimaient mieux perforer une côte, parce qu'il était plus facile de boucher une ouverture faite à un os : c'est ce qu'on pratiquait avec un trépan pointu.

Hippocrate avait observé l'incurabilité des cancers des mamelles, dont il décrit assez bien la marche. Suivant lui, cette maladie élude l'effet de tous les remèdes (*Prædictor.* lib. II). Il se peut qu'on pratiquât déjà des opérations sur cette partie; mais d'après l'opinion exprimée ci-dessus, ce ne devait être que rarement. L'incision des mamelles en suppuration, dont il est fait un précepte, n'est que l'opération usitée dans les abcès (*De morb. mulier.* lib. II).

Dans l'hydropisie, Hippocrate évacuait l'eau du scrotum, des cuisses, des jambes, par de petites scarifications ou mouchetures. qu'il faisait avec un scalpel fortaigu (*De intern. affection.*). La ponction de l'abdomen était généralement pratiquée dans l'école de Cos. On se servait aussi bien du fer rouge que de l'instrument tranchant pour la faire.

Les signes et le traitement de la néphrite calculeuse sont indiqués avec une précision vraiment remarquable (*De intern. affectionib.*). Les abcès des reins, annoncés par la tuméfaction et la protubérance de la partie, étaient ouverts. On pensait qu'en ouvrant l'abcès, on avait l'espoir de sauver le malade, qui périssait si l'on n'agissait pas ainsi. Il est parlé encore d'une autre maladie des reins annoncée, comme la néphrite calculeuse, par des douleurs violentes. Elle était attribuée à la rupture des veines qui se rendent aux reins, lesquels se remplissent de sang. Le malade en rend d'abord avec les urines, et par la suite on voit au sang succéder le pus. Lors donc que le rein est suppuré, il s'élève aux environs de l'épine une tumeur qu'il faut ouvrir par une incision assez profonde, pour parvenir au foyer du

pus. Si on l'atteint, le malade guérit. Si le pus se fait jour par le rectum, il y a encore à espérer pour le salut du malade.

Il est peu fait mention des fistules dans les écrits hippocratiques, à l'exception des fistules à l'anus, auxquelles est consacré tout entier le traité *De fistulis*. On employait plusieurs méthodes pour traiter celles-ci. Dans certains cas, on faisait passer à travers les orifices externes et internes de la fistule une mèche mince de toile de lin, enduite de suc de grande tithymale, et saupoudrée de fleurs d'airain brûlé, dont les chefs étaient rapprochés également; on introduisait dans l'anus un gland de corne rempli de terre cimolée, qu'on ôtait toutes les fois que le malade voulait se présenter à la garde-robe. Le sixième jour, on remplissait ce gland d'alun pulvérisé; il était laissé dans l'anus jusqu'à ce que l'alun fût fondu; enfin on enduisait l'anus de myrrhe, jusqu'a ce que l'ulcère parût tout-à-fait consolidé. On ne dit pas quel était le succès de cette méthode. Dans d'autres cas, la fistule était traitée par la ligature. Un lien composé de fils de lin entouré d'un crin de cheval, était introduit au moyen d'une sonde d'étain dans l'ouverture fistuleuse. Avec un doigt porté dans l'anus, on recourbait l'extrémité de la sonde qui était retirée au dehors. La sonde détachée, on faisait, avec les deux extrémités du lien, un nœud bien serré. Le nœud était resserré tous les jours, à mesure que les chairs comprises dans l'anse étaient détruites. C'est cette méthode qu'on a plus tard renouvelée, en substituant un fil de plomb aux fils de lin.

Hippocrate se servait encore de la ligature pour l'extirpation des tumeurs hémorrhoïdales; mais il en réservait toujours une, pour ne point contrarier la nature en lui fermant totalement et tout à coup, une voie de décharge qu'elle s'était ouverte (*Aphor.* 12, sect. 6. — *De victus rat. in acut.*). Dans le *Traité des hémorrhoïdes*, au contraire, il est prescrit de détruire toutes les tumeurs par le feu.

Il parle de la chute du rectum, dans le livre II des *Prorrhétiques*, ainsi que dans le *Traité des fistules*. La chute de la matrice a été décrite assez exactement dans plusieurs endroits des livres hippocratiques. On en distinguait de trois espèces: la première, lorsque le col de la matrice s'abaisse et entraîne avec lui une portion du corps de ce viscère, ce qui est sensible au tact; la seconde, lorsque le corps de la matrice s'avance au point de se laisser apercevoir à l'orifice du vagin; la troisième enfin, quand la matrice est totalement renversée. Des topiques froids et astringens étaient, avec la position du tronc plus bas que les jambes, les principaux moyens employés.

Il en est un autre que l'on mettait encore en usage, et que sa singularité a fait souvent citer. Persuadé que la matrice était sensible au parfum des odeurs suaves, on en plaçait de fétides aux parties naturelles, et d'agréables sous le nez. Dans le cas où la matrice pendante et renversée n'avait pas repris sa situation naturelle à l'aide de ces moyens, on en opérait la réduction avec la main. On liait ensuite les cuisses rapprochées, et on laissait dans cet état la malade le jour et la nuit suivante. Le lendemain, pour rappeler ou fixer la matrice, on appliquait à la hanche une large ventouse, qui était laissée long-temps. La malade gardait le lit quarante jours, sans qu'il lui fût permis de se lever, même pour les évacuations naturelles. Ce temps expiré, elle pouvait se lever, mais il fallait qu'elle marchât peu et vécût de régime. Bien des siècles après, Th. Bartholin avait conservé, dans le traitement de la chute de matrice, l'usage des ventouses et des odeurs (*De naturâ pueri.* — *De morb. mulier.* — *De sterilib.*).

Nous ne dirons rien de ce qui concerne les accouchemens; nous en avons traité ailleurs. V. *Accouchemens* (art des).

C'est surtout dans l'étude des fractures et des luxations, qu'on est frappé des progrès qu'avait faits la chirurgie au temps d'Hippocrate. On en trouve l'explication dans les connaissances plus précises que l'on avait alors sur l'anatomie des os et des articulations. Nous ne citerons pas tout ce que contiennent sur ce sujet les traités *De officinâ medici*, *de fractis*, *de articulis*. Il suffira d'en extraire les principales propositions, pour juger de l'état de cette partie de la science.

Déjà l'on possédait des notions satisfaisantes sur le pronostic des fractures, par rapport aux différences qu'elles présentaient dans leurs complications, leur forme, leur direction et leur siége, aux membres supérieurs ou inférieurs, et à telle ou telle partie de l'os. Tous les anciens se sont servis d'attelles dans le traitement des fractures. Hippocrate donne, sur ces moyens de contention et sur les autres pièces du pansement, ainsi que sur l'application de ces pièces, les détails les plus satisfaisans. On maintenait en général les fractures avec un bandage roulé, méthodiquement appliqué. Les préceptes qu'il expose sur la position des membres, dans le temps de la réduction, sont excellens. Hippocrate avait senti la nécessité d'une extension graduelle dans la réduction des fractures; c'est ce qu'on peut inférer de ce qu'il dit au sujet de la fracture du bras. Toutes les fois que l'extension faite par des hommes suffit, il veut qu'on s'en contente. Il

faut rejeter les machines lorsqu'on peut s'en dispenser; sinon il faut choisir les plus simples. Il censure les gouttières dont on se servait de son temps, et qui étaient destinées à recevoir la cuisse fracturée. Il pensait qu'on pouvait très-bien guérir sans elles, par les moyens ordinaires, et que lorsqu'elles ne dépassaient pas le genou, elles avaient l'inconvénient de ne pas s'opposer à la flexion de la jambe qu'il avait reconnue très-défavorable au maintien des fragmens du fémur. Dans les fractures compliquées de plaie sans saillie des os, il employait les moyens curatifs ordinaires; seulement le bandage était moins serré. Il blâme fortement l'usage commun des praticiens de son temps, qui appliquaient dès le commencement le bandage ordinaire. Dans le cas de plaies, d'ulcérations où il fallait lever fréquemment l'appareil, il se servait d'un bandage assez semblable à celui qu'on nomme à dix-huit chefs. Lorsqu'aucun des bandages ordinaires ne maintient la fracture, on doit avoir recours à quelque machine capable de tenir le membre dans un état d'extension. A ce sujet Hippocrate condamne la pratique de ceux qui attachaient au lit le pied du malade, comme toujours nuisible et jamais utile; le reste du corps venant à céder, il n'y a plus d'extension. Il décrit une machine assez ingénieuse, propre à atteindre le but désiré. Après de très-bons préceptes sur la réduction des fractures compliquées, il conseille, si tous les efforts ont été inutiles, de ne pas aggraver le mal par des tentatives nouvelles. Quand l'os qu'on n'a pu réduire pique et agace les chairs, il faut couper l'excédant, surtout s'il est dénudé, puisqu'on ne saurait le conserver. Hippocrate annonce qu'il réchappe peu de personnes après des fractures de la cuisse ou du bras où l'os a percé les chairs, tant parce que ces os sont grands et garnis de moelle, que par la lésion des nerfs, des muscles et des veines qui les avoisinent.—On peut lire encore avec intérêt les détails qui sont donnés sur la fracture de l'avant-bras et du bras, sur celles de la mâchoire inférieure, du nez, sur le décollement de l'acromion, que bien des médecins prenaient pour une luxation de l'humérus, et surtout sur la fracture de la clavicule. Beaucoup de médecins de ce temps pensaient obtenir la réunion des deux fragmens de la clavicule par un bandage qui abaisserait le fragment interne. Hippocrate signale le vice de cette pratique et pose l'indication essentielle de la guérison de cette fracture. Suivant lui, il fallait rapprocher de sa situation naturelle la portion externe, seule susceptible de déplacement. Il avait très-bien observé que la portion de la clavicule qui tient à la poitrine, reste élevée, tandis que la partie attachée à

l'épaule s'affaisse. Les situations et les bandages prescrits par Hippocrate pour le traitement de cette fracture étaient assez propres à remplir l'indication posée. Sa pratique, dans la fracture des côtes, était très-saine. Il remarque que l'on a tort de s'inquiéter moins de la contusion que de la fracture. Toutefois, il prolongeait d'autant plus l'application du bandage roulé sur la poitrine, que les accidens de contusion étaient plus longs et plus graves.

Les luxations n'étaient pas traitées avec moins de soins que les fractures. L'auteur du traité *De articulis* dit n'avoir vu que la luxation du bras sous l'aisselle, c'est-à-dire en bas, qui est en effet la plus ordinaire, et jamais en haut, en arrière ni en devant. Contre l'opinion de ses contemporains, il révoque en doute la possibilité de cette dernière. Il établit très-bien le diagnostic de la luxation du bras en bas, et donne, pour faire la réduction, plusieurs procédés qui ont été long-temps en usage, et parmi lesquels sont ceux de l'échelle, de la porte, et la machine connue sous le nom d'*ambi*. Les remarques faites à l'occasion du pronostic et de quelques autres points de l'histoire de ces maladies montrent une observation très-attentive, une expérience très-éclairée. L'auteur parle des luxations spontanées du bras, que la plupart des médecins du temps n'entreprenaient pas de guérir, et pour lesquelles il appliquait le cautère actuel, suivant certaines règles qu'il serait difficile de justifier toutes. On trouve également des détails très-curieux, sinon toujours très-exacts, sur les luxations du coude, du poignet, des doigts, de la mâchoire inférieure. La cuisse se luxe en dedans, plus souvent en dehors, rarement en devant et en arrière. La réduction de cette luxation était opérée par des procédés analogues à ceux qu'on suivait pour celle du bras. Ainsi, dans la luxation en dedans, le malade était suspendu, et un homme fort et adroit, embrassant de l'avant-bras le haut de la cuisse, se suspendait lui-même à ce membre, et opérait ainsi, en portant la tête de l'os en dehors, l'extension et la coaptation. La machine connue sous le nom de banc d'Hippocrate, servait aussi à cette luxation, et est donnée comme très-avantageuse non-seulement dans les luxations de la cuisse, mais encore dans celles d'autres membres, en l'accommodant aux cas particuliers et en l'employant avec intelligence. L'auteur de l'ouvrage cité décrit très-bien la luxation de la cuisse en dehors, et les moyens d'y remédier. Il veut qu'en faisant l'extension et la contre-extension, on pousse la tête de l'os de dehors en dedans avec un levier large placé au gros de la fesse et même un peu au-dessus. Suivant lui, le procédé de réduction

par la suspension ne conviendrait pas, parce que l'avant-bras de celui qui se suspend repousserait la tête hors de sa cavité. Les luxations en arrière et en devant sont également décrites avec les moyens d'en faire la réduction. L'auteur indique parfaitement les suites de ces luxations non réduites. Il ne parle pas des luxations spontanées de la cuisse, qui sont cependant plus fréquentes que celles du bras. Toutefois, il est un passage de son traité qui indique qu'il avait observé ce genre de maladie; c'est lorsqu'il remarque que ceux dont la cuisse est luxée depuis leur naissance ou dans le cours de leur accroissement, par une *cause interne* ou par une cause externe, qui est la plus ordinaire, ont dans la suite la cuisse plus courte et plus décharnée parce qu'ils ne peuvent s'en servir.

L'auteur du traité hippocratique *De articulis* décrit les différentes affections que produisent les gibbosités, et même les fractures des vertèbres prises pour des luxations de ces os. Il établit fort bien les divers accidens résultant de ces dernières affections: la gêne de la respiration quand la gibbosité est au-dessus du diaphragme; les maladies des reins et de la vessie; des abcès vers les hypocondres et les aines, quand la bosse est au-dessous du diaphragme; la compression, et même la rupture de la moelle épinière, et par suite l'engourdissement de beaucoup de parties nobles, la suppression des urines, des fèces, quand un poids considérable sur l'épine cause un déplacement en dedans des vertèbres. Il avait très-bien distingué, sans s'en rendre compte, les diverses gibbosités. Les bosses angulaires sont dangereuses et mortelles, tandis que celles qui sont demi-circulaires et externes ne causent ni suppression d'urine, ni paralysie, ni la mort, en ce qu'elles n'empêchent pas le cours des liqueurs, ce qui arrive dans la courbure angulaire, outre plusieurs autres accidens, tels que la paralysie des parties supérieures et inférieures, et même de tout le corps. Il décrit, pour le blâmer, le procédé que quelques médecins charlatans et ignorans de son temps employaient pour guérir les gibbosités. Ce moyen, qu'il dit n'avoir jamais vu réussir, ce qu'on n'a pas de peine à croire, consistait à lier le patient aux degrés d'une échelle qu'on laissait tomber perpendiculairement d'une hauteur considérable. Il propose, de son côté, dans le cas de gibbosité, une machine à l'aide de laquelle on faisait une extension graduelle, pendant qu'on pressait de diverses manières sur la partie saillante de l'épine. Il rend compte de procédés ou d'essais qu'on faisait de son temps, tous plus ou moins ridicules et qui ne pouvaient réussir. On voit que l'art et le métier d'orthopédiste ne sont pas des inventions de nos jours.

Dans le même traité *De articulis*, et dans quelques passages de ceux connus sous les titres de *Mochlicon*, *de fractis*, se trouvent des détails étendus sur les luxations du genou, de la jambe, du pied. A propos des luxations de cette partie, sont décrits les effets des pieds-bots, quoique cette difformité ne soit pas considérée comme une luxation. Le traitement prescrit contre cette déviation des pieds en dehors ou en dedans, est analogue à celui qu'employa, au siècle dernier, Venel, qu'on regarda comme ayant fait une découverte pratique importante.

Tel fut l'état de la chirurgie à cette première époque de son histoire, autant du moins que nous pouvons le saisir, d'après les écrits hippocratiques; car il est probable que beaucoup de documens sur divers points ne nous sont pas parvenus, et que plusieurs opérations autres que celles dont nous avons parlé, étaient pratiquées. Ainsi, les amputations, dont la nature fournit en quelque sorte l'exemple dans la séparation qu'elle détermine de certaines parties gangrénées, étaient probablement mises à exécution dans les temps anciens. Un passage du traité *De articulis* paraît se rapporter à ce genre d'opération. L'auteur ne voit de danger que dans la syncope dont l'amputation est suivie. On cherchait à prévenir l'hemorrhagie, y est-il dit, en prescrivant un régime rafraîchissant et peu substantiel, après l'ablation de la partie, et en donnant au moignon une position horizontale ou élevée au-dessus du plan du corps. La lithotomie était également pratiquée, et nous n'avons aucun détail sur la manière dont cette opération était faite. Il n'en est question que dans le *serment*, où Hippocrate faisait jurer à ses élèves de ne la point pratiquer. On a conclu de cette défense, qu'Hippocrate n'avait point exercé la chirurgie: c'est une erreur; dans les traités de chirurgie qu'on s'accorde universellement à lui attribuer, il parle toujours d'après lui-même, d'après sa propre expérience; il oppose souvent ce qu'il fait aux pratiques vicieuses de ses contemporains. S'il a défendu la lithotomie, c'est probablement que cette opération lui paraissait si délicate et si grave, qu'il n'était pas prudent de la pratiquer, ou qu'on devait l'abandonner à certaines personnes qui s'y livraient exclusivement.

Plusieurs médecins, contemporains d'Hippocrate, jouirent d'un grand renom et exercèrent comme lui la chirurgie aussi bien que la médecine interne. Mais l'histoire ne nous dit pas quelle part ils eurent aux progrès du premier de ces arts. Parmi eux, l'on cite Philistion, qui, suivant Oribase, inventa une machine pour réduire les

luxations; et Ctésias, qui guérit Artaxerce-Memnon d'une blessure que ce prince reçut à la bataille de Cunaxa, et qui, d'après le fragment, seul reste de ses écrits sur la médecine, regardait la réduction de la cuisse comme parfaitement inutile, persuadé que la tête du fémur, une fois déplacée, ne pouvait plus être retenue dans sa cavité (Galien, *In comm.* IV, *ad libr. de articulis*).

§. III. *État de la chirurgie depuis le temps d'Hippocrate jusqu'à celui de Celse, c'est-à-dire, jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne.* Aucun écrit des médecins qui ont fleuri dans cette période de trois cents ans environ n'est parvenu jusqu'à nous. L'Encyclopédie médicale de Celse, dans laquelle sont recueillies la plupart des connaissances que la médecine avait acquises avant lui, et divers passages de plusieurs auteurs postérieurs, sont les seules sources où l'on puisse puiser pour esquisser l'histoire de l'art à cette époque, qui comprend la célèbre école d'Alexandrie.

Hippocrate transmit à ses successeurs des connaissances chirurgicales, qu'ils étendirent sans doute, mais non en proportion des circonstances plus heureuses où ils se trouvèrent. Les fils et le gendre de l'illustre médecin de Cos, Thessalus et Polybe, cultivèrent comme lui la chirurgie. C'est même à eux que l'on attribue la rédaction de quelques-uns des traités de la collection hippocratique où il est question de maladies chirurgicales et d'opérations. On cite aussi, après Hippocrate, Dioclès de Caryste, qui, au rapport de Celse, inventa un instrument propre à tirer les traits qui ne pouvaient être poussés par le côté opposé, et qui est donné par Galien comme l'auteur d'un traité sur les bandages et appareils (*De iis egit quæ fiunt in ἰατρειᾳ*); Philotime, que le même Galien dit avoir composé un semblable traité. Mais le médecin de ces temps au nom duquel se rattache une des opérations les plus hardies que l'on puisse tenter, c'est Proxagoras, de Cos, maître d'Hérophile, et qui s'adonna tout particulièrement à l'anatomie. Cælius Aurelianus rapporte (liv. 3, ch. 18) que ce médecin, lorsqu'il avait vainement employé les vomitifs et autres moyens par lesquels il combattait la passion iliaque, ouvrait le ventre et même l'intestin, qu'il désobstruait, et recousait ensuite les parois de la cavité. Aucun autre nom recommandable, sous le rapport de l'art chirurgical, ne nous a été transmis comme ayant brillé dans cet intervalle de temps qui sépare Hippocrate de l'école d'Alexandrie.

Attirées par les faveurs des Ptolémées, les sciences, dans la nouvelle capitale de l'Égypte, qui devint bientôt celle du monde savant,

prirent un essor inconnu jusqu'alors. L'anatomie, cultivée avec ardeur, semblait promettre à la chirurgie de rapides progrès. Mais les connaissances anatomiques dont s'enrichit alors la médecine servirent plutôt de texte à des théories spéculatives, qu'elles ne fournirent d'applications positives; à ce point que les médecins de la secte empirique n'hésitèrent pas à proscrire l'étude de l'anatomie comme inutile et funeste. On ne peut croire cependant que cette science, malgré l'abus qu'on en faisait, n'ait en rien contribué à l'avancement de la chirurgie, que Celse dit avoir été cultivée avec tant de succès en Égypte, et qu'elle n'ait pas servi de guide dans ces opérations sûres et hardies dont l'écrivain romain nous a laissé la trop concise description. Hérophile, qui doit être cité le premier en date comme en génie, exerçait la chirurgie, témoin Diodore Cronos qu'il traita d'une luxation, après lui avoir ironiquement démontré que l'os du bras n'avait pu changer de position, par un raisonnement semblable à celui dont se servait ce sophiste pour nier le mouvement. Mais c'est là tout ce que nous savons d'Hérophile comme chirurgien. Erasistrate, son émule en découvertes anatomiques, pratiquait, au rapport de Cælius Aurelianus, la chirurgie avec tant de hardiesse, que dans les abcès du foie et de la rate, il ne craignait pas d'ouvrir l'abdomen pour appliquer les remèdes immédiatement sur les parties malades (*Cæl. Aur. chron.* lib. 3, ch. 4). Il se servait aussi du cathéter qui porta son nom par la suite (*Introd. in galen. oper.*, t. IV), Ce cathéter avait la forme d'un S romain. Mantias, disciple d'Hérophile, écrivit un traité sur les appareils de chirurgie (*Galen. de fasciis*); et Andreas de Caryste, rangé par Celse au nombre des anciens partisans de la secte d'Hérophile, inventa plusieurs collyres actifs et quelques machines destinées à réduire les luxations du fémur. Alexandre Philalète et Démosthènes, de l'école hérophilienne de Laodicée, composèrent, au rapport de Gälien et d'Oribase, sur les maladies des yeux, des traités fort estimés des anciens.

Après Hérophile et Erasistrate, la chirurgie, suivant Celse, fit de grands progrès en Égypte. Elle y fut pratiquée, dit cet auteur, par Philoxène, qui écrivit plusieurs traités sur cette partie de l'art; par Gorgias, Sostrate, Héron, les deux Apollonius, Ammonius, surnommé le lithotomiste, pour avoir imaginé de rompre les pierres trop volumineuses pour être extraites sans déchirer le col de la vessie. Le même Ammonius arrêtait les hémorrhagies par l'application de caustiques, notamment de l'arsenic rouge, dans le but de former

une escarre sur les vaisseaux d'où sortait le sang (*Aetius. tetr*, IV, serm. 2, c. 51, col. 71). Celse, d'après lequel nous avons énuméré les médecins de l'école d'Alexandrie renommés par leurs talens dans l'art chirurgical, ajoute que cet art fut cultivé par plusieurs autres hommes célèbres qui l'enrichirent de leurs travaux et de leurs découvertes. Il est à regretter que l'auteur romain n'indique pas quelle part chacun eut à ces découvertes. Mais déjà, à cette époque, le goût d'une polypharmacie futile commençait à infester la science. Un grand nombre de médicamens composés furent inventés pour le traitement des maladies externes. Plusieurs médecins sont cités pour leurs collyres, propres à diverses affections des yeux, pour leurs onguens destinés au pansement des plaies et des ulcères, etc. Il est probable que l'invention de ces remèdes formait une grande partie des travaux et des découvertes en chirurgie dont parle Celse. Aux noms indiqués plus haut, nous devons ajouter ceux de quelques médecins de la secte empirique : de Glaucias, qui est connu par plusieurs corrections faites aux bandages usités dans les plaies de tête, les fractures de l'humérus et celles de la clavicule; d'Héraclide, de Tarente, qui fit une étude particulière de la chirurgie et la cultiva ensuite avec distinction. Ce médecin, du reste, est plus connu par les médicamens qu'il inventa; on rapporte cependant de lui la dissection habile qu'il faisait de la paupière adhérente au globe de l'œil (*Celse*, lib. 7, ch. 7).

C'est du temps d'Hérophile et d'Erasistrate, que quelques auteurs, d'après un passage mal interprété de Celse, pensèrent qu'avait eu lieu la séparation de la chirurgie et de la médecine. Mais cette prétendue séparation n'est fondée que sur une distinction scolastique qu'établit Celse entre les maladies qui sont traitées, ou par le régime, ou par les médicamens, ou par les moyens chirurgicaux. Ce ne fut que dans le moyen âge que le partage de la médecine et de la chirurgie eut réellement lieu. Ni les médecins qui précédèrent Hérophile et Erasistrate, ni ceux qui les suivirent long-temps après, ne s'abstinrent de cultiver et d'exercer toutes les parties de la médecine. Les principaux chefs de secte, Hérophile, Asclépiade, Thémison, Philinus, Sérapion, pratiquèrent la chirurgie. Il en fut de même, plus tard, d'Arétée, de Galien et de tous les médecins anciens dont le nom est venu à la postérité. Il n'y a nul doute que quelques personnes, s'étant montrées plus habiles dans certaines parties de l'art, dans la pratique de certaines opérations, ne s'y soient livrées plus particulièrement; mais c'est là toute la division qu'a subie la médecine dans

les temps anciens. Cette opinion devient évidente, par la connaissance de plusieurs passages de Scribonius Largus, qui vivait peu de temps après Celse. « Le domaine de la médecine est si vaste, dit-il, que chacun est le maître d'y choisir sa part; aussi en voit-on porter le nom de médecins, bien qu'ils ne professent qu'une seule partie de l'art. » Dans les écrits des anciens, de même que dans le texte de quelques lois relatives à la responsabilité des médecins, ce titre s'applique également, et à ceux qui guérissent par le régime et les médicamens, et à ceux qui pratiquent des opérations. Aucune loi ne réglant l'exercice de la médecine, chacun pouvait, suivant sa vocation ou les circonstances, pratiquer l'art tout entier, ou seulement quelques parties plus ou moins restreintes et faciles; de là les dénominations de médecins diététiques, pharmaceutiques et chirurgiques, et la distinction plus réelle de ceux-ci en médecins oculistes, herniaires, dentistes, anaires, articulaires, etc.; aussi Galien dit-il qu'il y avait autant de ces médecins particuliers que d'organes du corps humain (Galen. *De part. art. med.*, cap. 11). C'est avec moins de fondement encore que, se basant sur un passage obscur et altéré d'Aristote, on avait admis, dès le temps d'Hippocrate, des médecins-architectes et des médecins-ministres, espèce de manœuvres destinés à exécuter les ordres des premiers. Il est bien avéré, comme l'a démontré Goulin (*Encycl. méthod.*, Med. art. *Architecte*), que le passage cité a un tout autre sens que celui qu'on a voulu lui donner. On est fondé seulement à croire, d'après divers documens, que les médecins anciens confièrent, dans plusieurs occasions, à leurs esclaves ou à leurs élèves, l'exécution de certaines opérations peu importantes.

Rome, devenue la maîtresse du monde, attira bientôt dans son sein toutes les illustrations et les talens. Long-temps les Romains, livrés à la seule science des armes, n'eurent pour médecins que des hommes ignorans et grossiers, dont l'art consistait en quelques pratiques superstitieuses. La chirurgie, dont leurs guerres continuelles semblaient devoir favoriser les progrès, n'était pas chez eux plus avancée que la médecine interne. Dans un siècle avancé, l'un des hommes les plus éminens de la république donnait un exemple singulier d'ignorance et de crédulité: Caton l'ancien, cet austère censeur, connu par son aversion pour les médecins comme pour les beaux-arts, prétendait posséder des secrets particuliers pour la guérison des fractures. Il a consigné dans son ouvrage les paroles barbares qu'il fallait prononcer pour cela. Deux cents ans environ avant

l'ère chrétienne, le grec Archagatus vint exercer la médecine à Rome. Mais il perdit bientôt le crédit qu'il avait acquis, et reçut le surnom de bourreau, à cause du fréquent usage qu'il faisait du fer et du feu. Un siècle après, Asclépiade réussit mieux en suivant une autre voie. Ce médecin pratiqua la laryngotomie, à l'imitation des anciens, à ce qu'il prétend; mais Cælius Aurelianus lui attribue l'invention de cette opération, qu'il considère comme une tentative téméraire. C'est la première mention qui en soit faite dans l'histoire de l'art. Nous n'avons à parler de Thémison, son disciple et chef de la secte méthodique, que parce qu'il est le premier qui indique l'emploi des sangsues, qu'il disait n'être pas d'un usage récent; des ventouses étaient appliquées sur le siége de leurs piqûres, afin d'en tirer plus de sang. A cette époque, appartiennent encore plusieurs chirurgiens habiles qui exercèrent à Rome; tels sont Tryphon le père, Evelpiste et Megès, le plus savant d'entre eux, dit Celse, comme on peut en juger par ses écrits. La chirurgie, ajoute cet écrivain, est redevable de ses progrès aux changemens heureux qu'y ont introduits ces hommes célèbres.

Enfin nous arrivons à Celse, dont l'ouvrage nous donne la mesure assez exacte des progrès que la chirurgie avait faits depuis Hippocrate jusqu'à lui. Malgré les détails étendus dans lesquels entre Celse au sujet des plaies et des ulcères, on y trouve peu de connaissances nouvelles; mais on peut se faire une idée de l'ardeur avec laquelle on s'était occupé du traitement de ces maladies, par la liste des médicamens qu'on employait pour arrêter l'écoulement de sang, pour déterminer la cicatrisation, favoriser la formation du pus, pour déterger, corroder, etc. On doit noter que dans les cas d'hémorrhagie que les moyens ordinaires n'arrêtaient pas, Celse conseille de faire deux ligatures au vaisseau, à l'endroit de la blessure, et de couper ce qui reste entre elles, afin que les vaisseaux se cicatrisent en dedans et que leurs orifices demeurent fermés. Si la ligature est impraticable, il propose la cautérisation actuelle (Liv. 5, ch. 26, §. 21). Dans les plaies par morsure d'hommes, de singes, de chiens, de serpens et d'autres animaux, blessures qu'on croyait avoir toutes quelque chose de venimeux, on commençait par faire une ligature du membre au-dessus de l'endroit blessé, puis on faisait autour de la plaie des scarifications, et l'on y appliquait des ventouses, ou bien on y pratiquait la succion. Les morsures de chiens enragés étaient en outre traitées par l'application du cautère actuel ou de caustiques actifs. On trouve dans Celse des détails

curieux sur l'extraction des traits et des corps étrangers. La description que Celse fait des abcès est beaucoup plus complète que celle que l'on trouve dans les écrits hippocratiques; et les principes de traitement sont généralement bons. On peut en dire autant des fistules. Quand une fistule pénétrait au-dessous d'une côte, on emportait la portion de cet os, pour ne rien laisser de vicié qui pût entretenir la fistule; ce qui a été imité plus tard par Lecat et David. Les fistules à l'anus étaient traitées, comme du temps d'Hippocrate, par la ligature; mais le procédé était différent à quelques égards. Dans les cas cependant où la fistule s'ouvrait dans le rectum, ou bien lorsqu'elle avait plusieurs sinus, on se servait de l'instrument tranchant. Au sujet de la gangrène, Celse décrit l'amputation des membres, opération que l'on pratiquait lorsque la mortification n'avait point cédé aux moyens ordinaires et faisait des progrès. On incisait circulairement jusqu'à l'os la chair du membre gangréné, entre le mort et le vif, jamais près de l'article. Les chairs étaient relevées et détachées de l'os, qu'on sciait le plus près possible des chairs saines restées adhérentes. L'on n'opposait à l'hémorrhagie que la compression et les styptiques; aussi les opérés périssaient-ils souvent d'hémorrhagie et de syncope.

Les maladies des yeux sont plus exactement décrites que dans Hippocrate; mais le traitement est le même que celui des Grecs. Les pratiques absurdes en usage chez ces derniers n'en ont pas encore disparu; toutefois il est quelques points sur lesquels la science avait fait de notables progrès. Celse croyait la cataracte susceptible de guérison dans son origine, tout en en méconnaissant la nature; plus tard, l'opération était regardée comme la seule ressource. Il décrit les préparatifs de l'opération et le procédé de l'abaissement du cristallin, tel à peu près qu'on le fait aujourd'hui. On enlevait avec l'instrument tranchant les vaisseaux engorgés de la conjonctive, qui forment l'onglet. L'opération de la fistule lacrymale est indiquée aussi par Celse; mais comme on n'avait pas saisi l'indication de conserver la voie des larmes, on ne devait que rarement réussir par les incisions et cautérisations qu'on pratiquait. Il n'en est pas de même des opérations ingénieuses par lesquelles on cherchait à remédier au relâchement et au renversement des paupières. On n'a rien inventé de mieux pour atteindre le but qu'on se proposait. La déviation des cils était traitée par la cautérisation de leurs bulbes. On guérissait le staphylôme, soit en liant la tumeur, soit en la cautérisant, après en avoir excisé une petite portion.

Les maladies de l'oreille sont décrites avec soin, et le traitement bien ordonné. Déjà, dès cette époque, on avait imaginé de restaurer des parties mutilées à l'aide d'opérations que l'on n'a fait qu'imiter dans notre siècle. C'est ainsi que par des incisions appropriées on attirait la peau environnante, pour suppléer à des parties des oreilles, du nez ou des lèvres qui manquaient. L'opération du bec-de-lièvre était pratiquée telle qu'on la fait aujourd'hui (Liv. 7, ch. 9). Dans la grenouillette, Celse enlevait le kyste tout entier, et arrivait ainsi à une cure radicale, que plus tard on n'obtenait pas, parce qu'on négligeait de suivre son procédé. Il excisait le filet trop long de la langue, avec la précaution de ne pas endommager les veines voisines, d'où l'on avait reconnu que peut provenir une hémorrhagie fâcheuse. L'excision des amygdales était faite lorsque ces glandes étaient restées squirrheuses à la suite de l'inflammation. Enfin, l'on portait la hardiesse jusqu'à faire l'extirpation du goitre, qu'il fût constitué par une chair indolente ou par une matière molle ou fluide; et lorsqu'on n'avait pu emporter toute la tumeur, on consumait le reste par les caustiques.

Gorgias, Sostrate, Héron et Megès, avaient assez bien déterminé quelles sont les parties qui entrent dans les tumeurs ombilicales, et avaient établi les signes qui indiquent que la hernie est formée par l'intestin ou l'épiploon, ou par ces organes réunis, ainsi que ceux qui distinguent la tumeur herniaire de toute autre tumeur sarcomateuse, humorale ou venteuse. Pour guérir la hernie ombilicale, après avoir fait rentrer les parties, on détruisait la peau et le sac de la tumeur, soit par la compression entre deux clavettes de bois, soit par la ligature et la cautérisation. Les précautions les plus grandes étaient prises avant de se décider à cette opération. La méthode que les chirurgiens employaient pour la cure des hernies ventrales était moins rationnelle. On croyait à la rupture du péritoine, et l'on se proposait d'y remédier par la suture de cette membrane, que l'on pratiquait comme celle du gros intestin, dans le cas de plaie de l'abdomen. On ne sait pourquoi l'on regardait comme au-dessus de toute ressource la blessure de l'intestin grêle dans le même cas. Les détails que Celse donne sur le diagnostic et la cure de la hernie inguinale montrent combien on s'était déjà occupé de ce point de la chirurgie. Un bandage avec une pelotte était employé chez les enfans, chez lesquels ce moyen suffit souvent pour procurer la guérison. Chez les adultes, on avait recours à l'opération; on croyait devoir enlever le sac herniaire, en ménageant avec soin le testicule. Dans le

cas d'étranglement, que l'on connaissait très-bien, mais dont on n'avait pas saisi l'indication, on ne pensait qu'à l'arrêt des matières, et l'on se bornait aux cataplasmes et aux bains émolliens.

Les maladies des organes génitaux et urinaires ne sont pas traitées avec moins de soins : telles sont le paraphimosis naturel, le phimosis, les ulcères du pénis, les diverses affections du testicule et de la vessie. L'opération de la castration était pratiquée avec la plus grande régularité. On prenait des soins tout particuliers pour ne comprendre que les vaisseaux du cordon spermatique dans la ligature. L'hydrocèle, qu'on savait parfaitement distinguer de la hernie scrotale, était opérée par l'incision; puis on faisait des injections avec une dissolution de sel ou de nitre dans l'eau, probablement pour obtenir l'adhérence de la poche séreuse, comme on le fait maintenant par un procédé analogue. Le cathétérisme était pratiqué de la même manière que dans notre siècle; les sondes ne différaient guère des nôtres que par le métal dont elles étaient fabriquées, et qui était le cuivre. On a long-temps disserté sur la méthode que décrit Celse pour l'opération de la taille; et l'on a donné le nom de cet auteur à un procédé différent de celui qu'il indique. Il est bien avéré maintenant que l'incision semi-lunaire, faite au périnée au devant de l'anus, était transversale, et s'étendait également de chaque côté du raphé, et non pas obliquement sur un seul côté, comme on l'a long-temps compris. Après un grand nombre de tentatives de divers procédés, on est revenu, dans ces derniers temps, à la véritable méthode de Celse, qu'on avait méconnue, et à laquelle on a trouvé plusieurs avantages que n'offrent pas toutes celles qu'on avait laborieusement imaginées.

Celse est le premier qui ait parlé des épanchemens sous le crâne, sans lésion apparente des os. Il signala l'erreur des anciens qui, dans les fractures ou les fissures du crâne, croyaient devoir, sans tarder, emporter l'os blessé en tout ou en partie. Ce n'était que dans le cas où la plaie devenait sordide et ne se remplissait pas, qu'on avait recours à l'opération. On avait donc au temps de Celse, sur les plaies de tête, des idées plus saines que celles que nous avons trouvées dans les écrits hippocratiques. Ce n'est plus la lésion du crâne en elle-même que l'on redoute, mais bien le séjour des liquides épanchés dans cette cavité, la compression des parties qu'elle contient, et l'irritation des membranes par les esquilles osseuses. C'est dans la vue de parer aux accidens que déterminent de semblables causes, qu'on se livre à diverses opérations avec le trépan, avec le ciseau ou la rugine.

Il n'y a pas de maladies au sujet desquelles la chirurgie de Celse s'écarte moins de celle d'Hippocrate, que les fractures et les luxations. Toutefois, il est certains détails donnés par l'auteur romain qui ne se trouvent pas dans les écrits hippocratiques, et qui annoncent quelques progrès dans cette partie de l'art; elle y est beaucoup plus méthodiquement traitée. Celse signale l'analogie qui existe entre les fractures de la cuisse et celles du bras, entre les fractures de la jambe et celles de l'avant-bras. Il déduit très-bien le pronostic que l'on doit porter d'après les caractères de la fracture, suivant qu'elle existe au milieu ou aux extrémités de l'os, suivant qu'elle est simple, transversale, oblique ou avec esquilles. Les signes sur lesquels se fonde le diagnostic des fractures sont mieux établis que dans Hippocrate; et le traitement est, à quelques égards près, sensiblement amélioré. On procède sans délai à la réduction, dans la crainte que la contraction des muscles et l'inflammation qui survient n'y mettent obstacle plus tard. Si cette inflammation s'est développée, on attend, pour opérer la réduction, qu'elle se soit dissipée. Dans le cas où l'os fracturé ne s'était pas réuni, par suite des mouvemens trop fréquens qui lui auraient été imprimés, on cherchait à raviver, à renouveler en quelque sorte les surfaces en frottant l'une contre l'autre les extrémités des fragmens. On rompait même les cals difformes pour obtenir une consolidation plus régulière. Quant aux luxations, Celse remarque qu'elles ont toutes des signes communs, et qu'il en est de propres à chaque espèce particulière.

Pour nous résumer sur les caractères de la chirurgie au temps de Celse, telle que cet auteur nous l'a transmise, nous y saisissons de notables progrès depuis les écrits hippocratiques. Les affections sont mieux et plus complétement décrites; la thérapeutique est en général plus rationnelle, et enrichie de moyens inusités ou plus puissans. Mais, sous d'autres rapports, la science perd de sa simplicité; elle s'encombre de recettes, nées au milieu des discussions subtiles des dogmatiques et des recherches des empiriques, et dont le moindre inconvénient est d'être inutiles dans les maux auxquels on les applique.

§. IV. *État de la chirurgie depuis le premier siècle de l'ère chrétienne jusqu'aux Arabes.* Dans la période de temps qui sépare Celse de Galien, et qui comprend cent cinquante ans environ, la chirurgie fit quelques progrès partiels; mais aucune découverte fondamentale ne vint enrichir le domaine de cet art. L'empirisme, qui déjà avait envahi l'école d'Alexandrie, ne fit

que s'étendre de plus en plus, et eut sur la chirurgie en particulier l'influence la plus funeste. Les hommes qui auraient pu servir la science par d'utiles travaux, ne surent gagner la célébrité et les faveurs de la fortune que par l'invention ou l'application de remèdes le plus souvent bizarres ou inutiles. Presque tous les noms fameux de cette époque ne nous sont parvenus qu'à la faveur des médicamens empiriques auxquels ils sont accolés. Les maladies des yeux et des oreilles, les affections de la peau, qui paraissent avoir abondé dans les principales villes populeuses de l'empire romain, furent surtout le sujet des milliers de recettes que les médecins-chirurgiens de ce temps nous ont laissées. Les noms des médecins-oculistes sont particulièrement connus par les inscriptions placées sur le cachet dont ils scellaient les boîtes ou vases contenant leurs remèdes, et rassemblées par Walchius, dans son livre curieux : *Sigillum medici ocularii romani*. Toutefois, au milieu de cet engouement général pour la médecine et la chirurgie pharmaceutiques, on peut citer plusieurs auteurs aux noms desquels se rattachent quelques travaux recommandables. Scribonius Largus, qui vivait peu de temps après Celse, et qui a laissé des formules de collyres et d'emplâtres, mérite d'être mentionné pour avoir, un des premiers, décrit les ulcères cancéreux du rectum, et avoir indiqué une assez bonne méthode de traiter la chute de cet intestin. Pamphile, sous le règne de Claude, devint célèbre et acquit une fortune immense, par un vésicatoire avec lequel il guérissait la mentagre, fort commune chez les Romains, lorsqu'on repoussait de toutes parts la méthode des chirurgiens d'Égypte, appelés quelque temps auparavant pour traiter cette maladie. Cette méthode, qui consistait à détruire jusqu'aux os la partie affectée par les caustiques les plus actifs, laissait une cicatrice aussi difforme que la maladie. Dans le même temps, Alcon excellait dans l'opération de la hernie et dans la réduction des fractures (Pline, liv. 29). Vers cette époque, brilla Thessalus de Tralles, de la secte méthodique. Son orgueil et sa forfanterie ne doivent pas nous porter à rabaisser, à l'exemple de Galien, le mérite éminent dont il donna tant de preuves. Si le médecin de Pergame avait donné autant de témoignages d'impartialité et de justesse d'esprit que de savoir et d'imagination, on ne comprendrait pas qu'il eût osé avancer que le système des méthodistes devait ruiner la chirurgie de fond en comble, s'il se fût soutenu. Malgré cet anathème, nous croyons que Thessalus introduisit une manière plus philosophique d'envisager les maladies externes, de considérer leurs causes com-

munes, par conséquent de simplifier leur étude et leur thérapeutique. Certains préceptes que donne Thessalus, relativement au traitement des plaies, semblent avoir été écrits dans les meilleurs momens de nos auteurs les plus modernes. On ne peut donc que regretter la perte de ses écrits sur les maladies chirurgicales. Le ton d'assurance de ce médecin, joint à la simplicité de ses théories et à la sûreté de ses méthodes thérapeutiques, lui donna pendant sa vie une vogue extraordinaire. Mais la foule des empiriques, toujours accueillie par le vulgaire ignorant qui ne voit dans la médecine que l'art de trouver et d'administrer des spécifiques, et surtout Galien et ses écrits l'emportèrent sur cette école méthodique qui avait déjà fait luire un si beau jour sur la science, et lui promettait un avenir si imposant.

Dioscoride est principalement connu par les formules de médicamens qu'il nous a transmises, et parmi lesquels s'en trouve un grand nombre employés en applications extérieures ou pour des maladies chirurgicales; mais ce qui le recommande à l'historien de la chirurgie, c'est la description qu'il fait dans son livre intitulé: *Theriaca*, des effets des morsures d'animaux enragés et venimeux; description qu'avait négligée Celse. Nous omettons à dessein la sèche et futile nomenclature de noms sans titre qui remplissent cette époque, pour arriver à Arétée, dont les écrits firent un moment revivre l'ancienne splendeur de l'art de guérir. Les écrits où ce grand médecin a traité de la chirurgie ne nous sont pas parvenus, et peut-être même n'ont pas été connus d'Aëtius, le premier auteur qui fasse mention de lui. Ce n'est donc que par occasion qu'Arétée parle de chirurgie dans celui de ses ouvrages que le temps a respecté. Mais ce qu'il en dit dénote le profond observateur et l'habile praticien. Ses connaissances en anatomie, supérieures à celles de ses contemporains et même de la plupart de ses successeurs, jusqu'à la renaissance des lettres, donnèrent une plus grande sûreté à ses notions sur les maladies et les opérations chirurgicales. Il décrit très-bien les dangereux effets de la bronchotomie dans l'angine, et nie les avantages qu'on prétendait en avoir retirés. Dans l'angine gangréneuse, dont il parle avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait avant lui, aux moyens énergiques usités il joint la cautérisation actuelle et potentielle. On n'a rien ajouté d'important à sa doctrine des dépôts purulens de la poitrine et de l'abdomen. La rétention d'urine, ses causes, ses phénomènes sont beaucoup mieux exposés que dans les écrits de Celse. Arétée donne des détails curieux sur les calculs

et les abcès des reins, sur l'hématurie, sur le diagnostic des calculs de la vessie, sur les plaies, les ulcères de cet organe. Malheureusement les écrits d'Arétée, qui loin de la métropole ne fut pas connu de ses contemporains, n'eurent pas l'influence qu'ils méritaient d'avoir. La science marchait dans une autre voie.

A peu près dans le même temps qu'Arétée, à la fin du premier siècle et au commencement du second, vivaient Archigènes, Rufus, Soranus et Héliodore, auxquels la chirurgie fut redevable des découvertes ou des travaux les plus importans qu'offre cette époque. Le premier, dont Cocchi a traduit et publié plusieurs fragmens recueillis dans la collection de Nicétas, décrivit mieux qu'on ne l'avait encore fait les accidens des plaies de tête. Il fait usage du trépan exfoliatif, et dans la carie du temporal, il rugine et cautérise l'os. Pour guérir la fistule lacrymale, il perforait l'os unguis. Dans l'amputation des membres, il tirait la peau en haut; il entourait et serrait le membre avec une bande. Avant l'opération, il embrassait les vaisseaux de la partie qu'il se proposait d'amputer, dans un lacs ou dans quelques brins de fils qu'il passait autour, au moyen d'une aiguille, et qu'il liait; quelquefois même, ce qui paraît assez obscur, il appliquait la même constriction au membre entier (*Collect.* Nicetæ. *De amputandis partibus*). Archigènes avait inventé un instrument propre à dilater le vagin, dans le but d'y ouvrir un abcès avec le bistouri (Aétius, liv. IV, c. 86). Rufus, qui écrivit un grand nombre de traités, et dont il ne reste que quelques fragmens imparfaits, définit l'anévrisme faux, en distingua les espèces, en assigna le traitement, ce qu'on attribue communément à Galien (Aétius, tetr. IV, serm. 2, c. 51). Soranus, que Cælius Aurelianus nous a si bien fait connaître, et dont il reste un fragment d'un traité des fractures, dans la collection de Nicétas, donna des signes très-exacts pour faire reconnaître les diverses fractures, surtout celles des vertèbres. Il simplifia beaucoup le traitement de ces maladies, en rejetant les machines qu'on employait pour la réduction, et en ne se servant que de ses mains et de plusieurs aides (Paul d'Eg., liv. VI, ch. 99). Enfin Héliodore, dont Oribase et la collection de Nicétas nous font connaître la chirurgie, a préconisé le débridement des petites plaies de la tête. Il n'hésitait pas à inciser ou débrider les muscles temporaux blessés ou contus, et allait même jusqu'à voir le remède des convulsions dans une opération qu'on croyait devoir les produire. Pour éviter l'effusion extrême de sang pendant les amputations, il

divisait d'abord la partie du membre la moins charnue; puis, après avoir scié l'os, il faisait la section des chairs les plus épaisses. Dans la description qu'il a faite de l'excision des doigts surnuméraires, on peut trouver la première trace des amputations à lambeaux.

Tels sont, au milieu de la foule de noms que l'histoire nous a transmis, le petit nombre de ceux qui soient dignes d'être remarqués dans cette époque presque stérile pour la chirurgie. Quelques-uns de ces noms, à la vérité, sont grands, mais ce n'est pas la chirurgie qui a fourni leurs principaux titres. L'école d'Alexandrie avait encore conservé son éclat; mais l'étude de l'anatomie n'y était plus en honneur comme dans les temps d'Hérophile et d'Erasistrate; cette étude était presque proscrite à Rome: doit-on s'étonner dès-lors du peu de progrès de la chirurgie? L'absence de tout réglement sur le choix des personnes exerçant la médecine, le nombre infini de recettes que devait nécessairement amener cette liberté illimitée, contribuèrent à la dégradation de la science. Ce n'est donc pas, comme le pense Peyrilhe, parce que les monumens de la chirurgie de cette époque ont péri, qu'elle nous apparaît pauvre en découvertes, mais parce qu'elle le fut réellement.

Dans la dernière moitié du second siècle parut Galien. Cet homme extraordinaire, dont l'influence funeste sur la médecine se continua si long-temps après lui, n'exerça la chirurgie que dans les premières années de sa pratique, et n'en traita qu'accessoirement dans ses écrits. Lorsqu'il vint se fixer à Rome, il se livra exclusivement à la médecine interne, pour se conformer à l'usage suivant lequel chacun embrassait la partie de l'art qui convenait le mieux à ses goûts et à ses talens, abandonnant, comme il le dit, les opérations à ceux qu'on nommait chirurgiens. Toutefois, plusieurs faits rapportés dans ses ouvrages montrent qu'il ne renonça pas entièrement à la chirurgie. Galien eut sur cette partie de la médecine la même influence que sur les autres. Plus remarquable par sa vaste érudition que par son génie, il ne contribua aux progrès de la chirurgie par aucune invention de quelque importance; et s'il introduisit dans cette partie de la science un esprit plus méthodique, si, par ses préceptes et ses exemples, il montra tout l'avantage qu'elle retire de l'anatomie, il la remplit aussi de ses distinctions subtiles, de ses hypothèses étiologiques et de sa polypharmacie. L'éclat que son imagination répandit sur ses doctrines, fit que par la suite on s'attacha plus à imiter ses erreurs que ses bonnes qualités. Nous allons passer succinctement en revue quelques-uns des points remarquables de la chirurgie de Galien.

Galien a fait une description méthodique du phlegmon, et a indiqué un traitement assez rationnel de cette affection; mais il ne tarde pas à gâter ces préceptes, en admettant la nécessité d'appliquer des remèdes différens, suivant le siége du phlegmon; et à cette occasion surtout il reproche aux méthodistes de prescrire le même remède pour des maux variés. Il a signalé les effets du bandage roulé dans le traitement des fractures simples, comme préservatif ou défensif, c'est-à-dire, comme prévenant ou répercutant l'inflammation phlegmoneuse dont elles sont quelquefois suivies. Relativement aux plaies, Galien n'a rien dit de nouveau. Toutefois, ses connaissances anatomiques lui firent porter dans le pronostic de ces maladies une sûreté qu'il n'avait pas encore eue : elles lui permirent de prédire avec confiance les lésions de fonctions dont certaines plaies seraient suivies à cause des parties qui en étaient le siége. De plus, personne, avant lui, n'avait traité ni aussi amplement ni aussi soigneusement des diverses espèces de bandages (*De fasciis*). Galien a traité, mieux que ses prédécesseurs, des hémorrhagies artérielles et des moyens de les arrêter, quoiqu'on doive rapporter à Archigènes et à Rufus l'invention des procédés opératoires que nécessite la blessure des artères, nous voulons dire de la compression et de la ligature qui déjà se trouvaient indiquées dans Celse, mais d'une manière trop concise. Galien a eu une idée nette de la formation du caillot et de son utilité pour arrêter l'écoulement du sang. Lorsque la compression opérée par le doigt ne réussit pas, il recommande de soulever le vaisseau avec un crochet et de le tordre un peu. Si c'est une artère qui est lésée, les topiques ne suffisent pas pour suspendre l'hémorrhagie, il faut en faire la ligature, ou la couper en travers: les extrémités se retirent dans les chairs, et *le sang cesse de couler*. La description qu'il donne de l'anévrisme faux est moins succincte que celle de Rufus. Dans toute cette partie de la chirurgie, Galien apporta une précision remarquable, ce qui tenait à l'avantage qu'il avait sur ses prédécesseurs et ses contemporains de posséder des connaissances plus étendues sur l'anatomie des vaisseaux. Aussi reproche-t-il à ces derniers de ne savoir pas éviter ceux qui se rencontraient sur le chemin de l'instrument. Galien a indiqué d'une manière plus complète toutes les matières qui peuvent être contenues dans les diverses tumeurs; mais il a prodigué les subtilités et les hypothèses sur la formation et le traitement de ces maladies, comme il l'a fait aussi pour l'érysipèle, le cancer, le squirrhe et les

dartres, qu'il a moins bien décrites que Celse. Malgré l'exactitude qu'il a mise à dénommer, définir et classer les maladies des yeux, leurs nombreuses variétés, leurs nuances symptomatiques les plus légères, l'ophthalmologie n'a reçu de ses travaux aucun perfectionnement ni dans sa théorie ni dans sa pratique. Enfin, si Galien a fait preuve à diverses occasions d'habileté dans le diagnostic et la réduction des fractures et des luxations, il ne paraît pas avoir fait faire de progrès à cette branche importante de la chirurgie. L'emploi qu'il faisait de machines très-compliquées prouve que quelques-uns de ses prédécesseurs étaient plus avancés que lui sur ce sujet. Du reste, il a montré une très-grande hardiesse dans certaines circonstances : il a pratiqué l'extraction de portions de côtes cariées, et même d'une côte tout entière. Une autre fois, il enleva une portion du sternum, et, dans ce cas, l'enveloppe du cœur étant tombée en pourriture, ce viscère fut mis à nu, à ce qu'il prétend, et le malade guérit ! Dans un passage, on a cru trouver l'idée de la cure de l'hydrocèle par le séton.

Vers cette époque vécurent deux chirurgiens célèbres, sur la biographie desquels règne une grande incertitude, mais que l'on présume, avec beaucoup de vraisemblance, avoir été postérieurs à Galien, qui n'en a fait aucune mention dans la liste nombreuse de ceux, beaucoup moins importans, qu'il a cités : ce sont Léonides d'Alexandrie, et Antyllus. Les fragmens qui nous restent du premier ont tous pour sujet des matières chirurgicales, et annoncent un observateur exact et un praticien habile. Léonides apporta beaucoup de discernement et de méthode dans l'emploi du cautère actuel. Il n'a pas craint d'ouvrir l'hydrocéphale interne comme l'externe. Son procédé pour opérer la fistule de l'anus n'est ni celui d'Hippocrate ni celui de Celse. Il introduit un stylet flexible dans le trajet fistuleux; puis, portant le doigt dans le rectum, il saisit la tête du stylet, et la ramène à lui; il rapproche ainsi les deux embouchures de la fistule, et excise d'un seul coup, s'il est possible, tout ce qui est calleux; sinon il dissèque ou scarifie les callosités échappées à l'instrument. Ce qu'il dit du traitement de la même maladie par le caustique est trop obscur pour s'en former une idée. Divers autres points de la chirurgie ont été encore certainement mieux traités par Léonides que par les auteurs antérieurs. Nous terminerons ce qui le concerne, en citant de lui, moins pour constater les progrès que les caractères de sa chirurgie, son procédé d'amputation des mamelles cancéreuses, dans lequel il employait des incisions et des

cautérisations successives, dans le but d'éviter l'hémorrhagie et de détruire les restes du cancer.—Antyllus ne nous est connu, de même que Léonides, que par quelques fragmens qui donnent une idée avantageuse de sa chirurgie. Sa méthode de guérir l'ectropion consistait à faire l'excision d'une portion de la conjonctive taillée en V. Il décrivit la trachéotomie : il incisait les tégumens vers le troisième ou quatrième anneau, et divisait transversalement une certaine étendue de la membrane entre les deux anneaux cartilagineux, prévenant qu'il y avait du danger à diviser en totalité la trachée artère; ce qui ferait supposer qu'on en aurait pratiqué la section circulaire et complète. — On peut aussi rapporter à ces époques, quoique d'une manière plus vague encore, les auteurs dont il est fait mention dans Aétius, sous les noms de Philumenus, d'Aspasie et de Moschion, et qui nous ont plus particulièrement occupé, lorsque nous avons fait l'histoire de l'art des accouchemens. Ces auteurs pratiquaient certainement la chirurgie. Philumenus connut très-bien les déplacemens de la matrice; et l'on attribue à Moschion l'acte hardi d'avoir extirpé en entier cet organe tombé hors de la vulve.

Après Galien, la décadence des sciences et des arts devint de plus en plus sensible. La médecine subit le sort commun. Un grand nombre de causes, dont quelques-unes ont été signalées déjà, et qui seront indiquées ailleurs avec plus de détails, devaient entraîner la ruine de cette science. Pour ce qui concerne la chirurgie en particulier, nous n'avons rien à recueillir pour son histoire pendant les deux siècles écoulés entre Galien et Oribase. On cite cependant Adamantius, connu par deux fragmens sur les maladies des dents, conservés par Oribase, et peut-être le même homme qu'Adamantinus, qui avait écrit sur les hernies; on cite encore Philagrius, qui a donné des notions exactes sur le ganglion, qu'il a cherché à distinguer par des signes un peu équivoques du méliceris et de l'athérôme, et qu'il guérissait en écrasant la tumeur, comme on le fait encore aujourd'hui (Aétius, liv. 15, chap. 9.). Le même Philagrius, dans un cas où il n'avait pu réussir à extraire un calcul engagé dans l'urètre, le retira de ce canal par une incision semblable à celle qui constitue l'opération de la boutonnière; mais il faisait l'incision sur la partie supérieure du pénis, de peur qu'il ne se formât une fistule (Aétius, liv. 11, chap. 5). Il est le premier qui traite de l'opération de l'anévrisme. Son procédé consistait à exciser la tumeur, après avoir appliqué une ligature au-dessus et une

autre au-dessous (Aétius, tetr. IV, serm. 3, chap. 3). Oribase lui-même n'a rendu à la chirurgie d'autre service que celui de rassembler avec ordre ce que les meilleurs auteurs, et surtout Galien, avaient écrit sur cette partie de l'art. Aétius, qui vivait au cinquième ou sixième siècle, ne fut, comme Oribase, qu'un compilateur. Cependant son ouvrage contient, sur divers points de chirurgie, plusieurs bonnes choses qui ne se trouvent pas ailleurs, et qui ne sont rapportées à aucun auteur. Ainsi, l'excision de l'épulis et du parulis y est indiquée comme devant être substituée à la simple incision; l'arrachement de la dent est proposé comme le meilleur et souvent le seul moyen pour guérir la fistule qui succède à ces tumeurs. On y trouve quelques bons préceptes pour la réduction des hernies, et la première bonne description de l'hydropisie hydatique de la matrice. Aétius a bien décrit aussi l'œdème et les abcès des grandes lèvres. Il parle de l'ablation des nymphes, pratiquée dans le but de diminuer l'excitation vénérienne, et de la division du col de la matrice avec le scalpel, pour extraire des concrétions tophacées de cet organe.

De Aétius à Paul d'Égine, on ne peut guère citer qu'Alexandre de Tralles, auteur plus original qu'Oribase et Aétius, mais qui écrivit peu de choses sur la chirurgie. Il ne nous reste aucun monument qui indique l'état de cette science depuis le cinquième siècle jusqu'au septième, où vécut Paul. Cet homme célèbre soutint seul, chez les Grecs, l'honneur de la chirurgie, dans ces temps où les ténèbres s'épaississaient de plus en plus. Il se donne lui-même pour un compilateur (*in præfat.*), et dit n'avoir que peu ajouté aux écrits qu'il avait copiés. Les auteurs auxquels il s'est principalement attaché, sont Celse et Aétius; son ouvrage contient aussi des fragmens d'Archigènes, de Soranus, de Léonides et d'Antyllus, qu'on ne trouve pas ailleurs. Toutefois, il est un grand nombre d'idées qu'on peut regarder comme lui appartenant, quoiqu'on puisse également supposer que les auteurs nous en sont restés inconnus. Nous ne citerons ici que quelques-unes des choses les plus importantes que l'on doive rapporter à Paul. Il a parfaitement distingué l'anévrisme vrai de l'anévrisme faux. Le procédé qu'il indique pour l'opération de la taille, est le petit appareil latéral; il dit, en opposition avec Celse, que l'incision ne doit pas être faite au milieu du périnée, mais plutôt obliquement sur le côté gauche, vers la fesse. Il parle de l'imperforation du vagin et de l'anus. Il traite de la fracture de la rotule, qui n'est pas mentionnée dans

Celse; enfin il ouvrait les veines jugulaires, ce qui n'avait été fait que par un petit nombre d'auteurs plus anciens, nommément par Alexandre, qui avait ordonné cette saignée dans le cas d'esquinancie.

Paul d'Égine fut le dernier médecin grec qui cultiva la chirurgie avec quelque distinction. Chez les Grecs les plus modernes, on ne trouve même pas de bons compilateurs. Il faut, toutefois, excepter Nicétas, médecin de Constantinople, au onzième siècle, qui rassembla divers fragmens d'auteurs antérieurs qui écrivirent sur la chirurgie, et surtout Actuarius, qui, au treizième ou quatorzième siècle, donna un bon abrégé de Galien. Mais déjà depuis long-temps les sciences et les arts s'étaient éteints en Occident; et, dans l'Orient, c'est chez les Arabes qu'il faut se transporter pour en trouver quelques vestiges, et pour voir la chirurgie, quoiqu'ayant perdu beaucoup de son antique éclat, conserver quelque apparence scientifique.

§. V. *De la chirurgie des Arabes*. La chirurgie, de même que les autres branches de la médecine, ne fut long-temps, chez les Arabes, que ce qu'elle est chez tous les peuples barbares; et lorsqu'après la conquête de l'Égypte par les successeurs de Mahomet, la version des livres grecs eut répandu les connaissances médicales parmi eux, la chirurgie fut peu cultivée, et resta toujours en arrière de ce qu'elle avait été chez les Grecs et les Romains. Cela provient des coutumes et des idées superstitieuses que la religion musulmane imposait à ses sectateurs. Les Arabes, ne pouvant pas se livrer à la dissection des cadavres humains, n'apprirent l'anatomie que dans les livres grecs; une connaissance pratique de cette science, à laquelle est lié si intimement le sort de la chirurgie, leur fut toujours interdite. De plus, une sorte de honte était attachée à la pratique des opérations, dont une pudeur déplacée limitait encore le champ. En faisant l'histoire de l'art des accouchemens, nous avons fait remarquer combien cette réserve, poussée à l'excès, devint funeste aux femmes, qui ne pouvaient recevoir les secours que leur état réclamait.

Dans le premier livre qui transmit aux Arabes les connaissances médicales des Grecs, les *Pandectes* d'Aaron, la chirurgie, au dire d'Ali-Abbas, était traitée d'une manière superficielle. Mais au neuvième siècle, les Arabes possédaient dans leur langue, par les soins d'Honain, les ouvrages d'Hippocrate et de Galien, ainsi que ceux de Paul d'Égine. Malgré cette circonstance, qui aurait dû favoriser les progrès de la chirurgie, nous ne voyons pas qu'au

temps de Rhazès (au dixième siècle), la pratique de cet art fût beaucoup répandue chez les Arabes, et qu'on suivît les exemples et les préceptes qu'avaient laissés les derniers Grecs. Les médecins n'exerçaient pas la chirurgie. Rhazès parle souvent de maladies chirurgicales pour lesquelles il avait été appelé; mais après avoir prescrit le traitement, il en laissait l'exécution à des chirurgiens. Ce médecin cite en plusieurs endroits de ses ouvrages les chirurgiens de l'hôpital qui lui était confié; il avoue en avoir appris différentes choses, et dit que c'est après les avoir vus opérer, qu'il put lui-même pratiquer la chirurgie. Certaines gens se livraient exclusivement au traitement des maladies des yeux; d'autres à l'opération de la lithotomie. Les livres de Rhazès sont en général des compilations; cependant il y rapporte beaucoup d'observations faites par lui-même. Il a, le premier, décrit la maladie des os connue sous le nom de *spina ventosa*. Du reste, on y trouve peu de détails sur les opérations. Les théories subtiles de Galien, qui fructifièrent tant chez les Arabes, dominaient dans la chirurgie comme dans la médecine de Rhazès : les qualités élémentaires lui servaient de règles dans l'emploi des emplâtres. Les fractures et les luxations étaient réduites avec des machines, comme dans les premières époques de l'art. Rhazès n'opérait pas la fistule lacrymale; il se bornait à y établir un point de compression : ce moyen était beaucoup employé par les chirurgiens de son temps pour guérir les fistules et les ulcères. Ali-Abbas, qui vivait peu de temps après Rhazès, a, moins encore que celui-ci, des observations qui lui soient propres sur la chirurgie. On voit qu'il pratiquait la taille d'après ce qu'en avait dit Paul d'Égine, qu'il opérait la fistule anale par l'incision, quand elle était complète, et la respectait lorsqu'elle ne s'étendait pas jusqu'au rectum. La chirurgie, dans le *canon* d'Avicenne, n'est pas moins faible que ce qui a rapport à la médecine pratique. La dépression était la méthode qu'il employait pour l'opération de la cataracte : il assure que plusieurs chirurgiens de son temps tentèrent de la guérir par l'extraction; mais, suivant lui, ce procédé est fort dangereux. Il n'opérait pas les hernies, même lorsqu'elles étaient étranglées. Avenzoar, qui vivait vers la fin du douzième siècle, parmi les Maures d'Espagne, se fit gloire de réunir à la pratique de la médecine celle de la chirurgie, dont les médecins de son temps avaient encore honte, et qu'ils abandonnaient à des subalternes. Mais il s'abstenait de faire la lithotomie, opération qu'il considérait comme déshonorante. D'après le tableau que trace Avenzoar, on

voit que la chirurgie était peu cultivée dans le pays même où les Arabes firent fleurir le plus les sciences et les arts. Ce médecin se plaint qu'il n'y ait pas de chirurgiens assez habiles pour appliquer le trépan : du reste, lui-même nous a laissé peu de choses intéressantes. Il dit avoir extirpé avec succès un utérus tombé hors de la vulve; il en a été dit autant de Moschion. Dans le cas de dysphagie, Avenzoar prescrivait d'introduire au-delà de l'obstacle un tube par lequel on injectait des alimens liquides.

Au commencement de ce même siècle, existait chez les Arabes d'Asie le seul des auteurs de cette nation qui ait pratiqué avec ardeur la chirurgie, et qui nous ait transmis un traité étendu sur cette partie de la médecine; c'est Albucasis. Son ouvrage, dans lequel il eut l'idée, le premier, de décrire et de figurer les instrumens dont il se servait, est un curieux monument de cette époque. Il déplore l'état de langueur dans lequel était la chirurgie chez les Arabes, et qu'il attribue à l'ignorance des médecins en anatomie. Jamais l'usage des caustiques ne fut plus répandu que de son temps. Un livre tout entier est consacré à ce sujet. Une foule d'instrumens propres à appliquer le feu y sont décrits avec leurs différens usages. Il n'est presque pas d'affection locale contre laquelle Albucasis ne conseille ces moyens. Dans le cas de fistule lacrymale, il dénudait l'os, le brûlait, le ratissait; pour dernier moyen, il le perforait jusque dans les narines. Il décrit les tumeurs cystiques des paupières, et la manière dont on doit les extirper. Il a inventé des procédés ingénieux pour tirer les corps étrangers avalés; c'est à lui qu'on doit l'idée d'introduire dans l'estomac une éponge attachée à un fil. Il arrêtait les hémorrhagies occasionnées par les plaies des artères, de la même manière que les Grecs. Son procédé pour la taille ressemble à celui de Paul d'Égine; mais le premier, il indiqua celui qu'on doit suivre pour délivrer les femmes d'un calcul vésical : ce qu'en avait dit Celse avant lui est trop peu précis pour lui enlever ce mérite. Toutefois, il ne paraît pas avoir pratiqué cette opération, et doute même qu'elle pût l'être, à cause de la difficulté de trouver une sage-femme assez habile pour s'en charger. Aucune femme n'eût consenti à exposer aux regards d'un chirurgien les parties sur lesquelles il aurait dû opérer; et le chirurgien lui-même eût répugné à attenter ainsi à la pudeur des femmes. Après Albucasis et Avenzoar, les sciences dégénérèrent bientôt chez les Arabes, courbés en Asie sous le gouvernement despotique des Turcs, et resserrés de plus en plus, et enfin chassés

d'Espagne. Nous l'avons déjà dit, la chirurgie ne fit aucun progrès chez eux. Mais à côté de celle des peuples chrétiens leurs contemporains, la chirurgie des Arabes brille d'un vif éclat; sous ce rapport seulement, ils servirent et préparèrent la restauration de cet art en Occident.

§. VI. *Chirurgie des peuples occidentaux pendant le moyen âge et jusqu'au milieu du* 16e *siècle.* Le spectacle le plus pénible qui puisse frapper un ami des lumières, c'est celui que présente l'Europe depuis le cinquième siècle. L'âge de Théodose fut le crépuscule des sciences et des arts. La nuit la plus longue et la plus ténébreuse le suivit, et sembla avoir obscurci pour jamais toutes les lumières de l'esprit humain. L'horrible bouleversement de l'empire en fut la première et la principale cause. Le faible Honorius semblait n'avoir recueilli ce riche héritage que pour en faire la proie des Barbares. Ils se répandirent comme un torrent dans le midi de l'Europe, détruisant les monumens des arts, effaçant jusqu'aux dernières traces des sciences et des lettres, et substituant aux mœurs polies des Romains le caractère inculte et sauvage de leur patrie; à la langue de Cicéron, un idiome dur et sans règles. L'Italie, jadis la reine du monde et le centre des arts, essuya les plus affreux ravages. Il n'y eut pas une ville qui ne fût plusieurs fois prise et reprise par les Goths et les Grecs, saccagée et démantelée. Les victoires de Bélisaire et de Narsès lui procurèrent un calme passager; mais bientôt les Lombards et les Sarrasins se précipitant sur elle, y apportèrent la terreur, le meurtre et la désolation. Il faut joindre à tant de maux, bien capables assurément d'anéantir le goût des sciences et des lettres, la destruction des livres, et l'extrême difficulté des études. Les Gaules subirent, comme l'Italie, le fléau des conquêtes. Jusqu'alors les habitans de ces pays avaient conservé, comme sujets de l'empire, des droits aux premières dignités de l'État; ils avaient même brillé, dans les derniers siècles, par la supériorité de leurs lumières. Les usages et les lois d'un peuple chasseur et brigand changèrent bientôt leurs mœurs et leurs idées. Ils ne connurent plus d'autre supériorité que celle de la force; d'autre génie, que celui de l'adresse; d'autre vertu, qu'une bravoure téméraire et féroce. L'ignorance maintint pendant plus de six cents ans son sceptre de plomb. A la vérité, Charlemagne, cet homme si supérieur à son siècle, si véritablement grand en toutes choses, et dont le génie s'appliquait à tout, travailla de tout son pouvoir au rétablissement des études. Attirant de tous côtés les hommes doués de

quelque instruction, par les honneurs et les récompenses; il fonda des écoles dans les principales villes de son empire, et établit, au sein même de son palais, une académie chargée de diriger l'instruction générale. Mais à quoi aboutirent ses efforts, qu'à laisser des monumens d'un zèle admirable et impuissant? Sous les indignes successeurs de ce grand homme, l'esprit humain descendit au dernier terme de l'ignorance et de la dégradation.

Nous exposerons ailleurs, avec plus de détail, les causes de cette révolution déplorable; nous nous arrêterons particulièrement à celles qui exercèrent plus directement leur funeste influence sur l'art de guérir. (*V.* Médecine.) La décadence avait été plus rapide encore et plus complète pour cette branche des connaissances, que pour toute autre. Les moines, pour qui, dans les temps de troubles, la superstition générale fut une sauve-garde, et que les revenus et l'oisiveté de leur état mettaient seuls en position de s'occuper d'études, étaient seuls dépositaires de l'art de traiter les malades. Les prières, l'invocation des saints, l'application des reliques, furent trop souvent les seuls remèdes employés par ces singuliers successeurs d'Hippocrate, et la médecine se trouva réduite, dans leurs mains, à peu près à ce qu'elle avait été entre celles des Asclépiades, dans les temps primitifs de la Grèce. De pieux enthousiastes ont vanté les services rendus aux sciences par les habitans des cloîtres. Le seul éloge que la vérité permette à un médecin de leur accorder, c'est de n'avoir pas détruit tous les manuscrits dont ils furent long-temps dépositaires. Dans les siècles de leur profonde ignorance, ils étaient hors d'état de jeter sur l'art de guérir le moindre rayon de lumière. Quand l'établissement régulier des écoles épiscopales eut commencé à les éclairer, d'autres études absorbèrent le temps que leur laissaient les plaisirs et les pratiques de leur état, et l'exercice de la chirurgie leur fut interdit. L'Église, qui a horreur du sang, si ce n'est quand elle le fait verser pour le salut des âmes, défendit d'abord toute opération manuelle aux religieux élevés en grade, dont elle aurait compromis la dignité (concile de Tours et autres); plus tard, elle ne crut pas devoir permettre que les doigts sacrés de ses plus humbles servans fussent plus long-temps souillés par des fonctions qui ne convenaient qu'aux mains profanes des laïcs. (Boniface VIII.)

Aucun monument des connaissances chirurgicales, ou plutôt de l'ignorance grossière de cet âge, n'a été conservé, et l'histoire de la chirurgie de cette époque est tout entière dans celles des circonstances qui amenèrent sa décadence et son anéantissement.

Au onzième siècle, on voit poindre les premiers rayons d'un meilleur avenir. En Italie, les habitans des grandes villes, dans la nécessité de se défendre contre l'anarchie, la violence et l'oppression, s'engagèrent par des sermens à se défendre les uns les autres. Les républiques italiennes se formèrent, grandirent quelque temps à l'ombre de leurs garanties municipales. Au douzième siècle elles conquirent leur indépendance. Dès-lors le monde apprit qu'il peut y avoir des lois, des garanties, un ordre public, à l'abri desquels les âmes s'ennoblissent; dès-lors aussi les mœurs se purifièrent; la raison humaine se développa, l'industrie, le commerce prirent de l'extension, les arts libéraux commencèrent à naître, et les hommes entrevirent le bonheur et le perfectionnement pour lequel ils furent créés.

Les relations qu'avaient eues les chrétiens d'Occident avec les Arabes, les avaient préparés aux études. Malgré la haine religieuse qui séparait ces deux peuples, les Chrétiens ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que les Musulmans avaient sur eux l'avantage de la civilisation. Les hommes qui se sentaient quelque talent pour les sciences, allaient étudier dans les universités des Maures, et revenaient propager dans leur patrie les connaissances qu'ils avaient acquises, soit au moyen de l'enseignement, soit par la traduction des œuvres de ces maîtres de l'art. D'ailleurs, les médecins juifs, qui passaient pour joindre à la connaissance des langues et des sciences orientales une grande habileté dans l'exercice de l'art de guérir, venaient souvent se fixer dans nos contrées, attirés par les récompenses que leur prodiguaient, pour les attacher auprès d'eux, les princes, et quelquefois même les papes. Ce furent là quelques-unes des principales circonstances qui amenèrent la fondation des universités, et particulièrement des écoles de médecine. L'Italie devait, comme on pense bien, précéder les autres contrées de l'Europe dans la carrière des progrès scientifiques. L'école de Salerne fut le précurseur et le modèle de celle de Montpellier, et c'est à des Italiens qu'on rapporte la renaissance de la chirurgie en France. Quoique l'école de Salerne existât probablement avant Constantin l'Africain, c'est pourtant à cet homme célèbre qu'elle dut, en grande partie, l'éclat dont elle brilla à partir du milieu du onzième siècle. L'histoire des travaux de ce moine médecin appartient à un autre article; qu'il nous suffise de dire ici que ses ouvrages sont les premiers, parmi ceux qui furent publiés dans les contrées occidentales de l'Europe, de-

puis l'invasion des Barbares, où l'on trouve un tableau régulier des connaissances chirurgicales. Il les avait puisées dans quelques ouvrages d'Hippocrate, de Galien et de Paul d'Égine, dans Sextus Placitus, et dans les œuvres des premiers médecins arabes, d'Ali-Abbas surtout, dont il devait la connaissance aux voyages et au séjour qu'il avait fait, pendant quarante ans, dans la Chaldée, la Perse, l'Inde, l'Arabie et l'Égypte.

Nous nommerons Gariapontus et Eros, non pour avoir éclairé l'art de quelques rayons nouveaux de lumière (les véritables progrès sont réservés pour une époque encore bien éloignée), mais pour s'être élevés au-dessus du grossier empirisme de leurs contemporains; ce qui est beaucoup pour un pareil siècle.

Roger de Parme, Roland son disciple, Bruno, Hugues de Lucques et Théodoric, sont plus connus et plus dignes de l'être, quoiqu'ils ne s'élèvent pas au-dessus du rôle de très-médiocres compilateurs. Nous ne saurions leur refuser un tribut de reconnaissance pour avoir acclimaté dans nos contrées la chirurgie d'Albucasis, et pour y avoir même quelquefois ajouté les résultats de leurs propres observations. C'est ainsi que Roger recommande l'éponge contre les scrophules et le goître. Il faisait un très-grand usage, ainsi que Roland et les quatre maîtres qui le commentèrent, de cataplasmes, et d'autres topiques émolliens, se fondant, dit Guy de Chauliac, sur cet aphorisme d'Hippocrate (sect. 5, aph. 67), *laxi tumores, boni; crudi verò, mali.* Bruno, au contraire, et Théodoric, suivaient une méthode opposée, et traitaient indifféremment les tumeurs, les plaies et les ulcères de toute espèce, par des topiques échauffans et dessiccatifs, d'après cette opinion de Galien : *Siccum sanò propinquius, humidum verò non sano.* Du reste, Bruno avait bien vu que le véritable moyen de guérir la fistule à l'anus est de l'inciser dans sa hauteur; et Théodoric, outre qu'il fait connaître des observations importantes tirées de la pratique de son père et son maître Hugues de Lucques, apprécie comme il convient, d'après l'expérience, l'emploi de la compression dans le traitement des anévrismes faux, propose de détruire par le fer un cal vicieusement formé, et rapporte, sur plusieurs points, des exemples de guérison dans des cas graves.

Bien supérieur à tous ceux qui précèdent, par son savoir, son expérience et son jugement, Guillaume de Salicéto, né à Plaisance, et professeur à Vérone, fut le digne précurseur de Guy de Chauliac,

de qui il a reçu des éloges dont celui-ci n'était pas prodigue. On remarque dans son ouvrage un cas de guérison d'une hydrocéphale, obtenue par l'application répétée du cautère actuel, le traitement qu'il prescrit contre le charbon pestilentiel, plusieurs observations de plaies du cerveau suivies de guérison, l'histoire d'un homme qui s'était coupé volontairement avec un rasoir la trachée et l'œsophage, et qu'il guérit au moyen de la suture, et l'exemple encore plus rare d'un intestin blessé d'un coup de couteau, réuni au moyen de la suture du pelletier, replacé dans le ventre, maintenu par la suture des parois abdominales, suivi d'une guérison complète. Son disciple, Lanfranc de Milan, moins remarquable comme auteur et comme artiste, est encore plus digne de fixer l'attention de l'historien, à cause de l'heureuse et puissante influence qu'il exerça sur la chirurgie, particulièrement en France. Il vivait à l'époque des plus grands troubles excités par les factions des Guelfes et des Gibelins; et comme il avait pris une part active à ces disputes, Matthieu Visconti l'exila de Milan. Il se réfugia en France, s'arrêta quelque temps à Lyon, et vint, en 1395, à Paris, où il ouvrit des cours publics et acquit une célébrité extraordinaire. Un grand nombre d'autres chirurgiens, italiens comme lui, et réfugiés en France pour la même cause, s'établirent aussi dans la capitale, et y firent fleurir les connaissances de leur pays. Les Français étaient d'ailleurs convenablement disposés pour mettre ces circonstances à profit. *Les nations académiques*, et l'Université qui leur succéda vers cette époque, avaient, par leur système d'études et la célébrité de leurs maîtres, assuré, depuis quelque temps à Paris, le privilége d'attirer, de l'Angleterre et de toutes les contrées du Nord, quiconque se sentait quelque goût pour les lettres. Les lumières commençaient à n'y être plus la propriété exclusive de la classe religieuse; enfin, la chirurgie elle-même y comptait déjà quelques hommes de mérite. Tels étaient sans doute *les quatre maîtres*, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, non plus que l'ouvrage qu'ils avaient composé en commun, et dont il ne nous est plus permis de juger que par le témoignage avantageux que rend Guy de Chauliac de leur mérite et de leur expérience. Déjà brillait Jean Pitard, chirurgien de Louis IX, qui suivit son maître dans ses expéditions à la Terre-Sainte, puisa dans les rapports qu'il put avoir avec les Sarrasins, non moins que dans l'ardeur de son propre génie, le désir de renouveler son art, et qui, sous le roi que nous venons de nommer, et sous Philippe-le-Bel, dont la santé fut aussi confiée à ses soins,

composa et fit approuver les statuts par lesquels le *Collége des chirurgiens* fut légalement constitué. Un enseignement régulier fut établi; les élèves furent soumis à des examens, et les maîtres tinrent des assemblées dans l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, en attendant qu'ils eussent une demeure fixe. Depuis lors, la tradition des connaissances acquises ne fut plus interrompue; des moyens nouveaux d'instruction, et le nombre de ceux qui purent courir désormais dans cette nouvelle carrière, excitèrent de toutes parts l'émulation; la chirurgie française se plaça au premier rang dans l'estime des connaisseurs, et le Collége de chirurgie et la Faculté de Médecine de Paris furent la source où les étrangers vinrent puiser des connaissances approfondies. C'est de là, sans doute, que Gilbert, Jean de Gaddesden, Jean du Ardern, Richard, etc., chirurgiens anglais des treizième et quatorzième siècles, tirèrent les leurs; du moins est-il certain que le premier avait voyagé sur le continent, et tous avaient une connaissance des chirurgiens italiens et français, qui supposé qu'ils avaient fait leurs études ailleurs que dans leur patrie; car les progrès scientifiques ne se propageaient pas, à cette époque, avec la facilité de communication qui les transporte aujourd'hui d'un bout du monde à l'autre; il fallait, pour en profiter, les recueillir aux lieux où ils prenaient naissance.

Les noms de Henri de Mondaville ou Hermondaville, de Robert Le Myre, de Jean de Saint-Amand, de Nicolas Bertrucci, Guillaume Varignagna, Dino del Garbo et de tant d'autres, dont l'*Index funereus* de J. Devaux a donné la liste, ceux de plusieurs médecins qui firent entrer dans leurs ouvrages les matières qui forment le domaine de la chirurgie, comme Arnaud de Villeneuve, Pierre d'Abano, Bernard de Gordon, etc., etc., n'intéressent l'historien qu'en tant qu'ils montrent l'extension et l'importance que prit l'étude de la chirurgie.

Malgré tant de travaux réunis, il restait encore une distance considérable entre la chirurgie du quatorzième siècle et celle de l'antiquité. Pour se placer à la hauteur des Grecs, il fallait, non seulement du génie, mais un amour passionné pour son état, et une constance à toute épreuve, capable de surmonter les difficultés qui s'opposaient, au milieu de la rareté des livres, aux études longues et approfondies. Si l'on considère Guy de Chauliac au milieu de ce siècle qu'il illustra, on sera forcé de convenir qu'il possédait à un haut degré toutes ces qualités. Doué d'une heureuse perspicacité, d'un esprit droit, d'une raison sévère, il dut à des travaux constans

et à la méthode qu'il mit dans ses études, l'érudition la plus étendue qu'il fût possible d'acquérir de son temps, et une notion des travaux de ses prédécesseurs, aussi complète que l'exigeait le projet qu'il avait formé de tracer le code des connaissances acquises en chirurgie. Un savant et judicieux historien (Ackermann) a dit que la chirurgie de Guy de Chauliac pouvait tenir lieu de tout ce qui avait été écrit jusqu'à cette époque. S'il était permis d'adopter à la lettre ce jugement, le chirurgien du quatorzième siècle serait le premier, et jusqu'ici peut-être l'unique auteur qui eût jamais mérité un pareil éloge. Du moins ne saurait-on lui refuser celui d'avoir fait un ouvrage infiniment supérieur à tous ceux qui parurent vers le même temps, et même bien long-temps après. La postérité lui a rendu cette justice, puisqu'il fut pendant près de trois siècles le classique par excellence. Il rendit l'étude facile, profitable, et les nations étrangères tributaires de notre patrie (1).

Tout semblait assurer à la chirurgie un avenir de perfectionnement et de bonheur, et à la France la gloire de marcher désormais la première dans cette honorable carrière; mais la cupidité, l'égoïsme et l'envie jurèrent la ruine de l'art, et firent consumer en de vaines et déplorables disputes près de deux siècles d'études et de progrès. Jusqu'au règne de Charles VII, tous les membres des facultés de médecine avaient été des clercs, à qui le mariage était interdit. Quoiqu'ils ne fussent point attachés à la caste religieuse par des liens indissolubles, la loi du célibat leur conservait toujours l'entrée dans l'état ecclésiastique, et leurs succès dans l'art de guérir les conduisaient souvent aux bénéfices les plus riches, et aux dignités les plus élevées. Il était donc naturel qu'ils se conformassent aux lois de l'église, qui leur promettait, au déclin de leur carrière, les honneurs et la fortune. C'était donc probablement l'obéissance aux canons des conciles, autant que les répugnances d'une fausse délicatesse et d'une vanité ridioule, qui avait engagé ces docteurs à s'abstenir de l'exercice de la chirurgie. Ils avaient pris dès long-temps l'habitude de faire exécuter sous leurs yeux, par des barbiers, les pansemens qui n'exigeaient point la main d'un

(1) Nous indiquerons à l'article Guy de Chauliac les découvertes de détail dont on est redevable à cet habile chirurgien; il aurait pu n'en faire aucune sans exercer pour cela une influence moins avantageuse sur les progrès de l'art.

chirurgien. Soit par l'effet de circonstances fortuites, ou pour éviter d'avoir recours à une industrie rivale, ils introduisirent peu à peu l'usage de faire pratiquer par les mêmes *servans* des saignées, des ouvertures d'abcès, et quelques autres petites opérations de même espèce. Les chirurgiens avaient eux-mêmes contribué à étendre et à enraciner cet abus, en se déchargeant quelquefois sur ces mains étrangères de ce qu'un esprit étroit peut trouver de vil dans les fonctions de leur état. Ils payèrent bien cher les secours qu'ils purent recevoir de pareils aides. Fiers de l'adresse manuelle que leur donnait l'habitude de manier l'instrument tranchant, disposés, comme l'est nécessairement l'ignorance, à s'exagérer leur habileté, alléchés surtout par les bénéfices d'un état qui valait mieux que celui de faire des barbes ou d'arranger des coiffures, les barbiers ne tardèrent pas à considérer le nouvel emploi qu'on leur avait confié, comme la partie la plus importante de leur profession et celle qui leur convenait le mieux; ils en réclamèrent instamment pour leurs confrères, et finirent, dans ce temps de priviléges, par en obtenir le privilége légal. A l'ombre de cette constitution et de la crédulité du vulgaire, ils empiétèrent de jour en jour sur le domaine de la science, et se chargèrent furtivement des maladies les plus graves. Ils osèrent même quelquefois s'ériger ouvertement en chirurgiens. Une ordonnance de 1301, et des sentences plusieurs fois renouvelées, réprimèrent leurs prétentions. Par eux-mêmes, ils n'auraient jamais été, pour les chirurgiens, des rivaux bien dangereux; mais un ennemi plus puissant trouva en eux d'utiles auxiliaires.

Depuis que le cardinal d'Etouteville eut abrogé, en 1452, la loi du célibat imposée aux médecins, depuis qu'on leur eut donné, comme dit Quesnay, des femmes au lieu de bénéfices, leur ambition s'éveilla; ils réservèrent pour eux-mêmes, de l'exercice de la chirurgie, tout ce qu'ils en pouvaient pratiquer sans déroger à leur dignité; et rien ne leur coûta pour abaisser, de quelque façon que ce pût être, et pour supplanter les *chirurgiens de robe longue* (ou du collége Saint-Côme). Associés depuis quelque temps à l'Université, ils avaient déjà pris, de cette société savante, une affection jalouse pour ce qu'ils appelaient leurs droits et priviléges. Dans un siècle où l'Université s'opposait seule aux progrès de l'ignorance, elle fut dépositaire de toutes les sciences; il ne fut plus permis de les apprendre hors de ses murs; on ne fut reconnu savant qu'aux titres qu'elle accordait. Animés du même esprit, les membres de la Faculté soutinrent hardiment qu'ils étaient les chefs et les seuls maîtres de la médecine;

ils prétendirent étendre jusque sur les chirurgiens les droits de l'Université, les obliger à venir écouter leurs leçons, et subir des examens devant eux, et engager le pouvoir à ne reconnaitre comme authentiques que les titres émanés de la Faculté. Obligés, par la force des coutumes et l'évidence des lois, à renoncer aux tentatives directes d'usurpation, ils ne perdirent point de vue l'objet qui les y avait engagés; ils marchèrent au même but par une voie détournée. Ce fut dans la compagnie des barbiers qu'ils cherchèrent des adversaires aux chirurgiens. Pour en former des ennemis plus redoutables, ils commencèrent par leur faire des leçons, dans la seule langue que ces disciples illettrés pussent entendre. Déroger à l'usage, qui avait été toujours sacré dans l'Université, d'enseigner en latin, était un véritable sacrilége dans ce siècle pédantesque. Les chirurgiens furent heureux d'avoir un pareil reproche à faire valoir contre les médecins. Ils réclamèrent, et durent à la confusion qu'en éprouvèrent ces derniers, bien plus qu'à l'évidence de leurs droits, la promesse que désormais de telles leçons seraient interdites. Peu d'années suffirent pour faire oublier cette promesse: on voit les docteurs de la Faculté régenter les barbiers, tantôt dans l'ombre, tantôt ouvertement, et, malgré les réclamations des chirurgiens de Saint-Côme, finir par contester les titres de ces derniers, et vouloir mettre en leur place les vils instrumens de leur ambition. Il serait aussi fastidieux qu'inutile d'exposer en détail les contestations toujours renaissantes dont vingt décrets ou ordonnances ne purent tarir la source. Dans toutes ces disputes, on voit deux corps divisés par leurs intérêts; héritiers des querelles de leurs prédécesseurs, tantôt ennemis cachés, tantôt déclarés; animés de la haine la plus vive, lors même qu'ils paraissaient réunis, descendre à toutes les bassesses de l'intrigue, et compromettre leur dignité par des alliances déshonorantes, pour s'asservir ou se détruire mutuellement. Il a fallu qu'une révolution complète s'opérât dans les mœurs et dans les idées, pour effacer, sur ce point, les dernières traces de la barbarie de nos ancêtres.

Pendant que la France restait stationnaire, ou semblait même rétrograder vers les temps d'ignorance, l'Italie marchait avec ardeur dans la carrière qu'elle avait ouverte, et où elle n'avait cessé de s'avancer. Toutes les villes de la Péninsule rivalisaient d'ardeur pour faire revivre les lettres, et rappeler les arts dans leur antique séjour. On cherchait partout des livres, on comparait, on corrigeait, on multipliait les manuscrits; des bibliothèques publiques

étaient formées; des chaires de grec et de latin établies dans chaque ville, et richement dotées; les princes, les papes, les ministres et les grands, se disputaient l'honneur ou de cultiver eux-mêmes les lettres, ou d'en être regardés comme les protecteurs. Les malheurs de la Grèce forcèrent beaucoup d'hommes de talent à se réfugier en Italie, où ils furent accueillis avec honneur, et où l'on s'efforça de leur faire oublier les désastres de leur patrie. Ils payaient cet accueil en transportant dans notre occident les trésors de la Grèce, et en enseignant à puiser avec plus de sûreté qu'on n'avait encore pu le faire dans cette mine féconde. Alors se formèrent des assemblées scientifiques; on proposait des discussions littéraires; tout respirait la passion de l'antiquité et de l'érudition. La philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la jurisprudence, firent de remarquables progrès. Sans marcher du même pas que toutes ces sciences, la médecine et la chirurgie ne restèrent point étrangères à ce grand mouvement. Déjà les décrets de l'empereur Frédéric II, et les travaux de Mondini avaient renouvelé l'anatomie. Malgré leur répugnance pour la pratique des opérations, un grand nombre de médecins cultivaient à la fois la chirurgie et la médecine; ils manquaient de génie, mais non d'amour pour la science, et d'ardeur pour l'étude.

Nicolas de Falconis compilait de son mieux les écrits des Grecs et des Arabes. Si l'on a la patience de fouiller à travers le fatras d'une érudition mal digérée, et de surmonter le dégoût qu'inspire une prolixité rebutante, on trouve dans son volumineux ouvrage quelques remarques qui lui sont propres : un exemple d'opération césarienne pratiquée avec succès; quelques cas intéressans de renversement de l'utérus, de plaies de la poitrine, et du péricarde. Léonard Bertapaglia, quoiqu'il eût disséqué deux cadavres, regardait comme au-dessous de lui, après avoir manié le scalpel anatomique, d'employer le bistouri chirurgical; il usait fréquemment du caustique, et attaquait en particulier les cancers par ce moyen. Pierre de la Cerlata ou Argelata, au contraire, quoique appartenant à la cléricature, savait au besoin mettre la main à l'œuvre, extirper un testicule cancéreux, ou inciser une fistule, etc. (*Voyez* ARGELATA.) Antoine Gainer, Barthélemi de Montagnana, Marc Gatinaria, se distinguent parmi la foule des écrivains ou professeurs de cette époque, que leurs contemporains admirèrent, mais que l'histoire doit à peine mentionner. On lirait aujourd'hui avec curiosité, dans l'ouvrage du dernier, l'histoire d'une femme

affectée d'un prolapsus de la matrice, à qui l'on extirpa ce viscère, et qui survécut à l'opération.

On ne saurait nier que les travaux de ces hommes, autrefois si célèbres, et maintenant si décrédités, n'aient enrichi l'art de quelques faits de détail. Mais la fin du quinzième siècle est marqué en Italie par l'apparition de deux hommes auxquels remonte, pour la chirurgie comme pour la médecine, l'époque d'une véritable régénération. *Medici*, dit Haller, *a compilatione ad naturam ceperunt redire;* et ce retour fut en grande partie l'ouvrage des deux hommes dont nous voulons parler, d'Antoine Benivieni et d'Alexandre Benedetti. Le seul traité de Benivieni *De abditis rerum causis*, est plus important que toutes les compilations réunies qu'avait vu paraître le quinzième siècle, et ce n'est pas seulement par l'influence qu'il exerça pour ramener les esprits à l'étude de la nature, mais encore par un nombre considérable d'observations remarquables qui s'y trouvent : par exemple, le traitement d'une hernie ombilicale congénitale, un cas d'enterocèle vulvaire, celui d'une aiguille de bronze qui avait été avalée, et qui s'ouvrit un passage à travers les parties; la guérison d'un ulcère au menton par l'arrachement d'une dent gâtée qui l'entretenait; l'enlèvement, pratiqué avec succès, d'une nécrose du fémur; une atresie de la vulve et des imperforations de l'anus guéries par l'opération; une angine guérie par l'incision (de la trachée?); une gangrène du pied, de cause interne (*Senile*); un exemple de régénération de l'humeur aqueuse chez une fille qui avait reçu une blessure à l'œil; la destruction d'une cicatrice, qui, à la suite d'une brûlure, avait réuni un bras avec le tronc, et la liberté rendue à ce membre, etc. Alexandre Benedetti ne se montre ni moins pourvu d'une érudition choisie, ni moins riche d'expérience, ni moins habile chirurgien. A la suite de ces deux grands hommes, on voit paraître Jean de Vigo, célèbre auteur d'un ouvrage long-temps classique, dont l'histoire sera tracée sous son nom. Tout ce que nous rappellerons de lui dans ce moment, c'est qu'il parla, pour arrêter les hémorrhagies, de la ligature des vaisseaux, sans donner, à la vérité, d'une manière positive, son approbation à ce moyen, mais en le décrivant avec plus de précision que n'avait fait Albucasis. Jean de Vigo fut un des premiers qui employèrent le mercure dans les maladies vénériennes, à titre de spécifique. A la même époque, Béranger de Carpi, aussi grand chirurgien que grand anatomiste, employait le même mode de traitement; il répandait

d'ailleurs, dans ses commentaires sur Mondini, beaucoup de remarques chirurgicales importantes, et citait, entre autres observations curieuses, l'extirpation d'une matrice en état de prolapsus. Blondus ou Biondo (Michel-Ange) vantait l'usage de l'eau pure pour le traitement des plaies.

Trois points importans de chirurgie que créèrent alors des circonstances nouvelles, ou le génie des chirurgiens, arrêtent l'attention de l'histoire; et c'est encore à l'Italie que l'honneur en doit revenir. Il s'agit de la rhinoplastie, des méthodes nouvelles de pratiquer la taille par le *grand* et le *haut appareil*, et de l'histoire des plaies d'armes à feu.

L'on sait combien est incertaine la date de l'invention de la poudre à canon; mais on croit communément que l'Italie fut le premier théâtre de ses ravages. Quoi qu'il en soit, bien que Jean Lange, de Leoberg, dans ses lettres publiées en 1533, ait parlé des plaies d'armes à feu, comme différentes des plaies ordinaires, on peut regarder Alphonse Ferri comme étant le premier qui en ait donné une histoire complète. On trouve dans son ouvrage une foule d'observations exactes et de remarques utiles; malheureusement l'auteur imagina, sur la nature même du mal, une doctrine essentiellement fausse, et qui exerça pendant long-temps l'influence la plus funeste; ce fut de considérer ces blessures comme empoisonnées. Les chirurgiens qui vinrent après lui, et qui n'avaient pas autant de droits à se faire pardonner une erreur, enchérirent sur cette idée, et ajoutèrent aux moyens qu'il avait proposés, l'introduction de l'huile bouillante dans la plaie. On devine aisément les ravages qui durent suivre l'emploi d'un traitement aussi absurde. Barthélemi Maggi s'éleva de toute la force de la raison et du savoir, contre les erreurs de son contemporain. Il substitua aux opinions fausses qu'on s'était faites des plaies d'armes à feu, des notions pleines de justesse, et à un traitement incendiaire, des méthodes simples et appropriées à la nature du mal.

Jusqu'au seizième siècle, la seule méthode connue d'extraire la pierre de la vessie, était celle de Celse. Instruit à la pratique de Jean de Romani, Mariano Santo, de Barletta, opéra d'après une méthode nouvelle (*grand appareil*), en publia la description, et forma des élèves qui la propagèrent en Italie et surtout en France, où les Colot en firent un secret de famille. Cette méthode était aussi celle de Franco, qui, après quelques modifications qu'il lui fit subir, lui donna la préférence sur celle, infiniment supérieure, dont on

lui doit l'invention, et qu'il nomma *haut appareil.* (*taille sus-pubienne.*)

Enfin, ainsi que nous l'avons dit, ce fut encore dans les premiers temps de l'époque que nous parcourons, et en Italie, que furent tentés les premiers essais pour réparer les parties détruites, et notamment pour remédier aux mutilations du nez. Nous rassemblerons plus loin, sur l'invention de la rhinoplastique, le peu de renseignemens historiques que nous possédons, en parlant du seul auteur qui, jusqu'à ces derniers temps, en eût fait l'objet d'un ouvrage *ex professo*, Gaspard Tagliacozzi.

Tandis que l'Italie marchait ainsi au premier rang dans la carrière des progrès scientifiques, les différentes contrées de l'Europe y engageaient leurs premiers pas. L'Allemagne, qui devait être bientôt la première à proclamer l'indépendance de la raison et la liberté de penser, se traînait encore sur les traces de tous les compilateurs du moyen-âge. Le préjugé funeste qui défendait aux médecins ecclésiastiques de verser le sang, et par conséquent de faire la moindre opération; le préjugé non moins absurde qui donnait à la médecine proprement dite une haute préséance sur la chirurgie, et condamnait ceux qui exerçaient cette dernière à une condition presque servile, ces préjugés régnaient en Allemagne, et étaient en quelque sorte sanctionnés par les lois.

Cependant alors s'établissaient en grand nombre ces Universités qui ont formé depuis tant de foyers de lumière. On commençait à cultiver l'anatomie, et même l'Allemagne prenait l'initiative dans l'emploi d'un moyen propre à en répandre la connaissance. Jacques Peiligk et Hundt, dit *le Grand*, mettaient au jour les premiers essais d'iconographie anatomique. La chirurgie ne pouvait rester longt-temps en arrière des autres études; elle avait aussi ses erreurs et même ses superstitions à *réformer*; elle dut être entraînée dans ce grand mouvement régénérateur qui agita les esprits à la fin du quinzième siècle. Sans s'élever beaucoup au-dessus de la médiocrité, quelques hommes rendirent à la chirurgie allemande des services qu'il y aurait de l'injustice à mesurer sur l'intérêt que présentent aujourd'hui leurs ouvrages. Jérôme Saler, ou Braunschweig, mettait au jour le premier traité régulier de chirurgie en langue allemande, qui nous soit connu. Il ne faisait guère que compiler les Arabes; mais c'était encore servir son pays que de mettre à son usage les connaissances d'un peuple et d'un siècle plus instruits. Schielhans de Gersdorf mon-

trait plus de goût, en suivant de plus près les traces de Guy de Chauliac, et semant son ouvrage d'observations modernes. Son livre est le premier où l'on trouve décrits et figurés des instrumens pour l'extraction des corps étrangers lancés par des armes à feu, et des conseils pour s'en servir. Gersdorf avait lui-même pratiqué fréquemment de grandes opérations. Pour arrêter l'hémorrhagie fournie par une seule artère, il liait le vaisseau. Il réunissait la plaie après l'amputation des membres. Il rapporte un cas de gastroraphie. Jean de Ketam mêlait à des opinions ridicules sur l'influence des astres et la nécessité de les consulter, quelques instructions utiles sur la saignée, et, dans un traité des plaies, prescrivait la suture avec un fil très-fin, pour celle des intestins. Dans un recueil de lettres, infiniment curieux sous d'autres rapports, Jean Lange insérait un grand nombre de remarques neuves et importantes sur divers points de chirurgie. Il s'élevait avec force contre l'usage des tentes et des sétons dans le traitement des plaies; il proscrivait l'emploi de la poudre à canon, qu'on avait l'absurde coutume de brûler sur les plaies d'armes à feu; il faisait connaître beaucoup mieux que ses prédécesseurs les plaies de tête, les accidens qu'elles entraînent à leur suite, et les indications du trépan. Enfin, pour ne parler que des choses qui lui sont propres, et qui lui assurent des droits à notre estime, il décrivait une inflammation gangréneuse de la langue, qu'il avait vu régner épidémiquement, et dont il prévenait la terminaison funeste par l'amputation de l'organe, pratiquée à temps. A la même époque, Rœslin, plus connu sous le nom d'Eucharius Rhodion, publiait le traité le plus complet qui eût encore été fait sur les accouchemens; et quoiqu'il ajoutât peu aux connaissances qu'avaient eues les anciens, on peut dire que par lui l'Allemagne marchait au premier rang dans cette carrière où tant de Français devaient s'illustrer plus tard. Parlerons-nous ici de Gualt. Hermann Ryff, sous le nom duquel parurent des traités sur la plupart des sciences, mais particulièrement sur la chirurgie, dans lesquels tout n'est pas indigne de l'attention de l'histoire. Conr. Gesner, son contemporain, dont l'impartialité n'est point suspecte, le dénonce hautement comme un impudent plagiaire, à qui rien n'appartient de ce qu'on trouve dans les livres qu'il a publiés (1).

Enfin, la période que nous parcourons se termine, pour l'Alle-

(1) Si Percy eût connu l'auteur de ce jugement porté sur Ryff, il n'aurait pas eu le tort d'accuser Haller de calomnie.

magne, par l'apparition des œuvres chirurgicales de Paracelse. Quoiqu'en aient dit une foule d'écrivains, tout n'est pas extravagance dans ce qu'écrivit ce bizarre réformateur sur le traitement des plaies. Nous ne nierons point qu'il n'ait pu faire rétrograder la science par l'abus des onguens, des baumes, des emplâtres de toute espèce, qui forme un des principaux caractères de sa thérapeutique chirurgicale; mais nous dirons, d'un autre côté, qu'on trouve dans le premier livre de sa *Grande chirurgie* des remarques aussi justes que neuves sur la guérison naturelle des plaies, et une appréciation pleine de justesse des limites respectives du pouvoir de la nature et de celui de l'art. Il a très-bien fait ressortir aussi l'étroite union de la chirurgie avec la médecine. Ce sont ces idées de Paracelse, et non ses topiques polypharmaques qu'il eût fallu lui emprunter. Il faut convenir cependant que quelques-unes de ses drogues avaient bien aussi leur mérite. Dans le nombre de celles qu'il employait contre les ulcères, et qu'il variait autant que varient elles-mêmes ces affections, on n'a pas oublié les préparations arsenicales, par lesquelles il ne craignait pas d'attaquer le cancer, et d'autres médicamens héroïques, au moyen desquels il opérait, dit Gesner, des cures presque merveilleuses.

Les vastes contrées du nord de l'Europe étaient encore bien éloignées du temps où elles confondaient leurs travaux littéraires et scientifiques avec ceux des pays que nous venons de parcourir. Le Danemarck seul vient se rattacher à la période que nous étudions, par l'établissement de quelques institutions, et les premières traces de culture chirurgicale. On se ferait difficilement l'idée d'une ignorance et d'une grossièreté comparables à celles des anciens Saxons. Depuis qu'ils furent soumis à la domination de Charlemagne, l'introduction d'une religion nouvelle adoucit leur barbarie, mais tourna, dans la même proportion, leur esprit vers la superstition. Le Danemarck devint le pays des reliques et des miracles. Nulle part les moines de toute couleur ne pullulèrent plus rapidement, et avec eux les pratiques superstitieuses, qui établissaient leur empire sur le peuple, et faisaient leur fortune. Les premières traces de l'exercice de l'art de guérir se trouvent mêlées à celui de leurs cérémonies. *Ægrotis*, dit l'auteur des Premières Chroniques danoises, *qui pro sanitate idolis sacrificassent, et a propinquis essent diffisi baptismatis medelam contulerunt cleri, eisque sanitatem restituebant.* Autant qu'il nous est permis d'en juger par les renseignemens que nous possédons, ce fut en cela que consista tout l'art de

guérir jusque vers le quinzième siècle. L'établissement de l'Université de Copenhague, en 1478, eut peut-être quelque influence favorable sur l'étude de la médecine, mais ne fit rien pour la chirurgie. Christian III, en réformant cette Université en 1539, fit plus pour cette branche de l'art de guérir, que n'avaient fait ses prédécesseurs. On est surpris, à la vérité, de ne pas voir le nom de la chirurgie parmi ceux des connaissances que devaient enseigner, d'après ses réglemens, les deux médecins occupant des chaires à l'Université; mais Christian prescrivit l'étude de l'anatomie, et c'était le premier pas à faire pour arriver à former des chirurgiens. Jusque-là, c'étaient les barbiers qui, sous la conduite des médecins, pratiquaient les opérations peu difficiles. Quant à celles qui demandaient plus d'habileté, elles constituaient le domaine d'une classe un peu plus relevée d'opérateurs sur lesquels nous ne savons rien, si ce n'est que leur nombre, à Copenhague, ne s'élevait pas au-delà de six. La première moitié du seizième siècle prépara les voies à un meilleur avenir. Les médecins qui, d'après les réglemens de l'Université, devaient, pour achever leurs études, voyager dans les pays étrangers, rapportèrent de l'Italie l'amour de la chirurgie, ou du moins l'estime que devait faire rejaillir sur cette branche de l'art de guérir le mérite éminent des hommes qui en faisaient leur principale étude. En 1577, Frédéric II constitua légalement le Collége des chirurgiens de Copenhague, protégea leur indépendance, et prescrivit des règles à l'enseignement. Cette institution, qui semblait promettre des résultats avantageux, ne porta quelques fruits qu'à une époque éloignée.

Le quinzième siècle fut pour l'Angleterre une époque de profonde ignorance. On pourrait croire, dit l'historien Henry, que dans ces temps orageux, où les belliqueux habitans de la Grande-Bretagne faisaient presque perpétuellement la guerre, on encourageait avec soin l'étude de la chirurgie. Mais l'anatomie, si indispensable au perfectionnement de l'art de guérir, était non-seulement négligée, mais même un objet d'horreur et d'indignation. Parmi le petit nombre des chirurgiens qui pratiquaient en Angleterre, il s'en trouvait infiniment peu qui eussent quelque réputation. Lorsqu'en 1415, Henri V entra en France avec une flotte et une armée puissantes, il n'emmena qu'un seul chirurgien, Thomas Morstède, qui s'engagea à conduire avec lui douze hommes de sa profession. Le même Henri eut encore plus de peine à trouver un nombre suffisant de chirurgiens dans sa seconde expédition contre la France. Il fut réduit à auto-

riser, par un mandat, Thomas Morstède à faire embarquer de force tous les chirurgiens qu'il croirait nécessaires, et des artistes pour fabriquer leurs instrumens. Ces circonstances suffisent pour faire connaître l'état où se trouvait réduit notre art à cette époque. Il fit peu de progrès en Angleterre jusqu'au temps que doit embrasser la période où nous allons entrer bientôt.

L'Espagne et le Portugal n'offrent rien au quinzième siècle et dans la première moitié du seizième, qui puisse intéresser l'historien de la chirurgie. A peine convient-il de nommer ici quelques auteurs qui écrivirent sur les maladies vénériennes, tels que Francisco de Villa Lobos, Francisco Delgado, Rodrigo Dias de Isla, et Juliano Guttierres, auteur d'un *Traité de la guérison de la pierre*, sur lesquels l'historien portugais de la chirurgie moderne, Manoel Gomès de Lima, ne fournit d'autres renseignemens que ce qui concerne leur personne et le titre de leurs ouvrages.

Si l'on jette maintenant un regard en arrière, pour embrasser dans son ensemble la période que nous venons de parcourir, on verra l'Italie briller au premier rang dans la carrière des découvertes, la France marcher à sa suite, l'Allemagne y hasarder ses premiers pas, et le reste de l'Europe faisant à peine quelques efforts pour secouer la rouille du moyen-âge, s'élever lentement au degré d'instruction où l'on était parvenu dans l'antiquité.

§. VII. *Depuis Ambroise Paré jusque vers la fin du dix-septième siècle.* — Une ère nouvelle s'ouvre pour la chirurgie dans la dernière moitié du seizième siècle. Les admirables travaux de Vesale, Eustachi, Fallopia et tant d'autres, ont dévoilé la structure du corps et les rapports des organes; l'opérateur pourra désormais diriger avec hardiesse et sûreté l'instrument tranchant à travers la profondeur des parties. Que manquera-t-il aux chirurgiens pour s'avancer rapidement dans les routes si heureusement ouvertes par les anciens au milieu de circonstances bien moins favorables? Des communications fréquentes transporteront a l'avenir chaque découverte, chaque observation nouvelle, d'un bout de l'Europe à l'autre, éveilleront partout l'amour de la science, exciteront une noble émulation. On verra s'affaiblir ces différences qui mettaient à une si grande distance les unes des autres les contrées de notre Occident. Cependant l'Italie, qui a mérité à si bon droit de donner son nom à l'école anatomique de ce grand siècle, redoublera d'efforts pour conserver la suprématie qu'elle dut aux Berengario de Carpi, Jean de Vigo, Mariano Santo, Maggi; mais grâce au génie de son Ambroise

Paré, la France aura la gloire de tenir, au moins durant la vie de ce grand homme, le sceptre de la chirurgie. Il est donc juste de commencer par elle la revue des travaux qui remplirent cette période.

Entre 1525 et 1580, il y eut, suivant Pasquier, une paix de plus d'un demi-siècle entre les chirurgiens et les médecins de Paris. Mais cette paix ne fut qu'apparente, et les contestations continuèrent avec autant de vivacité qu'on en pouvait mettre sans y faire intervenir les tribunaux. Les sourdes menées des médecins ne laissèrent jamais leurs rivaux jouir en paix des droits qu'ils tenaient de leur institution primitive, ou des priviléges nouveaux qu'ils avaient obtenus. Les dispositions bienveillantes de François Ier, Henri II et Charles IX, pour la chirurgie, furent en quelque sorte obligées de céder devant la résistance de la Faculté; et les édits de François Ier et de Henri II, pour l'affiliation des chirurgiens à l'Université, ne purent avoir la sanction de l'enregistrement. Cependant la faveur des rois ne fut point perdue. A défaut d'honneurs, qui perdaient beaucoup de leur prix par cela seul qu'on les refusait au mérite, la chirurgie y gagna de voir redoubler le zèle de quelques hommes distingués qui la cultivaient. Guillaume Vavasseur et Rodolphe Lefort se firent une réputation qu'il ne nous est plus permis de juger que sur les témoignages de leurs contemporains; Mathurin de Lanoue et Jean, son fils, se firent remarquer par leur savoir, Thierry de Hery par son habileté, surtout dans le traitement des maladies vénériennes; Tagault exposait avec plus de clarté la doctrine de Guy de Chauliac et l'enrichissait de commentaires; Guido Guidi (Vidus Vidius), enseignait dans toute sa pureté l'ancienne chirurgie grecque.

Instruits par leurs utiles leçons, les esprits n'attendaient plus que cette impulsion du génie qui les pousse à la découverte des vérités nouvelles. Les besoins de la science firent naître Ambroise Paré. Il semble en effet avoir été créé pour elle. Doué à un haut degré de toutes les dispositions qu'exige son culte sacré, animé, comme le furent depuis Jean-Louis Petit et Desault, du plus vif enthousiasme pour la chirurgie, en dépit de la fortune qui semblait le condamner à l'obscurité, il s'éleva rapidement au-dessus de ses prédécesseurs et de ses contemporains, et mérita le titre, que lui ont conféré à l'envi les nations même rivales de notre gloire, de *père de la chirurgie moderne*. Nous n'indiquerons ici que quelques-uns de ses titres à un pareil honneur. C'est lui qui, malgré les contestations

des préjugés et de la prévention, établit définitivement dans le domaine de l'art la ligature des artères pour arrêter les hémorrhagies, ou guérir l'anévrisme. C'est à lui que les chirurgiens français et ceux de toute l'Europe, à l'exception des Italiens, durent la connaissance de la nature et du véritable traitement des plaies d'armes à feu, et les blessés, le bonheur d'échapper pour toujours aux secours employés jusqu'alors en chirurgie, secours bien plus cruels et plus douloureux que les plaies auxquelles on les appliquait. Il a particulièrement bien décrit les plaies de tête, exposé les accidens qui peuvent les compliquer, et déterminé avec plus de justesse qu'on n'avait fait avant lui, le véritable traitement qu'elles réclament. La doctrine des hernies lui doit plusieurs perfectionnemens; celle des maladies des yeux ne lui a pas moins d'obligations; enfin, l'on peut dire qu'il fut, chez nous, le premier auteur qui ait écrit avec quelque justesse sur l'expertise chirurgicale.

Après Ambroise Paré, nul auteur n'a plus de droits que Franco à être cité pour son originalité. Plusieurs des sujets sur lesquels il s'exerça, sont les mêmes que ceux qui occupèrent son illustre contemporain; le traitement des hernies, par exemple, auquel il ajouta néanmoins un perfectionnement capital, le débridement de l'anneau pour faire cesser l'étranglement et rendre la réduction possible. Il s'acquit d'ailleurs une gloire sans partage, en inventant, dans une occasion difficile, la taille par-dessus le pubis.

Pigray, le disciple et l'ami de Paré, donna aux doctrines de ce dernier une forme plus régulière et plus commode que n'avait fait leur auteur. Guillemeau ne mérita pas moins bien de son maître, en le faisant parler la langue des savans. Il a d'autres titres à notre estime; l'ophthalmologie lui doit divers perfectionnemens, et il a droit à être compté au nombre des réformateurs de l'art des accouchemens. Séverin Pineau, habile lithotomiste et chirurgien expert, Jacques De marque, le premier, chez les modernes, et l'un des meilleurs écrivains sur les bandages, Rousset, lithotomiste, écrivain savant, et auteur original sur l'opération césarienne, Adrien et Jacques d'Amboise, Thévenin, Nicolas Habicot, anatomiste industrieux, et hardi chirurgien, qui appuya par des succès l'emploi de la bronchotomie, Barthélemi Cabról, professeur à Montpellier, appartiennent à cette école formée aux leçons d'Ambroise Paré, ou à l'étude de ses écrits, qui peut soutenir sans désavantage la comparaison avec les chirurgiens contemporains des diverses contrées de l'Europe. Mais l'éclat qu'elle jeta sur la France ne fut qu'un éclat passager. La Faculté

de médecine ne pouvait laisser au Collége des chirurgiens le repos et la liberté dont les fruits menaçaient de faire oublier ses propres travaux. Les moyens ne lui avaient jamais manqué pour nuire à ses rivaux; mais elle sut trouver dans cette occasion le plus sûr et le plus funeste. Ce fut d'avilir et de dégrader par une association déshonorante le corps qui lui faisait ombrage. Grâce à l'impudence de ses valets, les barbiers, et à la bassesse de quelques chirurgiens indignes d'appartenir au Collège de Saint-Louis, elle réussit par surprise et par intrigue à faire prononcer par l'autorité suprême la réunion des barbiers et des chirurgiens en une seule corporation, et à faire exclure de l'Université la chirurgie qui y avait été un instant reconnue, et dont la dignité se trouvait alors si gravement compromise. Cet événement, qui eut des suites si déplorables, a inspiré à Quesnay des pages éloquentes. « Le spectacle qu'offrent ces désordres, s'écrie-t-il, ne peut inspirer que de l'indignation : un ancien collége, ouvrage de deux grands rois, est dégradé lorsqu'il est le plus utile; ses titres sont effacés par une fureur semblable à celle de ces barbares qui détruisirent les monumens de la Grèce et de Rome : il est séparé des sociétés savantes, malgré tant d'édits qui en formaient les liens. Elles l'avaient adopté par leur estime et par leurs décrets; mais il leur prêtait à son tour un nouveau lustre par les lumières dont il brillait. Dépouillé aujourd'hui de ses titres, de ses priviléges, il n'est plus qu'un objet de mépris pour les Facultés. Elles le retranchent de l'Université comme un corps gâté dont la contagion est à craindre. Et ce qu'il y a de plus flétrissant, c'est que ce collége fameux est condamné à devenir l'asyle de l'ignorance, et à l'adopter par ses propres décrets. »

Depuis lors tout zèle et toute émulation pour la chirurgie furent éteints en France; à peine pourrait-on citer les noms de quelques hommes généreux qui cherchèrent à relever l'honneur de leur état, les travaux d'un petit nombre de chirurgiens qui auraient pu briller dans un siècle moins défavorable (1), et la faible influence qu'exerça sur la renaissance de notre art, à la fin du dix-septième siècle, l'institution de l'Académie des sciences. Il est temps d'écarter le triste tableau de la chirurgie dégradée dans la patrie d'Ambroise Paré, pour porter ses regards sur celui des progrès qu'elle faisait

(1) Ant. Lambert, Covillard, lithotomiste fort distingué, Fournier, Léon Tassin, Bonet, Boirel, etc.

dans des pays moins esclaves des préjugés, moins asservis au joug des priviléges.

L'Italie s'était élevée, dans les belles-lettres et la culture des beaux-arts, au plus haut degré de gloire où fût parvenue aucune contrée de l'Europe. Le seizième siècle fut le siècle d'or de sa littérature. Les sciences commençaient aussi à y briller du plus vif éclat. Rien ne manquait à leur encouragement : Universités sans nombre, richement dotées, et soumises à des réglemens où tout tendait à l'instruction; Académies libres, où rien n'était négligé de ce qui pouvait exciter l'émulation; honneurs rendus aux hommes qui se distinguaient par leur génie, leur talent ou leur savoir. Au milieu des travaux qui enrichirent alors les sciences naturelles et la médecine, on est saisi d'admiration quand on considère les découvertes des anatomistes. Les noms des Vesale, Eustachi, Fallopia, Colombo, Ingrassia, Canani, Aranzi, Varoli, Aquapendente, suffisent pour faire considérer cette époque comme la plus brillante de l'histoire de l'anatomie. La chirurgie partagea cet éclat, qu'elle dut en partie aux grands hommes que nous venons de nommer. Vesale avait acquis dans la pratique et l'enseignement de la chirurgie, une assez haute réputation, pour engager, après sa mort, Prosper Borgarucci à publier sous son nom un ouvrage peu digne d'un aussi grand maître. Philippe d'Ingrassia, surnommé l'Hippocrate sicilien, homme savant, dont le principal défaut est de manquer de critique et d'écrire avec une grande proxilité, appréciait en praticien expérimenté les œuvres de ses prédécesseurs, et, contre l'opinion encore assez généralement répandue de son temps, mettait les Arabes à leur véritable place, en montrant que leur plus grand mérite fut d'avoir copié assez exactement la chirurgie des Grecs. Gabriel Fallopia, enlevé trop tôt à la science qu'il cultivait avec tant de zèle, n'était pas moins habile chirurgien qu'excellent anatomiste. Quoique publiés après sa mort, et sans qu'il y eût mis la dernière main, ses ouvrages de chirurgie tiennent un rang distingué parmi ceux de la même époque. Il suffira de rappeler que Fallopia apporta à la ligature des polypes des fosses nasales un perfectionnement remarquable. Il se servait d'une canule d'argent pour conduire un double fil d'archal, dans l'anse duquel il embrassait le pédicule de l'excroissance, et dont les deux bouts, pendans hors de la narine, permettaient, par des tractions graduées, de couper peu à peu le polype. Levret et Desault n'ont eu plus tard qu'à modifier légèrement ce procédé. Nous citerons encore la distinction importante, faite par

Fallopia, entre l'hydrocèle vaginale et l'accumulation de sérosité dans la cavité d'un sac herniaire, la part qu'il eut dans les modifications que subirent les idées qu'on s'était faites de la fistule lacrymale, et un exemple de guérison, obtenue par ce chirurgien, d'une plaie de l'estomac. J. Andr. Della Croce embrassait, dans un vaste traité, l'ensemble des matières dont s'occupe la chirurgie, et travaillait utilement pour la postérité, en rassemblant à grands frais, et en figurant et décrivant avec soin les instrumens déjà trop nombreux qui encombraient l'arsenal chirurgical. J. C. Aranzi, neveu et disciple de Maggi, défendit les principes de son oncle. Félix Palazzo ramena à une extrême simplicité le traitement des plaies. Realdo Colombo proposa le premier le trépan du sternum pour vider les abcès du médiastin. Arcolani enseigna l'art d'obturer les dents percées par la carie, au moyen de feuilles d'or. J. Cassario rassemblait les témoignages les plus solides en faveur de la bronchotomie, et décrivait avec plus de précision la manière de la pratiquer, et les instrumens qu'elle exige. Durand Sacchi donnait, sur les maladies des yeux et de la vessie, sur les tumeurs, les ulcères, et les maladies des os, des préceptes ordinairement judicieux, dont quelques-uns lui appartiennent.

Mais entre tous les chirurgiens italiens de cette époque, brillait le disciple de Fallopia, Jérôme Fabrizzio d'Aquapendente, précurseur d'un autre Fabrice, qui fit bientôt la gloire de la Suisse. Son premier mérite est d'avoir rassemblé dans un ordre régulier, et exposé avec lucidité, l'ensemble des connaissances chirurgicales alors acquises; mais ce mérite n'est pas le seul qui recommande sa mémoire. Plusieurs points de chirurgie doivent à Fabrizzio, ou des notions plus justes sur la nature de diverses maladies, ou des méthodes de traitement plus rationnelles, ou divers perfectionnemens dans les procédés opératoires. Le premier il éleva des doutes sur l'opinion alors reçue, que la cataracte consiste en une pellicule opaque tendue au-devant de la pupille, et il soupçonna que le véritable siége de la maladie était le cristallin. Il apprit à distinguer l'hypertrophie simple du testicule du squirrhe de cette glande, l'hydro-sarcocèle de l'hydrocèle sans complication. Fabrizzio détermina avec sagesse les cas dans lesquels la bronchotomie doit être employée, ceux dans lesquels elle n'offre aucune chance de salut. Il expose avec soin les différentes méthodes de traitement applicables à la fistule à l'anus, et donne la préférence à l'incision du rectum; il proscrit l'abus qu'on faisait alors des sutures, etc. Il faut convenir qu'il mérite moins d'é-

loges dans ce qu'il dit sur les abcès, qu'il ouvre trop tard, des amputations, à la suite desquelles il n'apprécie pas comme il convient la ligature des artères, des hernies, dans le traitement desquelles il redoute l'opération, et s'en tient à des moyens bien insignifians contre des maladies aussi graves. Marc-Aurèle Severino reproche à Fabrizzio d'avoir fait tomber en désuétude la mâle chirurgie des Grecs, pour y substituer la thérapeutique sans énergie des onguens et des emplâtres. Le reproche est trop sévère : si Fabrizzio rejette avec trop de faiblesse l'excision de la conjonctive dans l'ectropion, la rescision des amygdales, l'opération des hernies, etc., il sait ordinairement employer, avec toute la hardiesse que la prudence autorise, le fer et le feu. Il pratiquait le trépan, et fit aux instrumens employés pour cette opération quelques modifications utiles; il brûlait l'épulie, extirpait le cancer à la mamelle, qu'on se bornait trop fréquemment alors à combattre par des topiques, etc., etc.

Fabrizzio vivait encore quand parut l'ouvrage de César Magati contre la fréquence des pansemens des plaies, et l'usage des tentes; ouvrage rempli des principes les plus sages, et où le point important de chirurgie qui y est traité, est ramené à cette simplicité qui forme dans les sciences le caractère de la vérité.

A partir de cette époque jusqu'au temps de Marc-Aurèle Severino, la chirurgie italienne offre une sorte de lacune; et c'est une chose assez remarquable, qu'il y eut aussi pour les autres parties de l'Europe un quart de siècle de stérilité. Avant de franchir cet espace, durant lequel la chirurgie resta stationnaire, ou déclina sensiblement, revenons sur nos pas, et consacrons quelques lignes à l'histoire d'une opération que nous avons déjà signalée comme une découverte du quinzième et du seizième siècles; nous parlons de la rhinoplastique.

S'il faut en croire des relations qui ne sont pas sans vraisemblance, on pratique, de temps immémorial, dans les Indes, l'art qui consiste à réparer, au moyen d'un lambeau de la peau du front, le nez mutilé par un genre de supplice fort usité dans ces contrées. Carpue, et Graefe après lui, ont conjecturé qu'il fallait rapporter à cette source orientale la méthode rhinoplastique, dont on trouve les premières traces en Sicile, au milieu du quinzième siècle. Suivant eux, nous aurions aux Arabes l'obligation de nous avoir apporté cet art des Indes, comme ils nous en transmirent tant d'autres, et les peuples occidentaux ne seraient encore ici que des disciples ou des imitateurs de l'Orient. Quoi qu'il en soit de cette

opinion qu'on n'appuie d'aucun document historique positif, la première mention que l'on trouve de la pratique de cette opération, se rapporte à l'an 1442, époque où florissait le Sicilien Branca, dont on vante l'habileté, mais qui fit un secret de sa méthode. Il la transmit à son fils Antoine, qui la perfectionna. De Sicile l'art passa en Calabre, où il fut exercé d'abord par Vincent Vianeo, ou Boiano, puis par son neveu Bernardin, et par Pierre son fils. Ce dernier vivait encore en 1571. Mais vingt ans plus tard, au rapport de Cortesi, l'art qu'il avait exercé était complétement oublié dans la Calabre. Cette opération curieuse ne fut point perdue néanmoins, et on la vit bientôt reparaître à Bologne plus brillante que jamais. Soit qu'il en dût la connaissance à la tradition, ou qu'il l'eût lui-même inventée de nouveau, Tagliacozzi a la gloire d'avoir le premier introduit la rhinoplastique dans le domaine de l'art. Ce titre peut d'autant moins lui être contesté, que son ouvrage fut pendant plus de deux siècles le seul traité *ex professo* que l'on eût sur cette matière, et que durant ce même intervalle, la seule opération qui ait peut-être été faite, est celle que pratiqua Molinetti en 1625.

Reprenons la suite de l'histoire, et franchissons un espace d'un quart de siècle, pendant lequel nous ne trouverions à nommer qu'Antoine Tozzi, auteur d'un ouvrage estimable sur l'anthrax, et Jean-Baptiste Cortesi, pour arriver à Marc-Aurèle Severino. Jusqu'à l'époque où parut ce chirurgien célèbre, Padoue était l'école où les Anglais, les Danois, les Hollandais et les Allemands, allaient étudier l'anatomie et la chirurgie. La célébrité de Severino transporta à Naples, où il enseignait, le privilége de passer dans toute l'Europe pour la véritable source où l'on devait aller puiser une solide instruction. Il dut exercer sur les destinées ultérieures de l'art une influence d'autant plus sensible, qu'on était accoutumé à le considérer comme un grand maître, et que sa chirurgie différait beaucoup de celle de ses précédesseurs ou de ses contemporains. Cette branche de la médecine avait perdu ce caractère de hardiesse qu'elle avait eu entre les mains des Grecs, et qu'elle n'avait retrouvé qu'imparfaitement au seizième siècle. On trouvait difficilement alors en Italie des chirurgiens qui osassent pratiquer les grandes opérations. Pas un, suivant J.-B. Sylvaticus, n'aurait osé porter l'instrument sur un anévrisme; on abandonnait la lithotomie à quelques familles, où se transmettait de père en fils, sinon l'art de la bien faire, au moins la hardiesse de l'entreprendre. L'emploi du fer et du feu avait fait place à ce qu'on nommait une chirurgie douce et balsamique. Marc-

Aurèle Severino s'éleva avec la plus grande énergie contre cette mollesse, qu'il regardait comme l'anéantissement de l'art. Il mit tous ses efforts à relever cette médecine efficace, *qui*, suivant ses expressions, *armée en quelque sorte d'une main d'Hercule*, *écrase toutes maladies* (*De efficaci medicina*, *quâ*, *Herculeâ quasi manu armatâ cuncta mala proteruntur*); il abusa certainement du fer et du feu, et sa chirurgie fut quelquefois inutilement cruelle. Mais peut-être cette exagération dans un sens était-elle nécessaire pour détruire l'excès contraire, enraciné qu'il était depuis des siècles dans les habitudes des chirurgiens. Quoi qu'il en soit, sous beaucoup d'autres rapports, comme sous celui-ci, Marc-Aurèle Severino rendit incontestablement des services signalés à notre art.

Il trouva un digne continuateur dans Pierre de Marchetti. Mais avec ces deux hommes célèbres finit la période la plus glorieuse de la chirurgie italienne. L'Italie sembla céder à l'Angleterre, qui pouvait alors s'enorgueillir de son Wisemann, le haut rang qu'elle avait occupé depuis deux siècles.

Pendant que la médecine s'égarait en Allemagne sur les traces de Paracelse, la chirurgie comptait dans ce pays plusieurs hommes attachés à la méthode pure de l'observation. Depuis le milieu du seizième siècle ses progrès furent rapides, et au commencement du dix-septième cette partie de l'Europe marchait de pair avec la France et l'Italie. La Suisse, et particulièrement la ville de Bâle, se plaçait en tête de ce mouvement, soit par suite de l'établissement de l'Université de cette ville, ou à cause de la proximité de l'Italie; soit par l'effet du développement général des lumières et de la philosophie dans cette contrée, développement dont elle avait donné une preuve si remarquable par la marche raisonnée, et en quelque sorte scientifique, suivant laquelle elle avait procédé à la *réformation*; soit plutôt par l'effet de toutes ces causes réunies. Félix Wurtzen, l'ami de Conrad Gesner, secoua le premier le joug des traditions de l'école, ou des usages établis, pour écouter la nature, et tirer ses principes de ses propres observations. Cette indépendance doit faire absoudre son excessive prédilection pour les remèdes chimiques qu'il préparait lui-même. C'est un travers qu'il racheta d'ailleurs par un grand nombre de remarques neuves et intéressantes. Les préceptes qu'il donne sur le traitement des plaies simples et des plaies d'armes à feu, ne le cèdent point à ceux des Maggi, des Paré et des Magati, dont ils se rapprochent beaucoup. Il connaissait les fissures des os, ou fractures en long, dont on a

long-temps nié l'existence, mais que des observations authentiques et assez nombreuses ne permettent plus de révoquer en doute. A ce chirurgien distingué succède un homme bien plus célèbre, et dont le nom se retrouve partout où il faut citer des observations recueillies avec perspicacité et bonne foi, et publiées avec franchise. Guillaume Fabrice de Hilden donne à chaque instant des preuves qu'il était doué de ce génie vraiment chirurgical, qui saisit les indications thérapeutiques fondamentales, et sait bientôt les moyens de les remplir, et qui trouve en lui-même plus de ressources pour modifier, suivant le besoin, les méthodes reçues, que les maladies ne présentent de circonstances extraordinaires ou imprévues. Il serait trop long d'indiquer tous les points de chirurgie qui lui durent des perfectionnemens ou des remarques utiles; Fabrice de Hilden sera long-temps encore un de ces auteurs dont l'histoire peut se borner à rappeler le nom, parce que chacun veut connaître par soi-même, et méditer leurs œuvres. L'auteur du *Sepulchretum*, Théophile Bonet, exerça incontestablement une influence avantageuse sur les progrès de la chirurgie, soit par l'excellent ouvrage que nous venons de nommer, soit par la publication en français d'un riche recueil d'observations chirurgicales tirées des meilleures sources. Nous pourrions encore indiquer, parmi les hommes qui firent faire en Suisse des progrès à la chirurgie, les deux Félix Plater, oncle et neveu, qui, quoiqu'ils n'eussent point pratiqué spécialement cette partie de l'art de guérir, n'en ont pas moins publié des observations chirurgicales intéressantes. Nous pourrions enfin citer au même titre J. J. Wepfer, et le nom de cet excellent observateur fermerait honorablement pour la Suisse l'époque que nous parcourons.

Durant cette même période, l'Allemagne proprement dite avait vu fleurir un assez grand nombre d'hommes distingués. D'abord George Bartisch, célèbre par son habileté dans la chirurgie oculaire, qui, en publiant le premier traité spécial d'ophthalmologie qui ait été fait, semblait réclamer pour son pays la gloire de marcher au premier rang dans cette carrière, et présager les succès qui ont illustré, deux siècles plus tard, les ophthalmologistes allemands. Schenck de Graffenberg, comme, plus tard, Henri de Heers et Salmuth, admettait dans son précieux recueil d'observations de médecine, les faits chirurgicaux, et servait à la fois ces deux branches de l'art de guérir. J. Jessenius a Jessen, et Sebiz donnaient d'utiles et judicieuses compilations. Mathias Louis Glandorp, tout

en faisant usage des livres, et se distinguant même par son érudition, consultait surtout son expérience, et y trouvait des choses nouvelles; par exemple, sur les plaies du cerveau, sur l'incision de la dure-mère dans l'opération du trépan, sur les panaris, les polypes, etc. Scultet, en courant une carrière où il n'avait qu'un petit nombre de prédécesseurs, fit consister sa gloire à tirer de l'oubli tous les instrumens bons ou mauvais qu'on eût jamais employés en chirurgie, et à y en ajouter encore de son invention. C'était bien peu connaître le caractère d'un art qui doit tirer de sa simplicité son plus bel éclat; et néanmoins l'ouvrage de Scultet ne fut pas sans utilité; car pour apprécier ce qu'ont fait nos prédécesseurs, il faut le connaître; vérité triviale dont l'oubli a coûté tant d'efforts inutiles au génie, et tant fait perdre de temps à inventer ce qui était connu depuis long-temps. Ammann et Bohn, en étudiant les plaies sous le point de vue de la médecine légale, donnèrent à l'Allemagne une supériorité dans cette partie des sciences médicales, qu'elle sut conserver dans le siècle suivant. Enfin, le même pays peut citer avec honneur un chirurgien de cette époque qui ne le cédait peut-être à aucun de ses contemporains, si ce n'est au grand Wisemann : c'est Mathieu-Godefroy Purmann, chirurgien militaire, homme d'une grande expérience, et dont on fait suffisamment connaître la hardiesse, en disant qu'il se soumit lui-même deux fois à l'infusion de substances médicamenteuses dans les veines.

Jusques vers la fin du seizième siècle nous ne trouvons pas même à mentionner les Pays-Bas. Pendant qu'elle fut soumise à la domination espagnole (et cette époque est celle des brillans travaux de la France et de l'Italie), la Hollande, qui ne jouait dans les affaires de l'Europe qu'un rôle bien secondaire, n'eut, si l'on peut ainsi parler, aucune existence scientifique. Mais dès qu'elle eut conquis son indépendance les armes à la main, elle donna au monde le spectacle le plus frappant de ce que peut la liberté pour le développement de l'industrie et des lumières. Ses Universités s'élevèrent rapidement à un haut degré de célébrité, et l'on y compta des savans, des médecins distingués, en particulier en aussi grand nombre que dans aucun autre pays. La chirurgie y fut cultivée avec éclat, tantôt par des hommes qui en faisaient leur unique profession, plus souvent par des médecins qui embrassaient dans leurs études les diverses branches de l'art de guérir. C'est à cette classe qu'appartient Pierre Forest, l'un des hommes de son temps qui rendirent le plus de services à la médecine d'observation, et à qui la chirurgie est re-

devable d'un assez grand nombre de faits curieux, quoique on puisse lui reprocher une thérapeutique *trop peu chirurgicale*. Thomas Fyens, au contraire, quoique plus médecin que chirurgien, se déclarait l'apologiste du feu et des opérations hardies, comme le trépan, la laryngotomie, l'opération césarienne, etc. Nicolas Fonteyn publia des observations curieuses, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer l'extirpation d'une matrice en état de prolapsus. Les ouvrages de l'habile anatomiste Paw, du savant Beverwyk, de Nicolas Tulpius, n'appartiennent à notre sujet que d'une manière secondaire. Il n'en est pas ainsi de ceux de Jean de Horne, digne disciple de l'école italienne, homme d'un jugement solide, rempli d'enthousiasme pour la chirurgie, qui aurait pu lui devoir des progrès importans, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée. Nous jugerons moins favorablement Paul Barbette, qui jouit pourtant de son vivant d'une grande célébrité, mais qui fut seulement un utile compilateur. Un de ses ouvrages eut pourtant le mérite de rapprocher plus qu'on ne l'avait fait l'anatomie de la chirurgie, et de laisser apercevoir, dans une exécution à la vérité fort imparfaite, l'idée d'une anatomie chirurgicale. Henri de Roonhuysen et Job de Meekren, furent assurément de fort habiles chirurgiens. Ils se bornent dans leurs ouvrages à rapporter les résultats de leur propre expérience. On y trouve un grand nombre de faits curieux, et des exemples de cas graves et difficiles, dans plusieurs desquels on ne se conduirait point aujourd'hui autrement que ne firent nos deux chirurgiens d'Amsterdam. Il ne faut point confondre ce Henri de Roonhuysen avec son fils Roger, qui imprima une tache à sa mémoire en faisant un secret d'un instrument au moyen duquel il terminait, dit-on, l'accouchement avec autant de bonheur que de promptitude, et que l'on ne croit pas différent du levier. Corneille Solingen, Muys, Antoine Nuck, Corneille Stalpaart, Vander Wiel, sont des noms que l'on cite encore avec honneur, et dont la réunion avec ceux qui précèdent, dans un espace de temps peu étendu, donne au pays auquel ils appartiennent, des droits à une haute estime.

Après la France, nul pays n'eut tant à souffrir que le Danemarck des rivalités des médecins et des chirurgiens, au seizième et au dix-septième siècles. La partie n'était pas égale entre ces deux corps, dont le dernier n'ayant, pour ainsi dire, que depuis quelques jours une constitution régulière, ne pouvait opposer que les connaissances anatomiques positives d'un très-petit nombre de ses membres,

leur habileté dans l'art des opérations, l'utilité de leur ministère, à la réputation d'un corps qui passait pour posséder beaucoup de science grecque et latine, et des *droits* transmis d'âge en âge. La faveur de la cour fut presque toujours pour les médecins, et plusieurs d'entr'eux, hommes distingués d'ailleurs, tels que Olaüs Worm et Kuster, ne manquèrent jamais l'occasion d'en user contre les chirurgiens. Thomas Bartholin se montra plus libéral que ces hommes toujours prêts à sacrifier les intérêts de la science à leur intérêt particulier; mais il n'eut point de successeur à qui il transmit cet amour pour toutes les branches des sciences médicales, dont il s'était montré animé. Après lui, les docteurs, que Riegels nomme si bien λογιατροι, rétablirent de tout leur pouvoir l'empire absolu du pédantisme. La chirurgie, privée d'ailleurs des études anatomiques, dont la superstition ne l'avait laissée jouir qu'un instant, végéta dans l'avilissement et le mépris. Ce n'est qu'au milieu du dix-huitième siècle que le Danemarck commença à prendre un rang honorable parmi les pays qui cultivent la chirurgie.

L'Angleterre le précéda d'environ cent ans. On a vu le misérable état dans lequel languissait, au quinzième siècle, cette branche de l'art de guérir, dans la patrie de Hunter et de Pott. Son sort ne fut pas beaucoup plus heureux durant le seizième, et la moitié du suivant n'amena qu'avec lenteur de faibles et insensibles progrès. A peine oserait-on citer, comme ayant rempli cet intervalle, des chirurgiens tels que Banister et Read. Ce pays si industrieux était en quelque sorte obligé d'appeler à son secours l'industrie étrangère; et le lithotomiste hollandais Groenevelt, se trouva sans rivaux à Londres où il alla s'établir, et où il chercha à se naturaliser, en *britannisant* son nom (il s'appela Greenfield). Mais au milieu du dix-septième siècle commence pour la chirurgie anglaise une ère brillante, dont l'éclat ne s'est pas encore affaibli. Wisemann fut le Paré de son pays; il fit pour l'Angleterre ce qu'Ambroise Paré avait fait pour la France. L'influence puissante qu'il exerça, suffirait, indépendamment des témoignages qu'il a laissés de son esprit observateur et de son excellent jugement, pour prouver qu'il posséda à un haut degré toutes les qualités qui distinguèrent si éminemment notre illustre compatriote. Cette influence, en effet, est d'autant plus remarquable, qu'on peut douter si les Anglais étaient, au milieu du dix-septième siècle, aussi bien préparés à profiter des leçons du génie que nous l'étions un siècle auparavant. Quoi qu'il en soit, ils ont depuis lors marché d'un pas ferme et non interrompu dans

cette carrière, où ils nous ont souvent disputé le premier rang.

La période que nous parcourons fut pour l'Espagne et le Portugal une époque moins stérile que la précédente, et même que les temps qui ont suivi. Si les noms de Miguel Juan Pascual Antonio Perez, Andrea Alcazar, ne sont pas des noms bien dignes de célébrité, ceux de Bartholomeo Hidalgo de Aguerro, Juan Fragoso, Francisco de Arce, rappellent des services incontestables rendus à notre art. Aguerro introduisit dans la chirurgie de son pays la plupart des réformes d'Ambroise Paré, et François de Arce donna un fort bon traité de tout ce qui concerne la chirurgie des plaies. Du reste, leur grand mérite est surtout relatif à leur patrie; car, à vrai dire, les sciences européennes n'ont jamais dû un progrès quelconque au pays des moines et de l'inquisition.

Durant la période d'un siècle et demi qui commence à Ambroise Paré, on voit la chirurgie pénétrer successivement et s'établir dans des contrées où jusqu'alors on n'en avait eu qu'une idée grossière; on peut suivre sans trop de peine les progrès isolés qu'elle fait dans chaque pays, distinguer avec assez de précision la part que chacun de ces derniers peut avoir dans les découvertes nouvelles ou les perfectionnemens de l'art; aussi ce développement, en quelque sorte géographique, de la chirurgie, fournit-il pour cette époque, aussi-bien que pour le moyen âge, le point de vue le plus convenable sous lequel l'historien puisse l'examiner et en tracer le tableau. Dans les temps postérieurs, au contraire, la multitude des travaux qui s'accomplissent en cent endroits à la fois, les communications continuelles qui confondent et réunissent en quelque sorte les hommes les plus éloignés les uns des autres, et diverses raisons encore, doivent faire préférer un autre ordre. Celui-ci n'est plus applicable qu'à l'histoire des circonstances extérieures, politiques ou autres, qui ont eu quelque influence sur l'étude ou l'exercice de l'art, et au recensement purement littéraire des hommes qui ont acquis des droits à l'estime de la postérité. C'est par un aperçu sur ces divers objets que nous allons commencer le tableau de la chirurgie au dix-huitième siècle; l'histoire technologique viendra après, et sera traitée suivant un ordre de matières.

§. VIII. *Dix-huitième siècle.* — Le siècle auquel nous sommes parvenus l'emporte sur tous ceux qui le précédèrent, par les découvertes et les perfectionnemens sans nombre dont il enrichit la chirurgie. La première moitié de ce siècle compte des hommes qui feront éternellement la gloire de notre art. La même époque vit

naître plusieurs des institutions qui ont exercé sur ses progrès l'influence la plus heureuse. La seconde moitié de cette période brille encore d'un éclat plus solide. C'est surtout alors qu'on voit se former le caractère philosophique du dix-huitième siècle, qu'il semble aujourd'hui de mode de calomnier, mais que ses admirables résultats politiques et scientifiques défendent assez contre les ennemis des lumières et contre les partisans d'une philosophie mystique et intolérante. Ce génie du siècle influe sur toutes les connaissances, et leur imprime un caractère de solidité qu'elles n'avaient jamais eu. Le joug de l'autorité cède pour toujours à l'empire de la raison; la culture de l'esprit, bornée jusqu'alors à quelques classes d'hommes, devient un besoin général; les spéculations stériles ou abstraites s'évanouissent devant les recherches utiles; le goût de l'observation fait sans cesse des progrès au détriment des rêveries chimériques de l'imagination. Au milieu de telles dispositions des esprits, l'empire gothique des priviléges touche inévitablement à sa fin; la chirurgie, qui a eu tant à en souffrir, ne pouvait être la dernière à s'en affranchir; le pédantisme en robe et en bonnet a perdu pour toujours le droit de lui dicter des lois. Ces grands résultats frappent d'abord et absorbent toute l'attention de celui qui jette un regard sur ce grand siècle; mais bientôt on sent le besoin de pénétrer les causes de cette révolution, et l'on veut suivre en détail la série des circonstances qui la préparèrent et l'accomplirent. Cette étude embrasse un ensemble de considérations qui trouveront place dans un article plus général que celui-ci; nous n'examinerons ici que les circonstances qui se rapportent directement à la spécialité qui nous occupe. Commençons par la France, car la patrie des J. L. Petit, Louis, Desault, ne peut être placée en seconde ligne. Et quel pays oserait disputer la première à celui qui posséda pendant un demi-siècle l'Académie royale de Chirurgie?

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, au milieu même de l'avilissement de la chirurgie, deux hommes également distingués par leurs talens et par leur élévation aux premières charges de leur état, conçurent le noble dessein de réveiller dans les esprits l'amour de la science. C'était là le véritable moyen de relever dans l'opinion publique la chirurgie tombée dans le mépris. Bienaise, et après lui Roberdeau, rétablirent à leurs frais, dans les écoles désertes de chirurgie, et entretinrent par une pension annuelle plusieurs charges de démonstrateurs. Nous verrons bientôt que cet exemple de générosité ne fut pas perdu.

Louis XIV, en réformant, par une déclaration du mois de décembre 1671, l'école royale de chirurgie du Jardin des Plantes, voulut que l'enseignement, dont les docteurs des facultés de Paris et de Montpellier s'étaient jusqu'alors disputé le privilége comme une proie, fût confié à un chirurgien. Dionis fut nommé pour l'anatomie et les opérations. La distinction avec laquelle il s'acquitta de son emploi, justifia la mesure prise par le monarque, et prouva qu'à l'avenir, pour avoir des leçons de chirurgie, il ne serait pas déraisonnable de s'adresser à des chirurgiens. Le même Louis XIV comblait d'honneurs et de richesses Félix, Clément, Mareschal, Beissier, et tous ceux dont la cour avait reçu les services. Ces encouragemens, bien qu'ils ne s'adressassent qu'individuellement à un certain nombre d'hommes distingués, n'en étaient pas moins très-capables d'enflammer l'émulation des autres, et de faire avancer la science. Mais en étudiant cette époque avec plus de soin, on ne peut manquer d'être frappé d'une circonstance dont les historiens de la chirurgie n'ont pas tenu compte, et qui néanmoins l'emporte infiniment par son importance sur toutes celles qui viennent d'être exposées. Si l'on ne peut pas dire qu'il existât alors des cliniques chirurgicales telles que celles que nous possédons aujourd'hui, au moins est-il certain que les chirurgiens des hôpitaux avaient la liberté et même l'habitude d'amener à leurs visites, et de rendre témoins de leurs opérations, leurs élèves particuliers, leurs amis, et les étrangers que les leçons anatomiques des Duverney, Littre, Mery, Winslow, attiraient alors à Paris en assez grand nombre. Les médecins français n'ayant senti que beaucoup plus tard l'avantage de faire étudier aux élèves les maladies au lit du malade, et les historiens qui ont parlé des cliniques, n'ayant eu en vue que celles de médecine, il n'est question nulle part de celles dont nous parlons; cependant l'espace seul, et non les preuves, nous manque pour démontrer que Saviard à l'Hôtel-Dieu, Mareschal et le lithotomiste Tolet à la Charité, et même Mauriceau dans les salles d'accouchemens du premier de ces hôpitaux, formèrent à la pratique un grand nombre de chirurgiens français et étrangers. Il serait bien superflu de s'attacher à faire ressortir par de longs développemens l'heureuse et puissante influence que dut avoir, quelque restreint qu'on le suppose, cet enseignement clinique si supérieur à tout autre enseignement. La chirurgie des champs de bataille ne fournissait alors que trop de leçons du même genre.

Tandis que le plus grand chirurgien du siècle, l'immortel J.-L.

Petit, faisait passer dans l'âme des élèves son enthousiasme pour l'art auquel il consacra sa vie, Mareschal, premier chirurgien du roi, et La Peyronie, si digne de le seconder et de lui succéder dans ces fonctions, éveillaient chez le monarque ces sentimens de bienveillance dont il a donné tant de preuves pour la profession de deux hommes pour lesquels il avait une haute estime et même une véritable affection. Le premier fruit de leurs sollicitations fut la création, par lettres patentes du mois de septembre 1724, dans l'école de Saint-Côme, de cinq places de démonstrateurs, chargés d'enseigner toutes les parties de l'anatomie et de la chirurgie.

Parlerons-nous des clameurs que fit pousser à la faculté de médecine cette institution si nécessaire ? Elle avait, disait-elle, le monopole légal de l'enseignement des sciences médicales; nul n'avait le droit d'apprendre que ce qu'il lui plaisait à elle d'enseigner. Convenons que de tous les moyens qu'elle eût jusqu'alors mis en œuvre pour entraver les progrès de la chirurgie, le plus efficace eût été de rester elle-même chargée de les lui faire faire. Quelque ridicules que nous paraissent aujourd'hui ces prétentions de la Faculté, quelques-unes des démarches dont elle les appuya l'étaient encore davantage. Quesnay décrit d'une manière fort plaisante l'assaut que livrèrent aux portes de l'amphithéâtre anatomique de Saint-Côme, les docteurs en robe et en bonnet, suivis de leurs écoliers, ayant en tête le doyen de la Faculté, orné des insignes de sa dignité, un professeur armé d'un squelette, et un huissier qui, frappant à la porte à coups redoublés et menaçant de la faire enfoncer, criait: *Voici vos seigneurs et maîtres de la Faculté qui viennent réclamer le droit de vous instruire*. Ils viennent, ajoute le malin historien, s'emparer de l'amphithéâtre que vous n'avez pu bâtir que pour eux; ils vous portent tout le savoir qui est renfermé dans leurs livres. Les huées du peuple, que la curiosité avait rassemblé, couvrirent la voix du bedeau, et les *seigneurs et maîtres* furent reconduits au bruit des sifflets.

L'enseignement fondé par l'édit de Louis XV dont nous venons de parler était incomplet et confié à un trop petit nombre de professeurs pour ne laisser rien à désirer; par une munificence qui semblerait plutôt celle d'un roi que celle d'un particulier, aux cinq démonstrateurs nommés, Lapeyronie en ajouta un sixième, à qui il assura une pension égale à celle des autres, et qui fut chargé de faire deux cours d'accouchemens, l'un pour les élèves en chirurgie, l'autre pour les sages-femmes. Il fit en outre nommer à ces démonstrateurs un nombre égal d'adjoints, dont il se chargea lui-

même de payer les honoraires. Lapeyronie ne se borna point à faire fleurir l'enseignement de la chirurgie dans la capitale, il demanda et obtint pour la ville de Montpellier la nomination de quatre professeurs et de quatre adjoints, qui durent embrasser dans leurs leçons toutes les parties de la chirurgie. Mais il manquait un amphithéâtre, et l'on négligea d'attacher des honoraires aux fonctions qu'on venait de créer; ce fut Lapeyronie qui leva cette double difficulté, et dont la bourse pourvut à tout.

Un grand talent de Lapeyronie fut de savoir faire servir les hommes et les choses à l'accomplissement de ses nobles projets. Toujours attentif à ce qui peut seconder ses vues, il sait découvrir partout le mérite même qui se cache, et s'entourer des hommes les plus capables. Quiconque excelle dans son état, montre d'heureuses dispositions, ou éprouve des besoins, est assuré de sa protection, a droit à ses bienfaits, à son amitié; aux uns il ouvre la carrière de la fortune, aux autres il montre le chemin des honneurs, il aide le plus grand nombre de ses conseils et de sa bourse, il les encourage, les anime, les excite par la plus noble des passions, l'amour de la gloire. Il serait trop long d'indiquer en détail tout ce que cet homme immortel fit pour la chirurgie, et l'on ne pourrait parler dignement des dispositions qu'il fit pour la servir encore après sa mort. Le testament de Lapeyronie est un monument admirable de philantropie et d'amour de la science; la durée des siècles n'en avait point offert le modèle. Frais d'enseignement, institution de prix annuels, fondation d'une bibliothèque, rentes considérables destinées à encourager la chirurgie de toutes les manières et à en hâter les progrès, construction d'un amphithéâtre, legs aux hôpitaux, pour assurer des cadavres aux démonstrateurs d'anatomie, etc. etc.; tels sont les articles principaux d'un testament dont l'auteur a d'autant plus de droits à notre admiration, qu'il ne fait que continuer après sa mort les immenses libéralités dont il s'était montré prodigue pendant sa vie.

Le plus grand bienfait de Lapeyronie, l'événement le plus important de l'histoire de la chirurgie moderne, mais en même temps celui dont l'influence est le mieux connue et sur lequel il est le moins nécessaire de s'étendre, c'est la création de l'académie royale de chirurgie; de ce corps à jamais célèbre, qui dicta à l'Europe un code chirurgical dont après trois quarts de siècle les articles fondamentaux ne sont point encore abrogés. A côté de ce grand événement, une foule de circonstances qui favorisèrent plus ou moins les progrès de la chirurgie s'effacent en quelque sorte, ou paraîtraient peu dignes

d'arrêter l'attention. Nous ne pouvons nous dispenser néanmoins de rappeler la déclaration du roi du 23 avril 1743; déclaration digne de Daguesseau qui la rédigea, laquelle rejette de la société des chirurgiens la communauté des barbiers, dont l'alliance l'avait trop long-temps deshonorée; institue des degrés académiques; exige des élèves une éducation libérale, et prescrit pour la réception au titre de maître en chirurgie des formes sévères d'examen. Nous citerons encore la fondation de cette école où Desault débuta comme professeur de clinique, et où Chopart enseigna avec tant de zèle *l'école pratique de chirurgie*, établie par arrêt du Conseil du 4 juillet 1750, et qui reçut sa dernière forme par un réglement du roi du 19 mars 1760. A cet établissement se rattache celui d'un hospice de perfectionnement, qui n'avait d'abord que six lits, et qui fut fondé par édit du roi du mois de décembre 1776.

A l'académie succéda l'école de Desault; de cet homme dont l'heureuse et puissante influence ne saurait être méconnue que par l'ignorance ou l'envie; qui apprit à connaître les rapports mutuels des organes et à diriger l'instrument tranchant dans la profondeur des parties avec autant de précision que si elles étaient transparentes, qui fut, en un mot, le créateur de l'anatomie chirurgicale; qui servit l'art par les découvertes dont il l'enrichit, et plus encore par l'amour de la chirurgie, par l'enthousiasme qu'il communiquait à la foule d'élèves de tous les pays, qui se pressaient à ses leçons.

Une dernière cause de l'avancement de la chirurgie française, à la fin du siècle passé, furent les guerres de la révolution. L'histoire particulière des progrès de l'art à cette époque fera bientôt connaître la part qu'y eut la chirurgie militaire.

Nous voudrions pouvoir tracer pour les pays étrangers, comme nous venons de le faire pour la France, l'exposition des circonstances les plus importantes, qui exercèrent sur l'art dont nous étudions les progrès une influence directe; mais nous manquons de documens, et l'insuffisance de ceux qui suivent nous fait vivement regretter que, jusqu'à présent, l'histoire de la chirurgie n'ait jamais été traitée dans cet esprit.

Bien qu'elle eût dans ses nombreuses universités des professeurs de chirurgie, dont plusieurs acquirent une juste célébrité, l'Allemagne manquait de plusieurs institutions, sans lesquelles l'étude de l'art ne peut qu'être incomplète, et ses progrès fort difficiles. L'Autriche était, sous ce rapport, une des contrées les plus mal partagées; on comptait bien à la cour et dans les armées quelques

chirurgiens dignes d'estime : mais ou ils étaient étrangers, ou s'ils étaient nationaux, c'était chez les étrangers qu'ils avaient été forcés d'aller dérober leurs connaissances; les hôpitaux, cette source intarissable d'instruction, manquaient entièrement, ou n'offraient aucune des conditions sans lesquelles ils ne peuvent remplir leur objet. La chirurgie, livrée depuis des siècles aux mains grossières des barbiers et des baigneurs, était soumise à l'empire des médecins et condamnée au mépris du public. C'est à Joseph II qu'était réservé l'honneur de réformer un préjugé si déraisonnable ; ce prince philosophe n'ignorait pas qu'en général tout art condamné à ramper est anéanti; c'est de la liberté, c'est de la considération, incompatibles avec l'esclavage, que naissent dans les sciences l'ardeur et l'émulation, mères des progrès. Aussi s'empressa-t-il d'affranchir la chirurgie; il lui conféra les prérogatives, les droits, les titres, les honneurs qui appartiennent à toute véritable science. Il éleva des hôpitaux civils et militaires sur tous les points de son royaume, et fonda à Vienne, au sein même d'un vaste hôpital, une école de *chirurgie-médecine*, telle qu'il n'en existait point alors dans tout le reste de l'Europe. Il créa six chaires publiques qui furent confiées à des hommes distingués qu'il avait fait voyager à ses dépens. Il enrichit cet établissement de tous les accessoires qui peuvent contribuer à rendre l'instruction plus facile et plus solide. Il y eut une collection complète d'instrumens de géométrie et de physique, un vaste cabinet de préparations anatomiques en cire, une collection non moins riche de préparations anatomico-pathologiques, naturelles ou artificielles, un cabinet d'histoire naturelle, formé à grands frais, un immense arsenal d'instrumens de chirurgie, de bandages et de machines, et une bibliothèque choisie et nombreuse. Des prix annuels furent fondés; les chirurgiens employés par le gouvernement eurent des appointemens plus élevés que par le passé, et l'assurance d'une retraite honorable. Quels immenses services n'eussent point rendu à la chirurgie de pareils établissemens, s'il se fût trouvé, un siècle plus tôt, en Allemagne, un prince assez éclairé pour en sentir l'importance, assez généreux pour ne pas craindre de les acheter trop cher! Mais jusqu'alors il semble qu'aucun n'en avait eu l'idée (1). Le grand Frédéric lui-même eut, à la vérité, en tête du service chirur-

(1) La fondation d'un théâtre anatomique à Berlin, en 1713, celle d'un collége médico-chirurgical, en 1744, ayant un professeur d'anatomie et un démonstrateur de chirurgie, fit à peine quelque chose pour l'art, qui restait avili entre les mains des barbiers.

gical de ses armées, des hommes d'une grande distinction, tels que Bonness, Schmucker, Theden, Bilguer, Mursinna; mais la plupart des chirurgiens d'un rang moins élevé, et tous les aides-chirurgiens, étrangers aux connaissances anatomiques et aux premiers principes de l'art, n'avaient, pour tout savoir, que l'habitude de panser des plaies ou d'ouvrir des abcès.

Joseph II eut des imitateurs; ses établissemens ne furent point stériles, et, à la fin du dernier siècle, la chirurgie allemande pouvait soutenir sans désavantage le parallèle avec celle des autres contrées de l'Europe.

Le Danemarck fit de généreux efforts pour y prendre un rang honorable. Tandis que les familles dégénérées d'Olaüs Worm et de Thomas Bartholin se partageaient comme autant de sinécures toutes les places de l'université; tandis que les médecins se plaçaient, par leur mépris pour l'anatomie, presque au niveau du peuple ignorant et superstitieux qui la considérait comme une profanation, les chirurgiens Simon Crüger, Bertram et Clauson disséquaient dans leurs propres maisons quelques cadavres humains, et donnaient à un petit nombre de disciples pleins d'ardeur pour la science, des leçons de chirurgie bien différentes de cet enseignement grossier que les médecins étaient chargés de faire aux barbiers. Crüger et son fils, obligés de quitter le Danemarck, vinrent à Paris, où ils trouvèrent près de leur compatriote Winslow, près de Mareschal, et de Lapeyronie, de nouveaux motifs de s'attacher à l'art qu'ils chérissaient, et les circonstances les plus favorables pour y faire de nouveaux progrès. Rappelés à Copenhague par Christian VI, les deux Crüger résolurent d'y porter les réformes qu'ils avaient vu s'opérer en France dans l'état de la chirurgie. Leur premier soin fut d'ouvrir des cours où se pressa bientôt la foule des élèves. Secondé par Montzinger et Vohlert dont les vues étaient les mêmes, et dont le zèle égalait le sien, Simon Crüger profita de la bienveillance dont le roi les honorait tous trois, pour solliciter la fondation d'un enseignement chirurgical public et régulier. Une loi du 30 avril 1736 créa une école anatomico-chirurgicale, entièrement distincte de la Faculté de médecine, soumise à de sages réglemens, et dont Crüger fut le directeur. Six mois s'étaient à peine écoulés, que les sourdes intrigues des médecins avaient soulevé contre Crüger un orage contre lequel il fut heureux de trouver un abri dans la protection toute spéciale du roi. On peut voir dans Riegels l'histoire de toutes les luttes qu'il eut à soutenir contre la Faculté, jusqu'à la

fin de ses jours en 1760. Fort des talens que ses ennemis mêmes ne lui contestèrent jamais, attaché avec la religion la plus scrupuleuse à toutes les lois du devoir, il opposa toujours à l'intrigue et à la calomnie une constance inébranlable, et déjoua toutes les entreprises de la Faculté. Ce grand homme mourut de douleur en recevant la nouvelle de la mort de Winslow, après avoir professé, pendant 24 ans, dans la nouvelle école, l'anatomie et la chirurgie, avec un zèle et une exactitude qui ne se démentirent jamais. Crüger eut encore le mérite de contribuer beaucoup avec Vohlert à la composition des sages réglemens de l'hôpital Frédéric, établissement qui devait être également utile à la chirurgie et à la médecine, par la liberté accordée aux élèves d'y suivre les visites et les leçons de leurs maîtres, mais dont Crüger seul et ses disciples surent profiter.

Tant que régna le sage Frédéric V, et aussi long-temps que Christian VII, l'ami et le protecteur des sciences, gouverna par lui-même, la chirurgie jouit en paix de son indépendance. Hennings, digne successeur de son maître, dans la place de directeur, Kölpin, professeur plein de zèle, Vohlert et Berger, soutinrent avec honneur la gloire de leur école. Mais lorsque, en 1772, et jusqu'en 1784, la conduite des affaires fut livrée aux mains du théologien Guldberg, non-seulement les intérêts, mais l'existence même de l'école de chirurgie furent sacrifiés au caprice et à la jalousie de l'université. L'enseignement tomba rapidement, et avec lui la considération qu'avait gagnée depuis un demi siècle le corps des chirurgiens. Mais cet état d'abaissement n'était plus en harmonie avec les lumières du siècle et ne pouvait subsister long-temps. Tode, Berger, Bodendick, Hennings, Kölpin, Winslow, Briegel et Lüders, réunis depuis quelque temps en une société libre qui s'occupait avec zèle des progrès de la chirurgie, demandèrent l'autorisation légale de leurs réunions, et la liberté d'ouvrir gratuitement des cours publics sur l'anatomie et la physiologie, et sur toutes les parties de la chirurgie et de l'art des accouchemens. Leur demande, appuyée d'un mémoire plein de force et de raison sur la nécessité d'un pareil établissement, fut accueillie avec faveur; et un édit du 22 juin 1785 créa l'Académie royale de chirurgie de Copenhague, qui, aux attributions de celle de Paris, sur le modèle de laquelle elle était formée, joignit celles du collége de chirurgie, et constitua, par conséquent, une école pourvue d'un enseignement complet. Nous n'avons point de renseignemens qui nous apprennent quels furent les résultats de cette fondation; mais, s'il était permis de faire de l'histoire avec des con-

jectures, nous oserions assurer que l'Académie royale de chirurgie de Copenhague dut, comme celle de Paris, servir doublement la science, et par les progrès qu'elle lui fit faire, et par le degré d'estime et de considération où elle dut élever, dans l'opinion du public, les hommes qui consacrent leur vie à un art aussi salutaire.

Nous ne dirons plus que quelques mots sur l'histoire *extérieure* ou *politique* de la chirurgie au dix-huitième siècle; c'est-à-dire sur les circonstances qui durent avoir quelque influence sur son avancement. L'Angleterre, peu soucieuse en général, au moins jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, de tout ce qui se rapporte à l'histoire des sciences, ne fournit point de documens pour cet objet; ce sont des chirurgiens français qui avaient visité Londres, qui nous ont donné là-dessus le peu de renseignemens que nous possédions. Ainsi, G. Arnaud nous apprend qu'en 1745, les chirurgiens de Londres, à l'exemple de ceux de Paris, se séparèrent du corps des barbiers. Le parlement leur accorda une nouvelle charte, par laquelle il confirma leurs anciens priviléges qu'ils avaient perdus, et leur en accorda de nouveaux. Ils se firent bâtir une maison propre aux exercices de la chirurgie, avec un amphithéâtre fort commode. Quant à l'enseignement, tout ce qu'Arnaud nous en dit, c'est qu'une loi prescrivait aux chirurgiens de faire tous les ans un cours gratuit d'anatomie.

Nous ne sommes pas mieux instruits des affaires d'Espagne et de Portugal relatives à la chirurgie. La seule circonstance qui puisse intéresser son histoire, que nous ayons à citer, est l'ouverture d'un cours d'opérations chirurgicales à l'hôpital royal de Lisbonne, en 1762, par autorisation expresse du roi. Le savant Sanchez, dans une note manuscrite, placée à la suite de l'exemplaire que je possède d'un discours que le professeur Philippe Joseph de Gouvea prononça à l'ouverture de ce cours, le considère comme le premier pas de l'établissement de la chirurgie en Portugal.

Après avoir fait connaître, autant que le permettait l'insuffisance des sources, l'ensemble des circonstances qui ont eu quelque influence sur l'avancement de la chirurgie dans toute l'Europe, nous devons donner un aperçu des découvertes qui agrandirent le domaine de l'art, des perfectionnemens qui l'enrichirent. Obligés de nous renfermer dans des limites que nous ne pourrions franchir sans faire de cet article un ouvrage volumineux, ou sans répéter ici ce qui se trouve dans d'autres endroits de ce dictionnaire, nous devons nous borner à un certain nombre de faits choisis parmi les plus im-

portans, parmi ceux dont l'intérêt est le plus général et le plus étendu. On ne cherchera donc point dans ce qui va suivre un recensement complet de tout ce qui s'est fait d'utile en chirurgie dans le dernier siècle, ni la liste de tous les noms qui jouirent de quelque célébrité.

Avant de s'engager dans l'examen de travaux relatifs à chaque point important de chirurgie, il conviendrait peut-être de jeter un coup d'œil sur la série des traités ou des recueils dont les auteurs embrassèrent, soit la totalité, soit la plus grande partie de la science : ce serait comme une première vue de ses révolutions. Quelques noms suffisent pour rappeler à l'homme instruit la distance qui sépare la chirurgie d'un siècle de celle du siècle antérieur; ils marquent pour l'élève des époques dont le souvenir reste mieux gravé dans son esprit que celui d'une simple date. Mais dans le répertoire bibliographique qui fait suite à ce dictionnaire, les auteurs sont placés dans l'ordre chronologique suivant lequel ils se sont succédés; et l'on y trouvera, sous le titre *Chirurgie*, une indication qu'il serait superflu de répéter ici, et à laquelle nous nous contenterons de renvoyer le lecteur. Parcourons donc rapidement les parties du domaine de la chirurgie qui ont été le plus cultivées, et signalons quelques-uns des travaux dont notre siècle a recueilli les fruits.

Tumeurs inflammatoires. — Abcès. — Gangrène. — Plaies. — Ulcères. — Il n'est point de partie de la chirurgie qui ait pris au dix-huitième siècle un aspect plus différent de celui qu'elle offrait dans les temps antérieurs, que la partie relative à l'inflammation. Rien ne ressemble moins, par exemple, à l'exposition pathologique de cet état morbide, donnée par Paracelse et Philippe d'Ingrassia, que celle qu'on en trouve dans Richter et Callisen. Aux théories galénique et alchimique, succédèrent, dans ce siècle, d'abord la théorie mécanique, qui n'était guère moins hypothétique, puis des principes moins étrangers aux données fournies par l'observation. Cette révolution dans les idées est d'une haute importance; elle a eu plus ou moins d'influence sur toutes les parties de l'art, mais elle se rapporte plus particulièrement encore à la *médecine*, et ce sera sous le mot Pathologie que nous en traiterons, pour éviter toute répétition. Nous dirons seulement ici que ce fut un chirurgien, l'immortel Jean Hunter, qui contribua le plus à fonder la doctrine qui règne encore de nos jours sur cette matière. A mesure qu'ils connurent mieux la marche naturelle des tumeurs inflammatoires, les chirurgiens sentirent s'affaiblir la confiance que leur avaient léguée leurs prédéces-

seurs dans les vertus toutes puissantes de telle ou telle drogue contre chaque forme de la maladie, ou pour chaque époque de sa durée. La polypharmacie chirurgicale tomba peu à peu dans le discrédit qu'elle méritait; l'usage et la composition des topiques furent ramenés à des règles dont la simplicité fut le premier mérite, et ces compositions monstrueuses, où mille drogues venaient mettre en commun leurs vertus, s'*aider*, se *corriger*, se *tempérer* mutuellement, pour faire un tout doué d'une puissance unique et merveilleuse, ne figurèrent plus dans des répertoires pharmacologiques, que pour témoigner de la crédulité de nos ancêtres. Le traitement des abcès fut basé sur des principes qui s'accommodaient mieux qu'autrefois aux différences que présentent les maladies comprises sous ce nom. Quant à la gangrène, outre qu'on connut mieux les procédés par lesquels s'opère la séparation entre le mort et le vif, dans toutes les espèces de la maladie, il est quelques-unes de ces espèces qu'on ne commença pour ainsi dire à étudier que dans le siècle dernier. C'est ainsi qu'on peut considérer Fournier et Thomassin comme des écrivains originaux, dans ce qu'ils nous ont appris sur le *charbon malin* ou pustule gangréneuse de la Bourgogne; la *gangrène sénile*, quoiqu'on en puisse trouver un assez grand nombre d'observations dans les auteurs, n'avait été décrite nulle part comme elle le fut par Pott; enfin, bien que Lamotte eût observé à l'Hôtel-Dieu la *pourriture des plaies*, ou gangrène d'hôpital, à la fin du dix-septième siècle, on ne peut contester à Pouteau l'honneur d'avoir appris aux chirurgiens à la connaître. Dussaussoy fut, après lui, le premier qui s'en occupa.

La vérité la plus solide ne parvient que lentement et avec difficulté à remplacer l'erreur long-temps accréditée: l'excellente thérapeutique des plaies, enseignée par Magati, avait à peine trouvé quelques partisans dans le siècle de cet habile chirurgien. Augustin Belloste parut l'inventer, lorsqu'il en prit la défense dans son *Chirurgien d'hôpital*, à la fin de ce siècle, et Sancassani se crut obligé de la revendiquer en faveur de son compatriote. J. L. Petit, ses disciples Guisard et Faudacq, Chabert, Garengeot, Lecat et Ledran, lui prêtèrent, comme Belloste, l'appui d'une grande expérience et de solides discussions. On voit néanmoins par les reproches qu'adresse aux chirurgiens français, J. Daniel Schlichting, dans sa *Traumatologie*, publiée au milieu du dix-huitième siècle, avec quelle difficulté cette méthode parvint à se répandre; il fallait, pour qu'elle devînt générale, que l'observation attentive des plaies que

l'on abandonne aux soins de la nature, eût appris le rôle qu'elle joue dans leur guérison, et à quoi se réduit l'influence des secours que l'art peut lui fournir. Mais cette étude était réservée à la deuxième moitié du dix-huitième siècle, époque où l'anatomie pathologique commença à briller d'un si vif éclat. Nous n'aborderons point cette période que nous n'ayons auparavant signalé dans les travaux antérieurs un point dont on à trop long-temps méconnu l'importance. Il serait bien difficile de remonter d'une manière précise jusqu'au premier auteur qui ait parlé du danger de la *suppression* de la suppuration des plaies; mais on peut affirmer sans crainte, qu'avant J. L. Petit, personne n'avait connu comme lui les résultats de ce qu'il appela le reflux de la suppuration, et la cause de ses dangers. Que du pus séjourne dans des clapiers profonds et sinueux où l'air puisse pénétrer et le corrompre, il pourra être résorbé; le malade sera pris d'accidens fébriles et putrides, et à l'autopsie, on trouvera, entre autres lésions, une foule d'abcès dans diverses parties du corps, mais surtout dans les poumons et le foie. « Ces abcès, dit J. L. Petit, se forment en très peu de temps, et avant qu'on ait eu aucun indice de suppuration; ce qui vient peut-être de ce que le pus qui est dans le sang, est déjà tout formé, et qu'il ne change presque point de nature..... J'ai vu quelquefois ces sortes de dépôts purulens se former d'un jour à l'autre, sans que le malade s'en fût aperçu que par quelques légères douleurs, etc. » Faudacq et Quesnay ont publié sur le même sujet des observations et des remarques fort dignes d'être lues.

Un physiologiste ingénieux, Pierre Fabre, observa avec soin le travail de la cicatrisation, et montra combien étaient fausses les idées qu'on s'était faites de la *régénération des chairs* dans les plaies avec perte de substance. Louis donna plus de développement à ses remarques, et fit voir à quel point étaient futiles les bases sur lesquelles reposait la doctrine des médicamens *sarcotiques* ou *incarnatifs*. Quelques années plus tard, J. Hunter traita le même sujet, et laissa bien loin derrière lui tous ses prédécesseurs. A peine y aurait-il quelque exagération à affirmer que tout ce qu'on sait aujourd'hui sur l'anatomie et la physiologie pathologique des plaies se trouve dans son ouvrage, le plus original, sans aucun doute, de tous ceux que vit paraître le siècle dernier. Avant Hunter, l'expérience des plus habiles chirurgiens avait prononcé sur la valeur de ces prétendus *cicatrisans* qui, interposés entre les lèvres d'une plaie, sont toujours un obstacle à sa réunion primitive, et entra-

vent même, dans beaucoup de cas, le travail secondaire de la cicatrisation; mais l'on connut depuis la raison de ces inconvéniens; l'expérience fut basée sur des principes, et fournit à la pratique des règles d'autant plus sûres. La réunion par *première intention* devint de plus en plus fréquente, et les pansemens les plus simples furent préférés pour les plaies qu'on ne peut empêcher de suppurer.

Lafaye, dans ses *Notes sur Dionis*, s'était élevé contre l'usage, alors fort répandu, de sonder les plaies des capacités; Lecat démontra avec une parfaite solidité que cette manœuvre n'est pas moins inutile qu'incertaine et dangereuse.

Les expériences de Haller sur l'irritabilité devaient faire penser qu'il y avait quelque chose de faux et de mal observé dans les faits qui nous représentent comme très-dangereuses les plaies des tendons et des aponévroses; Bordenave montra que ce qui fait le danger de ces blessures, n'est pas, comme on l'avait imaginé, la sensibilité des tissus qu'elles atteignent, mais bien l'étranglement que ces tissus fibreux inextensibles exercent sur les parties qu'ils enveloppent dès qu'elles viennent à s'enflammer; d'où la nécessité des débridemens. Fabre prouva d'ailleurs que l'état d'inflammation donne de la sensibilité, et une sensibilité très-vive, aux parties qui en sont naturellement dépourvues.

Des anciens avaient dit, mais plutôt peut-être sur un simple soupçon que par suite d'expériences suffisantes, qu'une plaie qui met un os à découvert, et le dépouille du périoste, en détermine nécessairement l'exfoliation. Plus tard, ce résultat ne parut point nécessaire et inévitable; mais, pour les cas où l'on ne croyait pas à la possibilité de le prévenir, on avait établi en principe que les spiritueux et les dessiccatifs appliqués sur l'os, étaient les moyens les plus propres à en hâter l'exfoliation, et qu'il fallait éviter, comme nuisibles, tous les remèdes gras et humectans. Monro fut d'une opinion toute contraire, et recommanda exclusivement ces derniers moyens. Tenon fit sur des chiens un grand nombre d'expériences, desquelles il résulta que les spiritueux, les balsamiques, les dessiccatifs déterminent une exfoliation assez profonde, et qui s'opère dans une trentaine de jours; que l'usage de l'eau tiède, au contraire, ou mieux encore de cataplasmes émolliens, procure la guérison en dix ou douze jours, sans aucune apparence d'exfoliation. Tenon reconnut, au reste, que, sur ce dernier point, l'apparence était trompeuse; car, ayant examiné avec le plus grand soin, après les avoir fait macérer, les os qui lui avaient fourni ces dernières observations, il vit avec éton-

nement, qu'il s'y était fait une véritable exfoliation, mais extrêmement superficielle. Poursuivant les mêmes expériences, pour apprécier les avantages ou les inconvéniens de la méthode de Belloste, qui consiste à perforer en plusieurs points l'os mis à découvert, Tenon en vint à établir que, chez les sujets qui ont passé la première jeunesse, cette méthode hâte la formation des bourgeons, et qu'il y aurait peut-être quelque avantage à l'employer chez les sujets d'une constitution faible et d'un âge avancé, quoiqu'elle n'avance pas d'une manière sensible l'époque de la cicatrisation complète.

Depuis des siècles on avait prodigieusement abusé de l'emploi des sutures; quoique partisan décidé de la réunion immédiate, Pibrac s'éleva avec beaucoup de force contre cet abus, et opéra une révolution qui fit tomber les sutures dans un discrédit aussi exagéré peut-être que l'avait été la faveur dont elles avaient joui auparavant. C'est ainsi que Louis ne voulait pas même admettre ce moyen de réunion pour l'un des cas qui l'exigent le plus impérieusement, pour le rapprochement et le maintien des lèvres de la plaie, après l'opération du bec-de-lièvre.

Nous bornerons ici cet aperçu sur les changemens qu'éprouva au dernier siècle la chirurgie des plaies; celle des ulcères subit des modifications analogues, grâce aux travaux de l'académie de chirurgie. Underwood, Baynton, etc... préconisèrent les avantages de la compression, dans le traitement de ces dernières maladies; mais ils ne firent en cela que renouveler une méthode dont les avantages avaient été bien connus de Wisemann et de Sharp.

Maladies des os. — Les anciens, et particulièrement les chirurgiens du dix-septième siècle, avaient transmis un fonds très-riche sur les maladies des os; mais ce fonds ne consistait guère qu'en des observations isolées, qui demandent des lecteurs déjà formés, et ne suffisent pas pour constituer la science et la faire avancer. J. C. Heyne et Laurent Verduc avaient tenté de faibles efforts pour en faire un corps de doctrine. J.L. Petit mit au jour son *Traité des Maladies des os*, et ses prédécesseurs furent oubliés. Personne n'avait encore rattaché avec autant de soin qu'il le fit, l'anatomie exacte des parties à l'étude des fractures et des luxations, qui seraient sans elle d'une obscurité impénétrable. L'emploi des machines pour la réduction des os luxés ou fracturés est tout ce qu'on peut reprocher à Petit. Bien long-temps après, parut un ouvrage écrit probablement à la même époque; c'est le *Traité des Maladies des os*, du grand anatomiste Guichard Joseph Duverney, qui, sous divers rapports, ne le cède

point au précédent, et l'emporte même sur quelques autres; comme, par exemple, dans le précepte qu'on y trouve, de placer dans la fracture de la clavicule un épais coussin sous l'aisselle, et de rapprocher le coude du tronc, pour remplir une indication que Duverney avait presque aussi bien comprise que Desault. Comme traités généraux, ces deux ouvrages ne furent point surpassés jusqu'à la fin du dernier siècle, et, malgré leur mérite, ceux de J. Fréd. Boettcher, Manne et Ch. Fréd. Closs ne les firent point oublier; mais les travaux d'une foule de chirurgiens ou d'expérimentateurs jetèrent beaucoup de lumière sur quelques-uns des sujets les plus importans qui y sont traités.

L'anatomie pathologique s'étudia à dévoiler le travail naturel par lequel les fractures se consolident. Jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, on admettait généralement que la réunion se faisait par l'effusion d'un *suc osseux*, qui, suintant de l'os rompu, et coulant dans les interstices de la fracture, en joignait les bouts, à peu près comme la colle réunit deux morceaux de bois. Duhamel fractura des os à un grand nombre d'animaux, et observa jour par jour, avec l'attention et la perspicacité dont il a donné tant de preuves, tous les changemens qui survinrent dans la partie, jusqu'à parfaite consolidation; il conclut de ses expériences que le périoste se gonfle à l'endroit des fractures, et jusqu'à une certaine distance; que les tissus fibreux environnans participent eux-mêmes à cet épaississement, dans le cas de fortes contusions; que cette tuméfaction est constituée par une substance comme cartilagineuse, laquelle s'étend entre les fragmens de l'os fracturé et en enveloppe les extrémités; qu'au sein de cette substance viennent se déposer des molécules terreuses qui la transforment en un os d'abord peu régulier, mais qui ne tarde pas à le devenir, en même temps que la tumeur diminue de volume, qu'elle reprend le niveau du reste de l'os, et que le périoste se réduit au degré d'épaisseur et de consistance qui lui est naturel. Duhamel avait aussi observé que la membrane de la moelle participait à ce travail d'une manière peu différente de celle du périoste.

Haller et son disciple Dethleef firent aussi de nombreuses expériences; ils virent les mêmes changemens qu'avait observés Duhamel dans la substance comme cartilagineuse interposée entre les fragmens; mais ils nièrent que cette substance fût le périoste, ou ses couches les plus intérieures, ou même une production de cette membrane. Ils découvrirent du reste, comme, plus tard, Jean Hunter,

la formation de vaisseaux sanguins, dans cette matière d'abord amorphe. Bordenave admettait le développement de granulations cellulo-vasculeuses sur les bouts de l'os, et un travail de cicatrisation qui ne différerait de celui des parties molles que par une marche moins rapide. Camper, Troja, Bonn et beaucoup d'autres, s'occupèrent du même sujet; et tous, malgré leurs dissidences, reconnurent une partie de la vérité. On peut dire que de l'ensemble de leurs travaux, ressort la vérité tout entière, au moins telle que nous la connaissons aujourd'hui; car Duhamel, Fougeroux et Troja ont très-bien connu l'importance de la *virole* externe et du bouchon intérieur ou *cal provisoire;* Haller, Dethleef, J. Hunter, Troja, le rôle de la lymphe plastique qui s'organise entre les fragmens; Bordenave et J. Hunter, la part que prend le tissu de l'os lui-même, surtout chez les très-jeunes sujets, au travail de la réunion.

Les principes généraux du traitement des fractures avaient peu varié depuis l'antiquité. Surmonter à tout prix la puissance des muscles qui ont déplacé les fragmens et affronter ceux-ci, suivant leurs rapports naturels; s'opposer à un nouveau déplacement par des bandages résistans qui ne permissent pas une nouvelle déformation du membre, ou par l'application permanente d'une force qui l'étendît sans cesse, tel était le but thérapeutique pour lequel on avait toujours des machines prêtes. On ne s'apercevait point que dans la plupart des cas la tendance continuelle des os à se déplacer, et la résistance prodigieuse des muscles, étaient le résultat de l'extension même dans laquelle on plaçait le membre fracturé. Guillaume Sharp et Percivall Pott se partagent l'honneur d'avoir établi pour condition fondamentale de la réduction, et du maintien des fractures, l'attention de placer le membre de telle sorte que les muscles qui tendraient à déplacer les fragmens soient dans le plus grand relâchement possible. Ces principes, adoptés en France par Lassus qui les y fit connaître, par Sabatier et quelques autres, s'y seraient sans doute propagés et établis; mais l'école de Desault, dont les opinions étaient fort opposées, bien qu'on ne puisse d'ailleurs lui contester le mérite d'avoir singulièrement éclairé le diagnostic, et même la thérapeutique générale des maladies des os, l'école de Desault l'emporta durant plus d'un quart de siècle; et ce n'est que depuis quelques années qu'on a commencé à revenir aux principes des deux célèbres chirurgiens anglais. Cette révolution n'est pas encore accomplie; la science n'est pas encore entièrement fixée sur ce point; et nous n'aurions pas l'assurance de tracer un tableau de véritables

découvertes, plutôt que l'exposition d'une série d'efforts plus ingénieux qu'utiles, en énumérant tous les appareils qui furent inventés dans le dernier siècle pour le traitement des fractures.

On avait connu de tout temps le fait de la non-consolidation de quelques fractures, dans des circonstances dont la manière d'agir était et est encore un mystère ; quelques-unes de ces circonstances n'empêchent point une consolidation ultérieure : à cette classe appartient l'état de grossesse, comme Alanson et d'autres ont eu plusieurs fois l'occasion de s'en assurer. Celles-là sont les moins fâcheuses, car il en est qui arrêtent pour toujours le travail de la consolidation, à moins que l'art ne vienne au secours de la nature; et même il s'en faut bien que la chirurgie puisse vanter ici sa puissance. Pour exciter dans la fracture une inflammation dont l'absence serait la cause de la non-réunion, J. Hunter proposait de frotter fortement l'un contre l'autre les deux bouts de l'os, ou d'engager le malade à se servir à plusieurs reprises de son membre, sans le tirer de l'appareil. Ch. White assure avoir guéri par ce moyen une fracture jusqu'alors non consolidée de la cuisse. Le docteur Physic, de New-Yorck, et Percy, proposèrent, pour remplir le même but, un moyen qui paraîtrait plus efficace, l'introduction d'un séton entre les fragmens de l'os; ces ressources peuvent être insuffisantes dans bien des cas; elles le sont presque inévitablement dans ceux où il s'est développé entre les fragmens une substance fibro-celluleuse qui les réunit en fausse articulation. C'est pour ces cas que Charles White proposa une opération fort belle, mais difficile et hasardeuse, la résection de l'extrémité des fragmens, ou d'un seul, s'il est impossible d'exciser les deux, et leur rapprochement comme après une fracture récente. Quoique répétée un certain nombre de fois, l'expérience n'a pas encore prononcé d'une manière définitive sur la valeur de cette méthode. Le même Charles White est le premier qui ait pratiqué une opération analogue à la précédente, et que Sabatier proclamait comme un des plus grands pas qu'eût faits la chirurgie moderne; nous parlons de la désarticulation de la tête, de l'humérus et de la résection de cette partie désorganisée par la carie. Bent et Orred répétèrent les premiers l'opération de White; Parck, et, peut-être avant lui, Moreau le père et Vermandois l'appliquèrent au traitement des maladies du coude et du genou. Pour voir dans cette opération une découverte vraiment utile, dont les avan-

tages l'emportent sur sa gravité, peut-être convient-il d'en restreindre l'application dans les limites de sa première destination, c'est-à-dire de ne la pratiquer qu'au membre supérieur.

Nous ne dirons plus qu'un mot sur les progrès de la chirurgie, relatifs aux maladies des os, et ce sera pour signaler l'un des principaux titres de gloire de Percivall Pott. On chercherait vainement dans les ouvrages antérieurs à ce grand chirurgien, des notions comparables pour l'exactitude et la précision, à celles dont on lui est redevable sur la malaladie à laquelle on a donné son nom.

Plaies de tête. Les plaies de tête avaient été dans tous les temps l'objet d'une attention toute particulière, et les connaissances qu'on avait acquises sur ce sujet, dès les temps les plus reculés de notre histoire, ont droit de nous étonner. Les chirurgiens les plus distingués du seizième siècle et du commencement du dix-septième cultivèrent avec beaucoup de soin cette partie du domaine de l'art; tout ce que l'observation attentive des symptômes de la maladie peut fournir de lumière sur un sujet naturellement fort obscur, fut saisi avec sagacité; mais il est plusieurs points, et des plus importans à connaître, qui ne pouvaient être éclairés que par des recherches d'un genre nouveau, par l'anatomie pathologique. C'est à ce précieux instrument de découvertes que le dix-huitième siècle dut la grande supériorité qui le distingua. On connut d'une manière beaucoup plus précise le siége et la nature des lésions cachées dans la profondeur des parties, qu'aucun autre moyen d'investigation ne pouvait complétement dévoiler. De là des indications thérapeutiques moins incertaines, et l'emploi moins hasardeux d'une opération qui peut être aussi funeste, quand on la pratique sans nécessité, qu'elle est avantageuse dans les cas qui la réclament. Quoi qu'en aient dit plusieurs historiens, et tout récemment l'auteur d'un ouvrage important sur les plaies de tête, les anciens n'avaient point ignoré que les lésions d'un côté du cerveau entraînent la paralysie du côté du corps opposé; Hippocrate, Cassius l'Iatrosophiste, Arétée, s'expriment là-dessus d'une façon qui ne permet aucun doute. La barbarie du moyen âge n'effaça même pas ici, comme sur tant d'autres points, la trace des découvertes de l'antiquité. On lit dans Guillaume de Salicet (que je ne puis citer en ce moment que d'après la vieille traduction française) : « A ce propos te convient-il noter ung général enseignement que toutes fois et quantes que aucun est blessé en la teste, ou de espée, ou autrement, si la lésion est si forte que à cause de telle lésion s'en ensuive perclusion, si la lésion a esté faicte en la partie

dextre, la perclusion sera en la partie senestre; et par l'opposite, si la lésion a esté faicte en la partie senestre, la perclusion sera en la partie dextre. Parquoy peulx-tu entendre que les nerfs qui mouvent la partie dextre viennent de la partie senestre, et ceux qui mouvent la partie senestre viennent de la partie dextre. » *La cyrurgie de maistre Guillaume de Salicet, le second traictie, premier chapitre*, édit. de Paris, 1505, in-4°. Cette doctrine perdit de sa netteté dans les siècles qui suivirent; Prosper Martian, Dulaurens et Fabrice de Hilden, furent ceux qui la soutinrent avec le moins de confusion. Depuis ce dernier, elle s'altéra de plus en plus et finit par tomber dans l'oubli, car Valsalva, qui ne manquait point d'érudition, crut annoncer une chose entièrement neuve, quand il proclama, en 1704, que toute paralysie d'un côté du corps supposait une lésion extérieure ou interne, visible ou inapercevable dans le côté opposé du cerveau. Du reste, il y a si loin du degré de précision et de certitude auquel il porta cette doctrine, à tout ce qui avait été dit avant lui, qu'il peut à bon droit en être considéré comme le père. Petit, de Namur, la découvrit de son côté par ses propres recherches; il fit plus, il en démontra la raison anatomique, sur laquelle on n'avait jusqu'alors avancé que de fausses suppositions. Les expériences qu'il pratiqua sur des animaux vivans, dans le but de découvrir les effets des lésions de chacune des principales parties de l'encéphale, ouvrirent une voie qui a conduit les physiologistes à des aperçus curieux, et qui mènera tôt ou tard la médecine et la chirurgie à des résultats importans. Ce fut pour favoriser et exciter les recherches dans cette direction nouvelle, que l'Académie royale de chirurgie mit au concours la question des contrecoups dans les plaies de tête. Louis s'exprime d'une manière qui prouve qu'il avait bien vu la portée de cette question. Elle fut parfaitement comprise par Saucerotte et Sabouraut; au premier de ces deux habiles chirurgiens revient une belle part de l'honneur attaché aux travaux entrepris jusqu'à ce jour pour *localiser* les fonctions de l'encéphale, et déterminer les signes propres aux lésions de ses diverses parties.

Le siége de ces lésions n'est pas le seul ni même le principal point de leur histoire que le dix-huitième siècle ait eu la gloire d'éclairer. Ambroise Paré et Carcano Leone avaient déjà distingué, à travers leur apparente analogie, les symptômes qui suivent immédiatement une plaie de tête, de ceux qui surviennent quelque temps après. C'était un trait de lumière qui ne fut point remarqué. Jean-Louis Pe-

tit, dont le génie observateur trouvait plus facile de faire une découverte que de l'apprendre, arriva, de lui-même, à distinguer la commotion de la compression du cerveau, à établir, entre les symptômes immédiats et primitifs des plaies de tête et les phénomènes consécutifs, une distinction dont l'importance pratique est capitale. L'autorité de Pott confirma et répandit cette doctrine; l'illustre chirurgien anglais apprit en outre à mieux connaître les épanchemens au-dessous du crâne.

On n'ignorait point, dans le siècle précédent, ni même plus anciennement, la fréquence des abcès de foie dans les plaies de tête; Bertrandi, Pouteau, David, s'exercèrent à expliquer pourquoi c'est dans le foie qu'ils se forment et non ailleurs. Desault déclara, comme on l'avait déjà fait autrefois, que c'était l'effet d'une sympathie toute spéciale entre le foie et le cerveau. Par malheur, le fait qu'on expliquait si bien, était un fait imaginaire; Molinelli, Gaber, Morgagni, firent voir que de pareils abcès pouvaient se former dans beaucoup d'autres parties que le foie, et surtout dans les poumons. Divers chirurgiens revinrent à l'opinion des anciens, qui avaient admis dans ce cas un *reflux* de la suppuration formée dans le crâne. Mais Paletta paraît avoir trouvé la véritable solution de ce point de pathologie; il pensa qu'à la suite des fractures ou contusions du crâne les sinus veineux pouvaient s'enflammer; d'où formation de pus dans leur intérieur, mélange de cette matière avec le sang, et les suites que, depuis, M. Dance nous a si bien fait connaître.

L'histoire de la thérapeutique des plaies de tête, au dix-huitième siècle, ne sera pas longue; ses variations ne portent presque que sur l'emploi du trépan. Durant tout le moyen âge, et jusque vers la fin du seizième siècle, les chirurgiens l'avaient, par pusillanimité, laissé tomber entièrement dans l'oubli. Un siècle plus tard, on semblait se faire un jeu de cette grave opération; on se décidait sans hésiter à cribler le crâne de dix ou douze couronnes, et, si l'on en peut croire Stalpart Vander Wiel, un seigneur de la maison de Nassau en supporta jusqu'à vingt-sept. On comprend maintenant combien de fois le trépan dut être appliqué, non-seulement sans nécessité, mais même contre toute raison. La Vauguyon a la gloire d'avoir nettement posé la base des principes qui nous guident encore aujourd'hui dans l'emploi du trépan; il établit qu'une plaie, une contusion, une fracture du crâne, n'ont en elles-mêmes rien qui indique cette opération; les accidens seuls la réclament, quand ils tiennent à une cause dont la perforation du crâne puisse faire

cesser l'action. Mais ce principe est trop général pour indiquer la marche à suivre dans tous les cas; sans s'en écarter absolument, divers chirurgiens, et surtout Quesnay, Pott et Bilguer, étendirent l'usage du trépan bien au-delà de ce que permet la prudence. Desault donna dans un excès contraire, et le proscrivit presque complétement. Richter, Metzger, Benjamin Bell furent plus sages; leurs préceptes sont ceux des plus habiles chirurgiens de notre temps.

Maladies des yeux. Toutes les parties de l'ophthalmologie s'enrichirent, dans le siècle passé, ou de perfectionnemens nombreux, ou de découvertes entièrement neuves. Ces dernières seules nous occuperont; encore n'indiquerons-nous que les principales.

Fistule lacrymale. Voici peut-être, de toutes les parties de la chirurgie, celle sur laquelle le dix-huitième siècle doit le moins aux siècles antérieurs, sur laquelle il nous a légué les découvertes les plus originales, et les preuves les plus multipliées de son industrie. Les anciens ignoraient la nature du mal, et n'obtinrent que par hasard des guérisons rares et peu solides. Les chirurgiens grecs et romains excisaient la fistule et y appliquaient des remèdes dessiccatifs dans les cas les plus simples; quand l'os unguis était affecté, ils l'attaquaient avec les caustiques ou le fer rouge, pour en procurer l'exfoliation, ou même pour le perforer (1). Sprengel prétend que les Arabes ajoutèrent à ces moyens trois méthodes nouvelles de traitement : l'injection, la compression, et l'introduction d'un fil dans les voies lacrymales; et il ajoute : « On voit donc que les Arabes connaissaient et pratiquaient presque toutes les méthodes en usage chez les modernes. » On ne peut s'étonner assez de voir un historien aussi distingué que le savant professeur de Halle, commettre une telle méprise, et de ne pas s'apercevoir que les méthodes de Rhazès et d'Avicenne n'ont de commun avec les nôtres que les noms dont il lui a plu de les décorer. Encore un coup, les anciens n'avaient nulle idée de la nature de la maladie; ils ignoraient jusqu'à l'existence des voies lacrymales, et n'en pouvaient, par conséquent, connaître l'obstruction, ni songer aux moyens d'en rétablir la liberté. L'injection

(1) Il ne faut point que cette dernière méthode fasse penser que les anciens connaissaient la véritable indication à remplir pour guérir la fistule lacrymale. Ils n'avaient d'autre but, en cautérisant l'os unguis, que d'arrêter la carie de cet os qu'ils considéraient comme la cause permanente de la fistule; et s'ils le perforaient, c'était pour faire passer dans les fosses nasales la matière de la suppuration, et rien de plus. Ils n'avaient nulle idée de l'obstacle au cours naturel des larmes.

dont parle Rhazès n'a pas l'ombre de la ressemblance avec celle d'Anel ou de Laforest; c'était tout simplement une lotion de l'intérieur de l'ulcère, qu'on pratiquait avant d'y introduire de l'ellébore noir : *illa cura fiat post clysterizationes fistulæ, et exindè impleatur*; opération qui ne différait en rien de l'injection ordinaire des autres fistules. La compression au moyen de laquelle Rhazès guérit une tumeur lacrymale, (si tant est qu'on puisse dire que ce fut la compression qu'il employa, et qu'il eût affaire à une tumeur lacrymale) (1) ne ressemble pas davantage à la méthode de compression proposée par J. L. Petit. Quant à la troisième opération dont Sprengel veut faire honneur aux Arabes, l'historien allemand dit : « Avicenne est le premier qui conseille de porter un fil *dans les voies lacrymales obstruées.* » A cela je n'ai qu'un mot à répondre, c'est qu'Avicenne ne le conseille pas ; il veut seulement, ce qui est bien différent, qu'après avoir sondé avec art toute la profondeur de la fistule, on y introduise, *dans cette fistule*, du coton imbibé de substances astringentes. *Et de meliore quidem regimine ejus, est ut mensuretur ejus profunditas cum tentâ : deindè involvatur radius cotto submerso in medicinis, et ponatur in ipsâ, siva sit medicina currens, sive pulvis;* lib. III, f. III, tr. 2, cap. 15. Il n'y a nulle obscurité dans ce passage; et s'il y en avait, il me suffirait de dire que les écrivains du moyen âge, Bernard de Gordon et Balescon, en particulier, qui l'ont copié fidèlement, n'y ont pas trouvé d'autre sens que le seul qu'il semble possible d'y trouver. Vainement chercherait-on dans les ouvrages des médecins antérieurs à Vesale des principes de quelque solidité sur la fistule lacrymale, ou des méthodes rationnelles de traitement; ce n'est que depuis les travaux de ce grand anatomiste, qu'on commença à connaître les voies lacrymales. Fallopia décrivit avec beaucoup de soin les conduits des

(1) Voici le seul passage de Rhazès où Sprengel ait pu croire avoir trouvé la méthode de la compression (l'indication qu'il donne est inexacte) : Erat filius cujusdam nomine Sacde : et patiebatur apostema in lachrymali : sed erat debile : et est fricatum et nihil fluxit ab eo : et postea passus est ophthalmias : et ligari feci ejus oculum per aliquot dies : et denuò refricari feci apostema : et disparuit : et manifestè curatus est : et ob hoc non curetur talis morbus nisi prius ligetur per tres dies : et exindè fricetur : si non fuerit eminentia in oculis : et si apparet eminentia est cura sufficiens ligatura. Lib. 11, cap. 11, tit. 3. Qui oserait, d'après ce passage de Rhazès, répéter avec Sprengel, *qu'il est clair que cet habile médecin avait déjà observé et traité l'atonie des voies lacrymales ?*

larmes et le canal nasal; mais il avait encore une fausse idée de la marche que suit le liquide dans leur intérieur. Il semblait pourtant qu'au point où il était parvenu, il ne restait plus qu'un pas à faire pour pénétrer la nature de la fistule lacrymale, et en fonder le traitement sur la connaissance du siége et des véritables indications à remplir : eh bien! plus d'un siècle et demi devait s'écouler encore avant qu'on arrivât à ce point. Stahl montra parfaitement tout ce qu'il y avait de faux dans les opinions reçues jusqu'alors sans contestation, relativement à la nature du mal; mais il n'aperçut qu'une faible partie de la vérité, quand il le fit consister en une affection du conduit lacrymal supérieur; ce fut lui qui, le premier, reconnut la possibilité de sonder ce canal. On regrette de voir quelques erreurs conservées dans l'ouvrage de Maître-Jan; mais du reste, l'auteur dit positivement que la cause essentielle de la fistule consiste dans l'obstruction des voies lacrymales.

Depuis Anel, ce point de doctrine fut définitivement établi sur les bases incontestables de l'observation; et la chirurgie, qui jusqu'alors avait agi en aveugle et n'avait guéri que par hasard, connut au juste l'objet qu'elle devait se proposer de remplir. Des moyens, sinon toujours efficaces, du moins toujours appropriés, quoiqu'à des degrés différens, au but qu'il fallait atteindre, ne manquèrent plus désormais. Anel et J. L. Petit ouvrirent la carrière : le premier créa l'art de sonder les voies lacrymales, et d'y porter des remèdes propres à les désobstruer et à combattre directement les causes de leur engorgement. Bianchi et Laforest modifièrent sa méthode, et peut-être la perfectionnèrent. J. L. Petit, moins soucieux qu'Anel et Bianchi d'éviter l'emploi de l'instrument tranchant, inventa une opération bien plus efficace; il sut au reste, dans des cas simples et favorables, tirer parti de la compression : non pas de cette compression aveugle et dangereuse employée par les anciens, sans autre vue que d'affaisser une tumeur, mais de l'art de suppléer, par une force mécanique, au défaut de ressort d'un sac trop longtemps détendu. L'histoire doit placer immédiatement après J. L. Petit, un chirurgien injustement oublié par Sabatier, Sprengel et beaucoup d'autres, à qui l'on doit un procédé préférable à celui de Petit qui lui servit de modèle, et qui n'a laissé d'autre peine à Desault pour inventer sa méthode, que de changer la direction d'un séton. En 1734, Le Cat guérit une tumeur lacrymale de la manière suivante: il fit une incision à la tumeur, porta à travers le canal nasal une sonde garnie de plusieurs fils, alla saisir ces fils dans les fosses na-

sales avec un crochet et les amena au dehors, retira sa sonde, et fixa à l'extrémité du fil sortant par l'incision faite à la tumeur une mèche qui fut tirée chaque jour de haut en bas dans le canal (1). Les procédés de Monro, de Jurine et de Desault rentrent, à peu de chose près, dans celui de Le Cat. Méjean proposa une autre méthode; ce fut de faire passer par le conduit lacrymal supérieur le fil destiné, comme dans les méthodes précédentes, à entrainer un séton dans le canal nasal. L'avantage qu'offre cette méthode d'éviter toute incision au devant de l'œil, est compensé et au-delà par ses difficultés, et par l'inconvénient qu'elle a de fatiguer le conduit lacrymal, ou même de l'altérer d'une manière grave; l'opération de Pouteau est moins sûre encore que celle de Méjean.

Bien que toutes ces méthodes soient fort rationnelles, il s'en fallait bien qu'elles fussent toujours suivies de succès. Le canal nasal, lors même qu'on réussissait à lui rendre sa liberté, restait sujet à s'obstruer de nouveau. C'est pour parer à cet inconvénient, que Foubert y plaçait à demeure une canule d'or ou d'argent; Pellier réussit quelquefois par cette méthode; Jonathan Waten et Ehrlich la trouvaient supérieure à toute autre, et Benjamin Bell la regardait au moins comme l'une des plus efficaces. Il convient au reste de rappeler qu'elle n'était qu'une imitation d'un procédé introduit par Woolhouse dans l'emploi d'une autre méthode dont nous avons encore à parler.

Nous avons vu que les anciens pratiquaient la cautérisation de l'unguis, et allaient jusqu'à perforer cet os. Comme ils ne fondaient cette pratique que sur un faux principe, elle était tombée en désuétude et en oubli, au point qu'on fit honneur à Woolhouse d'une invention quand il proposa d'y revenir. A la vérité, cet oculiste fameux, instruit par des récidives que la route artificielle qu'on ouvrait aux larmes avait une tendance continuelle à s'obstruer, avait imaginé, pour s'assurer de sa permanence, d'y mettre à demeure une canule d'or ou d'argent. Un grand nombre de chirurgiens adoptèrent la méthode de Woolhouse; la plupart perforaient l'unguis au moyen du fer rouge; Chéselden, en particulier, donnait la préférence à ce procédé. Monro en montra les inconvéniens, et y substituait le trocart, instrument plus innocent que celui qu'avait proposé Lamorière. Post suivit à peu près les sentimens de Monro, et Hunter ne s'en écarta

(1) Le Cat fit insérer l'exposition de sa méthode dans le *Journal de Verdun*, du mois de février 1735. Je n'ai vu nulle part citer cette source originale.

que pour remplacer le trocart par un emporte-pièce. Ces perfectionnemens divers n'empêchent pas que la perforation de l'unguis ne soit une méthode qu'il faut rejeter des cas ordinaires, et qu'on doit réserver pour ceux où le délabrement des voies lacrymales ne permet plus d'en essayer d'autres.

Cataracte. Les anciens ne connaissaient point la nature de cette maladie. On trouve à ce sujet, dans les historiens, des assertions et des documens contradictoires; mais cela tient à une circonstance dont on a quelquefois oublié de tenir compte, et qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les chirurgiens antérieurs à l'époque qui nous occupe, admettaient bien que le cristallin pouvait devenir opaque; mais cet état constituait pour eux le *glaucome*, maladie essentiellement incurable, puisqu'elle avait pour siége la partie de l'œil qu'ils considéraient comme l'organe immédiat de la vision. Le nom de *cataracte* désignait au contraire, ou une toile opaque qui bouchait la pupille, comme l'avait enseigné Guillaume de Salicet, ou une humeur trouble et coagulée placée entre la face postérieure de l'iris et le cristallin, suivant l'opinion des médecins grecs. S'il arriva maintes fois aux chirurgiens d'abaisser le cristallin, ce fut l'effet d'une méprise, et parce qu'ils avaient confondu (ce qui dut leur arriver fréquemment) *le glaucome* avec *la cataracte*. Rolfinck nous apprend que vers le milieu du dix-septième siècle, Quarré, chirurgien de Paris, s'était élevé dans ses leçons contre l'opinion commune, et avait soutenu que ce que l'on prenait pour la cataracte était un *glaucome*, et que le *glaucome* n'était pas une maladie incurable. Déjà, en 1660, Pierre Borel se déclara partisan de l'opinion de Quarré. Ce fut à peu près dans le même temps que Lasnier, célèbre chirurgien de Paris, enseigna la même doctrine. Il insistait sur le peu de nécessité de la lentille cristalline pour la vision, et disait qu'abaisser la cataracte, *c'était détrôner le cristallin.* Lasnier ne trouva presque que des incrédules. Il faut excepter l'illustre Gassendi, qui reconnut et publia cette vérité. Mariotte l'admit après lui, et le cartésien Rohault ne craignit pas d'être gassendiste en ce point.

Cependant la cataracte passait encore généralement, au commencement du dix-huitième siècle, pour une pellicule formée dans l'humeur aqueuse, en arrière de la pupille. En 1705, Brisseau lut à l'Académie un ouvrage dont l'objet était de prouver que le cristallin n'était point l'organe immédiat de la vue, et que l'opacité de ce corps constituait la cataracte. Deux ans plus tard, Maître-Jan appuya cette doctrine d'observations qui lui étaient propres, et qu'il

croyait avoir faites le premier. Les deux La Hire, Littre et Mery, combattirent l'opinion de Brisseau, jusqu'à ce que les nombreuses dissections de Mareschal, Petit et Saint-Yves, l'eurent mise complétement hors de doute. La dispute était encore dans toute sa force à Paris, que déjà Boerhaave enseignait publiquement à Leyde, en 1708, la doctrine nouvelle qu'il avait puisée dans l'ouvrage de Maître-Jan. Heister, en 1713, s'en déclara le défenseur; la vieille doctrine trouva des champions dans Woolhouse et Andry. De ces débats, auxquels prirent part Pourfour du Petit, Winslow, Bouquot, Morgagni, Lancisi, Lapeyronie et Morand, résulta la preuve de l'existence de deux sortes de cataractes : l'une qui consiste dans l'opacité du cristallin, l'autre dans celle de son enveloppe, comme l'avait déjà enseigné Muralto. Antoine Deidier, Houin et Benomont découvrirent que cette dernière peut être *secondaire*, c'est-à-dire succéder à l'abaissement du cristallin cataracté. Houin reconnut que dans quelques cas l'opacité commence par l'humeur de Morgagni et que dans un certain nombre elle y peut indéfiniment rester limitée. Enfin, les observations de Morgagni et de Maître-Jan apprirent que le cristallin peut perdre sa transparence, sans prendre cette couleur blanche à laquelle il est si facile de reconnaître la maladie, et constituer la *cataracte noire*. Cette espèce, dont la rareté a fait long-temps nier l'existence, fut observée, dans le dernier siècle, par Pellier, Janin, Wenzel et Arrachard.

L'histoire de la cataracte fournit, comme beaucoup d'autres points de chirurgie, l'occasion de remarquer que la thérapeutique ne subit pas toujours des changemens proportionnés à ceux de la pathologie et du diagnostic. Des deux méthodes employées pour guérir la cataracte, la plus suivie de nos jours le fut aussi par les anciens, et l'autre n'est point aussi moderne qu'on le pense généralement.

Abaissement. Les médecins grecs, en général, pratiquaient l'opération par abaissement; Celse et Galien n'en décrivent point d'autre. Exposée avec plus de détail par Guy de Chauliac, Bernard de Gordon, elle traversa le moyen âge et fut seule pratiquée par les chirurgiens des seizième et dix-septième siècles. Au dix-huitième, quand on sut généralement en quoi consistait la cataracte, des idées hypothétiques, plus, sans doute, que l'expérience, jetèrent de la défaveur sur cette opération. Hovius la condamnait formellement; Rau la regardait comme une des plus incertaines de la chirurgie, et Heister assurait qu'il l'avait très-rarement vue réussir. En France, on la jugeait moins défavorablement; mais *l'extraction* proposée par Daviel, et si sou-

vent efficace entre ses mains, ne tarda pas à être préférée et fit presque oublier l'abaissement. En se prononçant pour l'emploi presque exclusif de cette dernière méthode, le grand Scarpa ramena les esprits à une autre opinion; et c'est sans doute à cette exagération du chirurgien de Pavie, que l'on doit d'avoir enfin apprécié, au moins pour un certain nombre de cas, la valeur respective des deux manières d'opérer, et précisé les circonstances où chacune doit être préférée.

Nous sommes forcés de nous borner à l'énoncé de ces résultats généraux des travaux relatifs à l'abaissement de la cataracte. L'histoire de tous les procédés employés pour cette opération nous entrainerait beaucoup trop loin; elle ne peut trouver place que dans les traités dogmatiques, auxquels elle appartient essentiellement.

Extraction. Nous serons aussi courts, et pour les mêmes motifs, dans ce qui nous reste à dire sur l'histoire de la méthode par extraction. Et d'abord nous releverons une double erreur qui a cours sur ce point de littérature. Elle consiste a disputer à Daviel l'honneur d'avoir le premier introduit cette méthode dans le domaine de l'art, et à en attribuer la découverte à qui elle n'appartient pas. Bien qu'il paraisse à peu près certain que Daviel ne la dut qu'à lui-même, si l'on veut absolument la rapporter à une autre époque, ce n'est point au commencement du dix-huitième siècle qu'il faut remonter, comme l'ont fait beaucoup d'historiens, mais bien jusqu'à la chirurgie des Grecs. Antiles (probablement Antyllus) la connaissait déjà, comme le prouve le passage suivant de Rhazès, mal indiqué par Sprengel, qui probablement ne l'a pas consulté lui-même : *Antiles dixit, et aliqui aperuerunt sub pupillá et extraxerunt cataractam : et potest esse cum cataracta est subtilis: et cum est grossa non poterit extrahi : quoniam humor egrederetur cum eá. Et aliqui loco instrumenti posuerunt concilum vitreum : et sugendo eam suxerunt albugineum cum ea* (1). Avicenne s'exprime avec non moins de clarté (2). Les derniers écrivains arabes mentionnaient encore, mais pour la condamner sans restriction, la méthode d'extraire la cataracte. Il n'en est plus question dans les écrivains du moyen âge; et l'on arrive jusqu'au commencement du dix-huitième

(1) Rhaz. Contin., lib. 11, tract. 6, cap. 2, fol. 50, éd. Venise, 1509.

(2) Et homines quidem habent vias diversas in exercendo curam aquæ (cataractæ), quæ fit cum instrumento; ita ut quidam sint qui disrumpunt inferiorem partem corneæ, et extrahunt aquam per eam : et hoc est in quo est timor : quoniam cum aquâ, quando est grossa, egreditur albugineus. Canon. lib. 3, fen. 3, tract. 4, cap. 20.

siècle, sans trouver rien qui y ait rapport. St.-Yves, en 1707, et Petit, en 1708, divisèrent la cornée transparente pour donner issue au cristallin; et beaucoup d'auteurs, les Allemands surtout, les regardent en conséquence comme les inventeurs de la méthode par extraction. Mais c'est oublier que les deux chirurgiens qu'on vient de nommer ne firent leurs opérations que dans des cas où le cristallin était déjà dans la chambre antérieure de l'œil. Mery, au contraire, dont on mêle ordinairement, sans distinction, le nom à ceux de St.-Yves et de Petit, eut l'idée qu'on pourrait faire de l'extraction une méthode générale d'opérer la cataracte. Il se borna à énoncer cette opinion, et ne la mit point en pratique. Il n'en fut plus question, jusqu'à l'époque où parut Daviel. C'est par des succès que cet habile chirurgien fit connaître sa méthode; et ce n'est que depuis lui qu'on pratiqua une opération qui fit pour ainsi dire oublier, en France, dès qu'on la connut, l'abaissement de la cataracte. La méthode de l'extraction, si simple en elle-même, avait été compliquée, par son auteur, de l'appareil inutile d'un grand nombre d'instrumens. Un bistouri particulier et un cystitome suffirent à Lafaye, et Poyet et Sharp n'eurent besoin que d'un simple couteau pour la pratiquer. Il paraît que le dernier de ces chirurgiens incisait dans un même temps et la cornée transparente et la capsule du cristallin, procédé qui fut, depuis, celui de Wenzel, mais dont il n'y a pas lieu à disputer l'invention, comme un titre de gloire, en faveur de l'un ou de l'autre. Nous pouvons clore l'histoire de cette opération au dix-huitième siècle en citant les importans travaux de Richter. Les ouvrages de ce savant chirurgien représentent, sur ce point comme sur tant d'autres, le tableau le plus parfait de tout ce qu'on savait jusqu'à lui.

Il y aurait peu d'inconvéniens à oublier de faire mention du *speculum* de Sharp, destiné à tenir l'œil immobile pendant la section de la cornée, de la double érigne de Bérenger, des instrumens de Pamard et de Rompelt. Ce n'est pas de l'habile chirurgien Guérin, de Bordeaux, et de Dumont, qu'on devait s'attendre à voir proposer des instrumens qui exécutent seuls, en quelque sorte, le premier temps de l'opération, et qui ont pour objet de suppléer une adresse qui certes ne manquait pas à leurs inventeurs.

Kératonyxis. Schmucker a prétendu trouver, dans Turquet de Mayerne (et beaucoup d'écrivains l'ont répété sans examen), un exemple de cette opération. Mais cet auteur ne fait que citer sur un ouï-dire un cas de simple ponction de la cornée, pratiquée par

une matrone-oculiste, pour donner issue à l'humeur aqueuse devenue trouble et opaque. Mauchart aurait bien plus de droits à la priorité. Il dit, en parlant des cas qui peuvent exiger la paracentèse de l'œil : *Sagaciorum judicio relinquimus : an non in simili turgescentiâ, seu serosâ, seu purulentâ ipsius crystallinæ lentis, et in lacteâ, quæ vocatur, cataractâ, paracentesis locum habere possit, sive acu ad cataractas deponendas adhiberi solitâ, paulo majore, seu tricuspide tenuissimâ acu canulatâ, atque dehinc vel serosi, seu lactei, seu purulenti liquoris emissio, vel exsuctio* (1) ? Il s'en faut bien qu'on trouve quelque chose d'aussi précis dans la dissertation de A. Fréd. Léon Col de Villars, sur la paracentèse de l'œil, comme moyen *de prévenir* la cataracte, quoique MM. Sanson et Begin prétendent qu'on y trouve *des exemples d'exécution* de la kératonyxis. Conradi et Beer avaient proposé une méthode qui ne laissait qu'un pas à faire pour arriver à cette opération. Elle consistait à aller à travers la cornée, déchirer, avec une sorte de lancette très-fine, la capsule du cristallin, qui restait en place, mais que l'absorption faisait disparaître. Un disciple de Reil, Buchhorn, mettant à profit les idées de son maître, conçut la possibilité de faire de la kératonyxis une méthode générale préférable à l'extraction et à l'abaissement ordinaire. Quand il publia sa dissertation, il ne pouvait l'appuyer que par des expériences sur les animaux ; peu de temps après, Langenbeck comptait déjà plusieurs succès obtenus sur l'homme. Graefe de Berlin, Siebold de Wurzbourg, Bénédict de Chemnitz se déclarèrent les partisans de la kératonyxis, et en peu de temps cette opération fut très-répandue en Allemagne. Elle eut moins de succès en Italie, où, malgré les deux succès de Triberti, on s'accorda généralement avec Vacca Berlinghieri, Quadri, Geri et Barovero, à lui trouver plus d'inconvéniens que d'avantages. C'est aussi l'opinion qu'on s'en est faite en France, depuis qu'on connait, sur ce point, les résultats de la pratique des chirurgiens qui l'ont fréquemment essayée.

Pupille artificielle. Organe transitoire de la vie utérine, devant disparaître avant la naissance ; la membrane pupillaire peut persister après cette époque, et opposer aux rayons lumineux une barrière impénétrable. Quelques affections convulsives peuvent déterminer un rétrécissement extrême de la pupille, ou des inflam-

(1) Cela rappelle l'opération de la cataracte par la succion, recommandée par les Arabes

mations l'oblitérer complétement. On croyait, dans ces cas, la vue perdue sans ressource. Comment faire percevoir la lumière à un œil au fond duquel elle ne peut pas pénétrer? Ce qui paraissait impossible, Chéselden le pratiqua. Un sujet manquait de pupilles, il lui en fit, et lui donna la vue. Sharp fut moins heureux. S'étant borné, comme Chéselden, à faire une simple incision au centre de l'iris, il vit les bords de la division se rapprocher, et son malade redevenir aveugle. Janin éprouva deux fois le même désagrément. Le hasard lui apprit une des méthodes par lesquelles on réussit à l'éviter. Ayant divisé accidentellement l'iris de bas en haut, en opérant de la cataracte des sujets dont les yeux étaient extrêmement mobiles, il vit que ces divisions ne s'oblitéraient point, et ce fut ainsi dès-lors qu'il pratiqua les pupilles artificielles. En 1770, Wenzel le père, pour prévenir d'une manière encore plus efficace l'oblitération du passage artificiel ouvert aux rayons lumineux, excisa un limbe de l'iris, ou le centre de cette membrane, saisi et attiré avec des pinces. Ce fut la méthode que Forlenze adopta plus tard, et celle par laquelle, en 1797, Demours, étendant l'opération à des cas qu'on avait cru jusqu'alors au-dessus de tous les moyens de l'art, rendit la vue à plusieurs sujets dont la cornée était complétement opaque dans la plus grande partie de son étendue. L'art s'enrichit, en 1787, d'une méthode nouvelle. Assalini pratiqua pour la première fois cette opération, connue des Allemands sous le nom de coredialysis, et qui consiste à détacher du ligament ciliaire une portion de la circonférence de l'iris. Buzzi, de Milan, la pratiqua l'année suivante, et Schmidt s'imagina, huit ou dix ans plus tard, qu'il en était lui-même le premier inventeur; Beer, Reisinger, Langenbeck, Graefe, qui l'ont modifiée de diverses manières, Buchhorn qui en ramené l'exécution à des procédés analogues à ceux de la kératonyxis, lui donnent la préférence sur toutes les autres méthodes. Scarpa, au contraire, qui en fut d'abord le plus grand partisan, l'a abandonnée pour celle proposée par Maunoir. L'habile chirurgien de Genève fait avec des ciseaux, introduits par une section de la cornée, deux divisions à l'iris, ayant la forme d'un V, dont la pointe correspond au centre pupillaire. Quand les circonstances pour lesquelles on opère laissent la liberté de choisir, on peut, avec Scarpa, donner la préférence à la méthode de Maunoir; mais il est des cas où chacune des autres peut avoir aussi son emploi.

Maladie de l'oreille. Cette partie de la chirurgie, si éloignée

encore aujourd'hui de l'état satisfaisant de quelques autres, avait été sinon entièrement négligée dans les siècles précédens, au moins cultivée avec bien peu de fruit. Le dix-huitième siècle fit quelques découvertes soit dans la connaissance des maladies de l'organe de l'audition, soit dans l'art de les traiter. Les seules dont nous parlerons ont pour objet trois opérations jusqu'alors inconnues : l'injection de la trompe d'Eustachi, la perforation de l'apophyse mastoïde et celle de la membrane du tympan.

Injection de la trompe d'Eustachi. L'un des hommes à qui l'on est redevable des travaux les plus importans sur la structure de l'organe de l'ouïe, Valsalva fut le premier qui démontra que la surdité reconnaît fréquemment pour cause l'oblitération de la trompe d'Eustachi. Il pensait qu'une expiration forte, la bouche et le nez étant fermés, pouvait, dans quelques cas, débarrasser la trompe et rétablir instantanément l'ouïe. Munniks avait la même opinion, et voulait qu'on cherchât à faire passer dans ce conduit auditif de la fumée de tabac, dont on aurait rempli sa bouche. Ce fut un maître de poste de Versailles, nommé Guyot, qui imagina le premier de faire des injections dans le pavillon guttural de l'oreille. C'était par la bouche qu'il portait en arrière et au-dessus du voile du palais la canule de la seringue qu'il fit fabriquer à cet effet. Cette opération, que Guyot ne pratiqua que sur lui-même, présenta à tous chirurgiens qui voulurent l'essayer, si l'on excepte G. Tenhaaf et Heuermann, une difficulté extrême. Cleland et Antoine Petit proposèrent de porter par le nez la canule à injection. Douglas suivit ce procédé avec succès : ce fut celui de Leschevin, de Falkenberg, de Chopart et Desault. Personne ne se prononça avec plus de faveur sur cette opération que Wathen; personne surtout ne l'appuya de résultats pratiques aussi positifs. On la négligea peu à peu, et elle a été pour ainsi dire tirée de l'oubli, quand Saissy et M. Itard, qui ont déterminé avec beaucoup plus de précision qu'on n'avait fait avant eux les cas qui la réclament, y ont eu recours de nouveau, et en ont éprouvé l'efficacité.

Perforation de l'apophyse mastoïde. Si l'histoire ne devait mentionner que les découvertes dont l'importance et l'utilité ne saurait être l'objet d'aucune contestation, il conviendrait peut-être de garder le silence sur l'opération dont nous allons tracer l'histoire en peu de mots.

J. Riolan paraît être le premier qui ait proposé de perforer l'apophyse mastoïde, pour faire cesser le bourdonnement d'o-

reilles (1), et Valsalva le premier qui y ait poussé des injections, et les ait vues sortir par la gorge, chez un sujet qui avait une carie de cette apophyse. Heuermann réussit par cette méthode à débarrasser le tympan des matières purulentes qui l'obstruaient, et rendit l'ouïe à son malade. Duverney avait vu plusieurs cas de surdité causée par des affections de l'apophyse mastoïde, et guérie par l'exfoliation de cet os; Acrel fit depuis la même observation. Il paraît que Jasser ignorait tous ces faits lorsque, en 1766, il guérit d'une surdité complète un soldat qui était tourmenté depuis long-temps de violentes douleurs d'oreilles et d'un écoulement purulent de l'oreille droite. Ayant fait dans l'apophyse mastoïde de ce côté une incision, pour un gonflement qui était survenu dans cet endroit, et ayant cru reconnaître, à une tache noire sur les pièces de pansement, qu'il y avait carie de l'os, il pénétra avec une sonde dans les cellules mastoïdiennes, et y fit des injections qui revinrent par le nez. Les douleurs furent calmées, et le malade fut entièrement guéri de ce côté dans l'espace de trois semaines. Jasser ne craignit point alors de faire la même opération du côté gauche; elle réussit assez bien, quoique le retour de l'ouïe ne fût pas parfait. Fielitz ne fut pas moins heureux : il pratiqua cinq fois l'opération, et obtint les succès les plus remarquables. Il en fut de même de Loeffler, et dans un cas qui paraissait assez peu favorable. La perforation de l'apophyse mastoïde gagna une foule de partisans, surtout en Allemagne. Arnemann en fit l'histoire, ou plutôt l'apologie, dans un opuscule particulier; et Hagstroem la recommanda avec beaucoup de force, quoique le seul essai qu'il en avait fait sur le vivant eût été fort peu satisfaisant. Il avait été obligé de cesser promptement les injections, parce qu'elles déterminaient chaque fois qu'on les pratiquait des douleurs excessives et des syncopes alarmantes. Les éloges donnés à l'opération par Hagstroem furent peut-être une des causes qui déterminèrent, pour son malheur, J. Juste Berger, médecin fort distingué de Copenhague, à se faire perforer les apophyses mastoïdes. Il fut opéré par Kolpin, et mourut peu de jours après, avec un

(1) G. Sprengel assure avoir inutilement parcouru les ouvrages de Riolan, pour y trouver quelque chose qui eût rapport à cette opération; l'historien allemand n'a pas été heureux, car Riolan en parle dans trois de ses ouvrages en termes qui n'ont rien d'ambigu. Callisen a cité l'un de ces passages; en voici un autre qui n'est pas moins clair : *An in tinnitu perforanda mastoïdes apophysis, ut detur exitus spiritibus ibi tumultuantibus?* Enchirid. Anat. L. IV, cap. IV.

épanchement de pus dans le crâne. Cet événement, publié par Callisen, fit impression dans le monde médical, et peut-être, depuis cette époque, l'opération de Jasser n'a-t-elle pas été pratiquée une seule fois. Nous ne voulons point nous charger de sa défense; mais peut-être a-t-elle été proscrite trop précipitamment, et les faits connus sont-ils insuffisans pour qu'on puisse la juger en dernier ressort, et l'abandonner sans retour.

Maladies de la bouche. S'il est permis d'affirmer que la chirurgie oculaire n'est redevable d'aucune découverte importante aux oculistes de profession, on ne peut nier que les chirurgiens dentistes n'aient contribué d'une manière toute particulière au perfectionnement de cette partie de l'art qui s'occupe des maladies des dents et de celles de la bouche en général. C'est pour ce motif, et aussi parce que la plupart des chirurgiens de notre temps considèrent ces maladies comme étant hors du domaine de leur profession, que nous consacrons un article particulier de ce dictionnaire à l'histoire de l'art du *dentiste*. Nous ne parlerons ici que des opérations relatives aux dépôts dans le sinus maxillaire.

Dépôts dans le sinus maxillaire. Jusque vers la fin du dix-septième siècle, on ignorait les maladies de ce sinus. A peine trouve-t-on dans les temps antérieurs quelques observations isolées, dont on peut connaître aujourd'hui la valeur, mais où leurs auteurs ne voyaient que des faits extraordinaires dont il était impossible de pénétrer la nature, bien loin de pouvoir déterminer le véritable traitement qu'ils réclamaient. Jean-Henri Meibomius est le premier qui ait prescrit d'ouvrir une issue aux abcès du sinus, en arrachant une ou plusieurs dents molaires. Dans les cas où il eut occasion d'employer cette méthode, les dents pénétraient dans le sinus, ou le plancher de cette cavité avait été détruit au niveau de leur racine; sans cette circonstance, le médecin allemand aurait probablement porté à la perfection une opération à laquelle il ne manquait, pour y arriver, qu'une condition dont l'expérience ne fit pas sentir la nécessité à Meibomius. Ce fut Guill. Cowper qui la reconnut; ou plutôt le célèbre chirurgien anglais, ignorant qu'il eût été précédé dans cette route, inventa et perfectionna tout d'un coup la méthode qu'on préfère encore à toute autre. Il ne se contenta pas d'arracher la première grosse molaire; il perfora assez largement la lame qui séparait l'alvéole de la cavité du sinus. Heister, Juncker, Cheselden et Gorter propagèrent cette méthode; Runge, Hevin, Morand, Flajani, etc. la pratiquèrent avec succès; elle fut parfaitement ap-

préciée par Bordenave, dans le mémoire dont il enrichit la collection de l'Académie royale de chirurgie. Il serait superflu de citer les chirurgiens qui ont contribué depuis à la faire prévaloir, puisqu'elle est restée d'ailleurs, entre leurs mains, ce qu'elle était au commencement du dix-huitième siècle. L'ordre des temps amène ici l'histoire de la méthode de Lamorier, que son importance place aussi immédiatement après celle dont il vient d'être question. Suivant ce chirurgien de Montpellier, quand un point des parois du sinus est aminci, rongé par la carie, fistuleux, à moins que ce point ne corresponde à la partie la plus élevée du sinus, l'indication est évidente, il faut agrandir l'ouverture fistuleuse, et frayer par-là une large issue à la suppuration. Mais s'il n'existe point de fistule, si aucun point des parois du sinus n'est trop profondément altéré, si les dents ne sont ni cariées ni ébranlées, ce cas est celui qui permet le procédé opératoire d'élection : il faut perforer avec un trépan la lame antérieure de l'os maxillaire au-dessous de l'apophyse malaire. Cette méthode, qui est applicable aux fongus et aux polypes comme aux abcès et à l'hydropisie du sinus, et qui permet d'extirper radicalement et de guérir ces maladies qu'on ne faisait autrefois qu'envenimer par des incisions partielles, cette méthode fut appliquée avec justesse aux cas qui la réclament spécialement, par Bordenave et Richter, soutenue avec prédilection par Kirkland et Callisen, et adoptée comme méthode générale par Desault, qui la modifia un peu en fixant à la partie inférieure de la fosse canine, le lieu d'élection sur lequel il faut opérer.

Une troisième méthode de traiter les dépôts du sinus maxillaire fut proposée dans le dernier siècle : c'est celle de Jourdain, qui consiste à sonder ou à désobstruer l'ouverture naturelle de l'antre d'Higmore, et à faire des injections dans le sinus affecté. Les commissaires de l'Académie royale de chirurgie, chargés de faire des essais pour l'apprécier, la déclarèrent très-difficile, quelquefois impossible, peu profitable et non exempte de danger. Quoique soutenue avec talent par l'auteur, qui savait du reste apprécier les autres méthodes, quoique admise par Chopart et Desault, la méthode de Jourdain est tombée en désuétude, et cependant on n'a point encore démontré qu'il soit hors de convenance de la tenter.

Le défaut d'espace nous oblige à passer sous silence les progrès de la chirurgie relativement à la grenouillette, dont la nature ne fut connue que depuis qu'on eut décrit avec un soin minutieux les voies d'excrétion de la salive, et dont on n'eut cependant qu'à perfection-

ner le traitement, puisqu'on avait senti depuis long-temps que la condition fondamentale du succès de l'opération était la permanence de l'ouverture pratiquée pour vider la tumeur. Il ne nous est pas plus permis de nous arrêter sur les fistules salivaires, et les opérations qu'on tenta pour les guérir au dix-huitième siècle; opérations dans lesquelles on se plaît à remarquer les ingénieuses ressources de l'esprit chirurgical.

Passons également, sans nous arrêter, sur les maladies chirurgicales de la poitrine, dont la connaissance et le traitement ne restèrent point stationnaires; même silence sur toutes celles de l'abdomen, à l'exception de ces maladies d'espèces si variées, de quelques-unes desquelles on ignorait auparavant jusqu'à l'existence, et qu'on savait aussi peu prévenir qu'on était peu habile à les traiter.

Hernies. Si l'on veut se faire une idée de l'activité que les chirurgiens du dernier siècle mirent dans leurs recherches, et du succès qui les couronna, qu'on mette en présence le tableau des connaissances acquises sur les hernies aux temps de Desault, Nessi, Richter et Callisen, avec celui dont on peut prendre les traits dans les écrivains antérieurs à Dionis. On conservait assez généralement, du temps de ces derniers, l'opinion qu'avaient eue les anciens que le péritoine était déchiré dans les hernies, d'où le nom de *rupture* donné à ces maladies. Les dissections de Nuck, Ruysch, Duverney, Méry, Benevoli, Mauchart, Salzmann, Arnaud, Morgagni, Haller, et d'une foule d'autres, mirent un terme à cette erreur. Ce ne fut pas le seul perfectionnement que la science dut aux recherches anatomiques: les médecins qu'on vient de nommer, Méry, Koch, Gunz, Divoux, Lachausse, Papen, Callisen, Richter, Camper, Sandifort, etc., etc., décrivirent avec précision les régions dans lesquelles s'opèrent les hernies, les divers feuillets fibreux ou cellulaires qui forment ou recouvrent, suivant les cas, le sac herniaire, les rapports de la tumeur avec les vaisseaux qu'il faut respecter. On sut, avec Goursaud, distinguer l'engouement de l'étranglement; avec Arnaud, reconnaître l'étranglement exercé par le collet épaissi du sac; avec Petit, Lecat, Neubauer, celui que causent une déchirure accidentelle de cette poche membraneuse, ou des adhérences solides du sac avec l'intestin. Les observations de Lapeyronie, Petit, Mauchart, Heister, Teichmeyer, etc., prouvèrent que la gangrène d'une portion considérable d'intestin hernié n'était pas nécessairement mortelle, ni même ne condamnait pas inévitablement le malade à porter, le reste de ses jours, un anus contre nature; point de science confirmé depuis

par Desault, qui a fourni à Scarpa le sujet d'un de ses plus importans mémoires, et à M. Dupuytren celui d'une des belles inventions chirurgicales de notre siècle. Le traitement des hernies fournit matière à des contestations qui n'eurent pas toujours de solution bien positive, telles que celle relative à l'usage ou à la proscription des purgatifs, à l'application de topiques émolliens ou de fomentations froides et astringentes, à l'administration de lavemens adoucissans ou à l'injection de fumée de tabac, moyen auquel Heister, Pott et De Haen donnaient des éloges si vifs, mais malheureusement si exagérés. S'il y eut d'assez vives controverses sur ces points de thérapeutique, tout le monde fut d'accord au contraire sur quelques autres. Par exemple, sur l'immense avantage qu'avaient les bandages élastiques, invention de la fin du siècle précédent, sur les appareils contentifs qu'on avait jusqu'alors mis en usage contre les hernies. Nicolas de Blegny avait le premier employé du fer battu pour les fabriquer; Lequin et Delaunay les perfectionnèrent; Arnaud et Martin firent encore mieux; Juville les surpassa tous, mais il céda lui-même la palme au savant Camper.

Il ne faut pas oublier de dire que ce ne fut qu'au commencement de l'époque que nous parcourons, qu'on vit disparaître l'usage d'opérer la castration pour guérir radicalement les hernies; méthode qui avait été abandonnée, il est vrai, depuis assez long-temps par les vrais chirurgiens, mais qui s'était conservée entre les mains des matrones et des herniotomistes ambulans.

Les seules hernies qui fussent bien connues avant le dix-huitième siècle étaient le buboncèle et l'exomphale; et encore supposait-on faussement, à l'égard de cette dernière, qu'elle s'opérait ordinairement à travers l'anneau même de l'ombilic: on en découvrit dans le siècle passé un nombre assez considérable. Beaucoup d'écrivains ont fait l'histoire de ces découvertes en même temps que celle des maladies qu'elles avaient pour objet; c'est pour cela que nous nous bornerons à nommer les chirurgiens dont les recherches ont le plus contribué à nous les faire connaître. Tels sont, pour la hernie crurale, Nuck, Verheyen, Arnaud, Garengeot, Petit, Koch, Pott et Gimbernat; pour la hernie ischyatique, Papen, Bertrandi, Camper et Lassus; pour la hernie ovalaire, Duverney, Garengeot, Heuermann, Klinkosch et Camper; pour la hernie du périnée, Chardenon, Smellie et Bromfield; pour la hernie vaginale, Garengeot, Hoin, Levret et De Haen; pour la hernie diaphragmatique, Littre, Chauvet, Kirschbaum, Ploucquet, Preiss, Van Geuss et Fother-

gill; pour la hernie de la vessie, Dominique Sala, Méry, Petit, Benevoli, Divoux et Salzmann, Verdier, Pipelet, Curade, Pott, Keal et Desault; enfin, pour la hernie incomplète et pour celle formée par un appendice de l'intestin, Littre, Ruysch et Schlichting.

Lithotomie. Au premier coup d'œil jeté sur l'histoire, il semble que, de toutes les opérations de la chirurgie, la lithotomie soit celle qui a éprouvé le plus de variations; mais, en examinant de près cette multitude de procédés divers, préconisés tour à tour comme la perfection de l'art, on voit toutes ces opérations se réduire à un petit nombre de méthodes fondamentales que chacun a pu modifier pour ainsi dire à son gré, mais que l'historien ne doit considérer que dans leur simplicité primitive, et dans les procédés que l'expérience a sanctionnés. Jusqu'au dix-huitième siècle, trois méthodes étaient généralement connues : le *petit*, le *haut*, et le *grand appareil;* mais cette dernière presque seule était pratiquée. Les travaux du siècle passé mirent en honneur la taille de Franco, condamnant à l'oubli celle de Jean des Romains, et lui substituant la taille latérale, dont le règne fut de peu de durée, ainsi que la taille latéralisée qui était naguère la plus usitée, et qu'on n'abandonnera peut-être jamais entièrement. La taille transversale avait, sans aucun doute, été pratiquée dans l'antiquité; mais les siècles postérieurs l'avaient perdue de vue, et ce n'est que de notre temps qu'elle est rentrée dans le domaine de l'art. L'histoire de son renouvellement trouvera place ailleurs; nous ne nous occupons ici que de l'histoire du siècle passé.

C'est à une erreur de fait que l'on doit l'invention de la taille latérale, ou plutôt à une imposture de Raw. Ce chirurgien, qui, jusqu'à l'époque où le frère Jacques parcourut la Hollande, avait pratiqué le grand appareil, changea depuis lors de méthode, et obtint des succès prodigieux. Bien qu'il paraisse à peu près impossible de douter qu'il n'ait fait qu'adopter la méthode de Jacques Baulieu, telle que l'avait alors corrigée ce dernier, il eut l'impudence non-seulement de s'en défendre, mais même d'attaquer cette méthode à laquelle il reprochait comme un grand défaut la section d'une portion de l'urètre et du col de la vessie. Ce fut ce reproche qui trompa ceux-mêmes qui eurent occasion d'assister à ses opérations, et qui fit dire à ceux qui prétendirent faire connaître sa manière d'opérer, qu'elle consistait essentiellement en ce qu'il incisait le corps de la vessie sans en toucher le col. Mais Raw se servait, pour conduire son bistouri, d'un cathéter cannelé. Or, les essais de Bamberg, Chéselden, Moraud, Garengeot, Ledran, démontrèrent

qu'avec le cathéter on ne pouvait aller inciser la vessie à l'endroit qui avait été indiqué; qu'ainsi la description publiée par Albinus devait être fautive, et que la prétendue méthode de Raw n'était pas telle que l'avait crue le célèbre anatomiste de Leyde. Tous ces essais n'avaient point abouti à une méthode arrêtée qu'on pût qualifier d'un nom particulier. C'est à Foubert qu'on dut l'invention de la taille latérale. Sans le secours du cathéter, sans autre guide qu'une exacte connaissance anatomique des parties, ce hardi chirurgien se fraya une route directe dans la vessie, et réussit un grand nombre de fois à extraire des calculs de tous les volumes avec un appareil instrumental des plus simples, et sans voir ses opérations suivies des accidens qui étaient si communs à la suite des anciennes méthodes. Mais ces succès ne prouvent que l'habileté de celui qui les obtint; la taille de Foubert est pleine de dangers. « Il n'y a, dit Sabatier, qu'un homme de génie qui ait pu concevoir le projet qu'il a osé exécuter; mais la raison et l'expérience en ayant montré les inconvéniens, il faut lui donner les éloges qu'il mérite, et ne pas l'imiter. » La même réprobation doit frapper le procédé de Thomas; car ce chirurgien ne fit que changer la direction suivant laquelle on pratique une incision qui reste la même que dans celui de Foubert, et qu'employer pour la faire un instrument particulier. La taille latérale ne subit plus que quelques modifications insignifiantes, et ne tarda pas à être abandonnée pour la méthode qui lui avait donné naissance, et qui devait être long-temps la méthode générale de lithotomie.

L'origine de l'appareil latéralisé remontait au siècle précédent. Quelques écrivains de l'antiquité, Paul-d'Égine, Albucasis, etc., avaient, il est vrai, recommandé de faire l'incision des tégumens obliquement en dehors du côté gauche de la ligne médiane, et ce précepte aurait pu mettre sur la voie de la découverte dont il est ici question; mais non-seulement le frère Jacques, à qui on la doit, n'avait nulle connaissance de ce qui avait été écrit à cet égard; il ignorait même jusqu'à l'anatomie des parties sur lesquelles il portait l'instrument tranchant. Méry, qui fut chargé d'examiner et d'apprécier cette méthode, pressentit bien les avantages qu'elle était susceptible d'offrir, et proposa diverses corrections importantes. Le frère Jacques s'empressa d'adopter celle qui consistait à substituer un cathéter cannelé à la sonde sans rainure qu'il avait jusqu'alors employée. Éclairé d'ailleurs par les avis de Félix et de Duverney, il apprit à connaître la structure et la disposition des parties que l'opé-

ration doit atteindre ou respecter, et dès-lors ses succès furent presque constans. Ils ne purent cependant le garantir des poursuites de l'envie, et Jacques Baulieu se vit obligé d'aller mettre au service des étrangers un talent dont on méconnaisssait le prix dans sa patrie. Ayant passé en Hollande, il trouva dans Raw un nouveau contradicteur, qui eut la mauvaise foi d'adopter sa méthode en la décriant. Le chirurgien d'Amsterdam en imposa tellement, en faisant croire qu'il ouvrait seulement le corps de la vessie sans toucher au col, qu'il retarda beaucoup les progrès de la lithotomie, par les essais infructueux ou même dangereux dans lesquels furent engagés des opérateurs d'ailleurs très-habiles.

Après avoir fait quelques tentatives malheureuses pour imiter l'opération de Raw, telle que l'avait décrite Albinus, Chéselden imagina une méthode particulière. Les succès qu'il obtint, proclamés par Douglass, retentirent jusque chez nous, et Morand fut chargé par l'Académie des Sciences de passer en Angleterre, et d'aller étudier la méthode du chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas sous les yeux mêmes de l'inventeur. Morand n'était pas encore de retour, que déjà Percher et Garengeot avaient en quelque sorte deviné la méthode de Chéselden, ou plutôt, chose singulière, ils avaient retrouvé, comme le chirurgien anglais, l'appareil modifié de frère Jacques, qui, depuis un quart de siècle, était tombé presque entièrement en oubli.

Morand, Ledran, Sharp, Pouteau, etc., travaillèrent à l'envi à perfectionner les procédés d'exécution de la taille latéralisée; Lecat, Haukins, mais surtout le Frère Côme, se distinguèrent entre tous ceux qui proposèrent pour la pratiquer des instrumens particuliers. Le gorgeret d'Haukins ne soutint pas long-temps la haute réputation d'utilité que lui avaient faite quelques partisans; et les corrections que lui firent subir Louis et Desault ne purent le sauver de l'oubli; Lecat y avait condamné lui-même le gorgeret cystitome dont il était l'inventeur, et il n'en prétendit soutenir l'excellence que quand le Frère Côme eut fait connaître son propre lithotome. Le public fit comme avait fait Lecat avant sa dispute; il renonça au cystitome du célèbre chirurgien de Rouen, et employa celui de Bazeilhac comme un des instrumens les plus commodes et les plus sûrs que possède l'arsenal chirurgical. Nous ne trouvons plus rien de remarquable à signaler, relativement à la taille latéralisée. On a mis bien plus d'exactitude dans la description anatomique des parties sur lesquelles on opère, et rendu par conséquent les procédés opé-

ratoires plus réguliers et plus sûrs; mais ces perfectionnemens ont été surtout l'ouvrage de notre siècle.

Nous avons signalé comme un des plus beaux titres de gloire du seizième siècle l'invention de la taille par le haut appareil. Si l'on excepte Rosset, qui, dans son célèbre ouvrage sur l'opération césarienne, fit une apologie très-solide de la méthode de Franco, les chirurgiens qui suivirent, pendant plus d'un siècle et demi, ne surent pas apprécier l'excellence de cette méthode. A la vérité, un médecin de la Faculté de Paris, Nicolas Pietre, fit soutenir dans une thèse, en 1635, que la cystitotomie sus-pubienne n'était ni difficile, ni dangereuse. Bonnet, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, l'avait pratiquée plusieurs fois, et les éloges que donnaient à cette opération plusieurs médecins distingués, déterminèrent le parlement de Paris à engager Colot à en faire l'expérience sur le cadavre; mais le rapport de ce lithotomiste fut tel qu'on devait l'attendre d'un homme intéressé à ne considérer comme bonne que sa propre méthode (*il ne pouvait*, disait-il, *penser à celle-là sans horreur*); et le jugement favorable de Dionis sur celle de Franco n'engagea personne à la pratiquer. Il fallait qu'elle fût tombée dans un bien profond oubli, au moins en Angleterre, pour que Jean Douglass se permît de lui imposer, quand il la renouvela en 1719, son nom ou celui de son frère Jacques Douglass, qui l'avait préconisée un an auparavant. Cheselden ajouta quelques perfectionnemens au procédé opératoire de son compatriote, en obtint de nombreux succès, et contribua beaucoup, par l'influence de son grand nom, à procurer des partisans à la taille sus-pubienne. Tel fut Heister, qui, le premier peut-être, reconnut par expérience qu'on pouvait, sans inconvénient, se dispenser de distendre la vessie par une injection; tels encore Morand, qui publia sur ce sujet un assez gros livre; et Senac, dont un simple discours mis en tête de l'ouvrage de Fr. Colot vaut bien le volume de Morand. A la suite de ces hommes célèbres, nous n'avons plus à nommer qu'un chirurgien du siècle passé; mais celui-là fit plus à lui seul pour démontrer l'excellence de la taille sus-pubienne, que n'avaient fait tous ses prédécesseurs : ce chirurgien, c'est le Frère Côme. Ce n'est que depuis peu que son ouvrage a cessé d'être classique.

Nous terminons ici cette revue sommaire des progrès les plus importans de l'art chirurgical au siècle passé. On s'étonnera peut-être de n'y pas trouver l'indication de quelques travaux qui n'ont pas été sans influence sur les progrès de la chirurgie : si nous n'en avons pas

parlé, ce n'est point que nous en pensions d'une manière défavorable; mais nous avons jugé plus convenable d'en réserver quelques-uns pour être mentionnés dans l'aperçu historique sur les progrès de la chirurgie au dix-neuvième siècle, que nous placerons en tête de la *Bibliographie* de cette époque. Nous avons négligé les autres, parce qu'il était difficile de tout dire, et impossible de le faire sans dépasser de beaucoup les limites d'un article de dictionnaire.

Si nous voulions donner ici la liste de tous les ouvrages que nous avons été obligés de consulter pour y chercher des renseignemens, cette simple nomenclature couvrirait plusieurs pages, et ne serait qu'une répétition de la Bibliographie qui complétera notre Dictionnaire. Nous nous bornerons donc à y renvoyer le lecteur.

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), né à Paris en 1671, commença ses études au collége des Jésuites, à Paris, et fut les achever chez les Jésuites de Lyon. De retour à Paris, à l'âge de quatorze ans, il se livra à l'étude de la médecine, et surtout de la botanique. Son assiduité le fit remarquer de Tournefort, dont il devint l'élève et l'ami. Reçu docteur en 1697, il continua de s'occuper avec ardeur de botanique; et lorsque Tournefort eut formé le projet d'une histoire générale des plantes du royaume, Chomel se chargea d'y coopérer activement. En 1700, il parcourut dans ce but l'Auvergne, le Puy-de-Dôme et le sommet du Cantal, le Bourbonnais et les montagnes du voisinage, si fertiles en plantes médicinales. Ses travaux botaniques lui attirèrent la faveur de Fagon, qui le fit nommer médecin du Roi par quartier, en 1706. La mort de Tournefort, arrivée en 1707, ne fit que redoubler le zèle de Chomel pour l'étude de la botanique. Il avait loué un terrain inculte dans le faubourg Saint-Jacques; après y avoir réuni la plupart des plantes médicinales les plus usitées, il y donna des leçons publiques depuis 1706 jusqu'en 1714, sur la préparation des remèdes simples et composés, tirés des végétaux. Telle fut l'origine de l'école de pharmacie qui existe encore aujourd'hui dans le même local. C'est à Chomel qu'on doit cette institution. Depuis 1703, il avait lu à l'Académie des Sciences sept mémoires qui contiennent la description et l'histoire d'un pareil nombre de plantes, et communiqué diverses observations sur les eaux minérales et sur quelques cas de pathologie. En 1720, il fut nommé associé de cette compagnie savante. Élu doyen de la Faculté de médecine en 1738, il s'occupait assidument de ses nouvelles fonctions, lorsqu'il succomba à la suite

d'une maladie qualifiée de fièvre maligne catarrhale, le 3 juillet 1740, touchant à sa soixante-neuvième année. On a de lui :

Ergò ruris incolæ vivaciores. Paris, 1695, in-4 ; avec J. Robert.

Ergò peracutis statim, ut plurimum purgatio per superiora. Paris, 1695, in-4 ; avec Pierre Bourdelot.

Ergò dysenteriæ vomitus. Paris, 1698, in-4; avec Gillet de la Rivière.

An sale condita lithiasi. Paris, 1704, in-4 ; avec Nicolas Le Tellier.

Réponse de M. Chomel à deux lettres écrites par M. Ph. Collet. Paris, 1697. — Cet écrit est relatif à deux lettres insérées dans le *Journal des Savans*, par Philibert Collet, avocat de Dijon, et amateur de botanique, qui critiquait vivement la méthode de Tournefort. Suivant Nicéron, Tournefort aurait été lui-même auteur de cette réponse.

Abrégé de l'histoire des plantes usuelles, dans lequel on donne leurs noms différens, tant français que latins; la manière de s'en servir; la dose et les principales compositions de pharmacie dans lesquelles elles sont employées, avec des observations de pratique sur leur usage. Paris, 1712, 1715, 1725, in-12, 3 vol.

Supplément à l'abrégé des plantes usuelles. Paris, 1730, in-12. — Ce supplément fut réuni à l'ouvrage précédent, et publié par le fils de Chomel, avec une notice sur l'auteur, à Paris, 1761, in-12, 3 vol.; *ibid.*, 1782, in-8, 1 vol.; *ibid.*, 1810, in-8, 2 vol. Cette édition, avec additions, a été publiée par M. Maillard.—L'ouvrage de Chomel était le résumé de ses leçons. Il eut un grand succès, dit M. Du Petit-Thouars, parce qu'en ce genre et sous cette forme abrégée et populaire, il a été long-temps le plus complet; mais ce n'est pas toujours un guide sûr, quoique l'auteur cite souvent sa propre expérience.

Lemonnier a publié un catalogue des plantes que Chomel avait découvertes.

(Notice sur Chomel, dans l'*Abrégé des plantes usuelles*.—Haller, *Biblioth. med. pract.* — *Encyclopédie méth.* — *Biog. univ.*)

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), fils du précédent, naquit à Paris, et suivit la même carrière que son père. Il reçut le bonnet de docteur en 1732, et professa la botanique en 1747. Il fut médecin ordinaire du Roi, et doyen de la Faculté de médecine; il avait été appelé à ces dernières fonctions en 1755 et 1756. Chomel est mort à Paris le 11 avril 1765, laissant les ouvrages suivans.

An in partu difficili, manu potiùs quam instrumentis utendum? Paris, 1754, in-4.

An in ætate mediâ rariori indulgendum cibo? Paris, 1757, in-4.

Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province, sur la maladie des bestiaux. Paris, 1745, in-8.

Dissertation historique et critique sur l'espèce de mal de gorge gangréneux qui a régné parmi les enfans, l'année dernière. Paris, 1749, in-12.

Essai historique sur la médecine en France. Paris, 1762, in-12.

Éloge historique de M. Molin, médecin consultant du roi. Paris, 1761, in-8.

Éloge de Louis Duret, médecin célèbre sous Charles IX et Henri III; ouvrage qui, au jugement de la Faculté de médecine, a remporté le prix proposé cette année (1764). Paris, 1765, in-12.

Chomel donna en 1761 une édition de l'*Abrégé des plantes usuelles*, ainsi que nous l'indiquons dans l'article précédent.

(Éloy —*Encyclop. méthod.*—*Biog. univ.* — Quérard.)

CHOPART (François) naquit à Paris le 30 octobre 1743. Fils de *François Turlure*, il adopta de préférence le nom de sa mère, *Marie-Anne Chopart*, et le porta toute sa vie. Après une éducation soignée, il fut reçu maître ès-arts en 1761. Entraîné par un goût particulier, Chopart embrassa l'étude de la chirurgie, et débuta par la fréquentation de l'Hôtel-Dieu; il passa de là, en qualité d'élève interne, à l'hôpital de la Pitié, puis à celui de Bicêtre, où il se livra surtout à l'étude des maladies syphilitiques. En 1767, il partagea le prix proposé par l'Académie de chirurgie, sur *le Caractère et le Traitement des Loupes;* et l'année suivante il obtint un *accessit* avec mention honorable pour un Mémoire sur *les Contre-coups dans les lésions de la tête.* Il subit ses examens avec la plus grande distinction, et fut reçu maître en chirurgie le 20 juillet 1770. Il s'était à peine écoulé un an depuis sa réception, lorsque Chopart fut nommé professeur de l'école-pratique. Il s'y fit remarquer par son attachement pour les élèves, son zèle pour leur instruction, par la clarté et la méthode de ses leçons. Il devint successivement adjoint, conseiller, commissaire, et enfin vice-directeur du comité de l'Académie de chirurgie; il fut aussi prévôt du Collége de chirurgie. Le 13 mars 1782, Chopart succéda à Bordenave dans la chaire de physiologie; il y agrandit sa réputation d'excellent professeur : aussi fut-il nommé, lors de l'institution des nouvelles écoles, à la chaire de pathologie externe. Il remplit avec zèle ses nouvelles fonctions, ainsi que celles de chirurgien de l'hospice de l'école jusqu'à sa mort, qui arriva le 21 prairial de l'an III, à la suite d'un *cholera-morbus*. Chopart avait fait deux voyages à Londres: l'un, pour accompagner un malade; l'autre, pour connaître l'état de la chirurgie en Angleterre. Il contracta avec le célèbre Hunter une liaison qui fut suivie d'une correspondance très-active. On connaît l'amitié qui l'unit à Desault, dont il partagea les travaux et la gloire.

Chopart possédait toutes les qualités de l'homme de bien. Répandu dans le monde, il y porta une gaîté naïve et une extrême

franchise. Il sut conserver, en fréquentant les grands, cet amour pour l'indépendance qui caractérise l'homme dont la conscience est pure. Nous avons de ce chirurgien savant et judicieux :

Essai sur les Loupes, dans les *Prix de l'Académie de chirurgie*, tome IV, 1re partie. — *Mémoire sur les Contre-coups dans les lésions de la tête*, même recueil. Chopart fit de ce Mémoire le sujet de sa thèse ; il n'eut qu'à le mettre en latin : *De lesionibus capitis per ictus repercussos*. Paris, 1770, in-4°. — *De uteri prolapsu*. Paris, 1772, in-4.

Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent. Paris, 1780, in-8°, 2 vol.; *ibid.*, an IV, in-8°, 2 v., avec l'*Éloge de Desault* par Bichat. — Ce traité, fait en commun avec Desault, contient plusieurs chapitres intéressans et instructifs, parmi lesquels on distingue ceux relatifs aux hernies.

Traité des maladies des voies urinaires. Paris, 1791, in-8°, 2 vol. Nouvelle édition, Paris, 1821, in-8°, 2 vol. avec des notes, et un Mémoire sur *les Pierres de la vessie et sur la Lithotomie*, par E.-H. Félix-Pascal. — Ouvrage classique.

On trouve, dans *la Médecine éclairée par les sciences physiques*, t. IV, page 85, l'observation de la première amputation partielle du pied, pratiquée par Chopart, d'après la méthode dont il est l'inventeur. Plusieurs thèses ont été soutenues sous sa présidence au Collége de chirurgie.

(P. Sue, *Notice histor. sur Chopart.*)

CIGNA (Jean-François), anatomiste et physicien distingué, naquit à Mondovi, le 2 juillet 1734. Il fit des études dans sa ville natale, et fut reçu par concours, comme élève en médecine, au collége des Provinces, en 1750; son assiduité et ses progrès ne tardèrent pas à le faire remarquer de Beccaria, dont les savantes leçons inspirèrent au jeune Cigna un goût décidé pour les sciences physiques et mathématiques. Il se livrait en même temps avec ardeur à l'étude de la médecine, et en 1754 il prit sa licence à l'université de Turin; en 1755, il fut nommé répétiteur pour la médecine pratique, et agrégé en 1757. Il obtint cette dernière place après avoir soutenu avec applaudissemens plusieurs thèses que nous indiquerons ci-après. L'anatomie et la physiologie étaient, depuis long-temps, l'objet particulier de ses études, quand Cigna fut appelé à la chaire de professeur extraordinaire d'anatomie, en 1770, et à celle de professeur ordinaire, après la mort du docteur Aruno. Lié d'amitié avec Saluzzo et Lagrange, comme lui disciples distingués de Beccaria, ce fut avec eux qu'il fonda, en 1759, une société philosophico-mathématique, qui devint ensuite l'Académie royale des Sciences de Turin. Cigna fut le premier secrétaire per-

pétuel de cette compagnie savante ; il était l'un des quarante de la Société italienne, et correspondant de la Société royale de Londres. Cigna est mort le 16 juillet 1790, laissant les ouvrages suivans :

Specimen pro cooptatione in amplissimum Collegium medicum. Turin, 1757, in-4. — Ce travail contient les thèses soutenues par Cigna, dont voici les titres : *De electricitate.* — *De utero.* — *De irritabilitate.* — *De camphora.* — *Uteri inflammatio.* — *De nonnullis præcipuis difficultatibus quæ in cognitione et curatione febrium occurrunt.* — La dissertation sur l'électricité contient un résumé des observations de Beccaria sur l'électricité naturelle et artificielle. — Celle sur l'utérus consiste, au rapport de Haller, en une très-bonne description de cet organe. Cigna a trouvé des tumeurs et des saillies anormales dans l'utérus d'une femme morte enceinte. — Les remarques de Cigna sur l'irritabilité ont pour but de confirmer les opinions de Haller sur ce sujet.

Refutatio objectionum, quæ adversus theses de irritabilitate J. Francisci Cignæ exstant in T. II. libri Bononiæ editi, 1758, in-4. — L'auteur réfute les argumens de plusieurs antagonistes des idées de Haller sur l'irritabilité.

De iis quæ in societate acta sunt commentarii conscripti a Johanne Francisco Cigna. — Compte rendu des travaux de la Société philosophico-mathématique, dont Cigna était, comme nous l'avons dit, un des fondateurs. Ce rapport est inséré dans les *Miscellanea philosophico-mathematica societatis privatæ Taurinensis.* Turin, 1759, in-4, vol. I. — Ce premier volume des actes de cette société contient les deux mémoires suivans de Cigna :

De analogiâ magnetismi et electricitatis, page 43. — *De colore sanguinis experimenta nonnulla*, p. 68. — Cigna pensait, d'après ses expériences, que la couleur noire du sang n'est due qu'à l'absence de l'air, ce fluide pouvant seul lui donner la couleur rouge.

Le même recueil contient les mémoires suivans : *De frigore ex evaporatione et affinibus phænomenis nonnullis*, même volume. — *De causâ extinctionis flammæ et animalium in aere interclusorum*, même volume. — *De novis quibusdam experimentis electricis*, vol. III. — Ces expériences de Cigna, postérieures à celles de Symmer, sont beaucoup plus importantes, dit Priestley ; elles ont répandu un grand jour sur la théorie des deux espèces d'électricité, et sur celle de la bouteille de Leyde. Elles furent publiées par notre auteur en 1766.

De electricitate et de respiratione. Turin, 1773, in-4. — Cigna traite surtout de l'établissement de la respiration chez l'enfant naissant. Il pensait que cette fonction avait un autre but que celui qu'on lui attribue généralement. Il croyait, d'ailleurs sans preuve, que les poumons de l'enfant étaient comprimés par un air chargé de vapeurs nuisibles, qu'il fallait que l'introduction d'un air nouveau pût chasser de la poitrine. — Ces deux mémoires sont aussi insérés dans le vol. V des *Memorie dell' Accademia delle scienze*, etc., de Turin.

Theses anatomicæ singillatim editæ in usum disputationum Acad. in Regio Taurinensi archigymnasio. Turin, 177 .

Lettre de M. Cigna sur un phénomène de l'ébullition, insérée dans le

journal intitulé : *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur les arts*, etc.; par M. l'abbé Rozier. Tome III, février 1774, page 109.

Riflessioni ed esperienze sopra la pretesa castratura delle pollastre, e sulla fecondazione dell' uovo, insérées dans les *Memorie di matematica e di fisica della Soc. italiana*, etc. Tom. IV, p. 150.—Dans ce mémoire, Cigna rapporte les expériences qu'il a faites pour prouver, contre l'opinion assez généralement admise, que les poules que l'on soumet à ce qu'on nomme une castration, n'en sont pas moins aptes à la fécondation. Plusieurs poules ainsi châtrées, qu'il fit ensuite cocher par un jeune coq, pondirent des œufs qui produisirent, par l'incubation, des poussins parfaitement développés.

Cigna a laissé un grand nombre de manuscrits, que nous n'indiquerons pas ici, et dont on peut voir l'énumération dans l'éloge de cet auteur par le professeur Vassalli-Eandi.

(Haller, *Bibl. anat.* — *Notizie istoriche intorno alla vita ed agli studi di Gian Francesco Cigna*; par Vassalli-Eandi; inséré dans les *Memorie dell' Accademia delle scienze di Torino*, vol. XXVI, pag. 30. — *Biographia medica piemontese*.)

CIRILLO (Dominique), médecin et naturaliste, naquit en 1734 à Grugno, dans la Terre de Labour, au royaume de Naples. Il cultiva de bonne heure l'histoire naturelle, et s'adonna avec ardeur à l'étude de la médecine. Très jeune encore, il obtint au concours la chaire de botanique vacante par la mort de Pedillo. Quelques années après, il accompagna lady Walpole en France et en Angleterre; pendant son séjour à Paris à Londres, il se lia avec Nollet, Buffon, D'Alembert, Diderot et Guillaume Hunter. La Société royale de Londres le reçut au nombre de ses membres. De retour à Naples, Cirillo fut nommé professeur de médecine théorique et pratique. Dès-lors il se livra avec un zèle soutenu à l'exercice de sa profession, et montra, dans cette carrière pénible, non moins de savoir et de talent que de désintéressement. En 1779, il fut élu pensionnaire de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Naples, et vers la même époque, premier médecin du roi Ferdinand. Depuis plus de vingt ans, Cirillo était entièrement occupé de travaux scientifiques et de médecine pratique, lorsque les armées françaises entrèrent à Naples, le 23 janvier 1799. Le général Championnet et le commissaire du directoire Faypoul y établirent une constitution républicaine. Cirillo fut proclamé représentant du peuple, et peu après président de la commission législative. Six mois n'étaient pas écoulés, que déjà ce nouvel ordre de choses ne subsistait plus. Le roi Ferdinand, rentra à Naples le 13 juillet de la même année. Alors les proscriptions et la hache du bourreau poursuivirent impitoyablement tous ceux qui avaient répondu au

cri de *liberté*. En vertu d'une capitulation, Cirillo s'était embarqué pour Toulon; la capitulation fut violée, on l'arracha du vaisseau qui le portait, pour le plonger dans un cachot. Cirillo aurait pu racheter sa vie en désavouant les sentimens généreux qui l'avaient guidé jusque-là. Mais il préféra la mort à une rétractation humiliante, et périt sur l'échafaud avec ces milliers de victimes, au massacre desquelles encourageait et présidait ce Rufo, que l'opinion publique et les tribunaux même viennent récemment de démasquer. Cirillo a laissé les ouvrages suivans :

Ad botanicas institutiones introductio. Naples, 1771, in-4 (deuxième édition).

Fundamenta botanica, sive philosophiæ botanicæ explicatio. Naples, 1787 (troisième édition), in-8, 2 vol. Cet ouvrage est, suivant Chaumeton, un excellent commentaire de la philosophie botanique de Linné. Le deuxième volume renferme des observations intéressantes sur les propriétés des plantes.

Nosologiæ methodicæ rudimenta. Naples, 1780, in-8.

Awiso al publico intorno alla maniera di adoperare l'onguento di sublimato corrosivo, nella cura delle malattie veneree. Naples, 1780, in-8. — La traduction française de cet article est insérée dans l'ancien *Journal de méd. chir. et pharm.*, t. 59, p. 506 et suiv. C'est dans cette brochure que Cirillo publia pour la première fois sa méthode de traitement par les frictions à la plante des pieds, avec une pommade composée de 60 gr. de sublimé corrosif sur 1 once d'axonge.

Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea. Naples, 1783, in-8, 218 pp.; Venise, 1786, in-8; Leipsick, 1790, in-8 (en allem.); trad. en français par Auber, sous ce titre:

Traité complet et observations pratiques sur les maladies vénériennes, ou Nouvelle méthode de guérir radicalement la syphilis la plus invétérée. Paris, an XI (1803), in-8 de 395 pp. — Les résultats sur lesquels Cirillo se fonde pour démontrer les avantages de sa méthode, sont puisés dans sa pratique; si l'ouvrage renferme sur la syphilis des idées théoriques peu satisfaisantes, les faits nombreux qui y sont rapportés montrent dans l'auteur un talent d'observation très-remarquable, et bien propre à inspirer toute confiance pour le mode de traitement qu'il préconise. On s'est généralement accordé à reconnaître que le procédé de Cirillo offrait beaucoup d'avantages dans son application, sur les frictions qu'on emploie journellement. Cependant, soit routine, ou toute autre raison, on n'a pas encore cherché à déterminer par des expériences longtemps continuées, l'efficacité de cette méthode, comparativement à celle des frictions ordinaires. Les observations de Cirillo ne constatent pas seulement les succès des frictions avec la pommade de sublimé contre la syphilis, il rapporte aussi des exemples de sciatique qu'il a guérie rapidement par le même moyen.

De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus. Naples, 1784, in-fol.

Riflessioni intorno alla qualità delle

acque nella concia de' cuoj, etc. Naples, 1786, in-8 de 80 pp. (deuxième édition). — Cirillo examine dans cette brochure si les ateliers des chamoiseurs, tanneurs, etc., sont nuisibles à la salubrité des habitations qui les entourent. Il combat l'opinion de Ramazzini, Frank et Husty, qui répondirent affirmativement à cette question, et plaide ainsi la cause des manufactures de Sainte-Marie, près Capone : on voulait défendre aux ouvriers de ces ateliers de jeter dans la rue les eaux qui avaient servi à la préparation des cuirs. L'opinion de Cirillo prévalut. Parmi les raisons qu'il allègue, il s'appuie sur ce que, dans la peste qui ravagea Bologne et Rome en 1656, les quartiers de tanneurs furent seuls garantis de ce fléau.

Le virtù morali dell' asino, discorso acad. Nice, 1786, in-8.

La Prigione e l'ospedale, discorsi acad. Nice, 1787, in-8.—Cet écrit est un de ceux qui montrent l'active philantropie de Cirillo. Il s'élève avec force contre les abus qui existent dans les prisons et les hôpitaux, et propose les moyens d'améliorer la situation des malheureux qui y sont renfermés.

Entomologiæ neapolitanæ specimen primum. Naples, 1787, in-fol. — Cet ouvrage se compose de douze planches magnifiques, dont les dessins ont été exécutés par Cirillo.

Plantarum rariorum regni neapolitani fasciculus primus, cum tabulis æneis. Naples, 1788, in-fol.—*Fasciculus secundus; ibid.*, 1793, in-fol.

Metodo di amministrare la polvere antifebrile del dottor James. Naples, 1794, in-8.

On trouve dans les *Transact. philos.* pour l'année 1770, t. LX, p. 233, deux lettres de Cirillo contenant quelques observations sur l'arbre qui produit la manne, et sur la tarentule.

Son dernier ouvrage publié est un traité sur le *cyperus papyrus*, qui a été imprimé à Parme. Cirillo a publié encore des discours académiques en italien et en latin. Il a laissé un manuscrit que le chevalier Banks possède dans sa bibliothèque, et qui est intitulé : *Institutiones botanicæ juxtà methodum Tournefortianum*, in-fol. de 119 pp.

(*Commentarii de rebus, etc. — Ancien journ. de méd. chir. pharm. — Biog. univ.*)

CITOYS (François) naquit à Poitiers en 1572. Il étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1596. Après avoir pratiqué l'art de guérir avec distinction dans sa ville natale, il vint à Paris, où ses succès furent sans doute autant le résultat de la faveur particulière dont le cardinal de Richelieu l'honora, après l'avoir fait son médecin, que de ses propres talens. Citoys était un habile courtisan; mais on rapporte une anecdote qui prouve qu'il n'était pas pour cela moins bon ami. Le joyeux abbé (Metel) de Boisrobert s'était fait éloigner de la cour pour avoir déplu au ministre, dont il avait si souvent dissipé les ennuis. Personne n'osait parler pour le favori disgracié. Citoys résolut de le faire reparaître, et y réussit. Le cardinal se plaignit d'un mal de tête et d'un accablement extraordinaire; il demande à son médecin un remède prompt

contre son indisposition. Monseigneur, lui dit Citoys, je vais donner une ordonnance. Il sortit aussitôt, et écrivit : *Pour remède spécifique*; recipe *Boisrobert*. L'ordonnance fut exécutée. Sur la fin de ses jours, Citoys quitta la capitale et se retira à Poitiers, où il mourut en 1652, âgé de 80 ans. Il avait publié :

Abstinens Confolentanea, cui obitèr annexa est pro Jouberto apologia. Poitiers, 1602, in-8; Berne, 1604. — Histoire authentique d'une fille de Confolent, en Poitou, dont l'abstinence, qui avait duré plusieurs années, avait fait beaucoup de bruit, et était alors connue de tout le monde. Citoys rapproche de ce fait ceux qu'il avait trouvés dans les auteurs, et particulièrement dans Joubert. Israël Harvet, médecin d'Orléans, ayant déclaré mensongères toutes les histoires de cette espèce, Citoys se défendit par l'opuscule suivant :

Abstinentia puellæ Confolentaneæ ab Israelis Harveti confutatione vindicata. Genève, 1602; trad. en angl., Londres, 1603.

De novo et populari apud Pictones dolore colico bilioso, diatriba. Poitiers, 1616. — Opuscule célèbre, fondé sur les observations de l'auteur, et plus encore sur celles de Jean Pidoux, Pascal Lecoq, François de Saint-Vertunien-Lavau, et Pierre Milon, tous médecins de Poitiers.

Advis sur la nature de la peste, et sur lès moyens de s'en préserver et garer. Paris, 1623, in-8.

Tous ces opuscules ont été réunis sous ce titre :

Francisci Citesii regis et eminentissimi cardinalis de Richelieu, medici, atque facultatis medicæ pictaviensis decani, opuscula medica. Paris, 1639, in-4. 302 pp. — On y trouve un mémoire inédit : *De tempestivo phlebotomiæ ac purgationis usu dissertatio*.

(Dreux du Radier, *Biblioth. hist. et crit. du Poitou*, t. IV.)

CLARE (Pierre), chirurgien anglais qui est mort en 1784, a publié :

Assay on the cure of abcesses by caustic, and on the treatment of wounds and ulcers, with observations on some improvements in surgery; illustrated with cuts and anatomical engravings. Essai sur le traitement des abcès par le caustique, et sur celui des plaies et des ulcères, avec des observations sur quelques perfectionnemens à apporter à la chirurgie. Londres, 1778, in-8, fig.; *ibid.*, 1779, in-8; *ibid.*, 1799, in-8.

A new and easy method of curing the male venerea, by the introduction of mercury into the system, through the orifices of the absorbent vessels; with remarks of dr Hunter and mr Cruikshank in favour of this practice. Nouvelle et facile méthode de guérir la maladie vénérienne, etc. Londres, 1780, in-8. Il y a plusieurs éditions que nous ne connaissons pas. A cet ouvrage est joint l'*Essai sur le traitement des abcès*. — Cette méthode, dont l'auteur avait tiré de bons résultats, contestés depuis, consiste à frictionner l'intérieur des joues, des lèvres, les gencives, et même la langue avec le calomel. La salivation s'ensuivait promptement. Cette méthode n'est

plus employée que dans des cas très-bornés.

Treatise on the gonorrœa; to which added a critical inquiry into the different methods of administering mercury, intended of a supplement to a former work, entitled, a new and easy method, etc. Traité de la gonorrhée, avec des recherches critiques sur les différentes méthodes d'administrer le mercure, etc. 3e édit. Londres, 1780, in-8; *ibid.*, 1784, in-8; *ibid.* 1789, in-8.

Ces divers ouvrages ont été traduits en français. Londres et Paris, 1785, in-8.

(R. Watt.)

CLARK (Jacques), médecin anglais de la fin du dernier siècle, qui a pratiqué à la Dominique, et qui a publié :

A treatise on the yellow fever. Traité de la fièvre jaune qui régna à la Dominique, de 1793 à 1796, avec des observations sur les fièvres bilieuses rémittentes, sur les fièvres intermittentes, sur la dyssenterie, et quelques autres maladies des Indes occidentales; suivi de recherches chimiques et médicales sur les eaux thermales de la Dominique. Londres, 1797, in-8.

Clark a inséré un grand nombre d'articles dans divers recueils, entr'autres : *Histoire d'un anévrisme de l'artère crurale, accompagnée de circonstances particulières. Med. comm.*, tom. XIII, 1788.— Description de treize cas mortels d'abcès du foie, avec des réflexions sur les effets de l'ouverture de ces abcès, *ibid.*, tom. XIV.— Réflexions sur les symptômes et le traitement de l'hépatitis, *ibid.*— Description d'un cas mortel de squirrhe du foie, *ibid.*— Sur les avantages de la terre pesante muriatique (*hydrochlorate de baryte*) dans le traitement d'une espèce de scrofule qui attaque les nègres aux Indes occidentales, *ibid.*, tom. XVI, 1791. — Des effets vénéneux du jus de la racine de *jatropa manihot*, et de l'usage du poivre Cubèbe pour neutraliser ces effets; de quelques autres substances vénéneuses, et remarques sur l'emploi du *spigelia anthelmia* dans le cas de vers, *ibid.*, tom. VII, 1797.— Sur les diverses quantités de matière laiteuse fournies par certains végétaux des Indes occidentales. *Med. facts*, t. VII, 1797.

(R. Watt.)

CLARK (Jean), fils d'un riche fermier, naquit à Roxburgh en 1744. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fit son cours de théologie à l'Université d'Édimbourg; mais il changea de projet, et embrassa la médecine. Comme il était atteint d'une affection d'estomac, qui avait été rebelle à tous les secours de l'art, on lui conseilla d'aller vivre dans un climat chaud. Il obtint, en conséquence, une place d'aide-chirurgien au service de la compagnie des Indes, et s'embarqua en 1768. Il fit plusieurs voyages, pendant lesquels il eut occasion de faire des observations intéressantes, et qu'il publia. Sa santé ne s'étant pas améliorée, il se fit recevoir docteur en médecine à l'Université de Saint-André, et s'établit à Kelfs, qu'il quitta

pour Newcastle, en 1775. On lui doit d'avoir fait établir dans cette ville un dispensaire pour les pauvres, et d'avoir provoqué des améliorations importantes dans l'hôpital. Clark mourut, le 24 avril 1805, à Bath, où il s'était rendu pour prendre les eaux. On a de lui :

Observations on the diseases in long voyages to hot countries, particulary on those which prevail in the east Indies; an on the some diseases as they appear in great Britain. Observations sur les maladies qui règnent durant les longs voyages aux pays chauds, particulièrement sur celles qui dominent aux Indes orientales, et sur les mêmes maladies observées en Angleterre. Londres, 1773, in-8; *ibid.*, 1793, in-8, 2 vol.

Observations on fevers, especially these of the continued type : on scarlet fever, with ulcerated sore throat, as it appeared in 1778 : a comparative view of scarlet fever, and the angina maligna. Observations sur les fièvres, spécialement sur celles du type continu; sur la fièvre scarlatine, accompagnée d'angine ulcéreuse, qui a régné en 1778; avec un parallèle entre la fièvre scarlatine et l'angine maligne. Londres, 1780, in-8.

Letter on the influenza, as it appeared in Newcastle upon thyn. Lettre sur le catarrhe épidémique qui a régné à Newcastle. Londres, 1783, in-8.

An account of the plan for the improvement and extension of the infirmary at Newcastle. Newcastle, 1801, in-12.

A collection of papers, intended to promote an institution for the cure and prevention of infectious fevers, in Newcastle and other populous towns; together with communications of the most eminent physicians, relative to the safety and importance of annexing fever Warde to the Newcastle and other infirmaries. Part. I—II. Newcastle, 1802, in-12.

J. Clark fit insérer, dans les *Medic. commentaries*, des observations sur l'hépatite, t. V, an. 1777, p. 423, et l'histoire d'un cas de rétention d'urine, t. VI, an. 1778, p. 204.

(*Biog. univ.* — R. Watt.)

CLARKE (Jean), accoucheur anglais, nous est connu par les ouvrages suivans :

Province of midwifery in the practice of this art disclaming againts male practitioner. Londres, 1751, in-8.

The petition of the unborn babes. Londres, 1751, in-8.

An essay on the epidemic disease of lying-in-women, of the yaws, 1787 et 1788. Londres, 1788, in-8.

Practical essays on the management of pregnarcy and labour, and on the inflammatory and febrile diseases of lying-in-women. Londres, 1793, in-8; *ibid.*, 1806, in-8.

Clarke a inséré plusieurs articles dans divers recueils : Des effets de certains alimens, des huîtres surtout, chez les femmes après l'accouchement, *Med. trans.*, t. V, 1815. — Histoire d'une hémorrhagie mortelle par suite de la déchirure d'une trompe de Fallope, dans un cas de grossesse extra-utérine. *Trans. med. and chir.*, t. I, 1793. — Réflexions sur le cas précé-

dent. *Ibid.*, t. II, 1800. — Sur un cas d'étranglement mortel de hernie de quelques-uns des viscères abdominaux dans la poitrine. *Ibid.* — Réflexions sur la conduite à tenir dans les cas où la face du fœtus se présente en avant. *Ibid.* — Description d'une production extraordinaire résultat d'une génération humaine. *Phil. transact.*, Abr. XVII, 1793. — Description d'une tumeur développée dans le placenta. *Ibid.*, XVIII.

Commentaries on some of the most important diseases of children. Part. 1, 1815, in-8.

(R. Watt.)

CLARKE (Joseph), médecin de Dublin, qui, vers la fin du dernier siècle, a écrit particulièrement sur la maladie des femmes et des enfans, et dont les mémoires ont été insérés dans plusieurs recueils. Ce sont :

Observations sur la fièvre puerpérale, et particulièrement sur celle qui s'est montrée récemment à l'hôpital des femmes en couche de Dublin. Méd. comm., t. XV, 1790. — *Description d'une maladie qui jusqu'à présent a été funeste à un grand nombre d'enfans à l'hôpital des femmes en couche; avec des réflexions sur les causes de cette maladie, et sur les manières de la prévenir.* — *Réflexions sur quelques causes qui déterminent une plus grande mortalité des enfans mâles que des enfans femelles.* Phil. trans., Abr. XVI, 1786. — *Réflexions sur les effets communément attribués par les auteurs au lait de femme, sur les changemens qu'il subit pendant la digestion, et sur les maladies des enfans qu'on prétend provenir de cette cause.* Trans. irish Acad., t. II, 1788. — *Sur les coliques bilieuses et les convulsions, dans la première enfance.* Ibid. — *Remarques sur les causes et le traitement de quelques maladies de l'enfance*, ibid., et trad. en franç. dans les *Annales de littér. méd. étrang.*, t. II.

(R. Watt.)

CLAUDER (Gabriel), né à Altenbourg le 18 octobre 1633, étudia à Iéna et à Leipsick. Il reçut le grade de docteur en médecine dans la dernière de ces Universités; voyagea en Hollande, en Angleterre et en Italie; revint pratiquer dans son pays; fut médecin particulier de divers princes de Saxe, et membre de l'Académie des Curieux de la nature. Clauder mourut le 10 octobre 1691, suivant Gotter, ou le 19 janvier, suivant l'éloge inséré dans la *Bibliothèque de Manget.* Il avait publié quelques dissertations, dont on trouve les titres dans les catalogues de Schweickard, des observations dans les actes de l'Académie des Curieux de la nature, dont il suffit de lire les titres pour juger que l'auteur était un homme crédule et superstitieux (par exemple : *De coitu diaboli per 25 annos frequenti cum muliere, nulla venefici opera exercente*); en outre, on a de lui les ouvrages suivans :

De observatione practico-anatomicâ mirabili ad Marcum Ruysch. Padoue, 1661, in-4. — Hernie diaphragmatique de l'estomac, du duodénum et du

pancréas, trouvée sur le cadavre d'un homme mort de la maladie noire.

Ampelographia, seu vitis viniferæ consideratio historico-chymico-medica ad normam Collegii naturæ Curiosorum. Leipsick, 1661, in-4.

Diss. de tincturâ universali, vulgò lapis philosophorum dictâ, in quâ quid hæc sit, quod detur in rerum naturâ, an christiano consultum sit immediatè in hanc inquirere, è quâ materiâ et quomodò præparetur, per rationes et variorum experientiam perspicuè proponitur. Altenbourg, 1678, in-4; Nuremberg, 1736, in-4.

Methodus balsamandi corpora humana aliaque majora, sine evisceratione et sectione huc usque solitâ; ubi non modo de condituris veterum Ægyptiorum, Arabum Ebreorum, ac in specie corporis Christi, ut et modernorum diversa proponuntur, sic etiam modus subjungitur quo cadavera integra sine exenteratione possint condiri. Altenbourg, 1679, in-4. — Compilation utile, dans laquelle on trouve rassemblé avec soin et exactitude tout ce qui avait été dit jusqu'alors sur ce sujet.

Inventum cinnabarinum, hoc est dissertatio de cinnabari nativâ hungaricâ longè circulatione in majorum efficaciam fixatâ et exaltatâ. Iéna, 1684, in-4.

(Manget.—Joecher.—Haller.)

CLAUDINI (Jules-César), médecin renommé de Bologne, fut professeur de logique, de philosophie et de médecine-pratique à l'Université. Il mourut le 2 février 1618, laissant les ouvrages suivans, dont la plupart justifient la réputation dont il jouissait de son temps :

Consilia de gonagrâ et podagrâ. Francfort, 1605, in-4, dans le recueil de Lantenbach.

Paradoxa medica, seu tract. de naturâ et usu thermarum, lutorum, stuffarum, guaiaci, sassafras, sassaparillæ, chinæ radicis, vini medicati, chalybis, balnei aquæ dulcis, medicamentorum ex viperis. Francfort, 1605, dans le recueil de Venusti.

Responsionum et consultationum medicinalium, tomus unicus in II sectiones partitus. Venise, 1606, in-fol.; *ibid.*, 1607, in-fol.; *ibid.*, 1646 et 1690, in-4; Francfort, 1607, in-8; Turin, 1628, in-4.

De crisibus et diebus criticis. Bologne, 1612, in-fol.; *ibid.*, 1628, in-4; Bâle, 1620, in-4; Venise, 1690, in-4.

De catarrho tractatus. Bologne, 1612, in-fol.; Venise, 1690, in-4.

De ingressu ad infirmos, lib. II. In quibus medici munus, sive per se curet, sive cum aliis consultet delineatum continetur. Acc. appendix de remediis generosioribus et de sede principum facultatum. Bologne, 1612, in-4; *ibid.*, 1628 et 1663, in-4; Bâle, 1616, 1617, 1741, in-8; Venise, 1690, in-4. — Cet ouvrage, qui fonde la réputation de Claudini, renferme les divers traités précédemment indiqués. Les éditions postérieures à sa mort furent publiées par les soins de son fils, François Claudini.

Empirica rationalis libris sex absoluta, et in duo volumina divisa, inquorum primo universi corporis humani affectus, penes totum, et partes; in altero verò penes speciem, individuum, ætates, causas manifestas, reconditasque, sive practicis omnibus noti,

aut prolapsi, sive novi, et peregrini rationabiliter, et absolutissimè curantur: Opus medicis, chirurgicis, et secreta profitentibus apprimè proficuum, cum privilegiis. Bologne, 1653, in-fol., 2 vol. — Cet ouvrage, laissé manuscrit par notre auteur, fut publié par Jules-César Claudini le jeune, son petit-fils.

(Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi.* — Haller, *Method. stud.* — Ibid., *Biblioth. med. pract.*)

CLEGHORN (Georges) naquit le 18 décembre 1716 à Granton, près d'Édimbourg. En 1728, il fut envoyé dans cette dernière ville pour y terminer son éducation. Après s'être livré pendant trois ans avec succès à l'étude des langues et des mathématiques, il résolut d'embrasser la profession de la médecine, et fut guidé par le célèbre Alexandre Monro, dont il suivit les leçons et la pratique médicale pendant cinq années. Ce fut alors qu'il se lia intimement avec Fothergill. Cleghorn n'avait que vingt ans lorsqu'il fut nommé chirurgien d'un régiment en station à l'île de Minorque. Pendant treize ans qu'il séjourna dans cette île, il se livra avec ardeur à l'étude. Un an après son retour en Irlande, en 1750, il vint à Londres, où il fit paraître son ouvrage sur les maladies de Minorque, aidé par Fothergill dans le travail matériel de cette publication. En 1751, il se rendit à Dublin, et y fit des cours d'anatomie. Peu de temps après, il fut admis à l'Université de cette ville comme répétiteur d'anatomie. En 1784, le Collége des médecins de Dublin le reçut parmi ses membres honoraires, et il passa à la chaire d'anatomie. Dès la fondation de la société royale de Médecine de Paris, il en avait été nommé membre; il fut aussi un des premiers membres de l'Académie irlandaise des Arts et des Sciences. Cleghorn, après une vie honorable, mourut en décembre 1789. Il a laissé :

Observations on the epidemical diseases of Minorca from 1744 to 1749; to which is prefixed a short account of the climate, productions, inhabitants, and endemial distempers of Minorca. Observations sur les maladies épidémiques de Minorque. Londres, 1751, 1768 et 1799, in-8. — Ouvrage estimé, et pour les détails d'histoire naturelle et de météorologie qu'il contient, et pour les observations médicales qui y sont consignées. L'auteur dit avoir remarqué, entre les maladies décrites par les anciens et celles qui se montrent à Minorque, une conformité qu'explique l'analogie des climats où les unes et les autres ont été observées. Parmi les affections épidémiques de l'île, il signale une fièvre tierce qui y cause les plus grands ravages au printemps et en été. Cette maladie, que caractérisent des symptômes variés et très-violens, est d'autant plus dangereuse, qu'en la méconnaissant dès le principe, les secours sont plus tard ordinairement inutiles. Toutefois, en les observant avec soin, on remarquera dans leur marche une grande

régularité. Malgré les accusations dont on a chargé le quinquina, Cleghorn assure que ce médicament, employé après le cinquième accès, guérissait presque à coup sûr les plus formidables de ces fièvres.

Index of an annuel course of lectures. Dublin, 1767, in-8.

Cleghorn a inséré, en outre, quelques observations dans les *Med. observ. and inquiries*, t. III.

(Lettsom, *Mémoirs of medicine*. — *Journ. britann.* de Maty, t. VI. — R. Watt.)

CLERC (Nicolas-Gabriel), philosophe, historien, publiciste et médecin, naquit à Baume-les-Dames, petite ville de Franche-Comté, le 6 octobre 1726, d'une famille dans laquelle la profession de médecin semblait être héréditaire depuis près de deux siècles. Il fut nommé, en 1757, premier médecin des armées françaises en Allemagne. Deux ans après, sur la demande de l'impératrice Élisabeth, et avec l'agrément du roi, il se rendit en Russie. Il suivit, en qualité de médecin, le général Rasoumowski, hetman des cosaques, dans un voyage qui avait pour but de visiter les principales cours de l'Europe. A son retour, le général lui offrit la propriété de la ville de Batourin, à condition de ne la quitter jamais : il refusa pour revoir sa patrie, où il était en 1762. Il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il retourna en Russie en 1769, avec le titre de premier médecin du grand-duc, et de directeur scholaire du corps impérial des cadets; il devint plus tard inspecteur de l'hôpital de Paul. Ce fut pendant ce second voyage qu'il rassembla, suivant les intentions de Louis XV, les matériaux d'une histoire de Russie. Rentré en France en 1777, il fut d'abord accueilli des ministres, puis oublié presque aussitôt. Des hauts services qu'il avait rendus, la seule récompense qu'il obtint, fut le cordon de Saint-Michel, avec des lettres de noblesse, et une pension de 6,000 livres. Il pri alors le nom de Leclerc. En 1778, il fut nommé inspecteur-général des hôpitaux du royaume, et président d'une commission chargée de mettre fin aux abus qui régnaient dans cette administration. Un changement de ministère lui fit perdre ses places. Il n'échappa plus à l'oubli dans lequel l'avaient laissé les affaires politiques que pour être persécuté pendant la révolution. Il mourut le 30 décembre 1798, à Versailles, où il habitait depuis vingt ans. Les ouvrages de Leclerc sont fort nombreux. On reconnaît dans tous un homme fort éclairé, et un très-bon esprit.

Mémoire sur la goutte, 1750-1751, in-12.

Problème donné par l'Académie de Besançon : Le seul amour du devoir

peut-il produire d'aussi grands effets que le désir de la gloire? Dijon, 1756, in-12.

Dissertatio de hydrophobiâ... 1760, in-4.

Medicus veri amator ad appollineæ artis alumnos. Moscou, 1764, in-8.

Histoire naturelle de l'homme, considéré dans l'état de maladie, ou la médecine rappelée à sa première simplicité. Paris, 1767, 2 vol. in-8. — Ces deux ouvrages de philosophie médicale renferment des considérations fort justes sur la logique des sciences d'observation. Le second contient des renseignemens curieux sur les bains des Russes et des peuples orientaux. En pathologie, l'auteur se montre peut-être partisan un peu trop décidé du *naturisme.*

Moyen de prévenir la contagion et d'y remédier, ... avec l'histoire des maladies épidémiques qui ont régné en Ukraine, en 1760. Moscou. . .

Essai sur les maladies contagieuses du bétail, avec les moyens de les prévenir et d'y remédier efficacement. Paris, 1766, in-12.

Yu-le-Grand et Confucius, histoire chinoise. Soissons, 1760, in-4.

De la contagion, de sa nature, de ses effets, de ses progrès, et des moyens les plus sûrs pour la prévenir et pour y remédier. Saint-Petersbourg, 1771, in-8.

L'art de débuter dans le monde avec succès, dédié à MM. les cadets du cinquième âge. . . . . . 1774, in-8. trad. en russe.

Les plans et statuts de différens établissemens ordonnés par l'impératrice Catherine II, pour l'éducation de la jeunesse de son royaume, traduits du russe de M. Betzky. Amsterdam, 1775, in-4; in-12, 2 vol.

Education morale et physique des deux sexes, pour les rendre aussi utiles aux autres qu'à eux-mêmes, trad. du russe en français. Besançon, 1777, in-4, 2 part., fig.

La boussole morale et politique des hommes et des empires (anonyme). Boston (Neuchâtel, 1779), in-8.

Histoire de la Russie ancienne et moderne. Paris, 1783-1794, 6 vol. in-4, et atlas. — Le fils de Nic. Gab. Clerc a eu part à cet ouvrage, de même qu'à l'*Atlas* ci-après.

Portrait de Henri IV. Paris, 1783, in-8.

Atlas du commerce, etc. Paris, 1786, in-4 et atlas in-fol.

Abrégé des études de l'homme fait en faveur de l'homme à former. Paris, 1789, in-8, 2 vol.

Maladies du cœur et de l'esprit. Paris, 1793, in-8, 2 vol.

Le patriotisme du cœur et de l'esprit. Paris, 1795, in-8.

Histoire de Pierre III, empereur de Russie. Paris, in-8. — Ouvrage mutilé par l'éditeur.

(Weiss, *Biog. univ.*)

CLERC (Daniel Le). *Voyez* Leclerc.

CLERMONT (Charles), en latin *Claramontius* ou *Claromontius*, médecin anglais, qui exerçait l'art de guérir dans la province de Galles, durant la deuxième moitié du dix-septième siècle. Nous le plaçons ici, quoique nous n'ayons aucun renseignement sur sa vie,

parce qu'il est auteur d'un des premiers essais qui aient été publiés sur la topographie médicale de l'Angleterre. Voici le titre de son ouvrage :

De aere, solo et aquis angliæ, deque morbis Anglorum vernaculis dissertatio : nec non observationes medicæ cambro britannicæ ratiocinatione et curandi methodo illustratæ. Londres, 1672, in-12.

CLEYER (André), de Cassel, vivait au milieu du dix-septième siècle. Attaché, en qualité de médecin, au service de la Compagnie des Indes de Hollande, il séjourna long-temps à Batavia et à Java, d'où il revint en Europe vers 1680. Ses lettres, publiées par Bernard Valentin, et un grand nombre de mémoires insérés dans les *Éphémérides de l'Académie des Curieux de la nature*, dont il était membre, ont contribué à faire connaître beaucoup de plantes et de substances médicamenteuses des pays qu'il avait visités. Ce fut encore à Cleyer qu'on dut la connaissance de la médecine des Chinois, quoiqu'il ne fît que publier sous son propre nom la traduction des livres chinois de Wang-Choho et de quelques autres, faite par le Jésuite Michel Boym. Ces livres sont :

Herbarium parvum sinias vocabulis insertis constans. Francfort, 1680, in-4.

Clavis medica ad chinarum doctrinam de pulsibus. Francfort, 1680, in-4.

Specimen medicinæ sinicæ, sive opuscula medica ad mentem sinensium, continens : I. *De pulsibus libros quatuor, e sinico translatos.* II. *Tractatus de pulsibus ab erudito Europæo collectos.* III. *Fragmentum operis medici, ibidem ab erudito Europæo conscripti.* IV. *Excerpta ex litteris eruditi Europæi in China.* V. *Schemata ad meliorem præcedentium intelligentiam.* VI. *De indiciis morborum ex linguæ coloribus et affectionibus : cum figuris æneis et ligneis.* Francfort, 1682, in-4. — On peut voir dans Manget la liste des Mémoires de Cleyer.

(Manget. — Haller. — Du Petit-Thouars.)

CLIFTON (François), médecin anglais, qui vivait vers le milieu du dix-huitième siècle, étudia à Oxford, s'établit à Londres, et fut admis parmi les membres du Collége des médecins de cette ville, et parmi ceux de la Société royale, vers l'année 1730. Il paraît qu'il pratiqua également son art à Yorck. Il était médecin du prince de Galles, et mourut le 12 mars 1748. Clifton a publié :

Disputatio inauguralis de distinctis et confluentibus variolis. Dans la collection de Haller.

Tractatus de podagrâ in quo de ultimis vasis et liquidis et succo nutritio tractatur. Yorck, 1714, in-8.— L'auteur y suit les théories boerhaaviennes.

Tractatus de morbis endemicis Yorck, 1718, in-8.

Hippocratis coi operum quæ exstant omnium secundum leges artis medicæ dispositorum, editionis novæ specimen. Londres, 1727, in-fol. — Cette édition, dont les matériaux étaient tout prêts, n'a point été publiée.

Tabular observations for the improvement of physic. Tableaux d'observations propres à servir aux progrès de la médecine. Londres, 1731, in 8.

State of physic, ancient and modern; with a plan for the improvement of it. État de la médecine ancienne et moderne, avec un plan pour le perfectionnement de cette science. Londres, 1732, in-8., traduit en français par l'abbé Desfontaines. Paris, 1742, in-8. — Cet ouvrage, qui renferme à côté d'erreurs, d'assertions hasardées, des vues très-judicieuses, mérite d'être consulté pour l'histoire de la médecine. L'auteur fait une vive critique de la médecine de son temps, de l'incertitude qu'y a répandue une foule de systèmes nés de découvertes précieuses, qui auraient dû avoir un autre résultat. Selon lui, il fut un temps où la médecine fut plus parfaite; et une autre méthode que celle qui est usitée doit lui faire recouvrer son ancien état et un perfectionnement encore plus grand. Cette méthode consiste, pour chaque médecin, à tracer l'histoire de chaque maladie observée. L'auteur voudrait même qu'il fût ordonné de consigner dans un dépôt public les observations les plus remarquables de la médecine et de la chirurgie.

Clifton a donné une traduction en anglais des livres d'Hippocrate, *De l'air, des eaux et des lieux*, les épidémies et les pronostics dans les maladies aiguës, avec la description de la peste d'Athènes, par Thucydide. Cette traduction est accompagnée de notes pour éclaircir le texte.

Ses œuvres ont été rassemblées et publiées par son fils, Clifton de Wintringham, sous ce titre : *Works now firts collected and published entire; with large additions and emendations from the original manuscrips.* Londres, 1752, in-8, 2 vol.

(Haller. — Floy. — R. Watt.)

CLIFTON DE WINTRINGHAM, fils du précédent, baronet, membre du Collége de médecine de Londres, de la Société royale, médecin en chef des armées anglaises, et médecin ordinaire du roi en 1762. Il fut d'abord attaché en 1749 au duc de Cumberland en qualité de médecin, et occupa successivement les autres places. Sa longue expérience et sa pratique heureuse lui acquirent une réputation étendue, que la publication d'ouvrages importans augmenta encore. Il fut iatro-mathématicien en théorie; mais il se livra à des expériences ingénieuses. Ses recherches sur la structure des vaisseaux sont célèbres. On a de lui :

An experimental inquiry concerning some parts of the animal structure. Recherches expérimentales sur quelques parties de l'économie animale. Londres, 1740, in-8. — Il constate la différence de densité et de ré-

sistance des artères et des veines des diverses parties.

An inquiry into the exilites of the vessels on the human body. Londres, 1743, in-8. Recherches purement théoriques sur les phénomènes qui ont lieu dans l'intimité des tissus.

Notationes et observationes in Richardi, Mend monita et precepta medica. Paris, 1773, in-8.

De morbis quibusdam commentarii. Londres, 1782-1791, in-8, 2 vol.

(Hutchinson. — Haller.)

CLINCH (Guillaume), médecin anglais qui vivait vers le milieu du dernier siècle, et qui a publié :

History of the rise and progress of the small-pox. Histoire de l'origine et des progrès de la petite-vérole. Londres, 1724 et 1733, in-8.

Observationes medicæ. Londres, 1733, in-8.

Historiæ medicæ. Londres, 1733, in-8.

De tuendâ valetudine. Londres, 1738, in-8.

Poems on several occasions. Londres, 1750, in-8.

Clinch a donné une édition grecque et latine des écrits qui restent de Rufus d'Éphèse. Londres, 1744, in-4.

(Haller. — R. Watt.)

CLINIQUE. L'étude de la médecine-pratique forme le complément de toute éducation médicale. C'est au lit des malades que l'élève vient chercher la preuve des théories qui lui ont été exposées, et qu'il apprend à appliquer les règles qu'on lui a transmises. Privé de leçons cliniques, l'instruction la plus solide et la plus étendue ne lui serviront, lorsqu'il voudra en faire l'application, qu'à lui montrer les difficultés d'un art qui, comme tous les autres, ne peut guère se communiquer que par l'exemple. Il est donc intéressant de rechercher quel a été chez les anciens l'enseignement clinique, et par quels degrés il a passé pour parvenir à l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Dans les premiers temps, l'enseignement de la médecine fut presque entièrement clinique. L'exercice de cet art étant concentré dans quelques familles, et les connaissances qui constituaient la science étant peu étendues, c'était plus dans l'exemple que dans des préceptes écrits qu'on en prenait des leçons. Il en fut ainsi jusqu'à Hippocrate. Mais après ce grand homme, dont les écrits, simple expression des faits, devaient seulement faciliter et abréger l'étude de la nature, la médecine, sans être comme avant envahie par les sectes philosophiques, n'en subit pas moins l'influence, et les théories spéculatives remplacèrent de nouveau l'observation. Indépendamment de ce dédain des études pratiques, deux causes

s'opposaient à ce qu'elles fussent mises généralement en usage chez les anciens à cette époque : l'absence d'hôpitaux et l'extension de l'exercice de l'art. On ne peut considérer comme exemple d'études cliniques, l'usage que quelques médecins avaient de se faire accompagner d'un grand nombre d'élèves chez leurs malades. Cet usage, qui d'ailleurs n'était pas général, était plutôt dicté par un sentiment de vanité, que par un véritable zèle pour l'instruction des élèves. Dans tout l'espace de temps qui sépara Hippocrate des Arabes, on ne trouve donc aucune trace d'institutions cliniques. Il ne paraît pas qu'il en ait existé dans l'école d'Alexandrie, si fameuse par les leçons qu'on venait y chercher de toutes parts sur la médecine.

La première institution de ce genre dont l'histoire fasse mention, est celle qui existait, quelque temps avant Mahomet, à Dschondisabour, en Perse, où la médecine était, ainsi que les autres sciences, enseignée par des professeurs la plupart de la secte des Nestoriens, qui était repoussée de l'empire romain. Cette ville possédait un hôpital public, dans lequel les jeunes médecins apprenaient à traiter les maladies. Plus tard, on voit les études cliniques établies. Ali-Abbas dit avoir recueilli la plupart de ses observations dans les hôpitaux, et regarde comme le premier devoir d'un jeune praticien d'étudier dans ces grandes écoles les maladies que les livres décrivent souvent d'une manière peu conforme à la nature. La plupart des célèbres médecins arabes pratiquèrent et enseignèrent la médecine dans les grands hôpitaux fondés par les Mahométans d'Asie et d'Espagne. Mais trop dévoués à l'imitation de Galien, les médecins Arabes ne retirèrent, et pour les progrès et pour l'enseignement de la médecine, que peu de fruit de ces heureuses circonstances.

Pendant ce temps, la médecine, en Occident, loin d'être favorisée par des institutions cliniques, était dans le plus déplorable état; et dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles, lorsqu'on se livra avec ardeur à l'étude de cette science, l'enseignement en fut purement scolastique. On lisait et on expliquait aux élèves les auteurs arabes, puis les auteurs grecs, quand on eut le bon esprit de préférer les originaux aux copistes. Jusqu'au dix-septième siècle, il n'exista aucune institution clinique. Ce n'est pas que les professeurs méconnussent tout le prix des leçons de l'expérience pour les élèves. Quelques-uns la leur recommandaient fortement; mais ils n'avaient aucun moyen de la leur faire acquérir. Combien peu d'élèves, en effet, pouvaient suivre le conseil qui leur était donné, de

rester long-temps, après leurs études académiques, auprès des praticiens, afin de se livrer avec eux à l'observation clinique. Dans beaucoup d'endroits, ils suivaient les hôpitaux, assistaient à la visite du médecin : pratique utile, sans doute, mais insuffisante, pour que l'étude pratique de la médecine fût généralement sentie et cultivée, entrât dans le plan même de l'enseignement public. C'est ce que réclamaient quelques bons esprits. Thurianus, de Gênes, entre autres, au commencement du dix-septième siècle, indiqua un système d'étude clinique très-avantageux (*Iatrobulia seu de medicâ consultatione.* Gênes, 1605.). Ce vœu ne commença à se réaliser qu'assez long-temps après.

François de Le Boë, auteur du système iatro-chimique, est communément regardé comme celui qui eut le premier l'idée de faire des leçons cliniques dans l'hôpital qu'il dirigeait. Mais cette opinion ne se forma qu'à cause de l'éclat que le professeur et ses nouvelles théories répandirent sur ses leçons. Il paraît que long-temps avant, Guillaume Straten, médecin de réputation, faisait à Utrecht une clinique très-florissante, et que Otton de Heurn, prédécesseur de de Le Boë dans la chaire de médecine pratique à Leyde, avait introduit ce mode d'enseignement dans son hôpital. C'est ce que nous apprend Kyper (*Methodus medicinam ritè discendi et exercendi*), qui, dans cet ouvrage, traite en général de l'établissement des cliniques, du choix de l'hôpital, de celui des médicamens, et de la diététique, de l'ordre des visites, de la tenue des élèves, de la manière de procéder du professeur. De plus, Comparetti (*Sdggio della scuola clinica nello spedale di padova*) a prouvé que la clinique de Padoue est bien antérieure à celle que de Le Boë fonda à Leyde en 1658. Ce fut en 1578 qu'elle fut établie dans l'hôpital de Saint-François. Ses premiers professeurs furent Albert Bottoni et Marc Oddo, l'un chargé de la salle des hommes, l'autre de celle des femmes. On a, du reste, peu de renseignemens sur cette institution clinique de Padoue. Il n'est pas certain qu'elle ait existé ensuite sans interruption. Une autre clinique fut aussi fondée dans le même hôpital de Saint-François de Padoue, en 1637. Mais il paraît qu'elle ne dut son origine qu'à l'influence des sectes qui régnaient alors; car on ne s'y occupait que de la connaissance du pouls et de l'examen de l'urine. Le premier professeur de cette clinique partielle fut Jules Sala. Elle était confiée aux professeurs de médecine théorique, tandis que la première était dirigée par les professeurs de pratique.

Malgré l'éclat que de Le Boë répandit sur la clinique de Leyde, cette utile institution ne fut pas continuée après la mort du professeur. Ce ne fut qu'en 1714, lorsque Boerhaave fut désigné pour la chaire de médecine pratique à Leyde, qu'elle fut rétablie par les soins de ce grand médecin, qui attirait à ses leçons une foule immense d'élèves venus de tous les points de l'Europe. Malgré le peu de ressources qu'offrait l'hôpital clinique de Leyde, qui était peu considérable, Boerhaave sut le rendre fécond pour l'instruction des élèves. — Partout ailleurs qu'à Leyde, l'enseignement pratique de la médecine était à peu près nul; en Allemagne même, les élèves ne jouissaient pas de l'accès dans les hôpitaux (Bohn, *De duplici officio medici clinicò nimirùm et forensi*, 1704). L'exemple et l'influence de Boerhaave furent heureux pour les institutions cliniques. Dès 1715, une école de clinique s'ouvrait avec solennité à Rome, dans l'hôpital du Saint-Esprit, sous les auspices du souverain pontife, et dirigée par le célèbre Lancisi. En 1720, des élèves de Boerhaave, réformant l'Université d'Édimbourg, y fondèrent une clinique sur le modèle de celle de Leyde. Cette clinique n'a pas de professeur particulier; mais elle est occupée alternativement, pendant quelques mois de l'année, par chacun des professeurs de l'Université, suivant que le sort en décide. L'exemple donné par l'Université d'Édimbourg ne fut pas alors suivi en Angleterre. Plus tard, plusieurs hôpitaux de Londres devinrent des écoles de médecine pratique, qui suppléèrent à l'absence d'institutions médicales publiques dans cette ville. Les Universités de Cambridge, d'Oxford, de Dublin, possédèrent aussi des cliniques; mais les moyens d'instruction y sont moindres qu'à Édimbourg et à Londres.

L'éclat avec lequel la clinique de Vienne fut fondée, sembla décider enfin l'établissement général de ces institutions. Van Swiéten, chargé par l'impératrice Marie-Thérèse de donner un nouveau plan à l'Université de Vienne, y établit en 1733 un hôpital clinique, et le confia au célèbre Dehaen, dont les leçons furent continuées par Stoll, puis par Hildenbrand. Depuis l'époque de l'institution clinique de Vienne, il en fut établi un grand nombre dans toutes les contrées de l'Europe. Gottingue, devenue, depuis Haller, une des Universités les plus célèbres de l'Allemagne, eut une clinique que dirigèrent successivement Brendel, Vogel, Baldinger et J. P. Frank. En 1796, le professeur Arnemann institua dans cette ville une autre clinique médico-chirurgicale, où de jeunes médecins, réunis

en association libre, observent et traitent des malades, soit dans la ville, soit dans un hospice spécialement consacré à cette institution, et dont les frais sont remplis, partie par souscription, partie par des secours du gouvernement. Des conférences réglées ont lieu tous les jours sur ces malades; et les observations sont déposées dans un recueil périodique, publié par la société.

En 1779, on établit dans l'hôpital de Prague un institut clinique sur le modèle de celui de Vienne. Plenciz le fils en fut le premier professeur. Wurtzbourg possédait depuis long-temps un vaste hôpital, où l'on fonda, en 1734, une clinique, qui a reçu successivement divers perfectionnemens. Thomann a donné des détails sur cet établissement (*Annales instituti clinici Wurceburgicensis*, 1799, 1800, 1801). La clinique de Hale, établie en 1787, a été illustrée par les travaux de Chr. Reil. A Copenhague, Frédéric V établit, en 1756, un hôpital, où le médecin est chargé de tenir un journal d'observations, de former les élèves au lit des malades, et de faire avec eux toutes les ouvertures de cadavres. Bang, par ses travaux, a rendu cette école pratique célèbre. Il existe aussi à Copenhague un hospice et une école pratique d'accouchemens et de maladies des femmes en couche, digne de servir de modèle aux institutions de ce genre. M. Demangeon a donné une description de cet hospice et de l'école pratique à la fin de son ouvrage: *Examen critique de la doctrine et des procédés du docteur Sacombe*. Francfort-sur-l'Oder, Stockholm, Berlin, Iéna, Erlang, Tubinge, etc., nous offrent encore dans le nord de semblables établissemens cliniques. En Russie, la médecine était organisée dès 1765 sur un plan très-étendu d'instruction pratique. Dans les villes principales, les diverses parties de l'enseignement médical sont annexées à un hôpital qui fournit aux leçons de l'expérience. La clinique de Pétersbourg a été, pendant quelques années, dirigée par l'illustre J. P. Frank; et celle de Wilna, fondée en 1805, eut pour professeur J. Frank, qui occupait encore naguères cette chaire avec distinction.

L'Italie vit s'élever dans son sein un grand nombre de cliniques très-renommées. La plus ancienne, celle de Padoue, dont il a été déjà fait mention, fut rétablie sur un nouveau plan en 1764. Jean de Bona en fut nommé professeur; et il eut pour successeur Comparetti, qui a laissé un ouvrage intéressant sur l'ordre et l'arrangement de cette clinique, et sur la manière dont on y instruisait les élèves. L'Université de Pavie eut surtout une clinique floris-

santé, dont l'établissement date de 1770. Borsieri en fut le premier professeur; et cette chaire fut successivement occupée, depuis cette éqoque jusqu'à nos jours, par Tissot, J. P. Frank, J. Frank, Brera, Moscati, Raggi et M. Hildenbrand le fils. On créa en 1787, dans la même Université, une clinique chirurgicale. Aujourd'hui, quatre salles de l'hôpital de Pavie sont destinées aux cliniques, l'une pour la médecine interne, l'autre pour la chirurgie, une troisième pour les maladies des yeux, et enfin la quatrième pour les femmes en couche. Celle de chirurgie a été illustrée par Scarpa. La clinique de Gênes, fondée en 1789 d'après les conseils de J. P. Frank et d'Olivari, eut ce dernier pour professeur. Parmi les cliniques de l'Italie, nous devons principalement mentionner celles de Bologne, que dirige Tommasini; celle de Milan, où professa Rasori; les cliniques de Florence, de Pise, de Sienne, de Turin, de Naples. Dans plusieurs de ces villes, la médecine n'a d'autres écoles que celles qui sont établies dans les hôpitaux mêmes (Desgenettes, *Observ. sur l'enseignement de la médecine dans les hôpitaux de la Toscane*).

La médecine n'est pas dans un état florissant en Espagne; cependant on y trouve aussi quelques cliniques. Le docteur Salva a publié un ouvrage intéressant sur celle de Barcelonne. Enfin, l'Amérique a suivi l'impulsion donnée en Europe à l'étude de la médecine pratique. On a établi à New-York et dans plusieurs autres villes des États-Unis des cliniques bien dirigées.

Il y avait déjà long-temps que l'Italie, la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne possédaient des écoles cliniques, et la France était encore privée de ces utiles établissemens. Ce ne fut que lors de la création des nouvelles écoles de médecine, en l'an III (1794), que les études cliniques y reçurent une organisation spéciale. Déjà, avant cette époque, il est vrai, Desbois de Rochefort avait fait à l'hôpital de la Charité des leçons cliniques, qui furent continuées par Corvisart, dans le temps même où ce médecin n'occupait pas encore la chaire qui a jeté tant d'éclat sur l'école de Paris. Déjà aussi Desault avait établi et dirigé à l'Hôtel-Dieu de Paris une école clinique de chirurgie, qui a laissé des souvenirs glorieux et de beaux exemples (Voyez *Plan des cours de Desault*, *Journ. de méd.*, *an II*; *et l'Eloge de Desault par Bichat*). Déjà encore plusieurs hôpitaux militaires et de la marine possédaient une instruction pratique et clinique. La Société royale de Médecine, in-

terprète des vœux formés depuis le commencement du siècle par plusieurs médecins éclairés, avait encore, en 1790, présenté un plan d'institutions cliniques. Enfin, ces institutions firent partie des écoles de santé créées en 1794, à Paris, à Strasbourg et à Montpellier. On y fonda des chaires de cliniques médicales et chirurgicales, distinctes des chaires qui furent consacrées à l'enseignement théorique. La Faculté de Montpellier, qui a joui pendant si longtemps d'une grande célébrité, n'avait pas plus que celle de Paris d'institution clinique avant la nouvelle organisation. Une chaire de médecine pratique fut bien créée dans cette Université, en 1715, et confiée à Haguenot, qui devait faire des leçons de clinique à l'hôpital Saint-Éloy. Mais cet utile établissement n'eut pas lieu; ce ne fut qu'un projet qui ne reçut point d'exécution. Indépendamment des cliniques instituées dans l'école de Paris, plusieurs médecins et chirurgiens d'hôpitaux y donnèrent des leçons cliniques, soit sur les maladies de toutes sortes qui s'y trouvaient, soit sur les maladies spéciales auxquelles quelques-uns de ces hôpitaux étaient destinés. C'est ainsi que MM. Pinel, Cullerier, Alibert, Jadelot, Landré-Beauvais, etc., fournirent aux élèves une instruction qu'ils ne pouvaient puiser aux cliniques des écoles sur les maladies mentales, sur les affections syphilitiques, sur les affections de la peau, sur les maladies des enfans et des vieillards, etc.; malheureusement ces cliniques ne furent dues qu'au zèle de quelques médecins jaloux de propager les connaissances médicales pratiques. On attend qu'une administration éclairée, et qu'une organisation mieux entendue de l'enseignement médical fassent un devoir de ces leçons aux médecins et chirurgiens placés à la tête des hôpitaux, et que ces asiles, que la société entretient à grands frais pour le soulagement des pauvres, la paient de ses avances par la propagation de l'instruction médicale pratique.

Nous n'avons pas dû nous étendre sur l'organisation particulière des cliniques. On pourra, au besoin, puiser des documens, principalement dans les ouvrages suivans, outre ceux qui sont cités dans le courant de cet article : Tissot, *Moyens de perfectionner les études de la médecine*. 1785. J. P. Frank, *Plan d'une école clinique*. Vienne, 1790. Olivari, *Piano della scuola di clinica*. Gênes, 1789, in-8°. Fouquet, *Discours sur la clinique*, dans le *Recueil périod. de littér. méd., an II. Programme de la Société roy. de Médec. sur les cliniques*. 1792. *Réglemens de la Société d'instruction médicale*, avant-propos. — Stoll, dans la préface du *Ratio medendi;* Hilden-

brand, à la tête de sa *Médecine pratique*, ont donné des détails sur la clinique de Vienne, etc.

(Bruté, *Essai sur l'Histoire et les avantages des institutions cliniques*, diss. inaug. Paris, an XI (1803), in-8. — Moreau de la Sarthe, art. Médecine-Clinique, *Encyclop. méthod.*, partie médecine. — Gauthier, Discours préliminaire à la traduction de la *Médecine pratique* de J. Val. de Hildenbrand. — Fr. de Hildenbrand, *Annales scholæ clinicæ medicæ ticineusis*, pars I, Isagoge.)

CLOSS (Jean-Frédéric), *Clossius*, né à Marbach, dans le Wurtemberg, en 1735, fut d'abord médecin à Bruxelles, puis dans différentes villes d'Allemagne, de Hollande, de la Belgique, et enfin à Hanau, où il mourut en juin 1787. Il avait la réputation de savant philologue et de poète élégant. Ses ouvrages sont :

Petri apollonii collatini carmen de duello Davidis et Goliæ emendatum atque illustratum. Tubingue, 1762, in-4.

De gonorrhœa virulenta, sine contagio nata. Tubingue, 1764, in-4.

Carmen de cortice peruviano, remedio variolarum prophylactico valdè limitando. Leyde, 1765, in-4.

Nova variolis medendi methodus, cum specimine observationum miscellarum, rem medicam illustrantium. Utrecht, 1766, in-8. — La méthode de Closs consiste à appliquer des vésicatoires aux pieds, qu'on entretient tant que dure la maladie. Suivant lui, la figure est, par ce moyen, presque complétement préservée d'éruption, et l'on n'a pas à craindre de variole confluente. Dans les *Observations diverses*, Closs propose l'écorce du *salix alba* pour succédané au quinquina.

Specimen observationum in Cornelium Celsum. Utrecht, 1767, in-4. — L'auteur avait beaucoup étudié Celse. Il en promettait une édition critique; on regrette qu'elle n'ait point vu le jour.

Médicamentum non πολυχρηστον sed πανχρηστον (*alias universale dictum*) *revelat, elegisque latinis decantat Janus irenæus soliscus* (Closs). Utrecht, 1783, in-8.

Jani irenæi solisci carmen de medico, ignoratâ morbi causâ male curante. Tubingue, 1784, in-8 de deux feuilles et demie. — Parmi les observations contenues dans ce petit poème, nous citerons la suivante, qui donnera une idée de la poésie de l'auteur. Une demoiselle de treize ans, attaquée de convulsions et d'autres symptômes qu'on attribuait à la présence des vers dans le canal intestinal, fit vainement usage de toute espèce de vermifuges : on s'était mépris sur la cause du mal, car voici comment l'auteur qui l'a découverte la décrit:

. . . . Adest lasciva salaxque puella.
Nos quoties visum materna ad tecta venimus,
Ambas conspicimus justo ferventius inter
Sese amplectentes, insuetaque basia dantes,
Sub quibus alterius linguam altera vibrat in ore,
Errantes animas labiis sugentibus, atque,
Mammarum niveos dextris pressantibus orbes.
Præterea interdùm pariter conclave relinqunt,
Cumque revertuntur, nimius rubor ora colorat.
His visis, turpi tribadum quin crimine sese
Commaculent, dubium nobis non esse videtur.

Et en effet, en faisant des recherches, on trouve :

Instrumenta aliquot tentos referentia penes.

On les brûle, on fouette la demoiselle, on enferme l'autre fille, et quelque temps après la malade fut guérie.

A. Cornelii Celsi de tuendà sanitate volumen elegis latinis expressum. Subjicitur ipse Celsi contextus, partim e libris, partim ex ingenio emendatus, cum varietate lectionis Lommianæ, Lindenianæ, Krausianæ, Targanæ et Valartianæ. Tubingue, 1785, in-8, 80 pp.

Hippocratis aphorismi elegis latinis redditi. Tubingue, 1786, in-8.

Epigrammatum in μαγειρον medicum francofurtanum, decas. Sans lieu d'impression. 1787, in-8.

Closs a encore publié une traduction latine des *Institutions de médecine de Macbride* (Utrecht, 1764, in-8, 2 vol.; Bâle, 1783, in-8, 2 vol.), et une édition des *Commentationes philosophicæ selectiores* de Godefroi Ploucquet (Utrecht, 1781, in-4).

(Hamberger et Meusel, *Gelehrte Teutschland, etc. — Comment. de reb. in med. gest.—Journal de méd.*)

CLOSS (Charles-Frédéric), fils du précédent, né en 1768, fut nommé à vingt-quatre ans professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Tubingue, et professeur ordinaire à vingt-sept. Il mourut le 10 mai 1797, ayant publié, quoique bien jeune, plusieurs ouvrages fort estimés, et écrits avec une pureté et une élégance rares.

Tractatus de ductoribus cultri lithotomi sulcatis. Marbourg, 1792, in-8

Diss. systens analecta quædam ad methodum lithotomiæ celsianam. Tubingue, 1792, in-4.

Anmerkungen ueber die Lehre von der Empfindlichkeit und Reitzbarkeit der Theile. Remarques sur la doctrine de la douleur, de la sensibilité et de l'irritabilité des parties. Tubingue, 1794, in-8.—L'auteur, dit Sprengel, allègue des argumens très-vraisemblables pour constater que toutes les parties sont pourvues de nerfs, et que ceux-ci dépendent tous du cerveau.

Dissertatio de perforatione ossis pectoralis. Tubingue, 1795, in-4. — Ouvrage savant, utile, et très-bien écrit.

Ueber die enthauptung. Sur la décapitation. Tubingue, 1796, in-8. — Closs soutient l'opinion de Sœmmerring, relativement à la persistance du sentiment quelque temps après la décapitation.

Ueber die lutseuche. Sur la syphilis. Tubingue, 1796, in-8.—Savant et excellent ouvrage, au jugement de Sprengel.

Ueber die krankheiten der knochen. Sur les maladies des os. Tubingue, 1798, in-8. — Ouvrage excellent, suivant le même historien.

(Sprengel.— Chaumeton, dans *Biograph. univ.*)

CLOWES (Guillaume), chirurgien anglais qui vivait à la fin du seizième siècle, sous le règne d'Élisabeth. On ne possède d'autres documens sur sa vie, que ceux qu'on a pu recueillir dans ses ou-

vrages. Il fut quelque temps employé comme chirurgien sur un des vaisseaux de la marine royale, vers 1570. Puis il séjourna plusieurs années à Londres, où il acquit une grande réputation; ce qu'on peut inférer du choix qu'on fit de lui pour remplir les places de chirurgien des hôpitaux de Saint-Barthélemy et du Christ, jusqu'à ce qu'il fut envoyé, en 1586, dans les Pays-Bas, en qualité de chirurgien des armées anglaises. Il était, avec Banister, un des chirurgiens de la reine. Il paraît avoir été en grande vogue en 1596, époque à laquelle se rapporte la dernière date de ses ouvrages. On ignore le temps précis de sa mort. Mais Alex. Read, dans ses leçons faites au Collége de chirurgie en 1631, parlait alors du célèbre Clowes comme n'existant plus. Clowes ne fut pas seulement un habile praticien; il était aussi versé dans la connaissance des auteurs anciens et modernes. Il plaida vivement en faveur de la langue vulgaire pour les livres de médecine et de chirurgie. Ses ouvrages ont pour titre :

A short profitable treatise touching the cure of the disease called morbus gallicus, by unctions. To which is added an account of the nature of quicksilver, B. G. Baker. Sur le traitement de la maladie vénérienne. Londres, 1575, in-12; *ibid.*, 1579, in-8; *ibid.*, 1585, in-4; *ibid.*, 1588, in-4; *ibid.*, 1596, in-4; *ibid.*, 1637, in-4. —Cet ouvrage a paru dans les éditions diverses avec un titre un peu différent. Dans quelques-unes, il est joint à l'ouvrage dont nous parlerons après. La principale méthode de l'auteur, pour traiter la syphilis, consistait dans les frictions mercurielles poussées jusqu'à la salivation, et dans la provocation simultanée de sueurs abondantes. Il préconise l'administration interne du turbith minéral, et du mercure diaphorétique, qui est probablement la poudre d'algaroth.

A proved practise for all young chirurgians, concerning burnings with gun-powder, and woundes made with gun-shot, sword, halbard, pike, launce, or such other. Guide des jeunes chirurgiens, concernant le traitement des brûlures par la poudre à canon, et des blessures faites par les armes à feu, les épées, les hallebardes, etc. Londres, 1588, 1591, in-8; *ibid.*, 1596, in-8; *ibid.*, 1637, in-4. — Cet ouvrage est, comme le précédent, composé de cas particuliers et de remarques tirés de la pratique de l'auteur, ainsi que d'observations recueillies dans d'autres auteurs. La pratique chirurgicale de Clowes paraît très-éclairée, eu égard à son temps. Sa méthode de traitement des brûlures, des plaies d'armes à feu, des plaies par instrumens piquans, diffère peu de celle qui est aujourd'hui adoptée. Loin de faire abus des topiques irritans, il recommande et emploie avec discernement les émolliens et les mucilagineux. Il rapporte un cas de fracture du crâne, qu'il traita avec succès par l'application de deux couronnes de trépan. Après l'amputation, il n'arrêtait jamais l'hémorrhagie que par l'ap-

plication, sur la plaie, d'une poudre absorbante et astringente, de charpie et d'étoupe, soutenues par un bandage serré. Il dit que ce moyen ne l'a jamais trompé. Quoiqu'il connût le procédé dont se servaient dès-lors plusieurs chirurgiens français, la ligature des vaisseaux artériels, il ne le mit jamais en usage. Dans l'édition de 1591, sont joints la traduction d'un traité de la maladie vénérienne, par Jean Almenar, médecin espagnol, et plusieurs aphorismes relatifs à la chirurgie, en anglais, en latin, tirés de plusieurs vieux ouvrages sur la chirurgie.

Rigth fructfull and aproved treatise of the struma. Traité de la maladie scrofuleuse. Londres, 1682. Haller, *Bibl. chir.* — Aikin ne fait aucune mention de cet ouvrage. Il y est rapporté un cas de guérison obtenue par le toucher de la reine Élisabeth.

(Aikin, *Biogr. mem.* — Astruc. — R. Watt.)

COCCHI (Antoine), médecin distingué, né à Mugellano, dans la Toscane, en 1695, fit ses premières études à Florence, et fut ensuite à Pise étudier la médecine et les mathématiques; revenu à Florence, il fit la connaissance de plusieurs Anglais, et l'un d'eux, le comte d'Huntington, l'engagea à visiter l'Angleterre. Cocchi, auquel la plupart des langues étrangères étaient familières, accepta avec empressement; il voyagea de cette manière en France et en Hollande, où il fut accueilli par Fontenelle, Ruysch et Boerhaave; à Londres, où il séjourna pendant trois années, il devint l'ami de Newton, Mead, et Clarke; ses talens lui méritèrent le titre de membre de la Société royale de Londres. De retour dans sa patrie en 1726, il prit le bonnet de docteur en médecine à l'université de Pise. Afin d'éviter les désagrémens qu'on lui suscitait, Cocchi se retira à Florence, où il fut nommé professeur d'anatomie; il occupa cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 1er janvier 1758. Cocchi n'était pas seulement praticien habile et professeur éloquent, ses écrits prouvent encore qu'il avait de grandes connaissances et une érudition profonde. Voici les titres de ses ouvrages :

Xenophontis Ephesii Ephesiacorum libri V, græcè et latinè. Londres, 1726, in-4. — Traduction du roman grec des amours d'Abrocome et d'Anthias, dont le texte n'avait pas été imprimé jusqu'alors.

Medicinæ laudatio in gymnasio pisis habita. Lucques, 1727, in-4.

Oratio de usu artis anatomicæ. Florence, 1736, in-4; trad. ital., Florence, 1745, in-4. — Cocchi traite quelques points de l'histoire de l'anatomie, et prouve le peu de fondement de l'opinion de quelques auteurs qui prétendent que les anciens ont disséqué des hommes vivans.

Elogio di Pietro Antonio Micheli. Florence, 1737, in-4; inséré dans le tome XIX du recueil de *Calogerà*.

Del vitto Pitagorico per uso della medicina. Florence, 1743, in-8; *ibid.*, 1744, in-12; Venise, 1744, in-12;

trad. franç., La Haye et Paris, 1762, in-8.—Cocchi préconise surtout le régime végétal et acidule.

Lettera critica sopra un manoscritto in cera. Florence, 1746, in-4. — Lettre sur un manuscrit contenant l'état des dépenses de la cour de Philippe-le-Bel, pendant plusieurs mois de l'an 1301.

Dissertazione sopra l'uso esterno presso gli antichi dell' acqua fredda sul corpo umano. Florence, 1747, in-12.

Degli bagni di Pisa trattato. Florence, 1750, in-4.

Græcorum chirurgici libri : Sorani unus de fracturarum signis ; Oribasii duo de fractis et luxatis, ex collectione Nicetæ. Florence, 1754, in-fol. —Cocchi a traduit ces fragmens de la chirurgie ancienne sur des manuscrits de la bibliothèque de Médicis.

Discorsi soprà Asclepiade. Florence, 1758, in-4.—Publié par les soins du fils de notre auteur, Raymond Cocchi. C'est un des meilleurs écrits sur la doctrine d'Asclépiade.

Degli vermi cucurbitini dell' uomo. Pise, 1759, in-8; *ibid.*, 1768, in-8. —Ce travail avait été lu par Cocchi, en 1754, dans une assemblée générale de la Société botanique de Florence, société qu'il contribua à rétablir à cette époque.

Discorsi Toscani. Florence, 1761, in-4, tom. I; *ibid.*, 1762, in-4, tom. II; trad. franç., Paris, 1762, in-12.

Del matrimonio ragionamento di un filosofo mugellano, coll' agiunta di una lettera ad una sposa, tradotta dall' Inglese da una fanciulla mugellana. Paris, 1762, in-8.

Cocchi a publié une édition des *Discorsi di anatomia* de Laurent Bellini. Florence, 1744, in-8.

(Haller, *Method. stud.* — Fabroni. — Éloy. — Desgenettes.)

COCCHI (Antoine-Célestin), naquit en 1699; il exerça la médecine à Rome, et professa la botanique et la médecine au collége de Sapience. Cocchi mourut à Rome le 24 novembre 1747, laissant les ouvrages suivans :

Epistola ad Morgagnum de lente cristallinâ oculi humani, verâ suffusionis sede. Rome, 1721, in-8.

Epistolæ physico-medicæ ad Lancisium et Morgagnum, scilicet, brevis febrium castrensium historia, de terræ motu, de immani hysterico affectu, de sepulto intrà pectus aneurismate et venæ cavæ dilatatione. Rome, 1725, in-4; Offenbach, 1730; in-4; Francfort, 1732, in-4.

Oratio habita in aperitione horti botanici super Janiculum juxtà fontem aquæ olim Trajanæ, nunc Paulæ. Rome, 1736, in-4.

Lectio de musculis et de motu musculorum, Romæ, anno 1741, habita. Rome, 1743, in-4.

Narratio de morbo variolari quo adfecta est nobilis monialis. Rome, 1739, in-4.

Dissertatio physico-practica continens vindicias corticis peruviani. Rome, 1746, in-8; Leyde, 1750, in-8.

(Haller, *Method. stud.* — Eloy.)

COCKBURN (Guillaume). On ignore la date et le lieu de sa naissance. On sait seulement qu'il était Écossais, et qu'il fut membre

de la Société royale de Londres, puis en 1696 et 1697, médecin de la marine royale, et enfin membre du Collége des médecins de Londres. Il a publié :

OEconomia corporis animalis. Londres, 1695, in-8; Augsbourg, 1696, in-8. Inséré dans la *Bibliotheca anatomica* de Manget, t. II.

Sea diseases, or a treatise of their nature, causes and cure, etc. Maladies des gens de mer, ou traité sur leur nature, leurs causes et leur traitement; avec un essai sur la saignée dans les fièvres. Londres, 1696, in-8. Continuation du même ouvrage; *ibid.*, 1697, in-8; 2e édit., *ibid.*, 1706, in-8.— Cet ouvrage est le premier qui ait paru sur la médecine nautique. Cockburn assigne au scorbut le premier rang parmi les maladies des marins. Il l'attribue à la nature des alimens et au défaut de transpiration. Il pense que cette maladie résiste en mer à tous les moyens de traitement; il conseille cependant les acides, et surtout les soins hygiéniques. Dans l'essai sur la saignée, il s'élève contre la règle de saigner *ad deliquium*.

Profluvia ventris, or the nature of loosenesses discovered. Londres, 1701, in-8; *ibid.*, 1702, in-8.

The present uncertainty in the knowledge of medecine. L'incertitude actuelle de la connaissance des médicamens. Londres, 1703, in-fol.

Solution of the problem for determining proper doses of purging and vomiting medecines, etc. Solution du problème de la détermination des doses convenables des médicamens purgatifs et émétiques selon les diverses constitutions, etc. Londres, 1705, in-8.

A treatise on loosenesses. Traité sur les diarrhées. Londres, 1710, in-4.

The symptoms, nature, causes and cure of gonorrhœa. Les symptômes, la nature, les causes et le traitement de la gonorrhée. Londres, 1713, 1715, 1718, 1719, 1728, in-8. Traduit en français, par Jos. Devaux. Paris, 1730, in-12; en latin, Leyde, 1717, in-8. —L'auteur établit que la gonorrhée n'a pas son siége, comme on le pensait, dans la prostate, ni dans les vésicules séminales, mais dans les lacunes muqueuses de l'urètre. Il distingue cette maladie des flueurs blanches chez la femme.

On the nature and cure of fluxes. Sur la nature et le traitement des flux. Londres, 1721 et 1724, in-8.

The danger of improving physic, etc. Le danger d'améliorer la médecine, avec une courte description de la fièvre épidémique actuelle. Londres, 1740, in-8.

Cockburn a publié encore un assez grand nombre de mémoires sur la médecine, dans les *Medical essays* d'Édimbourg, et dans les *Transactions philosophiques*.

(Haller.— R. Watt.)

CODRONCHI (Baptiste), médecin italien, exerça son art à Imola. Il ne nous est connu que par les ouvrages suivans :

De christiana et tuta medendi ratione L. II. cum tract. de baccis orientalibus et antimonio. Ferrare, 1591, in-4; Bologne, 1629, in-4.

De morbis veneficis ac veneficiis L. IV. in quibus veneficia dari demonstratur, eorum species, causæ, effectus, nova methodo aperiuntur, de eorum curatione et præservatione pertractatur, veraque et nova remedia proponuntur. Venise, 1591, in-8; Milan, 1618, in-12. — Ouvrage dans lequel l'auteur montre la crédulité la plus superstitieuse.

De vitiis vocis L. II. acced. consilium de raucedine, methodus testificandi in quibusvis casibus medicis oblatis, in quibus nonnullæ difficiles quæstiones et formulæ testationum proponuntur. Francfort, 1597, in-8.

De morbis qui Imolæ et alibi communiter, an. 1602, vagati sunt commentarius, in quo potissimum de lumbricis tractatur, et de morbo novo, prolapsu nempè cartilaginis mucronatæ. Bologne, 1603, in-4. — A la suite de l'histoire des maladies qui avaient régné à Imola, il indique les accidens qui résultent de la déviation de l'appendice xyphoïde. Quand ce prolongement cartilagineux est déprimé vers l'estomac, la présence des alimens dans ce viscère est accompagnée de vives douleurs; souvent il survient des vomissemens; les malades éprouvent un sentiment de pesanteur à l'épigastre; ils respirent difficilement; une teinte ictérique survient, de l'amaigrissement, etc. Quand le malade élève ses bras ou reste couché, il se manifeste de vives douleurs dans le creux de l'estomac. Cette incommodité cause une agitation continuelle aux malades. La déviation du cartilage xyphoïde est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes. Codronchi conseille, pour moyens curatifs, de presser assez fortement les fausses côtes des deux côtés, de manière à diminuer le diamètre transversal de la poitrine, d'où résulte, suivant lui, le redressement de l'appendice; il conseille de faire élever un poids assez considérable au malade, en le lui faisant soutenir en l'air au-dessus de sa tête, et en l'agitant en divers sens. Il recommande, en outre, des ventouses, des topiques émolliens, s'il y a douleur, avant de tenter le redressement. Brambilla rapporte à cette occasion, l'histoire d'un individu qui, à la suite d'une contusion reçue plusieurs années auparavant, fut affecté d'une exostose sur l'appendice xyphoïde. Ce malade ressentait continuellement une pression incommode sur l'estomac; le moindre contact y était douloureux; il ne pouvait manger des alimens qu'en très-petite quantité; ce qui le contraignait à faire des repas très-fréquens, sans cela il éprouvait des syncopes répétées. Du reste il était d'une constitution robuste, et gras.

De rabie, hydrophobia communiter dicta, libri II. De sale absinthii; de iis qui submerguntur, et de elleboro commentarius. Francfort, 1610, in-8.

De annis climatericis. Bologne, 1620, in-8; Cologne, 1623, in-8; Ulm, 1651, in-8.

(Haller, *Bibl. med. pract.*—Brambilla, *Storia delle Scoperte, etc.*)

COHAUSEN (Jean-Henri), né à Hildesheim, en 1665, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, fut docteur en 1699, médecin de l'évêque de Munster en 1717, et mourut dans cette ville le 13

juillet 1750. C'était un homme d'un esprit satirique et enjoué, comme on le voit au seul titre de ses ouvrages.

Decas tentaminum physico. medicorum. Francfort, 1699, in-4.

De vitâ humanâ per pharmaciam prolongandâ. Osnabruck, 1714, in-4.

Ossilegium historico-physicum ad Nunningii sepulchretum Westphalico-Mimigardicum gentile canonici Nueming, in quo de urnis ac lapidibus gentilium Westphalorum sepulchralibus pertractata variis circa cineres et ossa observationibus physicis illustrantur. Osnabruck, 1714, in-4.

Neo-Thea. Osnabruck, 1716, in-8; en allemand, Lemgo, 1728, in-8; en hollandais, Amsterdam, 1719, in-8. — Sur le thé, et sur diverses plantes qui peuvent lui servir de succédanées.

Dissertatio satyrica, physico-medico-moralis, de picâ nasi, sive Tabaci sternutatorii moderno abusu et noxâ. Amsterdam, 1719, in-8; en allemand, Leipsick, 1720, in-8.

Lumen novum phosphoro accensum et perspicacibus accensoriis brevi nostris oculis expositum, seu exercitatio de causâ lucis in phosphoris tam naturalibus, quam artificialibus exarata ad provocationem academiæ Burdigalensis in gallia. Amsterdam, 1717, in-8.

Raptus exstaticus in montem parnassum, seu satyricon novum in modernum tabaci sternutatorii abusum. Amsterdam, 1726, in-8.

Relatio de virtute et usu liquoris vitæ balsamici Polichresti. Amsterdam, 1726, in-8.

Lucina Ruyschiana, seu musculus uteri orbicularis Ruyschii ad trutinam revocatus. Amsterdam, 1731, in-8.

Helmontius exstaticus seu vera medicaminum potestas ab Helmontio somniante indicata, nunc revisa à vigilante J. Henr. Cohausen, etc. Amsterdam, 1731, in-8.

Archeus febrium faber et medicus, sive exercitatio medico-practica de usu et methodo rationali, solidâ, certâ et securâ, tam in febribus intermittentibus, quam periodicis continuis administrandi febrifugorum omnium maximum, corticem peruvianum seu chinamchinam. Amsterdam, 1732, in-8.

Hermippus redivivus, seu exercitatio physico-medica curiosa de methodo rarâ ad 115 annos prorogandæ senectutis per anhelitum puellarum ex veteri monumento romano deprompta, nunc certis medicinæ fundamentis stabilitâ, et rationibus atque exemplis, nec non singulari chymiæ philosophicæ paradoxo illustratâ et confirmatâ. Francfort-sur-le-Mein, 1742, in-8; en allemand, Soran, 1753, in-8.

Diss. de Glossopetris, lapidibus cordiformibus, etc. Francfort-sur-le-Mein, 1746, in-4 et in-8.

Commercii litterarii curiosi dissertationes epistolicæ Pyladis et Orestis, id. e. Jod. Herm. Nunningii et J. H. Cohausen litterarum amœbæarum. Francfort-sur-le-Mein, 1746-54, in-8, 3 part.

Clericus medicaster, in quo sacrarum litterarum auctoritate sanctorum patrum sententiâ, sacrorum canonum decretis, rectâ ratione atque experientiâ demonstratur sacerdotem imprimis curatum praxeos medicæ exercitium non decere. Francfort-sur-le-Mein, 1748, in-8.

(Adelung, *Suppl. au dict. de Joecher.*)

COITER (Volcard), né à Groningue en 1534, témoigna dès sa jeunesse une forte inclination pour la médecine. Il alla l'étudier à Padoue, où il suivit surtout avec ardeur les leçons du célèbre Fallopio. Il exerça l'art de guérir en diverses villes d'Allemagne, d'Italie et de France. La régence de Nuremberg lui donna le titre de médecin de la ville, et lui fit des appointemens assez élevés. Il quitta cet emploi pour suivre les armées en France, et mourut dans ce service en l'an 1600, après avoir joui de la réputation d'habile médecin, d'excellent chirurgien et de profond anatomiste. Ses *Mélanges d'anatomie* renferment une foule d'observations d'anatomie pathologique d'une grande importance.

De ossibus et cartilaginibus corporis humani tabulæ. Bologne, 1566, in-fol. (1567, Haller). — Ces planches représentent le système osseux du fœtus ou de l'enfant à divers âges. Le texte qui les accompagne contient un grand nombre d'observations neuves sur l'ostéogénie. Coiter les devait en partie à Fallopio.

Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variæ, novis, diversis, ac artificiosissimis figuris illustratæ. Nuremberg, 1573, in-fol.; Louvain, 1653, in-fol. — Haller, donne une énumération assez étendue des choses les plus remarquables contenues dans cet *insigne opus*, comme il le qualifie. Portal en fait un assez long extrait.

Gabrielis Fallopii lectiones de partibus similaribus humani corporis, ex diversis exemploribus a Volchero Coitero collectæ. Accedunt ejusdem Coiteri diversorum animalium sceletorum explicationes, iconibus artificiosis et genuinis illustratæ. Quæ omnia loco appendicis anatomicarum exercitationum priùs editarum inservire utiliter poterunt. Nuremberg, 1575, in-fol. — Les squelettes d'oiseaux et de quadrupèdes, qu'on trouve dans cet ouvrage, sont très-bien gravés.

Henrici Eyssonnii tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis; accessit Volcheri Coiteri eorumdem ossium historia. Groningue, 1659, in-16.

(Melch. Adami, *vitæ medicorum*. — Paquot. — Haller.)

COL DE VILLARS (Élie) naquit à La Rochefoucault, en Angoumois, en 1675. Après avoir fait de bonnes études dans son pays, il vint à Paris pour achever son éducation. Il abjura la religion protestante, dans laquelle il était né, et se livra à l'enseignement. Placé comme instituteur auprès du fils du comte de Rieux, l'aisance qu'il trouva dans cette maison lui permit de se livrer au goût qu'il avait pour l'étude de la médecine. Il y avait employé plus de quinze années, quand il fut reçu docteur en 1713. Il obtint, peu de temps après, la chaire de chirurgie de la Faculté de médecine de Paris

Il fut élu doyen en 1740, et continué dans cette place quatre années de suite. Ce fut sous son décanat que fut reconstruit l'amphithéâtre des écoles. Col de Villars venait d'être désigné à la chaire de matière médicale, quand il mourut, le 26 juin 1747. Il avait été successivement médecin du roi au Châtelet, et médecin titulaire de l'Hôtel-Dieu. On a de lui quelques dissertations académiques, et les ouvrages suivans :

Cours de chirurgie, dicté aux Écoles de médecine. Paris, 1738-1741, in-12, 4 vol. — Pour compléter cet ouvrage, Col de Villars préparait un traité des fractures et des luxations, que la mort l'empêcha d'achever. Poissonnier y mit la dernière main, et le publia sous le titre de *Suite du cours de chirurgie, etc.* Paris, 1749, in-12. — Le Traité des luxations est de l'éditeur.

Dictionnaire français-latin des termes de médecine et de chirurgie, avec leur définition, leur division et leur étymologie.—Suite du cours de chirurgie. Paris, 1740, in-12; *ibid.*, 1760, in-12.— Ce dictionnaire n'est que l'extrait d'un ouvrage du même genre, auquel l'auteur travaillait depuis plus de trente ans, et qu'il n'avait pu conduire, quand il mourut, que jusqu'à la lettre G.

(Poissonnier, préface du cinquième volume de chirurgie, indiqué ci-dessus.)

COLE (Guillaume). On ignore la date et le lieu de sa naissance, ainsi que l'époque de sa mort. Il fut promu au grade de docteur en médecine à l'Université d'Oxford, le 5 juillet 1666, et il exerça à Bristol. Il fut ami de Sydenham, qui lui donne des éloges dans une de ses dissertations sur la variole. Il appartenait à la secte des iatro-mathématiciens. On a de lui :

De secretione animali cogitata. Oxford, 1674 et 1677, in-8; Londres, 1681, in-12; Genève, 1696, in-4. Cette dissertation est aussi à la suite des œuvres de Sydenham, et dans la *Biblioth. anat.* de Manget. — L'auteur pense que les pores ne suffisent pas pour expliquer les sécrétions, et il admet, comme nécessaire, la présence d'un ferment qui se développe dans les glandes par l'action des nerfs. Le style de cet ouvrage est obscur.

A physico-medical essay, concerning the late frequence of apoplexies, etc. Essai médico-physique sur la fréquence des apoplexies, avec une méthode générale pour les prévenir et les guérir. Londres, 1689 et 1693, in-8.

De mechanicâ ratione peristaltici intestinorum motûs. Londres, 1693, in-8. — Dans cet ouvrage, inséré en anglais dans les *Trans. philos.*, an 1676, Cole soutient que les fibres de la tunique moyenne des intestins, qu'on regardait comme circulaires, sont réellement disposées en spirales.

Novæ hypotheseos ad explicanda febrium intermittentium symptomata hypothesis. Londres, 1693 et 1694, in-8; Genève, 1696, in-4; Amsterdam, 1698, in-8, et à la suite des

œuvres de Morton. — L'auteur regarde le quinquina comme un spécifique certain de ces maladies.

Consilium ætiologicum de casu quodam epileptico, quo respondetur epistolæ Thomæ Hobart, m. d. Adnexâ disquisitione de perspirationis insensibilis materiæ et pergendæ ratione. Londres, 1702, in-8. — Il pense que la cause des mouvemens épileptiques réside dans le cerveau, et celle des mouvemens hystériques dans les nerfs. Dans la dissertation annexée à cet ouvrage, Cole dit que la sueur et la diarrhée remplacent la transpiration insensible et supprimée.

On trouve encore dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Linnean philos. trans.*, plusieurs écrits de Cole relatifs à la médecine pratique et à la zoologie.

(Haller. — R. Watt.)

COLIN (Sébastien), médecin de Fontenay-le-Comte, en Poitou, est moins connu pour le savoir assez étendu qu'il posséda, que comme auteur d'un petit livre, qui fut long-temps recherché des curieux, dans lequel il cherchait à faire retomber sur l'ignorance ou les méprises des apothicaires les fautes dont on accusait les médecins. Ce fut sous le pseudonyme *Lisset Benancio* qu'il publia cet ouvrage, dont le titre est :

Déclaration des abus et tromperies que font les apothicaires. Tours (Poitiers), 1553, in-16; Lyon, 1556, in-16; Lyon (La Rochelle), 1557, avec l'ouvrage de Palissy, que nous allons indiquer plus bas. Traduit en latin, par Thomas Bartholin, et suivi d'un ouvrage de J. Anton. Lodetti, sur le même sujet. Francfort, 1667, in-8; *ibid.*, 1671, in-8. — En attribuant cet ouvrage à Symphorien Champier, Baillet a commis une erreur qui a été partagée par divers bibliographes. Le livre de Colin ne resta point sans réplique; Bernard Palissy voulut soutenir l'honneur des apothicaires, et répondit, sous le nom supposé de Pierre Brallier, par l'opuscule suivant :

Déclaration des abus et ignorances des médecins. Lyon, 1557; Rouen, 1557, in-16. Avec l'ouvrage de Colin. La dispute fut continuée par Jean Serrehl, qui mit au jour :

Apologie des médecins contre les calomnies et grands abus de certains apothicaires. Lyon, 1558, in-8.

Et par Jean Brallier, se disant élève de Jean de Canape, ou plutôt par Canape lui-même, qui publia :

Les articulations de Pierre Brallier, apothicaire de Lyon, sur l'apologie de Jean Serrehl. Lyon, 1558, in-8.

Revenons à Sébastien Colin. On lui doit encore :

Dialogue contenant les causes, jugemens, couleurs et hypostases des urines, lesquelles adviennent le plus souvent à ceux qui ont la fièvre. Poitiers, 1558, in-8 de 60 pages; à la suite de l'ouvrage suivant :

L'ordre et régime qu'on doit garder et tenir en la cure des fièvres, avec un chapitre singulier, contenant les causes et remèdes des fièvres pestilentielles, plus un dialogue, etc. Poitiers, 1558, in-8. — L'auteur craignait de voir ac-

cuser comme un crime, la liberté qu'il se donnait d'écrire en français un ouvrage de médecine. *C'est par ce moyen*, pensait-il qu'on allait dire, *que la médecine était vilipendiée et tenue en mespris*. Colin s'en défend avec beaucoup de justesse. *Il faut qu'ils entendent*, dit-il, *que les sciences tant plus elles sont connues de plusieurs, tant plus elles sont louées : veu que science et vertu n'ont pas plus grand ennemi qu'ignorance.*

La pratique et méthode de guérir les gouttes. Poitiers, 1556; *ibid.*, 1557, in-8. — Ce n'est qu'un recueil de formules. On y trouve la traduction du livre IX d'Alexandre de Tralles, et celle d'un article de Gayner de Pavie, sur le même sujet.

(OEuvres de Bernard Palissy, édit. de Faujas De Saint-Fond, page 397. —Haller.)

COLLIN (Henri-Joseph), l'un des médecins du dernier siècle, dont les recherches empiriques ont contribué à faire mieux connaître les propriétés de quelques médicamens, était né à Vienne le 11 août 1731, et y mourut le 20 décembre 1784. En 1759, les fonctions que Storck fut appelé à remplir à la cour, ne lui permettant plus de donner tous ses soins à l'hôpital Sainte-Marie, dont il était médecin (*nosocomium pazmannianum*), Collin lui fut adjoint, et continua depuis lors le compte rendu de la pratique de cet hôpital, dont Storck avait publié deux années.

Nosocomii civici Pazmanniani annus medicus tertius, sive observationum circa morbos acutos et chronicos ab Henrico Josepho Collin..... factarum pars prima. Vienne, 1764, in-8. — Outre l'histoire des maladies observées de juillet 1760 à juillet 1761, ce volume renferme de nombreuses observations sur l'efficacité de la ciguë contre un grand nombre de maladies. Collin se montre beaucoup trop enthousiaste des vertus de ce médicament.

Observationum circa morbos acutos et chronicos factarum pars II. Vienne, 1772, in-8. — *Pars III. Ibid.*, 1773, in-8. — *Pars IV. Ibid.*, 1773, in-8. — *Pars V. Ibid.*, 1775, in-8. — *Pars VI*. 1781, in-8. — La deuxième partie a pour objet l'emploi du colchique dans l'hydropisie, de l'aconit et de la jusquiame, et de la racine du polygala amara contre la phthisie. La troisième partie est consacrée tout entière à l'exposition des vertus du camphre. La quatrième roule sur l'usage des fleurs d'arnica et de la drêche.

Collin a traduit en français le *Traité* de Storck, *Sur l'usage de la ciguë*.

(*Comment. de reb. in med. gest.* — Hamberger et Meusel. — Storck, *Ann. med.*, t. II.)

COLLINS (Samuel), médecin anglais du dix-septième siècle, se fit recevoir docteur à Cambridge, et agréger au Collége de médecine d'Oxford en 1659. Peu de temps après il partit pour la Russie, où il demeura neuf ans à la cour du Czar. Il paraît qu'à son retour il se fixa à Londres. Son nom se trouve sur la liste du Collége des mé-

decins en 1700, époque à laquelle il était revêtu de la charge de censeur. Il l'était également en 1707. Collins a publié :

The present state of Russia. Londres, 1671, in-8.

A system of anatomy relating of the body of man, beast, bird, fishes, insects and plants. Système d'anatomie relatif au corps humain, aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux poissons, aux insectes et aux plantes. Londres, 1685, in-fol., 2 vol., 74 pl. — Ouvrage important, surtout pour ce qui regarde l'anatomie des animaux : celle de l'homme n'y entre que pour une part très-minime. L'opinion de Willis sur l'origine, dans le cervelet, des nerfs qui président aux fonctions vitales, y est réfutée. L'auteur a semé dans le cours de son ouvrage des considérations physiologiques, et plusieurs faits de pathologie et d'anatomie pathologique.

(Éloy. — Hutchinson. — Haller.)

COLLOMB (Barthélemy), ancien professeur au Collége de chirurgie de Lyon, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville, où il exerçait son art avec distinction vers la fin du dernier siècle, ne nous est connu que par l'ouvrage suivant :

OEuvres médico-chirurgicales, contenant des observations et dissertations sur diverses parties de la médecine et de la chirurgie. Lyon, 1798, in-8, 544 pp. — Recueil de discours académiques, de mémoires et d'observations, dans lesquels l'auteur n'est pas assez sobre d'explications, qui reposent généralement sur des hypothèses ridicules. Si la partie théorique de l'ouvrage est faible, et contient des erreurs, les faits qui y sont rapportés attestent pour la plupart les succès de la pratique de l'auteur, et plusieurs entre autres justifient sa réputation d'habile praticien. La majeure partie de ces observations sont d'un intérêt médiocre; mais il en est quelques-unes qui méritent d'être citées. Telles sont, une grossesse tubaire qui dura quinze mois, au bout desquels l'enfant, en partie putréfié, fût extrait par l'opération césarienne : mort de la mère, et autopsie. — Accouchement imprévu chez une femme âgée de quarante-huit ans, qui depuis vingt-deux ans n'avait plus ses règles. — Surdité produite par la formation d'un calcul dans chaque conduit auditif, et guérie par l'extraction de ces corps étrangers. — Rupture du sac d'une hydrocèle ancienne, infiltration du scrotum, incision de la tumeur, excision d'une partie de la tunique vaginale : guérison. — Quatre exemples de ponction de la vessie par le rectum, suivie de guérison. — Plaie de poitrine avec pénétration d'une lame de couteau dans le poumon : mort au bout de six mois. — Exemple curieux d'une tumeur anévrysmale à la face dorsale de la langue, formée par une des branches de l'artère linguale; ligature médiate; ouverture du sac : guérison. — Extroversion de la vessie chez un homme âgé de trente-cinq ans. — Fœtus cyclope, avec deux cœurs ayant chacun leur enveloppe, et un estomac sans orifice cardiaque.

L'ouvrage est terminé par un précis des maladies vénériennes et de leur traitement.

Lettre de M. Collomb, étudiant en la Faculté de Médecine de Paris, à M. Collomb, membre de l'Académie des Sciences de Lyon, sur un Cours de physiologie expérimentale, fait cette année 1771, au Collége royal de France, par M. Portal, professeur dudit collége. Amsterdam et Paris, 1771, broch. in-12 de 60 pp. — Nous ignorons si cette lettre est de notre auteur, ou si elle lui est adressée par un médecin de son nom, et peut-être son fils.

COLOMBIER (Jean), né à Toul, le 2 septembre 1736, fit ses humanités à Besançon. Son père, chirurgien-major d'un régiment, fut son premier maître en médecine. Après avoir servi en qualité d'aide-chirurgien dans les hôpitaux militaires de Metz et de Landau, Colombier obtint au concours la place de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. Il suivit son corps à Douai, où il prit le doctorat en 1765; deux ans après, il fut reçu docteur de la Faculté de Paris, et nommé en 1780 inspecteur-général des hôpitaux et prisons de France. Il fit, en cette qualité, tout ce qui dépendit de lui pour corriger ou détruire les vices et les abus qu'il avait lui-même signalés dans l'administration des hôpitaux militaires et le service de santé. Colombier mourut le 4 août 1789, victime du zèle qu'il avait mis, quoique malade, à s'acquitter d'une mission dont il s'était chargé. Sans se faire remarquer par des qualités d'un ordre supérieur, les ouvrages de Colombier méritent d'être lus; ils sont d'un esprit sage et d'un praticien expérimenté. En voici les titres:

Dissertatio nova de suffusione seu cataractâ, oculi anatome et mechanismo locupletata. Amsterdam et Paris, 1765, in-12.

Ergo prius lactescit chylus, quam in omnes corporis humores abeat. Paris, 1767, in-4.

Ergo pro multiplici cataractæ genere multiplex ἐγχείρησις. Paris, 1768, in-4.

Code de médecine militaire pour le service de terre; ouvrage utile aux officiers, nécessaire aux médecins des armées et des hôpitaux militaires. Paris, 1772, in-12, 5 vol.

Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène militaire. Paris, 1775, in-8; *ibid.*, 1779, in-8, sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, suivi d'un supplément, ou conseils sur la manière de diriger la santé des gens de mer.

Médecine militaire, ou Traité des maladies, tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix et de guerre, par ordre du gouvernement. Paris, 1778, in-8, 7 vol.

Du lait considéré dans tous ses rapports, première partie. Paris, 1782, in-8, 283 pages. — L'ouvrage devait avoir deux autres volumes, qui n'ont pas paru; celui-ci ne traite que la partie physiologique du sujet.

Description des épidémies qui ont régné depuis quelques années dans la

généralité de Paris, avec la topographie des paroisses qui en ont été affligées; précédée d'une instruction sur la manière de prévenir et de traiter ces maladies dans les campagnes, etc. Paris, 1783, in-8. — 2ᵉ cahier, *ibid.*, 178... in-8.

Instruction sur la rage, publiée par les ordres de M. l'intendant de la généralité de Paris, pour être distribuée dans les différentes paroisses de cette généralité. Paris, 1781; *ibid.*, 1785. Insérée dans le *Journal de médecine* d'octobre 1785.

(*Journal de médecine.—La France littéraire.*)

COLOMBO (Mathieu-Réald), de Crémone, commença par être apothicaire comme l'était son père; puis il étudia la chirurgie sous Jean-Antoine Plazzi, et fut ensuite le disciple et l'ami de Vésale. Il succéda à ce grand homme dans la chaire d'anatomie de Padoue. Après six années d'enseignement dans cette ville, il passa de là à Pise en 1546, peu de temps après à Rome, où l'avait appelé le pape Paul IV. D'après le *Giornale dei Letterati d'Italia*, tom. XIII, pag. 213, Haller et la plupart des bibliographes placent la mort de Colombo en 1577 : c'est une erreur; il était mort à l'époque où parut son ouvrage, en 1559, ainsi qu'on peut le voir dans la dédicace adressée au pape par les deux fils de notre anatomiste. Le ton de suffisance avec lequel Colombo parle de ses travaux, les critiques quelquefois injustes qu'il s'est permises à l'égard de l'illustre maître auquel il devait une grande partie de ses connaissances, l'ont fait censurer à son tour avec une excessive rigueur. Mais quoiqu'on ne puisse lui accorder toutes les découvertes qu'il s'attribue, on ne peut nier qu'il ne possédât vraiment le génie anatomique, et qu'il n'ait mis dans ses descriptions une précision, un ordre et une méthode remarquables. Il sut apprécier et cultiva avec soin l'anatomie pathologique. On trouve dans l'*Histoire de l'Anatomie*, publiée par Portal, un extrait de l'ouvrage de Colombo, fait avec beaucoup de soin, et qui contraste, par l'élégance et la correction du style, avec la plupart des articles de cette histoire. Voici le titre de l'ouvrage de Colombo :

De re anatomicâ libri XV. Venise, 1559, in-fol.; Paris, 1562, in-8; *ibid.*, 1572, in-8; Francfort, 1590, in-8; *ibid.*, 1593, in-8; *ibid.*, 1599, in-8. — Colombo décrit les vaisseaux qui pénètrent dans la substance des os. Il a connu trois osselets de l'ouïe, et s'attribue la découverte de l'étrier. Il a même indiqué l'os lenticulaire, inconnu alors, mais qu'il considère comme une apophyse de l'enclume, et non comme un os particulier. Il décrit la cavité des dents, le nerf et les vaisseaux qui s'y distribuent. Il décrit parfaitement les vertèbres et leurs connexions, ainsi que celles des autres os. C'est à lui que l'on doit la première bonne description des ven-

ticules du larynx; la découverte des muscles pyramidaux du nez, sourciliers, génioglosses; celle des gaines qui logent les tendons des muscles, etc. etc. Ce qui fait le plus d'honneur à Colombo, c'est d'avoir décrit avec exactitude la circulation pulmonaire. « Quand le cœur se dilate, dit-il, le sang passe de la veine cave dans le ventricule droit; de ce ventricule il est poussé dans la veine artérielle qui le porte au poumon, l'atténue, le mêle avec l'air. De ce vaisseau le sang passe dans l'artère veineuse, dont l'usage est de porter le sang mêlé avec l'air par l'action des poumons, dans le ventricule gauche du cœur; quand le cœur se resserre, ajoute-t-il, les valvules tricuspides se relèvent, et opposent une digue au retour du sang dans la veine cave et dans les veines pulmonaires; en même temps les valvules posées à l'embouchure de l'artère veineuse et de l'aorte ouvrent le passage au sang qui entre dans le cœur, et qui se répand ensuite par tout le reste du corps. » Cette exposition est certainement plus précise et plus lumineuse que celle qu'avait donnée Servet de la circulation pulmonaire.

(Haller.— Portal.—Lauth, *Histoire de l'Anatomie*.— Senac, *Structure du cœur*, tome II, 1re édit.).

COLOT. Ce nom est celui d'une famille qui, pendant plus d'un siècle et demi, pratiqua presque seule en France la taille par le grand appareil. Laurent Colot, l'ancien, médecin à Tresnel en Champagne, avait appris cette méthode d'Octavien de Ville, qui la tenait de Mariano Santo de Barletta. En 1556, Henri II l'appela à Paris, le gratifia d'un présent considérable, le fit chirurgien de sa maison, et créa pour lui une charge de lithotomiste à l'Hôtel-Dieu, qui fut possédée par ses descendans, jusqu'à Philippe Colot. La mort d'Octavien de Ville avait laissé Laurent Colot seul possesseur du secret du grand appareil; il l'apprit à son fils, dont il vit bientôt la célébrité égaler la sienne. Celui-ci fut père d'un troisième Laurent Colot, qui hérita de leur habileté, et donna le jour à Philippe Colot; c'est celui-ci qui, atteint lui-même de la pierre, se fit tailler par son propre fils. Connu dans toute l'Europe et appelé de toutes parts, Philippe ne réserva pas pour lui seul le secret qu'il tenait de ses pères: il associa à ses travaux Girault, son neveu, et Severin Pineau. Le fils de ce Girault fut à son tour le maître de François Colot, mort le 25 juin 1706, le seul de cette famille qui ait ajouté la gloire littéraire à la gloire de grand opérateur, dont ses ancêtres s'étaient contenté. Il jouit de la réputation la plus grande, et tous les témoignages de ses contemporains s'accordent à prouver qu'il la méritait, non-seulement par sa grande habileté comme lithotomiste, mais encore par des connaissances aussi étendues que solides en chirurgie et en médecine. François Colot ne fit point un secret de sa méthode: l'ouvrage sui-

vant montre dans son auteur beaucoup de jugement uni à une rare modestie.

Traité de l'opération de la taille, avec des observations sur la formation de la pierre, et les suppressions d'urine; ouvrage posthume de M. Franç. Colot, auquel on a joint un discours sur la méthode de Franco et sur celle de M. Rau. (Par Senac). Paris, 1727, in-12. — La longue préface de Senac, dans laquelle on trouve une histoire des Colot et de leur manière de tailler, est consacrée en grande partie à l'exposé des avantages que la taille sus-pubienne présente sur toutes les autres méthodes.

(Perrault, *Hommes illustres de France au dix-septième siècle.*)

COMBALUSIER (François de Paule) naquit au bourg Saint-Andiol en Vivarais, le 28 octobre 1713. Il avait reçu le bonnet de docteur à Montpellier à l'âge de dix-neuf ans, en 1732; il y fit des cours publics et remplit les fonctions de professeur. Les preuves de talent qu'il donna le firent nommer successivement aux deux chaires de la Faculté de Valence, et fondèrent la réputation dont il jouissait, lorsqu'il se mit sur les bancs de la Faculté de Paris. La contestation entre les médecins et les chirurgiens était alors dans toute sa force. Combalusier contribua puissamment, par les écrits qu'il publia, à l'obtention de l'arrêt du conseil-d'état du 12 avril 1749, qui fut favorable aux médecins. La Faculté, pour reconnaître ses services, qui avaient altéré gravement sa santé, décida de se relâcher en sa faveur de la sévérité de ses statuts sur la durée de la licence, et de le recevoir sans examen. Il y eut là-dessus une violente opposition dans la Faculté, de la part de ceux qui regardaient comme un crime de s'écarter d'une seule ligne des usages reçus, et après de bruyantes disputes, il fallut des arrêts de la cour pour abréger de quelques mois la durée d'une licence, et supprimer l'un des examens qui précédaient ordinairement la prise du bonnet doctoral. Combalusier fut admis à cet honneur le 3 août 1750; il obtint la régence trois mois après, et fut professeur en pharmacie en 1755. Il parlait le latin avec beaucoup d'éloquence et de facilité, et attirait à ses leçons la foule des élèves et même des médecins. Il mourut le 24 août 1762, après avoir publié, outre un grand nombre de mémoires et de factums contre les chirurgiens, ou sur des discussions relatives aux affaires de la Faculté, les ouvrages dont les titres suivent :

Pneumato-pathologia, seu tractatus de flatulentis humani corporis affectibus. Paris, 1767, in-12, trad. franç. par M. J. Aug. Fr. Jault. Paris, 1754, in-12, 2 vol.

Dissertation épistolaire sur une lettre

de l'auteur du traité des tumeurs et des ulcères (Astruc). Paris, 1760, in-12.

Observation sur une colique métallique, occasionnée par du pain cuit dans un four chauffé avec du bois de treillage couvert de céruse. Journal de Médecine, tome 13, page 159.

Mémoire sur les eaux minérales de St-Laurent en Vivarais.

Observations et réflexions sur la colique de Poitou ou des peintres, où l'on examine et l'on tâche d'éclaircir l'histoire, la théorie et le traitement de cette maladie. Paris, 1761, in-12. — L'auteur donne ici, avec beaucoup plus de détails, les observations insérées dans l'article du *Journal de Médecine* qui vient d'être indiqué. Il fait avec soin l'histoire générale de la colique métallique, et recommande le traitement de la Charité, ou des moyens analogues. Purgatifs énergiques alternés avec les toniques et les calmans. (Andry, dans l'*Encyclop. méthod.*)

COMPARETTI (André), médecin distingué et physicien, naquit dans le Frioul en 1746. Il fit ses études à Padoue, où il devint, avec son condisciple Scarpa, un des élèves favoris de Morgagni. Après avoir reçu le bonnet de docteur dans cette université, Comparetti vint se fixer à Venise, où les succès de sa pratique médicale attirèrent bientôt sur lui l'attention générale. Un ouvrage remarquable qu'il publia sur les affections nerveuses, lui valut l'honneur d'être appelé quelques années après à Padoue, pour y occuper la chaire de médecine théorique-pratique. Comparetti rendit les leçons de clinique plus profitables aux élèves, en les répétant au lit des malades, ce qui ne s'était pas fait jusqu'alors. Malgré ce double enseignement et les occupations de sa pratique particulière, Comparetti se livrait avec ardeur aux sciences physiques et médicales, comme l'attestent les ouvrages nombreux qu'il a laissés, et qui dénotent en général un esprit d'observation peu commun. Comparetti fut enlevé au milieu de sa carrière, le 12 décembre 1801. On a de lui :

Occursus medici de vagâ ægritudine infirmitatis nervorum. Venise, 1780, in-8, XVI-396 pp. — Cet ouvrage n'est point un traité complet des maladies qui peuvent résulter de l'altération des nerfs; cependant Comparetti examine avec détail les différens symptômes qui peuvent se rattacher à la lésion de tel ou tel ganglion et de tel ou tel nerf. Il ne cherche pas ses exemples seulement dans les auteurs qui l'ont précédé; il puise en grande partie toutes ses réflexions dans ses propres observations. Les détails dans lesquels il entre prouvent qu'il était très-versé dans l'anatomie, et lui-même annonce qu'il a dû la plupart de ses observations aux dissections qu'il pratiqua pendant quatre ans dans l'amphithéâtre de Venise. Cet ouvrage contient des observations d'altérations des ganglions et des nerfs : il mérite d'être consulté par ceux qui veulent étudier avec fruit les maladies dites nerveuses.

et apprécier l'action des médicamens nombreux qu'on a conseillés pour leur guérison.

Observationes de luce inflexâ et coloribus. Padoue, 1787, in-4, fig. — L'auteur, éclairé par les observations de Newton et de Grimaldi sur les phénomènes de la lumière réfractée et réfléchie, a ajouté quelque chose aux notions qu'on possédait alors sur les aberrations de la vue.

Observationes anatomicæ de aure internâ comparatâ. Padoue, 1789, in-4, fig. — Dans cet ouvrage, que Comparetti publia la même année que M. Scarpa fit paraître son travail sur le même sujet, il s'attacha aussi à démontrer que le siége de l'ouïe est dans le labyrinthe membraneux de l'oreille : il tire ses preuves de la structure de cet organe, qu'il étudie dans un grand nombre d'animaux différens. Cet ouvrage contient beaucoup de faits intéressans, et la description de l'oreille de plusieurs animaux, chez lesquels cet organe n'avait pas encore été étudié. Les figures jointes aux descriptions sont trop petites ; en sorte qu'elles n'ajoutent pas beaucoup de clarté au texte, qui est généralement assez difficile à comprendre, à cause de la multiplicité des détails exposés par l'auteur.

Prodromo di un trattato di fisiologia vegetabile. Padoue, 1791, in-8, part. I ; *ibid.*, 1799, in-8, part. II.

Riscontri fisico-botanici ad uso clinico. Padoue, 1792, in-8.

Saggio della scuola clinica nello spedale di Padova. Padoue, 1793, in-8.

Osservazione sulla proprietà della china del Brasile. Padoue, 1794, in-8.

Riscontri medeci delle febbri larvate periodiche perniciose. Padoue, 1795, in-8, 1 vol. en 2 parties, LXXXVI-734 pp. — Comparetti a suivi dans la composition de ce travail la même marche que celle qu'il avait adoptée dans ses recherches sur l'affection produite par les maladies des nerfs (*occursus med. de vaga ægritudine, etc.....*). Ainsi, ce sont des observations particulières, au nombre de seize, qui forment la base de son travail. Chaque histoire particulière est rapportée avec les détails les plus circonstanciés ; puis vient un examen analytique de tous les phénomènes observés pendant la maladie, examen dans lequel il rapporte comparativement plusieurs autres observations, et qui conduit notre auteur à caractériser le genre de fièvre intermittente que le malade a présenté, et enfin à apprécier les effets que tel ou tel médicament employé a pu produire. De ces diverses observations, et des réflexions qu'elles lui ont suggérées, Comparetti déduit des corollaires sur les causes, le traitement des fièvres périodiques, et sur leur cause prochaine, qui consiste, suivant lui, en un trouble survenu dans la contractilité et la sensibilité des organes qui composent le corps animal. Ici, comme dans son Traité sur les maladies des nerfs, il multiplie des hypothèses sans fondement ; mais au milieu de ces explications, on retrouve toujours des observations fournies par une connaissance approfondie de l'anatomie.

Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo. Padoue, 1798, in-4. — L'auteur attribue à tort à l'imperfection de la structure de l'œil des phénomènes qui dépendent de ce que

les physiciens nomment *diffraction* de la lumière.

Riscontro clinico nel nuovo spedale: regolamenti medico-pratiche. Padoue, 1799, in-8. — Comparetti paraît avoir eu pour but, en publiant cet écrit, de répondre indirectement à la demande de la Société de Médecine de Paris, qui avait composé le programme d'un plan pour enseigner le mieux possible la médecine-pratique dans un hôpital.

Dinamica animale degli insetti. Padoue, 1800, in-fol. — Cet ouvrage est très-curieux; l'auteur y décrit avec son détail ordinaire la structure de tous les organes des insectes, en choisissant pour exemples un certain nombre d'espèces prises dans les différens ordres. Ce travail est fort instructif, et plein de vues nouvelles sur tout ce qui tient aux organes du mouvement. Il semble cependant que Comparetti se soit trompé en prenant pour des vaisseaux sanguins, dans des sauterelles, quelques branches de leurs vaisseaux hépatiques; ce qui peut avoir tenu à une méthode imparfaite de dissection. Dans cet ouvrage, comme dans tous les autres, Comparetti suit toujours la même marche, et rapporte d'abord ses propres observations qu'il fait suivre de réflexions détaillées.

(Cuvier, dans la *Biographie universelle.*)

CONCOREGIO (Jean de), natif de Milan, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il fut reçu au Collége de médecine de cette ville en 1413, et professa la médecine à Bologne, à Florence, à Milan et à Pavie, où il mourut vers l'an 1438 (Corte). Concoregio fut une de ces célébrités du moyen âge dont il est bien difficile de comprendre aujourd'hui les titres à l'estime de leurs contemporains. On a de lui :

Practica nova, lucidarium et flos florum medicinæ nuncupata. Venise, 1515, in-fol. — C'est dans la préface de cet ouvrage que l'auteur annonce qu'il le termina en 1438, après avoir professé pendant trente-quatre ans dans les villes indiquées ci-dessus : *Inchoatus fuit iste liber post annum 34 nostræ lecturæ per prius in studio Bononiensi inchoatæ; et per posterius in plerisque aliis studiis Italiæ continuatæ : et ultimo in præclaro studio papiensi; et completus fuit currente anno Domini* 1438.

Summula de curis febrium secundùm hodiernum usum compilata.........

Cet ouvrage et le précédent furent réunis en un seul, sous le titre suivant :

Practica nova totius ferè medicinæ. Pavie, 1485 et 1509, in-fol.; Venise, 1501, in-4; *ibid.*, 1515 et 1521, in-fol.

(Argellata. — Haller, *Bibl. med. pract.* — Sprengel.)

CONNOR (Bernard) naquit en Irlande, dans le comté de Kerry, vers 1666. Il visita la France, l'Italie, l'Allemagne et la Pologne, où il remplit pendant plusieurs années la place de médecin du roi Jean Sobieski. Il revint en Angleterre en 1695, et fit à Londres, puis à Oxford, des leçons publiques sur l'anatomie, la médecine et la chirurgie, qui lui acquirent une grande réputation. Peu après il

fut admis au nombre des membres de la Société royale de Londres et du Collége des médecins. Il mourut au mois d'octobre 1698, à l'âge d'environ 32 ans. On a de lui :

Mirabilis viventium interitus in charonœa neapoletana crypta et de novissima Vesuvii montis incendio. Rome, 1694, in-12.

Dissertationes medico-physicæ de antris lethiferis, de montis Vesuvii incendio, de stupendo ossium coalitu, de immani hypogastrii sarcomate. Oxford, 1695, in-8.—La dissertation sur le cancer se trouve dans le *Journal des Savans*, année 1693; celle sur la réunion des os, dans les *Philos. trans.*, année 1694, et Abrégé, t. 4, p. 10; elle avait déjà été publiée en français. Paris, 1691, in-4.

Letter of a gentleman to him concerning, etc. Lettre au docteur Connor, relativement à la méthode qu'il suivait dans ses leçons de médecine et d'anatomie, à Oxford. Londres, 1695, in 4.

Doctor Connor answer concerning, etc. Réponse du docteur Connor concernant le plan de sa méthode chimique et anatomique, pour expliquer l'économie animale. Londres, 1695, in-4.

Letter to James Tyrel, etc. Lettre à James Tyrel, contenant une explication plus étendue et une défense du plan de l'économie animale. Londres, 1695, in-4.

Evangelium medici, seu de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis reliquisque ἐν τοῖς βιβλίοις memoratisque medicæ indagini subjici possunt. Londres, 1697, in-8; une seconde édit., même année; Amsterdam, 1697 et 1699, in-8; Iéna, 1724, in-8. Il essaie d'expliquer les miracles de la Bible par les lois naturelles. Il admet l'harmonie préétablie de Leibnitz.

Letter concerning his medicinæ arcana de mystico corporis humani statu. Londres, in-4.

A compendious plan of the body of physic. Oxford. 1697. Ouvrage de peu d'importance, suivant Haller.

De secretione animali. Londres, 1697, in-8.

Hystory of poland in several letters. Londres, 1698, in-8, 2 vol. Ouvrage posthume publié par Savage. On y trouve quelques notions de physiologie, et à la fin du premier volume quelques lettres relatives à la médecine.

(Chalmers. — Hutchinson. — Haller. — R. Watt.)

CONRADI (Georges-Christophe), né le 8 juin 1767, à Rœssing, près de Calenberg, dans le Hanovre, après avoir fait ses études à Gottingue, exerça d'abord sa profession à Hameln. En 1791, il fut nommé médecin pensionné de la ville de Northeim, où il mourut le 16 décembre 1798. Ses ouvrages sont :

Bemerkungen ueber einige Gegenstaende der Ausziehung des Grauen-Staars. Remarques sur quelques points de l'extraction de la cataracte. Leipsick, 1791, in-8. — Conradi proposait de substituer, dans certains cas, à l'extraction ou à l'abaissement du cristallin, l'opération suivante : Il per-

çait la cornée transparente avec une aiguille à cataracte en forme de lancette, enfonçait la pointe de cet instrument au travers de la pupille, ouvrait la capsule du cristallin, et retirait alors son aiguille. Il regardait cette opération comme suffisante pour déterminer la résorption de la cataracte.

Taschenbuch fuer Aerzte, zur Beurtheilung der Aechtheit, Verfaelschung und Verderbniss der Arzneymittel. Manuel pour reconnaître la bonne qualité des médicamens, leurs sophistications et leurs altérations. Hanovre, 1793, in-8.

Auswahl aus dem Tagebuche eines praktischen Arztes. Extrait du journal d'un médecin praticien. Chemnitz, 1794, in-8.

Handbuch der pathologischen Anatomie. Manuel d'anatomie pathologique. Chemnitz, 1796, in-8. Traduit en italien par J. Pozzi. Milan, 1804, 1805, 5 vol. in-8. — Cet ouvrage, fait sur le plan tracé par Ludwig, dans ses *Primæ lineæ anat. pathol.*, n'est pas sans utilité, quoique bien incomplet, et fort au-dessous de celui de Voigtel. Le traducteur a doublé le volume de l'ouvrage par ses additions, mais il n'en a pas augmenté le prix dans la même proportion, car il n'a puisé que dans un petit nombre de sources connues de tout le monde, particulièrement dans les ouvrages de Morgagni, de Baillie et de Sœmmerring.

CONRING ou CONRINGIUS (Hermann) naquit le 9 novembre 1606, à Norden, en Frise, d'Hermann Conring, ministre de cette ville, dont il fut le neuvième enfant. A l'âge de cinq ans il fut attaqué de la peste, qui enleva toutes ses sœurs, et à laquelle il n'échappa lui-même qu'après avoir langui long-temps dans un état qui fit craindre pour ses jours. Il donna de bonne heure les preuves des plus heureuses dispositions; il étudia à Helsmtadt, puis à Leyde, et de nouveau à Helsmtadt, où il occupa la chaire de philosophie naturelle, en 1632, et où il fut reçu, le 21 avril 1636, docteur en philosophie et en médecine. Sa chaire fut échangée contre celle de médecine, et il se livra avec beaucoup de succès à la pratique de l'art de guérir. Il fut nommé médecin et conseiller de la princesse-régente du duché de Frise en 1649, et l'année suivante, de Christine, reine de Suède, qui, après l'avoir appelé auprès d'elle, fit de vains efforts pour l'y retenir. Le duc de Brunswick le récompensa de son attachement pour l'université d'Helmstadt, en augmentant ses honoraires, et lui donnant de plus une chaire de droit. Les profondes connaissances qu'il acquit dans le droit public, le firent choisir plus d'une fois pour régler des différends entre plusieurs princes de l'empire et des états voisins; sa haute réputation lui valut une pension de mille livres de la part de Louis XIV. Conring mourut le 12 décembre 1681. Henri Meibom lui fit cette épitaphe : *Hoc tumulo*

clauditur regum principumque consiliarius, juris naturalis gentium publici doctor, philosophiæ omnis peritissimus, practicæ et theoreticæ, philologus insignis, orator, poeta, historicus, medicus, theologus, multos putas hic conditos? unus est, Hermannus Conringius sæculi miraculum. Conring fut véritablement l'homme le plus savant de son siècle; mais ce n'est plus que dans l'*Histoire de la Jurisprudence et du droit public* qu'il conserve sa célébrité; son attachement à l'aristotélisme, en philosophie et en médecine, fit perdre de bonne heure aux ouvrages qu'il a composés sur ces matières une partie de leur prix. Il en est plusieurs néanmoins qui conservent de l'importance pour l'histoire littéraire, et tous peuvent être utiles, au moins par la grande érudition qu'on y trouve. On peut voir dans Nicéron la liste de plus de deux cents ouvrages que l'on doit à Conring; nous ne citerons que ceux qui ont quelque rapport avec l'objet de ce dictionnaire.

Diss. de origine formarum disput. Leyde, 1629, in-4.

Diss. de optimis naturalis philosophiæ auctoribus. Helmstadt, 1637, in-4.

Introductio in naturalem philosophiam, ac naturalium institutionum liber unus. Helmstadt, 1638, in-4.

Diss. de terris earumque ortu et differentiis. Helmstadt, 1638, in-4.

Diss. de aquis. Helmstadt, 1638, in-4; *ibid.*, 1680, in-4.

Diss. de difficili respiratione. Helmstadt, 1639, in-4.

Diss. de apoplexiæ naturâ, causis et curatione. Helmstadt, 1640, in-4.

Diss. de variolis et morbillis. Helmstadt, 1641, in-4.

Exercitationes de fermentatione.— A la suite du livre de A. G. Billich, intitulé : *Anatomia fermentationis platonicæ.* Francfort, 1643, in-4; Leyde, 1646, in-8, et à la suite du traité *De sanguinis generatione*, il convient d'en rapprocher le suivant :

Diss. de fermentatione. Helmstadt, 1657, in-4.

Diss. de sanguinis generatione et motu naturali. Helmstadt, 1643, in-4; Leyde, 1646, in-8. — Conring fut un des premiers professeurs qui se prononcèrent en faveur de la circulation du sang.

Diss. de palpitatione cordis. Helmstadt, 1643, in-4.

Diss. de phrenitide. Helmstadt, 1643, in-4; *ibid.*, 1645, in-4.

Diss. de peripneumonia. Helmstadt, 1644, in-4.

Diss. de mania. Helmstadt, 1644, in-4.

Diss. de vita et morte. Helmstadt, 1645, in-4.

De habitus corporum germanicorum antiqui ac novi causis liber singularis. Helmstadt, 1646, in-4; *ibid.*, 1652, in-4; *ibid.*, 1666, in-4; *Cum annotationibus Jo. Phil. Burgravii.* Francfort, 1727, in-8.— C'est l'un des ouvrages les plus estimés de Conring.

Diss. de rigore et horrore. Helmstadt, 1646, in-4.

De calido innato sive igne ani-

mali liber unus. Helmstadt, 1647, in-4.

De hermeticâ ægyptiorum veteri et novâ Paracelsicorum medicinâ. Helmstadt, 1648, in-4; *Editio secunda infinitis locis emendatior et auctior.* Ibid., 1669, in-4. — C'est cet ouvrage qui fut le sujet de la dispute que Conring eut à soutenir contre un homme qui avait autant de littérature que lui, mais non un esprit de critique aussi solide, Olaus Borch, le défenseur enthousiaste de l'antiquité de la chimie et de la sagesse des Égyptiens.

De lacte dissertatio physiologica. Helmstadt, 1649, in-4; *ibid.*, 1678, in-4; avec une dissertation d'Antoine Deusingius, sur le même sujet. Groningue, 1655, in-8.

De antiquitatibus academicis dissertationes sex. Helmstadt, 1651, in-4. *Diss...... plurimis locis emendatæ, accessit supplementorum ejusdem argumenti liber unus.* Ibid., 1674, in-4. *Diss. VII*, ed. Ch. Aug. Heumann. Gottingue, 1739, in-4.

Diss. de gravissimo cordis affectu, syncope. Helmstadt, 1651, in-4.

Sebast. Schefferi introductio in universam artem medicam singulasque ejus partes, quam ex publicis præcipuè dissertationibus. V. Cl. Herm. Conringii concinnatam, eodem præside...... publicis examinandam proposuit. Helmstadt, 1654, in-4. *Herm. Conringii introductio, etc., additamentis necessariis aucta continuata, ad nostra tempora......... accesserunt Johan Rhodii aliorumque....... consimilis argumenti commentationes cura ac studio Guntheri Christophori Schelhammeri.* Helmstadt, 1687, in-4. *Cum præfat. Fred. Hoffmanni.* Halle et Leipsick, 1726, in-4. — Cet ouvrage fut long-temps ce que l'on eut de mieux sur l'histoire littéraire de la médecine. L'édition de Schelhammer est bien supérieure à la première; un grand nombre de bibliographes disent aussi qu'on doit la préférer à celle de 1726; ce qui est d'autant plus singulier, que celle-ci n'est autre que la précédente, dont on a changé le titre, et en tête de laquelle on a placé une préface de Frédéric Hoffmann.

Diss. de pleuritide. Helmstadt, 1654, in-4.

Diss. de dysenteria. Helmstadt, 1656, in-4.

Diss. de calculo renum et vesicæ. Helmstadt, 1656, in-4.

Diss. de febre hectica. Helmstadt, 1659, in-4.

Diss. de incubatione in fanis deorum medicinæ causa olim facta. Defend. Henr. Meibomio. Helmstadt, 1659, in-4. — Savante et curieuse dissertation sur la médecine des Asclépiades.

Diss. de ratione curandi inflammationes. Helmstadt, 1662, in-4.

Diss. de natura et dolore dentium. Helmstadt, 1662, in-4.

Diss. de morbo hypochondriaco. Helmstadt, 1662, in-4.

Epistolæ hactenùs sparsim editæ, nunc uno volumine comprehensæ, de variâ doctrinâ. Helmstadt, 1666, in-4.

De sale, nitro et alumine. Helmstadt, 1672, in-4.

Dissertationes de sudore Christi sanguineo, et aliis passionem Christi illustrantibus. A la fin du livre allemand de J. Albretch, sur la Passion. Hildes, 1676, in-12.

De chimicis principiis corporum naturalium. Helmstadt, 1683, in-4.

De scriptoribus XVI post Christum natum sæculorum commentarius cum prolegomenis antiquiorem eruditionis historiam sistentibus, notis perpetuis, et additionibus quibus scriptorum series usque ad finem sæculi XVII continuatur. Breslau, 1727, in-4. — Sans les notes de Gottl. Krantz, cet ouvrage, que Conring n'avait point destiné à l'impression, serait peu de chose.

On trouve des préfaces de Conring en tête du traité de J. Berengario de Carpi, sur les fractures du crâne. (Leyde, 1629, in-8); du traité de Rolland Capelluti, sur les bubons pestilentiels (Francfort, 1643, in-8); des observations de Salmuth (Brunswick, 1648, in-8); de l'ouvrage de Jérôme Jordan, sur le *Quid divinum in morbis* (Francfort, 1651, in-4); des observations sur la peste de Brunswick, par Laurent Giselez (Brunswick, 1663, in-4), etc.

Tous les ouvrages de Conring ont été réunis et publiés par Jean-Guillaume Gœbel. Brunswick, 1730, in-fol. 7 vol.

(Mémoires de Nicéron.)

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il était de Carthage, vécut dans la deuxième moitié du onzième siècle. Il voyagea pendant quarante ans dans tous les pays où il y avait quelque instruction à recueillir; il parcourut l'Arabie, la Chaldée, la Perse, l'Inde, l'Éthiopie et l'Égypte. De retour dans sa patrie, au lieu d'applaudissemens, il trouva des persécutions: on le crut magicien, et on voulut le faire mourir; il se sauva à Salerne, où le duc Robert Guischard le fit son secrétaire. La vie agitée de la cour l'eut bientôt fatigué: il abandonna sa charge, se retira en 1086 au couvent de Monte-Cassino, et se fit moine bénédictin. Ce fut dans cette retraite qu'il écrivit les nombreux ouvrages qui nous sont venus sous son nom, et dont la plupart ne sont que des extraits ou de simples traductions de l'arabe et du grec. Si l'on considère dans quel état d'abjection languissaient alors les sciences dans notre partie occidentale de l'Europe, on ne pourra refuser à Constantin l'hommage d'une vive reconnaissance pour y avoir transporté la connaissance et le goût des sciences de l'Orient. L'estime des médecins lui est particulièrement acquise, puisqu'il peut être considéré comme le fondateur de la première école médicale qui ait existé dans nos contrées, l'école autrefois si célèbre de Salerne. Il serait à peu près impossible de donner un catalogue exact et complet des ouvrages de Constantin, et de distinguer ceux qui lui appartiennent en propre de ceux qu'il n'a fait que traduire ou abréger, particulièrement d'Isaac et d'Haly Abbas. On peut dire de presque tous ce qu'il dit lui-même de son *Traité des affections de l'estomac*, dont il devait le fond à Isaac: *Hunc libellum de multis et elegantioribus antiquorum dictis spar-*

sim collectum tuæ causâ sanitatis conscripsi. Omnia etenim antiquorum volumina summâ inquisitionis curâ perlegi, librum tamen stomachi proprium nullo modo invenire potui. Nous nous bornerons à indiquer l'édition à peu près complète des œuvres de Constantin, et nous donnerons les titres des traités qui y sont renfermés.

Constantini Africani medici opera. Henr. Petrus excudit. Bâle, 1536, in-fol., 2 tomes. Le premier tome comprend:

De morborum curatione libri septem à capite ad pedes usque.

Liber aureus, de remediorum et ægritudinum cognitione.

De urinis, lib. I.

De stomachi affectionibus naturalibus et præter naturam, lib. I.

De victus ratione variorum morborum libellus.

De melancholia, libri II.

De coitu liber.

De animæ et spiritus discrimine liber.

Epistola de incantationibus, adjuratione, colli suspensione, etc.

De passionibus mulierum, de matricis, lib. I.

Liber de chirurgiâ; et primum de phlebotomiâ, arteriarum incisione, scarificatione, ventosis, ossium restitutione et fractorum consolidatione, deindè de variis aliis chirurgiæ operibus.

Liber de gradibus simplicium medicamentorum per singula medicamenta, etc.

On trouve dans le tome II des *OEuvres de Constantin : De humanâ natura liber.*

De elephantiâ.

De remediis ex animalibus.

COOPMANS (Georges) naquit à Makkum en Frise, l'an 1717; il étudia à Franeker, où il fut reçu docteur, et ensuite à Leyde; il revint s'établir à Franeker, où il exerça la médecine avec une grande réputation. Il fut membre des académies de Harlem et d'Utrecht, et mourut en 1800. Coopmans a traduit en latin le traité de Monro, *sur les nerfs et leur distribution*, et publié un ouvrage de sa composition sur la même matière. Voici les titres de l'un et de l'autre :

Monroi tractatus tres de nervis eorumque distributione, de motu cordis, et ductu thoracico, latinè redditi à G. Coopmans qui præter perpetuum commentarium adjecit librum de cerebri et nervorum administratione anatomicâ; editio altera. Haarlem, 1763, in-8°. — La première édition avait paru à Franeker, en 1754, in-8.

Neurologia et observatio de calculo ex urethrâ extracto. Franeker, 1789, in-8.

(*Biogr. univ.*)

COOPMANS (Gadso), fils du précédent, fut professeur de médecine et de chimie à Franeker; obligé de s'expatrier à cause des troubles politiques, il fut nommé professeur à Kiel par le roi de Danemarck, et ensuite à Copenhague. Il est mort à Amsterdam le 5

août 1810, à l'âge de 64 ans, n'ayant mis au jour que les opuscules suivans:

Varis, sive carmen de variolis. Franeker, 1783, in-4.

Opuscula medico-physica, tome premier. Copenhague, 1793, in-8. (Marron, dans la *Biographie universelle.*)

COQ (Pascal Le). *V.* Le Coq.

CORDUS (Euricius), appelé originairement Henri Urbanus, naquit d'une famille peu aisée de laboureur, à Simesuse (Simsthausen) petit bourg de la Hesse. Il prit le nom de *Cordus*, qui signifie *venu dans l'arrière-saison*, parce qu'il fut le dernier de douze enfans qu'eurent ses parens. Ce fut un de ses maîtres qui changea son prénom d'Henri en celui d'*Euricius*. Après avoir fait avec succès ses études en différentes villes, il alla à Leipsick vers 1517, et y donna des leçons de littérature à quelques élèves. Il s'établit ensuite à Erfort, où il ouvrit une école qui lui procura les ressources dont il avait besoin pour apprendre son état. Il alla étudier la médecine à Ferrare, sous J. Manard et Nicolas Leoniceno. De retour en Allemagne, il professa de nouveau à Erfort jusqu'à l'an 1527, qu'il fut appelé à Marbourg dont l'école venait d'être fondée. La jalousie de ses collègues l'obligea d'abandonner ce poste sept ans après, et d'en accepter un semblable qu'on lui offrit à Brême. Il se rendit dans cette ville en 1534, et y mourut le 24 décembre de l'année suivante. Euricius Cordus et Valérius, son fils, tiennent un rang distingué parmi les restaurateurs de la botanique. Les ouvrages de médecine publiés par Euricius sont d'un homme judicieux et ennemi du charlatanisme.

Regiment wie man sich von der neun Plage der englische Schweiss genannt bewahren soll. Régime préservatif de la suette anglaise. Nuremberg, 1529, in-4; Fribourg, 1529, in-8.

Botanologicon, sive colloquium de herbis. Cologne, 1534, in-8; Paris, 1551, in-16. — Avec les remarques de Valérius Cordus sur Dioscoride.

Nicandri theriaca et alexipharmaca in latinos versus redacta. Francfort, 1532, in-8.

Judicium de herbis et medicamentis simplicibus. — Dans l'édit. de Dioscoride, donné à Francfort en 1569, in-fol, par Gualt. Herm. Ryff.

De abusu uroscopiæ conclusiones, earumdemque enarrationes, adversus mendacissimos errores medicastrorum qui imperitam plebeculam, vana sua uroscopia et medicatione, miserè bonis et vita spoliant. Francfort, 1546, in-8, en latin et en allemand.

Von etlichen bewarhten arzneyen für den stein. De quelques remèdes éprouvés contre la pierre (*Edente Frisio*). Strasbourg,.... in-4.

Opera poetica. Francfort, 1564,

in-8, it. *Curâ Henrici Meibomii*, *qui vitam Euricii Cordi præfixit.* Helmstadt, 1616, in-8; Leyde, 1623, in-8; et dans le tome II, des *Deliciæ poetarum germanorum.*

(Nicéron.)

CORDUS (Valérius), fils du précédent, naquit à Simsthausen le 18 février 1515. Son père l'éleva avec soin, et éveilla de bonne heure chez lui l'amour des sciences naturelles et de la médecine. A l'âge de quinze ans il alla continuer ses études dans l'Université de Wittemberg. Il fut bientôt en état de faire lui-même des leçons sur Dioscoride. Il ne s'en tint pas à l'étude des livres, il parcourut en observateur la Hesse, la Saxe, la Forêt-Noire, la Bohême et l'Autriche, et découvrit un grand nombre de plantes qui n'étaient point connues. Après avoir enseigné quelque temps la médecine à Marbourg, il passa en Italie, et mourut à Rome le 25 septembre 1544, n'ayant pas encore vingt-neuf ans. Si sa vie eût été moins courte, il aurait indubitablement rendu de grands services à la botanique, car il laissa un nom et des ouvrages justement estimés.

Annotationes in Dioscoridis de materia medica libros. — Dans l'édition de Dioscoride, de Francfort, 1549, in-fol.

Valerii Cordi annotationes in pædacii Dioscoridis de medica materia libros quinque, longè aliæ quam antehac sunt evulgatæ. Historiæ stirpium libri IV. Posthumi, nunc primum in lucem editi; adjectis etiam stirpium iconibus, et brevissimis annotatiunculis. Sylva quâ rerum fossilium in germania plurimarum, metallorum, lapidum, et stirpium aliquot rariorum notitiam brevissimè persequitur; omnia studio Conr. Gesneri collecta. Strasbourg, 1561, in-fol.

Dispensatorium pharmacorum omnium quæ in usu potissimum sunt, etc. Nuremberg, 1535, in-8. — Ouvrage très-souvent réimprimé, et traduit en français, par Condemberg, sous le titre de *Guidon des apothicaires*. Lyon, 1575, in-8.

Stirpium descriptiones, liber quintus, quas in Italia sibi visas describit. Strasbourg, 1563, in-fol.

De halosanto, seu spermate ceti. — Dans le *Traité des fossiles* de Gessner.

Epistola de trochiscorum viperinorum adulteratione. — Dans le recueil de lettres de Laurent Scholzius.

(Melch. Adam. — Nicéron.)

CORNARIUS. *V.* Hagenbut.

CORNARO (Louis), noble Vénitien, né en 1467, ne fut point médecin; mais il doit trouver place dans ce dictionnaire, comme auteur d'un ouvrage fort célèbre, et qui n'est pas sans quelque intérêt, sur les avantages de la sobriété. Né d'une constitution des plus faibles, livré à la bonne chère, dès l'âge de 35 ans il se vit tourmenté par des douleurs d'estomac, des coliques, de fréquens accès de goutte; en proie à une fièvre lente presque continuelle, à une soif insuppor-

table, etc. Aussi long-temps qu'il refusa de renoncer aux plaisirs de la table, tous les secours de la médecine furent impuissans contre ses maux. Enfin l'excès de ses souffrances l'obligea à changer de vie; il s'accoutuma à ne prendre chaque jour que douze onces de nourriture solide, en pain, soupe, jaunes d'œufs, viande ou poisson, etc., avec quatorze onces de liquides; il évita autant que possible l'excès de froid ou de chaud, les exercices violens, les veilles, etc. Ce régime lui redonna la santé en quelques mois, et le conduisit, exempt de toute infirmité, jusqu'à l'âge de 99 ans. Il mourut à Padoue, le 26 avril 1566.

Discorsi della vita sobria, ne' quali, con l'esempio di se stesso, dimostra con quali mezzi possa l'uomo conservarsi sano fino all' ultima vecchiezza. Padoue, 1558, in-8; Venise, 1599, in-8, édit. augm. d'un 4ᵉ discours; *ibid.*, 1620, in-8; Paris, 1646, in-24; mis en vers italiens, Venise, 1666, in-8; traduit en latin par Léonard Lessius, qui l'a joint à son *Hygiasticon*, Anvers, 1613, in-8; Milan, 1615, in-8; traduit en français par Sébastien Hardy, avec l'ouvrage de Lessius, Paris, 1646, in-8; traduit en français par Jacques Martin (les 3 derniers discours seulement), Paris, 1647, in-8; traduit en français par D**** (de Premont), sous ce titre, *Conseils pour vivre long-temps*, Paris, 1701, in-12; traduit en français par M. D. L. B. (de la Bonardière) : *de la Sobriété et de ses avantages*, Paris, 1701, in-12; Amsterdam, 1703, in-12; Leyde, 1724, in-8.

(Mackensie, *Histoire de la santé.*)

CORTE (Barthélemy), en latin *Curtius*, né à Milan en 1666, mort dans la même ville le 17 janvier 1738, homme pieux et charitable, exerça la médecine en faveur des pauvres, et publia quelques ouvrages parmi lesquels il en est un qui nous faisait un devoir d'accorder dans celui-ci une place à son auteur. En voici le titre :

Notizie istoriche intorno a' medici scrittori milanesi, et a' principali ritrovamenti fatti in medicina dagli italiani. Milan, 1718, in-4.

Les autres ouvrages de Corte, sont :

Lettera nella quale si dinota da qual tempo probabilmente s'infonde nel feto l'anima ragionevole. Milan, 1702, in-8.

Riflessioni sopra alcuna opposizioni adotte contro del salasso. Milan, 1713, in-8.

Osservazioni sopra la relazione fatta del suo opusculo intitulato : Riflessioni, etc. Milan, 1714, in-8.

Lettera intorno all' aria e vermicciuoli, le cagioni della peste. Milan, 1720, in-8.

Lettera apologetica intorno agli effluvi organici o inorganici, cagioni della peste. Milan, 1721, in-8.

Lettera in difesa del libro di Mons. Meda sopra la venuta del giorno del giudizio. Milan, 1729, in-12.

Les titres seuls du premier et du dernier de ces ouvrages suffisent pour donner la mesure du jugement de l'auteur.

(Manget.)

CORTESI (Jean-Baptiste) naquit à Bologne, en 1554, de parens pauvres. Il exerça pendant sa jeunesse le métier de barbier. Employé en cette qualité dans l'hôpital Ste.-Marie-de-la-Mort, il prit du goût pour la médecine; il donna à l'étude des lettres et de la philosophie tous les momens que lui laissaient ses occupations, et fut bientôt en état de se faire recevoir médecin. Nommé professeur de chirurgie et d'anatomie à Bologne, il en remplit les fonctions avec applaudissement pendant 15 années; il passa ensuite 35 ans à Messine en qualité de professeur de chirurgie, et revint occuper une chaire publique à Bologne, où il mourut en 1634, âgé de 80 ans. Il avait publié :

Pro illustrissimo D. Ferdinando Matute, etc..... Steatoma exulceratum a dextri femoris internâ regione marsupii in modum pendens patiente, consultatio et curatio. Messine, 1614, in-folio.

Miscellaneorum medicinalium decades denæ, in quibus pulcherrima ac utilissima quæque ad anatomen, chirurgiam, et totius ferè medicinæ theoriam, et praxim spectantia sparsim quidem, sed jucundissimo ordine continentur. Messine, 1625, in-fol. — Cet ouvrage est du petit nombre de ceux dans lesquels on trouve des documens sur la rhinoplastique, et sur l'histoire de cette opération.

Pharmacopœa, seu antidotarium Messanense, in quo tum simplicia, tum composita medicamenta usu recepta accuratè examinantur. Messine, 1629, in-fol.

Tractatus de vulneribus capitis, in quo omnia quæ ad cognitionem curationemque læsionum calvariæ attinent, accuratè considerantur, et singula quæ ab Hippocrate tradita sunt........ uberrimis commentariis illustrantur. Adjecti sunt in calce duo tractatuli : alter de contusione calvariæ in pueris; alter de corumdem hydrocephalo. Messine, 1632, in-4.

Practicæ medicinæ, part. I—III, Messine, 1631—1635, in-4.

In universam chirurgiam absoluta institutio, in quâ tumorum omnium præter naturam, ulcerum, vulnerum, fracturarumque ossium ac eorumdem luxationum exacta cognitio, facilisque curatio habetur. Messine, 1633, in-4.

(Manget. — Haller.)

CORVISART DESMAREST (Jean-Nicolas), l'un des plus grands médecins de notre époque, naquit le 15 février 1755 à Drécourt, village près de Vouziers, dans l'ancienne Champagne, aujourd'hui dans le département des Ardennes, où son père, avocat et procureur au parlement de Paris, s'était retiré pendant un des exils

que subit cette compagnie sous le règne de Louis XV. Il fit ses études au collége Ste.-Barbe, où il ne fut remarqué que par un esprit réfléchi, une grande rectitude dans le jugement, et une singulière aptitude pour tous les exercices du corps. Cette première éducation terminée, son père, qui le destinait au barreau, le fit travailler dans son étude; mais le jeune Corvisart, rebuté par l'aridité et la monotonie de ces occupations pour lesquelles son génie ardent n'était pas né, désertait souvent l'étude de procureur. Une circonstance fortuite lui découvrit sa véritable vocation: les leçons du célèbre Antoine Petit, auxquelles il assista par hasard, lui inspirèrent le désir d'étudier l'économie animale et de se faire médecin. Dès-lors, les heures qu'il pouvait dérober à la procédure, il les consacrait à aller entendre les leçons des professeurs les plus célèbres du temps, et échappant à la surveillance de ses parens, il passait des semaines entières dans les hôpitaux, où il remplissait les fonctions d'élève, et se faisait remarquer des chefs et des malades par son zèle et son adresse. Un goût si décidé l'emporta sur les obstacles que lui opposaient le manque de fortune et le vœu de sa famille, et il se donna tout entier à la carrière médicale. Parmi les maîtres de cette époque, Corvisart s'attacha particulièrement à Desault et à Desbois de Rochefort, tous les deux célèbres par l'enseignement clinique régulier dont ils donnèrent le premier exemple en France. S'étant décidé pour la médecine, malgré les encouragemens et les avantages que lui offrait Desault, il suivit pendant plusieurs années Desbois de Rochefort, et il se livra avec ardeur à l'observation des malades et à l'ouverture des corps. Cependant, lorsqu'il eut été nommé docteur-régent de la Faculté de Paris, en 1782, après des épreuves subies avec éclat, son goût pour les études positives, et le désir d'assurer et d'étendre ses connaissances, le portèrent à faire des cours d'anatomie, de physiologie et même d'opérations de chirurgie et d'accouchemens, et il obtint dans quelques parties de cet enseignement un succès dont le souvenir subsista long-temps. Cependant Corvisart, convaincu que l'observation des maladies peut seule conduire au véritable but de la médecine, rechercha et obtint la place de médecin des pauvres de la paroisse St.-Sulpice. Un motif frivole, celui de ne pas porter perruque, l'empêcha de devenir médecin de l'hôpital que M. Necker venait de fonder; mais cet échec le servit, en lui permettant de parvenir un peu plus tard à un poste plus avantageux. Après la mort de Desbois de Rochefort, il obtint, en 1788, la place de médecin de l'hôpital de la Charité. Dès-lors, Cor-

visart, continuant l'enseignement de son predécesseur, fonda cette clinique célèbre qui, pendant près de vingt ans qu'il la dirigea, lui assura la réputation de premier praticien de son temps, et jeta tant d'éclat sur la médecine française. Une foule de jeunes médecins se formèrent à cette école, et répandirent au loin le nom de leur professeur. En 1795, lors de la première création de l'École de médecine de Paris, Corvisart fut chargé de la chaire de clinique interne, comprise pour la première fois en France dans l'enseignement public, et établie à l'hôpital de la Charité. Ce ne fut pas un des moindres titres de célébrité qu'eut cette institution dès sa naissance, par le talent des hommes qui la composèrent. Déjà depuis plusieurs années Corvisart suppléait au Collége de France le professeur de médecine qui était absent; cette place étant devenue vacante, il y fut définitivement nommé, en 1797. C'est là que, se livrant tout-à-fait à sa prédilection pour Stoll, génie observateur et pratique avec lequel il avait tant de conformité, il prenait pour base de ses leçons les aphorismes de cet auteur, qu'il commentait par les résultats de ses méditations et de sa propre observation.

Une si grande renommée fut encore rehaussée par les postes éclatans auxquels fut alors appelé Corvisart. Le premier jour du consulat, il fut nommé médecin du gouvernement, avec Barthez; et là il devint peu après le premier médecin de l'empereur Napoléon. Dans cette position, qui, sans avoir les prérogatives des premiers médecins des anciens rois de France, donnait un immense crédit à l'homme qui y était élevé, il fit un noble usage de ce crédit en faveur de la science et des hommes de mérite qui la cultivaient. Il appela, pour remplir les places nombreuses dont il avait la disposition, les plus dignes et quelquefois même les hommes qui avaient écrit ou parlé contre lui. Ce fut à la sollicitation de Corvisart auprès du premier consul que l'on doit le monument élevé à l'Hôtel-Dieu à la mémoire de Desault et de Bichat.

Corvisart comblé d'honneurs et de biens, baron de l'empire, officier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut et de presque toutes les sociétés savantes, Corvisart presque entièrement pris par les fonctions qu'il avait à la cour, ne pouvait plus guère se livrer à l'enseignement, et renonça même un peu plus tard à l'exercice public de la médecine. Loin d'agir comme ces hommes qui accaparent un grand nombre de places, dont ils ne peuvent pas même remplir consciencieusement une seule, il résigna, dès 1807, les chaires de médecine clinique de la Faculté et de médecine pratique du Collége de France,

ne conservant que le titre d'honoraire. Après la chute du gouvernement impérial, en 1814, Corvisart se retira à la campagne, fidèle à ses affections, malgré des avances honorables qui lui furent faites sous le nouveau gouvernement. Sa santé, qui avait été jusque-là si robuste, commença à s'altérer : plusieurs attaques d'apoplexie le frappèrent; une dernière attaque l'enleva le 18 septembre 1821.

Corvisart était d'un caractère mélancolique, peu expansif, qui, joint à la précision et à la vivacité de son esprit, durent le porter souvent à des accès de franchise austère et même de brusquerie. Ce caractère se conservait même à la cour impériale, où s'en trouvait plus d'un exemple; du reste, on s'est unanimement plu à louer la noblesse et la droiture de son cœur et à reconnaître le dévouement qu'il montrait à ses amis dans les circonstances importantes.

On doit à Corvisart d'avoir porté au plus haut degré le diagnostic des maladies de poitrine, au moyen de la *percussion ;* d'avoir surtout considérablement avancé les connaissances relatives aux maladies du cœur et de ses annexes, sous le rapport des désorganisations de cet organe, et des symptômes qui les font reconnaître : à quelque perfection que parvienne jamais cette branche de la pathologie, les travaux de Corvisart sur ce sujet seront toujours cités comme ceux qui en auront le plus approché, et qui y auront le plus contribué. Aujourd'hui même, après les recherches nombreuses qu'a provoquées le traité de Corvisart, on n'a pas été, sur plusieurs points, au-delà de ce qu'avait fait cet illustre médecin. Mais ce ne serait pas apprécier complétement Corvisart, si on ne le jugeait que sur les travaux qu'il a laissés, et qui ont avancé la science; il faut le considérer comme professeur de médecine clinique; il faut montrer l'esprit qui l'animait, et l'influence qu'il a eue sur le sort de la médecine.

Au rapport de plusieurs de ses élèves, qui furent eux-mêmes des professeurs et des praticiens habiles, personne ne réunit à un plus haut degré que Corvisart toutes les qualités qui sont nécessaires à l'enseignement clinique de la médecine. Doué d'une élocution facile et animée, d'un esprit net et vif, d'une mémoire heureuse, d'un tact sûr et rapide, qu'il avait fortifié par une observation continuelle et méthodique, il exposait avec un égal intérêt les résultats d'une érudition variée et ceux d'une expérience consommée; ravissant ses auditeurs par les aperçus ingénieux qu'il jetait en passant sur les questions générales de la science, aussi bien qu'il les étonnait par la prodigieuse sagacité avec laquelle il jugeait les cas particuliers.

C'est à Corvisart que l'on doit particulièrement rapporter l'impul-

sion que reçut en France, au commencement de ce siècle, l'étude de l'anatomie pathologique. Ses leçons cliniques, si célèbres, sur les lésions organiques, les investigations qui s'y faisaient tous les jours sur les cadavres, dirigèrent l'ardeur de ses élèves vers la recherche des altérations que présente le corps humain après la mort. C'est à son école que se formèrent, pour ne citer que les plus renommés, Bayle, Laennec et Dupuytren. Mais les élèves de Corvisart, trop imbus des idées de cet homme illustre, qu'ils exagérèrent encore, s'attachèrent trop à décrire, à classer les altérations organiques, sans jamais essayer de remonter à leurs causes immédiates, sans chercher toujours à signaler leur correspondance avec les smptômes qu'elles produisent pendant la vie, oubliant ce précepte de leur maître : « Le but désirable, l'unique but même de la médecine pratique, doit être, non pas de rechercher par une stérile curiosité ce que les cadavres peuvent offrir de singulier, mais de s'efforcer à reconnaître ces maladies à des signes certains, à des symptômes constans » (*Essai sur les maladies du cœur. Discours prélim.*). Mais Bichat n'était plus, et ses écrits, dont on n'imita long-temps que la vaine phraséologie, ne devaient avoir une influence vivifiante pour la médecine et porter leurs véritables fruits que beaucoup plus tard.

Corvisart n'a laissé que peu d'ouvrages; ce sont :

Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux. Paris, 1806, in-8 ; *ibid.* 1811, in-8. Dans ces deux éditions, l'ouvrage est annoncé comme un extrait des leçons de Corvisart, publié sous ses yeux par C. E. Horeau, dont le nom n'est plus sur le titre de la 3e édition. Paris, 1818, in-8.

Nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité; par Auenbrugger; ouvrage traduit du latin et commenté par J. N. Corvisart. Paris, 1808, in-8. — Les commentaires étendus et importans qu'ajouta Corvisart à la traduction de l'opuscule d'Auenbrugger, publié en 1763, et oublié malgré la traduction qu'en avait donnée Rozière de la Chassagne en 1770, font de cet ouvrage un livre vraiment original. Auenbrugger est le premier qui sentit toute l'utilité qu'on pouvait tirer de la percussion des parois de la poitrine pour le diagnostic des organes renfermés dans cette cavité. Ce fut dans les ouvrages de Stoll que Corvisart trouva la première indication de ce moyen précieux de diagnostic, qui sans lui eût peut-être été encore longtemps perdu pour l'art. Il expérimenta le procédé d'Auenbrugger pendant vingt ans, et en fit un usage habituel devant les nombreux élèves qui suivaient ses leçons. Une aussi longue expérience donna à Corvisart l'occasion d'étendre, de modifier les premiers aperçus d'Auenbrugger, de redresser diverses erreurs dans lesquelles cet auteur était tombé, et d'ajouter des faits

nouveaux à ceux qui se rattachent à sa découverte; c'est ce qui fait l'objet des commentaires de Corvisart. Ce grand médecin, qui aurait pu si facilement composer sur ce sujet un ouvrage qui lui appartînt en entier, a voulu, par un sentiment de délicatesse, conserver l'œuvre d'Auenbrugger, et lui laisser la gloire de sa belle découverte. Plusieurs commentaires sont consacrés à diverses questions de pathologie générale. On en remarque, entre autres, un curieux sur la doctrine des anciens sur les crises, que Corvisart combat par de nombreux argumens et par le témoignage de sa propre observation. Laennec a donné une excellente analyse de cet ouvrage, dans le tom. 15 du *Journ. de médecine chir. pharm.*

Corvisart avait donné en 1789 une édition de la matière médicale de Desbois de Rochefort, à la tête de laquelle est placé l'éloge de ce médecin, qu'il lut à une séance publique de la Faculté de Médecine de Paris. Il publia en 1797 une traduction des aphorismes de Stoll, sur la connaissance et la cure des fièvres; enfin, on lui attribue l'ouvrage suivant: *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave.* Paris, 1802, in-8, sans nom d'auteur; mais les lettres J. N. C. se trouvent à la fin du *monitum* qui précède l'ouvrage.

(Dupuytren. — *Discours lu à la séance publique de la Faculté de Médecine de Paris, du 22 novembre* 1821. — Cuvier, *Éloges.* — Pariset, *Éloges. Mémoires de l'Académie royale de Médecine*, tome I. — Ferrus, *Notice historique sur Corvisart.*)

COSCHWITZ (Georges-Daniel), né en 1679 à Konitz, en Prusse, fut professeur d'anatomie et de botanique à l'Université de Halle, et mourut dans cette ville en 1729. C'est à lui que cette Université doit la fondation d'un amphithéâtre d'anatomie. Coschwitz contribua beaucoup par ses ouvrages à répandre la doctrine de Stahl dont il était élève. Ce professeur est célèbre surtout par ses illusions et ses disputes en fait de découvertes anatomiques. Il prétendit avoir vu et décrit le premier des valvules dans les uretères, et avoir découvert un conduit salivaire qui, des glandes sublinguales et sous-maxillaires, et d'autres glandes, viendrait s'ouvrir par un grand nombre de rameaux à la surface de la langue. Heister, Walther et Duverney combattirent l'existence de ce conduit, et Haller démontra, d'après la pièce même préparée par l'auteur de la découverte, que celui-ci avait pris des veines pour des conduits salivaires. On a de Coschwitz:

Æger hæmoptisi laborans. Diss. Halle, 1699, in-4; *ibid.*, 1705, in-4; *ibid.*, 1715, in-4.

Introductio in chirurgiam rationalem. Halle, 1722, in-4; Brunswick, 1755, in-4.

De valvulis in ureteribus repertis, *diss.* Halle, 1723, in-4.

De ductu salivali novo. Halle, 1724, in-4.

De parturientium declinatione supina pro facilitando partu inutili. Halle, 1725, in-4.

De sphacelo senum. Halle, 1725, in-4.

Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus. Leipsick, 1725, in-4; *ibid.*, 1745, in-4. — C'est dans cet ouvrage principalement que Coschwitz a exposé et défendu les opinions de Stahl; mais il n'est pas rigoureusement fidèle au système des mouvemens toniques de l'organisme, qu'il cherche à concilier avec le mécanisme en admettant l'existence du fluide nerveux.

De studii anatomici præstantia et utilitate oratio. Halle, 1727, in-4.

De trepanatione. Halle, 1727, in-4.

De hypopio. Halle, 1728, in-4.

Continuatio observationum de ductu salivali novo. Halle, 1729, in-4.

Collegium de gravidarum, et puerperarum, necnon de infantium recens-natorum regimine et affectibus. Schweidnitz (Leipsick, *Haller*), 1732, in-4.

(Haller, *Bibl.* — Portal. — Sprengel.)

COSTA (Christophe da), d'origine portugaise, mais né dans une colonie d'Afrique, se rendit célèbre par ses travaux, ses longs voyages, et les aventures qu'il éprouva parmi les nations sauvages qu'il visita et qui le retinrent long-temps captif. Il pratiqua la médecine à Burgos, dans la Vieille-Castille, et finit par mener, sur ses vieux jours, la vie d'un solitaire. Il publia les ouvrages suivans :

Tratado de las drogas, y medicinas de las Indias orientales. Burgos, 1578, in-4. Trad. en latin, et abrégé par Charles de l'Écluse, et publié avec les *Exotica* de ce dernier. Anvers, 1582, in-8 ; séparément, *ibid.*, 1593. — L'Écluse en supprima les planches comme trop mauvaises. Son recueil fut traduit en français par Antoine Colin. Lyon, 1619, in-8. — Cet ouvrage est loin d'être remarquable comme production originale : Garsia de Orta en a fourni la plupart des matériaux.

Discurso del viage de las Indias orientales, y lo que se navega por aquellas partes. Burgos. — Da Costa publia en outre divers ouvrages de piété.

(Nic. Antonio, *Biblioth. hispan. nov.*)

COSTE (Jean-François), né le 14 juin 1741 à Ville, près de Nantua, dans le département de l'Ain, où son père exerçait la médecine, fit ses humanités à Lyon, et vint ensuite à Paris pour s'y livrer aux études médicales. Après quatre années de séjour, il alla prendre le grade de docteur à Valence en 1763. Il retourna alors dans son pays natal, où il fut chargé immédiatement du traitement d'une épidémie qui désolait le pays de Gex. Ce fut à cette occasion qu'il se fit connaître honorablement de Voltaire, qui plus tard, en 1769, lui fit obtenir la place de médecin de l'hôpital militaire de Versoy. Depuis cette époque, Coste parcourut tous les

grades et toutes les vicissitudes de la médecine militaire. Il fut successivement médecin des hôpitaux de Nancy, de Bouillon et de Calais; puis fut chargé du service médical de l'armée envoyée aux États-Unis dans la guerre de l'indépendance. A son retour, il devint premier médecin consultant des camps et armées, inspecteur des hôpitaux de l'Ouest; enfin, en 1788, premier médecin des armées et membre du conseil de santé. Il remplit encore ces fonctions sous le gouvernement républicain. Quelques années auparavant, en 1790, Coste avait été porté à l'importante et périlleuse place de maire de Versailles. Il y montra un zèle et une énergie peu commune pendant les deux années qu'il l'occupa. En 1796, il obtint le titre de médecin en chef des Invalides. Les événemens politiques l'arrachèrent encore à cette retraite. Depuis 1803 jusqu'en 1807 il fut à la tête du service médical des armées qui firent les célèbres campagnes d'Allemagne. Les fatigues ayant altéré sa santé déjà affaiblie par les années, il rentra en France. Une affection de poitrine qui minait sourdement sa constitution, mit fin à son existence le 8 novembre 1819. J.-F. Coste ne fut pas un homme de premier ordre; les écrits nombreux qu'il a laissés sont assez obscurs; mais dans ceux qui concernent la carrière qu'il a parcourue, il a consigné des vues utiles; ce sont :

Lettre à M. Joly sur l'épidémie de Colonges, au pays de Gex. Gex, 1763, in-8.

Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy. Nancy, 1773, in-8.—Mémoire couronné par l'académie de Nancy.

Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine. Nancy, 1774, in-8.

Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur les plantes indigènes substituées avec succès à des végétaux exotiques. Nancy, 1776, in-8 ; Paris, 1793, in-8. — Travail exécuté de concert avec Willemet, et couronné par l'Académie de Lyon.

De antiquâ medicâ philosophiâ orbe novo adaptandâ. Leyde, 1780, in-8.

Mémoire sur l'asphyxie. Philadelphie, 1780, in-8.

Du service des hôpitaux militaires ramené aux vrais principes. Paris, 1791, in-8. — L'auteur s'élève avec force contre le système des infirmeries régimentaires, et contre la suppression des hôpitaux militaires permanens.

Avis sur les moyens de conserver et de rétablir la santé des troupes à l'armée d'Italie. Paris, 1796, in-8.

Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires. Paris, 1796, in-8. — Ces vues ont été adoptées en 1814 par le gouvernement.

Compendium pharmaceuticum militaribus gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum. Newport, 1800, in-12.

De la santé des troupes à la grande armée. Augsbourg, 1806, in-12 — Publié conjointement avec Percy.

Notice sur les officiers de santé de la grande armée, morts en Allemagne depuis le 1er vendémiaire an XIV *jusqu'au 1er février* 1806. Augsbourg, 1806, in-8.

Coste a traduit du latin la philosophie des corps organisés de Necker, et de l'anglais les œuvres de Méad. Il a rédigé l'article *Hôpital* pour le Dictionnaire des Sc. méd.; il est encore l'auteur de quelques brochures purement littéraires.

(Jourdan, *Biog. méd.* — Regnault, *Notice*, Journ. univ. des sciences méd., t. XVI.)

COSTE (Urbain), petit-fils du précédent, naquit à Amiens, et mourut à Paris en 1828, à l'âge de trente-cinq ans. Le vœu de son aïeul, plus que son goût, le porta à embrasser la carrière de la médecine, à laquelle il s'était préparé par des études littéraires fortes et brillantes. La position de ce même aïeul, dans les premiers postes de la médecine militaire, détermina sans doute aussi la direction que prit U. Coste. Il fut professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, et fit la campagne d'Espagne, en 1825, en qualité de médecin ordinaire d'armée. Il a publié des observations médicales sur cette campagne, dans le *Recueil des mémoires de médecine militaire*. Peu de temps avant sa mort, il avait été nommé médecin à l'hôtel royal des Invalides. U. Coste n'a pas fait d'ouvrages étendus ou importans, mais il a droit à être mentionné comme l'un des critiques les plus distingués de notre époque. Les nombreux articles qu'il a insérés dans la *Bibliothèque médicale*, dans le *Journal universel des sciences médicales*, et même dans le *Journal des Débats*, sont remarquables par l'élégance et la vigueur de style, par une dialectique serrée et une couleur philosophique des plus élevées, mais aussi portant trop souvent l'empreinte d'un esprit sophistique qui se plaît aux paradoxes. La teinte mélancolique de son caractère s'est réfléchie sur ses écrits, et sa critique, souvent acerbe, alla quelquefois jusqu'à l'intolérance, lorsqu'il s'agit de matières où se trouvaient compromises la spiritualité de l'âme et la religion, qu'il fit profession de défendre toute sa vie. Il fut un des jeunes médecins qui soutinrent avec le plus de vigueur, et dans toutes ses conséquences logiques, le système de l'irritation, de M. Broussais. Toutefois, il en abandonna le principe le plus général; celui par lequel *on doit reconnaître l'identité des propriétés, des forces de la matière vivante, avec cette matière elle-même*, par lequel on ne doit introduire dans la physiologie *que des mots qui représentent des réalités positives;* principe qu'il adopte, dans ces

termes mêmes, quand il s'agit des phénomènes organiques ordinaires, mais qu'il rejette lorsqu'il s'agit de ceux de l'entendement. U. Coste préparait les matériaux d'une philosophie médicale, et une traduction d'Hippocrate, dont il a laissé des fragmens : on ne peut que regretter la perte de travaux de cette importance, entrepris par un homme d'un esprit aussi supérieur.

COSTEO (JEAN), natif de Lodi, professa la médecine avec distinction à Turin et à Bologne pendant la seconde moitié du seizième siècle. Les écrits nombreux qu'il a laissés attestent beaucoup d'érudition. Costeo mourut à Bologne en 1603. Voici la liste de ses ouvrages :

De venarum mesaraïcarum veteris opinionis confirmatio adversùs eos qui chyli in jecur distributionem fieri negant per mesaraïcas venas. Venise, 1565, in-4.

De universali stirpium naturâ, lib. II. Venise, 1578, in-4; Turin, 1580, in-4. — Dans cet ouvrage, Costeo ne fait pas preuve de connaissances approfondies en botanique.

Quod ex arte coriariorum aer infici possit. Venise, 1580....

Disquisitionum physiologicarum in primam primi canonis Avicennæ sectionem libri tres. Bologne, 1589, in-4.

Adnotationes in Avicennæ canonem cum novis aliquibus observationibus, quibus principum philosophorum et medicorum dissensus et consensus indicantur. Venise, 1595, in-fol.

De facili medicina per seri et lactis usum, lib. III. Bologne, 1596, in-4; Pavie, 1604, in-4.

De igneis medicinæ præsidiis, lib. II. Venise, 1595, in-4. — Cet ouvrage présente un résumé très-bien fait de l'histoire des divers caustiques et de leur application, d'après les auteurs grecs et arabes. Costeo y a joint beaucoup d'observations qui lui sont propres. Il traite des vésicatoires, des sinapismes, des agens épilatoires. Il fait mention de guérisons de hernies par les caustiques; de la cure d'une hydrocèle, obtenue par un séton pratiqué au scrotum à l'aide d'une aiguille rougie au feu; de la préservation de la peste par la cautérisation de la partie malade ; de la cautérisation du crâne dans l'apoplexie; d'un exemple de guérison de manie par la cautérisation syncipitale; d'une amaurose survenue par la chute d'une tuile sur la tête du malade.

In J. Mesuæ simplicia et composita et antidotarii novem posteriores sectiones adnotationes. Venise, 1602, in-fol.

*De potu in morbis in quo de aquis vino atque omni factitio potu in universum, atque de privato in singulis morborum generibus eorum usu disseritur.** Pavie, 1604, in-4; Venise, 1604, in-4.

De humani conceptûs formatione, motûs et partûs tempore. Pavie, 1604, in-4.

Miscellanearum dissertationum decas olim à J. Francisco filio, nunc emendatior edita. Pavie, 1658, in-12.

(Haller, *Biblioth. med. pract.* — *Bibl. anat.* — *Bibl. chirurg.* — Eloy, *Dict. histor.*)

COTUGNO (DOMINIQUE) naquit à Ruvo, ville du royaume de Naples, le 3 décembre 1736. Ses parens, malgré leur modique fortune, ne négligèrent rien pour son éducation, et favorisèrent de tous leurs moyens le goût décidé qu'il avait pour l'etude des sciences; ses progrès furent rapides, et à dix-sept ans son père l'envoya à Naples pour étudier la médecine. De nouveaux succès attendaient Cotugno dans cette nouvelle carrière; une année n'était pas encore écoulée, lorsqu'il fut reçu au concours (le 21 septembre 1754) aide de clinique dans le grand hôpital des incurables, où l'année suivante on lui conféra la chaire de chirurgie. Peu après parurent ses importantes recherches sur l'oreille interne : elles l'avaient conduit à découvrir le nerf que Scarpa décrivit plus tard sous le nom de naso-palatin. On connaît ses observations remarquables sur la névralgie sciatique, sur le siége immédiat de la variole, sur le galvanisme, phénomène dont il pressentit l'existence, etc. A vingt-cinq ans, Cotugno fut nommé professeur d'anatomie à l'Université royale des études; il remplit cette place avec le talent supérieur que ses travaux précédens avaient déjà décelé. Cotugno était membre de la plupart des sociétés savantes de son temps, recteur de l'Université royale et président de l'Académie royale des sciences de Naples, proto-médecin du royaume des Deux-Siciles, etc., lorsqu'il succomba le 6 octobre 1818, ayant donné au public les ouvrages dont les titres suivent :

De aquæductibus auris humanæ internæ dissert. anatomica. Naples, 1760, in-8, avec planches; Vienne, 1774, in-12; réimprimé dans la *Collection de thèses* de Sandifort, t. I. — C'est dans cette dissertation que Cotugno a consigné sa découverte de la lymphe du labyrinthe, et qu'il a donné la première explication rationnelle des usages du limaçon, du vestibule et des canaux demi-circulaires.

De ischiade nervosâ commentarius. Naples, 1765, in-8, fig.; Vienne, 1770, in-12; Naples, 1779, in-8, avec des additions et 4 pl.; réimprimé dans la *Collection de thèses* de Sandifort, t. II, p. 411 et suiv.—Dans ce travail, comme dans le précédent, Cotugno se montre habile anatomiste : il décrit presque tout ce que M. Magendie a observé dans ces derniers temps sur le liquide céphalo-rachidien; il fait connaître le procédé qu'il faut suivre dans l'autopsie pour observer ce fluide, dont il avait constaté l'existence sur des animaux vivans. Cotugno pense que le liquide céphalo-spinal est produit par les capillaires artériels, et absorbé par les radicules veineuses correspondantes; que sa quantité est augmentée par celui des ventricules cérébraux qui peut s'écouler dans la gaine rachidienne par le canal de Sylvius, et le quatrième ventricule; qu'il y a ainsi communication et identité entre le liquide crânien et le liquide rachidien.

De sedibus variolarum syntagma. Naples, 1769, in-8, fig.; Vienne, 1771, in-8, fig.; Louvain, 1786.

Dello spirito della medicina ragionamento academico. Naples, 1783, in-8.

On trouve de Cotugno une lettre sur l'épidémie qui régna à Naples en 1764, adressée à Michel Sarcone, dans l'*Istoria raggionata dei mali osservati in Napoli, etc.*, de ce dernier.

Indépendamment de quelques discours académiques, Cotugno a laissé plusieurs travaux manuscrits : tels sont des Notes sur Celse; la narration de ses voyages en Italie et en Allemagne; des Institutions d'anatomie, de physiologie et de pathologie; une Nosologie médico-chirurgicale; un Traité des maladies des femmes; l'Observation d'un anencéphale qui a vécu douze jours; l'exemple d'un œuf de pigeon sauvage qui contenait dans son intérieur un autre œuf; une Série d'observations pour faire suite à celles de Morgagni sur le siége et les causes des maladies; une dissertation intitulée : *De plexu plectiformi auris humanæ*, dans laquelle Cotugno cherche à expliquer le frisson et l'horripilation qu'on éprouve quand l'oreille est désagréablement affectée par un son aigu comme celui de la lime sur le fer. Suivant lui, le nerf accessoire de Willis, en faisant communiquer le plexus acoustique avec la moelle épinière, est la source de ce phénomène.

(Magliari, *Elogio istorico di domenico Cotugno.* Naples, 1823, in-8.— Bidault de Villiers, *Notice*, dans le *Journ. compl. du Dict. des sc. méd.*, t. 16, p. 188.—Desgenettes, *Notice*, même Journ., t. 23, p. 128.

COUILLARD (JOSEPH), qu'on a pris l'habitude de nommer *Covillard*, chirurgien de Montélimart avant le milieu du dix-septième siècle, jouit de son vivant de la réputation d'un grand opérateur et d'un très-habile lithotomiste, et a laissé celle d'un bon et judicieux observateur. On lui doit les ouvrages suivans :

Le Chirurgien opérateur. Lyon, 1633, in-12, 136 pp.; *ibid.*, 1640, in-12.

Observations iatro-chirurgiques, pleines de remarques curieuses et d'événemens singuliers. Lyon, 1639, in-12; Strasbourg, 1791, in-8, 2 pl. — On trouve dans cette édition, outre une préface étendue et un grand nombre de notes de l'éditeur Thomassin, un Mémoire de Saucerotte sur l'histoire de la lithotomie. On a voulu attribuer à Couillard l'honneur d'avoir inventé la taille latéralisée; mais si l'on veut faire remonter l'origine de cette opération à une époque antérieure au frère Jacques, c'est à Franco qu'il faut remonter, car il en avait plus approché que qui que ce soit.

COURCELLES (CORNEILLE DAVID DE), anatomiste hollandais, s'est fait connaître par la publication des ouvrages suivans :

Icones musculorum plantæ pedis eorumque descriptio. Leyde, 1739, in-4; *ibid.*, 1766, in-4.— L'auteur indique dans sa préface les particularités anatomiques qu'il a mieux vues que ses prédécesseurs. Nous citerons celle re-

lative aux gaines que l'anévrose plantaire fournit à tous les muscles de cette région. Quant aux planches, l'auteur avait pris pour modèle celles qu'Albinus avait publiées sur les muscles de la main, mais il n'en a pas égalé la beauté.

Icones musculorum capitis. Leyde, 1743, in-4....

Ces planches sont belles, et parfaitement bien gravées. Le texte est écrit en hollandais.

COURCELLES (Étienne CHARDON DE), né à Reims, et mort à Brest, en 1780, où il était chirurgien de la marine, a laissé les ouvrages suivans :

Manuel de la saignée. Paris, 1746, in-12; Brest, 1763, in-12.

Abrégé d'anatomie. Brest, 1751, in-12; Paris, 1753, in-8.

Manuel des opérations de chirurgie pour l'instruction des élèves chirurgiens de la marine de l'école de Brest. Brest, 1756, in-8.

Elixir américain, ou le Salut des dames par rapport à leurs maladies particulières. Châlons, 1771, in-8; 5ᵉ édit., Châlons, 1787, in-12.

Manuel des dames de charité, ou Formules de remèdes faciles à préparer, en faveur des personnes charitables qui soignent les pauvres des villes et des campagnes, avec des remarques sur le traitement des maladies les plus ordinaires et un abrégé de la saignée. Nouv. édit. revue et augmentée par J. Capuron. Paris, 1816, in-8. — Cet ouvrage, qui eut de nombreuses éditions, fut publié d'abord par Chardon en 174...

Mémoire sur le régime végétal des gens de mer. Ouv. posth., publié par le chevalier de La Coudraye. Nantes, 1780, in-8.

Chardon de Courcelles fut l'éditeur des trois premiers volumes du *Tractatus de materiâ medicâ* de Geoffroy (Paris, 1741).

(Haller. — Quérard, *France litt.*)

COURTIAL (Jean-Joseph), conseiller médecin ordinaire du roi, et professeur d'anatomie à Toulouse, a publié :

Nouvelles observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets. Paris, 1705, in-12; Leyde, 1709, in-8. — Parmi les observations curieuses que renferme ce volume, nous citerons celle d'un fœtus trouvé hors de la matrice, dans le ventre de sa mère : il y était, sans aucun doute, passé par une déchirure du vagin, bien que Courtial ne s'en soit pas douté, et ait pris le fait pour une grossesse extra-utérine.

Courtial a fait insérer dans le *Journal des Savans* plusieurs observations; on lui doit en outre la traduction de l'ouvrage suivant :

Dissertation physique sur les matières internes qui altèrent la pureté de l'air de Madrid. Trad. de l'espagnol, de Jean-Baptiste Juanini. Toulouse, 1685, in-12.

COURTIN (Germain), docteur-régent de la Faculté de Paris, reçu en 1576, professa dans les écoles de médecine l'anatomie et la

chirurgie, de 1578 à 1587. Ce furent ses démarches qui suscitèrent l'arrêt par lequel il fut défendu au lieutenant criminel et aux maîtres de l'Hôtel-Dieu de livrer des cadavres à qui que ce fût, sinon à la requête du doyen de la Faculté, et qui ne permit plus aux chirurgiens de faire de l'anatomie qu'en présence et sous la direction d'un docteur de la Faculté. C'est là pour Courtin un titre assez peu honorable de célébrité, et c'est pourtant celui qui lui a valu toute sorte d'éloges de la part de Riolan et de tous les défenseurs zélés des droits et priviléges de la Faculté. Un chirurgien, nommé Binet, publia, long-temps après sa mort, les leçons que Courtin avait faites pendant dix années.

Leçons anatomiques et chirurgicales de feu Me Germain Courtin, dictées à ses écoliers étudiant en chirurgie, depuis l'année 1578 jusqu'à 1587. Recueillies, colligées et corrigées par Étienne Binet. Paris, 1612, in-fol.; *ibid.*, 1616, in-fol.; Rouen, 1656, in-fol. — Ouvrage volumineux, dans lequel on ne trouve rien qui soit propre à l'auteur. L'anatomie est tirée de Galien, et la chirurgie, des Grecs et des Arabes.

COUTOULY, reçu à l'ancien Collége de chirurgie de Paris, conseiller de l'Académie royale de chirurgie, membre de la Société de médecine de Paris, exerçait avec distinction l'art des accouchemens à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. On a de lui un recueil de mémoires qu'il avait lus à différentes époques à la Société de médecine, et qui sont insérés pour la plupart dans le *Journal général de médecine*. Voici le titre de ce recueil :

Mémoires et Observations sur divers sujets relatifs à l'art des accouchemens, avec description de plusieurs instrumens. Paris (sans date), 1807, in-8, XXI-187 pp. fig. — Ce recueil contient plusieurs Mémoires sur divers instrumens, tels que forceps, crochets, perce-crâne, pelvimètre, etc. — Une Observation d'opération césarienne, suivie de mort. — Une Observation de symphyséotomie. — Une Observation de rupture de la partie centrale du périnée, par laquelle un enfant vivant, et à terme, est sorti. — Un Mémoire sur la possibilité, et même la nécessité, d'aller quelquefois saisir avec le forceps une tête au-dessus du détroit supérieur, et d'amener l'enfant vivant, quand l'utérus ne peut l'expulser. — Mémoire sur cette question : « Est-il » des cas pour lesquels, lorsque le » bras d'un enfant est hors de la vulve » jusqu'à l'épaule, on doive avoir re» cours soit à l'incision des bords de » l'orifice de la matrice, soit à l'am» putation du membre ? » Coutouly pense qu'il est des cas où l'amputation du membre est le seul moyen de terminer l'accouchement : il l'a pratiquée une fois.

COWARD (Guillaume), né à Winchester en 1656 ou 1657, fit ses études à Oxford, et s'y fit recevoir docteur en médecine en l'an-

née 1687. Il exerça d'abord sa profession à Northampton; de là il se rendit, vers 1693, à Londres, où il se fixa. Là il publia divers ouvrages métaphysiques et théologiques d'une grande hardiesse, qui furent condamnés à être brûlés publiquement par le bourreau, comme contraires à la doctrine de l'église anglicane, et tendant à renverser la religion chrétienne. Malgré cela, il continua à professer les mêmes opinions, et les soutint fermement contre de nombreux adversaires. Il paraît cependant que ces circonstances le déterminèrent à quitter la capitale. On ne sait pas précisément où il résida après en être sorti : on n'en entendit plus parler pendant douze ans. En 1718, il était à Ipsavich, où il est probablement mort vers 1725, époque à laquelle son nom ne se trouve plus sur la liste du Collége des médecins de cette ville. Ses ouvrages ont pour titre :

De fermento volatili nutritio conjectura rationalis, quâ ostenditur spiritum volatilem oleosum è sanguine suffusum, esse verum ac genuinum concoctionis ac nutritionis instrumentum. Londres, 1695, in-8.

On acid and alkali. Londres, 1698, in-8 (mentionné par Haller seul).

Second thought concerning human soul, etc. Pensées sur l'âme humaine, démontrant que les notions de l'âme comme substance spirituelle et immortelle unie au corps humain, est une pure invention du paganisme, et est contraire aux principes de la philosophie, de la raison et de la religion. Londres, 1702, in-8; *ibid.*, 1704, in-8, avec un nouveau traité intitulé: *The just scruting; or a serious inquiry into the modern notions of the soul.*

Further thoughts concerning human soul, in defense of second thoughts. Londres, 1703, in-8.

The grand essay, or a vindication of reason and religion againts the impostures of philosophy, etc. Défense de la raison et de la religion contre les impostures de la philosophie, prouvant que l'existence de toute substance immatérielle est une erreur philosophique, et est impossible à concevoir; que toute matière a originairement créé en elle un principe de mouvement propre intérieur; que la matière et le mouvement doivent être considérés comme la cause fondamentale de la pensée chez l'homme et chez les animaux. Londres, 1704, in-8, avec la réfutation de la psycologie de Broughton, qui avait attaqué son premier ouvrage.

Ophthalmiatria. Londres, 1706, in-8. Cet ouvrage a été vivement critiqué, particulièrement par Wolhouse.

Remediorum medicinalium tabulà generalis tàm compositorum quàm simplicium. Londres, 1704, in-12; *ibid.*, 1710.

Coward a en outre publié divers ouvrages de littérature et de poésie, dont quelques-uns ne sont pas indignes d'estime.

(A. Chalmers.—R. Watt.—Haller.)

COWPER (Guillaume), anatomiste et chirurgien célèbre, naquit en 1666, près d'Alresford, dans le comté de Hampshire. Il

pratiqua la chirurgie à Londres. Il était très-versé dans l'anatomie comparée et dans l'art des injections. Il dessinait très-habilement. Un travail trop assidu, et des veilles continuelles, altérèrent sa santé. A la suite d'une affection asthmatique, il fut atteint d'une hydropisie, qui l'enleva le 8 mars 1709. Les ouvrages que l'on doit à Cowper sont :

Myotomia reformata, or a new administration of all the muscles of the human body. Londres, 1694, in-8. Avec une introduction sur le mouvement musculaire, et quelques additions, par Mead. Londres, 1724, in-fol., fig. — Cet ouvrage, qui n'est pas comparable à celui d'Albinus, est cependant supérieur à tout ce qu'on avait jusqu'alors publié dans le même genre. Les planches sont d'un dessin élégant, mais quelquefois incorrect.

The anatomy of human bodies. Anatomie du corps humain. Oxford, 1698, in-fol, fig. ; revu par Albinus, Leyde, 1737, in-fol. ; traduit en latin, par W. Dundas. Leyden, 1730, in-fol. ; Utrecht, 1750, in-fol. — On trouve dans cet ouvrage de nombreuses et intéressantes observations de chirurgie. Les planches qui le constituent en grande partie, ne sont autres que celles de Bidloo ; sur 114 figures, sept seulement appartiennent à Cowper, qui avait fait acheter en Hollande 300 exemplaires des planches de Bidloo, auxquelles il fit ajouter à la main très-adroitement des renvois au texte qu'il publiait, et qui lui appartient. C'est ce plagiat que Bidloo a démontré dans un écrit, auquel Cowper répondit par un pamphlet intitulé.

Vindiciæ seu responsum ad God. Bidloo. Londres, 1701, in-fol.

Descriptio glandularum ductumque earum excretoriorum, cum fig ; avec la réponse à Bidloo. Londres, 1702, in-4. — L'auteur y décrit les glandes de l'urètre, qui portent son nom, et dont on lui attribue à tort la découverte, puisqu'elles avaient été signalées par Méry en 1684, et suivant Bianchi, par Laurent Terreanus, en 1698 et 1699.

Cowper a inséré dans les *Transactions philosophiques* un grand nombre de mémoires d'anatomie, de physiologie et de chirurgie ; entr'autres : sur la chylification, 1696, abrégé, t. IV, 81 ; sur la suture du tendon d'Achille, *ibid.*, numéro 376 ; description des extrémités des artères, et du mode de passage du sang des artères dans les veines, observé au microscope.

(Chalmers. — Haller. — R. Watt.)

COYTTAR (Jean), né à Loudun, se fit recevoir médecin à Poitiers, où il demeura d'abord quelques années. Il quitta cette ville pour retourner dans sa patrie, où il resta jusqu'en 1577, qu'il revint à Poitiers pour y occuper la place de doyen de la Faculté, vacante par la mort de François Pidoux. Il mourut lui-même dans cette ville en 1590. Coyttar fut un homme savant et un habile observateur ; ses ouvrages en font foi. En voici les titres :

De febribus purpuratis epidemicis quæ anno 1557 vulgatæ sunt liber. Poitiers, 1578, in-4, 367 pp., *præf. ind.* — C'est un des premiers modèles

nosographiques de la médecine moderne.

Discours sur la coqueluche et autres maladies populaires qui ont eu cours à Poitiers en 1580. Poitiers, in-8, sans date.

(Dreux du Radier, *Bibliot. hist. du Poitou.*)

CRAANEN (Théodore) pratiqua la médecine dans le dix-septième siècle, d'abord à Duisbourg, puis à Nimègue; enfin à Leyde, où il enseigna pendant dix-huit ans. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, le nomma son conseiller premier médecin, titre qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 27 mars 1688. Craanen, zélé cartésien, professa le système de Sylvius; mais il rejetait les différentes fermentations, qu'il remplaçait par les changemens de forme des particules. Il s'éleva, comme l'école de Sylvius, avec violence, contre la doctrine des crises. On a de lui :

De calculo renum et vesicæ. Leyde, 1676, in-4.

De intemperie frigidâ. Utrecht, 1676, in-4.

Oratio funebris in obitum Arnoldi Syen. Leyde, 1679, in-4.

OEconomia animalis, Gand, 1685, in-8; Amsterdam, 1703, in-12.

Lumen rationale medicum, seu praxis medica reformata. Middelbourg, 1686, in-4; Leyde, 1689, in-4, sous le titre suivant : *Observationes quibus emendatur et illustratur Henrici Regii praxis medica, medicationum exemplis demonstrata*.

Observationes quibus Danielis Sennerti de auxiliorum materiâ institutionum liber emendatur. Leyde, 1687, in-12.

Tractatus physico-medicus de homine, in quo status ejus tàm naturalis quàm præternaturalis, quoad theoriam rationalem mechanicè demonstratur. Leyde, 1689, in-4. Publié par Th. Schoon, médecin de La Haye. Naples, 1722, in-8, 2 vol. — L'*OEconomia animalis* (Amsterdam, 1703, in-12) est l'abrégé de cet ouvrage.

De epilepsiâ. Diss. Francfort-sur-l'Oder, 1690, in-8.

Observationes medicæ. Leyde, 1693, in-12.

Les divers ouvrages de Craanen ont été recueillis et publiés à Anvers, 1689, in-4, 2 vol.

(Haller. — Éloy. — Sprengel. — *Biogr. univ.*)

CRANTZ (Henri-Joachim-Népomucène), né à Luxembourg, le 24 novembre 1722, fit ses études à Vienne, où il reçut le doctorat en 1750, puis vint se perfectionner à Paris dans l'art des accouchemens, aux frais de l'impératrice, et alla ensuite à Londres étudier sur les lieux la chirurgie anglaise. De retour à Vienne, il fut nommé d'abord professeur d'accouchemens, puis professeur d'institutions physiologiques et de matière médicale, dans l'Université impériale. Il donna sa démission en 1774, et se retira dans les environs de

Vienne. Crantz était membre de l'Académie des Curieux de la nature, et d'autres sociétés savantes. Ses ouvrages sont nombreux.

Diss. de curatione hippocratica, naturâ monstrante viam. Vienne, 1750, in-4.

Einleitung in eine wahre und gegründete Hebammenkunst. Introduction aux vrais principes de l'art des accouchemens. Vienne, 1756, in-8, 10 feuilles. — L'auteur se montre pénétré des principes de Levret, dont il avait été le disciple.

Commentarius de rupto in partus doloribus utero. Leipsick, 1756, in-8; Naples, 1776, in-8.

Commentatio de instrumentorum in arte obstetriciâ historiâ, utilitate, et rectâ ac præposterâ applicatione. Dans le tom. I des *Nova acta nat. cur.* Nuremberg, 1757. — Réimp. dans le tom. III des *Diss.* recueillies par Wasserberg.

Num in pulmone præviæ fiant humorum secretiones? Vienne, 1759, in-4.

An condensetur in venis pulmonalibus sanguis? Vienne, 1759, in-4.

D. IV an merito damnanda in officinis multa? An dispensatoria corrigenda? Vienne, 1759-60, in-4.

D. II. Quid veri in sententiâ Stahlianâ ratione animæ? Vienne, 1760, in-4.

Adversaria de præcipuis artis obstetriciæ auxiliis. Leipsick, 1760, in-4.

An plantarum officinalium, etiam aliarum, recepta nomina recte mutentur. Vienne, 1760, in-4.

Solutiones difficultatum circà cordis irritabilitatem. Vienne, 1761, in-8.

Materia medica et chirurgica, juxtà systema naturæ digesta. Vienne, 1762, in-8, 3 vol; *ibid.*, 1766, in-8, 3 vol.; Louvain, 1772, in-8, 3 vol. — Cullen trouvait trop peu de critique dans cet ouvrage; mais la critique est bien difficile en matière médicale, et le livre de Crantz est certainement un livre utile.

Stirpium austriacarum fascicul. I-III. Vienne, 1762-67, in-8; *ibid.*, 1786, in-4, sans le 1er.

Stirpium austriacarum, part. I-II. Vienne, 1769, in-4. — C'est l'ouvrage précédent augmenté, plus trois nouveaux fascicules.

Classis umbelliferarum emendata. Vienne, 1767, in-8.

Lettre à M. Tissot, au sujet de sa dispute avec M. de Haen. Vienne, 1763, in-8.

Primæ lineæ institutionum botanicarum. Leipsick et Vienne, 1767, in-8.

Institutiones rei herbariæ juxta nutum naturæ digestæ. Vienne, 1766, in-8, 2 vol.

De duobus arboribus Draconis botanicorum, duorumque novorum generum constitutione. Vienne, 1768, in-4. max.

Classis cruciferarum emendata in necessarium rei herbariæ supplementum. Vienne, 1769, in-8.

Examinis chemici doctrinæ Meyerianæ de acido pingui et Blackianæ de aere fixo, respectu calcis rectificatio. Vienne, 1770, in-8.

De aquis medicatis principatus transylvaniæ. Nice, 1773, in-8.

Analyses Thermarum Herculanarum, Daciæ, Trajani, et celebriorum Hungariæ, 1773, in-8.

Gesundbrunnen der Osterreichis-

chen monarchie. Eaux minérales de la monarchie autrichienne. Vienne, 1777, in-4.

Crantz a en outre inséré un assez grand nombre d'observations dans les *Mém. de l'Acad. des Curieux de la nature.*

(Hamberger et Mensel, *das gelehrte Teutschland.* — Haller. — *Comment. de rebus in med. gest.*)

CRASSO (Jules-Paul), natif de Padoue, occupa avec distinction une chaire de médecine dans l'Université de cette ville; mais c'est à sa connaissance approfondie des langues anciennes qu'il doit d'être cité dans l'histoire de la médecine. Il a traduit avec fidélité, et souvent avec élégance, différens ouvrages grecs, entre autres le traité d'Hippocrate sur les purgatifs; les huit livres d'Arétée sur les causes, les signes et le traitement des maladies aiguës et chroniques; la description des parties du corps humain par Théophile; leur dénomination par Rufus d'Éphèse; quelques parties des écrits de Palladius; des fragmens de Galien. Crasso mourut à Padoue en 1574, laissant les ouvrages suivans, indépendamment des traductions estimées que nous venons de mentionner :

Meditationes in theriacam et mithridaticum antidotum. Venise, 1576, in-4. — Il composa cet ouvrage de concert avec Addo et Turrisani.

Mortis repentinæ examen, cum brevi methodo præsagiendi et præcavendi omnes qui subeunt ejus periculum. Modène, 1612, in-8.

(Haller. — Éloy.)

CRATO DE CRAFFTHEIM (Jean), dont le nom de famille était Crafft, naquit le 20 novembre 1519 à Breslau. Les dispositions qu'il montra dans ses premières études engagèrent le Sénat de cette ville à lui fournir les moyens d'aller à Wittemberg. Là, il étudia les belles-lettres sous Mélanchton, et la théologie sous Luther, dont il fut même pendant six ans le commensal. Aussi conserva-t-il toute sa vie une grande vénération pour cet illustre réformateur, et fut-il toujours attaché à sa doctrine. Néanmoins, Crato ne se sentant pas appelé à la carrière de la théologie, embrassa, de l'avis même de Luther, et avec le consentement du Sénat de Breslau, l'étude de la médecine. Il alla à Leipsick, où il se lia intimement avec Camerarius; puis il se rendit en Italie, où les sciences étaient plus cultivées qu'en aucun autre endroit de l'Europe. Il suivit les leçons de divers professeurs célèbres de cette contrée, particulièrement de J.-B. Montanus, de Vérone, dont il acquit l'amitié, et qu'il se proposa d'imiter. De retour en Allemagne, Crato exerça quelque temps la médecine à Augsbourg. La cour de Charles-Quint y était alors, à cause

de la diète qui s'y tenait. Plusieurs seigneurs le consultèrent. Ce fut sans doute, avec son mérite, la cause de la fortune qui l'attendait. Crato alla ensuite se fixer dans sa ville natale, où il se maria en 1550. Il n'y resta pas long-temps; il fut appelé à Vienne par Ferdinand Ier pour remplir la place de son premier médecin. Les deux successeurs de cet empereur, Maximilien II et Rodolphe II, lui conférèrent la même charge. Il fut anobli sous le nom de *Crato de Crafftheim*, et créé comte palatin, dignités et prérogatives qui, d'après la volonté de Maximilien, et contre l'usage, devaient être transmissibles à son fils. Crato mourut dans un âge assez avancé, le 9 novembre 1585, ayant joui pendant sa vie de la plus haute réputation, et ayant acquis une grande fortune. Il fut l'un des médecins du seizième siècle qui favorisèrent le plus les doctrines hippocratiques. Il a écrit :

Methodus therapeutica ex Galeni et Montani sententiâ. Bâle, 1555, in-8; *ibid.*, 1558, in-8; *ibid.*, 1563, in-8; Francfort, 1594, in-8; *ibid.*, 1608, in-8; *ibid.*, 1621, in-8.

Ordnung oder Præservation wie man sich zur Zeit der Pest verwahret, etc.; régime pour se préserver en temps de peste. Breslau, 1555, in-4; Nuremberg, 1585, in-4; *ibid.*, 1613, in-4. Trad. en latin par Martin Weinreich, et publié dans la collection de Scholtz.

Isagoge medicinæ. Venise, 1560, in-8; Hanau, 1595, in-8; et dans la collection de Scholtz, L. VII. — C'est un abrégé de physiologie par demandes et par réponses.

In Galeni divinos libros methodi therapeuticæ perioche methodica, in quâ obscura explicata sunt et quæ reprehensionem habuerunt confirmata. Accedit demonstratio quomodo ex generali methodo exercitatio, seu singulorum morborum curatio petenda sit. Bâle, 1563, in-8.

Perioche methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ, temperamentis et facultatibus naturalibus. Bâle, 1563, in-8; avec une lettre de Crato sur la meilleure manière de lire Galien. Hanau, 1595, in-8.

Assertio pro libello suo germanico, in quo pestilentem febrem putridam ab ea quæ à contagione oritur, latèque disseminatur, discernit. Acc. de contagione et putredine, et vera curandi et præservandi febrem contagiosam pestilentem ratione. Francfort, 1585, in-8.

Microtechne, seu parva ars medicinalis. Francfort, 1592, in-8; Hanau, 1609, in-8; *ibid.*, 1646, in-8. Publié par Scholtz.

De morbo gallico commentarius; publié par Scholtz. Francfort, 1594, in-8; Hanau, 1619, in-8, et dans la collection de Scholtz.

Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, Scholtz a inséré dans sa collection : *Consiliorum et epistolarum medicinalium libri septem*, un grand nombre de lettres et de consultations de Crato, qui traitent de divers sujets. Ce médecin a publié les consultations de J. B. Montanus avec beaucoup

d'additions; il a été l'éditeur de plusieurs autres ouvrages du professeur italien. Enfin, il est auteur de divers opuscules purement littéraires.

(Melchior Adam. — Haller. — Sprengel.)

CRAWFORD (Adair) naquit en 1749, et mourut le 29 juillet 1795 à Lymington. Il avait été médecin de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, professeur de chimie à Woolwich, et membre de la Société royale de Londres. Il est particulièrement connu par une théorie ingénieuse de la chaleur animale, qu'il a exposée dans l'ouvrage suivant :

Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies, beines an attempt to resolve the phenomena into a general law of nature. Londres 1779, in-8 ; *ibid.*, 1788, in-8, édit. considérablement augmentée. — L'auteur admet avec Lavoisier que la respiration, ou le changement du sang veineux en sang artériel, est la source de la chaleur animale; mais pour expliquer la répartition d'une égale chaleur dans toutes les parties du corps, il avance que le sang artériel, ayant plus de capacité pour le calorique que le sang veineux, s'empare de ce calorique au moment de l'hématose, et qu'il le cède aux diverses parties où il circule, à mesure qu'il se charge de carbone et se transforme en sang veineux Cette théorie a été fortement attaquée par Guill. Morgan et par Léopold Vacca-Berlinghieri.

Crawford a en outre publié dans divers recueils les Mémoires suivans : *De l'usage du muriate de baryte dans le traitement des scrofules.—De la faculté que possède le corps animal de déterminer le refroidissement.— De la matière du cancer et des fluides gazeux.* Son frère, Alex. Crawford, a publié l'ouvrage posthume qui suit :

On experimental inquiry into the effects of tonics, and other medicinal substances on the cohesion of the animal fibre. Londres, 1817, in-8.

(R. Watt. — *Biog. univ.* — *Édimb. med. and surg. Journ.*, *t. XIII.*)

CRÉGUT (Frédéric-Chrétien) naquit à Hanau, le 13 février 1675. Reçu docteur à Bâle, en 1696, il revint dans sa ville natale, où il obtint une chaire de physique, et fut nommé conseiller, médecin aulique et physicien. La plupart des dissertations qu'il publia sont écrites avec pureté, et renferment des observations dignes d'intérêt. Crégut est mort à Hanau en 1758. Voici les titres de ses écrits :

De ægritudinibus infantum ac puerorum, earumque origine et curâ. Bâle, 1696, in-4; *ibid.*, 1706, in-4. — D'après la date et le lieu d'impression de cette dissertation, il est probable qu'elle est la thèse inaugurale de Crégut.

Meditatio physiologica de hominis ortu. Hanau, 1697, in-4.

Meditatio medica de transpiratione insensibili et sudore. Hanau, 1700, in-4.

Sciagraphia novi systematis medicinæ practicæ. Hanau, 1700, in-4.

De motibus corporis humani variis. Hanau, 1701, in-4.

De dysenteriâ. Hanau, 1705, in-4.

De anthropologiâ, ejusque præcipuis tàm antiquis quàm modernis scriptoribus. Hanau, 1737, in-4. Crégut replaça cette bibliographie anthropologique en tête de l'édition qu'il publia de la *Physiologie* de Jean Godefroy de Berger.

Crégut a encore publié en allemand deux dissertations relatives à la médecine légale dont nous donnons ici les titres d'après la *Biog. méd.*

Hœohstnœthige und abgedrungene Erhenrettung durch publicirung eines casus medici. Offenbach, 1723, in-4.

Grundliche widerlegung eines ungegruendeten facti, mutilati responsi, irrigen und nichtigen decisi, welches unter den titel : de sodomiâ vor einiger zeit herousgekommen. Francfort-sur-le-Mein, 1743, in-4.

(Haller, *Bibl. med. prat.* — *Biog. univ.*)

CRELL (Jean-Frédéric), né à Leipsick le 6 janvier 1701, fit ses études et reçut le bonnet de docteur dans l'Université de sa ville natale, en 1732. Il fut appelé, en 1737, à Wittemberg pour y occuper une chaire de médecine. Quatre ans après, il obtint la place de professeur d'anatomie, de physiologie et de pharmacie, à Helmstaedt. Il mourut dans cette ville le 19 mai 1747, laissant un assez grand nombre de dissertations académiques et d'opuscules, dont voici les titres :

Programma : observationes in partibus corporis humani morbidis, ad illustrandam corporis sani œconomiam temerè non esse adplicandas. Wittemberg, 1733, in-4.

De valvulâ venæ cavæ Eustachianâ. Wittemberg, 1737, in-4.

Progr. de tumore fundo uteri adherente. Wittemberg, 1739, in-4; insérée dans la *Collection de thèses* de Haller.

De motu synchrono auricularum et ventriculorum cordis. Wittemberg, 1740, in-4.

De functione partium solidarum et fluidarum. Wittemberg, 1740, in-4.

De glandularum in cæcas et apertas distinctione. Helmstaedt, 1741, in-4.

Observationes nuperæ sectionis. Helmstaedt, 1742, in-4.

De anatomes viventium necessitate. Helmstaedt, 1742, in-4.

De tumore capitis fungoso post cariem cranii enato. Helmstaedt, 1743, in-4.

De viscerum nexibus insolitis. Helmstaedt, 1743, in-4.

Dissert. sanguinis jacturam plethoram sustentare. Helmstaedt, 1748, in-4.

De causis respirationem vitalem cientibus. Helmstaedt, 1743, in-4.

Progr. de sectione puellæ gibbosæ. Helmstaedt, 1745, in-4.

De ossibus sesamoïdeis. Helmstaedt, 1746, in-4.

Crell a inséré des observations intéressantes dans les *Éphémérides des Curieux de la nature;* telles sont les suivantes qui sont consignées dans le volume IX de cette collection. — Canal

osseux très-large, résultant de l'union des apophyses clinoïdes entre elles, obs. 56. — Production osseuse dans la grande faux cérébrale, obs. 57. — Diverticule particulier annexé à l'intestin cœcum, obs. 58. — Hydatides et autres altérations de l'ovaire, obs. 59. — Membrane hymen avec un prolongement membraneux partant de l'orifice de l'urètre, et divisant le vagin en deux moitiés, obs. 61. — Autopsie d'une femme boiteuse, chez laquelle on trouva la tête des deux fémurs placée en dehors de chaque cavité cotyloïde, et fixée solidement contre l'os iliaque. Les deux ligamens ronds n'existaient pas; le fémur était plus long que dans l'état ordinaire.

(Haller, *Bibl. anat.*—*Bibl. chir.*—*Biog. med.*)

CRESCENZI ou CRESCENZO (Nicolas), médecin napolitain, a publié, au commencement du siècle dernier, deux ouvrages qui ont exercé alors, sous quelques rapports, une influence avantageuse sur la pratique de la médecine. En voici les titres :

Tractatus physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimùm febrium, nova exponitur ratio : accessit de medicinâ et medico dialogus. Naples, 1711, in-4. — Dans la première partie de son livre, Crescenzo combat la théorie des fermens, à laquelle se rattachaient alors la plupart des explications physiologiques. Il s'élève ensuite avec force contre l'emploi des remèdes excitans dans le traitement des fièvres.

Raggionamenti intorno alla nuova medicina dell' acqua, coll'aggiunta d'un breve metodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici. Naples, 1727, in-4. — Crescenzo continue d'attaquer la doctrine de Sylvius de Le Boë, et de blâmer énergiquement l'abus qu'on faisait des médicamens irritans. Il les remplaça avec les plus grands avantages par l'emploi des délayans ou rafraichissans, et spécialement par l'eau froide et la glace; il a soin de tracer avec détail les précautions qu'exige leur administration.

Crescenzo est encore auteur d'une notice biographique sur Léonard de Capua, d'une tragédie, et de plusieurs poésies estimées.

(Haller, *Bibl. anat.* — Éloy. — *Biog. univ.*)

CRISPO (Antoine), médecin-prêtre, naquit en 1600 à Trapani, ville de Sicile. Livré d'abord exclusivement à la pratique de la médecine, il jouissait depuis long-temps d'une grande réputation, lorsque la mort de son épouse le décida à entrer dans les ordres. Les fonctions de son nouvel état ne l'empêchèrent pas de continuer l'exercice de la médecine jusqu'à un âge assez avancé. Crispo mourut à Trapani le 30 novembre 1688, laissant les ouvrages suivans :

Commentarius in acutæ febris historiam. Palerme, 1661, in-4.

In lethargum febri supervenientem acutæ commentarii duo. Acc. novi in icteritiam antè septimum commentarii, in quibus nonnulla etiam, quæ ad fe-

bris malignæ et pestilentis dignotionem et curationem faciunt, enucleantur. Palerme, 1668, in-4.

Hypomnemata duo, in quibus de parotide laboriosis in febribus superveniente, et simul nonnulla controvertuntur et declarantur, necnon quid à medicis praxin exercentibus in ejus eruptione sit agendum exponitur. Palerme, 1663, in-4.

Epistola medicinalis ad Gradonicum Seminara, in quâ exponitur ratio curandi febres putridas per venæ sectionem et purgationem per alvum. Palerme, 1682, in-4.

De sputo sanguinis, si à corporis partibus infirmis proveniat, cum tussi et febre, consultatio; et in medicinalem epistolam dilucidationes, quibus respondetur interrogationibus factis ab Antonio Ruasi *de neglectâ venæ sectione in febribus.* Trapani, 1682, in-4.

De S. S. Cosmæ et Damiani thermalibus aquis liber in sex divisus sectiones. Trapani, 1684, in-4. — L'auteur y a joint un traité de Jean Crispo, son père, intitulé : *De iisdem aquis compositiones.*

(Mongitore. — Haller, *Bibl. med. pract.* — Éloy.)

CROCE (Jean-André della), en latin *de Cruce*, et désigné en français sous le nom *De la Croix*, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. L'époque de sa mort ne nous est pas connue. Les ouvrages qu'il a laissés sont ceux d'un praticien habile et instruit; c'est à lui que sont dues la plupart des corrections apportées de son temps à l'appareil de l'opération du trépan. Voici les titres de ses écrits :

Chirurgiæ universalis opus absolutam. In quo quorumque affectuum universo corpori humano obvenientium et ad chirurgi curam spectantium, notio, prædictio atque curatio perspicuâ methodo narrantur, et tàm medicorum insignium auctoritate, quàm experimentorum approbatione confirmantur. Addita insuper est officina chirurgica in quâ nempè instrumenta omnia aliaque chirurgico convenientia suis figuris delineata expressaque cernuntur. Venise, 1573, in-fol.; *ibid.*, 1596, in-fol. — Dans cet ouvrage, l'auteur dit avoir ouvert beaucoup de cadavres humains. Il se livre souvent à des digressions étrangères à son sujet, mais il parle moins d'après les auteurs qui l'ont précédé que d'après sa propre observation. Il rapporte un exemple d'accidens fort graves causés par un coup porté sur l'occiput, et qui se dissipèrent à la suite d'une hémorrhagie nasale; il a souvent traité avec succès des plaies du cerveau et de ses membranes. Dans un cas de fracture du pariétal et du temporal, la trépanation du pariétal seul fut suivie de guérison. Il a plusieurs fois incisé le muscle crotaphite, et trépané le temporal sans qu'il en résultât d'accident. Dans les plaies qui divisent le nez dans la moitié de son épaisseur, ou qui en détachent presque complétement une partie, notre auteur conseille la réunion de la plaie, au lieu d'achever la séparation de la partie divisée. Il dit avoir souvent traité avec succès des plaies pénétrantes de poitrine, et quelquefois avec

lésion du poumon. Il retirait le sang épanché à l'aide d'un syphon. Il obtint la guérison d'un abcès du sinus maxillaire par l'extraction d'une dent qui était à peine douloureuse. Il cite un cas de gastroraphie, une blessure du rein guérie assez rapidement, un exemple d'excision d'utérus cancéreux. — André della Croce est le premier qui ait donné la figure de tous les instrumens pour l'opération du trépan, dont on s'était servi avant lui. On trouve dans son livre le ciseau creux, le ciseau lenticulaire et la rugine, garnis en partie de dentelures semblables à celles d'une scie ; le menyngophylax des anciens, les tenailles incisives, des trépans à bourrelets, des *abaptista*, des trépans avec poignées pour les tourner ; des trépans ailés, triangulaires, en forme de fourchette ; la tréphine ou trépan à main, le trépan perforatif, des tirefonds, un trépied et des élévatoires. Il nous apprend que de son temps les chirurgiens italiens se servaient de trépans dont la couronne était hérissée d'angles ou ailes oblongues et tranchantes, et qu'il rejette comme des instrumens inutiles. La collection d'instrumens de chirurgie figurés par l'auteur est la plus complète qu'on eût encore publiée.

Cet ouvrage a été mis en italien, et publié sous ce titre : *Cirugia universale e perfetta di tutte le parti pertinenti al ottimo chirurgo*. Venise, 1574, in-fol. ; *ibid.*, 1583, in-fol. ; *ibid.*, 1603, in-fol. — Les chapitres de cet ouvrage relatifs aux plaies du bas-ventre et à l'extraction des corps étrangers, comme balles et javelines, avaient été imprimés à la suite de la Chirurgie de Jean de Vigo, édit. de Venise, 1568, in-4.

(Haller, *Bibl. chirurg.* — Ibid., *Bibl. med. pract.* — Éloy. — Sprengel.)

CROCE (Vincent, Alsario della). *Voy.* Alsario.

CROLL (Oswald), en latin CROLLIUS, l'un des sectateurs célèbres de Paracelse, était né à Wetter, dans la Hesse. Il étudia la médecine et surtout la chimie dans les Universités de Marbourg, Heidelberg, Strasbourg et Genève. Croll fut médecin du prince Christian d'Anhalt, et conseiller de l'empereur Rodolphe II. Il mourut en 1609, laissant l'ouvrage suivant dans lequel on trouve quelques faits intéressans et des idées neuves, perdues au milieu des théories absurdes et extravagantes de l'école de Paracelse, dont Croll fut l'un des disciples les plus fanatiques.

Basilica chymica, continens philosophicam, propriâ laborum experientiâ confirmatam descriptionem, et usum medicamentorum chymicorum selectissimorum è lumine gratiæ et naturæ desumptorum : in fine libri additus est tractatus novus de signaturis rerum internis. Francfort, 1609, in-4 ; *ibid.*, 1620, 1647, 1650, in-4 ; *ibid.*, 1622, in-8 ; Leipsick, 1634, in-4 ; Genève, 1635, in-8 ; *ibid.*, 1643, 1658, in-8. Les éditions de Genève contiennent beaucoup de supplémens de Jean Hartmann : elles ont été publiées par

Jean Michaelis. Cet ouvrage a été traduit en français par J. Marcel, sous ce titre: *La royale chymie de Crollius*. Lyon, 1624, in-8.

Dans l'introduction de cet ouvrage, Croll donne une idée succincte, mais très-exacte, de tout l'ensemble de la théosophie de Paracelse : Sprengel donne un extrait de cette introduction. Le traité *De signaturis* est également conforme en tout à la théorie de Paracelse. Les idées de Croll rivalisent avec celles de son maître, par leur bizarrerie et leur extravagance. Il connaissait l'or fulminant; le chlorure d'argent, qu'il nommait *Lune cornée*, est une des préparations chimiques qu'il a décrites.

(Éloy. — Sprengel. — *Biog. univ.*)

CRUIKSHANK (Guillaume), naquit en 1745 à Édimbourg, et passa ses premières années en Écosse. A l'âge de quatorze ans, il vint à l'Université d'Édimbourg dans le but d'y étudier la théologie; mais il en fut détourné par le goût qu'il se sentit pour l'anatomie et la médecine, et il se livra avec ardeur, pendant huit ans, à l'étude de ces sciences, dans l'Université de Glascow. En 1771, il se rendit à Londres, où, sur la recommandation du docteur D. Pitcairn, il fut attaché à Guil. Hunter comme conservateur de son cabinet. Ce célèbre anatomiste avait demandé aux professeurs de Glascow de lui envoyer un jeune homme instruit pour remplacer Hewson dans cette fonction. Cruikshank devint bientôt l'ami et le collaborateur de Hunter, qui, en mourant, légua à lui et son neveu Math. Baillie son superbe muséum, qui devait au bout de trente ans être livré à l'Université de Glascow. Les élèves de ce professeur demandèrent à ses deux héritiers de continuer à diriger l'école anatomique d'où étaient sortis des élèves si distingués. Cruikshank s'acquitta avec honneur de cette tâche, et se fit connaître de la manière la plus avantageuse par ses recherches anatomiques et physiologiques, qui décèlent une extrême sagacité. Son nom sera toujours, comme celui de Mascagni, attaché à l'histoire des progrès qu'a faits vers la fin du dernier siècle l'anatomie du système lymphatique. Cruikshank avait été nommé chimiste des hôpitaux militaires, et chirurgien du corps de l'artillerie. Il mourut le 27 juillet 1800, après avoir écrit :

Letter to M. Clare upon absorption and on the robbing of calomel, etc. Lettre à M. Clare sur l'absorption et les frictions de calomel à l'intérieur des joues, dans le traitement de la syphilis. Londres, 1779, in-8.

Experiments on the insensible perspiration of the human body, shewing its affinity to respiration. Expériences sur la perspiration insensible, qui démontrent son analogie avec la respiration. Londres, 1779, in-8; *ibid.*, 1795, in-8, avec de nombreuses additions et corrections.

The anatomy of the absorbent vessels in the human body. Anatomie des vaisseaux absorbans dans le corps humain. Londres, 1786, in-4, fig.; *ibid.*, 1790, in-4; édition considérablement augmentée dans le texte et dans les planches. Traduit en français par Philippe Petit-Radel. Paris, 1787, in-8, fig.— Ouvrage des plus importans sur l'anatomie et la physiologie du système lymphatique. L'auteur y prouva le premier que les vaisseaux absorbans existent dans tout le corps et même dans le cerveau; il s'y élève contre la transsudation des humeurs au travers des pores inorganiques, et cherche à démontrer qu'à l'exception du sang, toutes les liqueurs animales sont pompées par les lymphatiques,

The result of the trial of various acids and some other substances in the treatment of the lues venerea. Sur l'emploi de divers acides et de quelques autres substances dans le traitement de la maladie vénérienne. Londres, 1797, in-8, et imprimé dans l'ouvrage de Rollo, sur le diabétès sucré; traduit en français par Alyon, avec des notes de A. F. Fourcroy.

Memoire on the yellow fever, etc. Mémoire sur la fièvre jaune qui se manifesta à Philadelphie, et dans d'autres endroits des États-Unis, pendant le printemps et l'automne de cette année. Philadelphie, 1798, in-8.

Observations on the causes and cure of remitting and bilious fever, etc. Observations sur les causes et le traitement de la fièvre intermittente bilieuse, avec des faits et des considérations concernant le synochus ictérode ou fièvre jaune. Philadelphie, 1798, in-8.

A sketch of the rise and progress of the yellow fever, etc. Esquisse de l'origine et des progrès de la fièvre jaune, avec des faits et des réflexions sur la cause de la fièvre jaune dans ce pays, et une revue des diverses manières de la traiter. Philadelphie, 1800, in-8.

Cruikshank a, en outre, publié dans divers recueils des mémoires sur plusieurs sujets, entr'autres : *Expériences sur les nerfs et sur la moelle épinière des animaux vivans.* Transact. phil., abr., 1793, t. XVII, p. 512. L'auteur démontre que la substance nerveuse n'offre pas de régénération.—*Observations sur les ovaires des lapins à différentes époques après l'imprégnation. Ibid.*, 1797, t. XVIII, p. 129.—*Expériences et observations sur la nature du sucre, etc.*

(Chalmers. — R. Watt. — *Biog. univ.*— Sprengel.)

CRUMPE (Samuel), né en 1766, exerça la médecine à Limerik, en Irlande, et mourut dans cette ville le 27 janvier 1796. Il a laissé:

Inquiry into nature and properties of opium. Examen de la nature et des propriétés de l'opium, dans lequel on recherche par l'expérience les principes constituans de ce médicament, son mode d'action, ainsi que l'usage et l'abus qu'on en fait dans chaque maladie, et où l'on examine les opinions de plusieurs auteurs sur ces divers points. Londres, 1793, in-8. — Crumpe prétend avoir extrait du coquelicot (*papaver rhœas.*, L.) un opium parfaitement semblable à celui du pavot somnifère d'Égypte.

Essay on the best means of providing employment for the people. Essai

sur les meilleurs moyens de procurer de l'emploi au peuple. Dublin, 1793, in-8; *ibid.*, 1795, in-8. — Couronné par l'Académie royale d'Irlande.

(R. Watt. — *Biogr. univ.*)

CULLEN (Guillaume), l'un des plus grands médecins qu'ait produits l'Angleterre, naquit le 11 décembre 1712. Sa famille, qui habitait le comté de Larnak en Écosse, était honorable, mais pauvre. Après un court apprentissage chez un chirurgien et apothicaire de Glascow, il obtint une place de chirurgien sur un vaisseau marchand qui allait aux Indes-Occidentales. Ayant pris du dégoût pour ce genre de vie, Cullen revint dans son pays, et exerça sa profession d'abord dans un petit village, puis à Hamilton. C'est à cette époque qu'il se lia avec Guil. Hunter, qui devint célèbre comme lui plus tard, et qu'il fit avec lui ce singulier traité, qui décèle déjà l'esprit qui animait les deux jeunes gens : pendant que l'un devait aller à l'Université de son choix pour y suivre les leçons des professeurs, l'autre alternativement restait dans le pays, exerçant la médecine pour le compte commun, et fournissant aux frais de l'éducation de son associé. C'est de cette manière que Cullen put suivre les cours de l'Université d'Édimbourg, et se fit recevoir docteur en médecine en 1740. Pendant son séjour à Hamilton, Cullen retira beaucoup d'avantages de la bienveillance du duc d'Argyle qu'il avait aidé dans quelques travaux chimiques. Le duc d'Hamilton, qu'il avait guéri d'une grave maladie, lui fut plus utile encore. A la recommandation de ce seigneur, il fut nommé professeur de chimie à l'Université de Glascow. Ce fut là le commencement de sa fortune. La manière brillante dont il remplit cette charge, et ses autres genres de mérite attirèrent l'attention sur lui. En 1751, il passa à la chaire de médecine de la même Université. Le talent que Cullen déployait comme professeur à Glascow porta l'Université d'Édimbourg à le réclamer. Il y fut appelé en 1756 à la chaire de chimie, vacante par la mort du docteur Plummer. Professée par Cullen, cette science, qui avait été jusque-là négligée, devint l'étude favorite des élèves; aucun cours, si l'on excepte celui d'anatomie, n'était plus fréquenté. Après la mort du docteur Alston, en 1760, il fut choisi pour terminer le cours de matière médicale commencé par ce professeur, et fit des leçons sur ce sujet jusque près de la fin de sa carrière : ce fut alors qu'il put donner quelques développemens aux doctrines médicales qu'il s'était formées. Déjà il les avait fait connaître dans les leçons cliniques qu'il avait faites à l'hôpital royal. Mais il les exposa dans toute leur étendue, lorsque, succédant,

vers 1766, à Whytt et Rutherford, il fut chargé des cours de médecine théorique et de médecine pratique, qu'il ne cessa que quelques mois avant sa mort, arrivée le 5 février 1790.

La chaire de médecine pratique, qu'il partagea d'abord avec Grégory, et qui lui resta bientôt tout entière, par suite de la mort inopinée de son collègue, permit à Cullen de donner cours et autorité à ses nouvelles théories; son immense crédit s'en accrut encore dans l'Université d'Édimbourg, et sa réputation s'étendit dans toute l'Angleterre, par le moyen des élèves qu'il formait. Tout devait lui concilier la faveur des étudians; sa bienveillance, son affabilité, sa générosité à leur égard, les encouragemens qu'il leur donnait, en attirant chez lui les plus zélés et les plus capables, en vivant presque en famille avec eux; l'intérêt qu'il communiquait à ses cours par son élocution vive et aisée, par la connaissance complète qu'il montrait des sujets traités dans ses leçons, par l'habileté avec laquelle il en disposait les matériaux, enfin et plus encore par la nouveauté de ses opinions et la véhémence de ses attaques contre les systèmes le plus en vogue, qui devaient facilement exalter et entraîner de jeunes têtes. Mais cette influence, que Cullen, du reste, méritait si bien à cause de ses mœurs honorables et de son beau talent, lui fut enlevée dans la dernière partie de sa carrière médicale par quelques-uns des moyens qui la lui avaient acquise. La violente animosité de Brown contre ses doctrines et sa personne même parvint à entraîner une grande partie des étudians vers une doctrine rivale. Il dut en concevoir d'autant plus de chagrin, que Brown avait été son élève, son protégé, le précepteur de ses enfans, qu'il avait espéré de voir ses opinions professées et soutenues par lui. On ne connaît pas tous les détails de la rupture de ces deux hommes célèbres; et si le caractère emporté de Brown porte à croire qu'il eut les plus grands torts, on présume que Cullen, accoutumé à une domination qu'il voyait près de lui échapper, n'en fut pas tout-à-fait exempt. Il nous reste à caractériser la doctrine de Cullen et l'influence qu'elle eut sur la médecine; c'est ce que nous allons faire aussi succinctement que possible.

Lorsque Cullen parut, les théories mécaniques et humorales de Boerhaave régnaient presque universellement en Europe, et principalement à l'Université d'Édimbourg. Cependant les recherches provoquées par les travaux de Haller sur l'irritabilité, avaient attiré l'attention sur l'importance du système nerveux dans l'organisme; importance déjà pressentie par Willis, Baglivi, Pacchioni, et qui for-

mait la principale base du système de Fr. Hoffmann, mais que l'on n'avait pas encore poursuivie avec rigueur dans toutes ses applications à la physiologie et à la pathologie. Élevé dans la doctrine éclectique de Boerhaave, Cullen ne tarda pas à sentir l'incohérence des élémens, la plupart hypothétiques, dont elle se composait, et il tenta de fonder un système complet plus rationnel, et en harmonie avec les connaissances récemment acquises. La théorie que Cullen proposa est en partie calquée sur celle de Fr. Hoffmann, et pour les principes généraux, et pour un grand nombre de détails; mais il la corrigea et l'étendit; il la combina habilement avec les idées de plusieurs auteurs contemporains célèbres. Partant de ce principe que le système nerveux est l'origine et la base de tous les phénomènes de la vie, il en déduisit que tous les corps qui agissent sur l'organisme ne le font qu'en modifiant ce système. Toutes les maladies dépendent donc d'une affection du système nerveux, de l'appareil en lequel réside la puissance motrice et sentante du corps humain, et les médicamens qui les guérissent n'ont d'action que sur les parties solides douées de la force nerveuse. Cullen, rejetant, à quelques exceptions près qui impliquent contradiction, toute cause mécanique et humorale qui se mêlait au vitalisme d'Hoffmann, fonda ainsi le solidisme vital le plus absolu qui ait été jusqu'alors établi. Par suite de ces idées sur le rôle du système nerveux, notre auteur fut porté à rechercher la nature intrinsèque des maladies, ce qu'il appela leurs causes prochaines. C'est alors que, croyant ne donner, comme tous les systématiques, que l'expression générale des faits, Cullen adopta, à la suite d'une analyse incomplète des phénomènes, comme base de toute la pathologie, le spasme et l'atonie se succédant et se montrant dans des portions circonscrites de l'organisme, mais le plus souvent réparties l'une ou l'autre uniformément dans son ensemble. C'est par la combinaison de ces deux états, dont la relation ou coexistence est loin d'être motivée, que sont expliqués les phénomènes de la fièvre. Les causes morbifiques sont supposées gratuitement frapper le cerveau d'une atonie qui produit la faiblesse dans toutes les fonctions, et particulièrement dans l'action des petits vaisseaux de la surface; d'où s'ensuit le spasme de ces vaisseaux et le frisson. Celui-ci détermine la réaction du cœur, qui produit la chaleur, puis la sueur, complément des phénomènes fébriles. Le vomissement et le délire étaient regardés comme produits le plus souvent par l'atonie des fibres musculaires de l'estomac, et par la diminution d'énergie du cerveau. L'inflammation

est causée par le spasme des vaisseaux capillaires de la partie qui est le siége de quelque stimulation. Ce spasme provoque l'action du cœur et la fièvre. En raison de l'importance attachée aux fièvres essentielles, voilà donc, comme le remarque M. Broussais, l'idée de faiblesse placée en haute perspective et dominant presque toute la pathologie. Mais Cullen, praticien, s'arrêta devant les conséquences logiques de sa théorie; et dans le traitement des fièvres, il tira les indications curatives principalement de la présence ou de l'absence des signes de réaction, et non de la nature des causes prochaines. Cette doctrine erronée n'en porta pas moins ses fruits. C'est elle qui fournit à Brown les bases de son trop célèbre système, qui effaça celui de Cullen, et contre les résultats duquel ce grand médecin s'éleva lui-même. Si Cullen a malheureusement influé en ce sens sur la médecine, il lui a rendu d'assez grands services pour faire oublier les funestes conséquences auxquelles donnèrent lieu quelques-unes de ses idées théoriques. C'est lui qui porta les coups les plus décisifs à l'humorisme; c'est à lui qu'on doit d'avoir, malgré de trop subtiles théories, simplifié la matière médicale, d'avoir assis cette science sur des bases vraiment philosophiques, d'avoir enfin le mieux montré, jusque dans ses erreurs même, à employer l'induction dans l'application de la physiologie à la pathologie.

Cullen, livré à l'enseignement et à la pratique de la médecine, n'a pas beaucoup écrit; mais ses ouvrages sont tous importans; ce sont :

Synopsis nosologiæ methodicæ in usum studiosorum. Édimbourg, 1769, in-8; *ibid.*, 1772, in-8; *ibid.*, 1780, in-8, 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en anglais sous ce titre : *Nosology : or a systematic arrangement of diseases by classes, ordera, geners, and species, etc.* Édimbourg, 1800, in-8. Il a été publié plusieurs abrégés de ce même ouvrage. — Le premier volume renferme les classifications de Sauvages, de Linné, de Vogel, de Sagar et de Macbride. Le second est consacré à l'exposition du système nosologique de l'auteur, système qui, malgré ses imperfections, parut plus rationnel que celui de ses prédécesseurs, et qui fut presque généralement adopté, à quelques restrictions près.

Institutions of medecine ; physiology for the use of the students in the university of Edimburg. Institutions de médecine; physiologie. Édimbourg, 1772, in-12; *ibid.*, 1777, in-8; *ibid.*, 1785, in-8; traduit en français par Bosquillon, Paris, 1785, in-8; traduit en latin, Venise, 1788, in-8. — L'auteur expose dans cet ouvrage les doctrines physiologiques sur lesquelles repose sa théorie médicale; il s'est attaché surtout à y développer les lois du système nerveux.

Lectures on the materia medica. Londres, 1772, in-4. — Ces leçons

sur la matière médicale furent publiées, sans l'assentiment du professeur, d'après des notes prises à ses cours, et constituent un ouvrage très-imparfait, qui fut réimprimé avec des corrections et additions considérables, et avec l'approbation de Cullen. Londres, 1773, in-4; traduit en français par Caullet de Veaumorel. Paris, 1787 in-8.— Cullen a donné lui-même, de son traité de matière médicale, une édition qui en fait un ouvrage différent de celui-là, sous le titre :

A treatise of the materia medica. Édimdourg, 1789, in-4, 2 vol.; traduit en français par Bosquillon. Paris, 1789, in-8, 2 vol.—L'auteur explique le mode d'action des médicamens d'après les données subtiles de sa théorie nerveuse. Suivant lui, la plupart des médicamens exercent leur première action sur l'estomac; mais en vertu des nombreuses sympathies de ce viscère, ils agissent dynaniquement et non matériellement sur toutes les parties du corps. Ce n'est qu'à l'égard d'un petit nombre de médicamens qu'il se met en contradiction avec son système, et en oublie la rigueur. Du reste, ces idées systématiques ont engagé Cullen à apporter un scepticisme, une critique heureuse, dans l'examen des propriétés des médicamens, dont il a restreint le volumineux catalogue. C'est à son ouvrage que l'on peut rapporter les premiers progrès de la matière médicale, d'ailleurs si peu avancée encore.

Letter to lord Catheart concerning the recovery of persons drowned and seemingly dead. Lettre sur la manière de rappeler à la vie les personnes noyées et asphyxiées. Édimbourg, 1775, in-8.

Firts lines of the practice of physic, for the use of students in the university of Edimburg. Élémens de médecine pratique. Édimbourg, 1776—1783, in-8, 4 vol.; *ibid.*, 1784, in-8, 4 vol.; en Angleterre, 1789, in-4, 2 vol.; Edimbourg, 1796, in-8, 4 vol., avec des notes de Rotherham; *ibid.*, 1802 et 1810, in-8, 2 vol., avec des notes de P. Reid, dans lesquelles sont consignés les changemens apportés à la doctrine de Cullen par celle de Brown; traduit en français par Pinel. Paris, 1785, in 8, 2 vol.; puis par Bosquillon, avec des notes très-étendues, dans lesquelles sont exposés et développés les principes théoriques et pratiques de l'auteur, Paris, 1785—1787, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1819, in-8, 3 vol. M. Delens, éditeur de la traduction de Bosquillon, a retranché une partie des notes de celui-ci, et y a joint quelques remarques. — Cet ouvrage de Cullen, malgré ses imperfections et les théories dont il est rempli, est encore aujourd'hui, peut-être, ce qu'il y a de meilleur sur la médecine pratique. La description des maladies y est faite avec une exactitude et une précision admirables. Il est semé de vues pratiques qui ne peuvent appartenir qu'à un profond observateur. Cullen y a montré le rare exemple d'un auteur qui, livré à toutes les subtilités de la spéculation, s'arrête devant l'expérience et se soumet à ses décisions, quelque contraires qu'elles paraissent à ses idées théoriques.

Clinical lectures, delivered in the years, 1765, 1766. Leçons cliniques faites par G. Cullen, publiées d'après des notes prises à son cours. Londres, 1797, in-8; Édimbourg, 1814, in-8.

Cullen a publié dans les *Essais de méd. et de litt.*, t. 2, p. 145, 1756, un

mémoire sur la production du froid par l'évaporation des liquides, et sur quelques autres moyens de produire le froid. Ce mémoire est imprimé aussi à la suite d'un ouvrage de Joseph Black.

(Aikin. — Chalmers. — Hutchinson. — R. Watt. — Sprengel. — Rosario Scudéri, *Introd. à l'hist. de la méd.* — Broussais, *Exam. des doctr. méd.* — Boisseau, *Biog. méd.*)

CULLERIER (Michel), né à Angers, le 8 juin 1758, fut destiné à l'état ecclésiastique, et, après avoir fait ses premières études au collége de Château-Gontier, il entra au séminaire d'Angers. Il ressentit bientôt pour l'état qu'on lui donnait un éloignement invincible, et son goût le portant vers la médecine, il se rendit à l'école de Nantes; ses premiers succès l'encouragèrent, et, en 1783, Cullerier arriva à Paris pour suivre les cours des Desault, Sabatier, Pelletan, etc. De nouveaux triomphes furent la récompense de ses travaux assidus; il obtint au concours les prix de l'École pratique et du Collége de chirurgie, et la place de chirurgien gagnant maîtrise à Bicêtre. Lors de la fondation de l'hôpital des vénériens, Cullerier en fut nommé chirurgien en chef, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Les maladies syphilitiques devinrent dès-lors l'objet spécial de ses études; il ouvrit des cours de clinique, et donna des leçons dont la spécialité attira de nombreux auditeurs. Comme praticien, Cullerier a laissé une réputation justement méritée, et les élèves distingués qu'il a formés témoignent assez de ses talens comme professeur instruit. Cullerier était membre de l'Académie royale de médecine. Il est mort à Paris, d'un cancer de l'estomac, le 3 janvier 1827, dans sa soixante-neuvième année. Cullerier n'a pas publié d'ouvrage sur les maladies vénériennes; mais il a laissé sur cette matière plusieurs mémoires insérés dans le *Recueil périodique des travaux de la Société de médecine*, dont il était membre, et des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*. Nous n'indiquerons ici que les principaux :

Mémoire sur la salivation, *et rapport sur les propriétés du sulfure de chaux contre cette sécrétion accidentelle.* Journal général, ou *Recueil de la Société de Médecine*, tom. XIX.

Observation sur l'extirpation de plusieurs glandes lymphatiques très-volumineuses à la partie supérieure du cou. Ibid., tome XXVI.

Réflexions sur une observation de gonflement inflammatoire d'un testicule, qui a précédé une gonorrhée vénérienne. Ibid., tome XLI.

Rapport sur l'identité de nature entre le virus de la gonorrhée et celui de la vérole. Ibid., tome XLIV.

Observations sur la contagion syphilitique dans les rapports des nourrices avec les nourrissons. Ibid., tome LV.

Parmi les articles du *Dictionnaire des Sciences médicales*, nous rappellerons seulement les suivans : *Alopé-*

tie, *Bubon*, *Blennorrhagie*, *Chancre*, *Exostose*, *Mercure*, *Or*, *Syphilis*.

(Pariset, *Discours prononcé sur la tombe de Cullerier.*—Nacquart, *Disc. idem*, inséré dans le *Journal général de Médecine*, tome XCVIII.)

CUREAU DE LA CHAMBRE (Marin), né au Mans en 1594, et mort à Paris le 29 novembre 1669, s'acquit une grande réputation autant par les agrémens de son esprit et ses connaissances variées dans les belles-lettres et dans la philosophie, que par son mérite en médecine. Le cardinal de Richelieu se l'attacha, le fit recevoir à l'Académie française qu'il avait établie depuis peu, et le choisit pour défendre les libertés de l'Église gallicane attaquées dans l'*Optatus gallus* de Hersent. Il fut aussi l'un des principaux membres de l'Académie des Sciences, lors de la fondation de cette Société en 1666. Louis XIV, dont il était l'un des médecins ordinaires, l'affectionnait particulièrement, à cause de ses connaissances physionomiques, et le consultait souvent sur le choix qu'il voulait faire. Il entretenait avec ce monarque une correspondance secrète qui est mentionnée dans le tome IV des *Pièces intéressantes et peu connues* de De La Place. Ses fils lui ont élevé un tombeau magnifique dans l'église de Saint-Eustache, où il fut enseveli. L'un d'eux (François Cureau de La Chambre) fut docteur en médecine et devint premier médecin de la reine. Marin Cureau de La Chambre a laissé un assez grand nombre d'ouvrages qui, la plupart, n'ont qu'un rapport indirect avec la médecine. Ce sont :

Nouvelles pensées sur les causes de la lumière, du débordement du Nil, et de l'amour d'inclination. Paris, 1634, in-4.

Nouvelles conjectures sur la digestion. Paris, 1636, in-4.

Les Caractères des passions. Paris, 1640-1662, in-4. 5 vol.; Amsterdam, 1658-1663, in-12. 4 vol. — Cet ouvrage, quoique prolixe et rempli de paradoxes, est estimé.

Traité de la connaissance des animaux. Paris, 1648, in-4; *ibid.*, 1658, in-12.—Dans ce Traité, de La Chambre réfute l'opinion de Descartes, et montre que les bêtes ont des pensées, des raisonnemens qui président à leurs actions.

Nouvelles observations et conjectures sur l'iris (arc-en-ciel). Paris, 1650, in-8.

Discours sur les principes de la chiromancie. Paris, 1653, in-8.

Novæ methodi pro explanandis Hippocrate et Aristotele specimen. Paris, 1655, in-4; *ibid.*, 1668, in-12, avec *le premier livre de la physique d'Aristote, traduit en français.* — Les sept autres livres que C. de La Chambre avait également traduits, et qui devaient être publiés par son fils, n'ont pas paru.

Traité de la lumière. Paris, 1657, in-4.

L'Art de connaître les hommes, où sont contenus les discours préliminai-

res qui servent à cette science. Paris, 1659, in-4; Amsterdam, 1660, in-12.

Le Système de l'âme, ou *Deuxième partie de l'art de connaître les hommes.* Paris, 1664, in-4.

Recueil des épîtres, lettres et préfaces de M. de La Chambre. Paris, 1664, in-12.

Discours sur les causes du débordement du Nil, avec un discours de la nature divine, selon la philosophie platonique. Paris, 1665, in-4.

L'Art de connaître les hommes, troisième partie, qui contient la défense de l'extension et des parties libres de l'âme. Paris, 1666, in-4.

(Nicéron, *Mémoires.* — Moreri. — *Biogr. univers.*)

CURRIE (JACQUES) naquit à Kirkpatrik-Flemming, dans le comté de Dumfries, le 31 mai 1756: Il fut d'abord destiné au commerce, et passa dans ce but plusieurs années en Virginie. Mais son aversion pour cette profession et l'imminence des troubles des colonies le déterminèrent à revenir en Europe en 1776. Il se livra alors à l'étude de la médecine à l'Université d'Édimbourg, où il resta trois ans. La perspective d'une place dans le service médical de l'armée ne lui permit pas de passer par les degrés ordinaires du doctorat à Édimbourg, et il alla se faire recevoir à Glascow. Mais une maladie l'ayant pris au moment où il allait s'embarquer pour la Jamaïque, cette circonstance et d'autres considérations le firent renoncer à son premier projet, et il alla se fixer à Liverpool en 1781. Il y acquit bientôt une grande réputation et l'estime générale par ses talens de praticien, et par les qualités aimables de son esprit et de son caractère. Il fut choisi pour un des médecins de l'hôpital de cette ville. Plusieurs écrits qu'il publia sur des sujets de médecine pratique, ainsi que de politique et de littérature, firent juger de ses talens variés. C'est à lui principalement que l'on doit d'avoir fait connaître, par des observations détaillées, l'usage des affusions froides. Il fut nommé, en 1792, membre de la Société royale de Londres. Dès 1784, Currie avait éprouvé de graves symptômes d'une affection de poitrine. Sa santé déclina visiblement en 1804; il quitta Liverpool, dont le climat paraissait contraire. Il fit un voyage en Écosse, alla alternativement prendre les eaux à Clifton et à Bath, et mourut après de longues souffrances à Sydmouth, le 31 août 1805. Il a écrit:

Medical reports on the effects of water cold and warm as a remedy in febrile diseases, etc. Sur les effets de l'eau froide et chaude employée dans le traitement des fièvres, soit en applications extérieures, soit en boisson; avec des observations sur la nature de la fièvre, et sur les effets de l'opium, de l'alcool, et sur la faiblesse. Liverpool, 1797, in-8; *ibid.*, 1801, in-8, 2 vol., 2e édit., considérablement augmentée; *ibid.*, 1804, in-8, 2 vol.;

ibid., 1814, in-8, 2 vol. C'est la 5e édition. — Les additions à la 1re édition consistent en plusieurs articles sur divers topiques, et surtout en observations confirmatives des bons effets des affusions froides que l'auteur avait étendues au traitement de la scarlatine.

Currie, à qui l'on a attribué divers ouvrages de Jacques Curry et de Guillaume Currie, a en outre inséré en 1785, dans le prem. vol. des *Transact. de la Soc. de Manchester*, une notice sur le docteur Bell, jeune médecin de ses amis; dans le 3e vol. des *Mém. de la Soc. médicale de Londres*, un mémoire sur le tétanos et les affections convulsives; dans les *Transact. philos.* de 1792 *de la Soc. roy. de Londres*, le récit des effets remarquables d'un naufrage sur des marins, avec des expériences et des observations relatives à l'influence produite sur les forces de l'économie vivante par l'immersion dans l'eau de la mer et dans l'eau douce, dans l'eau chaude et dans l'eau froide. Il publia en 1793, sous le nom de Jasper Wilson un pamphlet intitulé: *Lettre commerciale et politique, adressée à Guill. Pitt*: deux éditions successives déposent du mérite et du succès de cet opuscule. Enfin, il publia en 1800 les OEuvres du poète Robert Burns; mais il ne se contenta pas du rôle d'éditeur: il y joignit une vie du poète, et des remarques critiques qui furent généralement goûtées.

(Chalmers. — R. Watt. — Notice biogr. dans les *Annales de littér. méd. étrang.* vol. VIIe. — *Biogr. univ.*)

CURRY (Jean), médecin anglais du dix-huitième siècle, ne nous est connu que par des ouvrages historiques, et les ouvrages médicaux suivans:

Our essais on ordinary fevers in 3 parts. Londres, 1773, in-8.

Some thoughts of the nature of fevers, of the causes of their becoming of frequently mortal, and on the means to prevent it. Londres, 1774, in-8.

(R. Watt.)

CYPRIANUS (Abraham), fils d'Alard Cyprianus, chirurgien d'Amsterdam, étudia la médecine à Utrecht, et y prit le bonnet de docteur, le 20 novembre 1680. Muni de ce grade, il alla exercer la médecine et la chirurgie à Amsterdam durant plus de douze ans. De 1693 à 1695 il occupa à Franeker une chaire d'anatomie et de chirurgie. Il passa en Angleterre, et revint depuis pratiquer son art à Amsterdam. Il excellait surtout dans l'opération de la pierre, qu'il avait exécutée avec succès sur quatorze cents personnes. On connaît de lui:

Dissertatio de caris ossium. Utrecht, 1680, in-4.

Oratio inauguralis in chirurgiam Encomiastica. Franeker, 1693, in-fol.

Epistola, historiam exhibens fœtus humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi, ad D. Thomam Millington, equitem au-

ratum, medicum regium ordinarium, et Collegii medicorum Londinensium presidens. Leyde, 1700, in-8, fig. Trad. en français, Amsterdam, 1707, in-8.

Cystotomia hypogastrica. Londres, 1724, in-4.

(Paquot, *Hist. littér. des Pays-Bas.*)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU PREMIER VOLUME.



